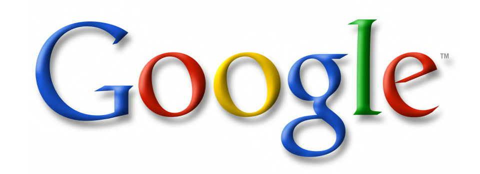
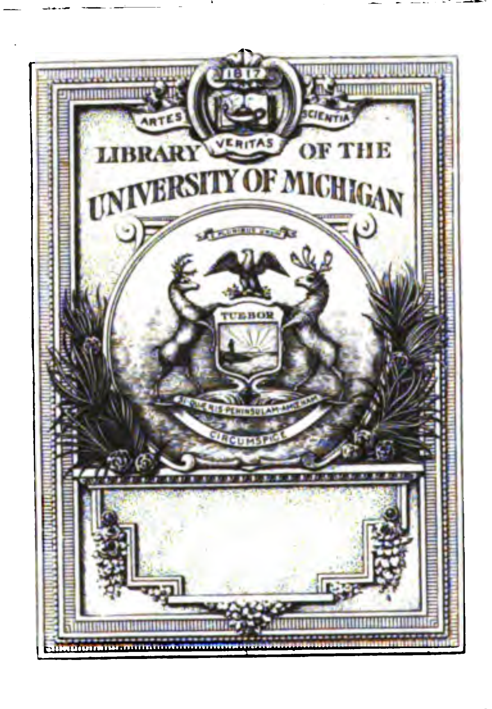
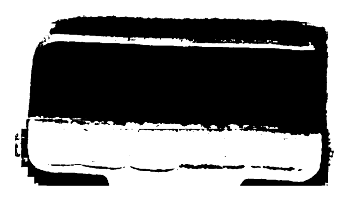
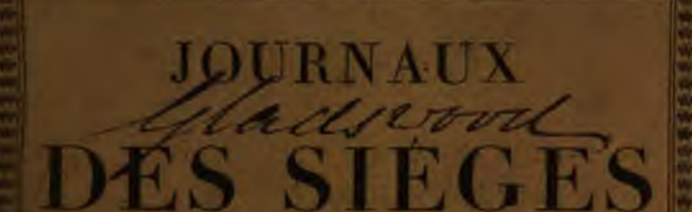



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





JOURNAUX DES SIÉGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814;

RÉDIGÉS, D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT,

SUR LES DOCUMENTS EXISTANT AUX ARCHIVES DE LA GUERRE
ET AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS.

PAR J. BELMAS,

CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE.

Tome Premier.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,

RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.

JOURNAUX
DES SIÉGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 24.

JOURNAUX
DES SIÉGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814;

RÉDIGÉS, D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT,

SUR LES DOCUMENTS EXISTANT AUX ARCHIVES DE LA GUERRE
ET AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS.

PAR J.^s BELMAS,

CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE.

Tome Premier.

PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES ET Cie,
RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.

PRÉFACE.

La guerre de la Péninsule se fait remarquer entre celles qui, sous Napoléon, ont embrasé l'Europe. Les causes qui l'ont produite, le nombre et la variété des événements qu'elle a fait naître, le caractère du peuple qui l'a soutenue, et les atrocités qui l'ont accompagnée, en font une guerre à part. Elle offre le spectacle imposant d'une grande nation levée en masse pour reconquérir son indépendance.

Dans cette lutte longue et cruelle, les Espagnols montrèrent une ténacité sans exemple. Ils ne reculèrent devant aucune espèce de sacrifices. Les privations les plus grandes, les malheurs les plus inouïs ne purent ébranler leur constance, ni abattre leur courage. Prêtres, moines, paysans, chefs de famille, tous s'enrôlèrent, tous voulurent combattre les

Français. Les uns allèrent renforcer les armées régulières qui, toujours battues, se réorganisaient aussitôt et semblaient renaître du sol. Les autres, conduits par des chefs entreprenants, formèrent des bandes de guérillas, qui se grossirent de nombreux contrebandiers et d'une foule d'individus que l'habitude de porter des armes et de s'en servir sur les grandes routes disposait au brigandage. Le pays fut couvert de ces bandes, qui n'étaient pas moins à craindre, soit qu'elles fussent excitées par le patriotisme, soit qu'elles fussent animées d'un esprit de désordre et de pillage. Elles assassinaient les soldats isolés et massacraient les détachements qui étaient trop faibles ou qui se gardaient mal; elles interceptaient les courriers, arrêtaient les convois, empêchaient la rentrée des contributions; et, loin de déposer les armes après une défaite, elles se recrutaient dans leur fuite de combattants nouveaux, auxquels l'exaspération ou la misère toujours croissante mettait les armes à la main.

Aux obstacles provenant de la disposition des habitants, se joignirent les difficultés du sol. L'Espagne est en grande partie couverte

de montagnes qui, dépouillées de forêts et sous un ciel toujours ardent, ne présentent que des plateaux incultes et des pentes nues. Seulement, au fond des vallées et près des cours d'eau, on trouve une lisière de verdure où l'on suit, comme à la trace, les moissons, les plantations et les habitations des hommes. Le genêt et la bruyère couvrent des contrées tout entières. Dans quelques endroits, l'art profite avec un prodigieux succès des eaux fertilisantes pour obtenir de la terre d'abondantes récoltes; mais à côté de ces riches campagnes, couvertes d'habitants, se trouvent des déserts immenses où l'œil se perd et où la pensée s'attriste en embrassant l'espace vide et solitaire. Plus d'un tiers de la surface de l'Espagne n'offre que des terrains arides. Le reste du pays, mal cultivé par une population trop rare, produit à peine une récolte tous les trois ans.

Dans un tel pays, les armées eurent toujours les plus grandes peines pour subsister, et le manque de vivres fut constamment un obstacle à leurs opérations. La disette étendit ses ravages de tous côtés, et, au sein de la capitale même, le pain se vendit jusqu'à qua-

rante-cinq sous la livre. D'immenses contrées dévastées par la guerre restaient incultes faute de bras et de grains pour être ensemencées. Un grand nombre de villes et de villages incendiés ou abandonnés n'offraient que des monceaux de ruines; et des populations entières, se réfugiant dans les montagnes à l'approche des armées françaises, finissaient par y mourir de faim et de misère.

Le petit nombre de routes était encore un obstacle à la guerre. Deux seules chaussées royales, unies par quelques chemins secondaires, partent de la capitale et aboutissent, l'une à Bayonne, par Burgos et Vitoria, et l'autre à Perpignan, par Valence et Barcelone. Ces routes elles-mêmes sont peu fréquentées, les Espagnols connaissant à peine l'usage de la poste et faisant presque tous leurs transports à dos de mulets. Hors de ces deux lignes, les communications sont très-difficiles; les provinces sont isolées entre elles; les villes et les villages sont à de grandes distances, souvent entourés de superbes forêts d'oliviers, mais rarement de hameaux et de maisons de campagne : ce sont autant d'oasis au milieu d'un désert. Les rivières se

précipitent des montagnes par une pente si rapide, qu'elles ne commencent à être navigables qu'à une assez petite distance de leur embouchure. Les torrents qui y affluent coulent dans de profonds ravins, dont les bords escarpés coupent le pays et le rendent presque impraticable à l'artillerie et même à la cavalerie. Entre ces ravins s'élèvent des rochers ou des montagnes abruptes susceptibles de servir de retraites aux bandes isolées. On peut concevoir quelle est la difficulté de soumettre un tel pays habité par des hommes agiles, sobres, courageux, passionnés, et moins propres à combattre en ligne qu'à agir en partisans.

Les Anglais choisirent la Péninsule pour champ de bataille dans la lutte que les obligeait à soutenir le double intérêt de leur commerce et de leur industrie. Là, ils portèrent leurs immenses ressources; ils fournirent aux Espagnols de l'argent, des armes, des munitions; ils soulevèrent le Portugal, y débarquèrent une armée, et se livrèrent à des dépenses telles qu'aucun siècle, aucun pays n'en avait vu de semblables.

Les armées françaises couvrirent le sol de

la Péninsule et anéantirent les armées espagnoles; mais, obligées de se diviser pour trouver des subsistances, pour assurer les communications, pour occuper le pays et contenir les habitants, elles s'affaiblirent dans une guerre de détail, et ne formèrent plus que des corps indépendants qui, bien que formidables, ne purent cependant se combiner qu'avec lenteur pour les grandes opérations.

Cette guerre, qui intéresse par une foule de combats, de batailles et de siéges mémorables, forma d'excellents militaires. Chaque commandant en chef, obligé de conquérir le territoire de son gouvernement, de le garder et de le défendre, dut, pour entretenir ses troupes, savoir se créer des ressources et se montrer à la fois bon administrateur et habile homme de guerre. Chaque officier, chaque chef de détachement, isolé souvent au milieu des populations ennemies, trouva plus d'une fois l'occasion de développer toutes les ressources de ses talents et de son énergie. Les soldats, endurcis par plusieurs années de combats, de fatigues et de privations de toute espèce, devinrent tous des hommes d'élite. C'est de leurs rangs que, rappelés par déta-

chements pour être versés dans les nouvelles levées, sortirent ces essaims de braves qui formèrent promptement à leur école les troupes victorieuses à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, à Montmirail.

L'art défensif joua surtout un rôle important dans cette guerre. Pour soumettre un pays où les habitants prenaient une part si active à la lutte, il ne suffisait pas de le parcourir en tout sens avec des armées victorieuses. Il fallait s'emparer de tous les points fortifiés; occuper d'une manière permanente les principales positions; mettre en sûreté les dépôts d'armes et de munitions, les magasins, les hôpitaux; assurer les communications, et maintenir les populations toujours prêtes à se soulever, malgré leurs fréquentes défaites. Madrid devint le centre des opérations des armées françaises. Les routes qui en partent pour communiquer avec la France et avec les différentes provinces, furent gardées par des postes fortifiés, ayant une garnison plus ou moins nombreuse suivant leur importance. Dans chaque ville ou village, un château, un couvent avantageusement situé, était transformé par d'ingénieux travaux en une cita-

delle, capable non-seulement de maintenir la population mal disposée, mais encore de résister à d'autres ennemis qui auraient voulu en faire le siége. Tels étaient les réduits du Retiro à Madrid, de Saint-Vincent à Salamanque, de la Cartuja à Séville; les châteaux d'Alba de Tormès, de Grenade, de Valence, de Saragosse, etc. La grande route de Bayonne, sur laquelle près de cinquante mille hommes furent toujours échelonnés, était défendue, indépendamment des places de Pampelune, de Saint-Sébastien et du fort de Burgos, par onze postes militaires entre Bayonne et Burgos, et par huit entre Burgos et Madrid, sur la ligne d'Aranda et de Somo-Sierra; onze autres protégeaient la route moins directe qui passe par Valladolid, Ségovie et la Guadarama; quinze points assuraient la ligne de Valladolid à Saragosse; huit, celle de Valladolid à Santander; neuf autres liaient Valladolid avec Villafranca del Bierzo par la route de Benavente et d'Astorga; deux autres entre Benavente et Léon. De semblables postes existaient en Aragon, en Catalogne, en Andalousie, dans le royaume de Valence, en Estramadure et dans la Manche. Leur ensemble

forma un vaste réseau qui couvrit l'Espagne tout entière.

Sous l'appui de ces postes, les convois et les détachements pouvaient cheminer, sinon avec une entière sécurité, du moins sans de trop grands dangers. Ils y trouvaient un lieu de repos et de rafraîchissement, un dépôt pour leurs malades et leurs blessés, un refuge en cas d'attaque, et un point d'approvisionnement pour prendre des vivres et des munitions. Des colonnes mobiles étaient en outre chargées de tenir la campagne à la poursuite des bandes qui infestaient le pays et de porter des secours aux points attaqués.

Il suffisait ordinairement que ces postes fussent à l'abri d'un coup de main et capables de résister pendant quelques jours aux entreprises des bandes qui, obligées de se réfugier dans les montagnes à l'approche de nos colonnes, traînaient rarement de l'artillerie à leur suite. L'ennemi parvint cependant à en prendre plusieurs par la mine : c'est ainsi qu'en 1811 les bandes de Castille s'emparèrent, après un siége de neuf jours, du couvent retranché de la Merced à Calatayud, défendu par cinq cents hommes. Malheur alors à la

garnison qui se laissait forcer, car rarement les guérillas faisaient des prisonniers!

A tous les travaux d'un tel système de défense, il faut ajouter ceux des routes nouvelles, entreprises pour faciliter les opérations des armées, éviter des défilés dangereux, conduire de l'artillerie; les fortifications élevées pour augmenter la force d'une position, fermer un passage, couvrir un lieu de dépôt, garder un débouché. C'est ainsi que s'élevèrent les lignes fortifiées de l'Èbre, du Douro, de la Tormès, du Tage, de la Guadiana; ainsi furent entrepris les immenses travaux de Masséna en Portugal, sur le Rio-Mayor et sur le Zezere; ceux du maréchal Suchet en Aragon et dans le royaume de Valence; ceux du maréchal Macdonald, des généraux Decaen et Lamarque en Catalogne; ceux du maréchal Soult en Andalousie, en Estramadure, dans les Pyrénées, sur la Nivelle et sur la Nive, autour de Bayonne, à Toulouse.

Plus forts derrière des retranchements qu'en bataille rangée, les Espagnols ne négligèrent pas non plus les secours de la fortification. Plusieurs positions furent fortifiées par eux, telles que le passage de la Somo-

Sierra, les défilés de la Sierra-Morena, les lignes du Guadalaviar et de Xucar dans le royaume de Valence. Ils se groupèrent surtout avec habileté autour de leurs places fortes, qu'ils défendirent avec acharnement. L'opiniâtreté de leur caractère se montra jusque dans la défense de simples postes.

Toujours prudent et méthodique, lord Wellington fit fortifier presque toutes les positions qu'il occupa. La plupart de ses batailles furent défensives, et eurent lieu sur un terrain étudié et préparé à l'avance; ce fut une des principales causes de ses succès. Les lignes de Torrès-Vedras sauvèrent son armée, et décidèrent du sort de la Péninsule.

Il est peu de campagnes qui présentent un emploi plus varié et plus étendu des ressources de la fortification. L'étude qu'on pourrait faire de la guerre de la Péninsule sous ce point de vue spécial serait pleine d'intérêt et d'utilité. La nécessité s'en fait d'autant plus sentir, qu'il existe en général une lacune dans l'histoire de nos guerres sur tout ce qui a rapport aux travaux militaires. Beaucoup d'auteurs décrivent avec complaisance jusqu'aux moindres détails d'une action

d'avant-garde ou d'une simple reconnaissance, et disent à peine un mot de tant de travaux de places, de lignes défensives, de positions fortifiées, d'établissements créés, de ponts, de routes, de digues et de canaux, qui, en changeant les données elles-mêmes de la guerre, ont pu influer à un si haut degré sur les résultats d'une campagne.

Napoléon, qui attachait beaucoup d'importance aux travaux militaires, et qui aimait à comparer les siens propres à ceux des généraux illustres de l'antiquité, avait désiré que cette lacune fût remplie, au moins pour ce qui est relatif aux travaux de siéges, où les combats mêlés aux efforts d'industrie font surtout honneur aux armes françaises, et offrent les plus utiles leçons pour l'avenir. Par un ordre du 2 février 1811, il prescrivit au major général « de faire réunir au dépôt « des fortifications les plans des attaques et « des siéges des différentes places prises dans « les trois dernières guerres d'Allemagne, « telles que Dantzig, Raab, les places de la « Silésie, etc. » Le 9 juillet de la même année, il demanda un travail semblable pour les places d'Espagne.

« Mon cousin, » écrivait-il au prince Berthier, « il est nécessaire de faire dessiner et « graver les plans des siéges de Saragosse, de « Lérida, de Méquinenza, de Tortose, de « Tarragone, de Girone, de Ciudad-Rodrigo, « d'Almeida et de Badajoz, tant pour l'ins- « truction des officiers du génie, que pour « l'honneur des militaires qui se sont distin- « gués dans ces siéges. »

A ces collections des siéges des places d'Allemagne et d'Espagne, demandées par l'Empereur, on aurait joint celle des siéges des places d'Italie, et leur ensemble eût fait connaître une partie fort importante de l'histoire de nos dernières guerres.

Cette entreprise n'avait pu être exécutée. En 1812, on avait commencé au dépôt des fortifications la collection des siéges des places d'Espagne par la gravure des plans de Saragosse, de Lérida et de Badajoz. Le manque de fonds et les événements de 1814 avaient fait suspendre ce travail, et, sous la restauration, il avait été abandonné. Ce n'est qu'en 1832 que le maréchal Soult, ministre de la guerre, le fit reprendre et ordonna en même temps de réunir les matériaux nécessaires pour la ré-

daction des journaux de siéges qui devaient accompagner les plans.

Cette belle collection vient d'être terminée. Le maréchal Maison, ministre de la guerre, en a ordonné la publication. Les vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis les événements qu'elle retrace n'auront pas été perdus. Ils permettent à la vérité de se faire jour, et l'on peut raconter ces événements avec impartialité, aujourd'hui que les passions allumées par la guerre se sont calmées. Un grand nombre de documents particuliers, de relations et de mémoires, successivement publiés, ont pu être consultés, et on a pu recueillir plus de faits et plus de détails.

Ce travail est rédigé d'après les rapports et la correspondance des généraux en chef, et des commandants des armes spéciales; d'après les ordres de l'Empereur, du major général et du ministre de la guerre; enfin, d'après les mémoires, plans, états de situation, et autres divers renseignements, dont l'ensemble, tant au dépôt de la guerre qu'à celui des fortifications, forme pour la seule guerre de la Péninsule une collection de plus de cent mille pièces. On a traduit et analysé

les principaux ouvrages publiés en Espagne sur cette guerre, mais particulièrement les relations données par les gouverneurs des places assiégées. On a compulsé le Moniteur; les journaux anglais et espagnols; les mémoires imprimés des maréchaux Gouvion Saint-Cyr et Suchet, de le Noble, de Naylies, de la Grave, de Guingret; les Victoires et conquêtes; l'ouvrage inachevé du général Foy; les écrits de Jomini, ceux des colonels anglais Napier et John Jones, du major italien Vacani; les ouvrages espagnols du comte de Toreno, du P. Ferrer, du docteur Ibieca, du lieutenant-colonel Cavallero, des généraux Contreras, Herrasti, Santocildès, etc. De plus, un grand nombre de généraux et d'officiers, acteurs dans la guerre, ont bien voulu faire part de leurs observations sur les faits dont ils ont été témoins.

Tant de renseignements, puisés à des sources diverses, et se contrôlant les uns par les autres, ont permis de raconter les faits d'une manière complète et fidèle. Il a donc été possible, pour chaque siége, de décrire les travaux des différentes armes, de donner le détail des assauts, et de tracer les mouvements de trou-

pes. On a pu faire connaître la situation des assiégés, les passions qui les animaient, et leurs moyens de résistance, faisant ainsi marcher de front la défense avec l'attaque. De plus, un grand nombre de pièces justificatives accompagnent la relation de chaque siége, et en augmentent beaucoup l'intérêt, en ce qu'elles laissent parler les personnages qui se trouvent en scène, et reproduisent leurs impressions au moment de l'action.

Le rôle des places dans la guerre, leurs rapports intimes avec les opérations des armées, ne permettaient pas de considérer chaque siége isolément. Il fallait donc indiquer comment il avait été amené, dans quelles circonstances il avait été entrepris, et quelles étaient la force et la situation des armées belligérantes. Pour atteindre ce but, on a dû présenter d'abord un précis de l'ensemble de la guerre, qui en fasse connaître les principaux événements. Ce précis, rédigé d'après les matériaux les plus authentiques, est destiné à servir d'introduction aux journaux de siéges.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA GUERRE

DE LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814,

SERVANT D'INTRODUCTION AUX JOURNAUX DES SIÉGES FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS DANS CETTE GUERRE.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

CAMPAGNES DE 1807 ET DE 1808.

I.

II.

III.

CAMPAGNE DE 1809.

I.

II.

CAMPAGNE DE 1810.

I.

II.

CAMPAGNE DE 1811.

I.

CAMPAGNE DE 1812.

I.

II.

CAMPAGNE DE 1814.

I.

FIN DE LA TABLE.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA GUERRE

DE LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814,

SERVANT D'INTRODUCTION AUX JOURNAUX DES SIÉGES FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS DANS CETTE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1807 ET DE 1808.

I.

Le traité de Tilsit fut signé le 8 juillet 1807. Napoléon se trouvait à l'apogée de sa puissance et de sa gloire; il porta ses vues sur l'Espagne.

Ce royaume était lié à la France par le traité de Saint-Ildephonse, et, depuis dix ans, il faisait pour elle de très-grands sacrifices. Il payait chaque année un subside de 50 millions de francs pour aider aux frais de la guerre; sa marine avait été anéantie avec la nôtre à Trafalgar, en combattant contre les Anglais; et son armée, forte à peine de cent mille hommes, avait dû fournir un corps auxi-

liaire de seize mille vétérans, sous les ordres du marquis de la Romana, qui, d'abord envoyé en Italie, avait été dirigé ensuite sur les rivages lointains de la Baltique. Le pays était d'ailleurs mal administré, et se trouvait sans commerce, sans industrie. Il n'avait guère d'autres ressources que les galions qui lui étaient expédiés du Mexique; mais les Anglais, maîtres des mers, empêchaient depuis longtemps ces riches convois d'arriver.

Charles IV, vieillard faible et indolent, ne régnait que de nom; son favori, Manuel Godoy, créé prince de la Paix pour avoir conclu le traité qui soumettait son pays à la France, s'était emparé de la conduite des affaires. Aucune démarche ne lui coûtait pour assurer sa puissance; il était abhorré de toute la nation. Le prince des Asturies, héritier du trône et en âge de gouverner, était le point de ralliement des mécontents et l'objet de la haine du ministre. Godoy redoutait sa domination après la mort du Roi, et cherchait tous les moyens de le perdre. Il parvint même à le faire arrêter, sous le prétexte d'une conspiration; mais, craignant l'animadversion publique et les conséquences d'une détermination si hardie, il s'employa ensuite pour le faire mettre en liberté.

Un tel état de choses ne pouvait durer. Les Espagnols désiraient un changement de gouverne-

ment, et regardaient même déjà comme prochaine une abdication forcée du Roi en faveur de son fils. Napoléon pouvait hâter cette révolution; les vœux de l'Espagne se tournaient donc vers lui, et l'éclat de ses victoires, joint au désir de sa puissante intervention, l'avait rendu l'objet d'une affection portée jusqu'à l'enthousiasme. Ces dispositions favorisaient ses projets de conquête, et lui offraient les moyens d'enlever à la maison de Bourbon le seul trône qu'elle possédât encore. Il n'avait pas oublié la proclamation menaçante que le prince de la Paix avait fait paraître au mois d'octobre 1806, huit jours avant la bataille d'Iéna (1); et il avait toujours à craindre une diversion du côté des Pyrénées au moment où il serait engagé contre les puissances du Nord. Il voulut fixer l'irrésolution de l'Espagne avant que les Anglais en profitassent pour dominer toute la Péninsule, ce qui eût fait crouler tout son système continental.

Pour assurer le succès de son entreprise, Napoléon voulut d'abord occuper le Portugal, comme moyen d'en éloigner les Anglais, qui déjà y exerçaient une très-grande influence. Dans ce but, il feignit de se réconcilier avec le prince de la Paix, et l'amena à conclure un traité secret, qui fut signé

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

à Fontainebleau le 27 octobre 1807. Par ce traité, la famille de Bragance devait être dépossédée du Portugal et le pays partagé en trois principautés; l'une, donnée en souveraineté à Godoy; une autre au roi d'Étrurie, gendre de Charles IV, en compensation de la cession faite par lui à l'Empereur de la Toscane et du duché de Parme, qui devaient être réunis au royaume d'Italie; la troisième devait rester en dépôt jusqu'à la paix générale. Provisoirement, tout le pays devait être occupé par les troupes françaises et espagnoles (1).

Conformément à ce traité, et avant même qu'il fût signé, le général Junot franchit la Bidassoa, le 18 octobre, à la tête de vingt-cinq mille hommes, se dirigeant sur Salamanque, pour entrer de là en Portugal. En même temps, vingt mille hommes de troupes espagnoles, formés en trois corps sous les ordres des généraux Taranco, Caraffa et Solano, se portèrent à Tuy, à Alcantara et à Badajoz, pour faire partie de l'expédition, et se trouvèrent ainsi dirigés du côté opposé à celui où étaient les véritables dangers de l'Espagne. Junot avait l'ordre de s'avancer à marches forcées, afin de ne pas être prévenu à Lisbonne par les Anglais. Il quitta Salamanque le 12 novembre; et, prenant le chemin

(1) Voir pièces justificatives, n°s 2 et 3.

le plus court, il se dirigea, par Ciudad-Rodrigo et le Puerto de Peralès, sur Alcantara, où il fit sa jonction le 17 avec le corps espagnol du général Caraffa. L'armée française était déjà fort affaiblie et sans vivres. Elle venait de faire cinquante lieues en cinq jours, à travers des montagnes incultes qui n'offraient qu'un vaste désert. Le temps était affreux et la pluie tombait par torrents. Mais Junot, sachant que marcher était vaincre, partit d'Alcantara le 19, et entra en Portugal par Zarza-la-Mayor, Segura et Castelbranco, se dirigeant sur Abrantès. Il proclama qu'il n'avait d'autre but que de soustraire le gouvernement de Portugal au joug de l'Angleterre, et de mettre le pays en état de soutenir son indépendance. Déjà le Régent, dans l'espoir de conjurer l'orage, avait, le 20 octobre, ordonné la saisie des marchandises anglaises et interdit aux vaisseaux de cette nation l'entrée des ports du Portugal. Mais, instruit de la prochaine arrivée de l'armée française et des projets de Napoléon, il s'embarqua le 27 novembre, avec la famille royale et toute la cour, pour se réfugier au Brésil. Junot pressa sa marche avec quelques bataillons d'avant-garde, et, le 30, il entra à Lisbonne sans coup férir. Le reste de l'armée, exténué par dix-huit jours de marches forcées à travers des montagnes arides, était resté à dix ou quinze lieues en arrière, et n'offrait plus qu'une masse confuse

des hôpitaux. Le gouverneur avait d'abord refusé d'ouvrir ses portes; mais un ordre du prince de la Paix leva cette difficulté.

Ainsi, l'armée française se trouva simultanément maîtresse, au delà des Pyrénées, de quatre places pour appuyer ses opérations; et, comme il n'existait aucun point fortifié sur la route de Bayonne à Madrid, on commença à mettre en état de défense les vieux châteaux de Pancorvo et de Burgos. D'immenses approvisionnements furent réunis sur la frontière; les travaux des arsenaux, dans les places de Bayonne, de Perpignan et de Pampelune, prirent un développement extraordinaire. De la Bidassoa au Douro, les routes se couvrirent de soldats, de convois de vivres et de munitions, d'officiers courant la poste pour explorer le pays. Le masque était jeté; on put juger les projets de Napoléon.

Cependant l'entrée des troupes françaises en Espagne et l'occupation frauduleuse de quatre des principales forteresses du royaume avaient changé les dispositions bienveillantes des Espagnols à leur égard. La haine qu'ils portaient au prince de la Paix s'accrut encore par la trahison dont ils l'accusèrent pour avoir introduit les troupes étrangères au sein du royaume. Ce prince lui-même, inquiet de la marche rapide des Français, et encore incertain des intentions de l'Empereur envers lui,

commençait à appréhender les suites de ses intrigues et de son aveugle confiance. Pour s'y soustraire, il vint se réfugier à Aranjuez avec la famille royale; il fit fortifier la ligne du Tage, et y réunit la garde royale et quelques troupes restées dans l'intérieur, voulant disputer cet obstacle, afin d'avoir le temps de fuir avec la cour au Mexique. Une partie des troupes espagnoles qui occupaient le midi du Portugal se dirigèrent en même temps sur Séville et Cadix, pour protéger l'embarquement du Roi.

La nouvelle du départ de la famille royale pour Séville devint l'étincelle électrique qui occasionna une explosion subite et terrible. Le peuple de Madrid, conjecturant tout de suite quel pouvait être le but de ce voyage, devint furieux de se voir abandonné après avoir été trahi. Il se porta en foule à Aranjuez, dans la nuit du 17 au 18 mars, demandant la tête de Godoy. Le palais de ce prince fut envahi et saccagé, ses gardes furent dispersés, et lui-même ne trouva son salut qu'en se cachant dans un grenier. Le prince des Asturies, qui avait de nombreux amis parmi les fauteurs de l'émeute, parvint par sa présence et par ses discours à calmer les esprits. Mais les troubles recommencèrent le 19 au matin, quand Godoy, pressé par la faim, sortit de sa retraite. Le peuple se jeta sur lui, et l'aurait massacré sans les gardes du corps qui l'entourèrent. Le prince des Asturies ne parvint à le sauver

qu'en le faisant mettre en prison, et promettant à la populace, docile à sa voix, qu'il serait livré à la justice. Les mécontents, profitant alors de l'exaspération générale et des craintes que montrait Charles IV pour son favori Godoy, pressèrent ce monarque d'abdiquer en faveur de son fils (1); et, ce jour-là même, le prince des Asturies fut proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. Mais, deux jours après, le vieux roi protesta contre son abdication, qu'il prétendit avoir été forcée, et se mit sous la protection de l'armée française (2).

A la première nouvelle des événements d'Aranjuez, Murat, impatient de s'asseoir sur un trône qu'il croyait lui être destiné, s'était porté avec trente mille hommes sur Madrid. Il y entra le 23 mars; et, par un langage équivoque, il tint en suspens les deux partis. Napoléon, qui attendait avec impatience l'avis du départ de la famille royale pour l'Amérique, fut un moment déconcerté des événements graves et si peu prévus d'Aranjuez. Jugeant dès lors sa présence nécessaire sur les lieux, il partit pour Bayonne le 3 avril, et fit annoncer qu'il se rendait à Madrid, où il dépêcha le général Savary, l'un de ses aides de camp. Ferdinand, impatient de se faire reconnaître roi par l'Empereur,

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

(2) Voir pièces justificatives, n[os] 8 et 9.

s'avance au-devant de lui, et arrive le 12 à Burgos sans l'avoir rencontré. Apprenant que Napoléon n'avait pas quitté Bayonne, il lui écrit aussitôt; et, trois jours après, il reçoit une réponse qui aurait dû le dissuader d'aller plus avant (1). Mais, cédant aux instances du général Savary qui l'accompagnait, il se laisse entraîner jusqu'à Bayonne. Godoy, tiré de sa prison par Murat, arrive aussi dans cette ville, et, bientôt après, le vieux roi et la famille royale. Charles IV était furieux contre son fils, qu'il accusait de l'avoir précipité du trône. Il fut reçu par l'Empereur comme roi légitime; mais, se trouvant assez heureux de retrouver son ami Godoy et voulant vivre tranquille, il signa, le 5 mai, un traité de renonciation à sa couronne en faveur de Napoléon. Il reçut en échange le château de Chambord et la jouissance de celui de Compiègne, avec une liste civile de trente millions de réaux. Ferdinand, traité de rebelle par son père, avili par sa mère, et n'ayant plus d'espoir de se faire reconnaître, résigna aussi ses droits à la couronne. Les autres membres de la famille royale adhérèrent successivement à l'acte de renonciation. Napoléon sanctionna cet acte, convoqua une assemblée de notables pour discuter

(1) Voir pièces justificatives, n° 10.

les bases d'une constitution, et désigna son frère Joseph Bonaparte comme roi d'Espagne.

Bien que les Espagnols ignorassent ces nouveaux événements, déjà ils étaient indignés de la conduite des Français : le voyage de Ferdinand, la délivrance de Godoy, la fuite de Charles, la nomination de Murat comme membre de la junte du gouvernement, et les mouvements des troupes françaises qui s'avançaient de toutes parts sur Madrid, excitaient les plus vives alarmes; une fermentation générale agitait les esprits.

Le 2 mai, le mécontentement fit explosion à Madrid. Au moment où la reine d'Étrurie, fille du roi Charles IV, et l'infant D. François de Paule, second frère de Ferdinand, se disposaient à partir pour rejoindre la famille royale en France, le peuple ne put contenir son indignation. Il entoura les voitures de voyage, insulta l'officier français commandant de l'escorte, et l'aurait massacré sans une patrouille qui vint à son secours. Le feu s'engagea de part et d'autre;, et, dans un moment, toute la ville fut en insurrection. Murat, obligé de combattre, fit avancer au pas de charge, dans la ville, plusieurs corps de troupes qui dissipèrent tous les rassemblements. Dès le soir même l'ordre fut rétabli, mais non sans effusion de sang. Les troupes françaises perdirent peu de monde dans le combat, mais un grand nombre de leurs offi-

ciers furent assassinés isolément. Du côté des Espagnols il y eut cent vingt morts; une quarantaine d'individus, surpris les armes à la main, furent fusillés le lendemain, et à peu près le même nombre de prisonniers furent, par représailles, massacrés dans les camps par les soldats.

Ces exécutions comprimèrent pour quelque temps les efforts de la capitale; mais le contrecoup en fut ressenti dans toutes les parties de la monarchie; et lorsque parut la proclamation du 20 mai, qui annonçait formellement que Charles et Ferdinand avaient abdiqué en faveur de Napoléon (1), l'indignation générale n'eut plus de borne. Les chefs civils et militaires, et tous ceux qui avaient quelque chose à perdre, tremblaient encore à la seule idée de lutter contre le pouvoir colossal de la France; mais les moines et les prêtres prêchèrent partout la révolte, et excitèrent le peuple. Un seul cri retentit alors dans toute l'Espagne: *Vive Ferdinand VII! meurent les Français!*

La principauté des Asturies se souleva la première, et fit les premières demandes de secours aux Anglais, qui commencèrent à prêter leur appui aux Espagnols. La Galice, la province de Santander, et une partie du royaume de Léon, ne tardèrent pas à suivre cet exemple. A Valence, trois

(1) Voir pièces justificatives, n° 11.

cents Français qui se trouvaient dans la ville furent massacrés. A Cadix, le capitaine général Solano, envoyé par Murat pour commander la place, fut assassiné par la populace; et le général Morla, ayant pris le commandement, fit tirer les batteries du port sur cinq vaisseaux français et une frégate, qui, échappés à la bataille de Trafalgar, s'étaient réfugiés dans la rade de Cadix. Le vice-amiral Rosily qui les commandait fut obligé de se rendre. A Séville, le peuple mit au pillage les maisons de tous ceux qui étaient désignés comme partisans de Godoy et des Français, et forma une junte centrale qui prit les rênes du gouvernement.

Des scènes de désordre à peu près semblables eurent lieu également à Saragosse, à Badajoz, à Valladolid. Dès le mois de juin, le soulèvement était général, partout on courait aux armes; de nouvelles levées renforcèrent les troupes de ligne; des armées s'organisèrent dans toutes les provinces, effrayant par leur indiscipline et leurs excès tous ceux que l'âge, les infirmités ou leur insouciance, retenaient encore dans leurs foyers. Ce fut à travers ce terrible incendie que Joseph Bonaparte, le nouveau roi, s'avança vers Madrid.

Les différents corps de l'armée française entrés en Espagne, depuis le 1er janvier 1808, présentaient une force de quatre-vingt mille hommes, mais composée de jeunes gens de dix-huit ans,

pris, par anticipation, dans la dernière conscription et réunis seulement depuis quelques mois; vus de trop près par les Espagnols, de tels hommes n'avaient pu leur inspirer une haute opinion des troupes françaises. Aux premiers symptômes du soulèvement, tous ces corps se mirent en marche pour en arrêter les progrès.

Le maréchal Bessières, qui gardait avec ses troupes la grande route de Burgos, détacha de Vitoria le général Verdier avec deux mille hommes contre une bande d'insurgés réunis à Logroño. Ce général avait l'ordre de marcher ensuite sur Saragosse, ville importante par sa population et par l'influence qu'elle pouvait avoir sur la grande route de France. D'un autre côté, le général Lefebvre-Desnouettes se porta directement de Pampelune sur cette ville avec quatre mille hommes, et commença les premières attaques pour la réduire (*voyez la relation de ce siége, tome II*). Sur un autre point, le général Frère s'empara de Ségovie, et y prit trente pièces de canon. Le général Lasalle battit les Espagnols à Torquemada, et entra à Palencia où se trouvait une grande manufacture d'armes. S'étant réuni ensuite au général Merle, il battit, à Cabezon, un corps espagnol sous les ordres du général Cuesta, capitaine général de la vieille Castille; Valladolid se soumit. Le maréchal Bessières, se voyant maître de la plaine, dirigea

les généraux Merle et Ducos sur Santander, où l'évêque s'était mis à la tête des révoltés. Cette ville fut occupée le 23 juin.

Les autres corps d'armée s'ébranlèrent en même temps. Le général Dupont était parti de Tolède, le 24 mai, avec douze mille hommes, dont trois mille de cavalerie, et vingt-quatre pièces de canon, pour se rendre à Cadix et protéger l'escadre française qui s'y trouvait; il devait être rejoint à Séville par une brigade de trois mille hommes détachée de l'armée de Portugal. Ce faible corps traversa sans obstacle la province de la Manche et les montagnes de la Sierra-Morena. Il força, le 7 juin, le passage du Guadalquivir, au pont d'Alcolea, que le général Echevaria défendait avec six mille hommes, et s'empara de Cordoue; mais, craignant de s'aventurer plus avant, il s'arrêta dix jours dans cette ville, et donna ainsi le temps à Castaños de s'avancer avec trente mille hommes de troupes de ligne, tant du camp de Saint-Roch sous Gibraltar, que de la division de Solano revenue du Portugal, des garnisons de Cadix, de Grenade, et d'autres villes de l'Andalousie : quarante à cinquante mille paysans se joignirent à cette armée. A la nouvelle d'un tel rassemblement, Dupont, craignant d'être enveloppé à Cordoue, rétrograda, le 19 juin, jusqu'à Andujar, où il prit position sur la rive droite du Guadalquivir, et se fortifia en attendant des

renforts. Le général Vedel vint en effet le rejoindre, le 16 juillet, avec six mille hommes, laissant sur ses derrières, à Baylen, le général Gobert avec trois mille hommes. Castaños dirigea sur ce point un corps de quinze mille Espagnols, sous les ordres du général Reding, qui força le passage du Guadalquivir au gué de Mengibard, situé à six lieues au-dessus d'Andujar. Le général Vedel revint alors sur ses pas, traversa Baylen que l'ennemi avait abandonné pour menacer les gorges des montagnes, et remonta à sa poursuite jusqu'à la Caroline, où il rejoignit le général Gobert qui avait été blessé en combattant Reding. Mais, après son passage, l'ennemi ayant réoccupé Baylen, le général Dupont prit le parti de rétrograder sur ce même point, afin de rouvrir ses communications. Le 18, à l'entrée de la nuit, il se mit en marche avec dix mille hommes, abandonnant Andujar que Castaños ne tarda pas à occuper. A minuit, Dupont rencontra l'avant-garde de Reding qui venait à lui; il la refoula jusqu'auprès de Baylen, où les Espagnols prirent position sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Rumblar, en avant de la ville. Le combat s'engagea à quatre heures du matin, et se prolongea avec acharnement jusqu'à midi et demi. Toutes les attaques pour s'ouvrir un passage étant infructueuses, Dupont se mit ainsi que ses généraux à la tête des colonnes, qui toutes à la fois

firent une charge désespérée pour rompre le centre de l'ennemi. Cet effort fut inutile. Nos soldats étaient exténués par quinze heures de marche et huit heures de combat; il faisait une chaleur affreuse; nous avions deux mille hommes de tués et plus de deux mille de blessés; et Castaños paraissait sur nos derrières avec le reste de son armée. C'est alors que Dupont, perdant tout espoir de se faire jour, demanda et obtint une suspension d'armes pour négocier une capitulation.

Au bruit du canon, le général Vedel avait quitté la Caroline pour venir au secours de Dupont; mais, s'étant arrêté cinq heures à Garroman, à deux lieues de Baylen, pour laisser reposer ses troupes, il n'arriva sur le champ de bataille que dans l'après-midi, lorsque déjà on traitait de la capitulation. Il attaqua néanmoins les Espagnols, mit en déroute un bataillon, et fit un grand nombre de prisonniers; mais un ordre de Dupont lui fit suspendre son attaque. Dès lors Vedel ne songea plus qu'à faire sa retraite, qu'il commença à la nuit, rompant ainsi la trève. Les Espagnols s'apercevant de son départ, signifièrent à Dupont que les négociations seraient rompues, et que toutes ses divisions seraient passées par les armes, si Vedel ne reprenait pas sa position. Dupont, intimidé par cette menace, envoya l'ordre à ce général de s'arrêter. Les divisions Vedel et Gobert, et tous les

détachements qui se trouvaient échelonnés dans la montagne, furent compris dans la capitulation qui fut signée le 22 juillet; en somme, dix-sept mille six cent trente-cinq hommes mirent bas les armes. D'après les conventions, ces troupes devaient être embarquées pour être conduites en France au port de Rochefort; mais il n'y eut que les généraux et quelques officiers qui jouirent de ce droit. Au mépris de la capitulation, le reste des troupes furent gardées prisonnières, et jetées dans les pontons de Cadix et sur l'île déserte de Cabrera, où elles périrent de misère. Cette funeste catastrophe diminua dans l'opinion de l'Europe le prestige qui environnait nos troupes. Elle ruina pour longtemps nos affaires dans la Péninsule, et exalta, jusqu'à la frénésie, l'enthousiasme des Espagnols.

Le maréchal Moncey, dont les troupes étaient cantonnées dans les environs de Madrid, avait aussi reçu l'ordre, dès le 5 juin, de s'avancer, avec huit mille hommes, par Cuenca, sur Valence, où le général Caro, frère du marquis de la Romana, avait pris le commandement de l'insurrection, et se trouvait à la tête de quinze à vingt mille hommes. Le maréchal Moncey battit les Espagnols au pont de Pajazo sur le Cabriel, et au village de Siete Agnas. Il arriva sous Valence, le 27 juin, et s'empara des faubourgs. Mais la ville, entourée d'une

muraille, était à l'abri d'un coup de main. N'ayant pas les moyens d'en faire le siége, et se trouvant menacé sur ses derrières par les troupes espagnoles de Murcie, il leva son camp le 29, et revint par Almanza et San-Clemente sur Madrid, ramenant la division Frère qui s'était avancée pour le renforcer.

En Catalogne, le général Duhesme avait aussi à combattre les bandes nombreuses qui s'étaient formées dans cette province belliqueuse. Le 4 juin, il détacha le général Chabran avec quatre mille hommes, pour occuper Tarragone et Tortose, et opérer sa jonction avec le maréchal Moncey sur Valence. Le général Chabran entra sans obstacle à Tarragone, le 8 juin. Une autre colonne de trois mille hommes, sous les ordres du général Schwartz, devait fouiller le Monserrat, pacifier Manresa, occuper Lérida, et pénétrer en Aragon pour se lier au général Lefebvre devant Saragosse; mais cette seconde colonne ayant éprouvé un échec, le 6 juin, au village de Bruch, le général Chabran, commandant la première, dut revenir sur ses pas. Il abandonna, sans coup férir, Tarragone, dont le siége devait, plus tard, coûter tant de sang; et, se frayant, les armes à la main, un passage à travers les bandes qui déjà l'entouraient, il revint à Barcelone. Il fut chargé, le 14 juin, de diriger une deuxième attaque contre le Monserrat avec toute sa division. Cette tentative ne fut pas plus heu-

reuse que la première, et ne servit qu'à exalter le courage des Catalans. Le général Duhesme, après avoir défait les insurgés sur le Llobrégat, voulut se rendre maître de Girone qui interceptait ses communications avec la France. Il avait traversé cette place sans difficulté quatre mois auparavant; mais, au lieu d'y laisser une garnison, comme il avait fait à Figuières, il était passé outre. Jaloux de réparer cette faute, il se dirigea, le 17 juin, sur cette place par Mataro et Arens de Mar, avec la division Léchi et une réserve de cavalerie. Le 20 juin, il arriva en vue de Girone, et tenta le même jour une attaque de vive force contre le Mercadal et la porte del Carmen; mais n'ayant pas réussi, il revint à Barcelone pour dissiper les bandes qui s'en étaient rapprochées.

Du côté de Figuières, des rassemblements de paysans interceptaient les communications de cette place avec la France. Le général Reille s'y porta de Bellegarde, le 5 juillet, avec une division, dispersa les insurgés et ravitailla la place. Il tenta ensuite un coup de main sur Roses, place maritime d'où les Anglais attisaient le feu de la révolte, en fournissant aux Espagnols des armes et des munitions; mais il fut repoussé.

Dès son retour à Barcelone, le général Duhesme avait fait des préparatifs pour assiéger Girone. Le 16 juillet, il se mit de nouveau en marche sur

cette place, avec la division Chabran, forte d'environ six mille hommes, et un petit équipage de siége. Il suivit, comme la première fois, la route de la Marine, afin d'éviter le fort d'Hostalrich qui défend l'ancienne route. Il força le passage à Arens de Mar et à Calella où se trouvaient sur la route d'énormes coupures défendues, du côté de la mer, par plusieurs chaloupes canonnières et par une frégate, et vint camper, le 22 juillet, en vue de Girone. Il fut rejoint, deux jours après, par le général Reille avec de l'artillerie, et se trouva à la tête de douze mille hommes. Il s'empara des redoutes avancées de Saint-Louis, de Saint-Narcisse et de Saint-Daniel, que l'ennemi ne défendit pas. Il fit commencer des cheminements contre le fort de Monjouy et dans le faubourg de Pédret, pour attaquer la ville (1). Mais, après quinze jours de travaux et de combats continuels, la catastrophe de Baylen et les événements qui la suivirent le forcèrent de lever le siége, le 16 août, après avoir détruit son artillerie et ses munitions. Le général Reille retourna à Figuières. Le général Duhesme revint sur Barcelone par la route de la Marine (2); mais, arrêté par d'énormes coupures, harcelé continuellement par le canon de plusieurs frégates

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 12.

(2) Voir pièces justificatives, n° 13.

anglaises, il fut obligé d'abandonner ses bagages, et le peu d'artillerie de campagne qui lui restait, pour se frayer un chemin dans les montagnes. Il arriva enfin, le 20 août, à Barcelone, où, peu de temps après, il fut bloqué par l'armée que forma le général Vivès des troupes espagnoles qui se trouvaient en Catalogne et dans les îles Baléares, d'une division espagnole tirée de Lisbonne et débarquée par les Anglais à Tarragone, et d'un grand nombre de paysans armés.

Au nord, la fortune fut moins propice aux Espagnols. Le général Cuesta, peu effrayé de sa défaite de Cabezon, avait rassemblé, dès le mois de juillet, une armée à Benavente. Le général Blake avait aussi réuni, sous l'appui d'Astorga, les troupes espagnoles de la Galice, celles qui étaient venues d'Oporto, les garnisons de la Corogne et du Ferrol. Ces deux armées offraient un total de trente mille hommes, et menaçaient de se porter, par Valladolid, sur la grande communication de Madrid avec la France. Le maréchal Bessières, dont les troupes étaient disséminées en colonnes mobiles, reçut l'ordre de l'Empereur de réunir à Palencia tout ce qu'il avait de forces disponibles, et de marcher contre Cuesta et Blake. Le général Savary, qui avait remplacé Murat à Madrid, devait appuyer le maréchal Bessières avec une douzaine de mille hommes formant sa réserve; mais déjà il en avait

disposé pour secourir Dupont et Moncey (1). Le maréchal Bessières ayant réuni quinze mille hommes se mit en marche sur Benavente. Les Espagnols s'avançaient en trois colonnes, lorsque celle du centre fut rencontrée par l'armée française, le 14 juillet, dans une forte position, en avant de Medina de Rio-Seco. Elle fut culbutée par une charge à la baïonnette que firent les divisions Merle et Mouton, et taillée en pièces par la cavalerie du général Lasalle. Les deux autres colonnes, se trouvant isolées, se débandèrent sans avoir vu les Français. La perte des Espagnols fut évaluée à six mille hommes tués ou blessés, trois mille six cents prisonniers, et dix-huit pièces de canon. Cette brillante victoire ne nous coûta que soixante-dix hommes tués et trois cents blessés. Les débris de l'armée espagnole atteignirent Benavente où Blake et Cuesta se séparèrent, s'accusant réciproquement du désastre qu'ils venaient d'éprouver. Les villes de Zamora, Mayorga et Léon se soumirent successivement (2).

Cependant le roi Joseph avait franchi les Pyrénées pour venir s'asseoir sur son trône chancelant. La victoire remportée par le maréchal Bessières, Medina de Rio-Seco, lui avait frayé le chemin de

(1) Voir pièces justificatives, nos 14 et 15.

(2) Voir pièces justificatives, no 16.

sa capitale; il y entra, le 20 juillet, avec la plus grande pompe. Ce triomphe fut de courte durée; la nouvelle du désastre de Baylen parvint à Madrid le 27, et, le jour suivant, on apprit que l'armée du général Castaños était déjà arrivée sur les confins de la Manche. Dès lors Joseph, ne se croyant plus en sûreté à Madrid, quitta cette ville, le 1er août, après une résidence de dix jours, et vint fixer sa cour à Vitoria. En même temps l'armée française, forte encore de quarante-cinq mille hommes, se replia sur l'Èbre et commença à s'y fortifier (1). Le cri de victoire des Espagnols retentit dans toute l'Europe.

Le corps du général Junot fut encore plus malheureux en Portugal. A la nouvelle des événements, les troupes espagnoles qui se trouvaient à Oporto sous les ordres du général Bellesta, firent prisonnière la garnison française et se portèrent en Galice. Celles qui étaient à Lisbonne furent désarmées; mais l'insurrection éclata à Oporto parmi les habitants et gagna tout le pays. La division Loison, envoyée dans l'Alentéjo pour soumettre Évora où s'étaient rassemblés sept ou huit mille miliciens armés, saccagea la ville de fond en comble, et massacra la plupart des défenseurs. Cette sanglante exécution donna au général Loison une triste célé-

(1) Voir pièces justificatives, n° 17.

brité dans ces contrées, et devint un motif de représailles et de vengeance dans le cœur irascible des Portugais. Les secours des Anglais ne se firent pas attendre : neuf mille hommes, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington, débarquèrent, le 1er août, à l'embouchure du Mondégo; ils marchèrent sur Leyria où ils furent rejoints par quelques Portugais. Le général Delaborde, qui s'était avancé à Roriça avec sa division forte seulement de deux mille deux cents hommes, fut attaqué, le 17 août, par toutes les forces ennemies, et fut contraint de se retirer, après avoir essuyé une perte de six cents hommes tués ou blessés. Les Anglais prirent position sur la côte de Vimiero, pour se lier avec leur flotte qui débarqua de nouvelles troupes. Le général Junot ayant été rejoint par la division Loison, laissa le général Travot avec cinq mille hommes pour maintenir la population de Lisbonne, garder la citadelle et les forts du Tage, et s'avança avec quatorze mille hommes contre les Anglais qui déjà en avaient dix-huit mille. Il les attaqua dans leurs positions le 21 août, mais il fut battu. Il perdit dix-huit cents hommes, treize pièces de canon, et fut obligé de se retirer à Mafra. Lisbonne était dans la plus grande agitation. Junot assembla un conseil de guerre, et envoya le général Kellermann en parlementaire au quartier général anglais, pour offrir une suspen-

sion d'armes, et traiter de l'évacuation du Portugal. Sir Hew Dalrymple, gouverneur de Gibraltar, venait de débarquer avec de nouveaux renforts, et avait pris le commandement en chef de l'armée anglaise. Il accepta les propositions qui lui furent faites; et, le 30 août, fut signée la fameuse convention de Cintra, par laquelle vingt-cinq mille sept cent quarante-sept hommes de troupes françaises furent embarqués, avec armes et bagages, sur la flotte anglaise, et ramenés à Rochefort sans autre condition (1).

Ainsi, les Français furent obligés d'évacuer presque en même temps le Portugal et l'intérieur de l'Espagne, ne conservant sur la frontière des Pyrénées que le pays en deçà de l'Èbre, une très-petite partie de la Catalogne, et les places dont ils s'étaient emparés par surprise.

II.

Le but de la campagne était totalement manqué. Napoléon, irrité de ce revers, le premier qu'il éprouvait, et de l'apparition des Anglais sur le continent, se prépara à un grand effort pour soutenir son frère, le roi Joseph.

En conséquence cent mille hommes de vieilles troupes, dont trente mille de cavalerie, tirés en

(1) Voir pièces justificatives, n° 18.

grande partie des premier, cinquième et sixième corps de la grande armée d'Allemagne, furent dirigés sur les Pyrénées (1); vingt mille Italiens et Napolitains, vingt mille Polonais, Hollandais, Westphaliens et Allemands furent mis en mouvement; de plus, un sénatus-consulte ordonna la levée de cent soixante mille conscrits, dont trente mille, incorporés dans les cadres tirés de l'intérieur, furent dirigés sur Bayonne. Napoléon ayant résolu de se mettre lui-même à la tête de cette nouvelle armée, obtint la promesse de l'empereur de Russie, dans une entrevue qu'il eut avec lui à Erfurt, que ce monarque conserverait une entière neutralité dans le cas où l'Autriche ferait une diversion en faveur de l'Espagne. De retour à Paris, le 18 octobre, il quitta cette capitale le 30 pour se mettre à la tête de ses troupes.

Cependant l'espèce de trève qui avait eu lieu dans la Péninsule, depuis que les Français s'étaient concentrés sur l'Èbre, avait été mise à profit par les Espagnols pour augmenter leurs moyens de résistance. Chaque province avait organisé et équipé un corps d'armée; et, en moins de six semaines à dater de la victoire de Baylen, l'Espagne eut cent quatre-vingt mille hommes de troupes sous les armes. Mais ce royaume se trouvait alors sans ad-

(1) Voir pièces justificatives, n° 19.

ministration, sans généraux, sans officiers expérimentés, sans arsenaux et sans magasins. L'armée nationale n'était, à proprement parler, qu'une réunion de bandes, la plupart mal armées, presque sans artillerie et sans cavalerie. Les chefs étaient incapables d'agir avec ensemble et de concert dans les grandes opérations, pour lesquelles il n'existait d'ailleurs d'autre direction suprême que celle d'une junte centrale, formée de deux membres de chacune des dix-sept juntes des provinces, et installée à Madrid vers la fin de septembre.

Jusqu'au moment où les troupes françaises s'étaient retirées sur l'Èbre, le gouvernement anglais, occupé de l'expédition du Portugal, n'avait que faiblement secouru les insurgés espagnols; mais aussitôt après la convention de Cintra, l'armée anglaise, forte de vingt mille hommes et commandée par sir John Moore, reçut l'ordre de marcher sur Valladolid. En même temps un autre corps de dix mille hommes, sous les ordres de sir David Baird, et venant directement des ports de la Grande-Bretagne, devait la rejoindre après avoir débarqué à la Corogne.

En attendant l'arrivée un peu tardive de ces secours importants, les Espagnols reçurent un renfort qu'ils étaient loin d'attendre, et qui exalta encore leur courage. Le marquis de la Romana, qui se trouvait en Danemark avec seize mille vétérans

espagnols, informé par l'amiral anglais, croisant dans la Baltique, des événements qui se passaient dans sa patrie, conçut le projet d'aller se réunir aux défenseurs de son pays. Il trompe par des marches rapides la vigilance de l'armée de Bernadotte, et parvient avec neuf mille hommes de ses troupes aux ports de Hyberg et de Langeland, où des bâtiments anglais étaient prêts à les recevoir. Ces troupes furent débarquées à Santander, le 30 septembre, et y restèrent en réserve en attendant le marquis de la Romana, qui était passé en Angleterre pour presser l'arrivée de nouveaux secours.

A la fin du mois d'octobre, les armées espagnoles se trouvaient réparties ainsi qu'il suit :

L'armée de Galice, sous les ordres de Blake, et composée de quarante mille hommes, y compris la réserve, restée à Santander, formait un corps entièrement détaché à la gauche, occupant Orduña et Bilbao.

L'armée d'Estramadure, forte de vingt mille hommes, et sous les ordres du comte de Belvedère, se trouvait à Burgos, en attendant l'armée anglaise à laquelle elle devait se réunir.

L'armée d'Andalousie, de trente mille hommes, sous les ordres de Castaños, vint prendre position au centre sur l'Èbre vers Tudela, laissant sa gauche à trois jours de marche de Blake.

L'armée d'Aragon, de vingt mille hommes, sous

les ordres de D. José Palafox, se trouvait à l'extrême droite vers Jaca, en avant de Saragosse.

Enfin l'armée de Catalogne, de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres du général Vivès, resserrait les troupes françaises dans les places de Barcelone et de Figuières.

Ces troupes eurent bientôt sur les bras, et peut-être sans s'en douter, huit corps d'armée, formés chacun de vingt-cinq à trente mille hommes, et une réserve non moins considérable, offrant un effectif de trois cent trente-deux mille hommes, dont deux cent quarante-huit mille présents sous les armes.

Le quatrième corps, sous les ordres du maréchal Lefebvre, était entré en Espagne le 11 octobre, et avait pris poste sur les hauteurs de Durango, à droite de Vitoria, pour contenir l'armée de Galice. Bientôt après, il fut soutenu et couvert sur son flanc gauche par le premier corps, sous les ordres du maréchal Victor, qui se porta de Vitoria sur Orduña.

Au centre et sur la route de Madrid, le maréchal Soult, avec le deuxième corps, et le maréchal Bessières, avec cinq divisions de dragons, faisant partie de la réserve, occupaient Miranda et l'important défilé de Pancorvo, couvrant Vitoria où se tenait le roi Joseph avec deux mille hommes de la garde royale napolitaine, une division d'infanterie de ré-

serve et douze mille hommes de la garde impériale.

Le maréchal Ney commandait le sixième corps aux environs de Guardia, observant le pont de Logroño que l'ennemi occupait sur l'Èbre.

Le maréchal Moncey, avec le troisième corps, couvrait la gauche de la ligne sur la rive droite de la rivière d'Aragon, qui se jette dans l'Èbre au-dessous de Milagro.

Le cinquième corps, sous les ordres du maréchal Mortier, se trouvait encore à Bayonne.

Le septième corps, sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr, se trouvait à Perpignan, et se préparait à entrer en Catalogne pour débloquer Barcelone.

Enfin, le huitième corps, sous les ordres du général Junot, et formé des troupes de l'ancienne armée de Portugal, débarquées à Rochefort, était en marche sur Bayonne.

La campagne s'ouvrit au moment où les premiers renforts entraient en Espagne. Le roi Joseph avait l'ordre de l'Empereur de ne rien entreprendre avant son arrivée, et se tenait sur la défensive. Blake, prenant pour de la timidité cette inactivité apparente, résolut de se porter par Durango sur les derrières de Vitoria, s'imaginant faire ainsi prisonniers tous les corps français échelonnés en avant de cette ville, et dont il n'évaluait la force qu'à une quinzaine de mille hommes. Pala-

fox et Castaños devaient faire un mouvement semblable à la droite, en pénétrant par la Navarre. Laissant donc deux divisions en observation à Orduña, sous les ordres du général Acevedo, Blake quitta Bilbao le 24 octobre, et se porta à Zornosa. Après y être resté quelques jours, il se mit en marche de cette ville, le 31 au matin, pour attaquer Durango, tandis que les deux divisions du général Acevedo s'avançaient sur ce même point par Villaro. A l'approche de l'ennemi, le maréchal Lefebvre, impatient de combattre, descendit des hauteurs de Durango à la tête de vingt-cinq mille hommes, formés en trois colonnes. Un brouillard épais couvrait le versant des montagnes et remplissait la plaine. Tout à coup une des colonnes françaises rencontre l'avant-garde de l'ennemi à une lieue et demie de Zornosa, et engage le combat. L'armée espagnole, amoncelée en masses confuses, fut chassée de toutes ses positions. Elle s'enfuit en désordre sur Bilbao, qu'elle ne fit que traverser, et se retira à Valmaceda, derrière le Salcedon. Le maréchal Lefebvre la poursuivit jusqu'à Guenès où il laissa une avant-garde, et revint à Bilbao. S'il se fût moins pressé d'attaquer cette armée, s'il l'eût laissée s'avancer, le maréchal Victor, qui se trouvait à Orduña, se fût porté sur ses derrières et l'eût écrasée.

Blake fut rejoint à Valmaceda le 4 novembre

par les deux divisions du général Acevedo, qui de Villaro parvinrent à s'échapper, malgré les efforts des troupes françaises postées à Guenès et à Orduña. Alors, Blake, se croyant assez fort pour re prendre l'offensive, attaqua avec quatre divisions l'avant-garde du quatrième corps à Guenès. Après deux heures de combat, les Espagnols furent repoussés en désordre; la nuit seule les sauva d'une déroute complète. Une de leurs divisions fut coupée et rejetée sur Santander. Blake se retira le 9 à Espinosa, où, ayant été rejoint par les réserves du marquis de la Romana, il se trouva encore à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il prit une forte position en avant du ravin de la Trueba, espérant avoir le temps de refaire ses troupes harassées et manquant de tout. Maître de la route de Santander à Burgos, il pouvait encore se lier avec l'armée d'Estramadure, qui, postée en avant de Burgos, défendait la grande route de Madrid, et il avait pour alimenter son armée les immenses magasins de Reynosa, que les Anglais avaient formés, prévoyant le cas où ils seraient obligés d'effectuer leur retraite sur Santander.

L'Empereur était arrivé le 8 novembre au soir à Vitoria; voulant empêcher la jonction des armées espagnoles de Galice et d'Estramadure, il donna l'ordre au maréchal Soult d'attaquer celle-ci avec le deuxième corps, qu'il fit soutenir par

la cavalerie de réserve du maréchal Bessières. Le maréchal Soult s'avança de Briviesca à Monasterio, qu'il quitta le 10 à quatre heures du matin pour attaquer le comte de Belvedère. L'ennemi se replia jusqu'à Gamonal, à une lieue en avant de Burgos, où il prit position, la gauche appuyée à un parc entouré de murs, et la droite à un bois au delà duquel se trouvait un assez grand espace libre jusqu'à la rivière d'Arlanzon. Trente pièces de canon protégeaient son front, et sept ou huit mille paysans armés étaient rangés sur les hauteurs en arrière des troupes réglées. Celles-ci comptaient onze mille cinquante hommes d'infanterie et onze cent cinquante de cavalerie. C'était à cette époque la meilleure armée d'Espagne : elle était composée des gardes wallones et espagnoles, de plusieurs autres vieux régiments, et de volontaires de riches familles. Le maréchal Soult porta la cavalerie du général Lasalle dans la plaine entre la rivière et le bois où s'appuyait la droite des Espagnols; tandis que la division Mouton, composée de vieux soldats, s'avançait dans le bois au pas de charge, suivie de la division Bonet. La victoire ne resta pas longtemps indécise. Les Espagnols s'enfuirent en désordre; l'aile gauche, bien qu'elle n'eût pas été attaquée, suivit l'exemple de la droite; et, vainqueurs et vaincus, tous se précipitèrent dans Burgos avec une violence extraor-

dinaire. Au même instant, le maréchal Bessières accourt au galop avec la grosse cavalerie, se porte au pont où la grande route de Madrid traverse l'Arlanzon, sabre les fuyards, et s'empare de toute l'artillerie qui avait échappé à la vigoureuse attaque du général Mouton. Jamais défaite ne fut aussi prompte ni aussi complète. Deux mille cinq cents Espagnols furent tués; vingt pièces de canon, trente caissons, douze drapeaux, et neuf cents hommes furent pris sur le champ de bataille. Tous les magasins formés à Burgos tombèrent en notre pouvoir. Le comte de Belvedère se retira à Aranda de Douro avec les débris de ses troupes.

L'Empereur se porta aussitôt à Burgos, suivi de la garde impériale et de deux divisions du maréchal Ney. Le reste du sixième corps et les troupes du troisième restèrent dans leur première position sur le bord de l'Èbre et de la rivière d'Aragon, afin de contenir les armées d'Andalousie et d'Aragon qui manœuvraient pour entrer en Navarre. Il détacha à Palencia le général Milhaud avec deux divisions de cavalerie et vingt-quatre pièces d'artillerie légère, pour tourner le flanc gauche de l'armée anglaise qu'il croyait déjà réunie à Valladolid. Le maréchal Soult reçut l'ordre de se diriger sur Reynosa pour agir sur les derrières de Blake. Le maréchal Bessières, avec trois divisions

de cavalerie, et le maréchal Ney avec deux divisions d'infanterie, se portèrent à Aranda de Douró pour achever de nettoyer la plaine et ouvrir la marche sur Madrid.

Cependant Blake tenait encore à Espinosa. Dès le 8, le maréchal Victor s'était avancé contre lui à Orduña par Amurio et Valmaceda, tandis que le maréchal Lefebvre se dirigeait sur le même point par Guenès. Ces deux maréchaux, après s'être réunis à Valmaceda, se séparèrent de nouveau à Nava le 9. Le maréchal Victor suivit les traces de Blake, et le maréchal Lefebvre marcha par Medina sur Villarcayo, pour couper à l'ennemi sa retraite sur Burgos. Les têtes de colonne du maréchal Victor atteignirent les avant-postes de l'armée de Blake le 10 novembre, et s'emparèrent d'un bois où cette armée appuyait sa droite. Profitant de ce premier succès, le maréchal Victor attaqua l'ennemi le 11 au matin. La division Maison se porta contre la gauche des Espagnols, et intercepta leur ligne de retraite sur Santander, ainsi que celle par Espinosa. Blake détacha une colonne de grenadiers pour arrêter la division Maison, et s'avança en personne avec trois régiments pour la prendre en flanc : il était trop tard; les Espagnols furent culbutés, et se portèrent en foule vers le ravin de la Trueba qui ceignait les derrières de leur position. Ils y perdirent beau-

coup de monde; ceux qui échappèrent se sauvèrent à la débandade dans toutes les directions. L'ennemi eut près de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Son artillerie, ses bagages et ses munitions tombèrent entre nos mains. Blake atteignit Reynosa le 12, et y rallia environ neuf mille fugitifs. Il se disposait à prendre la route de Léon par Aguilar del Campo, où il avait laissé une partie de son artillerie sous la garde de deux mille hommes. Mais, dès le 10 novembre, le maréchal Soult, ayant quitté Burgos, s'avançait dans cette direction avec le deuxième corps pour lui couper la retraite; et le maréchal Lefebvre marchait à pas précipités sur Reynosa avec le quatrième corps par la vallée de Villarcayo. Le 13, Blake fut attaqué par l'avant-garde du deuxième corps; il s'enfuit alors avec quatre ou cinq mille hommes à travers la vallée de Cabuerniga, et se réfugia dans Arnedo, au cœur des montagnes des Asturies. Le marquis de la Romana l'y rejoignit, et prit le commandement de tout ce qui restait de cette malheureuse armée, qu'il parvint à ramener à Léon.

Le quatrième corps, après une halte de quelques jours, se porta sur le Carrion pour appuyer la cavalerie du général Milhaud qui était à Palencia, et pour couvrir Burgos, qui dès lors devint le dépôt des approvisionnements de l'armée fran-

çaise. Le maréchal Soult se porta avec le deuxième corps dans la montaña de Santander, où il ramassa encore un grand nombre de fuyards de l'armée de Galice. Le maréchal Victor le remplaça au centre, et vint rejoindre l'Empereur à Burgos.

Déjà les deux armées espagnoles d'Estramadure et de Galice étaient détruites; il ne restait que les corps de droite, désignés sous les noms d'armées d'Andalousie et d'Aragon, et commandés par Castaños et par Palafox. Le premier de ces corps était tout fier du succès qu'il avait obtenu à Baylen; le second était plein d'enthousiasme, à cause de la résistance qu'il avait faite à Saragosse.

L'Empereur attendait à Burgos le résultat du grand mouvement de sa droite pour agir contre ces deux armées. Le 19 novembre, il détache de son état-major le maréchal Lannes pour diriger l'opération. Celui-ci réunit, le 21 novembre, à Ladosa, les troupes du troisième corps, sous les ordres du maréchal Moncey, abandonnant tout le pays entre l'Èbre et Pampelune. Il franchit le fleuve avec ce corps, renforcé de la division du général Lagrange du sixième, et des brigades de cavalerie Colbert et Dijeon qui étaient restées à Logroño; en tout trente mille hommes. Il s'avance sur Calahorra et Alfaro, pendant que le maréchal Ney, qui commandait le sixième corps, et était

parti d'Aranda depuis le 19, avec les divisions Marchand et Dessolles et la brigade de cavalerie du général Beaumont, remontait le Douro par Almazan et Soria, pour couper à l'ennemi la retraite sur Madrid. Palafox, avec l'armée d'Aragon et une division des troupes de Valence et de Murcie, avait pris position sur les hauteurs de Tudela. Castaños, avec l'armée d'Andalousie, s'était posté à Tarazona et Cascante, à plus d'une lieue d'intervalle de Palafox. Au lieu de s'en rapprocher, le 23, au moment où le maréchal Lannes se présenta, il fit un grand mouvement par la gauche, pour se porter sur les derrières de l'armée française, espérant l'envelopper comme il avait fait à Baylen. Le maréchal Lannes vit d'un seul coup d'œil qu'il aurait le temps de battre l'armée d'Aragon avant que ce mouvement fût achevé. Il se précipite sur elle, perce son centre avec la division Maurice Mathieu en colonne serrée; la cavalerie, commandée par le général Lefebvre-Desnouettes, passe par cette trouée, enveloppe l'aile droite des Aragonais, et complète leur déroute. Alors, par un changement de front, le maréchal Lannes fait face à l'armée de Castaños, et l'oblige à se retirer sans combattre. L'ennemi perdit dans cette bataille quatre mille hommes tués ou noyés dans l'Èbre, sept drapeaux, trente pièces de canon attelées, leurs caissons, et trois mille prisonniers.

Notre perte fut de quarante-quatre hommes tués, et de cinq cent treize blessés.

Le maréchal Lannes, après avoir poussé l'armée d'Andalousie jusqu'à Tarazona, en abandonna la poursuite à la division Maurice Mathieu du troisième corps, et revint à Tudela le 24. Là, se trouvant encore malade d'une chute de cheval qu'il avait faite en entrant en Espagne, et croyant d'ailleurs que la mission dont l'Empereur l'avait chargé était finie, il laissa le commandement au maréchal Moncey. Celui-ci s'avança, le 25, jusqu'à Alagon; mais le manque de vivres l'empêcha de pousser plus avant. Palafox se retira, sans être inquiété, à Saragosse avec les débris de son armée.

Le maréchal Ney était arrivé le 22 novembre à Soria; mais, s'étant arrêté deux jours dans cette ville, il donna le temps à Castaños de s'échapper, et perdit ainsi le fruit du beau mouvement combiné par l'Empereur. Au lieu de se mettre à la poursuite de Castaños, il marcha directement sur Saragosse. Le maréchal Moncey, pressé par l'Empereur, qui avait appris avec déplaisir son séjour à Alagon, suivit le maréchal Ney; et, le 30 novembre, dans l'après-midi, les troupes françaises parurent sous les murs de Saragosse. Mais, dès le lendemain, le maréchal Ney ayant reçu des ordres qui lui rappelaient que sa mission était de poursuivre l'armée de Castaños, et de la détruire, il partit,

avec toutes les troupes du sixième corps, pour Calatayud, où était restée la division Maurice Mathieu du troisième corps. Le maréchal Moncey, se trouvant alors trop faible pour rester sous les murs de Saragosse, revint à Alagon.

L'Empereur avait quitté Burgos le 22 novembre, et s'était porté à Aranda de Douro avec sa garde et le premier corps pour renforcer le maréchal Bessières, et appuyer au besoin le maréchal Ney dans sa marche sur Soria. Fort mécontent du faux mouvement de ce maréchal, et de la retraite du troisième corps sur Alagon (1), il prescrivit au cinquième corps, qui venait d'entrer en Espagne, de se joindre au troisième pour marcher sur Saragosse. Bientôt après commença le siége de cette ville, l'un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention (*voyez la relation de ce siége, tome II*).

Castaños s'était retiré par la route de Guadalaxara, s'efforçant de gagner Madrid. Accusé de trahison pour n'avoir pas pris part à la bataille de Tudela, il fut arrêté par ordre de la junte, et remit son commandement au général La Peña. Ses troupes, poursuivies par le maréchal Ney et manquant de tout, se dispersèrent en partie.

Cependant l'Empereur avait quitté Aranda, le 28 novembre, avec sa garde, le premier corps et

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 20 et 21.

la réserve, et marchait sur Madrid. Son avant-garde arriva le 30 au pied de la Somo-Sierra que traverse la grande route de Castille. Le général Juan y avait pris position avec treize mille hommes de troupes d'élite. Seize pièces d'artillerie, rangées dans le col du défilé, balayaient tout l'escarpement de la montagne, dont la roideur était extrêmement favorable à la défense. L'infanterie était avantageusement placée sur la droite et sur la gauche, en lignes, et l'une au-dessus de l'autre; quelques retranchements fermaient les parties les plus ouvertes.

Trois colonnes d'infanterie, de deux bataillons chacune, attaquèrent la position par les ailes et par le centre, mais ne purent faire de progrès. Un brouillard épais se mêlait à la fumée de l'artillerie, et empêchait de rien voir. L'Empereur eut l'idée de profiter de cette circonstance pour faire charger, par les lanciers polonais de sa garde, les batteries espagnoles qui défendaient la grande route. Le premier escadron fut repoussé, mais le régiment en entier revint à la charge et s'empara des batteries. L'armée espagnole, frappée de terreur par ce coup d'audace incroyable, s'enfuit, abandonnant ses armes, ses munitions, ses bagages, et un grand nombre de prisonniers.

L'Empereur poursuivit sa marche; et, le 2 décembre, jour de l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz et du couronnement, il se présenta devant

la capitale des Espagnes. Le sixième corps, sous les ordres du maréchal Ney, couvrait la gauche vers Guadalaxara. A la droite, le maréchal Soult, laissant la division Bonet dans la province de Santander, s'était porté, avec le reste du deuxième corps, dans la vallée du Carrion. Le quatrième corps, sous les ordres du maréchal Lefebvre, et renforcé de la cavalerie du général Milhaud, s'était dirigé de Valladolid sur Ségovie, pour tourner le passage de Somo-Sierra, dans le cas où il n'eût pu être forcé de front. Par suite d'un malentendu dans les ordres, il traversa la Guadarama et se porta sur l'Escurial, côtoyant les têtes des colonnes anglaises, qui se trouvaient déjà à la hauteur de Salamanque.

Madrid avait été fortifié à la hâte par les Espagnols. Le général Morla y commandait avec huit mille hommes de troupes réglées, et trente ou quarante mille paysans armés. Après deux sommations inutiles, l'Empereur fit jeter quelques bombes dans la ville et battre en brèche le Retiro, château royal entouré de murs, et construit sur une éminence attenante à l'enceinte. Dès le 3, au matin, la division Villatte pénétra dans le Retiro, traversa la promenade du Prado, s'empara des barricades à l'entrée des rues, et prit possession de l'immense palais du duc de Médina-Celi, l'une des clefs de la ville. Le désordre était à son comble dans Madrid; la populace ne connaissait plus de

frein, et les Espagnols manquaient de vivres. Le général Morla capitula le 4, dans la nuit. Les troupes de ligne, conduites par le marquis de Castellar, parvinrent à s'échapper pendant qu'on négociait. Napoléon prit des mesures pour rétablir la tranquillité, et fixa son quartier général à Chamartin, maison de campagne à une lieue de Madrid. Il y reçut, le 9 décembre, la députation des fonctionnaires et notables de la ville (1).

Dans ces entrefaites, les débris de l'armée d'Andalousie, conduits par La Peña, ayant échappé aux troupes du maréchal Ney, quittèrent Guadalaxara pour se rapprocher de Madrid. Le maréchal Bessières se porta à leur rencontre avec seize escadrons, soutenus par une division d'infanterie. Les Espagnols furent rejetés au delà du Tage, où ils se rallièrent sous les ordres du duc de l'Infantado, qui les ramena à Cuenca.

Tandis que ces événements se passaient dans le nord de l'Espagne, le général Gouvion Saint-Cyr était entré, avec le septième corps, en Catalogne. Il ouvrit la campagne, le 5 novembre, par le siége de Roses (*voyez la relation de ce siége, tome II*).

Cette place se rendit le 6 décembre. Deux jours après, le général Gouvion Saint-Cyr se met en marche sur Barcelone, que le général Vivès tenait

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 22.

bloquée; il évite les places de Girone et d'Hostalrich, qui gardent les seules routes carrossables; et, sans bagages, sans artillerie, avec cinquante cartouches par homme, et presque sans vivres, il se fraye un chemin à travers les montagnes, au milieu des plus grands obstacles. Le général Vivès, instruit de cette marche hardie, se détermine enfin à venir à sa rencontre; mais le général Gouvion Saint-Cyr gagne sur lui la bataille de Cardedeu, le 16 décembre, et débloque ainsi Barcelone. Il laisse reposer ses troupes pendant trois jours dans cette place. Le général Vivès profite de ce temps pour rallier son armée derrière le Llobrégat; mais le général Gouvion Saint-Cyr force le passage de cette rivière, le 21 décembre, et gagne la bataille de Molino-del-Rey, qui achève la déroute de l'armée espagnole. Il en poursuit les débris jusqu'aux environs de Tarragone. Cette place était dans une horrible anarchie, et à peine en état de défense: peut-être eût-elle ouvert ses portes, si le général Gouvion Saint-Cyr se fût présenté sous ses murs; mais il s'arrêta à Villafranca, où il resta trois mois en cantonnement. Reding, nommé général en chef à la place de Vivès, profita de ce temps pour réorganiser l'armée espagnole.

III.

Napoléon avait espéré, en s'emparant de Madrid,

que les provinces feraient aussitôt leur soumission; mais le peuple espagnol n'avait plus de souverain, et défendait son indépendance par sa seule énergie: la perte de la capitale fut donc pour lui un échec moins sensible. Il fut même longtemps sans y croire; par une illusion extraordinaire, on pensa, dans toute la Péninsule, que Madrid continuait de résister, même après la prise du Retiro. La junte suprême, réfugiée à Séville, fit, de son côté, tout ce qu'elle put pour propager cette erreur. Les Espagnols, entretenus dans leurs espérances, redoublèrent d'efforts pour arrêter l'invasion des Français, et commencèrent à organiser, dans chaque province, des bandes qui agirent isolément.

Cependant l'armée anglaise, qui au mois d'octobre s'était mise en marche de Lisbonne sur Valladolid, n'avançait que très-lentement. Le général Moore, qui la commandait, hésitait à s'engager dans l'intérieur de l'Espagne, avant d'être certain d'y être soutenu par les efforts des habitants, et avant que la junte suprême eût adopté un plan général de défense. Le 13 novembre, il arriva avec son infanterie à Salamanque, par la route d'Almeida; mais craignant, en partant de Lisbonne, que cette route ne fût mauvaise, il avait fait prendre à son artillerie et à sa cavalerie, sous l'escorte d'un corps de trois mille hommes d'infanterie, commandé par le général Hope, la grande route de Ma-

drid, par Badajoz, Almaraz et Talavera de la Reyna, pour gagner de là l'Escurial et Salamanque, ajoutant par ce détour plus de cent lieues à leur marche. Pendant plus de vingt jours qu'il attendit leur arrivée, il resta spectateur oisif des événements. Dès qu'il apprit les premiers succès de l'Empereur, il envoya l'ordre au corps de sir David Baird, qui s'avançait par Astorga, de se retirer à la Corogne, où il était débarqué, tandis que lui-même se disposait à effectuer sa retraite sur Lisbonne (1).

Toutefois, dans les premiers jours de décembre, le général Moore, abusé par les faux bruits de la résistance de Madrid, et par les récits qu'on lui faisait de l'enthousiasme qui éclatait dans toute l'Espagne, excité par la clameur publique et par les ordres de son gouvernement, voyant d'ailleurs qu'aucune armée ne marchait contre lui, se résolut à contremander le mouvement rétrograde des troupes du général Baird, et s'avança lui-même sur Valladolid pour faire une diversion, en faveur des défenseurs de la capitale, sur la ligne d'opération de l'armée française. Mais, le 13 décembre, il fut tiré de son erreur par une dépêche interceptée du prince de Neufchâtel, major-général, au maréchal Soult. Il connut par cette dépêche que les

(1) Voir pièces justificatives, n° 23.

Français étaient réellement maîtres de Madrid; que le maréchal Victor s'était avancé à Talavera de la Reyna, et se dirigeait sur Almaraz, menaçant Lisbonne par la vallée du Tage, et soutenu en arrière par le quatrième corps, le sixième, et les réserves de la garde impériale; que le maréchal Soult, après avoir quitté la province de Santander et y avoir laissé le général Bonet sur la Deba avec une division, s'était porté à Saldaña, dans la vallée du Carrion, et avait l'ordre de pousser les Espagnols dans la Galice; qu'enfin les troupes du général Junot, formant le huitième corps, avaient déjà traversé la Bidassoa et étaient en marche sur Burgos.

Le général Moore jugea dès lors que Burgos serait fortement occupé, que la route de la Corogne ne serait rien moins que sûre pour la retraite du général Baird, si le maréchal Soult s'avançait, et que lui-même pourrait avoir ses communications coupées sur Lisbonne par le maréchal Victor. Voyant d'ailleurs que les Français ignoraient les mouvements de l'armée anglaise, il conçut le projet d'opérer par sa gauche pour se joindre au général Baird et au marquis de la Romana, posté derrière l'Esla à Léon, avec dix mille Espagnols, et, ensuite, d'envelopper le maréchal Soult, qu'il jugeait devoir être à Saldaña, sans soutien immédiat. Dans tous les cas, il espérait attirer dans le nord une partie des forces françaises, et faire ainsi une

dans la terreur générale, avait ouvert ses portes aux troupes françaises. Là, il reçoit la nouvelle que l'Autriche, cédant aux conseils de l'Angleterre, se préparait à reprendre les armes; il rétrograde aussitôt à Valladolid avec sa garde, et part bientôt après pour Paris, laissant au maréchal Soult le soin de poursuivre l'armée anglaise, et au maréchal Ney celui de contenir les troupes du marquis de la Romana, battues à Mancilla et dispersées dans les montagnes.

Le maréchal Soult ne perdit pas un instant; le 3 janvier, sa cavalerie attéignit sur les hauteurs de Prieros, à l'entrée du défilé de Villafranca, l'arrière-garde de l'ennemi, et la détruisit en partie. Cette action augmenta la terreur dans l'armée anglaise, fatiguée et sans vivres. Les débris de l'armée espagnole, qui traversèrent les colonnes anglaises pour se réfugier dans la vallée du Sil, augmentèrent encore le désordre. La route était couverte de fourgons brisés, d'animaux expirants, de traînards exténués de froid, de faim et de fatigue. Le 5 au soir, les Anglais arrivèrent à Lugo; le général Moore, y trouvant des vivres et quelques renforts, prit position pour reformer son armée, espérant arrêter les troupes françaises par cette démonstration inattendue. Le maréchal Soult, qui n'avait qu'une tête de colonne engagée dans le défilé, et qui manquait aussi de vivres, fut obligé de s'arrê-

ter, pour réunir ses forces avant de commencer une attaque décisive. Le maréchal Ney, qui devait l'appuyer, était resté à Villafranca; mais, pressé par les ordres de l'Empereur, il dut marcher aussi sur Lugo. L'armée anglaise reprit sa marche dans la nuit du 8 au 9, ayant gagné dix heures sur les colonnes françaises. Enfin, le 11 janvier, après une course de cent cinquante lieues et des fatigues inouïes, elle arriva sous les murs de la Corogne, au terme de ses efforts.

Dans cette retraite désastreuse, les Anglais perdirent près de neuf mille hommes, dont six mille prisonniers, presque sans engagement, par le seul effet des fatigues et de la misère. Ajoutez quarante-quatre pièces de canon, cent cinquante caissons, les bagages, et vingt-cinq mille livres sterling qui composaient le trésor de l'armée. La cavalerie était démontée; quatre mille chevaux, tant de troupes que du train d'artillerie, avaient péri de lassitude ou de la main même de leurs conducteurs.

Le port de la Corogne offrait aux Anglais un point d'embarquement sûr; mais, par une fatalité qui semblait assurer la ruine totale de leur armée, les vaisseaux qui avaient transporté en Galice les troupes du général Baird, avaient été envoyés à Vigo, dès le commencement de la retraite, et quand on ignorait encore quelle en serait la direction.

En attendant leur retour, le général Moore fit fortifier le front étroit du promontoire qui conduit à la ville, et y prit position. Son armée se trouvait réduite à quatorze mille cinq cents hommes. Trois mille de troupes légères qu'il avait dirigés par la route d'Orense sur Vigo, s'y étaient embarqués.

Le maréchal Soult, obligé de s'arrêter au village del Burgo sur le Mero, pour rétablir le pont détruit par l'ennemi, ne put arriver que le 14 janvier, avec une partie de ses troupes, en présence de l'armée anglaise. Le soir même, les bâtiments de transport arrivèrent de Vigo, et les Anglais commencèrent à embarquer leurs malades, leurs blessés, et quelques pièces d'artillerie. Le maréchal Soult, ayant été rejoint par les dernières colonnes qu'il attendait impatiemment, attaqua la ligne anglaise, le 16, à deux heures après midi. Le combat fut acharné, et dura jusqu'à la nuit. L'ennemi parvint néanmoins à conserver sa position, mais non sans des pertes sensibles : quatre cents hommes restèrent sur le champ de bataille, deux mille furent blessés; le général Moore fut tué, et le général Baird, qui le remplaça, eut le bras emporté. De notre côté, nous eûmes cent cinquante hommes de tués, et cinq cents de blessés. Le général Hope prit le commandement de l'armée anglaise, et se retira, pendant la nuit, dans la ville, afin d'effectuer son embarquement. Il y abandonna de riches ma-

gasins, des malades, des blessés, quinze mille fusils, dix-neuf pièces de canon, et les deux mille chevaux qui lui restaient, après leur avoir fait couper les jarrets. Dès la pointe du jour, une batterie d'obusiers, établie par les Français sur le rivage, força la flotte anglaise de prendre le large; elle fit voile pour l'Angleterre, où elle n'arriva qu'après avoir éprouvé la plus affreuse tempête.

Les Espagnols, découragés et peu nombreux, ne songèrent même pas à défendre les places de la Galice. La Corogne capitula le 19. L'importante place du Ferrol, située sur la pointe opposée de la baie, se rendit, le 26, sans coup férir, ainsi que la flotte espagnole, composée de sept vaisseaux de ligne et de dix frégates ou corvettes, qui se trouvait dans le port. Santiago et Vigo furent occupés, et le maréchal Soult se trouva maître de toute la Galice.

Pendant ces événements, le maréchal Victor s'était rapproché de Madrid avec le premier corps, pour couvrir cette capitale, où le roi Joseph était rentré, le 22 janvier, avec toute sa cour. Une partie de ses troupes occupait la ligne du Tage, de Tolède à Aranjuez. Le maréchal Lefebvre l'avait remplacé, avec le quatrième corps, à Talavera de la Reyna, et observait le général Galluzo qui, après avoir réuni cinq ou six mille hommes des débris de l'armée d'Estramadure, s'était posté sur la rive gauche

du Tage, où il occupait une ligne de plus de quinze lieues. Le 24 décembre, le maréchal Lefebvre força le passage du fleuve au pont d'Almaraz, et dispersa les Espagnols. Le général Galluzo se réfugia derrière la Guadiana.

Le duc de l'Infantado était parvenu à former, à Cuenca, une armée de vingt mille hommes, avec laquelle il se mit en marche sur Madrid dans les premiers jours de janvier, croyant trouver cette capitale au dépourvu. Le maréchal Victor, instruit de son approche, lui épargna la moitié du chemin. La rencontre eut lieu, le 13 janvier, près de la petite ville d'Uclès. L'ennemi fut complétement défait : deux mille Espagnols restèrent sur le champ de bataille; treize mille prisonniers, dix-huit drapeaux, toute l'artillerie et les bagages furent les trophées de cette victoire. Le maréchal Victor entra à Cuenca, et poursuivit l'ennemi jusqu'au pied de la Sierra-Morena; puis, se dirigeant par Consuegra et Madrilejos, il nettoya la plaine de la Manche, et se retira à Tolède, derrière le Tage.

CAMPAGNE DE 1809.

I.

La campagne s'ouvrait sous les auspices les plus favorables. La cause des Espagnols semblait perdue. Les Français n'avaient pas seulement triomphé

des armées qui leur avaient été opposées, mais encore ils avaient jeté dans le cœur de leurs adversaires une impression de terreur qui les faisait regarder comme invincibles. Les provinces du midi étaient les seules qui n'eussent pas été envahies. Mais le Portugal restait encore aux Anglais, comme point d'appui, pour agir en Espagne. Les efforts des armées françaises furent dirigés de ce côté.

Le maréchal Soult était encore au Ferrol, lorsqu'il reçut l'ordre de l'Empereur de marcher, par le nord, sur Oporto et Lisbonne. Son armée, renforcée des troupes du huitième corps, qui avait été dissous, se composait de quatre divisions d'infanterie et de trois divisions de cavalerie, présentant un total de vingt-trois mille cinq cents hommes présents sous les armes. Le maréchal Ney fut chargé d'assurer les derrières en Galice, avec deux divisions d'infanterie et quatre régiments de cavalerie, formant en tout douze mille hommes. Il reçut des instructions particulières pour ses opérations (1). D'autres troupes, sous les ordres du maréchal Bessières, restèrent échelonnées dans le royaume de Léon, dans les provinces de Valladolid et de Burgos. Le maréchal Victor devait, avec le premier corps, s'avancer, par l'Estramadure, dans l'Alentéjo, pour faire une diversion en faveur du

(1) Voir pièces justificatives, n° 24.

maréchal Soult, et envahir ensuite l'Andalousie. La division du général Lapisse, et la brigade de cavalerie du général Maupetit, qui se trouvaient à Salamanque, devaient marcher par Ciudad-Rodrigo sur Abrantès, afin d'appuyer le maréchal Soult, et se réunir ensuite au maréchal Victor. Le quatrième corps, sous les ordres du général Sébastiani, qui avait remplacé le maréchal Lefebvre, devait se tenir dans les environs de Tolède et d'Aranjuez, pour couvrir les derrières du premier corps. Enfin, le roi Joseph devait garder Madrid avec une réserve de douze mille hommes d'infanterie, dix-huit cents hommes de cavalerie et sa garde.

De son côté, l'ennemi préparait ses moyens de défense. La défaite du général Moore avait d'abord jeté la terreur en Portugal, et les Anglais se disposaient même à quitter Lisbonne. Cependant les démarches qu'ils firent auprès de la junte de Séville pour occuper Cadix, qu'ils préféraient comme place d'armes, ayant été infructueuses, ils redoublèrent d'efforts pour se maintenir en Portugal. Ils obtinrent de la régence l'exécution d'une ancienne constitution militaire du royaume, qui, dans les grands périls, appelait toute la population sous les armes. Le maréchal Beresford fut mis à la tête des forces nationales, et organisa une armée à Abrantès. Vingt mille Portugais furent pris à la solde de l'Angleterre; les troupes anglaises de Lisbonne,

commandées par le général Cradock, furent portées à quinze mille hommes. Sir Robert Wilson, qui avait levé une légion lusitanienne de trois mille hommes, à Oporto, prit poste sur l'Agueda, près de Ciudad-Rodrigo. Les généraux Freire et Silveyra réunirent deux armées, l'une à Chavès et l'autre à Braga, couvrant Oporto, où l'évêque se prépara à la plus vigoureuse défense avec une population fanatique.

Quoique battus sur tous les points, les Espagnols avaient repris un nouvel espoir en apprenant la déclaration de guerre de l'Autriche, le départ de Napoléon et d'une trentaine de mille hommes, dont douze mille de la garde impériale, cette réserve imposante de l'armée. Unis plus étroitement avec les Anglais par un nouveau traité, ils redoublèrent d'efforts pour combattre les Français. La junte de Séville et le marquis de la Romana répandirent des proclamations incendiaires pour exalter les esprits et organiser des bandes de Guérillas (1); un convoi d'argent, venant du Mexique, arriva à Cadix; et l'on vit reparaître, pour la seconde fois, dans les provinces du sud, une nouvelle armée d'Estramadure sous les ordres de Cuesta, et une nouvelle armée de la Manche sous les ordres du comte de Cartoajal.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 25.

Cependant le maréchal Soult ayant réuni ses troupes à Vigo dans les premiers jours du mois de février, se porta le 10 à Tuy, pour y franchir le Minho. Ce fleuve, rapide et très-profond, se trouvait grossi par les pluies, et inondait une partie des campagnes qui bordent ses rives. Les difficultés de le passer sous le canon de Valenca, forteresse portugaise en face de Tuy, déterminèrent le maréchal à faire une tentative au-dessous de la place, à Campo-Saucos, où le fleuve se trouvait resserré, et où l'on trouvait, sur la rive gauche, un bois touffu, propre à couvrir les premières troupes de débarquement. L'armée n'avait pas d'équipage de pont, et les Portugais avaient rassemblé, sur la rive gauche, tous les bateaux du fleuve. Néanmoins, le colonel du génie Garbé parvint à réunir un assez grand nombre de barques de pêcheurs à la Guardia, petite ville située sur le bord de la mer, à un quart de lieue de l'embouchure du Minho, dont elle est séparée par la pointe de Santa-Tecla. Il les fit transporter par terre, l'espace d'une lieue, dans un lac d'où coule la Tamuga, petite rivière qui tombe dans le Minho, un peu au-dessus de Campo-Saucos. Là, il organisa une flottille que quelques marins français, tirés des prisons de la Corogne, furent chargés de conduire. On retira du fort de la Guardia deux pièces de vingt-quatre en fer, qu'on mit en batterie à Campo-Saucos, pour protéger le pas-

sage, et l'on ouvrit une route le long du fleuve pour communiquer avec Tuy.

Dans la nuit du 15 au 16 février, au moment de la marée haute, la flottille descendit en bon ordre la Tamuga, et entra dans le Minho. Le courant du fleuve était si rapide que les barques se séparèrent. Quelques-unes, mieux montées, parvinrent cependant sur la rive gauche, et y débarquèrent trente-cinq hommes; mais ce détachement ne put être renforcé par d'autres troupes. A la pointe du jour, il fut attaqué par plusieurs milliers de paysans armés et obligé de se rendre. L'insuccès de cette tentative détermina le maréchal Soult à remonter le Minho jusqu'à Orense, où il existait un pont sur le Minho. Il espérait reprendre plus tard sa ligne d'opération par la grande route qui longe le littoral. Il laissa à Tuy sa grosse artillerie, ses bagages, et neuf cents malades sous la garde du général Lamartillière, qui fut chargé de défendre cette place, à demi ruinée, avec cinq cents hommes, et ce qu'il pourrait réunir de traînards. L'armée se mit en marche le 17 février, remontant le fleuve par des chemins affreux, et refoulant les paysans levés en masse, qui essayèrent de défendre plusieurs positions. L'avant-garde arriva le 20 à Orense, assez à temps pour empêcher l'ennemi de couper le pont. Les troupes se reposèrent quelques jours dans cette ville, et l'artillerie répara son matériel qui avait

beaucoup souffert par le mauvais état des chemins.

Le 4 mars, le maréchal Soult quitta Orense, se dirigeant sur Chavès, place forte située dans la vallée de la Tamaga. A Monterey, il rencontra le marquis de la Romana qui, après avoir abandonné aux Anglais la grande route de Galice, afin qu'ils eussent pu se retirer à la Corogne, s'était jeté, par un mouvement de flanc, dans les montagnes de la rive gauche du Sil, pour se dérober à la poursuite du maréchal Ney, et y organiser l'insurrection des Galiciens. La Romana se trouvait à la tête d'une armée de vingt mille hommes, tant des débris de ses premières troupes que des habitants soulevés; il devait, avec Silveyra, opposer, dans le Tras-os-Montes, un premier obstacle à la marche de l'armée française. Le maréchal Soult dispersa cette armée près de Monterey, lui tua plus de mille hommes, et lui fit deux mille prisonniers. La Romana, au lieu de se retirer sur Chavès, pour se réunir à Silveyra, se jeta vers Bragance, d'où il rentra, par Puebla de Sanabria, dans la vallée du Sil. Un corps de quatre mille Portugais, qui avait débouché du défilé de Verin pour soutenir la retraite des Espagnols, fut culbuté; et, le 7 mars, l'armée française vint bivouaquer en vue de Villarelo, sur la frontière du Portugal. Chavès fut investi le 10. Cette place forte défend la route d'Oporto, le long de la Tamega. Ses fortifications étaient en mauvais état, et con-

servaient encore les brèches faites dans la guerre de 1762. Elle avait quatre mille hommes de garnison, et cinquante pièces de canon se trouvaient en batterie sur ses remparts. Elle se rendit le 13 mars, après plusieurs sommations. Ce fut un point d'appui précieux pour l'armée française, qui y laissa ses malades, ses blessés, et un poste de quatre cents hommes. Le général Silveyra n'avait plus que dix mille hommes; se voyant abandonné par le marquis de la Romana, il se décida lui-même à se jeter dans les montagnes, sur la droite, pour éviter une destruction totale. Le maréchal Soult pouvait suivre le chemin d'Oporto qui longe la Tamega; mais le général Freire, commandant en chef la province d'Entre-Minho et Duero, occupait une forte position en avant de Braga, avec la masse des troupes portugaises et les milices du pays, formant une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Le maréchal Soult, ne pouvant laisser cette armée sur sa droite, et voulant reprendre sa ligne d'opération par le littoral, se décida à franchir la chaîne des Sierras de Cabrera, de Gerez et de Santa Catalina, qui séparent la vallée de la Tamega des cours d'eau qui versent directement dans l'Océan.

Le 15 mars, l'armée française se mit en marche à travers des gorges difficiles. Le général Freire avait retiré une partie des troupes qui les défen-

daient, pour se concentrer sur Braga. Ne croyant même pas pouvoir rester dans cette ville, il prépara sa retraite; mais le peuple courroucé l'arrêta dans un village voisin et le ramena à Braga où il fut massacré. Son second, le major anglais Ebben, prit position en avant de la ville. Le 20 mars, le maréchal Soult mit dans la plus grande déroute cette armée, qui laissa quatre mille hommes sur le champ de bataille. Il lui fit éprouver de nouvelles pertes à Guimarens, força le passage de l'Ave, et arriva le 27 en vue d'Oporto. L'évêque de cette ville avait réuni soixante mille hommes, tant de troupes de ligne que de milices. Il avait fait élever en avant de l'enceinte un vaste camp retranché, dont la droite s'appuyait sur le Douro et la gauche sur les forts qui avoisinent la mer; deux cents bouches à feu s'y trouvaient en batterie. L'exaspération des habitants était à son comble; le général Foy, envoyé dans la ville comme parlementaire, faillit d'être massacré, et ne fut sauvé que par sa mise en prison. Le 29 mars, l'armée française attaqua la ville et l'enleva d'assaut après six heures du combat le plus opiniâtre. Le carnage fut affreux : huit mille Portugais restèrent sur le champ de bataille; et un nombre incalculable d'habitants se noyèrent dans le Douro en voulant fuir sur la rive gauche par le pont de bateaux qui se rompit sous le poids de la foule. On prit vingt

drapeaux, toute l'artillerie, vingt bâtiments anglais chargés de vin, et d'immenses magasins.

Le maréchal Soult s'empressa d'arrêter le pillage, de rétablir l'ordre, et sut gagner l'affection des habitants. Il porta une avant-garde sur la Vouga; il fit rétablir le pont du Douro, et fortifier comme tête de pont le couvent de la Serra près du faubourg de Villanova sur la rive gauche. Il resta dans ces positions pour attendre des nouvelles du maréchal Victor et du général Lapisse. Il se trouvait encore à plus de soixante lieues de Lisbonne, et se sentait trop faible pour continuer sa marche dans un pays soulevé. Sa communication avec la Galice se trouvait même déjà fort compromise: le général Silveyra était descendu des montagnes; et, renforcé d'un grand nombre d'insurgés, il s'était emparé de Chavès après un siége de huit jours, et avait occupé successivement Braga et Guimarens, à mesure que l'armée française s'était éloignée de ces villes. Déjà ce général se trouvait avec quinze mille hommes à Amarante sur la Tamega. Le général Morillo, avec une division de l'armée espagnole de Galice, bloquait Vigo; et le général la Carrera occupait Orense. Enfin, un corps de douze mille hommes, tant Galiciens que Portugais, assiégeait Tuy, où se trouvaient le grand parc et les dépôts de l'armée. Pour contenir ces attaques, le maréchal Soult détacha sur la

Tamega le général Loison avec une brigade d'infanterie et une brigade de cavalerie, et ensuite la division Delaborde, contre les troupes portugaises de Silveyra. Il envoya le général Heudelet avec sa division et quatre régiments de dragons au secours du général Lamartillière, qui commandait à Tuy, et qui défendait vaillamment cette place avec trois mille cinq cents hommes qu'il était parvenu à rassembler. Le général Heudelet battit les insurgés, et arriva le 10 avril devant Valença, qui se rendit à la première sommation. Dès le lendemain, il traversa le Minho, et débloqua la ville de Tuy; mais il ne put sauver Vigo qui, dès le 28 mars, avait capitulé. La garnison, forte de douze cents hommes, s'était renfermée dans le fort del Castro servant de réduit, et y avait résisté, malgré le manque de vivres, jusqu'au moment où l'ennemi enfonçait la porte à coups de hache. L'ennemi y prit le trésor de l'armée, évalué à deux millions, et soixante voitures de bagages. Le général Heudelet n'ayant pas les moyens d'approvisionner Valença, reçut l'ordre du maréchal Soult de faire sauter les fortifications de cette place. Il revint, à la fin d'avril, renforcer le général Loison sur la Tamega, où il remplaça le général Delaborde qui se rendit à Oporto.

Cependant, dès le mois de mars, le maréchal Victor, avec le premier corps, une division d'in-

fanterie du quatrième, et douze régiments de cavalerie, formant un total de vingt-cinq mille hommes, s'était porté à Almaraz sur le Tage. Il y rencontra l'armée espagnole d'Estramadure commandée par Cuesta, qui s'était emparé du pont d'Almaraz, avait fait sauter une des arches, et défendait la rive gauche. La reconstruction de ce pont était impraticable sous le feu de l'ennemi; l'arche rompue avait cent cinquante pieds de largeur, et cent trente-quatre pieds de hauteur. Le maréchal Victor tourna cette position, le 15 mars, en faisant passer sur la rive gauche plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie par les ponts d'Arzobispo et de Talavera, dont les routes étaient alors impraticables à l'artillerie. Ces corps forcèrent l'ennemi à se retirer, et facilitèrent ainsi la construction d'un pont volant à Almaraz, sur lequel l'armée française acheva son passage le 19 mars.

Les Espagnols battirent en retraite sur la Guadiana, qu'ils traversèrent au pont de Medellin, le 22 mars, pour occuper, sur la rive gauche, une position que le général Cuesta avait reconnue d'avance. Là, ce général fut rejoint, le 27, par des renforts tirés des armées de la Manche et d'Andalousie, et se vit à la tête de trente mille hommes.

Le maréchal Victor, après avoir fait fortifier le pont d'Almaraz, et fait mettre en état une vieille citadelle qui se trouvait à Truxillo, y laissa quelques

troupes pour assurer ses communications et s
dépôts. Il envoya sa cavalerie s'emparer du po
de Mérida sur la Guadiana, et pousser des reco
naissances sur les routes de Badajoz, de Séville e
de Medellin, tandis que lui-même s'avança directe
ment sur cette dernière ville avec environ quinz
mille hommes, y força le passage du pont, e
vint, le 28 mars, livrer bataille à Cuesta. L'infanterie espagnole eut un moment de succès sur notre aile droite; mais notre cavalerie la culbuta, et en fit un carnage affreux. Jamais déroute ne fut plus complète. Les Espagnols perdirent plus de dix mille hommes tués sur le champ de bataille, quatre mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, et six drapeaux. La cavalerie ne dut son salut qu'à la vitesse de ses chevaux, et Cuesta resta plusieurs jours sans pouvoir rallier un seul bataillon (1). Cette victoire fut d'autant plus remarquable qu'elle ne coûta à l'armée française que trois cent quarante hommes tués ou blessés.

Ce jour-là même, le général Sébastiani remportait un avantage non moins signalé sur l'armée de la Manche commandée par le comte de Cartoajal, et postée sur la Guadiana, en avant de Ciudad-Réal. N'ayant pas voulu donner au général ennemi le temps d'augmenter ses forces, et de prendre une

(1) Voir pièces justificatives, n° 26.

attitude plus menaçante, il s'était avancé sur lui, et, le 27 mars, avait forcé le passage de la Guadiana. Les Espagnols, intimidés par ce mouvement, furent bientôt culbutés et mis en fuite, avec une perte de deux mille hommes tués sur le champ de bataille, deux mille prisonniers, cinq pièces de canon, trois drapeaux, et une partie des bagages. L'armée espagnole, renforcée de troupes qui se trouvaient en arrière, et forte encore de dix-sept mille hommes, voulut tenter, le lendemain, le sort d'une nouvelle bataille à Santa-Crux; elle fut culbutée une seconde fois, et perdit six mille hommes, dont mille prisonniers, et le reste de son artillerie et de ses bagages. L'avant-garde française poursuivit les fuyards jusqu'au pied des montagnes de la Sierra-Moréna.

Ces événements portèrent la terreur jusqu'aux portes de Séville et de Badajoz. Le maréchal Victor pouvait en profiter pour s'avancer en Portugal par la vallée du Tage; mais, chargé plus spécialement d'envahir l'Andalousie, n'ayant d'ailleurs pas de nouvelles du maréchal Soult, et craignant de perdre ses communications avec Madrid par le pont d'Almaraz, il resta en observation sur la Guadiana, et perdit ainsi le fruit de ses succès.

Le général Lapisse, qui se trouvait à Salamanque avec dix mille hommes, ne se mit en mouvement qu'au mois de mars; et, quoiqu'il n'eût devant

lui que la légion lusitanienne de sir Robert Wilson et les faibles garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, il laissa couper ses communications au col de Baños avec le maréchal Victor. Il ne fit également aucun effort pour dégager son front et avoir des nouvelles du maréchal Soult, avec lequel il devait plus particulièrement chercher à se lier, pour marcher à temps sur Abrantès. Il se présenta le 25 mars devant Ciudad-Rodrigo. Après avoir sommé inutilement cette place de se rendre, il resta en observation à Sanmuños jusqu'au 7 avril, qu'il reçut l'ordre du roi Joseph de renoncer à son mouvement sur Abrantès, puisqu'il ne pouvait pénétrer seul en Portugal, et de se diriger sur Alcantara, afin de se lier au premier corps qui devait s'y rendre. Le général Lapisse força le passage du Tage au pont d'Alcantara; mais, au lieu de tenir ce débouché important, il se retira sur Mérida, que n'avait pas encore quitté le maréchal Victor, et l'y rejoignit le 19 avril.

Telle était la situation des affaires, lorsque sir Arthur Wellesley vint prendre pour la seconde fois le commandement de l'armée anglaise en Portugal. Il débarqua à Lisbonne le 22 avril avec de nombreux renforts. Les hostilités venaient de commencer entre la France et l'Autriche, et le gouvernement anglais s'était décidé à faire une puissante diversion dans la Péninsule. Le général

Wellesley, bien informé de la marche rétrograde de la division Lapisse, et de l'inaction du premier corps sur la Guadiana, se contenta de laisser à Abrantès une division anglaise et dix mille Portugais, pour observer les mouvements du maréchal Victor. Il partit de Coïmbre le 9 mai, avec seize mille Anglais et dix mille Portugais, et s'avança contre le maréchal Soult à Oporto. En même temps, le maréchal Beresford, avec quelques bataillons anglais, huit mille hommes de troupes portugaises et autant de milices, marchait par Vizeu pour traverser le Douro à Lamego, afin de se réunir au corps de Silveyra vers Amarante, et d'attaquer le général Loison. A l'approche des Anglais, l'avant-garde française, postée sur la Vouga, se replia sur la rive droite du Douro.

Le maréchal Soult n'était pas sans inquiétude sur le résultat d'une conspiration fomentée dans son armée par une société secrète appelée des Philadelphes, dont l'objet était de renverser la dynastie impériale et de rétablir en France un gouvernement républicain. Il avait fait arrêter un adjudant-major qui s'était rendu clandestinement à Coïmbre pour conférer avec les Anglais, et il avait reconnu que plusieurs officiers supérieurs n'étaient pas étrangers à la conspiration. Incertain sur l'esprit de son armée, il jugea prudent de rester sur la défensive. Il fit donc détruire le pont

d'Oporto et réunir en sûreté tous les bateaux sous la ville. Le 11 mai, les deux armées se trouvèrent en présence, séparées par un fleuve large d'environ trois cents mètres et très-rapide. Le maréchal Soult comptait, à l'abri de cet obstacle, préparer sa retraite sur Mirandella et Bragance, pour rentrer dans le royaume de Léon par Zamora. Dans ce but, et dès le 2 mai, le général Loison, par un coup d'audace des plus remarquables du capitaine du génie Bouchard, était devenu maître du pont d'Amarante, et avait refoulé fort loin les troupes de Silveyra (1). Malheureusement, dans la nuit même du 11 au 12, lord Wellington surprit le passage du Douro en face d'Oporto. Un pauvre barbier, échappé de la ville dans une petite barque, ayant abordé sur la rive gauche, un officier anglais se servit de cette barque pour aller sur la rive opposée, d'où il ramena trois grands bateaux avec lesquels trois compagnies furent transportées sur la rive droite. Ces troupes débarquèrent sans être aperçues au-dessus de la ville, et se logèrent dans l'enclos du séminaire. Le général Mermet, qui commandait sur la ligne, avait négligé de garder cette partie du fleuve; et ce ne fut qu'à dix heures et demie du matin que le général Foy, en se promenant, s'aperçut du passage de l'ennemi. Il donna

(1) Voir pièces justificatives, n° 27.

aussitôt l'alarme; les troupes françaises prirent les armes, et se portèrent rapidement vers le faubourg de Vallonga que l'ennemi menaçait déjà. Mais une autre colonne anglaise, sous les ordres du général Murray, avait aussi traversé le Douro au bac d'Avintas, à une lieue plus haut, et arrivait du même côté pour couper la grande route, tandis que le passage continuait devant Oporto avec de nouveaux bateaux et sous la protection de vingt pièces d'artillerie établies sur les hauteurs de la rive gauche. Les troupes françaises, surprises, n'eurent que le temps d'évacuer la ville et de se retirer à Penafield, où elles arrivèrent dans la nuit du 12 au 13 mai.

Le maréchal Soult, croyant toujours le général Loison à Amarante, pensait avoir échappé au danger d'être coupé par l'ennemi. Mais, depuis le 10, Beresford avait rejoint Silveyra sur la rive gauche de la Tamega; et le général Loison, attaqué dans ses positions par des forces supérieures, avait abandonné le pont d'Amarante sans en rien faire savoir au maréchal Soult. Le 13, il était en pleine retraite sur Guimarens. On peut juger de l'embarras du maréchal Soult en apprenant ce terrible événement, qui le privait de sa seule route de retraite. Mais, conservant toute son énergie dans ce moment critique, il fait aussitôt détruire l'artillerie, les voitures et tous les bagages; il remonte la vallée de la Souza par un

sentier étroit et presque impraticable aux chevaux, rejoint le général Loison à Guimarens, puis, laissant Braga sur sa gauche, il regagne la grande route au delà de cette ville, à San-Joad del Rey. Cette détermination hardie sauva l'armée. Le général Wellesley s'était mis en marche le 14 mai pour occuper Braga, espérant couper à l'armée française sa retraite sur le Minho. Il n'y arriva que le 15 au soir, lorsque déjà le maréchal Soult, ayant gagné sur lui un jour de marche, atteignait le village de Salamonde. Mais le maréchal Beresford remontait la Tamega pour couper à l'armée française la route de Chavès, et le général Silveyra s'était porté dans les gorges de la Sierra de Cabrera. Après avoir détruit le pont de Ruivaens sur le Cavado, il y avait laissé un poste de douze cents hommes et du canon. Un autre poste se trouvait à Puente-Nuovo, où passe, sur le même torrent, la petite route de Montalègre : l'ennemi travaillait, depuis le 15 au matin, à la destruction de ce pont. Le maréchal Soult voulant éviter Chavès, qu'il savait occupé par l'armée portugaise, envoya aussitôt le major Dulong, avec une compagnie de grenadiers et des sapeurs, s'emparer de Puente-Nuovo. Ce détachement, à la faveur d'un temps affreux et d'une nuit très-obscure, passe sur deux poutres qui n'avaient pas encore été enlevées, surprend les troupes portugaises et les met en déroute. Les sapeurs rétablirent

le passage, et le 16 mai, à huit heures du matin, l'armée française continua sa marche par un sentier étroit au milieu de précipices affreux. Le pont de Saltador, sur la Misarella, que défendaient les paysans, offrit un nouvel obstacle; il fut franchi au moment où les Anglais atteignaient l'arrière-garde, qui fut obligée de faire volte-face pour combattre.

Enfin, après une marche extrêmement pénible, l'armé française, réduite à l'état le plus déplorable, mais forte encore de dix-neuf mille sept cents hommes, y compris trois mille cinq cents hommes que le général Heudelet avait ramenés de Tuy, atteignit Montalègre le 17 mai. Le lendemain, elle quitta le Portugal pour rentrer en Galice, et arriva le 20 mai à Orense. Elle en partit le 21, se dirigeant sur Lugo, où elle délivra le général Fournier, qui, avec trois bataillons et deux escadrons, s'y trouvait fortement pressé par un corps de quinze à vingt mille Galiciens sous les ordres du général Mahy. Dès que le général Wellesley eut rejeté le maréchal Soult hors du Portugal, il abandonna sa poursuite, et vint en toute hâte à Abrantès avec la plus grande partie de ses troupes, pour s'opposer aux tentatives du maréchal Victor.

Cependant, dans les derniers jours du mois d'avril, le roi Joseph, mécontent du faux mouvement du général Lapisse, et voulant favoriser la

marche du maréchal Soult, avait donné l'ordre au maréchal Victor de reprendre Alcantara, et de pousser aussi loin que possible vers Lisbonne (1). Une division, tirée de Valladolid, devait en même temps se porter sous les murs de Ciudad-Rodrigo, pour faire le siége de cette place. Mais déjà Cuesta, qui avait reformé une nouvelle armée en Andalousie, s'était porté en avant des défilés de la Sierra-Morena; et le général Venegas, à la tête de l'armée de la Manche, contenait les troupes du général Sébastiani. L'armée du maréchal Victor se trouvait elle-même fort affaiblie par les pertes qu'elle avait faites pendant son séjour sur les bords malsains de la Guadiana. Elle s'avança cependant vers le Tage. Le général Lapisse, dont la division formait l'avant-garde, s'empara, le 14 mai, du pont d'Alcantara, défendu par un corps de deux mille Portugais, et poussa des reconnaissances jusqu'à Castelbranco; mais il s'arrêta lorsqu'il apprit qu'un corps anglo-portugais se trouvait à Abrantès. En même temps, des partis espagnols menacèrent le pont d'Almaraz; la nouvelle de la retraite du maréchal Soult se répandit; Cuesta s'avança sur la Guadiana, et attaqua Mérida. Le maréchal Victor, craignant alors de découvrir Madrid, prit une position intermédiaire à Torre Mocha, entre Tuxillo, Mérida et Alcantara.

(1) Voir pièces justificatives, n° 28.

Il y resta en observation jusqu'au 10 juin. L'arrivée du général Wellesley à Abrantès, avec des renforts, et celle du maréchal Beresford à Castelbranco, lui ayant donné l'alarme, il fit sauter le pont d'Alcantara, et se retira, par celui d'Almaraz, derrière le Tage.

Ainsi, pour la deuxième fois, les troupes françaises furent expulsées du Portugal, par un défaut d'ensemble des corps trop éloignés les uns des autres pour concerter leurs opérations, et trop faibles pour agir isolément.

Dans la Galice, l'insurrection avait pris une nouvelle activité, dès le départ du maréchal Soult pour le Portugal. Le marquis de la Romana, après son échec de Monterey, s'était porté à Ponferrada sur la grande route de Castille. Ayant trouvé dans un ermitage une pièce de douze, et quelques munitions qui avaient été cachées, il s'en servit pour attaquer Villafranca, où un bataillon du sixième léger défendait le château, édifice antique, dont les solides murailles étaient flanquées par quatre bastions armés de pièces de fer. La garnison se rendit, le 17 mars, après quelques jours de siége. Ce succès, exagéré par la renommée, fit accourir plus de trente mille Galiciens bien armés sous les drapeaux de la Romana, qui se trouva bientôt maître de tout le pays compris entre le Douro et les sources du Minho.

Le maréchal Ney marcha contre lui. Il laissa des garnisons à la Corogne, au Ferrol, à Santiago, et se porta à Lugo, point stratégique important situé à la jonction de plusieurs grandes routes. La Romana, laissant alors une partie de ses troupes au général Mahy, quitta brusquement la Galice le 20 avril, et se porta dans les Asturies pour réorganiser la défense de cette province.

Ce fut alors que le roi Joseph se décida à ordonner une expédition dans les Asturies, afin de dégager les derrières de l'armée française en Galice. Le maréchal Ney laissa le général Fournier à Lugo pour la défense de ce poste, entouré d'une ancienne muraille, et, le 13 mai, avec la presque totalité de ses forces, il se dirigea sur Oviédo, à travers les montagnes, par Navia de Suarna et Tineo. D'un autre côté, le général Kellermann qui, depuis le 15 mars, remplaçait le maréchal Bessières dans le commandement supérieur des provinces de la haute Espagne, partit de Léon avec neuf mille hommes, franchit la chaîne des Asturies par le col de Pajarès, le 19 mai, et, ayant mis en fuite un corps de deux mille Espagnols, descendit à Pola. Une troisième colonne, sous les ordres du général Bonet, qui était resté avec une division dans la province de Santander, s'avança de San-Vicente, força, le 22 mai, le passage de la Deba, battit un

corps de dix mille Espagnols sous les ordres de Ballesteros, qui défendait cette rivière, et marcha sur Oviédo, en longeant la côte. Le maréchal Mortier avait quitté l'Aragon avec le cinquième corps, et se trouvait, depuis le 3 mai, à Valladolid. Il appuya l'expédition, et fournit des troupes aux généraux Kellermann et Bonet.

Le maréchal Ney arriva le 28 mai sur la Nora; il força le passage des ponts de Pennaflor et de Gallegos, que trois mille Espagnols voulurent lui disputer; et, le 19, il s'empara d'Oviédo. Le marquis de la Romana, satisfait d'avoir fait perdre de vue au maréchal Ney l'expédition du Portugal, et de l'avoir éloigné de ses communications avec le maréchal Soult, laissa le commandement des Asturies à Ballesteros, et s'embarqua le 20 mai à Gijon, sur une corvette espagnole qui le débarqua à Ribadeo; de là il rejoignit les troupes du général Mahy vers Mondonedo, puis, côtoyant la chaîne des Asturies, il reparut de nouveau dans la vallée du Sil. Le maréchal Ney laissa les généraux Kellermann et Bonet dans les Asturies, pour achever de battre les insurgés, et, le 22 mai, il se mit en marche avec ses troupes sur Mondonedo, pour rétablir ses communications avec la Corogne. Ayant appris en route que le maréchal Soult était entré à Lugo, il se rendit dans cette place le 19 mai, avec une faible escorte,

laissant ses troupes à Betanzos pour observer le général la Carrera qui, le 23, s'était emparé de Santiago.

Les deux maréchaux concertèrent leurs opérations. Le maréchal Soult partit de Lugo le 1[er] juin, dans le but de poursuivre le marquis de la Romana dans la direction de Monforte, Viana, et Puebla de Sanabria, afin de l'isoler de la Castille, et d'un corps de partisans qui, sous les ordres du général Echevaria, manœuvrait dans la Sierro-Porto. En effet, ce dernier fut obligé de se réfugier à Ciudad-Rodrigo, et la Romana, qu'une partie des siens avait abandonné, se retira le 21 juin à Orense.

Le maréchal Ney s'étant remis à la tête de ses troupes à Betanzos, marcha le 3 juin sur Vigo, où les généraux Morillo et la Carrera commandaient un corps de douze mille hommes. D'après le plan arrêté avec le maréchal Soult, il devait se diriger de Vigo sur Orense, et achever, par cette manœuvre, la déroute de la Romana. Ce projet ne put être exécuté. L'ennemi s'était fortement retranché sur l'Octaven, dans la vallée de Soto-Mayor, et avait coupé le pont de San-Payo, où la grande route de Vigo traverse cette rivière. Les hauteurs de la rive gauche étaient garnies de redoutes armées de pièces de gros calibre; et, à l'embouchure de l'Octaven, se trouvaient trois frégates embossées, et plusieurs chaloupes canonnières qui battaient

le passage. Le maréchal Ney, n'espérant pas forcer cette position, et apprenant que les Anglais, qui avaient une escadre à Vigo, s'y fortifiaient, se retira à Santiago, dans l'espoir que l'ennemi viendrait à lui, et qu'alors il pourrait le battre. En même temps, il fit savoir au maréchal Soult qu'il renonçait à se diriger sur Orense.

Après trois semaines de courses inutiles dans les montagnes, le maréchal Soult, au moment où son armée avait tant besoin de repos, ne voulut pas recommencer de nouvelles manœuvres. La Galice ne lui offrait aucune ressource; il se trouvait sans artillerie; ses soldats manquaient de tout, et n'étaient pas payés depuis six mois; il jugea plus utile de se rapprocher de Madrid, que les Anglais menaçaient déjà par la vallée du Tage. Il se porta donc, le 23 juin, à Puebla de Sanabria, petite ville forte que les Espagnols avaient évacuée. Il en partit le 27, se dirigeant sur Benavente et Zamora, où il mit ses troupes en cantonnements derrière l'Esla, afin de les réorganiser.

Le maréchal Ney, se voyant isolé au fond de la Galice, se décida à abandonner cette province. Le 22 juillet, il retira ses troupes de la Corogne et du Ferrol, où la marine espagnole resta à la disposition des Anglais. Il fit sa retraite sans être inquiété, et arriva le 30 juillet à Astorga. C'est ainsi que la Romana, en ne faisant qu'une guerre de

partisans, se trouva maître de toute la Galice (1).

Déjà les Asturies se trouvaient évacuées. Les généraux Kellermann et Bonet, ayant fait leur jonction dans cette province, s'étaient mis à la poursuite de Ballesteros, retiré avec huit mille hommes dans les montagnes à l'ouest d'Oviédo, où il occupait la grotte profonde de N.-S. de Govaganda, qui avait servi d'asile aux compagnons du roi Pélage, après la fameuse bataille de Xérès contre les Maures. Chassé de ce réduit le 24 mai, et manquant de vivres, il parvint, après la marche la plus pénible dans les montagnes, à gagner Potès, où il fut rejoint par Porlier, neveu de la Romana, qui se trouvait à la tête d'une bande de trois à quatre mille hommes. Profitant alors de l'éloignement du général Bonet, il attaqua Santander le 10 juin, et s'en empara : la garnison, forte de onze cent
hommes, parvint à s'ouvrir un passage, ne laissan
que deux cents prisonniers. Mais, dès le lendemain
le général Bonet accourut, reprit la ville, et m
un tel désordre parmi les Espagnols, que la pl
part se sauvèrent à la débandade. Ballesteros s'en
barqua précipitamment dans une chaloupe. Po
lier s'échappa à la tête de quelques soldats,
faisant jour les armes à la main. Cependant le
Joseph, dans le dessein de porter une division

(1) Voir pièces justificatives, n° 29.

cinquième corps à Salamanque, en remplacement de la division Lapisse, afin de couvrir Madrid de ce côté, et d'entreprendre le siége de Ciudad-Rodrigo, avait, dès le mois de mai, déjà retiré au général Kellermann une partie de ses troupes. Ce général eut l'ordre de faire lui-même sa retaite des Asturies, et rentra le 20 juin à Valladolid.

Dans l'Aragon, la chute de Saragosse, qui eut lieu le 19 février, amena la pacification de toute la province. La citadelle de Jaca se rendit à la première sommation; et, sous l'appui de ce point important, une communication directe fut ouverte avec la France par la vallée de Canfran. Les deux frères de Palafox, D. Francisco et le marquis de Lazan, qui avaient réuni vers Lérida et Méquinenza une armée de quinze mille hommes pour secourir Saragosse, se retirèrent sur Tortose, abandonnant le fort de Monzon, qui défendait un pont de la Cinca. La première division du troisième corps se porta vers Alcanitz pour surveiller les mouvements de l'ennemi sur les frontières du royaume de Valence. Le maréchal Mortier s'avança à Fraga avec le cinquième corps, et prit position sur la Cinca et sur le Sègre pour appuyer les opérations du septième corps en Catalogne, et faire la reconnaissance des places de Lérida et de Méquinenza. Il resta dans ces positions sans rien entreprendre jusqu'au 6 avril qu'il reçut

l'ordre de se porter à Valladolid pour appuyer l'expédition des Asturies, former une réserve dans le nord de l'Espagne, et être à portée de rentrer en France si les circonstances l'exigeaient. Une colonne de 1200 hommes qu'il avait détachée le 16 mars, sous les ordres du colonel Briche, pour communiquer par Montblanch avec le général Gouvion Saint-Cyr vers Reus, n'ayant pu revenir sur ses pas, ne parvint à le rejoindre que six mois après, en tournant la chaîne des Pyrénées par Perpignan et Bayonne.

Le troisième corps avait beaucoup souffert des fatigues et des maladies pendant le siége de Saragosse. Les régiments de marche qui en faisaient partie avaient été dissous, et les soldats renvoyés à leurs corps; un grand nombre d'officiers, la majeure partie des troupes de l'artillerie et du génie, et le matériel, étaient rentrés en France et avaient été dirigés sur l'Allemagne; le cent seizième régiment et le cent dix-septième, qui avaient été détachés pour conduire à Bayonne les prisonniers de Saragosse, avaient été envoyés de là à Valladolid et Astorga pour concourir à l'expédition des Asturies. Par toutes ces causes, le troisième corps comptait à peine dix mille hommes présents sous les armes. Les caisses étaient vides, la solde arriérée, les subsistances à peine assurées, et l'armée n'avait ni magasins, ni établissements au

milieu d'un pays entièrement épuisé par la guerre. Cette situation n'échappa pas aux habitants, qui, pleins d'espoir au départ du cinquième corps et à la nouvelle de la levée de boucliers de l'Autriche, songèrent à secouer le joug. Les bandes de miquelets et de paysans catalans commencèrent à se montrer en armes, excitées et appuyées par Reding. Les Espagnols renfoncèrent les garnisons de Lérida et de Méquinenza, reprirent le fort de Monzon, tinrent la campagne, vinrent journellement faire le coup de fusil avec nos postes sur le Sègre, et y brûlèrent les trois seuls bateaux qui y avaient été réunis. Tout le pays était en révolution, lorsqu'au mois de mai le général Suchet reçut l'ordre de prendre le commandement du troisième corps en remplacement du général Junot.

Le général Suchet s'efforça de relever le moral de ses troupes, de rétablir l'ordre et la discipline, de bien administrer le pays, et de rassurer les habitants effrayés. C'est ainsi qu'il parvint à se créer des moyens de succès pour toutes ses opérations. Dès le mois de juin, le général Blake avait réuni une belle armée à Valence. Profitant de la retraite du septième corps sur Girone et de la dissémination d'une partie du troisième corps, il s'avança sur les confins de l'Aragon pour tenter de reconquérir Saragosse, et de là menacer la

grande route de Bayonne à Madrid, combinant ce mouvement avec ceux de Cuesta et des Anglais sur le Tage. Mais, les 15 et 18 juin, le général Suchet dispersa cette armée à Maria et à Belchite, lui prit quatre drapeaux, trente-quatre pièces de canon, quatre mille cinq cents hommes, et sauva une seconde fois l'Aragon, en forçant Blake à se retirer (1). Les débris de l'armée espagnole formèrent des bandes qui inquiétèrent encore longtemps le pays.

En Catalogne, et dès l'ouverture de la campagne, le général Reding avait recruté et réorganisé, sous l'appui de Tarragone, avec le secours des Anglais, une armée de quarante mille hommes, au moyen de laquelle il comptait reprendre l'offensive dans les premiers jours de février. Il espérait qu'après un succès contre le septième corps cantonné dans les environs de Villafranca, il pourrait voler au secours de Saragosse qui se défendait encore. Dejà, le marquis de Lazan et D. Francisco Palafox s'étaient portés avec un corps de quinze mille hommes à Lérida et à Méquinenza sur le Sègre, pour être plus à portée de marcher au secours de la capitale de l'Aragon. Mais ce projet fut déjoué par le général Gouvion Saint-Cyr qui, après plusieurs succès contre les ailes de l'armée de

(1) Voir pièces justificatives, nº 30.

Reding, acheva à Valls, le 25 février, de la mettre dans une déroute complète. Reding, blessé lui-même, se jeta dans Tarragone, où il demeura bloqué avec les débris de son armée. Reus ouvrit ses portes. Cette ville, opulente par ses ateliers et ses manufactures, comptait vingt-cinq mille âmes. Contre la coutume générale en Catalogne, les habitants étaient restés dans leurs maisons, ne voulant pas perdre en quelques heures les richesses accumulées de plusieurs années. Ils payèrent une contribution de vingt-cinq mille piastres, et fournirent à l'armée seize mille paires de souliers ou d'espadrilles. Les troupes françaises se répandirent dans toute la plaine jusqu'aux portes de Tortose. En même temps, le maréchal Mortier, qui s'était avancé avec le cinquième corps de Saragosse sur le Sègre, pour faire la reconnaissance des places de Lérida et de Méquinenza, appuyait les opérations du général Gouvion Saint-Cyr. Tout semblait donc faire présager la soumission prochaine de la Catalogne; et l'Empereur avait même espéré que le septième corps pourrait faire les siéges de Girone, de Tarragone et de Tortose, et s'avancer sur l'Èbre pour combiner avec le troisième corps une attaque contre Valence. Mais le général Gouvion Saint-Cyr était sans communication avec la France, les Espagnols étant maîtres de Girone et d'Hostalrich sur la grande route de Perpignan. Les maga-

sins de Barcelone étaient épuisés; et, depuis son entrée en campagne, le septième corps avait eu les plus grandes peines à se procurer des subsistances (1). Le manque de vivres fut toujours un obstacle à ses opérations : la Catalogne est un pays de montagnes où l'on récolte peu de blé; et les habitants, à l'approche des troupes françaises, se sauvèrent dans les montagnes emportant avec eux toutes leurs provisions. Le général Gouvion Saint-Cyr était donc dans l'impossibilité de rien entreprendre avant qu'il eût rouvert sa communication avec la France pour en tirer tous ses moyens de guerre. Il resta près d'un mois sous Tarragone. Un typhus contagieux s'était déclaré dans cette place et y faisait d'affreux ravages. La seule présence de l'armée française était extrêmement funeste aux Espagnols, en les retenant entassés dans une ville infectée par l'épidémie. Mais les ressources trouvées dans la plaine de Tarragone ayant été épuisées, le général Gouvion Saint-Cyr, pressé à son tour par la famine, leva son camp le 20 mars, et vint à Barcelone, qui, bientôt après, reçut de France, par une escadre venue de Toulon, deux cent mille livres de poudre, un million de cartouches d'infanterie, et

(1) Voir pièces justificatives, n° 31.

trente mille quintaux de blé ou de farine. Tranquille, alors, sur le sort de Barcelone, le général Gouvion Saint-Cyr se rapprocha de Girone pour couvrir le siége que le général Verdier devait entreprendre. (*Voyez la relation de ce siége tome II.*)

Reding étant mort de ses blessures, Blake eut le commandement de toutes les troupes espagnoles de Catalogne, de Valence et d'Aragon. Battu à Maria et à Belchite par le général Suchet, il reforma aussitôt une nouvelle armée à Tarragone, et s'avança au secours de Girone. Il parvint, le 1er septembre, à y faire entrer un convoi en trompant l'armée d'observation du général Gouvion Saint-Cyr. Toutefois, n'osant pas se compromettre dans une affaire générale pour débloquer la place, il se contenta de harceler les convois de la division de siége.

II.

Après ses succès en Portugal, le général Wellesley conçut le projet hardi de reprendre Madrid. A cet effet, s'étant concerté avec la junte suprême de Séville et les deux généraux Cuesta et Vénégas, qui se trouvaient, le premier sur la Guadiana, à la tête de trente-huit mille hommes, le second dans la province de la Manche, avec vingt-six mille,

il s'avança le 1er juillet d'Abrantès par Castelbranco, Coria et Plasencia, sur la rive droite du Tage, avec vingt-deux mille Anglais et quatre ou cinq mille Portugais. L'armée espagnole du général Cuesta se porta du même côté par les ponts d'Almaraz et de l'Arzobispo. Le 20 juillet, ces deux armées firent leur jonction à Oropesa. Sir Robert Wilson manœuvrait à la gauche, entre le Tietar et l'Alberche, avec la légion lusitanienne et quelques troupes espagnoles, en tout six ou huit mille hommes. Le plan du général Wellesley était de battre d'abord le corps du maréchal Victor qui s'était replié à Talavera, et de rallier ensuite à Tolède l'armée de Vénégas pour marcher sur Madrid. Le maréchal Beresford s'était porté avec quinze mille hommes de troupes portugaises à Fuente Guinaldo près de Ciudad-Rodrigo, pour couvrir la route de Lisbonne, et assurer le flanc gauche de l'armée anglaise. Le duc del Parque, qui avait réuni à Ciudad-Rodrigo même dix mille Espagnols, devait faire une diversion sur Salamanque. Le général Wellesley avait jugé que ces troupes suffiraient pour tenir en échec le maréchal Soult, qu'il croyait occuper seul le royaume de Léon, ignorant l'arrivée du maréchal Ney à Astorga, et la présence du maréchal Mortier à Valladolid.

A la nouvelle de ces mouvements, le maréchal

Soult, à qui l'Empereur avait donné le commandement supérieur des deuxième, cinquième et sixième corps, commença à réunir ses troupes et se mit en mesure d'agir (1). Le 22 juillet, le roi Joseph lui donna l'ordre de s'avancer en toute hâte sur Plasencia avec toutes ses forces, afin d'y couper la ligne de communication de l'armée anglo-espagnole. Lui-même, ne laissant à Madrid que le général Belliard avec trois bataillons pour la garnison du Retiro, château royal fortifié pour servir de réduit, il quitta cette capitale avec sa garde et sa réserve, et se dirigea sur Tolède, point de concentration de toutes ses forces. Le général Sébastiani, qui couvrait Madrid du côté de la Manche avec le quatrième corps, parvint à se dérober au général Vénégas, et se dirigea également à marches forcées sur Tolède.

Le 22 juillet, le maréchal Victor avait été obligé d'évacuer Talavera et de se réfugier derrière l'Alberche; mais, se trouvant menacé dans cette position par le corps de sir Robert Wilson, qui s'était porté vers Escalona, il se rapprocha de Tolède où il fut rejoint le 25 juillet par les troupes venant de Madrid et le corps du général Sébastiani. Le roi Joseph se trouvant ainsi à la tête de

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 32.

quarante mille hommes, se crut assez fort pour prendre lui-même l'offensive sans attendre l'armée du maréchal Soult, dont l'avant-garde devait arriver le 1er août à Plasencia; et, contre l'avis du maréchal Jourdan, son major-général, il s'avança le long du Tage. Il rencontre, le 26 juillet, l'avant-garde du général Cuesta près de Torrijos, et la culbute. Le lendemain, il bat un corps de dix mille Anglais, qui s'était avancé pour couvrir la retraite de Cuesta sur Talavera. Il force le passage de l'Alberche, dont l'ennemi défendait la rive droite, et, le 27 juillet dans la soirée, il se trouve en présence de l'armée anglo-espagnole occupant sur deux lignes le plateau escarpé de Talavera, où le général Wellesley avait déjà fait élever quelques ouvrages.

Cette position était presque inexpugnable : la droite, occupée par les Espagnols, s'appuyait au Tage; la gauche, où se trouvaient les Anglais, était appuyée à un mamelon élevé, couvert lui-même par le lit profond de la petite rivière de Portiña. De la possession de ce mamelon dépendait le gain de la bataille. Dès le soir même le roi Joseph le fit attaquer, mais seulement par trois régiments déjà fatigués de la marche de la journée. L'ennemi conserva ce point important, et y dirigea de nouvelles forces pendant la nuit. Le roi Joseph, au lieu d'y porter toute son armée pour tourner l'ennemi et l'acculer au Tage, ne fit le lendemain sur le même

point qu'une attaque partielle qui fut sans succès. Alors l'action s'engagea sur toute la ligne. Le combat fut acharné et dura jusqu'à la nuit sans avantage marqué pour l'un ni pour l'autre des deux partis. Notre perte fut de sept mille trois cents hommes. Celle des Anglo-Espagnols fut de sept mille quatre cents hommes. Des deux côtés deux généraux restèrent sur le champ de bataille (1).

Dans la nuit, le roi Joseph, inquiet des mouvements de l'armée de Vénégas sur Tolède, et de la marche de sir Robert Wilson sur Madrid, convaincu d'ailleurs de l'extrême difficulté de forcer lord Wellington dans sa position, se décida à faire sa retraite pour se rapprocher de Madrid et de Tolède, laissant le maréchal Victor en observation sur l'Alberche. Dans la nuit, l'ennemi fut renforcé de la division anglaise du général Crawfurd, qui était restée en arrière. Il s'attendait à une nouvelle attaque, et fut fort étonné, le 29 juillet au matin, lorsqu'il s'aperçut du départ de l'armée française. Au lieu de la poursuivre et de marcher en vainqueur sur Madrid, il se tint immobile dans la position de Talavera jusqu'au 2 août, jour où il apprit le mouvement du maréchal Soult. Celui-ci n'avait reçu les ordres du roi Joseph que

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 33.

le 24; retardé encore par la difficulté de réunir promptement les cinquième et sixième corps, qui se trouvaient fort éloignés, il n'avait pu partir de Salamanque que le 27. Il s'avançait sur les derrières de l'armée anglo-espagnole avec cinquante mille hommes, par le col de Baños, Plasencia et Naval Moral, se plaçant ainsi entre l'armée anglo-espagnole et le pont d'Almaraz, le seul qui restât à cette armée pour rentrer en Portugal. Sir Arthur Wellesley, instruit du danger qui le menaçait, quitte précipitamment Talavera, passe le Tage, le 4 août, au pont de l'Arzobispo; et, se dirigeant à travers les montagnes sur Deleytosa, par un chemin à peine praticable aux voitures, il parvient à Truxillo avec des peines infinies. Les Espagnols suivent le mouvement de retraite de leurs alliés sur Deleytosa. Le maréchal Soult les poursuit, les atteint au pont d'Arzobispo, force le passage du Tage le 8 août, et détruit deux divisions qui formaient leur arrière-garde. L'ennemi perdit dans cette retraite précipitée sept mille malades ou blessés, trente pièces de canon et une immense quantité de bagages et de caissons.

Le général Wellesley, fort mécontent du désordre qui régnait dans les armées espagnoles, du manque d'habileté de leurs officiers, et de la junte qui le laissa manquer de vivres et de moyens de transport, résolut désormais d'agir pour son propre

compte. Il se retira avec ses troupes à Badajoz et à Elvas, où il prit des cantonnements sur la Guadiana. Il y reçut, comme récompense de sa victoire incertaine de Talavera, sa nomination de pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de duc de Wellington. Le maréchal de Béresford se porta, avec les troupes portugaises, à Castelbranco, pour couvrir les abords de Lisbonne par la vallée du Tage.

Le général Cuesta se démit de son commandement, et son armée se divisa en deux parties : l'une, sous les ordres du général Eguia, se replia derrière la Guadiana; l'autre rejoignit l'armée de Vénégas qui, le 11 août, à la bataille d'Almonacid, à peu de distance de Tolède, avait perdu, contre l'armée du roi Joseph, trois mille hommes tués, quatre mille prisonniers, toute son artillerie et ses bagages.

Le premier corps fut chargé de nettoyer les plaines de la Manche jusqu'au pied des montagnes de la Sierra-Morena. Les deuxième, quatrième et cinquième restèrent sur le Tage. Le sixième, sous les ordres du maréchal Ney, retourna à Salamanque, pour s'opposer aux progrès du duc del Parque, et pour appuyer le général Kellermann qui, avec une division de dragons et une brigade d'infanterie, s'était avancé sur l'Esla, dans le but d'empêcher l'armée de Galice, commandée par le marquis de la Romana, de déboucher dans les plaines de Castille. Le maréchal Ney rencontra en route, au col

de Baños, le corps de sir Robert Wilson, qui se trouvait coupé de l'armée anglaise, et cherchait un passage dans les montagnes pour rentrer en Portugal. Ce corps fut en partie détruit. Les troupes espagnoles, qui déjà occupaient Salamanque, se retirèrent, et le maréchal Ney rentra dans cette ville le 14 août.

Les Espagnols paraissaient abattus par tant de revers, et l'armée anglaise était fort ébranlée. Le roi Joseph, au lieu de profiter de ces heureuses circonstances, soit pour fondre sans relâche sur les Anglais, comme le proposait le maréchal Soult, soit pour faire les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, rentra dans sa capitale pour y goûter les douceurs du repos. Les troupes étaient fatiguées; le matériel d'artillerie avait besoin de grandes réparations, et les magasins de vivres étaient épuisés. Ces motifs déterminèrent l'Empereur à remettre à l'année suivante une nouvelle expédition contre le Portugal (1). Il fallait d'ailleurs rétablir les communications avec la France, que les guérillas avaient interceptées. Porlier avait réorganisé ses bandes à Potès, dans les Asturies, et se trouvait à la tête de trois mille hommes d'infanterie, et de cinq cents de cavalerie, avec quatre pièces de canon; il battait les plaines de Valladolid

(1) Voir pièces justificatives, n° 34.

et de Burgos, attaquait les convois et les postes fortifiés qui gardaient les communications (1). Mina se trouvait en Navarre avec deux mille cinq cents hommes. Villacampa et l'Empecinado, avec des bandes non moins nombreuses, agissaient en Aragon et dans la Castille. La Biscaye, d'abord assez tranquille, se trouvait aussi infestée de brigands.

Des attaques combinées eurent lieu contre ces bandes. Le général Bonet quitta Santander avec une forte colonne, et se porta à Orduña, pour garder les passages des Asturies; tandis que le général Solignac, sorti de Burgos à la tête de quatre mille hommes, battait le pays jusqu'à l'Èbre, et que le général Harispe remontait le fleuve avec deux ou trois mille hommes détachés de Saragosse. En même temps une forte division de réserve, qui entra en Espagne sous les ordres du général Loison, refoula les brigands et occupa la Biscaye. Par suite de ces mouvements, plusieurs bandes furent anéanties; Porlier et Mina perdirent les deux tiers de leur monde, et les communications furent rétablies. Le général Kellermann, gouverneur général de la haute Espagne, prit plusieurs arrêtés pour la sûreté des convois, et l'Empereur lui-même prescrivit, à ce sujet, diverses dispositions (2)

(1) Voir pièces justificatives, n° 35.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 36 et 37.

Le mois de septembre se passa sans événements importants dans les provinces de Castille, du royaume de Léon et de la haute Estramadure. Le maréchal Soult remplaça momentanément le maréchal Jourdan dans les fonctions de major général de S. M. Catholique, et le général Heudelet prit, par intérim, le commandement du deuxième corps. Le marquis de la Romana, appelé à faire partie de la junte suprême de Séville, quitta la Galice à la fin de septembre, avec vingt mille hommes, n'en laissant que dix mille dans cette province sous les ordres du général Mahy, et se porta à Ciudad-Rodrigo. Le duc del Parque prit le commandement de ces troupes; et, avec celles qu'il avait déjà, il se trouva à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes. Le 15 octobre, il s'avança sur Salamanque, contre le sixième corps, dont le général Marchand avait pris le commandement en l'absence du maréchal Ney, qui était rentré en France, ne voulant pas être sous les ordres du maréchal Soult. Le général Marchand n'avait que deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, formant environ dix mille hommes. Il marcha à la rencontre de l'ennemi, et l'attaqua à Tamames le 18 octobre; mais il fut repoussé avec une perte de treize cents hommes; et le duc del Parque, renforcé par une division d'Asturiens nouvellement arrivée, et commandée par Ballesteros, continua son mouvement

sur Salamanque. Le général Marchand évacua cette ville le 25 octobre, pour se retirer à Toro.

Au commencement du mois de novembre, la junte centrale, exaltée par les succès du duc del Parque, voulut tenter encore une fois le sort des armes pour reconquérir Madrid sans le secours des Anglais. Elle était parvenue à réunir, en Andalousie, une armée de cinquante-cinq mille hommes des débris des troupes de Cuesta et de Vénégas. Le général Areizaga prit le commandement de cette nouvelle armée, qui traversa rapidement la Sierra-Morena, s'avançant dans la direction d'Aranjuez. Elle avait été pourvue, par les Anglais, d'armes, de munitions, d'effets d'habillement et d'équipement; c'était l'une des plus belles que l'insurrection eût encore mises sur pied. En même temps que cette armée marchait sur Aranjuez, le duc d'Albur-querque, qui commandait en Estramadure, se portait, avec dix mille hommes, sur le Tage, vers le pont d'Arzobispo, pour se lier au duc del Parque, qui devait se joindre à lui par le col de Baños, et marcher ensuite sur Madrid par Talavera de la Reyna. Le 12 novembre, l'avant-garde d'Areizaga, ayant devancé imprudemment de plusieurs jours de marche le gros de l'armée, fut battue à Ocaña par les troupes avancées du général Sébastiani. Si Areizaga eût attaqué en ce moment avec toutes ses troupes, il eût facilement rejeté l'avant-garde fran-

çaise sur la rive gauche du Tage, et détruit les ponts d'Aranjuez.

Le maréchal Soult laissa le deuxième corps en observation à Talavera de la Reyna; il dirigea le premier corps par Tolède et Villamaurique pour tourner l'ennemi, et réunit le quatrième et le cinquième corps à Aranjuez. L'infanterie de ces deux corps, sous les ordres du maréchal Mortier, et la cavalerie, commandée par le général Sébastiani, y traversèrent le Tage au nombre d'environ vingt-quatre mille hommes, et se portèrent au-devant de l'ennemi qu'ils trouvèrent formé, le 19 novembre, sur plusieurs lignes à Ocaña, dans une vaste plaine. L'attaque devait être remise au lendemain, pour donner le temps au premier corps d'arriver sur les derrières de l'ennemi; mais Areizaga prit l'offensive. Alors le général Senarmont, s'avançant avec une batterie de trente pièces de canon, foudroie le centre de l'ennemi; la cavalerie du général Sébastiani se jette sur la droite des Espagnols, et la met en déroute. Leur infanterie formée en carré cherche vainement à gagner un bois d'oliviers, elle est partout enfoncée, sabrée ou prise. La division de dragons du général Latour-Maubourg du corps du maréchal Victor, survient sur ces entrefaites, et achève la déroute totale de l'armée ennemie qui s'enfuit jusqu'à Guardia, laissant sur son passage d'horribles traces de désordre et de confusion.

Trente mille prisonniers, quarante-deux pièces de canon, vingt-six mille fusils, trente-deux drapeaux, deux mille mulets chargés et d'immenses bagages furent les brillants trophées de cette journée, qui donna un irréfragable et glorieux témoignage de la grande supériorité de nos soldats sur les Espagnols (1). Si le premier corps fût arrivé le 18 sur les derrières de l'ennemi, comme le maréchal Soult l'avait espéré, l'armée d'Areizaga eût été entièrement prise. Les Espagnols laissèrent plus de cinq mille morts sur le champ de bataille. Ils n'avaient pas encore éprouvé une défaite plus sanglante ni plus complète; leur courage en fut abattu.

Dès le 5 novembre, le duc del Parque avait été obligé d'évacuer Salamanque devant le général Kellermann qui, parti de Valladolid avec deux brigades d'infanterie et une division de dragons, était venu renforcer le sixième corps à Toro, et s'avançait à la tête de vingt et un mille hommes. Mais l'armée espagnole de Galice, profitant de l'éloignement où les troupes françaises se trouvaient de l'Esla, s'avança vers Léon, et força le général Kellermann de revenir sur ses pas. Le duc del Parque reprit alors l'offensive. Le général Marchand, redevenu trop faible pour risquer une bataille, évacua une seconde fois Salamanque le 20 novembre, et se retira à Toro. A cette

(1) Voir pièces justificatives, n° 38.

nouvelle, le général Kellermann rejoint le sixième corps, et s'avance de nouveau contre le duc del Parque. Mais celui-ci avait reçu, le 26 novembre, l'ordre positif de rejoindre le duc d'Alburquerque sur le Tage, pour se porter contre Madrid. Il était en marche sur Alba de Tormès, lorsque la cavalerie du général Kellermann, composée de la deuxième division de dragons, du troisième régiment de hussards, et du quinzième de chasseurs, atteignit son arrière-garde le 28 novembre, près de cette ville. Kellermann, sans attendre son infanterie, attaque les Espagnols et les taille en pièces. Trois mille hommes restèrent sur le champ de bataille; deux mille prisonniers, quinze pièces de canon, dix mille fusils et six drapeaux furent les résultats de cette brillante affaire. Les restes de l'armée espagnole gagnèrent les montagnes à la faveur de la nuit, et parvinrent à Ciudad-Rodrigo.

L'armée anglaise se trouvait encore à Badajoz. Son séjour sur les bords malsains de la Guadiana lui avait été funeste : elle avait neuf mille hommes aux hôpitaux; et, quoique depuis la bataille de Talavera elle eût reçu sept à huit mille hommes de renfort, elle ne comptait guère plus de vingt mille hommes. Lord Wellington n'attendant pas, au moins de quelque temps, des secours de l'Angleterre, à cause des grands efforts que le gouvernement britannique venait de faire pour sa malheu-

reuse expédition contre Flessingue et Anvers, et appréhendant un mouvement offensif des troupes françaises sur Lisbonne par la vallée du Douro, quitta Badajoz le 10 décembre, pour se porter au nord du Tage. Il établit son quartier général à Coïmbre; ses troupes entrèrent en cantonnements derrière la Coa. Le général Hill resta à Abrantès avec un corps de treize mille hommes. Le duc del Parque, qui se trouvait encore à la tête de vingt-cinq mille hommes, quitta le 23 décembre les environs de Ciudad-Rodrigo, où son armée ne trouvait plus de subsistances, et vint occuper la Sierra de Gata vers Castelbranco et Coria, dans le dessein de couvrir l'entrée du Portugal par la vallée du Tage, et de se lier au duc d'Alburquerque vers Badajos, pour protéger Séville, où résidait la junte suprême. Ces événements, et la prise de Girone en Catalogne, furent les derniers de la campagne.

CAMPAGNE DE 1810.

I.

Le traité conclu à Vienne le 14 octobre 1809, entre la France et l'Autriche, ôtait aux Espagnols et aux Anglais tout espoir d'une puissante diversion en faveur de la Péninsule; la guerre allait au contraire s'y rallumer avec plus de vigueur. Près de cent vingt mille hommes de troupes françaises

furent dirigés sur l'Espagne : le huitième corps de l'armée d'Allemagne, fort de vingt-deux mille hommes et sous les ordres du général Junot; quatre divisions de réserve formées dans les dépôts de cadres complétés par une levée supplémentaire de conscrits; douze régiments provisoires de dragons, vingt escadrons de gendarmes, et huit régiments de marche de divers corps de cavalerie; une division napolitaine; des détachements de troupes polonaises, italiennes, de Berg et autres. Un grand équipage d'artillerie de siége de neuf cent cinquante voitures, dont cinquante bouches à feu, fut dirigé sur Burgos. Quatre-vingt-quinze voitures du génie, chargées de vingt mille outils, furent réunies à Bayonne avec sept compagnies de sapeurs ou de mineurs, ainsi qu'une brigade de quarante officiers du génie sous les ordres du général Rogniat. Vingt mille hommes de la garde impériale marchèrent d'Orléans et de Chartres vers la Bidassoa; et l'Empereur, dans son discours d'ouverture au corps législatif, le 3 décembre, annonça sa présence au delà des Pyrénées. En même temps, pour diminuer les dépenses que lui causaient d'aussi grands préparatifs, et d'après cet axiome que la guerre doit nourrir la guerre, il forma quatre grands gouvernements des provinces de Biscaye, de Navarre, d'Aragon et de Catalogne, auxquels il ajouta plus tard les gouvernements des provinces de Burgos,

de Valladolid et de Salamanque. Il ordonna à tous les généraux en chef d'utiliser les ressources du pays pour l'entretien de leurs troupes. Il réduisit alors à deux millions par mois les secours en argent que la France aurait à fournir à l'Espagne pour les frais de la guerre. Dès le mois de janvier, lorsque la campagne s'ouvrit, presque tous les corps d'armée avaient reçu les renforts qui leur étaient destinés. Leur effectif total, qui, à la fin de l'année 1809, était réduit à deux cent vingt-six mille hommes, dont cent soixante-et-un mille présents sous les armes, se trouva porté à trois cent soixante-six mille hommes, dont environ deux cent quatre-vingt mille pouvaient tenir la campagne. Sur tous les points, les troupes françaises reprirent l'offensive.

La défaite des Espagnols à Ocaña, et la retraite des Anglais en Portugal, ouvraient aux armées françaises les provinces du sud. Le roi Joseph voulut en faire la conquête, espérant y trouver de grandes ressources (1). Le maréchal Soult réunit pour cet objet le premier corps, le quatrième, le cinquième, et la division de réserve du général Dessolles, total environ cinquante mille hommes. Le deuxième corps devait rester dans la vallée du Tage pour

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 39.

couvrir Madrid et protéger la marche de flanc du maréchal Soult.

Le général Areizaga défendait avec trente mille Espagnols les montagnes de la Sierra-Morena qui couvrent l'Andalousie du côté du nord. Les principaux passages avaient été fortifiés; et, dans le pays, on regardait ces montagnes comme infranchissables. Le défilé de Despeñas-Perros, que traverse la grande route de Madrid à Séville, avait été retranché avec le plus grand soin. Des coupures et des épaulements avaient été pratiqués en travers des contours sinueux de cette route, sur une longueur de trois lieues, et des fourneaux de mine avaient été préparés sous les principaux passages à franchir. Le maréchal Soult, qui voulait pénétrer par cette même route, crut devoir menacer la ligne espagnole sur une étendue de vingt lieues, afin de diviser l'attention de l'ennemi. Le premier corps, sous les ordres du maréchal Victor, se porta à la droite, vers Santa-Euphemia et Belalcazar. Le quatrième corps, commandé par le général Sébastiani, s'étendit à la gauche jusqu'à Villa-Nueva de los Infantes. Le cinquième corps, sous les ordres du maréchal Mortier, et la division de réserve du général Dessolles, furent placés au centre, sur la grande route, à Santa-Crux de Mudela, où le roi Joseph porta son quartier général. Le maréchal Soult commença son attaque le 20 janvier. Deux divisions

tournèrent les retranchements de Despeñas-Perros par les sommets des hauteurs, et ouvrirent le passage aux autres troupes. Le 21, l'avant-garde du maréchal Mortier arriva à Andujar, et s'empara du pont du Guadalquivir. Le maréchal Victor, après avoir repoussé les Espagnols vers Belalcazar, se dirigea sur Cordoue. Le général Sébastiani, qui éprouva un peu plus de difficulté à la gauche, arriva néanmoins presque en même temps que les autres colonnes sur le Guadalquivir, et occupa Ubeda.

L'armée espagnole, réduite déjà de moitié, se replia sur Jaen et sur Grenade. Le général Sébastiani fut détaché à sa poursuite. Il l'atteignit le 28 janvier aux environs d'Alcala-Réal, la dispersa de nouveau, s'empara d'un convoi de trente-deux pièces d'artillerie, fit un grand nombre de prisonniers, et entra le même jour à Grenade. Il se porta ensuite sur Malaga pour achever de soumettre le pays. Il s'empara de cette ville le 5 février, et y prit un matériel considérable. Sa marche vers les frontières de Murcie avait pour but de se lier, s'il eût été possible, avec l'armée d'Aragon qui devait en même temps s'avancer sur Valence.

Le 28 janvier, le roi Joseph avait son quartier général à Cordoue. Ce jour-là même, le maréchal Victor arrivait à Carmona sur la route de Séville, et le maréchal Mortier était à Ecija. Le 30, les

troupes françaises parurent devant Séville que les insurgés avaient couvert de quelques ouvrages de campagne. La plus grande agitation régnait dans cette capitale; un soulèvement eut lieu contre la junte suprême, qui fut dissoute; et, le 1er février, après deux jours de négociations, les habitants se soumirent. On trouva dans la ville des magasins d'une valeur incalculable, une immense quantité de munitions, deux cent soixante pièces de canon, une fonderie magnifique, et une fabrique de poudre dans le meilleur état. Les Espagnols n'avaient presque rien fait pour prévenir un tel revers. Ils avaient une si grande confiance dans les obstacles que présentaient les montagnes de la Sierra-Morena, qu'ils attribuèrent à l'extrême lâcheté de leurs troupes et à la trahison, la rapidité avec laquelle les Français parvinrent à les franchir. Cadix était également dépourvu de moyens de défense, et serait tombé au pouvoir des Français, si le duc d'Alburquerque qui, dès le 22 janvier, avait quitté l'Estramadure avec neuf mille hommes, ne se fût porté à marches forcées d'Utrera sur cette place, par Lebrija et Xerès. Il y arriva le 3 février, assez à temps pour rompre le pont de Zuazo sur le canal du Santi-Petri, et y arrêter l'avant-garde du maréchal Victor qui, dès le lendemain matin, parut en vue de Chiclana. Le maréchal Mortier aurait pu, aussitôt son arrivée à Ecija, marcher

sur Cadix par Moron et Utrera, et y devancer de quatre jours le duc d'Alburquerque; mais le roi Joseph, qui attendait les succès du général Sébastiani pour se porter en avant, voulut s'emparer d'abord de Séville. Ce fut une faute grave, car, en marchant sur Cadix, on aurait pu s'emparer au moins de l'île de Léon, ce qui eût facilité beaucoup la prise de la ville.

Ainsi fut envahie l'Andalousie en moins de quinze jours (1). Cette conquête ne fut, à proprement parler, qu'une promenade militaire, et ne coûta pas plus de deux cents hommes à l'armée française. Elle lui livra la plus riche contrée de l'Espagne; mais elle paralysa cinquante mille hommes à des accessoires, quand lord Wellington fondait paisiblement en Portugal le système défensif qu'on n'aurait jamais dû lui laisser le temps d'organiser. Le roi Joseph retourna avec sa garde à Madrid, où le maréchal Jourdan reprit ses fonctions de major général. Le maréchal Soult resta chargé du commandement en chef de l'armée du midi. La division de réserve du général Dessolles occupa Cordoue et Jaen, d'où elle maintint les communications avec les troupes cantonnées dans la Manche et dans la Nouvelle-Castille. Le général Sébastiani, avec le quatrième corps, couvrit Grenade et Malaga contre les

(1) Voir pièces justificatives, n° 40.

débris de l'armée espagnole qui s'étaient réfugiés en Murcie. Le maréchal Victor fut chargé de bloquer par terre, avec le premier corps, l'importante place de Cadix qu'on avait laissée échapper. La régence provisoire, qui avait succédé à la junte suprême en attendant la convocation générale des cortès, s'était établie dans cette ville. Elle fit venir de Catalogne le général Blake pour commander les troupes espagnoles; elle reçut une division anglaise, et trente millions de francs qui lui arrivèrent du Mexique. Ces puissants secours lui permirent de faire de nouveaux efforts pour entretenir la guerre.

Le maréchal Mortier se porta en Estramadure avec le cinquième corps, moins une brigade détachée pour former la garnison de Séville. Le duc del Parque était accouru dans cette province au moment de l'attaque de la Sierra-Morena, espérant que, réuni au duc d'Alburquerque, il pourrait, par le défilé d'Almaden, tomber sur la droite du premier corps, mais il arriva trop tard. Le marquis de la Romana, qui l'avait remplacé dans son commandement, se trouvait à la tête de vingt-cinq mille hommes. Le maréchal Mortier chassa les Espagnols de la vallée de la Guadiana, s'empara de Mérida, jeta un bataillon dans Olivenza que l'ennemi avait abandonné, et vint camper le 12 février sous les murs de Badajoz. Il importait beaucoup à l'armée du midi de s'emparer de cette place qui

permettait aux Espagnols, soutenus par l'armée intacte de lord Wellington, de harceler sans cesse ses communications et d'attiser le feu de l'insurrection jusqu'au cœur du royaume; mais le maréchal Soult, désirant d'abord soumettre le pays qu'il occupait, ne se pressa pas d'organiser un matériel de siége. Le maréchal Mortier, étant resté vingt-deux jours sous les murs de Badajoz manquant de vivres et devant attendre encore longtemps sa grosse artillerie, leva son camp le 3 mars, évacua Olivenza et se retira à Zafra. Bientôt après, une division espagnole, sous les ordres du général Contreras, vint se poster à Xerès de los Cavalleros pour inquiéter la grande route de Séville, et toutes les tentatives faites pour le débusquer de cette position furent inutiles. Des rassemblements qui se formaient en même temps sur la frontière du Portugal menaçaient directement Séville, ainsi que le bloçus de Cadix; des insurrections avaient éclaté vers Grenade et dans les montagnes de Ronda; enfin, l'armée espagnole de Murcie, commandée par le général Freire, faisait des mouvements pour prendre l'offensive. Toutes ces circonstances déterminèrent le maréchal Mortier à se retirer le 9 mars sur Séville, ne laissant qu'une forte avant-garde à Santa-Ololla pour garder la grande route. Les divisions espagnoles de Contreras et de Ballesteros le suivirent, et essayèrent aux

premiers jours d'avril de forcer les défilés qui débouchent en Andalousie; mais elles furent battues à Elezena et Arecana. Ballesteros se retira par les montagnes dans le comté de Niebla. Le maréchal Mortier l'y suivit, l'y battit de nouveau et rentra ensuite à Séville. De son côté, le général Sébastiani s'avança par Baza et Lorca contre le général Freire, commandant de l'armée de Murcie, et l'obligea de se retirer sur Alicante. Nos troupes entrèrent à Murcie le 23 avril, et poussèrent une reconnaissance jusque sous les murs de Carthagène, après quoi elles rentrèrent dans leurs cantonnements sous Grenade.

Dès le 12 janvier, le deuxième corps, ayant débouché par le pont d'Arzobispo, s'était porté, avec de l'artillerie de montagne, de Talavera de la Reyna sur Mérida, pour couvrir la marche du maréchal Soult sur l'Andalousie, et concourir avec le cinquième corps au siége de Badajoz. Après la retraite du maréchal Mortier sur Séville, le deuxième corps, que commandait alors le général Reynier, se concentra à Truxillo. Il devait couvrir Madrid par la vallée du Tage, et s'opposer au corps anglais du général Hill, fort de treize mille hommes, qui s'était avancé d'Abrantès vers Portalègre et Elvas, dans le double but de protéger Badajoz et d'appuyer les troupes espagnoles du marquis de la Romana. Le général Reynier occupa Mérida,

dont il fit fortifier le château pour la défense du pont de la Guadiana, et comme point de liaison avec le cinquième corps. Il couvrit ses communications sur le Tage par des postes établis aux ponts d'Almaraz et d'Arzobispo, et fit occuper par une brigade Plasencia sur la rive droite du fleuve, pour observer la division espagnole du général la Carrera, qui était restée à Coria sur cette même rive. Il eut plusieurs affaires contre les troupes du marquis de la Romana, et porta souvent ses courses jusque sous les murs de Badajoz.

Dans la province de Salamanque, le maréchal Ney avait repris le commandement du sixième corps, qui avait reçu de nombreux renforts, et observait l'armée anglo-portugaise postée derrière la Coa. Espérant que les succès des armées françaises dans les plaines de la Manche et en Andalousie engageraient la garnison de Ciudad-Rodrigo à se rendre, il se présenta sous les murs de cette place le 12 février, en même temps que le maréchal Mortier se portait devant Badajoz. Mais le gouverneur de Ciudad-Rodrigo était résolu à se défendre, et la place était bien approvisionnée. Le maréchal Ney dut rentrer à Salamanque pour préparer ses moyens de siége. Il fit fortifier la ligne de la Tormès, pour y arrêter les Anglais, s'ils venaient à s'avancer. Le couvent de Saint-Vincent à Salamanque et le château d'Alba de Tormès furent

transformés en poste de campagne, armés et approvisionnés pour un mois. Déjà les vieux châteaux de Zamora, de Toro et de Tordesillas avaient été fortifiés pour la défense des ponts du Douro.

Dans le nord de l'Espagne, le général Bonet quitta Santander à la fin de janvier, avec six mille hommes, et s'avança dans les Asturies. Le 2 février il occupa Oviédo, où il établit son quartier général. En même temps, le général Loison se porta, avec la première division de réserve, de Valladolid vers Léon, pour menacer la Galice et favoriser le mouvement du général Bonet dans les Asturies. Il se présenta, le 11 février, devant le poste important d'Astorga, que le maréchal Ney, dans son mouvement sur Tavalera, avait abandonné aux Espagnols. Le gouverneur ayant refusé d'ouvrir ses portes, et une division espagnole sous les ordres du général Garcia ayant pris position à Villafranca en arrière de cette place, le général Loison dut se retirer sur l'Orbigo. Par suite de cette retraite, le général Mahy, gouverneur de la Galice, ne craignant plus pour cette province, porta de nouvelles forces dans les Asturies, et contraignit les troupes françaises d'évacuer Oviédo. Une nouvelle victoire permit au général Bonet de réoccuper cette ville; mais, après avoir eu à Grado, le 19 mars, une affaire générale contre

des forces très-supérieures, et s'être trouvé sans munitions, entouré de toutes parts, il se retira sur la Sella. Bientôt après, ayant reçu des renforts, il reprit l'offensive, mit l'ennemi en déroute le 26 mars, rentra à Oviédo et poursuivit les Espagnols jusqu'à Tineo.

Le 14 février, le général Junot, duc d'Abrantès, arriva à Valladolid avec le huitième corps, fort d'environ trente mille hommes, dont six mille de cavalerie. Il devait occuper le royaume de Léon, appuyer le général Bonet dans les Asturies, et se réunir au sixième corps dans le cas où les Anglais se fussent avancés vers Salamanque. Le général Loison se dirigea avec sa division vers Toro et Zamora, pour renforcer le sixième corps, qui se trouva ainsi porté à vingt-huit mille hommes. Le général Clausel remplaça le général Loison sur l'Orbigo, avec la première division du huitième corps, et fut chargé d'assiéger Astorga, pour ôter à l'ennemi ce point d'appui et faire en faveur du général Bonet une diversion du côté de la Galice. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*)

En Biscaye et en Navarre, le général Seras, commandant une division d'arrière-garde nouvellement entrée en Espagne, et le général Dufour, gouverneur de Pampelune, maintenaient les communications, malgré les efforts que faisait la junte

suprême pour soulever le pays et ébranler la fidélité du soldat français (1).

Dans l'Aragon, le troisième corps avait été porté dès le mois de janvier à vingt-deux mille hommes. Le général Suchet, qui le commandait, avait reçu l'ordre de l'Empereur de se préparer à l'attaque des places du bas Èbre, qui seules pouvaient décider la soumission de la basse Catalogne, lorsque le roi Joseph, marchant sur l'Andalousie, lui prescrivit, le 15 février, de s'avancer jusqu'à Valence pour appuyer son mouvement, espérant que cette ville ouvrirait ses portes à l'approche de l'armée française. Le général Suchet se mit en marche de Teruel avec douze mille hommes; et, après avoir refoulé l'avant-garde de l'armée valencienne qui s'était retranchée sur le Mijarès, il arriva le 4 mars devant Valence. Après cinq jours d'inutiles efforts, il dut perdre tout espoir de se rendre maître de cette place autrement que par un siége; ayant d'ailleurs reçu dès le 1er mars l'ordre itératif de l'Empereur d'assiéger Lérida et Méquinenza, il revint à Saragosse le 17 mars pour faire ses préparatifs. (*Voyez la relation de ces deux siéges, tome III.*)

En Catalogne, le maréchal Augereau avait succédé au général Gouvion Saint-Cyr dans le com-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 41.

mandement du septième corps. Son armée, qui avait beaucoup souffert pendant le siége de Girone, dut être renforcée par une division napolitaine sous les ordres du prince Pignatelli, et par de nombreux détachements de troupes françaises, italiennes et de Berg. Elle reçut des vivres de France, et fut appuyée le long de la côte par une vingtaine de chaloupes canonnières qui furent armées à Port-Vendre pour protéger les expéditions du commerce sur Barcelone. Le maréchal Augereau espérant soumettre le pays par la terreur, fit pendre tous les paysans qui furent pris les armes à la main (1). Plus animés par leurs succès que domptés par cette sévérité, les Catalans devinrent cruels dans leur vengeance; toute humanité disparut de cette malheureuse contrée. Girone succomba le 10 décembre. Cette conquête mit le septième corps dans une situation favorable en lui donnant un bon point d'appui, et en lui ouvrant la grande route de France, si nécessaire pour continuer ses opérations. Profitant de cet avantage, le maréchal Augereau dissipa une levée en masse que Blake avait faite pour venir au secours de Girone. Le 12 janvier, il battit au col de Sespina l'armée espagnole, lui fit perdre trois mille hommes, dont huit cents prisonniers, et l'obligea de

(1) Voir pièces justificatives, n° 42.

se retirer vers Tarragone. Il se mit aussitôt en mesure de communiquer avec Barcelone; mais ne pouvant s'y rendre par la route de la Marine, où l'ennemi avait fait de profondes coupures, il se dirigea par l'ancienne route que défendait le château d'Hostalrich. Ce château se trouvait dans une position inexpugnable; le maréchal Augereau se contenta de le faire bloquer par la division italienne, qui fut protégée par la division Souham postée en observation à Vich. Après avoir fait ouvrir un chemin d'une lieue et demie pour éviter le canon du château, il conduisit lui-même un convoi à Barcelone où il entra le 24 janvier. Déjà le général Duhesme, gouverneur de cette place, ayant voulu favoriser l'entrée du convoi qu'il attendait, avait détaché le colonel Guery avec trois bataillons et cinq escadrons de cuirassiers sur la route de Granollers à Vich; mais ces troupes s'étant laissé surprendre, le 21, à Santa Perpetua et à Mollet, par une division espagnole, avaient été en partie détruites. Le maréchal Augereau, craignant de compromettre le blocus d'Hostalrich en se tenant trop loin de cette place, quitta Barcelone le 1er février, et revint à Girone, où il fit de nouveaux efforts pour se procurer des subsistances dont manquait son armée.

Henri O'Donell avait remplacé Blake dans le commandement de l'armée espagnole de Cata-

logne. Ce général, déjà renommé par son activité et par son audace, crut pouvoir profiter de l'isolement où se trouvait la division Souham, campée dans la plaine de Vich, pour l'envelopper et l'écraser, espérant ensuite dégager facilement la garnison d'Hostalrich. Il s'avança donc de Moya le 20 février, avec quinze mille hommes, pour attaquer le général Souham, tandis que plusieurs colonnes de miquelets faisaient une diversion sur les camps autour d'Hostalrich et sur les derrières mêmes de l'armée française vers Bascara. Mais, quoique trois fois plus nombreux, les Espagnols, après un combat des plus acharnés, furent repoussés avec une perte de sept mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et d'une partie de leurs bagages. Cette affaire fit le plus grand honneur à la division Souham.

Au mois de mars, le maréchal Augereau, ayant été rejoint par les renforts qui lui avaient été annoncés, reçut l'ordre de l'Empereur de se rapprocher de l'Èbre, pour couvrir les siéges de Lérida et de Méquinenza que le général Suchet devait entreprendre. Il s'avança le 29 mars jusqu'à Reus, et y établit deux divisions sous les ordres du général Sévéroli, ne laissant qu'une brigade à Manrésa et un bataillon d'infanterie à Villafranca, pour assurer les communications avec Barcelone, où il prit son quartier général. O'Donell, qui, au pre-

mier mouvement de l'armée française, s'était replié sur Tarragone, profita de l'isolement où était le poste de Villafranca pour l'enlever le 3 avril. Il se dirigea ensuite sur la brigade du général Schwartz, laissée imprudemment à Manrésa, et la mit en déroute. Le maréchal Augereau, craignant alors de voir l'armée espagnole se rapprocher d'Hostalrich, dont la garnison, toujours bloquée, était prête à se rendre, se replia aussitôt sur Girone. O'Donell le suivit; mais il perdit son avant-garde en voulant pousser trop vivement les troupes françaises. Alors, il revint sur ses pas pour secourir Lérida, dont l'investissement était à peine commencé. Le général Suchet marcha à lui, le battit complétement à Margalef, et l'obligea de se réfugier à Tarragone.

Après quatre mois de blocus, la garnison d'Hostalrich avait consommé ses vivres, et n'espérait plus être secourue. Dans la nuit du 12 mai, elle fit une sortie pour s'échapper. Déjà elle avait dépassé les avant-postes français, lorsque les troupes du blocus coururent aux armes, et la poursuivirent avec une telle promptitude qu'elles prirent le gouverneur et son état-major, dix officiers, trois cents soldats et un drapeau; néanmoins, huit cents hommes réussirent à gagner Tarragone. En même temps, le fort de Las Medas, situé en mer vers l'embouchure de la Fluvia, et dont l'occupation

était importante pour le cabotage, se rendit au prince Pignatelli, qui en faisait le siége avec les troupes napolitaines.

Toutefois, la retraite précipitée du maréchal Augereau sur Girone, et les avantages qu'il avait laissé prendre à l'ennemi par une trop grande dispersion de ses troupes, déterminèrent l'Empereur à le remplacer par le maréchal Macdonald, qui, à la fin du mois de mai, vint prendre le commandement du septième corps et reçut des instructions particulières pour ses opérations (1).

II.

Les Français étaient maîtres de l'Andalousie, et les armées espagnoles étaient anéanties sur presque tous les points. L'Angleterre, découragée du mauvais succès général de la guerre, et mécontente de la perte de ses forces militaires dans l'île de Zélande, inclinait à se retirer de la lutte. Enfin Napoléon, par l'heureuse issue de la guerre d'Autriche et son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, allait pouvoir agir en Espagne avec la plus grande partie de ses forces. Tout faisait donc entrevoir aux troupes françaises d'Espagne un terme prochain à leurs travaux. Cette opinion prit une nou-

(1) Voir pièces justificatives, n° 43.

velle force lorsque parut un décret impérial du 17 avril, qui ordonnait la réunion d'une armée considérable dans les environs de Salamanque, pour tenter une troisième fois la conquête du Portugal. Cette armée fut formée de sept divisions des deuxième, sixième et huitième corps, et d'une réserve de cavalerie de six régiments de dragons, offrant au total soixante-dix mille hommes présents sous les armes, tous vieux soldats aguerris. Le maréchal Masséna, prince d'Esling, arriva à Salamanque le 28 mai pour en prendre le commandement. Un neuvième corps d'environ dix-neuf mille hommes, sous les ordres du général Drouet, devait se rassembler à Valladolid pour former la réserve. Le général Seras, avec quatorze mille hommes, couvrait la droite sur l'Esla, de Benavente à Léon, et communiquait avec le général Bonet, qui gardait avec neuf mille hommes les Asturies et la province de Santander. Le maréchal Bessières fut chargé d'occuper la Biscaye, la Navarre, la vieille Castille, et d'assurer les communications avec seize mille hommes de la jeune garde, commandés par le général Dorsenne, et deux divisions d'arrière-garde, commandées par les généraux Reille et Caffarelli.

Après la bataille de Talavera, lord Wellington, comptant peu sur le concours des Espagnols, et prévoyant bien que tôt ou tard il serait attaqué en

Portugal, avait profité du repos où il était resté pour étudier le pays et organiser ses moyens de défense. Dès le mois d'octobre 1809, il avait fait travailler aux lignes imposantes de Torres-Vedras, autour de Lisbonne. Sur les flancs de ces lignes, il fit fortifier Abrantès à la droite, qui lui assurait par son pont un débouché sur la rive droite du Tage; et, à la gauche, il fit mettre en état de défense le fort de Peniche, qui protégeait un point de débarquement sur la côte de Vimiero. Il choisit, en outre, plusieurs positions sur les affluents du Mondégo, qu'il couvrit de nombreux ouvrages; et, pour mieux assurer ses succès, il prit des dispositions pour environner l'armée française d'un vaste désert lorsqu'elle s'avancerait, mettant tous les habitants dans la nécessité de quitter leurs foyers au premier signal, et de brûler ce qu'ils ne pourraient emporter, pour se retirer derrière les lignes de Torres-Vedras.

L'armée anglaise avait été portée à vingt-sept mille hommes et renforcée par trente mille Portugais à la solde de l'Angleterre, et commandés par des officiers anglais : plusieurs régiments de ces troupes étaient même encadrés dans les divisions anglaises. Wellington occupait, avec trente-huit mille hommes, une forte position s'étendant de Guarda à Pinhel, en arrière de la Coa. Sa droite était couverte par la division espagnole du général la Carrera,

dans la vallée du Tage, et dans les défilés de la Sierra del Gata. Une avant-garde de cinq mille hommes, sous les ordres du général Crawfurd, était postée sur l'Azava en avant de sa ligne, à peu près à moitié distance d'Almeida à Ciudad-Rodrigo, et poussait de fréquentes reconnaissances sur l'Agueda. Le général Hill était à Portalègre, sur la rive gauche du Tage, avec un corps de treize mille hommes, dont cinq mille Anglais. Il se liait avec l'armée espagnole du marquis de la Romana, forte de vingt mille hommes et postée vers Badajoz. Un autre corps de deux mille Anglais et de huit mille Portugais, sous les ordres du major général Leith, formait la réserve à Thomar. De plus, la régence portugaise disposait de quinze mille hommes de troupes réglées, de quarante-six mille hommes de milices organisés en régiments, et des levées en masse, ou gardes nationales, connues sous le nom d'*ordenanzas*, armées de fusils, de faux ou de piques, dont le nombre, évalué à trois cent mille hommes, se composait effectivement de toute la population virile du Portugal.

Le maréchal Masséna devait pénétrer en Portugal par la vallée du Mondégo, afin d'éviter les obstacles qu'avait rencontrés le général Junot en 1807, en s'avançant par la vallée du Tage (1). Il

(1) Voir pièces justificatives, n° 44.

ouvrit la campagne dans le mois de juin par le siége de Ciudad-Rodrigo. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*) Le maréchal Ney fut chargé, avec le sixième corps, de cette opération; et le général Junot s'avança sur l'Agueda avec le huitième corps pour la couvrir. Le général Reynier resta avec le deuxième corps entre la Guadiana et le Tage, pour appuyer la gauche et surveiller, sur la frontière de l'Alentéjo, le corps anglais du général Hill, et l'armée espagnole du marquis de la Romana.

Ciudad-Rodrigo succomba le 10 juillet. Lord Wellington ne fit rien pour secourir cette place, ne voulant pas compromettre ses troupes encore peu aguerries, et se départir du système de guerre défensive qu'il avait adopté. Le deuxième corps, après avoir défait, le 5 juillet, à Xérès de los Cavalleros, un corps de huit mille Espagnols sous les ordres de Mendizabal, traversa le Tage à Barca de Alcointe, et vint prendre position vers Coria, appuyant sa gauche au Tage, et menaçant de tourner la droite de l'armée anglaise. Par un mouvement correspondant, le général Hill traversa le Tage à Villa-Velha, et se porta en arrière de Castelbranco, se liant par sa gauche avec l'armée de lord Wellington à Guarda.

Le 21 juillet, le sixième corps, posté à Gallegos, en avant de Ciudad-Rodrigo, commença son mouvement offensif sur Almeida. L'avant-garde an-

glaise, sous les ordres du général Crawfurd, fut battue et rejetée au delà de la Coa; Almeida fut aussitôt investi et assiégé bientôt après. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*)

Masséna jugeant convenable, avant d'entrer en Portugal, d'occuper tous les postes fortifiés qui se trouvaient sur ses flancs, et de menacer l'ennemi sur divers points, afin de le tenir dans l'incertitude sur la direction de ses mouvements ultérieurs, donna l'ordre, le 27 juillet, au général Reynier de porter le deuxième corps de Coria à Zarza la Mayor, menaçant de se porter par Castelbranco sur Abrantès. Un détachement dut occuper Alcantara pour surveiller les deux rives du Tage, et contenir le corps anglais du général Hill, ainsi qu'une division espagnole sous les ordres de Charles O'Donell, qui d'Alburquerque s'était rapprochée du fleuve. Un autre détachement, formé de la brigade de cavalerie légère du général Soult et du trente et unième léger, se porta sur Penamacor, où il entra le 31 juillet. Cette petite place, située au nœud des communications de la tête du Beira méridional, était armée de quinze pièces de canon, et susceptible de former un excellent poste. Le lendemain, deux bataillons entrèrent à Monsanto, petite ville située dans une position aussi forte qu'importante, et dont le château, bâti sur des rochers élevés, passait pour être imprenable; il était armé de quatre

canons, et pourvu de munitions de toute espèce.

Le général Montbrun fut chargé, avec la cavalerie de réserve, de garder la frontière entre Alfayates et Almeida, pour couvrir la route de Ciudad-Rodrigo, et lier la droite du deuxième corps au reste de l'armée.

Le huitième corps, sous les ordres du général Junot, était échelonné entre la Tormès et l'Agueda, menaçant la province de Tras-os-Montes, et se tenant prêt à déboucher sur Castel Rodrigo ou Almeida pour soutenir le sixième corps. Vers l'extrême droite, le général Seras, qui gardait la ligne de l'Esla, de Benavente à Zamora, se porta le 29 juillet sur Puebla de Sanabria, petite ville importante par sa position sur un débouché du Portugal, et sur une ligne de communication de la Galice à l'Estramadure. Un corps de trois mille Espagnols s'y tenait en observation; mais il s'enfuit précipitamment à l'approche des troupes françaises. Le général Seras s'empara de la place, et y laissa une petite garnison.

Almeida se rendit le 28 août. Lord Wellington, qui était resté opiniâtrément en observation en arrière de cette place (1), se retira alors dans la position inexpugnable de l'Alva, sur la rive gauche du Mondégo, où dix affluents fortement encaissés

(1) Voir pièces justificatives, n° 45.

présentent autant de bonnes lignes défensives.

Déjà l'armée française éprouvait les plus grandes peines pour subsister. Le pays qui avoisine la frontière entre le Douro et le Tage est extrêmement sauvage. Il avait été ravagé l'année précédente par les armées espagnoles; et le séjour des troupes françaises pendant les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida avait achevé de l'épuiser. D'un autre côté, tous les rapports confirmaient le système de dévastation adopté par les Anglais pour la défense du Portugal, et l'on devait s'attendre à ce que les communications seraient interceptées par les corps de partisans, au bout de quelques journées de marche. Il eût donc fallu pouvoir emporter des vivres et des munitions pour deux ou trois mois. Mais tout ce qu'on put faire fut de distribuer pour quinze jours de biscuit aux soldats, et d'en emporter à peu près pour autant sur des voitures. L'artillerie avait déjà perdu plus de quinze cents chevaux par les fatigues. Elle dut réduire son matériel à huit pièces par division au lieu de douze. Les caissons de munitions suffisaient à peine pour huit jours de combat. Le train des équipages militaires n'avait que deux cents caissons; et une partie dut être employée pour le service du génie, qui n'avait qu'un caisson d'outils par compagnie de sapeurs. Ce peu d'équipage n'était encore que trop considérable pour voyager à travers des montagnes, dont les chemins, le plus

souvent, n'avaient pas la voie de l'artillerie. On organisa des brigades de mulets de bât, selon l'usage du pays adopté par les Anglais; mais on n'en put former qu'un très-petit nombre.

Ces préparatifs retinrent l'armée dix-neuf jours sous les murs d'Almeida. Masséna attendait d'ailleurs l'arrivée du neuvième corps, qui devait assurer ses derrières et couvrir Salamanque; mais, apprenant que ce corps n'était pas encore organisé, il laissa en arrière le général Gardanne avec une brigade de dragons, et mit sous son commandement quelques troupes d'infanterie du général Seras, afin qu'il ralliât les hommes sortant des hôpitaux, délivrât la frontière des partis ennemis, et facilitât autant que possible les communications. L'équipage de siége, les gros bagages, les dépôts, les magasins des régiments et six mille malades furent laissés à Ciudad-Rodrigo et Almeida, sous la garde de deux mille quatre cents hommes répartis entre ces deux places.

Enfin, le 15 septembre, Masséna se mit en marche sur Lisbonne; mais au lieu de suivre la route où l'attendait lord Vellington dans ses formidables positions de la rive gauche du Mondégo, il prit la route de Coïmbre par la rive droite de ce fleuve. Les chemins étaient si mauvais que, dès le premier jour, tous les chevaux se trouvèrent déferrés. Le 18 septembre, l'armée fut réunie à Viseu,

que les habitants avaient abandonné. Masséna fut obligé de s'arrêter deux jours dans cette ville pour attendre son artillerie (1). Lord Wellington profita de ce retard pour traverser le Mondégo et marcher vivement sur les montagnes d'Alcoba, où il dirigea en même temps les corps des généraux Hill et Leith par la route d'Espinhal. Il espérait ainsi couvrir Coïmbre et la route de Lisbonne, en prenant position avec toutes ses forces réunies sur le plateau de Busaco, situé au sommet de cette chaîne, à trois cents pieds au-dessus des vallées qui l'entourent. Cette importante jonction s'effectua le 26 septembre au moment où l'armée française arrivait devant la position de Busaco. Lord Wellington déploya son armée sur une lieue et demie de longueur, barrant, à sa gauche, la route de Mortagao à Coïmbre, qui passe sur la montagne très-près d'un couvent de minimes nommé Sako, et, à sa droite, celle de San-Antonio de Cantaro plus rapprochée du Mondégo. Il avait avec lui cinquante mille hommes, dont vingt-sept mille Anglais, et quatre-vingts pièces de canon. Une partie de son infanterie, sous les ordres du général Hill, et toute sa cavalerie, formaient sa réserve, et se tenaient masquées sur le versant postérieur de la montagne.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 46.

L'armée française comptait soixante-deux mille hommes. Masséna, trop confiant dans sa fortune, dirigea, le 27, à la pointe du jour, une attaque de front par la route du couvent et par celle de San-Antonio, seules directions accessibles. L'élévation du site occupé par l'ennemi ne permit pas à l'artillerie française de soutenir les colonnes d'attaque. A la gauche, le général Reynier, qui s'avançait par le chemin de San-Antonio, eut un moment de succès; les pentes de la montagne, moins rapides de ce côté, lui permirent d'arriver avec une division jusque sur le plateau. Mais à peine ses troupes, hors d'haleine et déjà fatiguées, commençaient à s'y former, que les réserves anglaises, soutenues par une nombreuse artillerie, marchèrent à elles et les forcèrent à redescendre la montagne avec une perte sensible. Le général Simon fut tué, et le général Ferey fut blessé. L'attaque de droite, conduite par le maréchal Ney, ne réussit pas mieux; l'intrépide Foy et le brave Graindorge furent blessés. On se battit tout le jour sans résultat. Nous eûmes dix-huit cents hommes tués et près de trois mille blessés, dont un grand nombre d'officiers.

Masséna, s'apercevant un peu tard que la position de l'Alcoba était inexpugnable, manœuvra le lendemain pour la tourner. A la nuit tombante, il se dirigea sur sa droite pour prendre un autre

chemin qu'un paysan indiqua, meilleur que celui qui venait de coûter si cher, et qui menait à Coïmbre par Avelans de Cima et Sardao. Le 29, la montagne fut tournée. Lord Wellington ne fit rien pour empêcher ce mouvement de flanc; mais se retirant à Coïmbre, il y repassa le Mondégo, et continua sa retraite sur Lisbonne. Il était suivi de deux à trois cent mille familles portugaises qui de gré ou de force avaient abandonné leurs foyers.

L'armée française entra à Coïmbre le 1er octobre; cette ville, d'une population de vingt mille âmes, était déserte. Masséna y laissa ses malades, ses blessés, et un faible bataillon pour les garder. Le 4 octobre, il se mit en marche sur Lisbonne. Trois jours après, les malheureux abandonnés à Coïmbre furent enlevés et traînés à Oporto par les milices de l'est commandées par le colonel Trant.

Le 9 octobre, l'armée française arriva au pied des lignes de Torrès-Vedras. Par une bizarrerie dont on chercherait vainement un exemple dans les autres guerres du continent, Masséna n'avait appris qu'à Leyria l'existence de ces lignes formidables devant lesquelles il allait se heurter, et auxquelles lord Wellington faisait travailler depuis dix mois. Après un combat assez vif à Alenquer, le deuxième corps s'établit à Villafranca; le sixième à Otta; le huitième à Sobral, ayant une division

de dragons à Alventre. La cavalerie du général Monbrun se porta sur le Zezere pour tenir en respect la garnison d'Abrantès, et réunir tout ce qu'on trouverait de bateaux sur le Tage. L'armée française se trouvait déjà dans une situation fort critique (1). Elle n'avait traversé depuis Almeida que des villes et des villages déserts. Les habitants, en se retirant, avaient emmené tous leurs bestiaux, détruit les moulins, coulé le vin dans les rues, brûlé les grains, et avaient même brisé les meubles.

La position occupée par les Anglais était formée de trois lignes fortifiées établies sur les contre-forts du mont Agraça, situé à quatre lieues au nord de Lisbonne, où aboutit la chaîne des montagnes qui séparent les affluents du Tage de ceux qui versent directement leurs eaux dans l'Océan. Ces contre-forts ainsi adossés à la chaîne centrale forment des retranchements naturels auxquels les vallons servent de fossés, et dont les extrémités s'appuient au Tage et à la mer. Les deux premières lignes avaient chacune de huit à dix lieues d'étendue; la troisième, servant de réduit, couvrait le port de Saint-Julien, situé à une lieue au-dessous de Lisbonne, et où, en cas de revers, devait avoir lieu l'embarquement. Le front de ces lignes était dé-

(1) Voir pièces justificatives, n° 47.

fendu par des escarpements naturels ou artificiels, par des inondations, des abatis, et par cent vingt-six redoutes ou forts entourés de fossés, palissadés, et armés de trois cent quarante pièces de canon. Plusieurs routes militaires favorisaient les mouvements des troupes en arrière de ces lignes, et un système de signaux donnait des moyens de communication rapide sur tous les points. Vingt vaisseaux et trois ou quatre cents transports, du fret de vingt-quatre mille tonneaux, stationnaient dans le Tage, prêts à recevoir les troupes anglaises en cas de retraite. Bientôt l'amiral Berkeley, qui commandait la flotte, doubla ce nombre de transports, afin d'embarquer aussi les troupes portugaises, et ceux des habitants qui voudraient émigrer.

L'armée anglo-portugaise avait reçu de nouveaux renforts. Elle avait pour réserve un corps anglais formant la garnison de Lisbonne, la garde bourgeoise de cette ville, un beau corps de soldats de marine récemment arrivé d'Angleterre, les marins de la flotte, le corps de grosse artillerie portugaise, la milice et les ordenanzas, et deux divisions espagnoles que le marquis de la Romana avait amenées d'Estramadure. Au total l'armée de lord Wellington, dans les lignes de Torrès-Vedras, s'élevait à cent trente mille hommes, dont plus de soixante-dix mille de troupes réglées et disponibles.

dant le génie, fut chargé de fortifier Punhète par une double tête de pont sur le Zezere, dans l'hypothèse où un corps resterait sur la rive droite du Tage, pour opérer par la route d'Abrantès. Il entreprit également d'immenses travaux pour couvrir Santarem, où furent établis les magasins de l'armée, un grand hôpital et des moulins.

Le général Gardanne, à qui le général Foy avait appris à Ciudad-Rodrigo que le général Loison avait traversé le Zezere, se porta le 20 novembre à sa rencontre, avec une colonne de cinq mille hommes de troupes de marche, par la route de Castelbranco à Abrantès. Il s'avança jusqu'à quatre lieues de cette dernière place; mais, arrêté par le Codès, qui ne se trouvait pas guéable, et trompé par les faux rapports d'un déserteur portugais, il crut que l'armée française était en pleine retraite, et revint à Castelbranco. Cette colonne se trouvait réduite par la faim et par les fatigues à l'état le plus affreux. Elle avait perdu quatre cents hommes morts ou égarés, et trois cents chevaux.

Au mois de décembre, le général Drouet, commandant le neuvième corps, après avoir rallié la colonne du général Gardanne à la deuxième division de son corps, forte de six mille hommes, et commandée par le général Conroux; se porta, par la rive gauche du Mondégo, d'Almeida à Leyria, où il arriva le 26, et fit sa jonction avec le sixième

corps qui y était posté. Masséna répartit les troupes de marche dans leurs régiments respectifs, et retint à Leyria le général Drouet avec la division Conroux qui fut chargée d'assurer les communications de l'armée, et de se lier avec la première division du neuvième corps qui était restée sous les ordres du général Claparède à Trancoso et à Pinhel, pour contenir les bandes portugaises du général Silveyra.

Pendant que Masséna luttait en Portugal contre les difficultés de sa situation, les autres corps d'armée faisaient en Espagne une guerre de détails dans les différentes provinces où ils étaient disséminés.

Le maréchal Victor continuait le blocus de Cadix avec le premier corps. Cette ville, assise sur un rocher situé à plus d'une lieue en mer, n'est accessible du côté de terre que par une langue de sable fort longue et fort étroite qui fait partie de l'île de Léon. Cette île est elle-même séparée du continent par le bras de mer du Santi-Petri, long de trois lieues, large de deux à trois cents mètres, et bordé d'immenses marais salants. Le pont de Zuazo sur le Santi-Petri, seule communication du continent avec l'île de Léon et Cadix, était rompu. La rive opposée était hérissée de retranchements et de batteries, et défendue par trente mille hommes, dont huit mille Anglais sous les

ordres du général Graham. Huit vaisseaux espagnols et huit frégates, venus du Ferrol, quatre vaisseaux anglais et deux frégates, croisaient à l'entrée de la baie. Le port renfermait en outre près de deux cents bâtiments de toute grandeur, dont plusieurs étaient embossés pour la défense de l'île de Léon et de la rade.

Dans cette position formidable, l'attaque de forces aussi imposantes aurait exigé de très-grands moyens. Le maréchal Victor avait à peine vingt mille hommes, et sa ligne offrait un développement de près de dix lieues, depuis la tour de Bermeja à la gauche, jusqu'à Rota, à la droite, où il devait défendre la côte et l'embouchure du Guadalquivir, pour favoriser l'arrivée par eau des convois d'artillerie et de munitions qu'il tirait de Séville. D'un autre côté, il avait été obligé de détacher un corps d'observation à Medina-Sidonia sous les ordres du général Latour-Maubourg pour couvrir ses derrières, réunir des vivres et ouvrir, par Ronda, une communication avec le général Sébastiani qui observait les frontières de Murcie. Le maréchal Victor prit donc le parti de rester sur la défensive, et il fit retrancher sa ligne sur tous les points. Le fort de Santa-Cathalina, à l'entrée de la baie et en face de Cadix, fut agrandi et armé de trente bouches à feu, dans le but de tenir au loin la flotte ennemie. La presqu'île du Trocadéro,

dont la saillie vers l'île de Léon forme, au fond de la baie, la rade intérieure et le port, fut défendue par de nombreuses batteries. On entreprit le siége du fort de Matagorda, à la pointe de cette presqu'île, où les Anglais avaient pris poste. Ce fort, avec celui de Puntalès qui lui fait face sur l'isthme de Cadix, défend l'entrée du goulet. Après plus de deux mois de travaux dans un terrain aquatique, on parvint à établir près de ce fort plusieurs batteries armées de trente-six bouches à feu, qui l'écrasèrent et contraignirent l'ennemi à l'évacuer le 22 avril. L'occupation de ce fort permit à deux pontons, *la Castille* et *l'Argonaute*, mouillés en rade, et renfermant chacun sept ou huit cents prisonniers français, de venir successivement s'échouer sur la plage où les équipages furent sauvés malgré le feu des Espagnols et des Anglais.

Aussitôt après la prise du fort de Matagorda, on construisit à droite de l'embouchure du Rio San-Pedro, le fort Napoléon, qui fut armé d'un grand nombre de mortiers à plaque pour bombarder Cadix. Ces mortiers se trouvant éloignés de plus de quatre mille mètres de la ville, ne purent y faire arriver leurs bombes. On fit couler alors à Séville des obusiers de dix pouces, dits à la Villantroys, qui, pointés à quarante-cinq degrés, portèrent leurs bombes jusqu'à cinq mille mètres, au

centre même de la ville. Mais, pour obtenir ce maximum de portée, il fallut, bien que les bombes pesassent quatre-vingt-dix livres, les remplir à moitié de plomb, et alors elles ne continrent plus assez de poudre pour éclater. Elles ne firent que très-peu d'effet, et à peine si les habitants s'aperçurent du bombardement.

Plusieurs batteries furent aussi établies contre la rade, entre le Rio San-Pedro et Puerto Sainte-Marie; d'autres le furent à Puerto Réal pour battre l'arsenal de la Carracas que l'ennemi avait fortifié et armé de cent cinquante bouches à feu, y appuyant sa gauche dans l'île de Léon. Un grand nombre de retranchements et de redoutes furent construits le long du Santi-Petri, pour contenir les sorties de l'ennemi, et couvrir Chiclana. Plus de deux cent soixante pièces de gros calibre furent ainsi mises en batterie sur toute la ligne; mais on eut beaucoup de peine à alimenter un aussi grand nombre de bouches à feu. Indépendamment de ces travaux, on établit des ponts, on ouvrit des routes avec des embranchements, pour communiquer à tous les postes. On rétablit les moulins que l'ennemi avait détruits. On créa à Xérès des magasins, un hôpital pour douze cents malades, et une grande manutention des vivres. Tous les charpentiers et tous les marins du pays furent mis en réquisition, et construisirent dans

le Rio Souraque, affluent du Santi-Petri, entre Chiclana et Puerto Réal, une flottille de péniches et de chaloupes canonnières et un grand équipage de pont de bateaux, pour forcer le passage du Santi-Petri.

Plus tard, le capitaine de vaisseau Saizieux, envoyé de France avec des marins et des ouvriers, fit construire sur la côte de San-Lucar une autre flottille de cent cinquante chaloupes canonnières, qui fut conduite à l'embouchure du Rio San-Pedro, à droite de la presqu'île du Trocadéro. Là, chaque bâtiment fut hissé sur un plancher en charpente de mille mètres de longueur, et conduit à bras d'hommes à travers la presqu'île jusque dans le canal du Trocadéro couvert par l'île Saint-Louis dans la rade intérieure. Cette flottille devait servir à faire une diversion sur les derrières de l'ennemi dans l'île de Léon, au moment de l'attaque principale de cette île du côté du Santi-Petri.

Le maréchal Soult favorisait de Séville les travaux du blocus de Cadix, et s'occupait d'organiser ses moyens de défense dans l'Andalousie. N'ayant pas de secours à attendre de France, il dut se créer des ressources de tout genre et pourvoir aux besoins de son armée (1). Il fit mettre en exploitation les

(1) Voir pièces justificatives, n° 49.

nitrières et les mines de soufre du pays. Les mines de plomb de Linarès et le cuivre que roulent les eaux du Rio-Tinto lui fournirent du métal pour faire des balles et couler des bouches à feu. Il fit construire quatre moulins à poudre et deux hauts fourneaux. Voulant utiliser en même temps les ressources qu'il pouvait tirer du commerce, il fit armer plusieurs bâtiments pour protéger le cabotage. L'immense couvent des chartreux, dit la Cartuja, situé à Séville sur la rive droite du Guadalquivir, fut entouré d'une enceinte bastionnée, armée d'artillerie, et devint une excellente citadelle pour servir en cas d'attaque de réduit à la garnison et aux administrations. On y établit les casernes, les hôpitaux et les magasins. Le faubourg de la Triana, situé sur la même rive, fut également fortifié pour servir de tête de pont. Le fort de la Niebla, qui appuyait la ligne du Rio-Tinto, fut mis en état de défense, ainsi que le fort de Huelva, situé plus en avant à l'embouchure de l'Odiel. On vit s'élever les forts de Grenade, de Malaga, d'Alcala la Réal, de Jaen, qui plus tard servirent de refuge au quatrième corps, lorsqu'il fut bloqué par l'armée espagnole de Murcie. Les postes d'Antequera, de Ronda, de Zahara, d'Olbera et de Moron, furent retranchés pour comprimer les insurrections que l'ennemi, maître de Gibraltar et de Tarifa, fomentait dans les montagnes de Ronda. Le bâti-

ment de l'inquisition à Cordoue, celui du gouvernement à Andujar, devinrent de véritables citadelles pour assurer les communications sur la grande route de Madrid. Des travaux considérables furent également entrepris pour assurer la navigation du Guadalquivir depuis Cordoue, afin de faciliter les transports du matériel et des vivres.

Le maréchal Mortier continuait de garder, avec le cinquième corps, les défilés de la Sierra-Morena, du côté de l'Estramadure. Le marquis de la Romana, dont deux divisions avaient été défaites le 5 juillet à Xérès de los Cavalleros, profitant du départ du deuxième corps, quitta Badajoz le 5 août, et s'avança avec dix mille hommes sur Séville par la grande route; mais il fut battu, le 11, à Bienvenida par la première divison du cinquième corps, commandée par le général Girard, et obligé de se retirer à Almendralejo. Le général Copons, posté sur la basse Guadiana avec trois mille Espagnols, et le général Lascy, débarqué à Moguer avec cinq mille hommes, ayant fait leur jonction, s'avancèrent vers San-Lucar pour appuyer le mouvement du marquis de la Romana. Leurs troupes furent battues et dispersées par une colonne détachée de Séville, sous les ordres du général Pépin.

Au mois de septembre, le marquis de la Romana, s'étant renforcé de quelques troupes portugaises, se mit de nouveau en campagne avec

douze mille hommes, et se dirigea par la grande route de Séville sur Santa-Olalla. Le maréchal Mortier se porta à sa rencontre avec le cinquième corps, et le défit, le 13 septembre, à Fuente de Cantos. La Romana quitta dès lors l'Estramadure avec huit mille hommes, se dirigeant sur Lisbonne, où il rejoignit l'armée de lord Wellington. Il laissa Mendizabal et Ballesteros avec douze mille hommes sur la Guadiana, pour observer le cinquième corps et couvrir les places de la frontière. Instruit de ce mouvement, l'Empereur donna aussitôt l'ordre au maréchal Soult de détacher le cinquième corps à la poursuite de la Romana, pour faire une diversion en faveur de Masséna (1).

Le général Sébastiani, commandant du quatrième corps, avait à repousser à la fois les efforts de l'armée de Murcie, forte de dix mille hommes, sous les ordres du général Freire, et à comprimer les insurrections fomentées par les Anglais dans les montagnes de Ronda. Au mois de juin, quatre mille Espagnols débarquèrent à Algéciras et se portèrent sur Ronda; mais le général Sébastiani, par un mouvement combiné avec le maréchal Victor, qui lui envoya une colonne, les força de se rembarquer à Marbella. Au mois d'août, Blake quitta Cadix avec quatre mille hommes et

(1) Voir pièces justificatives, n° 50.

vint renforcer l'armée du général Freire en Murcie. Le général Sébastiani se porta aussitôt contre lui avec sept mille hommes; mais le trouvant retranché dans une bonne position en avant de Murcie, il ne se crut pas assez fort pour l'attaquer, et revint à Grenade, que déjà les bandes menaçaient.

Le 14 octobre, les Anglais tentèrent une expédition pour s'emparer de Malaga, dont la rade était couverte de corsaires français et de bâtiments richement chargés. Dans ce but, ils débarquèrent quatre mille hommes en vue du fort de Fuentegirola, situé à quatre lieues ouest de Malaga. Le général Sébastiani accourut à leur rencontre, les culbuta, les obligea à se rembarquer, et leur fit trois cents prisonniers, au nombre desquels était lord Blayney, commandant de l'expédition. Le 2 novembre, Blake se porta à Cullar avec l'armée de Murcie, et s'avança avec sept mille hommes jusqu'auprès de Baeza. Le général Milhaud, qui se trouvait sur ce point avec une division de dragons et une brigade d'infanterie, attaque l'ennemi, lui fait perdre deux mille hommes et l'oblige à se retirer. Le général Sébastiani, qui était accouru avec des renforts, n'arriva qu'après l'action. Blake, toujours malheureux en bataille rangée, laissa au général Freire le commandement de l'armée de Murcie et revint à Cadix.

Marbella, petite ville de quatre mille âmes, située au fond d'une rade assez belle, entre Gibraltar et Malaga, offrait aux Espagnols et aux Anglais un point de débarquement fort utile, que protégeait un fort armé de dix bouches à feu, et défendu par deux cent quarante hommes. Dès le mois de juillet, le général Sébastiani, désirant s'emparer de ce point important, d'où on pouvait surveiller tout ce qui entrait et sortait de Gibraltar, avait fait entreprendre, à partir de Fuentegirola, un chemin de six lieues de développement à travers les montagnes, pour conduire de l'artillerie sans passer sous les feux d'une frégate anglaise et de deux bricks, mouillés dans la rade.

Ces travaux, abandonnés bientôt après par suite des mouvements de l'armée de Murcie et du débarquement des Anglais à Fuentegirola, furent repris dans le mois de novembre avec six cents hommes, protégés par un bataillon. Le général Sébastiani, après avoir détruit un corps d'insurgés dans les montagnes de Ronda, se rendit le 1er décembre à Malaga, d'où il se dirigea le lendemain sur Marbella avec deux mille quatre cents hommes d'infanterie, deux régiments de cavalerie, deux compagnies d'artillerie et une compagnie de sapeurs. Le 3, la ville de Marbella fut occupée, malgré les feux de l'escadre et du fort. On fit arriver de Fuentegirola, par la nouvelle route, un petit équipage de siége;

on ouvrit la tranchée devant le fort, et on éleva deux batteries, qui, armées de neuf bouches à feu, commencèrent à tirer dès le 8 au matin. Après une vive canonnade, l'escadre anglaise prit le large; mais pendant la nuit elle se rapprocha de la côte, pour recueillir la garnison qui évacua le fort et s'embarqua.

Le général Sébastiani fit remettre en état de défense le fort de Marbella. Il fit fortifier dans la ville le couvent des capucins pour servir de réduit. Il envoya un détachement démanteler le fort d'Estepona, qui, situé à cinq lieues plus loin, avait été évacué par l'ennemi. Après avoir fait retrancher quelques postes sur la nouvelle route, pour assurer les communications avec Fuentegirola et Malaga, il revint à Grenade pour se préparer au siége de Carthagène, place importante, appui de l'armée espagnole de Murcie, et point de relâche pour la flotte anglaise, intermédiaire entre Cadix et Valence.

Dans l'intérieur de l'Espagne, les bandes de guérillas avaient pris un grand accroissement depuis qu'une partie des troupes françaises étaient entrées en Portugal. Renforcées des débris des armées battues, elles désolaient le pays. En Biscaye et en Navarre, plusieurs de ces bandes, poursuivies par les colonnes de la garde impériale, s'étaient réfugiées dans les montagnes de Soria. Celle

d'Amor, forte de deux mille quatre cents hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie, fut attaquée, le 6 septembre, près de Soria par le général Roguet, qui lui tua six cents hommes. Les bandes de Porlier éprouvèrent aussi de graves échecs du côté de Potès, ainsi que celles de Longa en Biscaye et de Mina en Navarre, qui furent en partie dispersées. Porlier, étant parvenu à reformer ses bandes, s'avança le 15 septembre sur Oviédo avec trois mille hommes. Il fut battu par le général Bonet, qui lui tua quatre cents hommes, lui fit cent prisonniers et détruisit sa cavalerie. Cette attaque de Porlier était combinée avec celle que les Anglais et les Espagnols firent sur Gijon, deux jours après, avec cinq frégates, deux bricks et plusieurs transports. Ils débarquèrent trois mille hommes, s'emparèrent de quelques bâtiments qui étaient dans le port; mais, apprenant l'échec de Porlier, ils se rembarquèrent et se dirigèrent sur Santona, où ils se présentèrent le 23 octobre, et firent un débarquement sur la côte. L'arrivée de quelques troupes du général Caffarelli et une tempête violente, qui leur fit perdre plusieurs transports, les forcèrent à se retirer.

Sur les confins de l'Aragon et de la basse Catalogne, le général Suchet, poursuivant ses succès, se préparait au siége de Tortose. La présence de l'armée espagnole de Bassecourt à

Valence, et de celle d'O'Donell à Tarragone, ne lui permettant de s'avancer sur cette place que par les bords de l'Èbre, il fit ouvrir une route de près de vingt lieues de long sur la rive droite de ce fleuve, et dès le 2 juillet, il bloqua la tête de pont de Tortose. Un corps fut détaché sur la Cenia pour observer l'armée de Valence. Les troupes françaises restèrent près de six mois dans ces positions avancées, ne pouvant faire arriver que successivement le matériel réuni à Méquinenza, et attendant le septième corps qui devait couvrir le siége du côté de Tarragone. Pendant tout ce temps, elles furent en butte aux attaques des deux armées espagnoles qu'elles séparaient, et aux sorties de la garnison de Tortose; néanmoins elles parvinrent à repousser les tentatives de l'ennemi et conservèrent leurs positions.

Le maréchal Macdonald, qui avait remplacé le maréchal Augereau après sa retraite sur Girone, avait reçu l'ordre de s'avancer de nouveau avec le septième corps vers les frontières de l'Aragon, pour couvrir le siége de Tortose. Il commença par faire entrer à Barcelone un convoi considérable de vivres, et se porta, le 13 juin, à Reus. Traversant ensuite les défilés de Monblanch, il se réunit, le 20 août, au général Suchet à Lérida. La disette de vivres était un obstacle continuel aux opérations du septième corps. Il trouva des ressources

à Lérida; mais, pour ne pas les épuiser, le maréchal Macdonald étendit ses camps à Tarrega et à Cervera. Il resta près de deux mois dans ces positions, attendant que le général Suchet eût achevé le transport de son artillerie pour commencer le siége de Tortose.

O'Donell ne resta pas spectateur oisif de cette situation. Voyant le maréchal Macdonald établi près de Lérida, il jugea que le moment était favorable pour tenter un coup de main vers la haute Catalogne, restée presque dégarnie de troupes. Il sort le 6 septembre de son camp retranché de Tarragone, s'avance à marches forcées le long de la mer, contenant adroitement, par des démonstrations simulées, les garnisons de Barcelone et d'Hostalrich, et fond à l'improviste, le 14, sur la brigade du général Schwartz, cantonnée à la Bisbal, à trois quarts de lieue de Girone. Il était appuyé par une escadre anglo-espagnole, qui attaquait en même temps Palamos et San-Feliu de Guixol. Les Français, surpris par des forces décuples, opposèrent la plus vive résistance : mais, obligés de céder au nombre, ils se retirèrent dans un vieux château où ils finirent par capituler. Quinze cents hommes mirent bas les armes. Ces prisonniers furent embarqués et conduits à Tarragone, où O'Donell, blessé grièvement, rentra en triomphe au milieu d'une population ivre de joie. Pour ce fait

d'armes, la junte suprême lui décerna le titre glorieux de comte de la Bisbal.

Ce succès électrisa les Catalans; l'audace et la férocité des paysans n'eurent plus de bornes. Ils massacrèrent impitoyablement tous les détachements qu'ils surprirent sur les routes. Cependant un convoi considérable pour Barcelone était préparé à Girone : craignant qu'il ne fût pris en route, le maréchal Macdonald ajourna la coopération qu'il devait prendre au siége de Tortose, et revint le 10 novembre à Girone, d'où il repartit le 22 pour Barcelone, escortant le convoi qu'il y introduisit le 25. Il quitta cette ville dans les premiers jours de décembre pour se porter sur l'Èbre, et arriva à Mora le 13 décembre avec quinze mille hommes. Le général Suchet, qui avait achevé ses préparatifs, commença aussitôt les opérations du siége de Tortose. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*)

CAMPAGNE DE 1811.

I.

La situation de Masséna à Santarem devenait chaque jour plus critique. L'armée française ne vivait que de maraudes. La junte de Lisbonne avait décrété la peine de mort contre tout Portugais qui n'abandonnerait pas sa demeure à l'approche des Français; et ces infortunés, en fuyant dans les

lieux les plus déserts, emportaient avec eux leurs effets, leurs provisions, emmenaient leurs bestiaux, et détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient enlever. Les maraudeurs se répandaient à quinze, vingt et jusqu'à quarante lieues, fouillant les vallées, les montagnes, les cavernes, les îles au milieu des rivières, pour y découvrir ce que les habitants y avaient caché.

Ces ressources, si péniblement acquises, furent bientôt épuisées. Les privations engendrèrent des maladies qui firent de grands ravages. L'armée ne comptait que quarante-six mille hommes présents sous les armes, non compris les troupes du neuvième corps; et, pour échapper à une ruine totale, il était indispensable qu'elle quittât ses positions. Le maréchal Masséna, voulant se jeter dans l'Alentejo, avait fait préparer des moyens de passer le Tage; et, dès le 10 janvier, après moins de six semaines de travaux, il avait à l'embouchure du Zezere un équipage de pont de quatre-vingt-dix bateaux, deux ponts volants, un bac et huit nacelles. Mais lord Wellington, prévoyant son dessein, avait détaché le général Hill avec quinze mille hommes et plusieurs corps de milices sur la rive gauche du Tage. Le maréchal Beresford, qui, bientôt après, prit le commandement de ces troupes, fit élever des retranchements et des batteries en face de Punhète, et essaya, à plusieurs reprises, d'incen-

dier avec des fusées à la Congrève les bateaux qui s'y trouvaient réunis. En même temps, il se mit en communication avec la garnison d'Abrantès par le pont de cette place, menaçant directement par la rive droite du Tage les établissements de Punhète. D'un autre côté, de fortes réserves se trouvaient à Villanova, prêtes à se diriger partout où les Français tenteraient le passage. Lord Wellington avait porté son quartier général à Cartaxo, et son avant-garde s'était avancée sur le Rio-Mayor; le reste de ses troupes gardait les lignes de Torrès-Vedras.

Napoléon, instruit par le général Foy de la situation des affaires en Portugal, avait réitéré l'ordre au maréchal Soult de se porter en Estramadure avec le cinquième corps et ce qu'il pourrait y joindre de troupes disponibles de l'Andalousie, et de s'avancer dans l'Alentejo jusqu'au bord du Tage, pour faciliter à l'armée de Portugal l'établissement d'un pont sur ce fleuve (1). Masséna devait, en attendant l'arrivée du maréchal Soult, faire de nouveaux efforts pour rester dans ses positions (2), afin de contenir lord Wellington avec toutes ses forces dans l'angle de Lisbonne, et de le forcer à continuer les énormes dépenses qu'il était obligé

(1) Voir pièces justificatives, n° 51.

(2) Voir pièces justificatives, n° 52.

de faire pour nourrir son armée et la population réfugiée derrière ses lignes. Le maréchal Bessières reçut l'ordre de réunir à Valladolid toutes les réserves et d'en former l'armée du Nord, afin de surveiller la frontière de Portugal, et, en cas de besoin, de porter secours à Masséna (1). Il dut préparer la démolition d'Almeida, approvisionner Ciudad-Rodrigo, faire de grands amas de vivres à Salamanque, et porter un corps de six mille hommes sur la frontière, pour appuyer le neuvième corps qui resta à la disposition de Masséna. Le roi Joseph fut instruit de toutes ces dispositions, et dut envoyer sur Coria une colonne de l'armée du centre, pour avoir des nouvelles de l'armée de Portugal.

Le maréchal Soult jugea nécessaire au succès de ses opérations de s'emparer d'abord de Badajoz, place importante située sur la grande route de Lisbonne, qui devait assurer ses derrières, lui donner un pont solide sur la Guadiana et un lieu de dépôt sur la frontière de l'Alentejo. Il lui était d'autant plus utile de se rendre maître de ce point d'appui, que l'ennemi tenait encore sur la même frontière les places d'Olivenza, d'Elvas, de Campo-Mayor, et les forts de Jurumenha, d'Alburquerque et de Valencia. Le siége de Badajoz était en effet

(1) Voir pièces justificatives, n° 53.

indispensable; mais il aurait dû être fait dix mois plus tôt. Avant donc de se mettre en route, le maréchal Soult fit préparer un équipage de siége de trente-quatre bouches à feu et un approvisionnement de soixante mille livres de poudre. L'immense arsenal de Séville, qui avait fourni deux cent soixante pièces pour armer les lignes du blocus de Cadix, put encore donner les moyens d'organiser ce matériel. Le génie forma un parc d'outils; l'administration réunit des subsistances; et, comme on manquait de moyens de transport, le maréchal mit en réquisition dans le pays deux mille cinq cents voitures attelées de bœufs.

Ces préparatifs exigèrent plus d'un mois. Enfin, le 2 janvier, le maréchal Soult partit de Séville pour mettre son armée en mouvement. Le cinquième corps, désigné pour l'expédition, était formé de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. Le maréchal Soult le renforça de la division de dragons du général Latour-Maubourg, du vingt-septième de chasseurs, du quatrième de chasseurs espagnols, et d'un personnel assez considérable de l'artillerie et du génie. La force de cette armée était d'environ dix-huit mille hommes, dont quatre mille de cavalerie. Une brigade du premier corps et plusieurs détachements du quatrième durent, en outre, couvrir les communications.

Les troupes françaises franchirent les défilés de la Sierra-Moréna en trois colonnes. A la droite, le général Girard, avec la première division du cinquième corps et la cavalerie du général Latour-Maubourg, s'avança par le chemin difficile qui conduit de Cordoue à Llerena; au centre, le maréchal Soult et le maréchal Mortier suivirent la grande route de Badajoz, avec la brigade de cavalerie légère du général Briche, la division du général Gazan, et le matériel de l'artillerie et du génie; à la gauche, un bataillon et un détachement de cavalerie s'avancèrent par le chemin d'Aracena et de Fuentès de Léon.

Les forces que la Romana avait laissées sur la Guadiana, en quittant l'Estramadure, se composaient de deux divisions commandées par Mendizabal et Ballesteros, d'une brigade de cavalerie espagnole sous les ordres du général Butron, et d'une brigade de cavalerie portugaise sous les ordres du général anglais Medden; au total, environ douze mille hommes. Le 3 janvier, l'avant-garde du général Latour-Maubourg rencontra à Usagre, en avant de Llerena, la division de Mendizabal et la cavalerie hispano-portugaise. L'ennemi se retira sans combattre sur Almendralejo et sur Mérida, où il repassa la Guadiana. Le même jour, le maréchal Soult et le maréchal Mortier arrivèrent à Monasterio avec la colonne du centre, un moment

après Ballesteros, qui, avec cinq mille hommes, venait de prendre position à Calera. Le maréchal Mortier le fit attaquer par la brigade Pépin et le deuxième de hussards. Le combat dura trois heures. L'ennemi, culbuté, s'enfuit dans la direction de Fregenal. La nuit, qui survint, empêcha de le poursuivre.

Quoique avancée, la saison promettait d'être favorable; mais tout à coup survint une tempête des plus violentes qui opposa de grands obstacles à la marche de l'armée. Une pluie abondante mêlée de grêle forma des torrents qui détruisirent tous les chemins. Le temps devint si affreux que le courage du soldat en fut abattu. Plus de trois cents chariots attelés de bœufs furent abandonnés par leurs conducteurs, et une grande partie des vivres et des munitions fut perdue. La route, d'abord assez bonne au commencement des opérations, et réparée encore par une compagnie de sapeurs, fut horriblement dégradée par la multiplicité des charrois. Le pays qu'on traversait n'offrait d'ailleurs que des terres sauvages, des bruyères infertiles et sans ressources, où l'on trouvait à peine des traces d'habitations. Enfoncés dans la boue, sans abri, et souvent sans feu pour sécher leurs vêtements trempés par la pluie, les hommes manquaient encore de pain. Les convois, tirés par des bœufs indociles que les soldats conduisaient avec des

baïonnettes, faisaient à peine une lieue et demie par jour.

Malgré tous ces obstacles, les colonnes d'infanterie et de cavalerie se trouvèrent réunies le 4 à Fuentès de Cantos, d'où elles se portèrent le 5 à Los Santos et à Zafra. Le 6, la cavalerie légère du général Briche s'empara du pont de Mérida sur la Guadiana. Mendizabal, après avoir jeté à la hâte quatre mille hommes dans Olivenza, s'était replié sur Badajoz avec le reste de sa colonne.

Ce début de la campagne donnait le plus grand espoir pour la suite des opérations, puisque l'ennemi, au lieu de concentrer ses forces sur Badajoz pour défendre la Guadiana, était déjà dispersé, et avait abandonné le pont de Mérida qu'il aurait pu faire sauter. Le maréchal Soult jugea qu'avant l'arrivée du matériel, qu'il avait été obligé de laisser en arrière, il aurait le temps de s'emparer d'Olivenza, petite place qui, située à deux lieues de la Guadiana, pouvait servir de dépôt à l'armée en attendant la prise de Badajoz, et ne paraissait pas devoir faire beaucoup de résistance. L'année précédente, le maréchal Mortier y était entré sans obstacle, lors du premier mouvement du cinquième corps sur Badajoz; et, depuis lors, les Espagnols avaient paru la négliger. Après avoir fait une première reconnaissance des fortifications de Badajoz, le maréchal Soult se porta donc,

le 11 janvier, sur Olivenza. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*)

Le général Gazan était resté en arrière avec sa division, entre Fréjenal et Monasterio, pour protéger la marche des convois sur la route de Séville, et réunir le matériel sous l'appui du château de Zafra, qui dans ce but fut mis en état de défense. Après son échec du 3 janvier, Ballesteros s'était rejeté vers la basse Guadiana, où il se renforça d'une partie des troupes que le général Copons commandait dans le comté de Niebla. Le général Gazan se mit à sa poursuite le 18 janvier, appelant à lui le général Rémond qui, avec une colonne mobile de douze cents hommes, était chargé de surveiller la ligne de Rio-Tinto vers Niebla. Le 25 janvier, il attaque les Espagnols sur les hauteurs de Villanueva de Castillejos, les met en fuite, et les oblige de traverser la Guadiana pour se réfugier en Portugal. Il prit ensuite la route d'Olivenza, et le général Rémond retourna à Niebla.

A la droite de l'armée, le général Briche, après s'être emparé de Mérida, avait été chargé, avec sa brigade de cavalerie légère, de nettoyer la rive droite de la Guadiana, et d'intercepter les secours que l'ennemi tenterait de jeter dans Badajoz. Sur la rive gauche, le général Latour-Maubourg devait, avec sa division de dragons, contenir la garni-

son de cette place et couvrir le siége d'Olivenza. Le général Briche s'avança jusque sous les murs de Campo-Mayor, et enleva plusieurs convois aux Espagnols; mais il ne put empêcher que Mendizabal, qui s'était retiré avec trois mille hommes de cavalerie à Alburquerque, où il avait été renforcé par la brigade de D. Carlos España, venue des environs d'Abrantès, ne fît entrer dans Badajoz une forte colonne d'infanterie et de cavalerie. Ce mouvement de l'ennemi, paraissant avoir pour objet de secourir Olivenza, le général Briche reçut du maréchal Soult l'ordre de repasser sur la rive gauche de la Guadiana. Il prit position, le 17 janvier, à Talavera la Réal, où il fut appuyé par une brigade de dragons, de la division Latour-Maubourg, postée non loin de là à Valverde de Leganos. Les Espagnols, au nombre de quinze cents hommes, vinrent l'attaquer le 20 janvier, mais ils furent repoussés. Olivenza se rendit le 23 janvier : on y laissa une petite garnison. Sur ces entrefaites, le maréchal Soult, ayant de nouveau reçu de l'Empereur l'ordre de s'avancer au secours de Masséna (1), partit de cette place le 26, pour aller assiéger Badajoz. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*)

Le général Lahoussaye avait été détaché de l'ar-

(1) Voir pièces justificatives, n°s 54 et 55.

mée du centre et envoyé de Talavera de la Reyna, par le roi Joseph, avec une colonne de trois mille hommes d'infanterie et de cinq cents de cavalerie, pour avoir des nouvelles de la marche du maréchal Soult. Il traversa le Tage au pont de l'Arzobispo, et arriva le 22 janvier à Truxillo, d'où il communiqua à Miajada le 24, avec une reconnaissance du cinquième corps, sortie de Mérida. Le maréchal Soult désirait qu'il se portât vers Caceres pour couvrir la droite de l'armée devant Badajoz. Peut-être aussi espérait-il en l'appuyant pouvoir ouvrir plus promptement une communication avec Masséna; mais le général Lahoussaye avait l'ordre formel du roi Joseph, de revenir sur la rive droite du Tage, et de pousser des reconnaissances vers Abrantès, pour avoir des nouvelles de Masséna. Parvenu à Talavera de la Reyna le 1er février, le général Lahoussaye se porta, le 21, à Plasencia, d'où il poussa des partis le 23 et le 24 vers Coria et Alcantara. Le manque de vivres l'ayant contraint de rétrograder, il reçut de nouveau du roi Joseph l'ordre de se porter sur Truxillo. Le temps perdu par toutes ces marches rendit nuls les services que l'on pouvait attendre de cette colonne.

A la nouvelle du mouvement offensif du maréchal Soult, lord Wellington avait renvoyé en toute hâte en Estramadure les deux divisions

espagnoles qui l'avaient rejoint sur le Tage. Mendizabal en eut le commandement en remplacement du marquis de la Romana, qui venait de mourir subitement à Cartaxo; et, avec les troupes qu'il avait déjà, il se trouva à la tête de douze mille hommes. Il vint prendre position le 6 février, sous les murs de Badajoz, occupant les hauteurs de la rive droite de la Guadiana en avant du fort San-Cristoval. Le maréchal Soult détruisit cette armée, le 19 février, à la bataille de la Gevora; il ne s'en échappa que quelques milliers d'hommes. Badajoz se rendit le 11 mars, après trente-huit jours de siége; sa garnison comptait encore près de huit mille hommes. Depuis son départ de Séville, le maréchal Soult s'était emparé de deux places fortes, il avait tué ou dispersé vingt-quatre mille hommes, pris vingt-cinq drapeaux, et fait dix-sept mille prisonniers, avec des forces qui à peine excédaient ce nombre. Néanmoins le but principal de son expédition se trouva manqué.

Masséna n'avait pu attendre la chute de Badajoz pour commencer sa retraite. Ses nouveaux efforts pour se procurer des vivres et des fourrages n'avaient produit que de très-faibles résultats. A la fin de février, les maraudeurs ne rapportaient plus rien, bien que les deux tiers de l'armée s'occupassent à fouiller les campagnes. Les soldats ne vivaient plus que de châtaignes et

de glands; et, habitués depuis cinq mois à un maraudage organisé, ils ne connaissaient plus le frein de la discipline. Cette armée naguère si belle était dans la plus grande détresse, et se trouvait considérablement réduite par les attaques des milices, le manque de vivres et les maladies. L'ennemi, au contraire, avait reçu de nombreux renforts, et devenait chaque jour plus entreprenant, principalement vers Leyria. Tout annonçait qu'il se disposait sérieusement à reprendre l'offensive. S'il en eût été ainsi, la perte de l'armée française paraissait inévitable. Obligée, pour vivre, de se disséminer sur une grande étendue de terrain, elle ne pouvait plus subsister du moment où elle aurait été forcée de se concentrer pour combattre.

Masséna avait été instruit, par les journaux anglais et par quelques paysans, de l'arrivée du cinquième corps sur la frontière de l'Alentejo. Il avait même entendu pendant quelque temps le canon de Badajoz, mais depuis vingt jours le bruit avait cessé. Ne voyant rien paraître, il crut que le maréchal Soult avait été obligé de se retirer; alors il songea lui-même à faire sa retraite sur Coïmbre pour y prendre la ligne du Mondégo (1), projet que l'Empereur avait lui-même adopté, afin de pouvoir, au mois de septembre et après les récol-

(1) Voir pièces justificatives, n° 56.

tes, combiner une attaque contre les Anglais avec les armées de Portugal, du midi, et du centre (1). Mais pour exécuter son mouvement de flanc devant une armée très-supérieure, Masséna devait cacher son dessein. Il manœuvra donc de manière à laisser croire à l'ennemi qu'il voulait traverser le Tage à Punhète, ou se retirer derrière le Zezere pour gagner Castelbranco. En conséquence, tous les bateaux furent réunis en un point du fleuve où l'on simula les apprêts du passage. Le 5 mars, à huit heures du soir, le huitième corps, qui occupait Tremès et Alcanhede, commença de se replier sur Pernès, et de là sur Torrès-Novas. En même temps, le deuxième corps se dirigeait avec les bagages et les malades, de Santarem sur Thomar et Espinhal. Le maréchal Ney rassembla le sixième corps et la cavalerie du général Montbrun à Leyria, pour contenir l'ennemi sur le Lys, menaçant de se porter sur Torrès-Vedras.

Lord Wellington resta ainsi plusieurs jours incertain sur le parti que Masséna voulait prendre. Ce ne fut que le 7 mars qu'il connut, par l'incendie des équipages de pont préparés sur le Tage, la direction du mouvement de retraite de l'armée française vers Coïmbre. Alors il se borna à faire

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 57 et 63.

suivre le deuxième corps dans la direction de Thomar, par quelques détachements de cavalerie et d'infanterie; il fit suivre d'une plus forte colonne le huitième corps, qui marchait sur Pombal pour y reprendre la grande route de Coïmbre; et avec la masse de ses forces, il se porta sur Leyria pour déborder l'armée française et arriver avant elle sur le Mondégo. Un corps de dix mille hommes, récemment arrivé d'Angleterre, avait été laissé exprès sur les transports, pour être débarqué à Figuéra, à l'embouchure du Mondégo, remonter cette rivière par la rive droite, et être en mesure d'attaquer de front la tête de l'armée française, lorsqu'elle se présenterait devant Coïmbre.

Le 9 mars, le sixième corps, le huitième, la deuxième division du neuvième et la cavalerie du général Montbrun se trouvèrent réunis dans une vaste plaine en avant de Pombal. On s'attendait à une action générale. L'ennemi se déploya avec audace et entra dans Pombal; mais il en fut vigoureusement chassé, et Masséna put se replier derrière la Soure. Continuant ensuite sa retraite sur Coïmbre, il arriva le 12 mars à Condeixa. Le maréchal Ney, qui commandait l'arrière-garde, s'était arrêté la veille avec une division sur les hauteurs de Redinha, pour couvrir la retraite de l'armée à travers un très-long défilé, et donner le temps aux bagages de passer. Il fut attaqué le lendemain dans cette po-

sition par trente mille hommes; il s'y maintint néanmoins toute la journée par des efforts de valeur, et, à la nuit tombante, il se retira en bon ordre pour rejoindre le gros de l'armée à Condeixa. Pendant ce combat, l'avant-garde française, sous les ordres du général Montbrun, s'était avancée jusqu'au faubourg de Coïmbre, sur la rive gauche du Mondégo. Le colonel Trant, commandant les milices de l'Est, avait détruit deux arches du pont et posté en arrière un bataillon et quelques pièces de canon. Lui-même défendait les gués de la rivière. Le canon de Redinha l'avait prévenu de l'arrivée de l'armée anglaise, et il savait que la colonne de dix mille hommes débarquée à Figuéra remontait le Mondégo pour se jeter dans Coïmbre.

Masséna, croyant Coïmbre plus fortement occupé qu'il n'était réellement, désespéra d'y forcer le passage du Mondégo, et ne le tenta même pas. Sa position devenait extrêmement critique; arrêté en tête et pressé en queue, il était menacé d'être tourné à gauche par lord Wellington, qui manœuvrait pour le devancer sur la Deuca. Il quitta aussitôt Condeixa pour prendre la mauvaise route de Miranda de Corvo, la seule qui lui restât; lui-même s'avança avec les divisions Loison et Clausel pour s'opposer au mouvement de lord Wellington, qui menaçait sa gauche, et pour essayer de se

mettre en communication avec le deuxième corps, qui se trouvait à Espinhal.

Le 14 mars, l'armée française prit position à Miranda, après avoir échappé au danger le plus imminent d'être enveloppée. La lenteur des mouvements de lord Wellington la sauva. Le général Montbrun, qui s'était avancé jusque vis-à-vis de Coïmbre, ne parvint qu'avec la plus grande peine à rejoindre l'armée à Miranda; on l'avait cru perdu. Le deuxième corps, qui couvrait la gauche vers Espinhal, se dirigeant sur Lourosa, communiqua dès ce moment avec l'armée.

Masséna continua son mouvement rétrograde pendant la nuit. Les colonnes étaient encombrées de bagages; la plupart des compagnies avaient jusqu'à vingt mulets ou ânes à leur suite, pour porter les bagages et les vivres. Un ordre du jour prescrivit de couper les jarrets à tous ces animaux et de brûler les charrettes et les équipages de luxe. Ainsi allégées dans leur marche, les troupes françaises arrivèrent le 15 mars au matin sur la Ceira, et firent halte à Foz-d'Arunce, derrière cette rivière. Le maréchal Ney se tint toute la journée avec deux divisions sur les hauteurs de la rive gauche qui commandent les abords du pont. L'ennemi se présenta dans l'après-midi et attaqua immédiatement cette arrière-garde. La mêlée fut vive et sanglante et se prolongea jusqu'à la nuit. Ce-

pendant les Français conservèrent leurs positions et ne se replièrent qu'à onze heures du soir sur la rive droite de la Ceira, dont ils firent sauter le pont. L'armée continua sa retraite sur l'Alva, qu'elle traversa le 17 mars, après avoir rétabli le pont de Murcella, détruit par les paysans qui en défendaient les approches. Masséna aurait désiré s'arrêter quelques jours sur cette rivière; mais l'ennemi s'étant rendu maître du pont de Pombeiro, situé à deux lieues en amont et défendu seulement par un bataillon, menaça les derrières de l'armée et ses communications avec le deuxième corps qui se trouvait dans les environs de Lourosa. Ces mouvements déterminèrent l'armée française à continuer, dès le soir même, sa retraite sur Celorico, où elle arriva le 21 mars, presque sans avoir vu l'ennemi (1).

Là, Masséna avait le choix de se retirer sous l'appui du canon d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, ou de prendre à Guarda, sur la Sierra d'Estrella, une position de flanc qui le rapprochait du Tage, lui permettait de se lier avec l'armée du centre vers Madrid et avec l'armée du midi sur la Guadiana, et lui donnait le moyen de manœuvrer encore contre les Anglais. Il préféra ce dernier parti, quoique contraire au désir général des officiers et soldats de l'armée, qui voulaient rentrer

(1) Voir pièces justificatives, n° 58.

au plus vite en Espagne pour s'y reposer de leurs fatigues et se procurer des vivres. Le maréchal Ney, qui depuis le commencement de la campagne était en scission ouverte avec le général en chef, refusa positivement d'obéir, préférant de ramener l'armée directement sur Almeida, et de là sur Salamanque, pour y prendre des cantonnements. Le général en chef, irrité d'un refus qui compromettait son autorité, crut devoir renvoyer ce maréchal de l'armée, pour y rétablir la subordination par un exemple de sévérité sur l'un de ses premiers chefs, et il donna le commandement du sixième corps au général Loison (1). Il envoya ses malades à Ciudad-Rodrigo et fit reconnaître Alcantara, Coria, ainsi que tout le pays compris entre le Tage et la Guadiana, pensant que la position du Tage était la meilleure à prendre, s'il pouvait y trouver des vivres. Mais, le 29 mars, lord Wellington s'étant présenté devant Guarda, Masséna se replia derrière la Coa. Dans cette retraite, l'armée française perdit mille deux cents maraudeurs qui n'eurent pas le temps de rejoindre leurs régiments.

Le deuxième corps prit position à Sabugal, où se trouve sur la Coa un beau pont en pierre, à la jonction des grandes routes de Guarda et de Castelbranco. Le huitième corps fut placé en arrière

(1) Voir pièces justificatives, n°s 59 et 60.

à Alfayates. Le sixième corps s'étendit à la droite le long de la Coa. Masséna conservait encore dans cette position la possibilité d'opérer, soit sur Coria, soit sur Ciudad-Rodrigo, et il donnait le temps au maréchal Bessières d'arriver à son secours avec l'armée du Nord (1), et de compléter les approvisionnements d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo. Mais bientôt lord Wellington parut avec son armée, et, le 3 avril, il attaqua le deuxième corps à Sabugal avec des forces supérieures. Le combat se soutint longtemps avec le plus vif acharnement; à la fin, le général Reynier fut obligé de se retirer sur Alfayates, en se frayant, les armes à la main, un passage à travers l'ennemi qui déjà l'entourait. Cette affaire nous coûta sept cents hommes. Masséna, obligé d'en revenir à l'opinion du maréchal Ney, se retira sous les murs de Ciudad-Rodrigo, autant pour éviter des engagements désavantageux, que pour mettre un terme à l'affreuse pénurie à laquelle son armée était en proie (2). Le détour qu'il avait fait par Guarda permit à l'ennemi de bloquer Almeida, avant que cette place fût complétement approvisionnée. Quelques jours après, Masséna vint prendre des cantonnements à Salamanque, pour remettre l'armée de ses fatigues.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 61.

(2) Voir pièces justificatives, n° 62.

De leur côté, les Anglo-Portugais, manquant de vivres, repassèrent les montagnes, et s'établirent dans les environs de Celorico, afin d'être plus à portée de leurs magasins établis à Viseu et à Coïmbre. Un corps de vingt mille hommes, sous les ordres du général Spencer, resta sous les murs d'Almeida, pour bloquer cette place, où se trouvait le général Brenier avec une faible garnison.

Le maréchal Soult était encore sous les murs de Badajoz, lorsqu'il apprit, le 8 mars, que Masséna avait quitté Santarem pour se diriger sur le Mondégo. Cette retraite ne lui permettait pas de donner suite à ses succès; il quitta Badajoz le 14, avec une partie de ses troupes, pour rentrer en Andalousie, où l'état des affaires exigeait son prompt retour. Un corps anglais, de sept mille hommes, commandé par le général Graham, avait quitté Cadix et était débarqué le 27 février à Algéciras, pour se joindre à quinze mille Espagnols venus aussi de Cadix sous les ordres du général la Peña et déjà débarqués à Tarifa. Ces troupes s'avancèrent le long de la côte par Vejer et Conil, pour attaquer Chiclana. Afin de favoriser cette opération et d'assurer la retraite, le général Zayas, qui était resté dans l'île de Léon avec six mille Espagnols, jeta, le 2 mars, un pont de radeaux sur le canal de Santi-Petri, près de son embouchure, et fit commencer aussitôt une tête de pont

qu'il mit sous la garde de mille hommes. Le maréchal Victor, affaibli par le départ de deux régiments d'infanterie et de cinq régiments de cavalerie, envoyés en Estramadure, n'avait que douze mille hommes, dont deux mille, sous les ordres du général Cassagne, couvraient les derrières à Medina Sidonia. Instruit des projets de l'ennemi, il demanda des secours au général Sébastiani, et donna l'ordre au général Villatte, qui se trouvait à Chiclana, d'attaquer immédiatement la tête de pont des Espagnols, en avant du Santi-Petri. Cette attaque eut lieu le 3 mars, par quatre compagnies; l'ennemi, quoique protégé déjà par une ligne de palissades et de chevaux de frise, fut culbuté par nos troupes et perdit huit cents hommes tués, noyés ou pris : le pont lui-même fût resté en notre pouvoir, si l'attaque eût été faite avec des forces plus considérables. Le maréchal Victor arriva le 5 mars à Chiclana avec ses réserves, au moment où l'armée anglo-espagnole s'avançait par Conil et la tour de Borossa, pour se réunir aux troupes de Zayas, qui débouchaient en même temps de l'île de Léon. Aussitôt il envoie le général Villatte avec trois mille hommes contenir Zayas, et se porte, avec ce qu'il avait de troupes, environ six mille hommes, des divisions Laval et Ruffin, contre l'armée anglo-espagnole, qui se trouvait engagée entre la mer et le bois de Chiclana. Profitant de la

situation critique de l'ennemi dans ce défilé, il débouche des bois et attaque les Anglais, qui se trouvaient à la queue de la colonne. Après deux heures et demie du combat le plus vif, dans lequel l'ennemi perdit trois mille cinq cents hommes, le maréchal Victor, ne pouvant mettre les Anglais en déroute, et, lui-même, ayant déjà éprouvé une perte de deux mille trois cents hommes, dut se retirer à Chiclana, ainsi que le général Villatte. Il s'attendait le lendemain à une attaque générale; mais les Anglais, irrités contre les Espagnols, qui ne les avaient que très-faiblement soutenus dans le combat de la veille, ne voulurent pas engager une nouvelle action, et se contentèrent d'observer nos lignes. D'un autre côté, Ballesteros, après avoir rallié sa division, avait forcé la ligne du Rio Tinto, défendue par le général Rémond, et s'était avancé jusqu'à San-Lucar, d'où il menaçait à la fois Séville et le blocus de Cadix. Les choses en étaient là, lorsque l'arrivée du maréchal Soult détermina l'ennemi à se retirer.

Un orage plus menaçant gronda bientôt aux environs de Badajoz. Après l'affaire de Pombal, lord Wellington jugeant que Masséna ne songeait plus qu'à la retraite, avait dirigé sur l'Alentejo le maréchal Beresford avec treize mille hommes d'infanterie et quelques corps de cavalerie, pour arrêter les progrès de l'armée du midi. Ce corps traversa le

Tage le 17 mars et s'avança par Portalègre sur Elvas. Le maréchal Mortier était resté sur la Guadiana avec le cinquième corps, pour continuer l'attaque des points fortifiés que l'ennemi tenait encore sur la frontière de l'Alentejo. Son avant-garde, sous les ordres du général Latour-Maubourg, s'empara des forts d'Alburquerque et de Valencia, pendant que lui-même faisait le siége de Campo-Mayor. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*) Cette place se rendit le 21 mars. Le maréchal Mortier revint à Badajoz, et s'attendait à jouir paisiblement du fruit de ses conquêtes, lorsque le maréchal Beresford parut le 25 mars devant Campo-Mayor. Le général Latour-Maubourg était resté sous les murs de cette place avec deux bataillons et cinq cents chevaux pour en retirer le matériel. Cette arrière-garde fut chargée par la cavalerie anglaise qui en dispersa une partie et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Badajoz, où elle faillit entrer pêle-mêle avec eux.

Le maréchal Mortier ne se trouvant pas assez fort pour rester sur la Guadiana, fit approvisionner Badajoz et se replia sur Llerena, afin de couvrir les passages de la Sierra-Morena qui conduisent en Andalousie.

Le maréchal Beresford concentra ses troupes dans les environs d'Elvas, traversa la Guadiana à Jurumenha, le 4 avril, et vint assiéger Olivenza.

Cette place, qui n'avait qu'une garnison de quatre cents hommes, se rendit le 15 avril. Lord Wellington arriva cinq jours après à l'armée du maréchal Beresford, qui investit Badajoz. Il fit les reconnaissances nécessaires pour commencer le siége de cette place. Le maréchal Soult, inquiet des projets des Anglais sur l'Andalousie, avait déjà demandé des renforts à l'Empereur, qui ordonna plusieurs dispositions pour la défense de cette province (1).

Cependant Masséna, craignant pour la place d'Almeida, qui, investie à l'improviste, n'avait de vivres que pour un mois, réunit vers la fin d'avril un convoi pour la ravitailler (2). Cette opération devait entraîner une grande bataille. L'armée de Portugal, très-affaiblie par les pertes successives d'une longue et pénible retraite, comptait à peine trente-cinq mille hommes présents sous les armes. La cavalerie n'avait que deux mille chevaux en état de marcher, et l'artillerie ne pouvait manœuvrer qu'une douzaine de pièces. L'armée fut renforcée de tout le neuvième corps, fort d'environ treize mille hommes, et composé des divisions Conroux et Claparède et de la brigade de cavalerie du général Fournier. Masséna, espérant en outre être appuyé par l'armée du nord, sollicita longtemps des se-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 63.

(2) Voir pièces justificatives, n° 64.

cours du maréchal Bessières (1); mais il n'obtint que la brigade de cavalerie légère du général Watier, forte de huit cents hommes, un détachement de huit cents grenadiers à cheval, chasseurs ou lanciers de la garde impériale, amenés par le maréchal Bessières lui-même, une batterie de six pièces d'artillerie légère, et trente attelages. Toutes ces troupes se trouvèrent réunies le 30 avril à Ciudad-Rodrigo. Plus tard, l'Empereur blâma le maréchal Bessières de ne s'être pas porté avec toutes ses forces au secours de Masséna (2).

A la nouvelle de ce rassemblement, l'armée anglo-portugaise se concentra dans les environs d'Almeida. Elle comptait quarante-cinq mille hommes, non compris les milices et les bandes espagnoles. Lord Wellington arriva en toute hâte le 1er mai pour en reprendre le commandement.

L'armée française traversa l'Agueda, le 2 mai, au pont de Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington prit position au village de Fuentes de Oñoro, derrière le ravin escarpé de Duas-Casas qui couvrait son front. Sa gauche s'appuyait au fort de la Concep-tion sur la route d'Almeida; sa droite, au bois marécageux de Pozo-Bello, au delà duquel quelques troupes espagnoles gardaient la montagne de Na-

(1) Voir pièces justificatives, nos 65 et 66.

(2) Voir pièces justificatives, no 67.

val de Avel. Sa ligne avait une étendue de près de deux lieues. A la droite et au centre, il n'avait pour effectuer sa retraite que le seul chemin carrossable de Castelbom; et, sur ses derrières, se trouvait la Coa, dont les bords escarpés n'offrent partout que des précipices. Masséna chercha à s'emparer de la seule communication de l'ennemi sur Castelbom, et à le culbuter sur la Coa; c'est dans ce but qu'il fit attaquer le 3 mai le village de Fuentes de Oñoro. On se battit toute la journée, mais sans autre résultat pour les Français que l'occupation de la partie basse du village. N'ayant pu enlever de front la position, Masséna chercha à la tourner. Pendant la nuit, il fit un grand mouvement par sa gauche, pour gagner la tête du ravin de Duas-Casas au delà du bois de Pozo-Bello, afin de déborder l'ennemi par la plaine qui s'étend entre le bois et la montagne de Naval de Avel. Au jour, le général Montbrun attaqua par cette plaine, culbuta la cavalerie anglo-portugaise, enfonça plusieurs carrés d'infanterie, et força les troupes espagnoles d'effectuer leur retraite par un long détour. Continuant à s'avancer, il se porta sur les derrières de la ligne anglaise, dans le défilé formé par le ravin de Duas-Casas et celui du Turones qui se trouvait en arrière. Ce passage ouvert préparait la plus éclatante victoire; la route de Castelbom était découverte et les Anglais se crurent perdus. Mais, par une fatalité inconce-

vable, le sixième corps, au lieu de fondre sur l'ennemi à moitié battu et de se précipiter entre les deux ravins, resta sans ordre. Le maréchal Ney ne le commandait plus, et le général Loison, qui l'avait remplacé, n'osa pas prendre sur lui d'exécuter ce mouvement hardi. Lord Wellington eut ainsi le temps de replier son aile droite dans le funeste défilé et d'y diriger sa réserve. L'instant décisif de la bataille se trouva ainsi perdu pour les Français. Masséna, qui, au lieu d'appuyer sa gauche, avait fait de vains efforts pour enlever Fuentes de Oñoro, au centre, accourut trop tard sur les lieux et se vit forcé de renoncer à son projet. L'ennemi consacra les journées du 6 et du 7 mai à se retrancher sur tous les points (1).

Masséna ayant perdu tout espoir de communiquer avec Almeida, voulut au moins sauver la garnison : il choisit quatre soldats de bonne volonté, à chacun desquels il promit six mille francs de récompense s'ils parvenaient à traverser la ligne anglaise et à porter au général Brenier, gouverneur de la place, l'ordre de faire sauter les fortifications et de rejoindre l'armée à San-Felicès. Trois de ces braves furent massacrés ; mais le quatrième, nommé Tillet, après avoir échappé aux plus éminents dangers, put atteindre Almeida. Le 7 mai,

(1) Voir pièces justificatives, n° 68.

à dix heures du soir, on entendit quatre salves de vingt-cinq coups de canon, signal par lequel le général Brenier annonçait la réception des ordres et leur prochaine exécution. La garnison travaillait depuis un mois à préparer des fourneaux pour faire sauter les deux fronts sud de la place, ainsi que le bastion de l'arsenal, sous les décombres duquel devait être enfoui tout le matériel de l'artillerie.

Pendant les journées du 8, du 9 et du 10 mai, l'armée fit des démonstrations pour occuper l'attention de l'ennemi. Enfin, dans la nuit du 10 au 11, à minuit, l'explosion d'Almeida se fit entendre: cent quarante fourneaux, divisés en six groupes, et chargés chacun de neuf cents livres de poudre, tant pour éviter le bourrage que pour consommer tous les approvisionnements, jouèrent à la fois. Depuis dix heures et demie du soir, le général Brenier était en marche avec la garnison, composée de onze cents hommes. Le chef de bataillon du génie Morlet était resté en arrière avec deux compagnies de sapeurs et une de mineurs, pour faire jouer les fourneaux. Vivement poursuivi et sans guides, le général Brenier parvint le matin sur l'Agueda au pont de Barca del Puerco, en face de San-Felicès, où il fit sa jonction avec le général Reynier, au moment même où l'ennemi, qui l'avait attaqué avec six bataillons, lui avait déjà fait per-

dre trois cent soixante hommes, et allait l'écraser (1). Le 11 mai, l'armée française rentra dans ses cantonnements aux environs de Salamanque, pour se refaire de ses fatigues. Le maréchal Marmont, annoncé d'abord pour commander le sixième corps, remplaça le maréchal Masséna dans le commandement en chef de l'armée. Il organisa son infanterie en six divisions, supprimant la désignation des corps d'armée, et renvoya en France un grand nombre de cadres d'infanterie et de cavalerie pour se compléter. Il se prépara à se porter sur le Tage, pour être à même de surveiller à la fois le nord et le midi de l'Espagne (2).

Le maréchal Beresford était resté sous les murs de Badajoz, et avait ouvert la tranchée, le 8 mai, devant cette place. Ayant appris, le 13 mai, que le maréchal Soult avait quitté Séville le 10, avec tout ce qu'il avait de troupes disponibles, et s'avançait au secours de Badajoz, il se porta à sa rencontre à Albuera, point de jonction des routes de Badajoz et d'Olivenza sur Séville. Le duc de Dalmatie n'avait avec lui que les troupes du cinquième corps, quelques détachements du premier et du quatrième, la cavalerie du général Latour-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 69.
(2) Voir pièces justificatives, n° 70.

1811 Maubourg, et une brigade de la division de réserve, dont le général Godinot avait pris le commandement en remplacement du général Dessolles; au total, près de vingt mille hommes. L'armée ennemie se composait des deux divisions anglaises Cole et Stewart, de la division portugaise du général Hamilton, d'un régiment de dragons légers avec quelque grosse cavalerie, de quatre mille Espagnols, sous les ordres de Castaños, et d'un corps expéditionnaire d'environ dix mille hommes, venu de Cadix, sous les ordres de Blake; au total, trente-un mille hommes, dont trois mille six cents de cavalerie. Cette armée occupait un plateau assez escarpé en arrière du ruisseau d'Albuera.

Le 15 mai, le maréchal Soult arriva en présence de l'ennemi. Dès le lendemain, il fit attaquer l'aile droite de la ligne du maréchal Beresford, où se trouvaient les troupes anglaises, tandis que le général Godinot faisait une diversion sur l'aile gauche en s'emparant du pont et du village d'Albuera. Le but du maréchal Soult était de se rendre maître de la route d'Olivenza, pour rejeter l'armée anglo-portugaise sur Badajoz et empêcher la jonction de Blake, qu'il ne croyait pas encore effectuée. Le général Girard, qui avait remplacé le maréchal Mortier dans le commandement du cinquième corps, s'avance avec la première division en colonne serrée, contre l'aile droite de l'armée anglo-portugaise,

tandis que quatre régiments de cavalerie, hussards et lanciers, par une charge brillante, la prennent en flanc. La première ligne de l'ennemi cède à ces vigoureux efforts; mais bientôt, soutenue par trois brigades de réserve, elle se retourne en potence sur le centre, et oppose un feu de deux rangs des mieux nourris à la colonne du général Girard, qui, continuant à marcher sans se déployer, éprouva bientôt des pertes énormes, et fut contrainte de se retirer. La deuxième division, commandée par le général Darricau, se porta aussitôt en avant en colonne serrée, comme la première; mais elle éprouva la même difficulté pour se déployer sous le feu de la ligne ennemie. Elle lutta quelque temps en tourbillonnant sur elle-même, et enfin, se débanda dans le plus affreux désordre. La brigade du général Werlé, qui formait la réserve, accourut et protégea la retraite, mais ne put ramener la victoire; elle fut entraînée à son tour par les fuyards. L'artillerie, qui avait réuni de trente à quarante pièces pour protéger l'attaque, soutint pendant deux heures les efforts de l'ennemi. Elle fit un feu terrible, et, appuyée par la cavalerie, elle sauva l'armée. Cette bataille est une des plus sanglantes de la guerre d'Espagne : les Français, très-inférieurs en nombre, eurent sept mille hommes hors de combat, dont cinq généraux; les Anglo-Portugais perdirent plus de huit mille hommes,

la plupart moissonnés par l'artillerie ou sabrés par la cavalerie. Les deux tiers des troupes anglaises furent détruits; deux de leurs généraux furent tués et deux autres furent blessés.

Le lendemain, 17 mai, les deux armées restèrent en présence, prêtes à recommencer le combat. Le maréchal Soult, qui avait appris l'arrivée de Blake, et n'espérait plus de forcer l'armée anglo-portugaise, fit sa retraite pendant la nuit, marchant si lentement qu'il n'arriva à Llerena que le 23. La cavalerie ennemie le suivit, et il y eut à Usagre un vif engagement, mais sans résultat. Le maréchal Soult resta en observation à Llerena pour réorganiser son armée, dont le moral se trouvait fort affecté par les pertes du cinquième corps. Le maréchal Beresford retourna devant Badajoz, où tous ses travaux avaient été détruits en son absence par la garnison de cette place.

Le maréchal Victor était resté devant Cadix, et en continuait le blocus. L'Empereur avait ordonné de s'emparer de l'île de Léon, pour écraser ensuite la ville par des batteries. Il pensait qu'un chemine[illegible] de quelques centaines de toises à travers [illegible] et les canaux qui obstruent les abords [illegible]étri, n'était pas une chose impraticable. [illegible] maréchal Victor n'ayant guère plus de [illegible]mes, et manquant de munitions [illegible]ouva trop faible pour rien tenter.

Le général Sébastiani avait fait tous les préparatifs nécessaires pour entrer en Murcie, et faire le siége de Carthagène (1); mais le maréchal Soult lui ayant retiré des troupes, et les garnisons des places qu'il occupait l'affaiblissant encore, il ne lui restait plus que trois mille cinq cents hommes à opposer à l'armée espagnole de Murcie, qui en comptait plus de dix mille. Il ne put donc rien entreprendre.

Au nord de l'Espagne, le maréchal Bessières avait son quartier général à Valladolid. Il devait appuyer avec ses troupes la droite de l'armée de Portugal, et maintenir les communications sur la grande route de Bayonne. Les désastres des troupes françaises en Portugal, la rentrée de ces troupes en Espagne, et le départ pour Paris du roi Joseph qui devait assister au baptême du roi de Rome, avaient ranimé l'énergie des Espagnols. Les bandes de guérillas étaient devenues plus nombreuses et plus entreprenantes que jamais. Elles attaquaient les convois, empêchaient la rentrée des contributions, forçaient tous les jeunes gens à s'enrôler, enlevaient les grains et jetaient l'épouvante sur les derrières de l'armée (2). Le maréchal Bessières fit plusieurs rapports au major

(1) Voir pièces justificatives, n° 71.

(2) Voir pièces justificatives, n° 72.

général sur cet état des choses (1), et prit diverses mesures pour maintenir les habitants et pacifier le pays (2).

Dans la basse Catalogne, le général Suchet, après s'être emparé de Tortose, fut chargé de rassembler des vivres, et de préparer un matériel d'artillerie pour le siége de Tarragone, que le maréchal Macdonald, retiré à Lérida, devait entreprendre. Le 8 janvier, le général Habert s'empara avec sa division, par une attaque de vive force des plus audacieuses, du fort Saint-Philippe, qui, situé au col de Balaguer, fermait la route royale de Tortose à Tarragone. Le marquis de Campoverde avait succédé à O'Donell dans le commandement de l'armée espagnole de Catalogne, et s'était retiré à Tarragone, après quelques tentatives infructueuses contre les camps français des environs de Lérida et de Tortose.

Le 10 mars, en vertu d'une démarcation nouvelle du théâtre des opérations des deux armées d'Aragon et de Catalogne, faite par l'Empereur, le général Suchet fut chargé du siége de Tarragone. Le maréchal Macdonald dut lui remettre les divisions Frère et Peiri du septième corps, qui se trouvaient à Lérida, et retourner dans la haute Catalogne, où

(1) Voir pièces justificatives, nº 73.

(2) Voir pièces justificatives, nºs 74 et 75.

étaient restées les divisions Lamarque et Baraguey d'Hilliers. Le 26 mars, Macdonald partit de Lérida pour Barcelone sous l'escorte de dix mille hommes, commandés par le général Harispe. Les bandes de Sarsfield et du baron d'Éroles se portèrent au-devant de cette colonne, qu'elles harcelèrent dans sa marche. A Manresa, une brigade italienne qui formait l'avant-garde fut assaillie d'une grêle de balles; elle perdit un certain nombre d'hommes, et tous les blessés qui furent pris par les paysans furent égorgés de la manière la plus barbare. Les Italiens, irrités, méditèrent une terrible vengeance : pendant la nuit, ils mirent le feu à Manresa dans tous les quartiers à la fois; et cette ville, qui comptait vingt-cinq mille âmes, mais dont les habitants s'étaient enfuis à notre approche, devint tout entière la proie des flammes. La maison même où logeait le maréchal ne fut pas épargnée; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on parvint à sauver les malades qui se trouvaient dans les hôpitaux. Animés d'une même fureur, les paysans et les troupes espagnoles qui occupaient le Monserrat, attaquèrent la colonne dans les défilés du col Davi, et lui firent perdre près de huit cents hommes; ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'elle parvint à Barcelone, d'où le général Harispe rejoignit ensuite le général Suchet par Villafranca et Montblanch, suivi par les bandes de Manso. Les

Catalans, animés plus que jamais par le désir de se venger, se livrèrent aux plus cruelles représailles.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, Campoverde avait tenté de s'emparer par surprise du fort Monjouy de Barcelone, au moyen d'intelligences qu'à prix d'argent il s'était ménagées dans la place. Ce projet fut connu du gouverneur, qui, sans éventer le complot, se tint sur ses gardes; et, lorsque l'ennemi se présenta au pied des murailles du fort, il le fit assaillir par le feu le plus vif. Huit cents hommes d'élite jonchèrent le fossé; le reste prit la fuite, et une colonne sortie à leur poursuite ramena quelques centaines de prisonniers.

Campoverde fut plus heureux contre le fort de Figuières. Dans la nuit du 9 au 10 avril, Rovira, chef de bandes, pénétra, avec cinq cents miquelets, dans ce fort par une porte secrète du magasin aux vivres qui donnait dans le fossé : un employé subalterne lui en avait livré la clef pour 20,000 fr. La garnison, surprise dans ses casernes, fut obligée de mettre bas les armes. A cette nouvelle, des troupes françaises furent dirigées de Girone et de Montlouis pour bloquer le fort; mais elles n'arrivèrent pas assez à temps pour empêcher le brigadier Martinez de se jeter dans la place avec trois mille hommes.

Cet événement excita au plus haut point l'en-

thousiasme des Catalans. Campoverde voulut en profiter pour faire entrer un convoi de vivres dans le fort. Il se dirigea de Tarragone par Olot avec dix mille hommes de ses meilleures troupes, et se présenta, le 3 mai, devant Figuières; mais le général Baraguey d'Hilliers, qui commandait le blocus, l'attaqua et le mit dans une déroute complète. Neuf cents hommes tués, quinze cents prisonniers, tous les bagages, et le convoi lui-même, furent le résultat de cette bataille.

II.

La mauvaise issue de la campagne de Portugal avait fait sentir à Napoléon l'urgente nécessité d'opposer une digue à l'armée anglo-portugaise du côté de Badajoz. A cet effet, le maréchal Soult reçut quatre mille hommes de renfort de l'armée du nord et autant de l'armée du centre; de plus, le général Drouet était en marche pour le rejoindre avec huit mille hommes du neuvième corps qui avait été dissous. Le maréchal Marmont eut l'ordre de se diriger sur le Tage, et de seconder les opérations de l'armée du midi. En son absence, le maréchal Bessières, qui fut chargé de garder la frontière de Portugal, se tint, avec une réserve de dix mille hommes, à Valladolid, et porta une avant-garde à Salamanque pour observer le débouché de Ciudad-Rodrigo. Le général Bonet quitta les Asturies, ne

laissant sur la Deba qu'un régiment pour couvrir Santander, et vint prendre position, le 16 juin, sur l'Orbigo vers Léon, pour contenir l'armée espagnole de Galice. Astorga fut évacué et en partie démantelé.

Napoléon ordonna d'activer les travaux de fortification au château de Burgos (1), dont il jugeait la position fort importante pour appuyer l'armée en cas de retraite; de construire à Miranda une tête de pont sur l'Èbre et une autre sur la Bidassoa; d'occuper, par des postes retranchés et par des tours modèles, les hauteurs et les défilés de Vitoria et d'Irun (2). Il prescrivit de plus de faire une place forte à Santoña, en élevant une citadelle en arrière de l'isthme de Berria, pour défendre l'entrée de la presqu'île, et de couvrir par des batteries le port, qui, le meilleur de la côte, pouvait renfermer une flotte nombreuse, et servir de point de débarquement à des troupes envoyées de Bayonne pour opérer sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, en cas de retraite des armées françaises. Une division sous les ordres du général Vandermaesen entra en Espagne et fit partie de l'armée du nord; un corps de réserve de quarante mille hommes, formé des divisions Reille, Caffarelli, Souham, et d'une divi-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 76.

(2) Voir pièces justificatives, n° 77.

sion italienne commandée par le général Sévéroli, s'organisa sur la frontière et occupa la Biscaye, la Navarre et une partie de la vieille Castille, où les bandes de guérillas devenaient de plus en plus dangereuses. Quatre brigades de réserve, sous les ordres du général Monthion, formèrent un camp à Bayonne, d'où elles entrèrent successivement en Espagne : à la fin de l'année, elles furent remplacées par une nouvelle division de réserve de six mille hommes. Un million de rations de biscuit furent confectionnées dans chacune des places de Bayonne, de Burgos et de Valladolid. Enfin, une somme de quarante millions de francs fut envoyée en Espagne en différents convois, pour les besoins des armées. L'effectif des troupes françaises en Espagne se trouva porté à trois cent soixante-huit mille hommes, dont trois cent quatorze mille présents sous les armes.

Lord Wellington avait quitté Almeida avec deux divisions, laissant sur la Coa le reste de ses troupes sous les ordres du général sir Brent Spencer, et était arrivé le 19 mai à Elvas, pour prendre la direction des opérations sur la Guadiana. Le 30, il fit ouvrir de nouveau la tranchée devant Badajoz. Le siége fut poussé avec vigueur. L'ennemi attaqua simultanément le château et le fort San-Cristoval. Il ouvrit une brèche à ce fort et y donna l'assaut; mais il fut repoussé avec une perte considérable.

Le maréchal Marmont partit le 3 juin d'Alba de Tormès avec trente et un mille hommes, dont trois mille de cavalerie, et trente pièces de canon. Il refoula près de Ciudad-Rodrigo l'avant-garde anglaise, et se dirigea ensuite sur le Tage par le col de Baños et Plasencia. Son armée se trouvait sans magasins et sans un seul caisson pour transporter ses vivres, tous les chevaux et les mulets du train des équipages militaires ayant péri en Portugal. Elle enleva dans le pays tous les bestiaux, tous les mulets, tous les ânes, toutes les voitures, et emporta tout le blé qu'elle put ramasser. La province se trouva complétement ruinée sur un rayon immense, et les habitants furent réduits au désespoir. Le maréchal Marmont traversa le Tage à Almaraz sur un pont de bateaux. Il dirigea une forte colonne sur Medellin; et, avec le reste de ses troupes, il se porta à Mérida, où son avant-garde entra le 17 juin au soir. Le maréchal Soult, de son côté, ayant reçu une partie des renforts qui lui avaient été envoyés, réunit son armée à Llerena, et se mit en marche le 12 juin sur Badajoz qui était au moment de succomber. Il arriva le 15 à Fuente del Maestro, où il fut rejoint par la colonne du général Drouet arrivant de Cordoue. Il se porta le 17 à Almendralejo, et communiqua le lendemain avec l'avant-garde du maréchal Marmont à Mérida.

L'armée anglo-portugaise s'était avancée à Al-

buera où elle s'attendait à combattre une seconde fois le maréchal Soult; mais, à l'arrivée du maréchal Marmont sur la Guadiana, elle se replia le 19 juin sur Olivenza, abandonnant ses camps sous Badajoz. Le 20, les maréchaux Soult et Marmont entrèrent à Badajoz (1). Le général Godinot, chargé de suivre l'ennemi avec une division et quatre régiments de cavalerie légère, entra à Olivenza le 21. Lord Wellington se retira derrière la Guadiana, replia son pont de Jurumenha, et alla prendre une position fortifiée derrière la Caya, où il fut rejoint par le général Spencer qui, à la nouvelle du mouvement du maréchal Marmont, avait quitté les bords de la Coa avec cinq divisions, pour se porter sur la rive gauche du Tage. D'un autre côté, le corps espagnol du général Blake s'était porté dans le comté de Niebla pour menacer Séville.

Dès le 22 juin, les maréchaux Soult et Marmont poussèrent leur cavalerie sur Elvas et Campo-Mayor, pour reconnaître l'armée anglaise. Leurs forces s'élevaient à plus de cinquante mille hommes. L'occasion était favorable pour battre l'ennemi qui n'était qu'à une journée de marche; mais le maréchal Soult apprenant que l'Andalousie était de nouveau menacée, s'empressa d'y rentrer avec ses réserves. Blake était venu le 13 juin as-

(1) Voir pièces justificatives, nos 78 et 79.

siéger le château de Niebla, situé sur le Rio Tinto et défendu par trois cents hommes. Il avait aussi détaché un corps de troupes sur Séville, et le général Ballesteros, descendant des montagnes de Ronda, s'avançait sur cette capitale par la rive gauche du Guadalquivir. Le général Darricau, gouverneur de Séville, avait été obligé de se retirer avec les administrations civiles et militaires, les dépôts et quelques éclopés, dans le réduit de la Cartuja, et s'y trouvait bloqué. Grenade était également menacé par l'armée de Murcie. A l'arrivée du maréchal Soult, Blake, qui avait déjà fait une tentative d'escalade sur le château de Niebla, leva le siége et se rembarqua pour Cadix.

Le général Godinot se retira d'Olivenza après en avoir fait sauter les fortifications, et rejoignit le maréchal Soult. Le général Drouet, qui avait pris le commandement du cinquième corps, resta en Estramadure avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, formant un total de douze mille hommes. Il fut chargé d'assurer les communications de Badajoz avec Séville et de couvrir les défilés qui conduisent en Andalousie. Il fit réparer les brèches de Badajoz et fortifier Mérida comme lieu de dépôt et comme point de passage sur la Guadiana.

Le maréchal Marmont resta sur la Guadiana jusqu'au 15 juillet pour approvisionner Badajoz; après

quoi il repassa sur la rive droite du Tage, et prit des cantonnements à Plasencia pour refaire ses troupes et laisser passer le temps des grandes chaleurs. Il laissa la division Foy à Truxillo pour soutenir le général Drouet et battre le pays. Il tira des subsistances de la province de Tolède, que le roi Joseph lui céda, malgré les difficultés que l'armée du centre éprouvait pour vivre. Il reçut de l'Empereur l'ordre de se tenir prêt à secourir au besoin Badajoz ou Ciudad-Rodrigo, selon que lord Wellington menacerait l'une ou l'autre de ces deux places (1). Il dut faire établir à Almaraz un pont solide, couvert par une double tête de pont, et faire fortifier Alcantara qui lui offrait un autre débouché sur la rive gauche du Tage. Il fit élever des retranchements au col de Baños, réparer la route de Salamanque, et commença à former des magasins à Talavera. L'armée du nord resta chargée de protéger Ciudad-Rodrigo, et de garder la frontière du Portugal, de Salamanque à Léon. Le maréchal Soult reçut l'ordre de se tenir prêt à agir avec trente mille hommes en Estramadure, pour se lier au besoin au maréchal Marmont; et secourir Badajoz, si cette place venait à être menacée de nouveau.

Lord Wellington ne resta pas longtemps dans

(1) Voir pièces justificatives, nos 80 et 81.

l'Alentejo; il passa presque en même temps que le maréchal Marmont sur la rive droite du Tage, et s'établit à Castelbranco. Un corps anglo-portugais de dix mille hommes, sous les ordres du général Hill, resta à Portalègre, avec cinq ou six mille Espagnols que commandait Castaños, derniers restes de l'armée d'Estramadure. On pensait que le mouvement de lord Wellington avait pour but de soutenir l'armée espagnole de Galice qui avait pris l'offensive. Cette armée, forte de vingt mille hommes, commandée par le général Abadia, s'était portée en avant d'Astorga et paraissait vouloir déboucher dans les plaines de Castille. Au mois de juillet, le général Bonet l'avait refoulée une première fois; mais cette armée s'était portée de nouveau sur l'Orbigo. Le général Dorsenne, qui avait remplacé le maréchal Bessières dans le commandement de l'armée du nord, marcha au secours du général Bonet, avec deux divisions de la garde impériale et quelques corps de cavalerie, attaqua les Espagnols le 24 août, les culbuta et les rejeta en désordre sur Astorga. L'ennemi évacua cette place le 26. Il fut poursuivi par le général Bonet jusqu'au delà de Villafranca, et obligé de se jeter dans les montagnes d'Orense. Pour lui ôter les moyens de reprendre l'offensive, le général Bonet, en revenant sur Astorga, fit brûler les villages et dévaster le pays sur une étendue de plus de vingt lieues, mesure désastreuse, qui

exaspéra les habitants et enleva à l'armée elle-même une partie de ses ressources. Lord Wellington ne fit rien pour protéger les Espagnols; mais, après avoir réuni un équipage de siége à Oporto, il se porta sur la Coa le 1er août, et se rapprocha ensuite de Ciudad-Rodrigo, qu'il fit bloquer par quelques troupes, poussant des partis jusqu'à Tamames sur la route de Salamanque.

Le général Dorsenne fit remettre en état de défense le poste d'Astorga, et vint à Salamanque, où, après des peines infinies, il était parvenu à réunir un convoi de neuf cent cinquante voitures chargées de vivres pour ravitailler Ciudad-Rodrigo. La présence de lord Wellington l'obligea de se renforcer des divisions Vandermaesen et Souham qu'il fit venir de la Navarre. Le maréchal Marmont rappela aussi la division Foy, qu'il avait laissée à Truxillo, et lui fit prendre poste à Plasencia, pour couvrir la vallée du Tage contre les troupes espagnoles de Castaños, qui se trouvaient près d'Alcantara; et lui-même, avec cinq divisions et sa cavalerie, il se rapprocha de Salamanque pour lier ses opérations à celles du général Dorsenne. L'armée de Marmont comptait vingt-deux mille hommes, celle de Dorsenne était forte de vingt-quatre mille hommes: ces deux armées firent leur jonction à Tamames le 22 septembre, et marchèrent sur Ciudad-Rodrigo. On s'attendait à une grande ba-

lousie. A l'approche dès Anglais, le général Drouet, commandant le cinquième corps, concentra ses troupes à Santa Martha et se retira à Llerena. Le général Hill atteignit Almendralejo le 1er janvier, et poussa une forte reconnaissance jusqu'à Los Santos, où sa cavalerie eut même quelques avantages. Cette expédition jeta l'alarme en Andalousie. Le général Hill, satisfait d'avoir atteint son but, repassa la Guadiana et reprit ses quartiers sur la frontière du Portugal.

Cependant la régence de Cadix, sans se laisser abattre par le peu de succès de ses tentatives, avait confié au général Blake la mission de tenter avec l'armée de Murcie contre la gauche du maréchal Soult, ce qui n'avait pu réussir sur la droite. Blake vint descendre à Almeria au mois de juin, avec les divisions Zayas et Lardizabal, qui avaient combattu sous ses ordres à Albuera; et ayant rejoint à Baza l'armée du général Freire, il se trouva à la tête de vingt mille hommes de bonnes troupes. Il prit poste dans un camp retranché à la Venta del Bahul, position formidable, couverte par un ravin profond. De là il porta ses courses jusqu'aux portes de Grenade et de Jaen, menaçant de couper les communications de l'armée du midi. Le général Sébastiani, affaibli par les détachements du quatrième corps qu'il avait fournis pour l'expédition d'Estramadure, n'était pas en mesure de

repousser les Espagnols. Il se trouva même pendant quelque temps presque bloqué dans ses places. Le maréchal Soult vint le rejoindre à Grenade dans les premiers jours du mois d'août. Il en sortit avec le quatrième corps et la cavalerie du général Latour-Maubourg, se réservant d'attaquer l'ennemi de front, tandis que le général Godinot, venant de Jaen par Meda avec une division, le prendrait de revers. L'attaque eut lieu le 9 août; mais le général Godinot, au lieu de donner tête baissée au milieu de l'ennemi, tâtonna autour de Baza. Blake, s'apercevant du danger qui le menaçait, se hâta de décamper sur Lorca, vivement talonné par le maréchal Soult, qui mit son corps en déroute, mais ne put recueillir tous les trophées qu'il se promettait.

Le maréchal Soult, revenu à Séville, porta ensuite son attention du côté de Gibraltar où Ballesteros semait l'épouvante et menaçait les communications avec le corps de blocus de Cadix. Le général Godinot, détaché contre lui dans le mois d'octobre, parvint, après plusieurs manœuvres, à le refouler sur le camp de Saint-Roch. Le maréchal Soult dirigea trois brigades pour l'attaquer; mais Ballesteros se retira sous le canon de Gibraltar, où les Anglais, peu disposés à le recevoir, le protégèrent néanmoins par le feu de la place. L'ennemi débarqua un corps à Tarifa pour déga-

ger Ballesteros. Godinot se porta par le littoral contre ce corps, espérant enlever la ville de vive force; mais, foudroyé par la flotte anglaise, il perdit inutilement des braves, et revint à Séville, où, vivement blâmé par le maréchal Soult, il se brûla la cervelle de désespoir. Ballesteros reprit alors l'offensive. Le général Leval, qui avait remplacé le général Sébastiani dans le commandement du quatrième corps, manœuvra pour l'envelopper et le confina de nouveau sous Gibraltar.

Tarifa était un point fort utile aux Anglais et aux Espagnols pour jeter des troupes sur la côte entre Cadix et Gibraltar, soit pour agir sur les derrières du premier corps devant Cadix, soit pour appuyer les mouvements de Ballesteros dans les montagnes de Gibraltar et de Ronda. Ces motifs déterminèrent le maréchal Soult à faire le siége de Tarifa. Cette place lui était surtout nécessaire pour communiquer avec la côte d'Afrique, où il avait fait acheter une grande quantité de grains et de bestiaux. Ces ressources lui devenaient d'autant plus nécessaires que l'Andalousie était menacée d'une disette complète. Le blé se vendait à Séville jusqu'à 120 fr. l'hectolitre. L'Estramadure avait été tellement ravagée qu'on n'y trouvait même plus assez de vivres pour alimenter la garnison de Badajoz.

Le maréchal Victor fut chargé de diriger l'ex-

pédition contre Tarifa. Elle eut lieu dans le mois de décembre; mais, après treize jours de tranchée ouverte, et un assaut infructueux au corps de place, les troupes françaises, dénuées de vivres et assaillies par des pluies affreuses qui mirent sous l'eau une partie du littoral, furent contraintes de se retirer. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*)

Dans le nord de l'Espagne, le général Dorsenne quitta Valladolid dans les derniers jours du mois d'octobre, et vint s'établir à Léon, afin d'être en mesure de soutenir le général Bonet, qui eut l'ordre de rentrer dans les Asturies pour appuyer la droite de l'armée et empêcher l'ennemi de s'étendre le long de la côte vers Santander. Le 6 novembre, Oviédo et Grado furent occupés par le général Bonet, et Gijon le 7. Le général Thiébault, qui était resté à Salamanque avec quelques troupes, parvint, le 1er novembre, en trompant l'ennemi, à faire entrer à Ciudad-Rodrigo un convoi de cent quatre-vingts bœufs et des munitions. Il conduisait avec lui le général Barrié, qui devait commander la place en remplacement du général Reynaud fait prisonnier dans une sortie.

Dans les derniers jours de décembre, l'Empereur, voulant restreindre le nombre des généraux en chef chargés d'opérer sur la frontière du Portugal, mit sous le commandement du duc de Ra-

guse la division Souham, qui occupait la vieille Castille, et celle du général Bonet, qui se trouvait dans les Asturies (1). L'armée du nord, diminuée de ces deux divisions, devait être placée en seconde ligne, afin de soutenir au besoin l'armée de Portugal. Le duc de Raguse reçut l'ordre de porter son quartier général à Valladolid, et le général Dorsenne de s'établir à Burgos. La garde impériale et plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie durent se rendre à Vitoria et se tenir prêts à rentrer en France, si les circonstances l'exigeaient. En attendant, ils devaient remplacer en Navarre les divisions de réserve Reille et Sévéroli, qui entrèrent en Aragon, d'où elles rejoignirent ensuite le maréchal Suchet qui marchait contre Valence. La frontière du Portugal se trouva ainsi affaiblie d'une vingtaine de mille hommes; mais il était indispensable de maintenir les provinces de Biscaye, de Navarre et d'Aragon, qui étaient dans la plus grande fermentation. Dès le mois d'avril, Mendizabal, débarqué en Biscaye, avait soulevé le pays, et se trouvait à la tête de dix mille hommes. Potès était devenu le siége de son gouvernement. Les Anglais lui fournissaient par mer des armes et des munitions, et il portait ses courses jusque sous les murs de Vitoria

(1) Voir pièces justificatives, n° 84.

et de Burgos. Les bandes de Duran et de l'Empecinado formaient en Castille une autre armée qui s'avança en Aragon, et s'empara, après un siége de neuf jours, du couvent retranché de Calatayud défendu par cinq cents hommes. De son côté, Mina, qui opérait en Navarre et en Aragon avec dix ou douze mille hommes, soulevait le pays par ses proclamations incendiaires (1). Il menaça Saragosse, s'empara des postes fortifiés d'Exea, de Huesca, de Sanguessa, et vint bloquer Pampelune. On eut même des craintes d'une invasion dans le département des Basses-Pyrénées, et les troupes qui se trouvaient à Bayonne furent dirigées sur la frontière pour occuper la vallée de Bastan.

En Catalogne, le jour même où le marquis de Campoverde perdait l'élite de ses troupes, et le convoi qu'il voulait introduire dans le fort de Figuières, le général Suchet se présentait sous les murs de Tarragone. (*Voyez la relation de ce siége, tome III.*) Cette place succomba le 28 juin, après neuf assauts, dont le dernier, donné à la ville haute, coûta aux Espagnols plus de quatre mille hommes. Les restes de l'armée de Campoverde se dispersèrent, et il fut lui-même obligé de s'embarquer pour se soustraire à la fureur de ses soldats et des

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 85.

paysans catalans. Sans laisser de repos à l'ennemi, le général Suchet s'empara le 24 juillet du Monserrat, montagne escarpée, fortifiée par la nature et par l'art, dans le flanc de laquelle se trouvait un très-grand couvent, occupé par le baron d'Éroles, avec deux mille hommes (1). Cette position avait acquis quelque célébrité depuis les échecs éprouvés en 1808 par les généraux Schwartz et Chabran. Les insurgés y avaient établi un dépôt d'armes et de munitions, et le siége de leur gouvernement. En récompense de ses succès, le général Suchet fut élevé à la dignité de maréchal d'empire. Ce choix eut l'assentiment unanime de la France et de l'armée.

La garnison de Figuières se rendit le 19 août, après quatre mois et demi d'un blocus rigoureux, dans lequel le maréchal Macdonald, pour empêcher la garnison de s'échapper, avait fait élever autour de la place et à deux cents mètres des chemins couverts, une ligne continue de retranchements de près de huit mille mètres de développement. Cette ligne, tracée en redans, en crémaillères, ou bastionnée, était protégée par plusieurs rangées d'abatis ; elle était armée d'un grand nombre de batteries et défendue par vingt-cinq bataillons. Les Espagnols firent plusieurs

(1) Voir pièces justificatives, n° 86.

grandes sorties, et tirèrent soixante mille coups de canon. Ils perdirent près de quinze cents hommes. La chute de Figuières acheva de détruire les espérances des Catalans.

Blake, prévoyant bien que tous les efforts du maréchal Suchet allaient se porter sur Valence, y était accouru en toute hâte de Murcie. Il fit dans la province une levée en masse de tous les hommes en état de porter les armes; il appela à lui les divisions d'Obispo et de Villacampa qui se trouvaient sur les frontières de Castille et d'Aragon; il reçut par mer des armes, des vivres, de l'argent, et se vit bientôt à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie. Il avait pour réserve l'armée de Murcie, commandée par le général Freire, et, pour points d'appui, les places d'Alicante et de Carthagène où il avait des garnisons et où les Anglais envoyèrent aussi des troupes. Il pressa les travaux du camp retranché que les Valenciens avaient commencé autour de leur ville. Il fit fortifier Alcira sur le Xucar, pour la défense de la route d'Alicante, relever les murs de Gandia, ainsi que ceux de Denia, place maritime. Il fit mettre en état de défense les forts de Sagonte et d'Oropesa, qui commandent la grande route de Tortose, ainsi que la petite place de Péniscola, située sur le bord de la mer, et dont la garnison, renforcée par

des troupes de débarquement, pouvait avoir quelque action sur cette même route.

Le 25 août, le maréchal Suchet reçut de l'Empereur l'ordre de marcher sur Valence. Son armée était forte de trente-six mille hommes; mais il dut laisser en Aragon le général Musnier avec sept ou huit mille hommes, et mettre la division du général Frère à la disposition du maréchal Macdonald, pour occuper les places de la basse Catalogne, garder les plaines d'Urgel et protéger la navigation de l'Èbre. L'armée d'Aragon se trouva ainsi réduite à vingt-deux mille hommes. Le maréchal Suchet tira à prix d'argent du blé et de l'orge de la Castille, de la Navarre, et de l'Aragon. Tortose devint son principal dépôt; l'équipage de siége y fut réorganisé; on y créa de grands magasins de vivres qui furent alimentés de Méquinenza, par quatorze bateaux en permanence sur le bas Èbre. Un autre dépôt fut formé à Morella. Chaque régiment dut emmener à sa suite le troupeau destiné à le nourrir.

Le maréchal Suchet quitta Tortose le 15 septembre. Il s'avança par la grande route, le long du littoral, à la tête d'une première colonne formée de la division Habert, de la brigade Robert qui formait la réserve, de la cavalerie du général Boussard, et de l'artillerie de campagne de toute l'armée. Une deuxième colonne, composée de la division

italienne du général Palombini et de la division napolitaine du général Compère, marcha de Morella par le mauvais chemin de San-Mateo, qui vient rejoindre la grande route de Tortose en arrière d'Oropesa. Une troisième colonne, formée de la division Harispe, partit de Teruel, laissant à droite la grande route de Ségorbe, et s'avança par un sentier fort difficile à travers les montagnes de Ruvielos, pour rejoindre l'armée du côté de Villafamès.

Le premier jour de marche, le maréchal Suchet atteignit Benicarlo, où il laissa un bataillon et vingt-cinq chevaux, pour contenir la garnison de Peniscola et protéger les communications. Le lendemain, il s'approcha du fort d'Oropesa; une avant-garde en fit la reconnaissance et mit en déroute deux escadrons espagnols qui s'étaient portés en avant du village. Le fort, bâti au sommet d'un mamelon, était armé de quatre pièces de canon et défendu par deux cents hommes. Il dominait la route et interdisait complétement le passage aux voitures. Pour l'éviter, le maréchal Suchet tourna à droite et vint gagner le chemin de Morella, près de Cabanès, où il fut rejoint par les divisions Palombini et Compère. A Villafamès, il rallia à lui la division Harispe, et il reprit la grande route en arrière d'Oropesa.

Ainsi réunie, l'armée marcha à la rencontre

de Blake, qui, d'après les rapports, s'était porté à Murviédro, ayant son avant-garde à Almenara et un poste de quelques compagnies de grenadiers et de huit cents chevaux au pont de Villaréal, sur le Mijarès. Ce poste était couvert en avant par les ruines du château d'Almazora et par quelques retranchements servant de tête de pont, mais qui n'inspirèrent pas assez de confiance aux Espagnols pour s'y renfermer. Ils bordèrent la rive droite du torrent. Le 21 septembre au matin, le maréchal Suchet les fit attaquer par le vingt-quatrième de dragons, qui força le passage sur le pont, mit l'ennemi en déroute et sabra une cinquantaine d'hommes. On s'attendait à rencontrer l'ennemi à Almenara; mais Blake, qui n'avait fait un mouvement en avant que pour compléter la garnison et les approvisionnements du fort de Sagonte, s'était retiré dans ses lignes sous Valence, laissant dans les montagnes de Ségorbe la division Obispo pour inquiéter les communications des Français, et un autre corps à Liria, sous les ordres de Charles O'Donell, pour soutenir cette division.

Le 27 septembre, le maréchal Suchet entra à Murviédro. Il battit successivement les troupes d'Obispo et de Charles O'Donell. Il s'empara du fort d'Oropesa, qui interceptait le passage de l'artillerie sur la grande route, et commença aussitôt après le

siége de Sagonte. (*Voyez la relation de ce siége, tome IV.*)

Blake, ayant été rejoint par un corps de l'armée de Murcie, commandé par le général Mahy, se mit en marche de Valence, le 24 octobre, avec environ trente mille hommes, pour délivrer Sagonte. Le maréchal Suchet se porta à sa rencontre, le battit le 25, en vue de la place, et l'obligea de repasser le Guadalaviar. L'armée française prit alors position à Liria, à Betera, à Alvalete et à Puig. La garnison de Sagonte n'espérant plus d'être secourue, capitula le lendemain.

Aussitôt, l'armée française se porta sur la rive gauche du Guadalaviar, en face de Valence. Blake défendait la rive droite sur une étendue d'environ trois lieues, ayant sa gauche aux villages retranchés de Manissès et de Quarte, son centre à Valence, et sa droite au port du Grao, à l'embouchure du fleuve. Avant d'attaquer la ligne espagnole, le maréchal Suchet voulut attendre les renforts qui lui avaient été annoncés. L'Empereur avait pensé que l'entière pacification de l'Espagne dépendait de la chute de Valence, l'un des derniers boulevards des insurgés; et, s'exagérant les difficultés de cette entreprise, il fit marcher des troupes de tous les points pour y concourir. L'armée du maréchal Suchet fut renforcée de plusieurs régiments en-

voyés de la Catalogne, et des deux divisions de réserve Reille et Sévéroli, tirées de la Navarre. Le roi Joseph envoya le général Darmagnac à Cuenca, avec une division de l'armée du centre. Le général Montbrun fut détaché de l'armée de Portugal, avec deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie et trente pièces de canon, pour opérer sur les derrières de Blake. Enfin, le maréchal Soult dirigea de Grenade sur Llorca une colonne qui devait faire une diversion en Murcie.

Le 26 décembre, le maréchal Suchet, ayant été rejoint par les divisions Reille et Sévéroli, franchit le Guadalaviar au-dessus de Valence, tourne la gauche de Blake, et s'empare de la route de Murcie, au défilé même de cette route entre les montagnes et le lac d'Albuféra. Blake, ayant ainsi sa retraite coupée, fut obligé de se renfermer dans Valence. Deux de ses divisions, sous les ordres du général Mahy, parvinrent seules à s'échapper par la route de Murcie. Aussitôt, la place fut investie et assiégée. (*Voyez la relation de ce siége, tome IV.*)

Valence se rendit le 9 janvier, ainsi que l'armée de Blake. L'Empereur imposa à la province une contribution de guerre de cinquante millions de francs, qui fut successivement acquittée. Le jour même de la reddition de Valence, le général Montbrun, qui était parti le 13 décembre de Tolède, arriva à Almanza. Dix jours plus tôt, il aurait

pris les débris du corps du général Mahy en retraite sur Murcie. Au lieu de revenir immédiatement à Tolède, comme il en avait l'ordre, il fit une tentative infructueuse sur Alicante, et ne fut de retour sur le Tage que le 24 janvier.

Les Catalans profitèrent de l'éloignement du maréchal Suchet pour se remettre de leurs défaites. Ils se réorganisèrent sous l'appui des places de Cardona et de la Seu d'Urgel, qui leur restaient encore, et rentrèrent de nouveau en campagne. Conduits par Sarsfield, ils tentèrent pour la première fois une excursion en France par la vallée de Carol, et portèrent l'alarme jusqu'aux portes de Toulouse. Ils s'emparèrent ensuite des postes fortifiés de Monserrat, de Cervera, de Belpuig, après plusieurs jours de siége, et forcèrent le général Frère de se retirer à Barcelone avec sa division. En même temps, les Anglais se présentèrent sur les côtes de la Catalogne avec une flotte considérable.

L'armée française de Catalogne, commandée par le maréchal Macdonald, se trouvait extrêmement affaiblie par les pertes que les maladies lui avaient fait éprouver devant Figuières. Elle comptait plus de dix mille hommes aux hôpitaux, et avait à peine cinq mille hommes de disponibles en sus des garnisons. Le maréchal Macdonald, étant lui-même tombé malade, fut remplacé par le général Decaen.

L'armée reçut quelques renforts, et, le 2 décembre, le général Decaen partit de Girone avec un convoi pour Barcelone, qui, depuis sept mois, se trouvait sans communications avec la France. Les Espagnols cherchèrent à arrêter sa marche, mais ils furent battus. Le général Decaen revint ensuite à Girone.

CAMPAGNE DE 1812.

I.

Cette campagne ne s'annonçait pas sous des auspices favorables. Lord Wellington se trouvait à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie; et, après ses succès en Portugal, on devait s'attendre à le voir prendre l'offensive en Espagne, où les efforts opiniâtres des habitants commençaient à lasser l'ardeur impétueuse des soldats français. L'état de la Péninsule exigeait des renforts; mais la Russie armait sourdement, et Napoléon, habitué à vaincre, crut pouvoir soutenir deux guerres à la fois aux deux extrémités opposées de l'Europe. Il pensait, il est vrai, depuis que Blake avait été pris dans Valence avec son armée, que l'Espagne n'ayant plus que des bandes serait bientôt pacifiée. Le roi Joseph espérait même pouvoir entrer en arrangement avec les cortès réunies à Cadix, lesquelles paraissaient avoir un grand désir de secouer le joug des Anglais. En effet, lorsqu'il leur eut fait la pro-

position d'accepter, sauf quelques légères modifications, la constitution fort libérale qu'elles avaient décrétée, elles envoyèrent des commissaires à Madrid pour traiter. Mais les événements qui survinrent, et la suprématie que prirent les Anglais par leurs victoires, firent bientôt rompre toutes les négociations.

Lord Wellington n'avait fait une diversion sur la Guadiana que pour détourner l'attention d'une attaque qu'il méditait contre Ciudad-Rodrigo. Il s'était aperçu que cette place était abandonnée à elle-même avec une faible garnison; il connaissait la très-grande dissémination de l'armée de Marmont, qui ne comptait pas sur une campagne d'hiver, et il avait été instruit de l'expédition du général Montbrun sur Alicante, et du départ d'une partie des troupes de l'armée du Nord pour la Navarre et la Biscaye. Profitant de toutes ces circonstances favorables, il mit ses troupes en mouvement le 4 janvier, et parut le 7 en vue de Ciudad-Rodrigo. Comme il avait fait à l'avance et dans le plus grand secret tous ses préparatifs de siége, il commença dès le 8 ses opérations contre cette place. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*) Ciudad-Rodrigo fut pris d'assaut dans la nuit du 19 au 20 janvier, après douze jours de tranchée ouverte. La garnison, poursuivie de maison en maison, se retira dans la cathédrale et fut faite pri-

sonnière. L'ennemi perdit dans ce siége mille cinq cents hommes, dont plus de la moitié la nuit de l'assaut.

Le maréchal Marmont était arrivé à Valladolid le 13 janvier, avec une division, pour prendre des mains du général Dorsenne le commandement des troupes qui, d'après la nouvelle organisation ordonnée par l'Empereur, devaient faire partie de l'armée de Portugal, et pour appuyer ce général dans l'escorte d'un convoi destiné pour Ciudad-Rodrigo, dont la garnison devait aussi être relevée. Ce ne fut que le 15 au soir qu'il apprit que les Anglais faisaient le siége de cette place. Les troupes dont il pouvait disposer, y compris celles du général Dorsenne, formaient un total de vingt-deux mille hommes. Ces forces devenant insuffisantes contre toute l'armée de lord Wellington, il appela à lui la division Brenier, qui était restée dans la vallée du Tage, et donna l'ordre au général Bonet d'évacuer les Asturies pour le rejoindre. De son côté, le général Dorsenne fit revenir à marches forcées une division des tirailleurs de la garde, qui se trouvait encore à Valladolid. Toutes ces troupes devaient former une armée de quarante mille hommes; mais elles ne pouvaient être réunies que le 1er février, et, dès le 23 janvier, Marmont apprit la chute de Ciudad-Rodrigo. Voulant s'assurer si les Anglais marchaient à lui, il

détacha une forte reconnaissance sur Tamames; mais lord Wellington, toujours fort circonspect, avait déjà repris ses anciennes positions à Fuente Guinaldo, laissant momentanément une division à Ciudad-Rodrigo, pour mettre cette place en état de défense. L'Empereur, irrité de la perte de Ciudad-Rodrigo, en accusa à la fois le maréchal Marmont et le général Dorsenne (1).

Le maréchal Marmont ne doutait pas que lord Wellington n'eût l'intention de se diriger bientôt sur Badajoz, et, en conséquence, il se disposa à se porter sur le Tage. Il donna même l'ordre au général Montbrun, de retour à Tolède de son expédition sur Alicante, de s'arrêter à Talavera, et forma un corps de trois divisions, qu'il mit sous les ordres du général Foy pour marcher immédiatement au secours de l'armée du midi. Mais bientôt après, un ordre de l'Empereur lui prescrivit de rassembler toutes ses forces à Salamanque pour faire une diversion en Portugal par le Beira (2). Le maréchal Soult reçut aussi l'ordre de renforcer le corps du général Drouet, qui se trouvait sur la Guadiana (3). Marmont, prévoyant l'inutilité d'un mouvement par le Beira, réclama contre l'or-

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 87, 88 et 89.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 90 et 91.

(3) Voir pièces justificatives, n° 92.

dre qui lui avait été donné (1); mais forcé d'obéir, quoique blâmé plus tard pour ce fait même (2), il retira toutes ses troupes de la vallée du Tage, moins la division Foy, qui resta à Talavera, pour éclairer la rive droite de ce fleuve et protéger le pont d'Almaraz, en attendant que l'armée du centre pût diriger une division de ce côté. Le général Bonet, qui déjà était arrivé à Valladolid, dut rentrer dans les Asturies, pour empêcher l'ennemi de s'étendre le long de la côte jusque sur les derrières des armées françaises.

Lord Wellington, n'ayant plus rien à appréhender de l'armée de Portugal, qui avait laissé prendre à Ciudad-Rodrigo son équipage de siége, et qui, se trouvant sans point d'appui et sans magasins, était hors d'état de rien entreprendre de sérieux en Portugal, se décida à se porter avec toutes ses forces dans l'Alentejo contre l'armée du midi : agissant ainsi, comme dans les campagnes précédentes, tantôt contre l'une et tantôt contre l'autre des deux armées françaises qui lui étaient opposées. Il remit Ciudad-Rodrigo aux Espagnols; et, ne laissant en observation sur l'Agueda qu'une division d'infanterie et une brigade de cavalerie, il se mit en marche avec la masse de ses troupes. Il

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 93.

(2) Voir pièces justificatives, n[os] 94 et 95.

passa le Tage le 9 mars à Villa-Velha; et, le 11, il établit son quartier général à Elvas, où il avait déjà fait faire secrètement tous ses préparatifs de siége. Il en partit le 16 mars avec quarante-cinq mille hommes, et vint le jour même investir Badajoz. Le siége commença aussitôt après. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*) Le général Graham se porta en observation à Santa-Martha avec trois divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie, tandis que le général Hill occupait Mérida avec deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie.

Badajoz fut pris par escalade dans la nuit du 6 au 7 avril, après vingt et un jours de siége. Le général Philippon, gouverneur, parvint à se retirer avec une cinquantaine d'hommes et une portion de son état-major dans le fort San Cristoval, au delà du pont de la Guadiana, où il capitula le lendemain. Les Anglais perdirent dans ce siége plus de cinq mille hommes tués ou blessés, dont trois mille six cents la seule nuit de l'assaut. La garnison, forte de cinq mille hommes, eut treize cents hommes hors de combat.

Le maréchal Soult s'était mis en marche de Séville le 31 mars, avec ses réserves, pour renforcer le cinquième corps, qui avait pris poste à Fuente-Ovejuna et à Belalcazar. Il déboucha par Guadalcanal, refoula l'ennemi, et occupa le 7 avril Fuente

del Maestro et Villalba sur la Guadajira. Il était en marche le lendemain pour se porter sur Santa-Martha, lorsqu'il apprit, par quelques cavaliers échappés de Badajoz, que cette place venait de succomber. Trop faible pour hasarder une bataille, n'ayant plus l'espoir d'être secouru par les trois divisions de l'armée de Portugal que le maréchal Marmont lui avait annoncées dès le mois de février, inquiet d'ailleurs des mouvements que les Espagnols faisaient déjà en Andalousie, il revint sur ses pas et rentra à Séville. Le cinquième corps resta à Guadalcanal pour défendre les passages de la Sierra-Morena.

Le maréchal Marmont, ayant réuni à grandes peines pour quinze jours de vivres, quitta Salamanque le 1er avril, et se porta sur Ciudad-Rodrigo et Almeida, qu'il fit investir. Il s'avança ensuite en Portugal jusqu'à Castelbranco, qu'il occupa le 12, après en avoir chassé l'ennemi, qui y brûla d'immenses magasins. Son projet était de détruire le beau pont de bateaux que les Anglais avaient sur le Tage à Villa-Velha, ou, selon les circonstances, déboucher de là pour coopérer à la délivrance de Badajoz, en menaçant la ligne de retraite de lord Wellington. Si ce mouvement eût été concerté avec le maréchal Soult, il eût été fort sage; mais isolé, il ne devait rien produire. A la nouvelle que Badajoz était tombé, et que son adversaire revenait

sur le Tage, Marmont se rapprocha de ses dépôts sur la Tormès, pour ne pas exposer son armée à périr, ou à se disperser faute de vivres.

Lord Wellington, par la prise de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, se trouvait à même de prendre l'offensive avec avantage en Espagne, soit au nord, soit au midi. Pour mieux assurer le succès de ses opérations, il voulut encore couper la communication que les maréchaux Soult et Marmont entretenaient au moyen du pont de bateaux établi sur le Tage à Almaraz. Le général Hill, qui se trouvait à Almendralejo, fut chargé de cette opération. Il se mit en marche le 12 mai avec quinze mille hommes, seize bouches à feu, des échelles et des vivres. Le pont d'Almaraz était couvert sur la rive gauche par la tête de pont de Lugar-Nuevo, carré bastionné, entouré d'un mur crénelé de quatre pieds d'épaisseur, où l'on avait formé un grand dépôt de munitions. En avant de ce réduit, et pour le préserver d'un commandement dangereux, se trouvait le fort Napoléon, espèce de redoute demi circulaire en terre, pouvant recevoir une garnison de quatre cent cinquante hommes, et protégée à la gorge par un réduit carré renfermant une tour en maçonnerie. Plus en avant encore, et à une lieue de distance du Tage, on avait construit sur la montagne qui borde la rive gauche du fleuve, le fort de Miravète dans les gorges que traverse la route de Truxillo, seul

passage praticable à l'artillerie. Enfin, sur la rive droite du Tage, le pont était couvert par une lunette, et par le fort de Raguse, construit sur un mamelon à cent mètres du fleuve. Tous ces ouvrages étaient armés de dix-huit bouches à feu, et gardés par un bataillon du quatrième régiment étranger, trois compagnies du sixième et du trente-neuvième de ligne, une compagnie de sapeurs, et par une vingtaine de canonniers.

L'ennemi se présenta le 18 mai sur la montagne de Miravète, et réussit à tourner le fort qui s'y trouvait, en gravissant les rochers de Manaderos. Il descendit pendant la nuit vers le fleuve avec une colonne d'infanterie; et, à la pointe du jour, deux mille hommes donnèrent l'escalade au fort Napoléon, et s'emparèrent de l'ouvrage, du réduit et de la tour. Les soldats du bataillon étranger, qui gardaient la tête de pont de Lugar-Nuevo, s'enfuirent avant même d'être attaqués; et, dans la terreur générale, le commandant du fort de Raguse, par une lâcheté insigne, se retira avec sa troupe à Naval-Moral. Le général Hill fit brûler le pont et les munitions, et revint sous Badajoz. A la nouvelle de cet événement, le général Foy, qui se trouvait à Talavera avec sa division, se porta sur Almaraz; mais le pont et le dépôt de munitions n'existaient plus et l'ennemi avait disparu.

En Biscaye et en Navarre, les bandes faisaient

de nouveaux efforts pour intercepter les communications (1) et enlever les grains et les bestiaux. Le général Dorsenne quitta Burgos le 12 mars, et se rendit à Pampelune, pour se mettre à la poursuite de Mina. La famine faisait de tels ravages dans toute l'Espagne, qu'on manquait même de grain pour ensemencer les terres. Les généraux en chef qui commandaient en Andalousie, dans la Manche, en Catalogne et dans la vieille Castille, écrivirent au major général, pour faire venir du blé de France.

Dans le royaume de Valence, le maréchal Suchet avait porté ses troupes au delà du Xucar. Le 19 janvier, la division Habert s'empara sans coup férir de Denia, petite place maritime, protégée par un fort en assez bon état, où l'on trouva soixante-six bouches à feu. La division Harispe et la brigade de cavalerie du général Delort furent chargées d'observer l'armée espagnole de Murcie. Elles occupèrent Alcoy, Castella, le petit fort d'Ibi, et poussèrent des reconnaissances sous les murs d'Alicante. La prise de cette place et de Carthagène aurait mis en notre pouvoir les deux derniers points où la guerre était alimentée dans cette partie de l'Espagne, et aurait permis au maréchal Suchet de se lier avec le quatrième corps, qui avait une colonne à Llorca; mais la fièvre jaune faisait de grands ra-

(1) Voir pièces justificatives, n° 96.

vages en Murcie. Ne pouvant s'avancer sans danger, le maréchal Suchet resta sur la défensive. La ville de Saint-Philippe fut fortifiée, et un pont de bateaux, couvert par des ouvrages, fut construit près d'Almérique sur le Xucar. La petite place de Péniscola gênant encore les communications sur les derrières, le maréchal Suchet détacha le général Sévéroli avec cinq bataillons, pour s'en emparer. (*Voyez la relation de ce siége, tome IV.*)

En Catalogne, le général Lacy avait remplacé le marquis de Campoverde dans le commandement de l'armée espagnole. Vers le milieu de janvier, espérant faire une diversion en faveur de Valence, il s'avança contre Tarragone avec douze mille Catalans, en même temps que deux vaisseaux anglais s'approchaient de cette ville pour la bombarder. Le général Maurice Mathieu, gouverneur de Barcelone, ayant été renforcé de la division Lamarque, se porta au secours de la place avec huit mille hommes, et vint camper à Villafranca le 22 janvier. A son approche, le général Lacy était venu prendre position sur les hauteurs d'Altafulla. Le général Maurice Mathieu l'attaqua le 24, et l'obligea de se retirer avec une perte de deux mille hommes, tués, blessés ou prisonniers, et celle de toute son artillerie. La garnison de Tarragone, qui fit en même temps une sortie, s'avança jusqu'à Reus où elle s'empara des magasins de l'ennemi. Le général

Reille avait aussi été détaché de Valence avec sa division et celle du général Sévéroli, pour secourir Tarragone; mais déjà l'ennemi s'était retiré lorsqu'il parut en vue de cette place. Il resta chargé de couvrir la basse Catalogne.

Pendant l'expédition du général Maurice Mathieu, le général Decaen fit une diversion sur Olot dans la haute Catalogne, contre les bandes espagnoles commandées par Sarsfield. Ses troupes prirent ensuite des positions sur le bord de la mer, pour couper toute communication des insurgés avec les Anglais. Le général Quesnel occupa Puycerda avec une division, pour être maître des hautes vallées de la Catalogne, où les bandes avaient trouvé jusque-là un refuge impénétrable.

Par décret impérial, la Catalogne fut réunie à l'empire français, et divisée en quatre préfectures, sous la direction des intendants de Chauvelin et de Gérando, conseillers d'État (1). On y entreprit de grands travaux pour faciliter les mouvements des armées et les communications de Barcelone avec la France. Depuis le commencement de la guerre, la grande route dite de la Marine, qui longe la côte jusqu'aux environs de Girone, avait été coupée par l'ennemi, et le feu des vaisseaux anglais empêchait de la réparer; on en fit une nouvelle hors de

(1) Voir pièces justificatives, n° 97.

portée de canon, depuis Mongat jusqu'à Calella, sur une longueur de dix lieues. On ouvrit aussi une route de Figuières à Olot, pour tourner les défilés de Castelfolit, si fameux depuis la guerre de la succession. Deux autres routes furent ouvertes de Palamos à Girone, et l'on en commença une troisième de cette dernière place à Figuières par Pals, à travers la plaine souvent submergée qui se trouve entre le grand canal et le Ter. On établit de nouveaux postes fortifiés pour garder les communications, entre autres le couvent des capucins, qui, situé à Mataro sur une hauteur, fut deux fois assiégé par les troupes espagnoles de Lacy et de Milans, renforcées des Anglais, qui débarquèrent de la grosse artillerie. L'exaspération des Catalans était à son comble, et il n'est pas de moyens qu'ils n'employèrent pour assouvir leur vengeance. A Barcelone et à Hostalrich, ils empoisonnèrent les farines et les blés destinés à nos soldats, ainsi que les fontaines et les citernes où nous allions puiser de l'eau; à Lérida, ils réussirent à faire sauter le magasin à poudre de la ville.

II.

Au mois de mai, la guerre avec la Russie paraissait inévitable. Napoléon fut obligé de dégarnir l'Espagne d'une partie de ses troupes. Le général

Dorsenne rentra en France avec dix mille hommes de la garde impériale. L'armée du nord ne fut plus composée que des divisions Abbé, Vandermaesen et Dumoustier, fortes ensemble de dix-sept mille hommes d'infanterie et de quinze cents hommes de cavalerie. Le général Caffarelli en prit le commandement, et fut chargé d'occuper la Biscaye et la Navarre, où les bandes de Mendizabal et de Mina rendaient chaque jour les communications plus difficiles. Le général Reille quitta la Catalogne, où il fut rejoint par la division Palombini, tirée du royaume de Valence. Les armées du midi, du centre et de Portugal, se trouvèrent affaiblies de deux divisions de dragons, de douze mille hommes des meilleurs cadres, et d'un certain nombre de soldats d'élite destinés à recruter la vieille garde impériale. Six régiments polonais, qui faisaient partie des armées du midi et d'Aragon, durent également rejoindre la grande armée d'Allemagne, sous les ordres du général Chlopiski. La force totale des troupes françaises en Espagne se trouva réduite à deux cent seize mille hommes présents sous les armes.

Lord Wellington reçut, au contraire, des renforts qui portèrent son armée à cinquante mille hommes, et le mirent à même de prendre l'offensive avec avantage, surtout en raison de la force numérique de sa cavalerie. Ciudad-Rodrigo et Ba-

dajoz lui offraient deux points d'appui au nord et au midi de l'Espagne. Lisbonne, couverte par les lignes de Torrès-Vedras, était une excellente place de dépôt, d'où il pouvait alimenter facilement ses magasins par le Douro et par le Tage, sans être obligé d'avoir un nombre considérable de bêtes de somme pour faire ses transports. Enfin, maître de tous ses mouvements et du choix de son attaque, il pouvait porter la masse de ses forces sur le point qu'il voulait frapper; tandis que les Français, disséminés sur une ligne de près de deux cents lieues, depuis Cadix à leur gauche jusqu'à Oviédo et Gijon à leur droite, n'avaient sur cette distance ni points d'appui ni magasins. Réduits à ne vivre que de maraudes et de contributions journalières dans un pays épuisé, ils ne pouvaient rester longtemps réunis en grosse masse; de plus leur ligne de communication, qui s'étendait de Bayonne à Cadix, était en prise de tout côté, et se trouvait sans cesse inquiétée par les guérillas. Quoique avec des forces bien moins nombreuses que celles du roi Joseph, lord Wellington se trouvait donc dans une situation beaucoup meilleure. Pour mieux profiter des avantages de sa position, il se détermina à porter son attaque au nord, afin de menacer directement la grande route de Bayonne. Le 12 juin, il traversa l'Agueda, et marcha sur Salamanque. En même temps, une flotte anglaise de six vaisseaux

de ligne, de neuf frégates et de six bricks, se présenta sur les côtes de Biscaye, et y débarqua quelques troupes. Une autre flotte de sept vaisseaux et de seize frégates ou corvettes, ayant à bord sept mille Anglais de l'armée de Sicile, menaça les côtes de Catalogne et du royaume de Valence.

A l'approche des Anglais, le maréchal Marmont replia ses postes. Il évacua Salamanque le 17 juin, laissant pour la défense du pont de la Tormès, sept cents hommes et vingt-quatre bouches à feu dans le fort Saint-Vincent et dans les redoutes de San-Gayetano et de la Merced. Remontant ensuite la Tormès, il prit position sur les hauteurs d'Aldea Rubia près de Huerta, à deux lieues et demie au-dessus de la ville. Lord Wellington passa la rivière à gué, et vint camper avec toute son armée sur les hauteurs de San-Cristoval, qui forment une très-belle position, à une lieue en avant de Salamanque. Il fit aussitôt le siége du fort Saint-Vincent et des redoutes voisines. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*) Marmont, ayant réuni une partie de ses troupes, s'approcha, le 20, de la ligne anglaise. Il s'empara des villages de Castellianos et de Morisco, situés au pied des hauteurs de San-Cristoval; mais n'ayant pas l'espoir de forcer l'ennemi dans ses positions formidables, il revint le 22 sur les hauteurs d'Aldea Rubia.

La garnison du fort Saint-Vincent fit une très-belle défense. Elle arrêta l'ennemi dix jours, et lui fit perdre plus de six cents hommes. Dans la journée du 27 juin, un violent incendie, allumé par les obus et les boulets rouges des Anglais, ayant embrasé les bâtiments du fort, obligea le gouverneur à se rendre. Marmont, n'ayant pas encore reçu les renforts qui devaient lui être envoyés de l'armée du nord et de l'armée du centre (1), se retira derrière le Douro, où il prit position le 2 juillet, occupant les ponts fortifiés de Zamora, de Toro et de Tordésillas. Il fut rejoint, le 8, par la division du général Bonet, qui avait reçu l'ordre d'évacuer les Asturies. De son côté, lord Wellington attira à lui plusieurs corps espagnols, dix mille hommes des milices portugaises, commandés par le général Silveyra, et donna l'ordre à Castaños, qui se trouvait en Galice avec quinze ou vingt mille Espagnols, de remonter la vallée du Douro par la route de Benavente, pour tourner l'armée française.

Le maréchal Marmont se trouvait à la tête de quarante mille hommes. Le général Caffarelli, après avoir été arrêté quelque temps, par les démonstrations des Anglais, sur la côte de Biscaye, réunissait dix mille hommes à Vitoria pour le

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 98 et 99.

rejoindre, et déjà quinze cents hommes de cavalerie et vingt pièces de canon étaient arrivés à Burgos. De plus, le roi Joseph, après avoir vainement demandé des secours aux maréchaux Soult et Marmont (1), avait appelé d'Aragon la division Palombini, et s'était mis en marche avec l'armée du centre, forte de quatorze mille hommes, par Villacastin et Arevalo, pour renforcer l'armée de Portugal sur le Douro. Mais, dévoré du désir de la gloire, et ambitionnant de vaincre à lui seul lord Wellington, Marmont, sans plus attendre, voulut reprendre l'offensive, et conçut le hardi projet de couper à l'armée anglo-portugaise, qui était presque double de la sienne, ses communications avec Ciudad-Rodrigo. Après avoir manœuvré plusieurs jours vers Toro pour donner le change à son adversaire, il débouche, le 17 juillet, par le pont de Tordésillas, attaque deux divisions anglaises qui se trouvaient en position sur son passage, et les poursuit jusqu'à la Guareña, rivière qui coule dans une vallée très-escarpée dont l'armée anglo-portugaise occupait la rive opposée. Continuant à marcher par la gauche, il remonte la Guareña, passe la Tormès à Huerta le 21 juillet au soir, et vient prendre position sur

(1) Voir pièces justificatives, n°s 100, 101 et 102.

les hauteurs de Calvarasa de Arriba, au débouché de bois considérables. Lord Wellington s'était d'abord retiré sous Salamanque dans la position de San-Cristoval; mais dès qu'il eut appris que Marmont s'était porté sur la rive droite de la Tormès, il passa cette rivière au pont de Salamanque, et vint prendre position, le 22 au matin, au village des Arapiles, occupant un des deux mamelons qui donnent leur nom au village. Il envoyait une colonne s'emparer de l'autre mamelon, situé à cinq cents mètres plus loin, au moment même où le général Bonet, qui commandait l'avant-garde française, s'y établissait.

Ces mamelons devinrent le pivot des deux armées pendant toute la journée du 22 juillet. Le maréchal Marmont avait sa droite au plateau de Calvarasa, couvert par un grand ravin et défendu par les divisions d'infanterie Foy et Ferrey et la division de dragons du général Boyer (Pierre). Les divisions Clausel, Sarrut, Maucune et Brenier, étaient réunies en masse au centre, derrière le mamelon des Arapiles qu'occupait le général Bonet; à la gauche, la division Thomières, flanquée par une division de cavalerie légère, sous les ordres du général Curto, occupait un autre plateau escarpé où furent placées vingt pièces de canon. Le maréchal Marmont, toujours préoccupé de l'idée de couper à l'ennemi sa retraite sur Ciudad-Rodrigo, voulut s'emparer du pic

de Miranda situé à une demi-lieue de son extrême gauche, afin de se porter ensuite à Santo-Tome de Rosados, sur la route de Tamames. La division Thomières fut chargée de cette attaque; elle devait être soutenue par les divisions Brenier et Maucune et par la cavalerie légère du général Curto. Un tel mouvement de flanc, fait en présence de l'ennemi, qui dès le matin réunissait toutes ses forces en arrière du village des Arapiles, était fort dangereux. Néanmoins la division Thomières parvint jusqu'au pic de Miranda; mais les deux autres n'étaient pas encore en ligne, lorsque le maréchal Marmont fut blessé et obligé de quitter le champ de bataille. L'ennemi, saisissant le moment favorable, débouche du village des Arapiles et détruit une partie de la division Brenier, qui, ayant imprudemment engagé quelques troupes à l'entrée de ce village, s'était arrêtée pour les soutenir; il écrase la division Thomières, refoule la division Maucune, qui parvient avec peine à se dégager, et arrive sur le flanc de notre position qu'il attaquait en même temps de front. Le général Thomières fut tué; le désordre gagna les troupes du centre; le général Bonet, que son rang d'ancienneté appelait au commandement de l'armée, fut lui-même blessé. Déjà l'armée était en déroute, lorsque le général Clausel en prit le commandement. Il rallia la gauche et le centre sur la droite, prit position sur

les hauteurs en arrière d'Arriba, et, par cette habile manœuvre, il sauva l'armée. L'ennemi continua ses attaques, mais il fut repoussé; la nuit mit fin au combat. Les troupes françaises se retirèrent en désordre sur Alba de Tormès, laissant sur le champ de bataille près de neuf mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et onze pièces de canon. La perte de l'ennemi fut évaluée à cinq mille hommes.

La bataille des Arapiles ou de Salamanque, comme les Anglais la désignent, fut livrée à contretemps. Depuis un mois, lord Wellington n'avait pu forcer l'armée française à combattre; et c'est au moment où des renforts lui arrivaient du centre et du nord, que le maréchal Marmont risqua le sort de l'Espagne dans une bataille, contre une armée presque double de la sienne. Cette faute impardonnable eut les conséquences les plus graves. Dès le lendemain, l'armée de Portugal, vivement poursuivie, continua sa retraite par la grande route de Valladolid; son arrière-garde fut entamée par la cavalerie anglaise et perdit neuf cents hommes. Le soir même, on vit arriver quinze cents hommes de cavalerie et vingt pièces de canon, envoyés par le général Caffarelli, qui lui-même était en marche sur Burgos, et l'on apprit que le roi Joseph, qui s'avançait avec l'armée du centre, ne se trouvait plus qu'à deux journées de marche : par l'impru-

dence du maréchal Marmont, ces renforts arrivaient trop tard (1).

L'armée de Portugal continua son mouvement de retraite sur Valladolid. Le roi Joseph, espérant encore se lier avec elle, manœuvra vers Ségovie; mais il dut bientôt renoncer à son projet. L'ennemi occupa Valladolid le 30 juillet, et l'armée de Portugal se retira sur Burgos. Lord Wellington, laissant alors deux divisions en observation sur le Douro, se rabattit le 5 août sur Ségovie, pour gagner Madrid. Le roi Joseph se rapprocha de cette capitale, pour la couvrir. Il obtint quelques avantages contre l'avant-garde de l'armée anglaise; mais, trop faible pour risquer une affaire générale, il fut dans la nécessité, le 11 août, d'évacuer Madrid, où il laissa dix-sept cents hommes pour la garde du Retiro, et il se replia à Tolède derrière le Tage. Son armée, encombrée de plus de douze mille Espagnols, compromis dans sa cause, et d'une multitude de voitures et de bagages, était hors d'état de se défendre. Le roi se dirigea le 16 août sur Valence, pour se réunir à l'armée d'Aragon.

Lord Wellington fit son entrée à Madrid le 12 août avec trente mille hommes. L'ivresse avec laquelle il fut reçu fit bientôt place à d'autres sentiments, lorsqu'il frappa cette ville d'une forte contribution.

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 103 et 104.

Il attaqua aussitôt le Retiro. Ce poste, fortifié depuis deux ans pour servir de dépôt, avait trois enceintes : la première était formée par le palais même, le muséum et le mur du parc ; la deuxième se composait de neuf fronts bastionnés en terre, précédés d'un fossé palissadé ; la troisième, formant réduit, était un fort étoilé à huit pointes, construit en terre, au milieu duquel se trouvait un grand édifice carré dit *la China*, qui avait servi de manufacture de porcelaine. Beaucoup trop considérables pour la garnison qu'ils devaient défendre, ces ouvrages n'étaient pas à l'abri d'un coup de main. Les Anglais forcèrent la première enceinte dans la nuit du 13 août. Ils coupèrent l'aqueduc qui alimentait d'eau la garnison ; et, dans la journée du 14, ils se préparaient à escalader la deuxième enceinte et le fort étoilé, lorsque le gouverneur capitula, n'osant pas attendre le résultat de l'assaut. La prise du Retiro livra à l'ennemi cent quatre-vingts pièces de canon, vingt mille fusils, et de riches magasins.

L'abandon de Madrid et de toute la nouvelle Castille ne fut pas la dernière conséquence de la perte de la bataille des Arapiles. Le maréchal Soult se vit contraint d'évacuer l'Andalousie (1). Le 25 août, il leva le blocus de Cadix, et ayant rassemblé

(1) Voir pièces justificatives, n° 105.

son armée à Grenade et à Jaen, il opéra sa retraite à travers le royaume de Murcie, en longeant les montagnes. L'armée du midi, organisée, depuis le mois de février, en six divisions d'infanterie et en trois divisions de cavalerie, était forte de cinquante mille hommes, de sept mille chevaux et de soixante-douze pièces de canon : elle traînait à sa suite trois mille malades et une grande quantité de bagages. Elle arriva le 19 septembre, sans être inquiétée, à Almanza dans le royaume de Valence, où elle fit sa jonction avec l'armée du roi Joseph et celle du maréchal Suchet : ce maréchal avait su se créer à Valence, par sa bonne administration, d'immenses ressources, qui furent fort utiles pour réorganiser les armées du midi et du centre, qui se trouvaient dans le plus complet dénûment. Il ne fallait pas moins que cette concentration de forces pour contraindre lord Wellington de rentrer en Portugal.

Le général Clausel n'avait pas été suivi dans la direction de Burgos. Son armée avait perdu onze mille cinq cent quatre-vingt-dix hommes tués, blessés ou prisonniers, tant à la bataille des Arapiles que dans la retraite, et plus de quinze mille soldats s'en étaient détachés, pour se livrer à la maraude. Il parvint cependant à rallier une partie des hommes égarés; et, dans les premiers jours du mois d'août, il se trouva à la tête de vingt

mille hommes d'infanterie, de deux mille de cavalerie, et de cinquante bouches à feu. Il reprit alors l'offensive, réoccupa Valladolid (1), et détacha, le 10 août, le général Foy avec deux divisions, pour secourir Astorga où le général Rémond se trouvait assiégé avec douze cents hommes par l'armée espagnole de Galice. Le général Foy se présenta au moment où cette place venait de capituler faute de vivres, après soixante-sept jours de blocus ou de siége. Il retira les garnisons françaises qui avaient été laissées dans les forts de Toro et de Zamora.

Lord Wellington, réveillé par l'attitude offensive de cette armée, qu'il avait crue pour longtemps hors d'état de rien entreprendre, quitta Madrid le 1er septembre pour marcher sur Valladolid, laissant en observation sur le Tage trois divisions, qui bientôt furent renforcées par le corps du général Hill venant de l'Estramadure. Le général Clausel évacua Valladolid le 7 septembre, et battit en retraite sur Burgos. Lord Wellington, qui le suivait de près, fut rejoint, le 14, par l'armée espagnole de Galice, forte d'environ quinze mille hommes sous les ordres de Castaños. Le 17, le général Clausel, qui avait été renforcé par le général Caffarelli, arrivé avec huit mille hommes de l'ar-

(1) Voir pièces justificatives, n° 106.

mée du nord, resta en position en avant de Burgos. Le 18 au matin, il continua sa retraite, laissant dans le château de Burgos deux mille hommes sous les ordres du général Dubreton, et il se retira à Briviesca où il fit halte dans une forte position. Bientôt après, le général Souham, revenant de congé, rejoignit l'armée de Portugal. Se trouvant plus ancien de grade que le général Clausel, il prit le commandement en chef. Lord Wellington occupa la ville de Burgos le 18, et, au lieu de poursuivre à outrance les débris de l'armée de Portugal, il entreprit le siége du château. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*)

Le général Dubreton fit échouer toutes les attaques de l'ennemi, et le retint pendant plus d'un mois sous les murs de Burgos. Cette belle défense fit perdre à lord Wellington un temps précieux et les fruits de la bataille des Arapiles. Le général Souham profita de ce temps pour refaire son armée et réunir des approvisionnements. Il reçut de France dix mille cinq cents hommes de renfort et treize cents chevaux; il fut rejoint par neuf mille cinq cents hommes d'infanterie, treize cents de cavalerie, et seize bouches à feu de l'armée du nord, et se trouva ainsi à la tête de quarante et un mille hommes. Le 17 octobre, il se mit en marche pour secourir Burgos.

D'un autre côté, le maréchal Soult avait quitté

Almanza le 3 octobre, et s'avançait sur le Tage par la route d'Alicante à Madrid, avec l'armée du midi, forte d'environ quarante-cinq mille hommes, tandis que l'armée du centre, forte de douze mille hommes, marchait de Valence dans la même direction par Requena et Cuenca. Ces mouvements décidèrent la retraite de l'armée anglo-portugaise. Lord Wellington leva le siége de Burgos le 22 octobre, et battit en retraite jusque sur la Tormès, en faisant sauter successivement les ponts du Carrion, de la Pisuerga et du Douro. Il fut suivi de près par le général Souham, dont l'avant-garde eut plusieurs succès brillants, et lui fit perdre quatre mille cinq cents hommes, dont deux mille prisonniers. L'armée française entra à Valladolid le 29 octobre; elle força le passage du Douro à Tordesillas, et s'étendit par sa droite jusque vers Toro et Zamora. Le général Souham, voulant éviter une action générale, s'arrêta sur le Douro, pour attendre l'arrivée des armées du midi et du centre.

Le maréchal Soult, en quittant Almanza avec l'armée du midi, avait donné l'ordre au général Drouet, commandant de l'aile droite, d'assiéger le fort de Chinchilla qui, situé sur un embranchement de la grande route et défendu par deux cent quarante hommes, incommodait beaucoup le passage. Ce fort, bâti au sommet d'un rocher presque à pic, était entouré d'une muraille antique, précé-

dée d'un grand fossé taillé dans le roc; il avait pour réduit une grosse tour de vingt-sept mètres de hauteur. Le 3 octobre, la brigade Saint-Pol s'empara de la ville, qui se trouvait au pied du fort sur la pente du rocher, et qui était entourée elle-même d'une muraille. Après cinq jours de travaux, on parvint à ouvrir une brèche à l'enceinte du fort, et à faire une rampe de fascines pour descendre dans le fossé. On se disposait à donner l'assaut, lorsque la foudre tomba sur la tour servant de réduit, tua huit Espagnols, et en blessa quarante, au nombre desquels fut le gouverneur, qui se décida à capituler. Le fort fut démantelé, et le général Drouet continua sa marche sur Aranjuez.

A la fin d'octobre, les deux armées du midi et du centre arrivèrent sur le Tage. Le général Hill, n'espérant pas pouvoir défendre ce fleuve qui se trouvait alors guéable, se retira précipitamment sur Alba de Tormès, où il appuya la droite de lord Wellington, posté sur la Tormès à Salamanque. Madrid fut occupé par les Français le 2 novembre; et, le 10, le maréchal Soult arriva en vue d'Alba de Tormès, d'où il entra en communication avec l'armée de Portugal, qui s'était avancée jusqu'à Anaya de Alba. Les Espagnols occupant le fort d'Alba, qui défendait le pont de la Tormès, les troupes françaises passèrent à gué au-dessous de la ville, et s'établirent le 14 près de Mozarbes. Lord

Wellington avait pris la forte position des Arapiles. Il n'avait plus que soixante mille hommes, tandis que les trois armées françaises réunies offraient une force de quatre-vingt-quinze mille hommes. L'occasion était favorable pour livrer une bataille décisive. Le maréchal Soult, en dirigeant un corps sur Tamames, pouvait devancer l'ennemi à Sanmuños, où la route de Ciudad-Rodrigo traverse la Huebra, qui, bordée de marais sur ses deux rives, forme un défilé difficile à franchir, et ensuite, avec la masse de ses troupes, attaquer de front l'armée anglo-portugaise. Mais, craignant que les chemins ne fussent mauvais, il préféra ne pas diviser ses forces. Le 15, il se rapprocha de Salamanque.

La vue du champ de bataille des Arapiles et la proximité de l'ennemi excitaient l'ardeur des soldats français; ils demandaient le combat à grands cris, et déjà ils accusaient la lenteur de leurs chefs, lorsque plusieurs explosions se firent entendre du côté de Salamanque et annoncèrent que l'armée anglo-portugaise commençait sa retraite. Il restait quelques heures de jour, et c'en était assez pour écraser l'ennemi qui défilait à portée de canon, présentant le flanc à la ligne française. Le signal de l'attaque allait être donné, lorsqu'une brume épaisse, qui régnait depuis le matin, se convertit tout à coup en un orage affreux, tel qu'on n'en vit jamais de semblable. La pluie, qui tombait par tor-

rents, ne fit bientôt du champ de bataille qu'un bourbier inextricable. L'obscurité toujours croissante ne tarda pas à augmenter l'horreur de la scène, et mit les troupes françaises dans l'impossibilité d'agir. Lord Wellington, maître des deux routes de Ciudad-Rodrigo, parvint à se retirer derrière l'Agueda, où il prit des cantonnements. L'avant-garde française ne s'arrêta qu'à une lieue de Ciudad-Rodrigo, et ramassa une grande quantité de bagages, de voitures abandonnées et quatre mille prisonniers, au nombre desquels était lord Paget, commandant la première division anglaise. Après les marches longues et pénibles qu'elles venaient de faire, les trois armées françaises avaient besoin de repos; elles prirent leurs cantonnements entre le Douro et le Tage. Le roi Joseph retourna dans sa capitale, et le maréchal Soult établit son quartier-général à Tolède, ayant sa droite à Salamanque, qu'il fit occuper par deux divisions. Le commandement de l'armée du midi fut donné au général Gazan, celui de l'armée de Portugal fut donné au général Reille, et le général Drouet eut celui de l'armée du centre.

A l'époque où lord Wellington prenait l'offensive contre le maréchal Marmont, les Anglais, unis aux Espagnols, dirigeaient une attaque contre le maréchal Suchet dans le royaume de Valence. Douze mille hommes de l'armée de Murcie, sous

les ordres de Joseph O'Donell, frère du comte de la Bisbal, s'avancèrent le 21 juillet sur Castella, en avant d'Alicante, où se trouvait le général Delort avec une avant-garde d'environ trois mille hommes d'infanterie et douze cents de cavalerie. La flotte qui devait débarquer à Alicante l'armée anglaise de Sicile, commandée par le général Maitland, armée forte de sept mille hommes, et renforcée de cinq mille Espagnols pris à Mayorque, parut en même temps à l'embouchure du Xucar. Le général Delort réunit ses troupes, et culbuta les colonnes d'O'Donell. Les Espagnols perdirent cinq cents hommes tués, deux mille huit cents prisonniers, dix mille fusils, trois drapeaux, deux pièces de canon et plusieurs caissons. A la nouvelle de cette déroute, le général Maitland n'osa pas quitter Alicante, où il était débarqué avec ses troupes.

Après le départ des armées du midi et du centre, le maréchal Suchet eut à repousser de nouvelles tentatives de la part de l'armée anglo-espagnole. Le 5 octobre, douze cents Anglais, sous les ordres du général Donkin, débarquèrent avec de l'artillerie près du fort de Denia, à l'est d'Alicante; ils furent repoussés et obligés de se rembarquer. Afin de prévenir des attaques plus importantes, le maréchal Suchet marcha avec trois divisions sur l'armée ennemie postée en avant

d'Alicante; mais les Anglais se tinrent sous le canon de la place; et, après divers engagements, les troupes françaises rentrèrent dans leurs cantonnements. Le maréchal Suchet fit entreprendre de nouveaux travaux pour fortifier ses positions, principalement à Moxante, sur la grande route d'Alicante à Alcoy, et aussi du côté de la mer.

En Catalogne, le général Decaen et le général Maurice Mathieu se concertèrent pour attaquer le Monserrat, que le colonel anglais Green défendait avec des bandes espagnoles et une légion anglo-catalane. L'ennemi était fortement retranché, et avait pour réduit un fort presque inaccessible, sur la cime des rochers de l'ermitage de Saint-Dimas. La position et le fort furent enlevés le 29 juillet après les plus vives attaques. Le général Decaen fit raser toutes les défenses et incendier les bâtiments. A l'apparition vers Palamos de la flotte anglaise qui avait à bord l'armée de Sicile, il revint en toute hâte à Girone, dans la crainte d'un débarquement. Il eut ensuite plusieurs affaires à Vich avec les troupes du général Lacy réunies aux diverses bandes du baron d'Éroles, de Rovira, de Milans, etc. Ces bandes étaient si nombreuses qu'il ne fallait pas moins de sept à huit mille hommes pour communiquer de Girone avec Barcelone et Tarragone (1).

(1) Voir pièces justificatives, n° 107.

Sur les côtes de Biscaye, la flotte anglaise que lord Wellington avait envoyée pour appuyer les bandes de Mendizabal et empêcher le général Caffarelli de se porter au secours du maréchal Marmont, parut en vue de Santoña le 20 juin. Le 24, elle débarqua dans le port d'Algorta quelques troupes qui détruisirent les fortifications de la côte. Elle s'empara, le 6 juillet, de Castro-Urdiales, petite place qui lui devint fort utile pour communiquer avec les insurgés. Cette flotte fut repoussée trois fois devant Guetaria, deux fois devant Bilbao, et une fois devant Santander, où elle avait débarqué des troupes et attaqué les forts élevés en avant de la ville. Retenu par toutes ces démonstrations, le général Caffarelli n'avait pu que secourir faiblement l'armée de Portugal, si ce n'est au mois d'août qu'il concentra l'armée du nord à Vitoria pour se porter à Burgos, après avoir évacué Bilbao et Santander, dont il fit sauter les fortifications. L'ennemi put alors circuler librement sur la côte, depuis la Corogne jusqu'à Guetaria, et disposer complétement des provinces de Santander, de Biscaye et d'une partie du Guipuscoa. Santoña se trouva bloqué par terre et par mer, et l'on ne put avoir des nouvelles de la côte que par Saint-Sébastien. Le ministre de la guerre ordonna de reprendre Bilbao et de faire le siége de Castro-

Urdiales. La première de ces villes fut réoccupée le 27 août. Une colonne communiqua avec Santoña; mais le siége de Castro-Urdiales dut être ajourné faute de moyens pour l'entreprendre.

Le général Caffarelli quitta Vitoria le 11 octobre, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, pour rejoindre l'armée de Portugal à Pancorvo, et coopérer au mouvement offensif de cette armée sur Burgos. A son retour, au mois de novembre, il se mit à la poursuite des bandes espagnoles, qui avaient profité de son absence pour agir avec une nouvelle activité. La division Dumoustier de la garde impériale quitta l'armée du nord pour rentrer en France. La division italienne du général Palombini vint la remplacer, et resta chargée, conjointement avec la brigade Ausserac, de couvrir la Biscaye.

En Navarre et sur les confins de l'Aragon, Mina répandait la terreur, et maîtrisait le pays. Les généraux Abbé, Caffarelli et Dorsenne avaient successivement fait diverses tentatives contre lui dans les mois de février et de mars. Mais dès que ses bandes étaient trop vivement pressées, elles se dispersaient, cachaient leurs armes, et se mêlaient à la population; puis, à un signal donné, elles reparaissaient comme par enchantement sur un autre point. Tel était le succès de ces manœuvres de Mina pour intercepter les communications, que

plusieurs généraux français avaient trouvé plus avantageux de lui payer un droit pour le passage des convois que de risquer de tout perdre en voulant s'en affranchir. Au mois de mai, le général Reille étant entré en Aragon avec deux divisions, se mit à sa poursuite; il le battit en plusieurs rencontres, le blessa et lui tua quatre cents hommes. Quelque temps après, Mina, ayant été surpris près de Huesca par la brigade du général Pannetier, n'eut que le temps de s'échapper en chemise par le toit de sa maison.

CAMPAGNE DE 1813.

I.

Les désastres de la retraite de Moscou, la défection de la Prusse, les dispositions équivoques de l'Autriche et des États d'Allemagne, faisaient aussi craindre une catastrophe en Espagne. Tous les regards se portaient sur le maréchal Soult, dont l'habileté pouvait encore arrêter les progrès des Anglais; mais ce maréchal reçut de l'Empereur l'ordre de se rendre en Allemagne. Le roi Joseph resta commandant en chef des troupes françaises en Espagne, ayant auprès de lui le maréchal Jourdan comme major général. Plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie repassèrent successivement

la frontière pour se porter en Allemagne. La force totale des troupes françaises dans la Péninsule se trouva réduite à cent quatre-vingt-dix-sept mille hommes présents sous les armes.

L'armée du midi, commandée par le général Gazan, occupait Madrid, Arevalo, Salamanque, Toro et Zamora, où elle appuyait sa droite. Cette armée, dont le quartier général était à Arevalo, se composait de quatre divisions d'infanterie, de deux divisions de dragons et d'une division de cavalerie légère; en tout vingt-huit mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents de cavalerie.

Derrière cette armée, se trouvait en seconde ligne, dans la nouvelle Castille, l'armée du centre, qui occupait Ségovie et Valladolid. Cette armée, commandée par le général Drouet, était composée de trois divisions d'infanterie, dont une espagnole, sous les ordres du marquis de Casapalacio, d'une division de dragons, et d'une brigade de cavalerie légère; en tout, dix mille hommes d'infanterie et quatorze cents de cavalerie.

L'armée de Portugal, sous les ordres du général Reille, et composée de six divisions d'infanterie, d'une division de dragons et d'une division de cavalerie légère, au total, trente mille hommes d'infanterie et deux mille six cents de cavalerie, cou-

vrait la droite dans la province de Burgos, occupant le pays compris entre le Douro, le Carrion et l'Esla, pays dévasté par la guerre, où elle pouvait à peine subsister (1).

L'armée anglo-portugaise, postée sur les frontières du Portugal, et accrue de nombreux renforts, comptait soixante-cinq mille hommes, dont six mille de cavalerie; et les forces espagnoles, évaluées à cinquante mille hommes, divisés en trois corps, agissaient de concert avec elle, en Galice, dans le royaume de Léon et sur les frontières de la nouvelle Castille.

Les deux partis restèrent tout l'hiver à s'observer sans rien entreprendre. Au mois de février, l'armée espagnole de Galice ayant fait un mouvement sur l'Orbigo et sur le bas Esla, le général Reille détacha contre elle le général Sarrut, qui repoussa l'ennemi au delà d'Astorga, place qui avait été démantelée par les Espagnols. Au mois de mars, le général Clausel vint prendre le commandement de l'armée du nord, qui ne comptait guère plus de dix mille hommes. La Biscaye, la Navarre et une partie de l'Aragon étaient en feu par l'exaspération des habitants, l'activité des bandes, et par les secours que les Anglais, maîtres de la

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 108.

côte, y faisaient passer (1). Dès son arrivée à Bilbao, le 15 mars, le général Clausel sentit la nécessité de s'emparer de Castro-Urdiales qui servait de point d'appui aux Espagnols sur la côte, et les mettait en communication directe avec les Anglais. Le 22, il s'avança avec la division Palombini sur cette place pour en faire la reconnaissance. Il communiqua par Loredo avec la garnison de Santoña. Il rentra le 26 à Bilbao, où il donna l'ordre de rassembler quelques pièces de gros calibre, des munitions et des vivres pour le siége de Castro-Urdiales : il se rendit ensuite en Navarre. Pour être maître des communications sur la grande route de Bayonne, que les bandes inquiétaient sans cesse, il fit fermer chaque pont par des barrières défendues par un blockhaus. On entreprit aussi de nouveaux travaux pour renforcer la ligne de l'Èbre (2).

Le roi Joseph avait quitté Madrid le 17 mars, avec trois mille hommes de troupes françaises ou espagnoles, qui composaient sa garde, et avait porté son quartier général à Valladolid. Le 28, il détacha de l'armée de Portugal, sur Vitoria, les divisions Foy, Barbot, Taupin et Sarrut, pour être mises à la disposition du général Clausel, trop fai-

(1) Voir pièces justificatives, n° 109.

(2) Voir pièces justificatives, n° 110.

ble pour purger la Biscaye et la Navarre des bandes qui les infestaient. Cette expédition, qui eût été très-utile au mois de janvier, devenait une faute, puisqu'elle affaiblissait de quinze à vingt mille hommes l'armée principale, au moment où l'ennemi s'apprêtait à reprendre l'offensive. Le 24 avril, le général Clausel quitta Pampelune avec quatre divisions, pour se mettre à la poursuite des bandes de Mina. Le général Foy arriva le même jour à Bilbao avec sa division et celle du général Sarrut, pour opérer en Biscaye. Il rallia à lui la division Palombini, laissa la brigade Ausserac sur le Rio Deba, pour contenir les bandes del Pastor dans le Guipuscoa, et se porta sur Castro-Urdiales, pour assiéger cette place. (*Voyez la relation de ce siége, tome IV.*)

A la fin du mois de mai, lord Wellington prit l'offensive. N'ayant rien à redouter sur sa droite, il détacha vers sa gauche quatre divisions qui firent un grand mouvement de flanc à travers la province de Tras-os-Montès, pour tourner l'armée française sur le Douro. Ces divisions passèrent le fleuve le 20 mai entre Lamego et la frontière espagnole. Lord Wellington s'avança en personne sur Salamanque, qu'il occupa le 26 mai; bientôt après, toute l'armée anglo-portugaise se trouva réunie à Toro sur la rive droite du Douro.

Le roi Joseph évacua successivement Madrid et

Valladolid, pour concentrer ses troupes sur la grande route de Burgos, et prit position, le 9 juin, en avant de cette ville. Lord Wellington fit une démonstration d'attaque le 12; mais, continuant à manœuvrer au nord, il passa le Carrion à Palencia, et s'avança sur la Pisuerga, d'où il menaçait de couper les communications de l'armée française. Le roi Joseph fut ainsi contraint de battre en retraite sur l'Èbre. Il évacua Burgos le 13 juin. Le château n'avait pas été remis en état de défense; les sapeurs le firent sauter au moment de la retraite : six mille bombes qui s'y trouvaient et les éclats de pierres tuèrent ou blessèrent cent vingt hommes de l'arrière-garde. Le roi Joseph s'attendait à être attaqué de front; mais, le 15 juin, l'aile gauche et une partie du centre de l'armée anglo-portugaise traversèrent l'Èbre aux ponts de San-Martino et de Fuente de Arenas, et prirent la route de Bilbao. Le roi Joseph, ayant eu connaissance de ce mouvement, détacha, le 18 juin, le général Reille avec la division Sarrut, qui l'avait rejoint sur l'Èbre, la division Lamartillière et trois régiments de cavalerie, pour prévenir l'ennemi à Bilbao et rallier les troupes du général Foy. Le général Reille s'avança sur la route d'Orduña; mais, vers Osma, il rencontra trois divisions d'infanterie anglaise et une division de cavalerie, qui le forcèrent de rétrograder. Il se retira sur Espejo, où il fut renforcé

par la division Maucune. Le roi Joseph, se voyant tourné, abandonna la ligne de l'Èbre et continua son mouvement de retraite. Le général Reille manœuvra à la droite, pour couvrir la grande route; et, après avoir disputé le terrain pied à pied, il se replia sur la Zadora, d'où il rejoignit l'armée le 19.

Le roi Joseph, au lieu de se retirer sur les hauteurs de Salinas et de Mondragon, pour en défendre les défilés et conserver la liberté de ses communications avec Bayonne, préféra s'arrêter le 20 juin dans la petite plaine de Vitoria à une lieue en avant de cette ville. Il disposa son armée en échelons sur trois lignes, dans les positions d'Ariniz, de Gomecha et de Zuero, sur la route de Madrid, appuyant sa droite à la Zadora, dont le cours est à peu près parallèle à la direction de la grande route. Les bagages et les parcs furent réunis en arrière de Vitoria sous la garde de trois bataillons. L'ennemi comptait quatre-vingt-dix mille hommes, dont quarante mille Anglais, vingt-trois mille Portugais et vingt-cinq mille Espagnols, non compris les bandes du pays. L'armée française se trouvait réduite à cinquante-cinq mille hommes, tant par les pertes qu'elle avait éprouvées dans sa retraite, que par les deux détachements des généraux Foy et Clausel, qui n'avaient pu la rejoindre. Le général Reille avait laissé la division Sarrut en avant d'Aranguiz, pour éclairer la route de Bilbao et couvrir Vitoria

de ce côté; il dut, en outre, envoyer la division Maucune escorter un convoi dirigé sur Bayonne. Il ne lui resta donc plus que la division Lamartillière et la cavalerie.

Le 21 juin, lord Wellington attaqua la ligne française. Le roi Joseph avait fait la faute de ne pas faire couper les ponts de la Zadora, à laquelle il s'appuyait, et qui n'était guéable que sur un petit nombre de points. Dès le matin, un corps anglo-espagnol de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres du général Graham, remonta cette rivière par la rive droite, et se porta à Aranguiz sur la route de Bilbao, pour tourner la droite de l'armée française, et intercepter la route de Bayonne en arrière de Vitoria. A onze heures du matin, ce corps se trouvait en présence du général Sarrut, qui se retira derrière la Zadora. Le général Reille vint l'y rejoindre avec ce qui lui restait de troupes; il occupa les ponts d'Ariaga, de Gamarra-Mayor et de Durana, et soutint le combat avec acharnement. Le général Sarrut fut tué; l'ennemi parvint à se rendre maître du pont de Durana, et vint se placer sur la route de Bayonne, qu'il intercepta. En même temps, lord Wellington attaquait de front l'armée française sur la route de Madrid. Le général Gazan, qui, avec l'armée du midi, formait la première ligne, fut menacé sur sa gauche, ce qui l'engagea à dégarnir sa droite pour y porter des troupes. Le

général Drouet, placé en seconde ligne avec l'armée du centre, y dirigea aussi des forces. Alors l'ennemi, qui avait porté la plus grande partie de son armée sur la rive droite de la Zadora, put forcer facilement le passage de cette rivière aux ponts de Villodas, de Traspuentes et de Momario, d'où il se jeta sur les troupes de l'armée du centre. Le général Drouet tint longtemps à Margarita. Obligé d'abandonner ce point, il prit en arrière une nouvelle position s'étendant de Zuazo à Crispijina, et y arrêta l'ennemi sous le feu d'une batterie de quarante pièces de canon. Mais le général Gazan, tourné sur sa droite par le mouvement de l'ennemi, et menacé d'être enveloppé, dut battre en retraite sur Vitoria. Il parvint avec son artillerie jusqu'à une demi-lieue de cette ville : l'encombrement de la route ne lui permit pas d'aller plus loin. Le grand parc de réserve, où se trouvaient quatre-vingts pièces de canon, était resté en arrière de Vitoria avec les bagages ; et, vers quatre heures de l'après-midi, l'ordre étant venu de le mettre en mouvement, un chariot culbuta sur la route de manière à empêcher le convoi d'avancer. En vain essaye-t-on de faire passer les voitures du roi et de la cour; quelques obus et l'approche de deux escadrons de hussards anglais jettent l'épouvante parmi les soldats de l'escorte, les conducteurs et une multitude d'employés et de femmes qui rentraient en France avec l'armée. Le

désordre était à son comble. Les troupes du général Gazan, obligées de quitter la route de Vitoria, se sauvèrent à travers champs vers Salvatierra, pour gagner la route de Pampelune; un terrain coupé de fossés et de haies ne leur permit pas d'emmener leur artillerie. Le général Drouet suivit ce mouvement. Le général Reille, pris de revers, fut aussi contraint de se retirer; il s'arrêta quelque temps à Salvatierra, pour rassembler les fuyards. La nuit survint et augmenta encore la confusion; tous les corps marchaient pêle-mêle, se dirigeant sur Pampelune. Arrivé à Irursun, le général Reille se porta par Saint-Estevan sur Irun, pour rallier la division du général Foy et couvrir le pont de la Bidassoa. Telle fut la déplorable bataille de Vitoria. L'armée française ne perdit que quatre mille hommes, dont huit cents prisonniers; cependant elle se trouva désorganisée, et perdit tout son matériel. Cent cinquante pièces de canon, quatre cents caissons, quinze cents voitures de bagages, le trésor de l'armée et les équipages du roi Joseph, tombèrent au pouvoir du vainqueur. L'ennemi eut cinq mille hommes mis hors de combat (1).

Le général Clausel, qui se trouvait le 17 juin du côté de Logroño avec quatorze mille hommes, avait marché sur Vitoria. Il arriva le jour même

(1) Voir pièces justificatives, n° 111.

de la bataille près de cette ville, mais lorsque l'ennemi l'occupait déjà. Craignant alors d'être coupé, il se retira en toute hâte sur Saragosse, où il laissa toute son artillerie sous la protection du château et du faible corps du général Pâris, qui occupait la ville. De là, il se dirigea par Jaca sur Oleron, pour se réunir aux débris de l'armée française.

A la nouvelle de la perte de la bataille, le général Foy de son côté se porta sur Tolosa, où il arriva en même temps que les premières troupes anglaises. Il défendit quelques jours les défilés qui se trouvent en arrière de cette ville, et il se retira ensuite à Irun, où il se mit en communication avec le général Reille.

Après une courte halte à Pampelune, l'armée française continua sa retraite sur les Pyrénées. Elle occupa les gorges de Roncevaux et la vallée de Bastan où coule la Bidassoa. Le général Foy quitta Irun et rentra sur le territoire français. Dès le 26 juin, Pampelune fut investi. Le fort de Pancorvo, attaqué par la réserve espagnole, tomba le 1er juillet. Saint-Sébastien fut bloqué par un corps de quinze mille hommes sous les ordres du général Graham. Cette place pouvait être fort utile à l'armée anglo-portugaise, pour appuyer sa gauche et communiquer avec la mer; lord Wellington en fit aussitôt commencer le siége. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*)

Pendant ces événements, le maréchal Suchet avait à combattre, dans le royaume de Valence, l'armée anglo-sicilienne, commandée alors par le général Murray, et l'armée espagnole du général Elio, qui se trouvaient dans les environs d'Alicante. Quelques engagements eurent lieu vers le milieu du mois d'avril à Villena et à Castella, sur la frontière de Murcie. Le 31 mai, les Anglais se rembarquèrent à Alicante et vinrent débarquer sur les côtes de Catalogne avec quatorze mille hommes. Secondés par un corps espagnol de huit mille hommes de l'armée du général Lacy, ils s'emparèrent, le 2 juin, du fort Saint-Philippe au col de Balaguer, et commencèrent le siége de Tarragone. Le maréchal Suchet vint au secours de cette place, et, par un mouvement combiné avec le général Maurice Mathieu, gouverneur de Barcelone, il força les Anglais à se rembarquer en toute hâte. En se retirant, l'ennemi fit sauter le fort Saint-Philippe, et abandonna 30 pièces de canon et d'immenses approvisionnements.

Le maréchal Suchet était encore dans les environs de Tarragone, lorsque le duc del Parque vint d'Andalousie avec dix-huit mille Espagnols remplacer le général Murray dans son camp de Castalla, et agit de concert avec le général Elio contre Valence. Cette tentative fut vivement repoussée par la division du général Harispe et la

cavalerie du général Delort. Rentré à Valence le 24 juin, le maréchal Suchet attaqua l'armée espagnole du duc del Parque. L'ayant rejetée dans son camp de Castalla, il s'avança ensuite contre le général Elio, qui s'était posté avec neuf mille hommes sur la route de Cuenca à Valence, pour menacer sa droite. Il le rencontra près du fort de Requena, le força à battre en retraite, et s'empara du fort qui ne fit pas de résistance.

Les Anglais, faisant de nouveaux efforts pour couper la longue ligne d'opération du maréchal Suchet le long du littoral, se présentèrent le 23 juin devant Palamos, près de Girone, avec une escadre de quinze vaisseaux de ligne, dont huit à trois ponts, et plusieurs transports; tandis qu'un corps de cinq mille Espagnols, sous les ordres du baron d'Éroles, faisait une diversion sur Bañolas, pour favoriser leur débarquement. Le général Lamarque chassa les Espagnols, et les Anglais se retirèrent. Sur ces entrefaites, lord Bentinck, avec de nouveaux renforts tirés de la Sicile, débarqua à Alicante et remplaça le général Murray.

Le maréchal Suchet, instruit de la déroute de Vitoria, évacua Valence le 4 juillet, se dirigeant vers Barcelone. Il laissa dix mille hommes dans les diverses places de Denia, de Sagonte, de Peniscola, de Morella, de Tortose, de Tarragone, de Lérida, de Méquinenza et de Monzon, qui furent

abandonnées à elles-mêmes : les châteaux de Téruel et d'Alcañiz furent démantelés. Le maréchal Suchet s'arrêta quelques jours sur l'Èbre, pour donner au général Pâris, qui occupait Saragosse avec une brigade, le temps de venir le rejoindre. Mais ce général, attaqué par des forces supérieures, fut arrêté dans sa marche et obligé de se retirer en France par Jaca, après avoir éprouvé des pertes considérables et abandonné tous ses bagages. Saragosse fut occupé par les troupes de Mina, et la garnison du château se rendit le 2 août.

II.

L'armée française, battue à Vitoria, se trouvait sur la frontière des Pyrénées; et l'ennemi, arrêté par la bonne contenance de quelques divisions ralliées, n'osait rien entreprendre. Le maréchal Soult, envoyé en toute hâte par l'Empereur pour prendre le commandement en chef de l'armée, arriva à Bayonne le 12 juillet. Bientôt, par sa fermeté et par son activité, il eut rétabli l'ordre et tout réorganisé. Il couvrit ses positions de nombreux ouvrages et mit en état de défense les postes fortifiés de la frontière. Bayonne et Saint-Jean pied de Port furent couverts d'un vaste camp retranché et devinrent le pivot de ses opérations. L'armée française comptait encore soixante-neuf mille hommes, dont six mille de cavalerie, non

compris neuf mille hommes répartis dans les places. L'infanterie fut partagée en trois corps de trois divisions chacun, plus, une division de réserve. Le commandement de l'aile droite fut donné au général Reille; le général Drouet eut le commandement du centre, et le général Clausel celui de l'aile gauche. La cavalerie était formée de deux divisions de dragons et d'une division de chasseurs ou hussards. L'artillerie manœuvrait quatre-vingt-six pièces de canon. Ces troupes gardaient les passages des Pyrénées depuis Saint-Jean pied de Port jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa. Le maréchal Soult se tenait à Ascain. Lord Wellington avait établi son quartier général à Lezaca. Son armée était forte de quatre-vingt-dix mille hommes, savoir : soixante mille Anglo-Portugais et trente mille Espagnols.

Dès la fin de juillet, le maréchal Soult voulut reprendre l'offensive, en tournant l'aile droite de l'ennemi par la route de Saint-Jean pied de Port à Pampelune, dans l'espoir de secourir les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien. A cet effet, le corps du général Reille, la cavalerie et l'artillerie vinrent rejoindre les trois divisions du général Clausel à Saint-Jean pied de Port. Le corps du général Drouet se tint vers Ainhoué et Espelette, et dut déboucher par le col de Maya. La réserve, commandée par le général Villatte, se porta

sur la Bidassoa, pour y observer l'ennemi et s'avancer au secours de Saint-Sébastien, si l'occasion devenait favorable.

Après plusieurs jours de retards, causés par les pluies et le mauvais état des chemins, le général Clausel déboucha, le 25 juillet, de Saint-Jean pied de Port avec ses trois divisions, et s'empara d'un rocher élevé, défendu par l'avant-garde de l'armée anglaise. Un brouillard épais qui devança la nuit, l'obligea de remettre au lendemain l'attaque du plateau d'Altobiscar, que l'ennemi occupait en avant du col de Roncevaux avec trois divisions et une brigade de cavalerie. Le général Reille, qui marchait à la droite du général Clausel, devait, dès le 25, s'emparer du plateau du Lindous, d'où il eût coupé les communications de l'ennemi; mais l'obscurité du brouillard et la difficulté des chemins l'empêchèrent d'arriver à temps.

De son côté, le général Drouet attaqua, le 25, le col de Maya, où se trouvaient trois divisions anglaises, sous les ordres du général Hill; il s'empara de cette position après un combat assez vif, et poursuivit l'ennemi dans la direction du col de Vilate, par lequel il se retirait.

Le 27 juillet, le général Clausel continua son mouvement par la route de Pampelune, appuyé à sa droite par le général Reille, qui suivait la rive gauche de la rivière Engui. L'ennemi se retira à

Zubiry, et vint prendre position entre Oricain et Huarte sur toutes les hauteurs qui commandent les débouchés des diverses vallées aboutissant à Pampelune, notamment sur la montagne d'Oricain, au pied de laquelle se trouve le petit village de Sorauren. L'ennemi, renforcé des troupes espagnoles qui bloquaient Pampelune, occupait cette position avec trente mille hommes, dont douze mille Anglais. Le maréchal Soult se disposait à l'attaquer, lorsqu'un orage épouvantable l'obligea d'attendre le lendemain. Lord Wellington eut ainsi le temps d'arriver pendant la nuit avec quatre divisions anglaises, fortes de vingt-cinq mille hommes. Trois de ces divisions étaient celles du général Hill, qui l'avait rejoint après avoir échappé au général Drouet.

Dès le 28, le maréchal Soult fit développer les divisions françaises au pied de la montagne d'Oricain, et, après les reconnaissances nécessaires, il fit commencer l'attaque. L'artillerie et la cavalerie ne purent déboucher, et restèrent dans l'étroite vallée de Zubiry sans pouvoir prendre part au combat. Plusieurs colonnes essayèrent de gravir la montagne; mais, arrêtées par les escarpements et les pointes de rochers, écrasées par le feu de l'ennemi, elles furent constamment repoussées. On se battit jusqu'à la nuit, et l'attaque recommença le lende-

main sans plus de succès. En même temps, le maréchal Soult manœuvrait par sa droite pour tourner la position. Le général Drouet, qui s'était mis en communication avec lui, eut quelques avantages, et resta un moment maître de la route de Pampelune par Lanz et Ostiz; mais les revers des généraux Reille et Clausel au centre et à la gauche déterminèrent le maréchal Soult à se replier. Il se dirigea, le 1[er] août, sur Saint-Estevan et rentra par le col d'Echalar dans ses premières positions. Cette vaine tentative coûta à l'armée française dix-neuf cents huit hommes tués, huit mille cinq cent quarante hommes blessés, et deux mille sept cents prisonniers.

Cependant la place de Saint-Sébastien était vivement pressée. Le maréchal Soult voulut faire un nouvel effort pour la secourir. Le 31 août, le général Reille passa la Bidassoa au-dessous de Biriatou avec trois divisions et la réserve, et attaqua la montagne de Saint-Martial, que l'ennemi occupait avec trente ou quarante mille hommes. Le général Clausel traversait en même temps la rivière à Bera avec trois divisions. Cette colonne obtint quelques avantages; mais la première fut repoussée. De son côté, l'ennemi, ayant attaqué avec succès le centre de la ligne vers Urdax, les troupes françaises durent se retirer. Elles avaient éprouvé

une perte de trois mille six cents hommes, et la Bidassoa, grossie pendant la nuit par les pluies, rendit leur retraite fort difficile.

Abandonnée à ses propres forces, la garnison de Saint-Sébastien fit une défense héroïque. Après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte et cinq assauts, elle fut enfin contrainte de se retirer dans le château. La malheureuse population de Saint-Sébastien eut alors à souffrir de la part de ses alliés toutes les horreurs imaginables. Le 6 septembre, cette place n'était plus qu'un monceau fumant de ruines. Réduite à douze cents hommes, n'ayant aucun abri pour ses blessés, et privée de moyens de défense, la garnison fut obligée de capituler le 8. Ce siége mémorable coûta près de six mille hommes à l'ennemi; ce fut le dernier reflet de la gloire française en Espagne.

Lord Wellington, ayant été rejoint par sept mille hommes arrivant d'Angleterre, par dix mille Espagnols tirés d'Andalousie, et par l'armée de Mina, forte de quatorze mille hommes, se trouva à la tête de cent trente-quatre mille hommes, savoir : cent quinze mille d'infanterie, quinze mille de cavalerie, et quatre mille quatre cents d'artillerie. Le 7 octobre, il prit l'offensive sur toute la ligne. Il surprit le passage de la Bidassoa, gardé par deux divisions, et s'empara presque sans résistance des positions de la croix des Bouquets, en avant de

Saint-Jean de Luz, de la hauteur de la Baïonnette, en avant d'Ascain, et des plateaux élevés de la montagne de la Rhune (1).

La garnison de Pampelune, forte de trois mille cinq cents hommes, se rendit le 31 octobre, faute de vivres, à l'armée espagnole, après quatre mois de blocus ou de siége. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*) Plusieurs fois elle avait bouleversé les travaux de l'ennemi dans ses vigoureuses sorties. Santoña, mieux approvisionné et seulement bloqué, continuait de résister.

Le maréchal Soult reçut un renfort de seize mille conscrits, qui furent dirigés sur les dépôts voisins de la frontière, pour être habillés, armés et un peu exercés. Dès le mois de septembre, son intention avait été de déboucher par Jaca avec cinquante mille hommes, pour se lier en Aragon avec le maréchal Suchet, qui aurait remonté l'Èbre avec trente mille hommes et cent pièces de canon; mais ce projet, soumis à l'Empereur et longtemps discuté, ne put pas être exécuté par suite des réductions successives qu'éprouva l'armée d'Aragon. Le maréchal Soult pressa les travaux dont il couvrait sa ligne sur une chaîne de hauteurs qui bordent la rive gauche de la Nivelle en arrière de Sare. La droite s'appuyait à Saint-Jean

(1) Voir pièces justificatives, n° 112.

de Luz, et la gauche à la chaîne des Pyrénées vers Urdache. La brigade du général Pâris, forte de trois mille sept cents hommes, vint renforcer à Saint-Jean pied de Port le général Foy, qui se trouva à la tête de dix mille hommes.

Le 10 novembre, lord Wellington reprit l'offensive, et dirigea par Sare son attaque principale contre les divisions du centre. Après un combat des plus opiniâtres, qui dura toute la journée, il força la ligne vers le pont d'Amotz, et pénétra jusqu'à Saint-Pée (1). L'armée française perdit quatre mille hommes dans cette journée. Forcée de battre en retraite, elle prit position, le 11, la droite à Bidart, la gauche à Arauns. Le 12, elle se retira sous Bayonne. Au moment de la bataille, le général Foy, qui se trouvait à l'extrême gauche vers Saint-Jean pied de Port, fit avec succès une diversion sur les derrières de l'ennemi, et lui prit des bagages; cependant, se trouvant arrêté de front par des forces supérieures, il dut se retirer sur la rive droite de la Nive, par la tête de pont de Cambo qu'il fut chargé de défendre. Il se lia par sa droite avec le général Drouet, qui, avec trois divisions, gardait cette même rive d'Ustaritz à Bayonne.

Le 9 décembre, après un mois d'hésitation,

(1) Voir pièces justificatives, n° 113.

l'ennemi passa la Nive à gué au-dessus de Cambo, et parvint, malgré tous les efforts qui lui furent opposés, jusqu'à Ustaritz, où il intercepta la route de Bayonne à Saint-Jean pied de Port. Rentré le soir même à Bayonne, le maréchal Soult conçut le plan d'une de ces opérations militaires que Napoléon lui-même n'eût pas désavouée. La place de Bayonne, pàr sa position sur la Nive, lui offrait des ponts solides qui lui permettaient de se porter à volonté avec toutes ses forces sur l'une ou l'autre rive; tandis que l'armée ennemie se trouvait partagée en deux parties par cette rivière, et n'avait pas encore de moyens faciles de communication. Profitant de cet avantage, il rassemble pendant la nuit la masse de ses troupes à Bayonne, débouche sur la rive gauche de la Nive, par la grande route d'Espagne, et attaque l'armée anglo-portugaise dans ses camps de Bidart, d'Archangues et d'Arauns. Ce plan, si habilement conçu, n'eut cependant pas un succès décisif. L'ennemi fut favorisé par l'avantage du terrain, et par une pluie qui tomba par torrents toute la journée. Il fut renforcé aussi par quinze mille hommes des troupes de la rive droite, qui arrivèrent en toute hâte pendant l'affaire. Il perdit six mille hommes, dont mille prisonniers, et fut au moment de battre en retraite.

Pour faire face à cette attaque, lord Wellington

n'avait laissé que vingt mille hommes sur la rive droite de la Nive à Saint-Pierre d'Irube. Le maréchal Soult, s'en étant aperçu, envoya dans la nuit du 12 au 13 décembre le général Drouet avec cinq divisions, pour attaquer l'ennemi sur cette rive; mais, par un défaut de prévoyance, on laissa éteindre les feux des bivouacs des divisions qui quittaient la rive gauche, tandis que d'autres feux parurent sur la rive droite; ce dont lord Wellington s'étant aperçu, il dirigea aussitôt trente mille hommes sur le point menacé. Déjà la position de Saint-Pierre d'Irube était attaquée de front sur la grande route de Saint-Jean pied de Port, par le général Abbé, et tournée vers le vieux Mougerre, par le général Foy. L'ennemi commençait à battre en retraite, lorsque Wellington parut avec ses réserves, et rétablit le combat. Ce ne fut ensuite qu'avec des efforts inouïs que le maréchal Soult parvint à contenir l'armée anglo-portugaise. Cette bataille fut des plus sanglantes; de son propre aveu l'ennemi perdit huit mille hommes, et les Français n'eurent pas moins de cinq mille neuf cents hommes hors de combat. Elle termina la campagne de 1813 à l'armée des Pyrénées, et prépara les grands événements qui eurent lieu quelques mois après.

En Catalogne, le maréchal Suchet s'était retiré à Barcelone, gardant la ligne du Llobregat. Il fut

renforcé des troupes du général Deçaen, et se trouva à la tête de quarante mille hommes, non compris les garnisons des places. Le 29 juillet, lord Bentinck, ayant traversé l'Èbre à Amposta au-dessous de Tortose, investit Tarragone par terre et par mer avec des forces considérables; et, le 3 août, il commença le siége de cette place. L'armée espagnole du duc del Parque, venue d'Andalousie, et celle de Catalogne, dont le général Copons avait pris le commandement, concoururent à cette opération. Le 14 août, le maréchal Suchet se porta à Villafranca avec quatre divisions d'infanterie et toute sa cavalerie; puis, manœuvrant sur sa droite pour déborder l'ennemi, il parvint jusqu'à Tarragone sans avoir eu un seul engagement. La garnison travaillait nuit et jour, depuis le 18 juillet, à préparer des fourneaux de mine pour faire sauter les murs de cette place. Le 19 août, trente-deux fourneaux, chargés ensemble de trente-sept mille huit cent soixante livres de poudre, se trouvèrent prêts, et au signal de trois coups de canon donné à la chute du jour, les remparts de cette ville célèbre croulèrent avec un horrible fracas (1).

Après cette expédition, les troupes françaises reprirent leurs positions derrière le Llobregat.

(1) Voir pièces justificatives, n° 114.

Dans cette retraite, un bataillon italien, cantonné à San-Sadurni, fut enlevé par les bandes de Manço. Un escadron de hussards et un bataillon d'infanterie furent également surpris par les mêmes bandes à Palleja, et furent en partie massacrés. Pour effacer l'impression de ces deux échecs, le maréchal Suchet attaqua, dans la nuit du 12 au 13 septembre, l'avant-garde de l'armée anglo-portugaise postée au col d'Ordal, la mit en fuite, tourna la position de Villafranca, et força l'ennemi de se replier sur Tarragone. Pendant cette brillante expédition, le général Decaen détruisait les bandes de Manço et du baron d'Éroles. Bientôt après, il quitta l'armée pour aller organiser un corps de réserve sur la Gironde.

Le maréchal Soult avait déjà proposé au maréchal Suchet d'opérer avec lui contre lord Wellington par la Navarre. Le maréchal Suchet, sans adopter entièrement ce plan, avait offert au maréchal Soult de se porter avec trente mille hommes en Aragon, et de se joindre à lui par Jaca, emmenant cent pièces de canon pour les deux armées. Le ministre de la guerre approuva cette jonction; mais elle ne put avoir lieu, le maréchal Suchet se trouvant privé successivement des troupes du général Pâris, de dix mille conscrits sur lesquels il comptait, des troupes italiennes du général Sévéroli, qui durent rentrer dans leur pays, de

plusieurs régiments allemands qui furent désarmés, d'un millier de gendarmes qui rentrèrent en France, et de deux mille hommes d'élite qui furent envoyés dans les dépôts pour organiser les réserves. A la fin du mois de décembre, son armée se trouvait réduite à vingt-cinq mille cinq cents hommes. Devant encore laisser quatre mille hommes à Barcelone, et compléter les garnisons des places de la frontière, il fut obligé de renoncer à tout projet d'offensive, et de se borner à contenir l'ennemi qui n'avait pas moins de cinquante mille hommes, dont seize mille Anglais.

CAMPAGNE DE 1814.

I.

L'armée des Pyrénées, forte encore de soixante mille hommes, s'était repliée sur la rive droite de l'Adour, de Bayonne à Port de Lanne, et s'étendait par sa gauche derrière la Bidouze jusqu'à Saint-Palais, ayant des têtes de pont à Bidache et à Came. Le maréchal Soult avait porté son quartier général à Peyrehorade. Le général Harispe, rappelé de l'armée d'Aragon, pour organiser la levée des Basques, au milieu desquels il est né, couvrait la gauche avec une petite division vers Saint-Jean pied de Port, et était soutenu en arrière sur le Soi-

son ou gave de Mauléon par la brigade du général Pâris. L'ennemi se trouvait ainsi resserré entre le bas Adour, les Pyrénées et la mer, n'occupant que des cantons assez pauvres et épuisés par six mois de guerre.

Lord Wellington avait établi son quartier général à Saint-Jean de Luz ; il y recevait par mer les approvisionnements nécessaires à son armée, même les fourrages pour sa cavalerie. Ayant fait rétablir les ponts de Cambo et d'Ustaritz, il avait porté la plus grande partie de ses forces entre la Nive et l'Adour. Le 3 janvier, il fit quelques tentatives pour traverser cette dernière rivière à Urt, où se trouvait un chantier de construction; mais une forte reconnaissance, poussée par le maréchal Soult sur la Bastide Clarence, le fit renoncer à cette entreprise. Vers la fin de janvier, il reçut d'Angleterre six mille hommes de renfort et quatorze cents chevaux. Le maréchal Soult, au contraire, dut envoyer dans l'intérieur, pour renforcer l'armée de l'Empereur, deux divisions d'infanterie, la gendarmerie à pied, une division de dragons, une brigade de cavalerie légère, quatre compagnies d'artillerie avec vingt-huit pièces de canon, et près de deux mille hommes d'élite destinés à la garde impériale; ce qui réduisit son armée à quarante mille hommes. Pour surcroît de chances défavorables, le duc d'Angoulême débarqua à Saint-Jean de Luz, et réveilla

les espérances des nombreux partisans de la maison de Bourbon.

Le démembrement de nos forces fut le signal de la reprise des opérations de l'ennemi. Le 14 février, lord Wellington, prenant l'offensive par sa droite, dirigea le général Hill avec un corps de vingt mille hommes contre le général Harispe à Hellette, ce qui obligea celui-ci à se retirer sur le Soison. L'ennemi continua son mouvement sur Saint-Palais où il passa la Bidouze. Il força également la ligne du Soison, et parvint jusqu'à Sauveterre, dans l'intention d'y passer le gave d'Oleron. A la nouvelle de ce mouvement, le maréchal Soult s'était porté à Sauveterre; et, afin de soutenir sa gauche, il rapprocha de Peyrehorade les troupes de sa droite. La division du général Abbé resta à Bayonne, pour renforcer la garnison, qui fut ainsi portée à treize mille hommes. Cette place fut abandonnée à elle-même le 17 février; et les Anglais ayant effectué, le 24, le passage de l'Adour vers son embouchure, elle se trouva entièrement bloquée.

Lord Wellington, continuant son mouvement offensif, traversa les gaves d'Oleron et de Pau au-dessus de Peyrehorade avec une portion de son armée; tandis que le corps du général Hill continuait à marcher par la droite. Le maréchal Soult se retira le 22 février sur Orthez, résolu d'y livrer

une bataille malgré les désavantages de sa position, qui ne lui permettait de retraite que par la route étroite et raboteuse de Saint-Sever, dans un pays difficile, et qui l'exposait à être tourné. En effet, lord Wellington, après avoir passé le gave de Pau au-dessus de Peyrehorade, remontait la rive droite de cette rivière par la route d'Orthez. Le maréchal Soult prit position sur cette route, appuyant sa droite au village de Saint-Boës et sa gauche à la rivière, que le général Clausel fut chargé de garder au-dessus de la ville avec trois divisions.

Lord Wellington attaqua le maréchal Soult le 27 février. Ses forces étaient doubles des nôtres; néanmoins la victoire fut vivement disputée. Le maréchal Beresford dirigea trois attaques vigoureuses en avant de Saint-Boës, et trois fois la division Taupin, qui lui était opposée, culbuta l'ennemi par des charges à la baïonnette et par la mitraille de son artillerie. Le général Foy au centre défendit aussi ses positions avec la plus grande intrépidité; tandis que le général Clausel tenait en échec le général Hill, qui cherchait à passer le Gave à Orthez. Lord Wellington, voulant tenter un dernier effort, dirigea une forte colonne sur le point qui unissait notre aile droite au centre, et parvint sur la route de Dax en queue de notre aile droite; en même temps, le général Hill força le passage du gave au-dessus d'Orthez, et menaça

nos derrières. Alors l'armée française fut obligée de se replier sur Saint-Sever, d'où elle se dirigea sur Aire en remontant l'Adour. Nous eûmes dans cette bataille trois mille neuf cents hommes de tués, de blessés ou de pris; et l'ennemi perdit près de six mille hommes.

Le maréchal Soult avait à opter entre trois directions : la route de Mont-de-Marsan à Bordeaux, celle d'Agen par Condom, ou enfin celle de Tarbes. En habile général, il se décida pour cette dernière direction, qui lui offrait l'avantage de s'appuyer aux montagnes, de pouvoir au besoin se joindre à l'armée du maréchal Suchet, et d'éloigner lord Wellington de Bordeaux, ville influente par sa population et par ses richesses, qui, offrant à l'ennemi un bon port et d'immenses ressources, lui aurait donné le moyen de se mettre en communication avec la mer et d'avoir un excellent point d'appui pour ses opérations ultérieures. Le 1er mars, le maréchal Soult se porta de Saint-Sever sur Tarbes par la rive droite de l'Adour, précipitant sa marche pour devancer à Aire le corps du général Hill qui s'avançait par la rive gauche pour lui couper la route. Le maréchal arriva, en effet, le 2 mars à Aire avant le général Hill, et détacha aussitôt contre lui quelques divisions qui mirent son corps en déroute; puis, ayant fait couper le pont de l'Adour, il continua sa marche sur Tarbes, où il arriva le 4.

L'armée française y prit des cantonnements, et y jouit pendant huit jours d'une tranquillité absolue.

Lord Wellington attendait, pour reprendre l'offensive, l'arrivée d'une partie de ses troupes, qu'il avait laissée sous Bayonne, pour protéger le passage de l'Adour, et le résultat d'une expédition du maréchal Beresford sur Bordeaux, où les habitants s'étaient soulevés en faveur des Bourbons. Le maréchal Soult, apprenant de son quartier général de Rabastens cette division de l'armée anglo-portugaise, se porte le 13 mars sur Lambège et Conchez, menaçant ainsi les derrières de l'ennemi. Mais déjà lord Wellington, inquiet du séjour de l'armée française à Tarbes, avait concentré ses forces. Le 14, il réunit en toute hâte soixante mille hommes à Garlin sur la route d'Aire à Pau, et arrête le maréchal Soult; puis, manœuvrant pour le tourner, il se porte à Vic-Bigorre, pour lui couper sa retraite sur Tarbes. Le général Drouet, fortement attaqué le 19 à Vic-Bigorre, arrête cependant l'ennemi, et permet au reste de l'armée française d'arriver le soir même à Tarbes. De là, continuant sa retraite, l'armée se dirige par Saint-Gaudens sur Toulouse, où elle arrive le 24, après avoir eu plusieurs avantages sur l'ennemi à Martre et à Noé.

C'est ainsi que le maréchal Soult parvint à faire cette mémorable retraite, dans laquelle, avec une armée qui comptait à peine trente mille hommes

depuis la bataille d'Orthez, tandis que l'ennemi en avait soixante-cinq mille, il ne rétrograda que de trente-six lieues en vingt-cinq jours. Arrivé à Toulouse, il se mit en communication avec le maréchal Suchet, qui venait de se retirer à Figuières (1). Il s'empressa de se fortifier, pour compenser l'infériorité numérique de ses troupes. Il fit retrancher comme tête de pont le faubourg de Saint-Cyprien, situé sur la rive gauche de la Garonne, du côté de l'arrivée de l'ennemi : ce faubourg fut occupé par la division Maransin. La ville, située sur la rive droite, est entourée d'une antique muraille et couverte par le canal du Languedoc qui, l'enveloppant à l'est et au nord à environ mille mètres de distance, se jette en aval dans la Garonne. Au delà du canal et à l'est, s'élèvent les hauteurs du Calvinet, qui présentent un plateau d'environ quatre mille mètres de longueur, dont les pentes du côté opposé à la ville s'étendent jusqu'à la petite rivière de l'Ers. C'est là que le maréchal Soult établit ses principaux moyens de défense. Le plateau fut couronné de cinq grandes redoutes, et gardé par les divisions Darmagnac, Harispe et Taupin, sous les ordres du général Clausel. Le canal, par rapport à ces hauteurs, se trouvait en seconde ligne; mais à la gauche, en aval de la ville,

(1) Voir pièces justificatives, n° 115.

il formait la première ligne. Il fut protégé dans cette partie par plusieurs têtes de pont. Le général Drouet y prit position avec les divisions Darricau et Villatte, appuyant sa gauche à la Garonne, et sa droite aux retranchements de la Pujade, qui de la route d'Alby se liaient aux hauteurs du Calvinet. Le reste du canal en arrière de ces hauteurs fut aussi fortifié, et gardé par une réserve de six mille conscrits sous les ordres du général Travot. Enfin, l'enceinte même de Toulouse fut armée d'une nombreuse artillerie, et la défense en fut confiée à la garde nationale de la ville.

Lord Wellington, retardé par les pluies et le mauvais état des chemins, inquiété sur ses derrières par des corps de partisans et par quelques troupes sous les ordres du général Lafitte, qui était resté dans la vallée de l'Ariége, n'arriva sur la Garonne que le 27 mars, trois jours après l'armée française. Le 31, il traversa cette rivière sur un pont de pontons à Pinsaguel, au-dessus de Toulouse, passa l'Ariége à Cintegabelle, et s'avança jusqu'à Nailloux, cherchant à nous couper la route de Castelnaudary; mais les mauvais chemins l'ayant forcé de renoncer à ce projet, il revint sur ses pas, pour tenter le passage de la Garonne au-dessous de Toulouse. Le 4 avril au soir, il jeta un pont de pontons à Grenade, et fit passer le maréchal Beresford sur la rive droite avec trois divisions. Ce corps

allait être suivi par l'armée de Galice, qui formait la quatrième armée espagnole sous les ordres du général Freyre, lorsqu'une crue subite de la Garonne, ayant emporté les pontons, le reste de l'armée anglo-portugaise fut retenu jusqu'au 8 sur la rive gauche. Si en ce moment le maréchal Soult eût pris l'offensive, il eût mis dans le plus imminent danger les trois divisions du maréchal Beresford, qui restèrent pendant trois jours isolées sur la rive droite. Mais il n'apprit cet événement que trop tard, et peut-être aussi jugea-t-il son armée trop faible pour la diviser, ne voulant d'ailleurs pas compromettre sa position sous les murs de Toulouse. Il expédia plusieurs dépêches au maréchal Suchet, pour l'engager à se porter dans l'Ariége, vers Saint-Gaudens, afin d'agir sur les derrières de l'ennemi (1).

Lord Wellington, ayant continué, le 8, son passage de la Garonne, réunit sur la rive droite cinquante mille hommes, avec lesquels il se présenta le 9 avril devant les lignes françaises, dont les fortifications, poussées avec une extrême activité, se trouvaient à peu près terminées. Aussitôt il fit remonter son pont de pontons jusqu'au-dessus du château de Blagnac, pour établir une communication plus directe avec le corps du général Hill,

(1) Voir pièces justificatives, n[os] 116, 117, 118 et 119.

qu'il avait laissé sur la rive gauche. En même temps, il envoya des partis de cavalerie sur Montauban, pour observer le débouché du pont du Tarn qui avait été couvert par une tête de pont, et où le général Loverdo commandait avec quelques troupes. Lord Wellington connaissait déjà les événements de Paris; néanmoins, espérant vaincre le maréchal Soult par une bataille décisive, il prit l'offensive, le 10 avril, sur tous les points. Le général Hill fit une fausse attaque sur le faubourg de Saint-Cyprien avec trois divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie légère. Les deux divisions anglaises Picton et Alten, et une brigade de cavalerie allemande, s'avancèrent vers la partie inférieure du canal, par les routes de Blagnac et de Montauban, et attaquèrent les têtes de pont de Jumeau et des Minimes que défendait le général Darricau. Deux divisions espagnoles, commandées par le général Freyre, débouchèrent de la croix Daurade, et, soutenues par une brigade de cavalerie anglaise et l'artillerie portugaise, elles se portèrent par la route d'Alby, sur les retranchements de la Pujade, dans le but de tourner la gauche des hauteurs du Calvinet, que le maréchal Beresford, qui avait aussi traversé l'Ers à la croix Daurade, se disposait à attaquer de front avec les divisions Cole et Picton.

Les Espagnols eurent un moment de succès et

s'avancèrent jusqu'au pied de nos retranchements; mais, attaqués sur leur flanc par le général Darmagnac, ils furent repoussés avec une perte de deux mille hommes. Le maréchal Beresford, qui s'était avancé le long de la rive gauche de l'Ers, au lieu d'attaquer immédiatement et de front la gauche des hauteurs du Calvinet, remonta la rivière pour attaquer notre droite qui s'appuyait à la redoute de la Sypière, sur la route de Caraman. Ce mouvement de flanc, fait à portée de canon, entre nos retranchements et l'Ers, devait avoir les conséquences les plus funestes pour les Anglais, puisqu'il donnait au maréchal Soult le moyen de couper le corps du maréchal Beresford en faisant descendre du plateau une ou deux divisions sur les derrières de ce corps. La division Taupin, qui se trouvait en position derrière la redoute de la Sypière, reçut l'ordre de se porter sur l'ennemi avec la brigade de cavalerie légère du général Berton. En même temps, la division Darmagnac et la cavalerie du général Soult s'avancèrent pour l'appuyer.

Le général Taupin aurait dû déployer sa première brigade sous l'appui de la redoute de la Sypière, pour écraser l'ennemi par son feu, tandis que la seconde brigade et sa cavalerie le prendraient en flanc. Mais, emporté par son ardeur, et sans attendre les forces qui devaient le soutenir, il s'élance en avant de la redoute, dont il paralyse ainsi les feux;

et, avec sa première brigade en colonne serrée, il aborde la division Cole qui marchait la première. Soudain les Anglais font volte-face et commencent une fusillade des plus vives sur notre colonne, qui, serrée en masse, ne peut répondre que par le feu insuffisant de quelques pelotons. Le désordre se met alors dans nos rangs. Le général Taupin cherche en vain à rallier les fuyards; il tombe blessé mortellement. Sa deuxième brigade est aussi entraînée sans presque avoir été engagée. Le maréchal Beresford se porte aussitôt sur le plateau et attaque la redoute de la Sypière. Un bataillon du neuvième léger qui s'y trouvait, partageant la terreur générale, ne fait presque point de défense, et la redoute tombe au pouvoir de l'ennemi. Notre ligne se trouva ainsi tournée. Quoique défendus avec le plus vif acharnement, les ouvrages du plateau furent enlevés successivement; et l'ennemi parvint jusqu'aux retranchements de la Pujade, dont il se rendit aussi maître. Il attaqua la partie supérieure du canal, aux ponts des Demoiselles et de Guillemery, mais il fut repoussé. A quatre heures du soir, toutes nos troupes se trouvaient repliées derrière le canal qui formait la seconde ligne, depuis son embouchure jusqu'au pont des Demoiselles. La fusillade se prolongea jusqu'à la nuit, mais sans attaque sérieuse de la part de l'ennemi. Nous eûmes dans cette journée six cents

hommes de tués et deux mille six cents de blessés (1). La perte des Anglais s'éleva à quatre mille quatre cents hommes.

Le maréchal Soult conserva la ligne du canal toute la journée du 11; et ce ne fut que la nuit suivante qu'il opéra sa retraite sur Castelnaudary, sans être inquiété. Cette inaction de l'ennemi était un aveu tacite des pertes qu'il avait éprouvées, et des craintes que lui inspirait encore la faible armée du maréchal Soult. C'était le plus bel hommage rendu à la conduite héroïque de nos troupes sous les murs de Toulouse.

Le maréchal Soult écrivit de nouveau au maréchal Suchet pour l'engager à se joindre à lui pour opérer sur les derrières de l'ennemi (2); mais ce maréchal avait été obligé lui-même de battre en retraite. Dès le mois de décembre, la plus grande partie de ses troupes étaient échelonnées entre Girone et Barcelone. Deux divisions se trouvaient encore sur le Llobrégat inférieur; une brigade était en Cerdagne; d'autres troupes couvraient les derrières à Olot, à Figuières et à Roses. L'armée anglo-sicilienne, forte de douze mille hommes et commandée par le général Clinton, qui avait remplacé lord Bentinck, et une division espagnole de

(1) Voir pièces justificatives, n° 120.

(2) Voir pièces justificatives, n°s 121 et 122.

neuf mille hommes, sous les ordres du général Sarsfield, bordaient la rive droite du Llobrégat, depuis son embouchure jusqu'à Manresa. Ces troupes se liaient par Collent au corps du général Elio, fort de dix-sept mille hommes, qui, de Vich, observait Girone et les deux rives du Ter. Le général Copons, à la tête d'un corps de dix-huit mille Espagnols, faisait le siége de Péniscola et bloquait les places gardées par les garnisons françaises au delà du Llobrégat.

Le maréchal Suchet attendait la conclusion des négociations entamées depuis la fin de 1813 à Valençay et à Madrid : Napoléon, convaincu enfin que l'Espagne était perdue pour lui, avait résolu de remettre sur le trône Ferdinand VII, qui, depuis cinq ans et demi, était retenu prisonnier à Valençay. Un traité fut conclu, le 11 décembre 1813, qui stipulait la paix entre les deux royaumes, l'évacuation du territoire espagnol par les Anglais, la restitution des prisonniers de guerre, etc. Le duc de San-Carlos, principal conseiller du Roi, fut envoyé à Madrid pour soumettre ce traité à la régence; mais celle-ci refusa de le sanctionner, sous le prétexte que le Roi n'était pas libre et que les Espagnols ne pouvaient rien faire sans consulter leurs alliés.

Le duc de San-Carlos n'était pas encore de retour à Valençay, que Napoléon, dont la situation

devenait de plus en plus critique, fit prévenir le Roi et les princes d'Espagne qu'ils pouvaient rentrer dans leur pays sans se soumettre à aucune condition. Les nouvelles apportées par le duc de San-Carlos ne changèrent pas la résolution de l'Empereur. Les illustres captifs reçurent leurs passe-ports le 7 mars, et se mirent en route le 13. Ferdinand VII arriva le 20 à Perpignan.

Dans l'attente de ces événements, le maréchal Suchet avait compté sur la mésintelligence qui régnait entre les généraux anglais et espagnols, pour se maintenir dans ses positions à Barcelone et à Girone. L'ennemi attaqua le 15 janvier le pont du Llobrégat à Molino del Rey; mais il fut repoussé après une canonnade de sept heures. Le maréchal Suchet reçut alors de l'Empereur l'ordre de diriger en poste dix mille hommes sur Lyon. Obligé de se retirer derrière le Ter, il laissa dans Barcelone le général Habert avec sept mille cinq cents hommes et des vivres pour un an; Hostalrich reçut une garnison de trois cent cinquante hommes. Pour comble de malheur, les places de Lérida et de Méquinenza tombèrent au pouvoir de l'ennemi par un honteux stratagème, au moyen d'ordres supposés du maréchal Suchet, dont un officier espagnol, employé à son état-major, avait pris le chiffre et avait déserté.

Le même piége fut tendu au général Robert,

gouverneur de Tortose, qui, feignant d'y tomber, invita le général Sans, qui le bloquait, à venir prendre possession de la place avec deux bataillons; mais celui-ci n'osa pas tenter l'aventure. Enfin le poste de Monzon, défendu par cent hommes, se rendit après avoir soutenu pendant quatre mois et demi les efforts de cinq mille hommes des troupes de Mina. (*Voyez la relation de la défense, tome IV.*) Déjà les forts de Denia et de Morella avaient été obligés de capituler.

Dans les premiers jours du mois de mars, le maréchal Suchet reçut l'ordre de détacher sur Lyon une seconde colonne de dix mille hommes. Avant de s'en séparer, il tenta, mais inutilement, de délivrer la garnison de Lérida, que l'ennemi avait laissée à Igualada. Il fit alors sauter les forts d'Olot, de Palamos et de Bascara; il rendit Girone aux Espagnols, et se retira sous Figuières avec les restes de son armée, forte encore de onze mille deux cents hommes, dont mille de cavalerie.

Bientôt après, le maréchal Suchet fut informé de l'arrivée du roi Ferdinand et reçut l'ordre de lui remettre toutes les places espagnoles, en prenant toutefois les précautions nécessaires pour assurer la rentrée de leurs garnisons. Il alla à Perpignan à sa rencontre; et, pour satisfaire à l'esprit des instructions qu'il avait reçues, il ne consentit à laisser le Roi continuer son voyage qu'autant que D. Car-

los, son frère, qui l'accompagnait, resterait en otage.

Ferdinand partit de Perpignan le 22 mars; il séjourna le 23 à Figuières, et fut reçu sur les bords de la Fluvia par le général Copons, en présence des armées des deux nations : une suspension d'armes avait été conclue verbalement pour cette cérémonie.

La rentrée des garnisons françaises éprouvant bien des retards, le maréchal Suchet se décida à laisser partir l'infant D. Carlos, et à s'en rapporter à la parole de Ferdinand pour l'exécution de cette clause du traité. Dès les premiers jours d'avril, il reçut plusieurs dépêches du maréchal Soult, qui l'engageaient à se porter par l'Ariége vers Saint-Gaudens, afin de menacer les derrières de lord Wellington qui s'avançait sur Toulouse; mais il jugea cette diversion sans effet et ne crut pas pouvoir la tenter : la route de Quillan à Foix n'était pas praticable à l'artillerie, et il devait laisser la plus grande partie de ses forces dans les places du Roussillon pour former leurs garnisons. Craignant d'ailleurs de compromettre sa communication avec la ligne du Rhône, il se dirigea sur Narbonne, après avoir fait sauter la citadelle de Roses (1).

L'entrée des alliés à Paris le 30 mars, l'abdica-

(1) Voir pièces justificatives, nos 118, 119, 121 et 122.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Proclamation du prince de la Paix.

Dans des circonstances moins dangereuses que celles où nous nous trouvons aujourd'hui, les bons et loyaux sujets se sont empressés d'aider leurs souverains par des dons volontaires et des secours proportionnés aux besoins de l'État. C'est donc dans la situation actuelle qu'il est urgent de se montrer généreux envers la patrie. Le royaume d'Andalousie, favorisé par la nature dans la reproduction des chevaux propres à la cavalerie légère, et la province de l'Estramadure, qui rendit en ce genre des services si importants au roi Philippe V, verraient-ils avec indifférence la cavalerie du roi d'Espagne réduite et incomplète, faute de chevaux? Non, je ne le crois pas; j'espère, au contraire, qu'à l'exemple des illustres aïeux de la génération présente, qui servirent l'aïeul de notre roi actuel par des levées d'hommes et de chevaux, les petits-enfants de ces braves s'empresseront aussi de fournir des régiments ou des compagnies d'hommes habiles dans le manie-

ment du cheval, pour être employés au service et à la défense de la patrie, tant que durera le danger actuel. Une fois passé, ils rentreront pleins de gloire au sein de leurs familles. Chacun se disputera l'honneur de la victoire; l'un attribuera à son bras le salut de sa famille; l'autre, celui de son chef, de son parent ou de son ami; tous enfin s'attribueront le salut de la patrie. Venez, mes chers compagnons, venez vous ranger sous les bannières du meilleur des souverains; venez, je vous accueillerai avec reconnaissance; je vous en offre, dès aujourd'hui, l'hommage, si le Dieu des victoires nous accorde une paix heureuse et durable, unique objet de nos vœux. Non, vous ne céderez ni à la crainte, ni à la perfidie; vos cœurs se fermeront à toute espèce de séduction étrangère. Venez; et si nous ne sommes pas forcés de croiser nos armes avec celles de nos ennemis, vous n'encourrez pas le danger d'être notés comme suspects, et d'avoir donné une fausse idée de votre loyauté, de votre honneur, en refusant de répondre à l'appel que je vous fais.

Mais si ma voix ne peut réveiller en vous les sentiments de votre gloire, soyez vos propres instigateurs; devenez les pères du peuple au nom duquel je parle; que ce que vous lui devez vous fasse souvenir de ce que vous vous devez à vous-mêmes, à votre honneur et à la religion sainte que vous professez.

Au Palais royal de Saint-Laurent, le 5 octobre 1806.

Signé : LE PRINCE DE LA PAIX.

N° 2.

Traité secret entre S. M. l'Empereur des Français et S. M. Catholique le Roi d'Espagne.

Napoléon, par la grâce de Dieu, etc., etc., ayant lu et examiné le traité conclu et signé à Fontainebleau, le 27 octobre, par le général de division Michel Duroc, grand maréchal du palais, etc., etc., en vertu des pleins pouvoirs que nous lui avons donnés à cet effet, avec Don Eugène Izquierdo de Ribera y Lezaun, conseiller d'État honoraire de S. M. le Roi d'Espagne, muni également de pleins pouvoirs de son souverain, lequel traité est conçu ainsi qu'il suit :

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, etc., etc., et S. M. Catholique le Roi d'Espagne, désirant, de leur plein mouvement, régler les intérêts des deux États, et déterminer la condition future du Portugal, d'une manière conforme à la politique des deux nations, ont nommé, pour leurs ministres plénipotentiaires, savoir : S. M. l'Empereur des Français, le général de division Michel Duroc, grand maréchal du palais, etc.; et S. M. Catholique le Roi d'Espagne, Don Eugène Izquierdo de Ribera y Lezaun, son conseiller d'État honoraire, etc.; lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus de ce qui suit :

Article Ier. La province d'Entre-Minho et Duero, avec la ville d'Oporto, sera donnée en toute propriété et souveraineté à S. M. le Roi d'Étrurie, sous le titre de la Lusitanie septentrionale.

Art. II. Le royaume d'Alentejo et le royaume des Algarves seront donnés en toute propriété et souveraineté au prince de la Paix, pour en jouir sous le titre de prince des Algarves.

Art. III. Les provinces de Beira, de Tras-os-Montès, et de l'Estramadure portugaise, resteront en dépôt jusqu'à la paix générale, où il en sera disposé conformément aux circonstances, et de la manière qui sera alors déterminée par les hautes parties contractantes.

Art. IV. Le royaume de la Lusitanie septentrionale sera possédé par les descendants héréditaires de S. M. le Roi d'Étrurie, conformément aux lois de succession adoptées par la famille régnante de S. M. le Roi d'Espagne.

Art. V. La principauté des Algarves sera héréditaire dans la descendance du prince de la Paix, conformément aux lois de succession adoptées par la famille régnante de S. M. le Roi d'Espagne.

Art. VI. A défaut de descendant ou héritier légitime du roi de la Lusitanie septentrionale, ou du prince des Algarves, ces pays seront donnés par forme d'investiture, à S. M. le Roi d'Espagne, à la condition qu'ils ne seront jamais réunis sur une tête, ni réunis à la couronne d'Espagne.

Art. VII. Le royaume de la Lusitanie septentrionale et la principauté des Algarves reconnaissent aussi comme protecteur S. M. Catholique le Roi d'Espagne, et les souverains de ces pays ne pourront, dans aucun cas, faire la guerre ou la paix sans son consentement.

Art. VIII. Dans le cas où les provinces de Beira,

Tras-os-Montès et l'Estramadure portugaise, tenues sous le séquestre, seraient à la paix générale rendues à la maison de Bragance, en échange de Gibraltar, de la Trinité, et d'autres colonies que les Anglais ont conquises sur les Espagnols et leurs alliés, le nouveau souverain de ces provinces serait tenu envers S. M. le Roi d'Espagne, aux mêmes obligations qui liaient vis-à-vis d'elle le roi de la Lusitanie septentrionale et le prince des Algarves.

Art. IX. S. M. le Roi d'Étrurie cède en toute propriété et souveraineté le royaume d'Étrurie à S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie.

Art. X. Lorsque l'occupation définitive des provinces de Portugal aura été effectuée, les princes respectifs qui en seront mis en possession, nommeront conjointement des commissaires pour fixer les limites convenables.

Art. XI. S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, garantit à S. M. Catholique le Roi d'Espagne, la possession de ses États sur le continent de l'Europe au midi des Pyrénées.

Art. XII. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, consent à reconnaître S. M. Catholique le Roi d'Espagne comme empereur des deux Amériques, à l'époque qui aura été déterminée par S. M. Catholique pour prendre ce titre, ce qui aura lieu à la paix générale ou au plus tard dans trois ans.

Art. XIII. Il est entendu entre les deux hautes parties contractantes qu'elles se partageront également les îles, colonies et autres possessions maritimes du Portugal.

ART. XIV. Le présent traité sera tenu secret. Il sera ratifié, et les ratifications seront échangées à Madrid, vingt jours au plus tard après la date de la signature.

Fait à Fontainebleau, le 27 octobre 1807.

Signé : DUROC, IZQUIERDO.

N° 3.

Convention secrète pour l'occupation du Portugal.

Napoléon, par la grâce de Dieu, etc., etc., ayant vu et examiné la convention conclue, arrêtée et signée à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, par le général de division Michel Duroc, etc., etc., d'une part, et de l'autre, par Don Eugène Izquierdo, etc., laquelle convention est de la teneur suivante :

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, etc., etc., et S. M. Catholique le Roi d'Espagne, désirant régler les bases d'un arrangement relatif à l'occupation et à la conquête du Portugal, en conséquence des stipulations du traité signé cejourd'hui, ont nommé, etc., etc., lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivants :

ARTICLE Ier. Un corps de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie des troupes de S. M. I. entrera en Espagne pour se rendre directement à Lisbonne; il sera joint par un corps de huit mille hommes d'infanterie espagnole et trois mille de cavalerie, avec trente pièces d'artillerie.

ART. II. En même temps une division de douze mille hommes de troupes espagnoles prendra possession de la province d'Entre-Minho et Duero, et de la ville d'Oporto, et une autre division de six mille hommes de troupes espagnoles prendra possession de l'Alentejo et du royaume des Algarves.

ART. III. Les troupes françaises seront nourries et entretenues par l'Espagne, et leur solde sera fournie par la France pendant le temps de leur marche à travers l'Espagne.

ART. IV. Dès l'instant où les troupes combinées auront effectué leur entrée en Portugal, le gouvernement et l'administration des provinces de Beira, Tras-os-Montès et de l'Estramadure portugaise (qui doivent rester en état de séquestre), seront mis à la disposition du général commandant les troupes françaises, et les contributions qui en proviendront, seront levées au profit de la France. Les provinces qui doivent former le royaume de la Lusitanie septentrionale et la principauté des Algarves, seront administrées et gouvernées par les divisions espagnoles qui en prendront possession, et les contributions y seront levées au profit de l'Espagne.

ART. V. Le corps central sera sous les ordres du commandant des troupes françaises, auquel pareillement les troupes espagnoles, attachées à cette armée, seront tenues d'obéir. Néanmoins, dans le cas où le Roi d'Espagne ou bien le prince de la Paix jugerait convenable de joindre ce corps, les troupes françaises, ainsi que le général qui les commandera, seront soumises à ses ordres.

ART. VI. Un autre corps de quarante mille hommes de troupes françaises sera réuni à Bayonne le 20 novembre prochain au plus tard, pour être prêt à entrer en Espagne, à l'effet de se rendre en Portugal, dans le cas où les Anglais y enverraient des renforts ou le menaceraient d'une attaque. Néanmoins, ce nouveau corps n'entrera en Espagne que lorsque les deux hautes parties contractantes auront été mutuellement d'accord sur ce point.

ART. VII. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications seront échangées en même temps que celles du traité de ce jour.

Fait à Fontainebleau, le 27 octobre 1807.

Signé : DUROC, IZQUIERDO.

Nous avons approuvé et approuvons par ces présentes, etc., etc., comme dessus.

Signé : NAPOLÉON.

N° 4.

Décret impérial.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la confédération du Rhin, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE I[er]. Une contribution extraordinaire de guerre de cent millions de francs sera mise sur le royaume de Portugal, pour servir de rachat aux pro-

priétés des particuliers, sous quelque dénomination que ce puisse être.

ART. II. Cette contribution sera répartie par province et par ville, suivant les facultés de chacune, par les soins du général en chef de notre armée, qui prendra les mesures nécessaires pour la faire rentrer promptement.

ART. III. Tous les biens appartenant à la reine de Portugal, au prince régent et aux princes apanagés, seront séquestrés.

Tous les biens appartenant à ceux qui ont accompagné le prince régent, quand il a abandonné le pays, et qui ne seront pas rentrés dans le royaume au 15 février 1808, seront également mis sous le séquestre.

Fait au Palais royal de Milan, le 23 décembre 1807.

Signé : NAPOLÉON.

N° 5.

Proclamation du général Junot.

Habitants du royaume de Portugal,

Vos intérêts ont fixé l'attention de S. M. l'Empereur, notre auguste maître; toute irrésolution doit cesser; le sort du Portugal est arrêté, et son bonheur futur est assuré, puisque Napoléon le Grand le prend sous sa toute-puissante protection.

Le prince du Brésil, en abandonnant le Portugal, a renoncé à tous ses droits à la souveraineté de ce

royaume. La maison de Bragance a cessé de régner sur le Portugal. L'Empereur Napoléon veut que ce beau pays soit administré et gouverné tout entier en son nom, et par le général en chef de son armée.

La tâche que cette marque des bontés et de la confiance de mon maître m'impose, est difficile à remplir; mais j'espère y réussir, aidé des travaux des hommes les plus instruits du royaume et de la bonne volonté de tous les habitants.

J'ai établi un conseil du gouvernement pour m'éclairer sur le bien à faire : des administrateurs seront envoyés dans les provinces pour s'assurer des moyens d'améliorer l'administration, et d'y établir l'ordre et l'économie. J'ordonne que des routes soient ouvertes et des canaux creusés, pour faciliter les communications et faire fleurir l'agriculture et l'industrie nationale, ces deux branches si nécessaires à la prospérité d'un pays, et qu'il sera facile de relever avec un peuple spirituel, patient et brave. Les troupes portugaises, commandées par leurs chefs les plus recommandables, ne feront bientôt plus qu'une même famille avec les soldats de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, et ne rivaliseront avec eux que de courage et de discipline. Les finances bien administrées assureront à chaque employé le prix de son travail; l'instruction publique, cette mère de la civilisation des peuples, se répandra dans chaque province, et les provinces des Algarves et de Beira-Alta auront peut-être aussi un jour leur Camoëns. La religion de vos pères, celle que nous professons tous, sera protégée et se-

courue par la même volonté qui a su la rétablir dans le vaste empire français, mais délivrée des superstitions qui la déshonorent; la justice sera rendue avec équité, et débarrassée des longueurs et de l'arbitraire qui l'entravaient. La tranquillité publique ne sera plus troublée par un brigandage affreux, résultat de l'oisiveté, et, s'il existe des scélérats incorrigibles, une bonne police en délivrera la société : la hideuse mendicité ne traînera plus ses haillons dans la superbe capitale ni dans l'intérieur du royaume; des maisons de répression seront établies pour cela; le pauvre estropié y trouvera un asile; et le fainéant y sera employé à un travail nécessaire même à sa conservation.

Habitants du royaume de Portugal, soyez rassurés et tranquilles; repoussez les instigations de ceux qui voudraient vous porter à quelque révolte, et à qui il importe peu de faire répandre le sang, pourvu que ce soit du sang continental : livrez-vous avec confiance à vos travaux, vous en recueillerez le fruit; s'il faut que vous fassiez quelques sacrifices dans les premiers moments, c'est pour mettre le gouvernement à même d'améliorer votre sort; ils sont d'ailleurs indispensables pour l'entretien d'une grande armée, nécessaire aux vastes projets du grand Napoléon : son œil vigilant vous a fixés, et votre bonheur futur est assuré; vous lui serez aussi chers que ses sujets français; mais méritez ses bienfaits par votre respect et votre soumission pour ses volontés.

Donné au palais du quartier général à Lisbonne, le 1er février 1808. *Signé :* JUNOT.

N° 6.

Instruction particulière du prince Berthier, major général, au général Duhesme, pour lui seul.

Paris, le 28 janvier 1808.

Général, aussitôt après avoir reçu la présente, vous vous mettrez en route, pour vous rendre en droite ligne à Perpignan. Il est indispensable que vous y soyez rendu le 4 février au plus tard; l'intention de S. M. l'Empereur est que vous partiez de Perpignan du 6 au 8, avec la division que vous commandez; et que vous entriez en Espagne le 9 du même mois. Vous vous dirigerez sur Barcelone. Vous ferez connaître au gouverneur espagnol de cette place, que vous avez ordre de vous rendre à Cadix, que vous attendez à Barcelone la décision de la cour d'Espagne à ce sujet, et que les étapes sont préparées. Vous me ferez connaître la situation des places et des dépôts qui en forment la garnison, sans rien faire qui puisse faire soupçonner des dispositions défavorables aux Espagnols. Vous ferez fusiller le premier Italien qui manquerait à la discipline, afin de faire à temps un exemple salutaire, et qui empêche toute espèce de désordre, la politique étant d'accord, sur ce point, avec la nécessité de bien vivre avec les Espagnols, qu'il ne faut point alarmer. Vous ferez former, pour juger les coupables, une commission militaire, que vous composerez de telle sorte que la discipline soit par son moyen rigoureusement observée. Le général Pacthod reçoit l'ordre de se ren-

dre sans délai à Perpignan, pour être employé sous vos ordres, et à la division qui doit vous obéir.

L'état ci-joint vous fera connaître, général, la composition des troupes que vous aurez sous vos ordres...

....

Vous m'écrirez tous les jours, dès que vous serez entré en Espagne, afin de me bien faire connaître la disposition des esprits, la situation des places fortes, et ce qu'il y aura devant vous jusqu'à Barcelone et jusqu'à l'Èbre.

Vous correspondrez d'une manière sûre et fréquemment avec S. Ex. M.- le maréchal Moncey, auquel j'envoie l'ordre de porter son quartier général à Burgos, mais qui laissera sa troisième division à Vitoria, jusqu'à nouvel ordre.

Telles sont, général, les instructions que S. M. l'Empereur m'a chargé de vous remettre au moment de votre départ. Le choix que S. M. a fait de vous, pour l'important objet qu'il vous confie, est un gage certain du succès.

Signé : ALEXANDRE.

N° 7.

Décret royal.

Comme mes infirmités habituelles ne me permettent pas de supporter plus longtemps le poids important du gouvernement de mon royaume, et ayant besoin, pour rétablir ma santé, de jouir d'un climat plus tempéré

dans la vie privée, j'ai décidé, après la plus mûre délibération, d'abdiquer ma couronne en faveur de mon héritier, mon très-aimé fils le prince des Asturies.

En conséquence, ma volonté royale est qu'il soit reconnu et obéi comme roi et seigneur naturel de tous mes royaumes et souverainetés ; et pour que ce décret royal de ma libre et spontanée abdication soit exactement et dûment accompli, vous le communiquerez au conseil et à tout autre à qui il appartiendra.

Donné à Aranjuez, le 19 mars 1808.

Signé : MOI, LE ROI.

N° 8.

Protestation du Roi Charles IV.

Aranjuez, le 21 mars 1808.

Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars, par lequel j'abdique la couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé, pour prévenir les plus grands malheurs et l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés. Il doit, en conséquence, être regardé comme de nulle valeur. *Signé :* MOI, LE ROI.

N° 9.

Lettre du Roi Charles IV à l'Empereur Napoléon.

Aranjuez, le 21 mars 1808.

Monsieur mon frère, Votre Majesté apprendra avec peine les événements d'Aranjuez et leur résultat; elle

ne verra pas sans quelque intérêt un roi qui, forcé d'abdiquer la couronne, vient se jeter dans les bras d'un grand monarque son allié, se remettant en tout à sa disposition, pouvant seul faire son bonheur, celui de toute sa famille et de ses fidèles et aimés sujets. Je n'ai déclaré m'en démettre en faveur de mon fils que par la force des circonstances, et lorsque le bruit des armes et les clameurs d'une garde insurgée me faisaient assez connaître qu'il fallait choisir entre la vie et la mort qui eût été suivie de celle de la reine. J'ai été forcé d'abdiquer; mais, rassuré aujourd'hui et plein de confiance dans la magnanimité et le génie du grand homme qui s'est toujours montré mon ami, j'ai pris la résolution de me remettre en tout ce qu'il voudra bien disposer de nous, de mon sort, de celui de la reine et de celui du prince de la Paix. J'adresse à Votre Majesté impériale et royale une protestation contre les événements d'Aranjuez et contre mon abdication. Je m'en remets et me confie entièrement dans le cœur et l'amitié de Votre Majesté. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé : CHARLES.

N° 10.

Lettre de Napoléon au prince Ferdinand.

Bayonne, le 14 avril 1808.

Mon frère, j'ai reçu la lettre de Votre Altesse royale : elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle

a reçus du roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté; elle me permettra, dans la circonstance actuelle, de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses États, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique; le renvoi du prince de la Paix me semblait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets; les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu : je ne suis point juge de ce qui s'est passé, et de la conduite du prince de la Paix; mais, ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes : je prie Dieu que Votre Altesse royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal, et qui a si longtemps régi le royaume : il n'a plus d'amis; Votre Altesse royale n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment d'ailleurs pourrait-on faire le procès au prince de la Paix, sans le faire à la reine et au roi votre père? Le procès alimentera la haine et les passions factieuses, le résultat en sera funeste pour votre couronne; Votre Altesse royale n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, Votre Altesse royale déchire par là ses droits. Qu'elle ferme donc l'oreille à des conseils faibles et perfides!

Elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix :

ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir que le prince de la Paix fût éloigné des affaires; l'amitié du roi Charles m'a souvent porté à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes! Faiblesse et erreur, c'est notre devise!!

Mais tout cela peut se concilier; que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient l'Espagne, et, aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir *connaître* avant de *reconnaître* cette abdication. Je le dis à Votre Altesse royale, à l'Espagne, au monde entier : si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais Votre Altesse royale comme roi d'Espagne; je désire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires, doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté, et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. Votre Altesse royale avait

bien des torts, je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai voulu constamment ignorer : roi, à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés; toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire, est criminelle. Votre Altesse royale doit se méfier des écarts, des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine général de la Catalogne, et fait tout ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre Altesse royale connaît ma pensée tout entière; elle voit que je flotte entre plusieurs idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme envers le roi son père. Qu'elle croie à mon désir de tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime. Sur ce, je prie Dieu, mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé : NAPOLÉON.

N° 11.

Proclamation de Napoléon aux Espagnols.

Vos princes m'ont cédé tous leurs droits à la couronne des Espagnes : je ne veux point régner sur vos provinces, mais je veux acquérir des titres éternels à l'amour et à la reconnaissance de votre postérité.

Votre monarchie est vieille, ma mission est de la rajeunir; j'améliorerai toutes vos institutions, et je vous ferai jouir, si vous me secondez, des bienfaits d'une réforme sans froissements, sans désordres, sans convulsions.

Espagnols, j'ai fait convoquer une assemblée générale des députations des provinces et des villes. Je veux m'assurer par moi-même de vos désirs et de vos besoins.

Je déposerai alors tous mes droits, et je placerai votre glorieuse couronne sur la tête d'un autre moi-même, en vous garantissant une constitution qui concilie la sainte et salutaire autorité du souverain avec les libertés et les priviléges du peuple.

Espagnols, souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères, voyez ce que vous êtes devenus : la faute n'en est pas à vous, mais à la mauvaise administration qui vous a régis. Soyez pleins d'espérance et de confiance dans les circonstances actuelles; car je veux que vos derniers neveux conservent mon souvenir et disent : *Il est le régénérateur de notre patrie!*

N° 12.

Lettre du général Duhesme au prince Berthier, major général.

Au camp sous Girone, le 3 août 1808.

Monseigneur,

Malgré le désir que nous avions de faire un coup de main sur Girone, il est impossible de l'entreprendre.

Nous avons rôdé tout autour de la ville, et nous n'avons trouvé aucun point où on puisse faire brèche rapidement : ceux que j'avais remarqués et sur lesquels j'avais entrepris la dernière fois, ont été renforcés d'artillerie et de travaux. Nous sommes donc obligés de faire un petit siége régulier du fort Monjouy; et, tandis que les travaux se préparent, nous faisons un second convoi à Figuières pour en amener quelques pièces et renforcer notre approvisionnement en boulets. Nos batteries incendiaires sont presque achevées; ainsi, dans deux ou trois jours, je ferai sommer Girone, et à refus de se rendre je commencerai par jeter dans cette ville cinq à six cents bombes ou obus incendiaires; pendant ce temps-là les batteries que nous faisons pour éteindre le feu du Monjouy, se démasqueront, et on en préparera de plus rapprochées pour battre en brèche. Tout cela veut de la patience et du temps; ce qui ne s'accorde guère avec les circonstances, car j'ai l'avis certain que le général Lechi est déjà resserré dans Barcelone, et que même la désertion se manifeste chez les Napolitains. Cependant, comme il a avec lui près de trois mille six cents hommes présents sous les armes, sans compter beaucoup d'employés et de gens aux hôpitaux, que les Italiens sont fidèles et aguerris, je dois compter qu'il se maintiendra au moins dans la ville, d'autant mieux que je lui ai laissé des ressources pour vivre pendant trois mois : à tout événement, il a ses forts. Cependant le plus sûr est de ne le pas laisser longtemps isolé. En conséquence, si ce siége doit traîner en longueur, je propose d'envoyer promptement

une seconde division au général Reille, qui continuerait les opérations sur Girone; et moi, je partirais avec la division Chabran, pour aller sur Barcelone, et écraser ce qui serait à l'entour. Ayant dégagé cette ville, je viendrais prendre une position d'où je puisse au besoin soutenir le siége de Girone, et occuper Vich et Hostalrich; car ce n'est plus par des courses que cette province sera soumise, mais en s'emparant successivement de toutes les places et villes, et surtout en maintenant les communications avec la France.

De toutes les provinces révoltées en Espagne, je pense que ce sera la Catalogne la plus difficile à soumettre, à cause de l'opiniâtreté invincible des habitants, du nombre des places fortes, des montagnes et des miquelets. J'ose supplier V. A. de se rappeler que, lorsque je pris sur moi de jeter un bataillon dans Figuières, j'avais proposé de jeter dix-huit cents hommes de garnison dans Roses, Girone et Hostalrich. Maintenant ces places nous coûteront des soldats et du temps, et retarderont beaucoup la soumission de la Catalogne. Je prie V. A. de vouloir bien prendre en considération la demande que je fais de la prompte arrivée de la division du général Chabot, renforcée de bonnes troupes, afin que je puisse me livrer aux opérations qu'exigeront les colonnes ennemies, qui seront envoyées de Valence, de Tarragone et de Lérida. J'observerai qu'il est certain qu'une grande partie des garnisons de Majorque et de Minorque ont été débarquées à Tarragone, et qu'elles forment maintenant un cordon sur le Llobrégat avec les paysans. D'autres troupes de ces garnisons ont été jetées dans

Roses et dans Girone même, car nous y apercevons quelques troupes que nous n'avions pas vues dans le commencement du siége.

Daignez agréer, Monseigneur, etc.

Signé : DUHESME.

N° 13.

Rapport du général Duhesme au prince Berthier, major général, sur la retraite de Girone.

Barcelone, le 23 août 1808.

Monseigneur, j'ai levé le siége de Girone dans la nuit du 16 au 17, et je suis arrivé le 20 à Barcelone. J'ai ramené tous mes malades et mes blessés; et, quoique harcelé les trois derniers jours par des nuées de miquelets paysans, je n'ai perdu qu'une quarantaine de traîneurs. Mais j'ai été forcé de faire le sacrifice de mon artillerie à Calella; car les coupures sur la route étaient tellement grandes et multipliées, qu'il m'eût été impossible de les réparer dans huit jours : elles étaient, outre cela, défendues par une frégate et trois corvettes anglaises. Je pris donc le parti de faire brûler les caissons et les effets, et de faire jeter les pièces dans les ravins ou à la mer. Les routes étaient pareillement gâtées sous Hostalrich, et plus de dix mille hommes s'étaient portés du cordon du Llobrégat et des différentes autres parties de la Catalogne, pour m'y attendre. J'ai eu, depuis Calella, des chemins affreux entre les hautes

montagnes et la mer, dont je n'ai pu tenir les bords, à cause de la flotte ennemie. La fatigue m'a fait perdre plus de cent chevaux de cavalerie.

Enfin, le 19, je suis arrivé près des hauteurs de Mongat, où le général Lechi, qu'un de mes espions avait heureusement averti, m'attendait. Ce général a parfaitement maintenu la ville et les forts, et a fait un très-beau service.

J'ai trouvé dans les forts un approvisionnement de trois mois pour trois mille hommes, et en outre une réserve de six mille quintaux de blé dans nos magasins. J'espère trouver en ville et aux environs du blé pour trois ou quatre mois; mais nous serons à court des autres provisions, surtout de la viande qui manque totalement. Les montagnes qui nous environnent nous empêchent de nous étendre, et le fanatisme des paysans, qui les fait fuir et emporter tout à notre approche, rend nos courses infructueuses. Nous serons très-embarrassés pour la solde et les autres services de l'armée, car l'argent se cache ici et se resserre : tous les gens riches, qui n'ont pas encore fui, cherchent à s'évader de la ville; l'évêque et la première noblesse sont passés aux insurgés; plus de soixante officiers ont fait de même; enfin tout est tourné contre nous, et nous n'avons plus personne : on croit l'Espagne perdue pour la France.

Le sel et la viande nous sont surtout nécessaires; et l'on ne saurait trop se presser de nous en envoyer par quelques bâtiments; mais, pour rendre sûr leur arrivage, il faudrait posséder Roses, avoir un poste à Pa-

lamos, et détruire le nid de pirates qui se trouve à San-Feliu.

Le cordon des Espagnols sur le Llobrégat, un peu dégarni par le départ de quatre mille hommes de troupes de ligne qui avaient marché à ma rencontre, vient d'être renforcé de quinze cents hommes, venus de la garnison de Carthagène, et débarqués à Tarragone où se tient la junte de la province. Les troupes qui avaient marché sur Girone reviennent à Barcelone, où l'on prétend que je serai resserré de très-près dans dix ou douze jours. Dans tous les cas, je prie V. A. d'assurer l'Empereur que je ferai mon devoir, et que les instructions de votre lettre du 2 août seront remplies.

Daignez agréer, etc.

Signé : DUHESME.

N° 14.

Lettre du prince Berthier, major général, au général Savary, commandant à Madrid.

Bayonne, le 12 juillet 1808.

J'ai rendu compte à l'Empereur, général, de votre lettre du 8. Sa Majesté trouve que vous vous êtes dégarni de trop de monde à Madrid; que vous avez fait marcher trop de troupes au secours du général Dupont; qu'on ne doit pas agir offensivement jusqu'à ce que les affaires de la Galice soient éclairées. De tous les points de l'armée, général, le plus important est la Galice,

parce que c'est la seule province qui ait réellement conclu un traité avec l'Angleterre; que la division de ligne des troupes espagnoles, qui était à Oporto, s'est jointe à celle qui était en Galice; et qu'enfin, par sa position, cette province est extrêmement près de l'Angleterre. Indépendamment de ces considérations, sa position la rend encore plus intéressante; car les communications de l'armée se trouveraient compromises, si le maréchal Bessières n'avait pas un entier succès; et il faudrait bien alors reployer toutes vos troupes, et marcher isolément au secours du maréchal Bessières. Encore une fois, général, vous vous êtes trop dégarni de Madrid; et si un bon régiment de cuirassiers, quelques pièces d'artillerie, et mille à douze cents hommes d'infanterie avaient pu arriver à l'appui du maréchal Bessières le 14, cela lui aurait été d'un éminent secours. Qu'importe que Valence soit soumise? qu'importe que Saragosse soit soumise? mais, général, le moindre succès de l'ennemi du côté de la Galice aurait des inconvénients immenses. Instruit, comme vous l'étiez, des forces du général Cuesta, de la désertion des troupes d'Oporto, etc.... Sa Majesté trouve que, pour bien manœuvrer, il aurait fallu vous arranger de manière à avoir, du 12 au 15, huit mille hommes pour renforcer le maréchal Bessières. Une fois nos derrières débarrassés, et cette armée de Galice détruite, tout le reste tombe et se soumet de soi-même, etc.......

Signé : ALEXANDRE.

N° 15.

Notes de Napoléon sur les affaires d'Espagne.

Le 13 juillet 1808.

Première observation. — Les affaires des Français en Espagne seraient dans une excellente position, si la division Gobert avait marché sur Valladolid, et si la division Frère eût occupé San-Clemente, ayant une colonne mobile à trois ou quatre journées sur la route du général Dupont.

Le général Gobert ayant été dirigé sur le général Dupont, et le général Frère étant avec le maréchal Moncey, harassé et affaibli par des marches et des contre-marches, la position de l'armée française est devenue moins belle.

Deuxième observation. — Le maréchal Bessières est aujourd'hui à Medina del Rio-Seco avec quinze mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie. Le 15 ou le 16, il attaquera Benavente, se mettra en communication avec le Portugal, jettera les rebelles en Galice, et s'emparera de Léon. Si toutes les opérations réussissent ainsi, et d'une manière brillante, la position de l'armée française redeviendra ce qu'elle était.

Si le général Cuesta quitte Benavente sans combattre, il se retirera sur Zamora et Salamanque, pour venir gagner Avila et Ségovie, certain qu'alors le maréchal Bessières ne pourrait point le poursuivre, puisque, dans cette supposition, il serait menacé par l'armée de Galice, dont l'avant-garde est réunie à Léon.

Alors, il faut que le général qui commande à Madrid puisse promptement réunir six à sept mille hommes pour marcher sur le général Cuesta; il faut que la citadelle de Ségovie soit occupée par quelques pièces de canon, trois à quatre cents convalescents, avec six semaines de biscuit.

C'est une grande faute de n'avoir pas occupé cette citadelle quand le major général l'a mandé. De toutes les positions possibles, Ségovie est la plus dangereuse pour l'armée. Capitale d'une province, assise entre les deux routes, elle ôterait à l'armée toutes ses communications; et, l'ennemi une fois posté dans cette citadelle, l'armée française ne pourrait plus l'en déloger. Trois ou quatre cents convalescents, un bon chef de bataillon et une escouade d'artillerie rendront le château de Ségovie imprenable pendant bien du temps, et assureront à l'armée l'importante position de Ségovie.

Si le général Cuesta se jette en Galice sans combattre, sans éprouver de défaite, la position de l'armée devient toujours meilleure; à plus forte raison, s'il est jeté en Galice après avoir éprouvé une forte défaite.

Troisième observation. — Si le maréchal Bessières, arrivé devant Benavente, reste en présence sans attaquer le général Cuesta, ou s'il est repoussé, son but sera toujours de couvrir Burgos, en tenant le plus possible l'ennemi en échec. Il peut être renforcé de trois mille hommes de troupes de ligne qui accompagnent le Roi; mais alors il n'y a point à hésiter. Si le maréchal Bessières a fait une marche rétrograde sans bataille, il faut sur-le-champ lui envoyer six mille hommes

de renfort. S'il a fait son mouvement après une bataille où il ait éprouvé de grandes pertes, il faudra faire de grandes dispositions : rappeler à marches forcées sur Madrid le général Frère, le général Caulaincourt, le général Gobert, le général Vedel; et laisser le général Dupont sur les montagnes de la Sierra-Morena, ou le rapprocher même de Madrid, en le tenant toujours cependant à sept ou huit marches, afin de pouvoir écraser le général Cuesta et toute l'armée de Galice, pendant que le général Dupont servira d'avant-garde pour tenir l'armée d'Andalousie en échec.

Quatrième observation. — Si le général Dupont éprouvait un échec, cela serait de peu de conséquence : il n'y aurait d'autre résultat que de lui faire repasser les montagnes; mais le coup qui serait porté au maréchal Bessières serait un coup porté au cœur de l'armée, qui donnerait le *tétanos*, et qui se ferait sentir à tous les points extrêmes de l'armée. Voilà pourquoi il est très-malheureux que toutes les dispositions ordonnées n'aient pas été suivies. L'armée du maréchal Bessières devrait se trouver avoir au moins huit mille hommes de plus, afin qu'il n'y eût aucune espèce de chance contre l'armée du maréchal Bessières.

La vraie manière de renforcer le général Dupont, ce n'est pas de lui envoyer des troupes, mais c'est d'envoyer des troupes au maréchal Bessières. Le général Dupont et le général Vedel sont suffisants pour se maintenir dans les positions qu'ils ont retranchées; et si le maréchal Bessières était renforcé, et l'armée de Galice écrasée, le général Dupont, immédiatement après, se trouverait dans

la meilleure position, non-seulement par des forces qu'on pourrait alors lui envoyer, mais encore par la situation morale des affaires. Il n'y a pas un habitant de Madrid, pas un paysan des vallées, qui ne sente que toutes les affaires d'Espagne aujourd'hui sont dans l'affaire du maréchal Bessières. Combien n'est-il pas malheureux que dans cette grande affaire on se soit donné volontairement vingt chances contre soi!

Cinquième observation. — L'affaire de Valence n'a jamais été d'aucune considération : le maréchal Moncey seul était suffisant; c'était même une folie que de songer à le secourir. Si le maréchal Moncey ne pouvait pas prendre Valence, vingt mille hommes de plus ne le lui auraient pas fait prendre, parce qu'alors c'était une affaire d'artillerie, et non pas une affaire d'hommes : car on ne prend pas d'un coup de collier une ville de quatre-vingts à cent mille âmes, qui a barricadé ses rues, mis de l'artillerie à toutes les portes et dans toutes les maisons. Or, dans cette hypothèse, le maréchal Moncey était suffisant pour former une colonne mobile, faire face à l'armée de Valence, et faire sentir dans toute leur force les horreurs de la guerre.

Le général Frère ne pouvait donc rien pour faire prendre Valence, tandis qu'il pouvait beaucoup, posté à San-Clemente, soit qu'il dût revenir à Madrid, soit qu'il dût reprendre une position intermédiaire pour secourir le général Dupont.

C'était une autre erreur que de songer à faire aller le maréchal Moncey à Valence, pour ensuite le faire marcher en Murcie et sur Grenade : c'était vouloir

fondre ce corps d'armée en détail et sans fruit. Comme le dit fort bien le général Dupont, il valait mieux lui envoyer directement un régiment que de lui en envoyer trois dans cette direction-là.

Dans les guerres civiles, ce sont les points importants qu'il faut garder : il ne faut pas aller partout. Si, cependant, on a dirigé le maréchal Moncey sur Valence, c'était à une époque où la situation des affaires n'était pas la même : c'était lorsque l'armée de Valence pouvait envoyer en Catalogne ou à Saragosse, comme elle en menaçait.

Sixième observation. — Le but de tous les efforts de l'armée doit être de conserver Madrid : c'est là qu'est tout. Madrid ne peut être menacé que par l'armée de Galice ; il peut l'être aussi par l'armée de l'Andalousie, mais d'une manière beaucoup moins dangereuse, parce qu'elle est simple et directe, et que, par toutes les marches qu'il fait sur ses derrières, le général Dupont se renforce. Les généraux Dupont et Vedel étaient suffisants, ayant plus de vingt mille hommes ; le maréchal Bessières ne l'est pas proportionnellement, vu que sa position est plus dangereuse. Un échec que recevrait le général Dupont serait peu de chose ; un échec que recevrait le maréchal Bessières serait plus considérable et se ferait sentir à l'extrémité de la ligne.

Résumé. — Faire reposer et rapprocher de Madrid le général Frère, le général Caulaincourt, le général Gobert, afin qu'ils puissent arriver à Madrid avant le général Cuesta, si celui-ci battait le maréchal Bessières. Immédiatement après l'événement qui aura lieu le 15

ou le 16, prendre un parti selon les événements qui auront eu lieu, et dans le but d'écraser l'armée ennemie en Galice.

Si le maréchal Bessières a eu un grand succès sans éprouver de grandes pertes, tout sera bien dans la direction actuelle. S'il a un succès après avoir éprouvé beaucoup de pertes, il faut se mettre en mesure de le renforcer. S'il se tient en observation sans attaquer, il faut le renforcer. S'il a été défait et bien battu, il faut se concentrer et rassembler toutes ses troupes dans le cercle de sept ou huit journées de Madrid, et étudier les dispositions dans les différentes directions, pour savoir où placer les avant-gardes, afin de profiter de l'avantage qu'on a d'être au milieu, pour écraser successivement avec toutes ses forces les divers corps de l'ennemi. Si on n'ordonne pas sur-le-champ au général Dupont de repasser les montagnes, c'est qu'on espère que, malgré la faute faite, le maréchal Bessières a la confiance (qu'on partage) qu'à la rigueur il est suffisant pour écraser l'ennemi. Le maréchal Bessières a eu le bon esprit de tellement réunir toutes ses forces, qu'il n'a pas même laissé un seul homme à Santander. Quelque avantage qu'il y eût à laisser là un millier d'hommes, il a senti qu'un millier d'hommes pouvait décider sa victoire.

Quant à la division du général Verdier devant Saragosse, elle a rempli aux trois quarts son but : elle a désorganisé tous les Aragonais, a porté le découragement parmi eux, les a réduits à défendre les maisons de leur capitale, a soumis tous les environs, a bloqué

la ville, et réuni tous les moyens pour s'en emparer sans que cela devienne trop coûteux.

Voilà l'esprit de la guerre d'Espagne.

N° 16.

Notes de Napoléon sur les affaires d'Espagne.

Bayonne, le 21 juillet 1808.

Première observation. — La bataille de Médina del Rio-Seco a mis les affaires de l'armée dans la meilleure situation. Le maréchal Bessières ne donne plus aucune inquiétude, et toutes les sollicitudes doivent se tourner du côté du général Dupont.

Deuxième observation. — Dans la position actuelle des affaires, l'armée française occupe le centre; l'ennemi, un grand nombre de points de la circonférence.

Troisième observation. — Dans une guerre de cette nature, il faut du sang-froid, de la patience et du calcul; et il ne faut pas épuiser les troupes en fausses marches et contre-marches. Il ne faut pas croire, quand on a fait une fausse marche de trois à quatre jours, qu'on l'ait réparée par une contre-marche : c'est ordinairement commettre deux fautes au lieu d'une.

Quatrième observation. — Toutes les opérations de l'armée ont réussi jusqu'à cette heure, autant qu'elles devaient réussir. Le général Dupont s'est maintenu au delà des montagnes, et dans le bassin de l'Andalousie; trois fois il a défait les insurgés. Le maréchal Moncey a

défait les insurgés à Valence; mais il n'a pu prendre la ville, ce qui est une chose qui n'est pas extraordinaire.

Peut-être eût-on pu désirer qu'il eût pu se camper à une journée de la ville, comme a fait le général Dupont; mais, enfin, qu'il soit à une journée ou à cinq, comme à San-Clemente, la différence n'est pas très-grande. En Aragon, on a, sur tous les points et dans toutes les circonstances, battu l'ennemi et porté le découragement partout. Saragosse n'a pas été pris; cette ville est aujourd'hui cernée; et une ville de quarante à cinquante mille âmes, défendue par un mouvement populaire, ne se prend qu'avec du temps et de la patience. Les histoires des guerres sont pleines des catastrophes des plus considérables pour avoir brusqué, et s'être enfourré dans les rues étroites des villes. L'exemple de Buenos-Ayres, et des douze mille Anglais d'élite qui y ont péri, en est une preuve.

Cinquième observation. — Ainsi, la position de l'armée est bonne, le maréchal Moncey étant à San-Clemente ou aux environs, et les généraux Gobert et Vedel réunis au général Dupont en Andalousie. Ce serait une faute, à moins d'événements, et d'un emploi immédiat à donner à ces troupes dans un autre point, que de concentrer toutes les troupes trop près de Madrid. L'incertitude des événements du maréchal Bessières, et les vingt-cinq chances qu'il avait contre lui sur cent, pouvaient déterminer à faire arrêter la marche de toutes les troupes qui s'éloignaient de la capitale, afin que les colonnes pussent être rappelées à Madrid,

si le maréchal Bessières était battu, et pussent arriver dans cette ville avant l'ennemi; mais ce serait une faute si on eût fait rétrograder ces colonnes, et si on eût agi comme si le maréchal Bessières avait été battu, lorsque, quelques jours auparavant, on agissait comme si l'armée de Galice n'existait pas. Cinq cents chevaux et dix-huit cents hommes d'infanterie, dirigés sur Valladolid, étaient tout ce qu'il fallait. Si cette colonne était partie trois jours plus tôt, elle y serait arrivée le 15. Le maréchal Bessières a été vainqueur, et avait, pour être vainqueur, soixante-quinze chances contre vingt-cinq; mais la fatigue qu'on a donnée à l'armée, et les mouvements rétrogrades qu'on a ordonnés inutilement, puisque même, le maréchal Bessières battu, on avait huit à dix jours pour réunir l'armée, ont fait un mal moral et physique. Il faut espérer que la nouvelle de la victoire arrivée à temps aura mis l'état-major à même d'arrêter tout mouvement sur Madrid, et que chaque colonne se trouvera plus près du point où elle doit se trouver.

Sixième observation. — Dans la situation actuelle des affaires, le plus important de tous est le général Dupont : on doit lui envoyer le reste de la division Gobert, et employer d'autres troupes pour maintenir la communication. Il faut tenir la tête de la division du maréchal Moncey sur San-Clemente, et menacer toujours la province de Valence. Si le maréchal Bessières a battu, sans effort et avec peu de perte, l'armée de Galice, et a eu moins de huit mille hommes engagés, il n'y a pas de doute qu'avec vingt

mille hommes le général Dupont ne culbute tout ce qu'il a devant lui.

Septième observation. — La brigade du général Rey rend à l'armée plus qu'elle n'a perdu par le détachement qui a été fait sur Valladolid. Toutes les probabilités humaines sont que le maréchal Bessières n'a plus besoin d'aucun renfort, du moins pour être maître de toute la Castille et du royaume de Léon. Ce n'est que lorsqu'on aura reçu la nouvelle de ce qu'il aura fait à Benavente et à Léon, qu'on pourra décider s'il doit attaquer la Galice.

Huitième observation. — Le général Verdier, en Aragon, a cerné Saragosse ; le quatorzième et le quarante-quatrième régiment de ligne partent demain pour s'y rendre. Les partis français vont jusqu'à moitié chemin de Lérida, de Barbastro et de Jaca. Dans dix jours, toute l'artillerie sera arrivée. Cette belle et bonne brigade de troupes de ligne porte à près de quinze mille hommes l'armée du général Verdier. Il est probable que Saragosse tombera bientôt, et que les deux tiers de ces quinze mille hommes deviendront disponibles.

Neuvième observation. — Ainsi, le corps du maréchal Bessières a pris l'offensive. Il est, depuis sa victoire, renforcé de la brigade Lefebvre et de la brigade Gaulois : il est donc dans le cas de conserver l'offensive. Le corps du général Verdier, en Aragon, a battu partout les insurgés, et cerné la ville avec des forces beaucoup moindres. Il vient d'être considérablement renforcé : ainsi, il peut donner une nouvelle activité aux opérations du siége, et conserver son activité

offensive sur les deux rives de l'Èbre. Le corps de Catalogne a joliment agi, ayant pour point d'appui Barcelone; la jonction sera faite aujourd'hui ou demain devant Girone avec le général Reille.

Dixième observation. — Voilà pour les trois corps d'armée situés du côté de la France. La communication de Madrid avec la France est importante sous tous les points de vue : il faut donc que les colonnes qui viennent d'être organisées à Burgos et à Vitoria, et qui seront journellement renforcées et augmentées, soient laissées dans ces stations.

Ci-joint la note de la formation de ces colonnes. Elles sont presque toutes composées de troisièmes bataillons et de conscrits, mais avec de bons cadres; quinze à vingt jours de station à Burgos et à Vitoria les mettront à peu près à l'école de bataillon. Ce serait une très-grande faute que de rappeler trop tôt ces troupes pour en renforcer les cadres principaux : il faut attendre jusqu'à ce qu'on ait pu les remplacer, à Vitoria et à Burgos, par de nouvelles troupes.

Onzième observation. — Il n'y a donc rien à craindre du côté du maréchal Bessières, ni dans le nord de la Castille, ni dans le royaume de Léon.

Il n'y a rien à craindre en Aragon : Saragosse tombera un jour plus tôt ou un jour plus tard.

Il n'y a rien à craindre en Catalogne.

Il n'y a rien à craindre pour les communications de Burgos à Bayonne, moyennant les deux colonnes organisées dans ces deux villes, et qui seront renforcées. S'il y avait des événements en Biscaye, la force qui

se réunit à Bayonne, formant une réserve, serait suffisante pour mettre tout en ordre.

S'il arrive à Burgos quelque événement trop considérable pour que la colonne mobile qui est dans cette ville puisse y mettre ordre, le maréchal Bessières ne sera pas assez loin pour ne pouvoir faire un détachement.

Le général Monthion a la surveillance de toute la Biscaye. Le général Bonet, à Burgos, est chargé de maintenir la communication de Vitoria avec le maréchal Bessières, et avec Madrid. Il est nécessaire que ces deux généraux correspondent tous les jours entre eux et avec le général Drouet, qui est laissé en réserve à Bayonne, de même que le général Verdier de Saragosse, et le général Dagoult de Pampelune, doivent correspondre tous les jours avec le général Drouet à Bayonne, et avec Madrid, par la voie de Bayonne et de Vitoria. Jusqu'à ce que les communications directes soient rétablies, un courrier, partant de Madrid, peut se rendre, par Vitoria, Tolosa, Pampelune, devant Saragosse. Le seul point important aujourd'hui est donc le général Dupont. Si l'ennemi parvenait jamais à s'emparer des défilés de la Sierra-Morena, il serait difficile de l'en chasser : il faut donc renforcer le général Dupont, de manière qu'il ait vingt-cinq mille hommes, compris ce qu'il faudra pour garder les passages des montagnes et une partie du chemin de la Manche. Il pourra disposer les troupes de manière que, le jour où il voudra attaquer, la brigade de deux à trois mille hommes destinée à garder les montagnes arrive au camp du général Dupont à marches forcées,

et soit successivement remplacée par les colonnes qui seraient en arrière, de sorte que le général Dupont ait, pour le jour de la bataille, plus de vingt-trois mille hommes à mettre en ligne.

Une fois qu'on aura bien battu l'ennemi, une partie des troupes se dissipera; et, selon que la victoire sera plus ou moins décidée, on pourra faire continuer le mouvement à d'autres troupes sur le général Dupont.

Douzième observation. — Il serait important de choisir deux points intermédiaires entre Andujar et Madrid, pour pouvoir y laisser garnison permanente, un commandant, un dépôt de cartouches, de munitions, de canons, des magasins de biscuit, des fours, de la farine, et un hôpital, de sorte que trois à quatre cents hommes défendent le magasin et l'hôpital contre toute une insurrection. Il est difficile de croire qu'il n'y ait point quelque château ou donjon pouvant être retranché promptement, et propre à cela. C'est par ce seul moyen qu'on peut raccourcir la ligne d'opérations, et être sûr d'avoir, toutes les trois ou quatre grandes marches, une manutention et un point de repos.

Treizième observation. — En résumé, le partage de l'armée paraît devoir être celui-ci :

Corps de Catalogne, tel qu'il existe à peu près.....		20,000 h.
Corps d'Aragon, tel qu'il existe, à peu près quinze mille hommes, jusqu'à ce que Saragosse soit pris.		15,000
Corps du maréchal Bessières, ce qu'il a à peu près..........................	17,000	
Colonne de Burgos................	2,000	
Colonne de Vitoria................	2,000	
Garnison de Saint-Sébastien........	1,500	
Corps d'Aranda..................	1,000	
Total du corps du maréchal Bessières........		23,500 h.

Après la prise de Saragosse, lorsque les affaires de Catalogne seront un peu apaisées, on pourra, selon les circonstances, ou renforcer le maréchal Bessières, ou renforcer le général Dupont, ou entreprendre l'opération de Valence.

Aujourd'hui, le seul point qui menace, où il faut promptement avoir un succès, c'est du côté du général Dupont. Avec vingt-cinq mille hommes, infanterie, cavalerie, et artillerie comprise, il a beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir de grands résultats; et, à la rigueur, avec vingt et un mille hommes présents sur le champ de bataille, il peut hardiment prendre l'offensive : il ne sera pas battu, et il aura pour lui plus de quatre-vingts chances.

N° 17.

Notes de Napoléon sur les affaires d'Espagne.

Saint-Cloud, le 30 août 1808.

Première observation. — Dans la position de l'armée d'Espagne, on a à craindre d'être attaqué sur la droite par l'armée de Galice, sur le centre par l'armée venant de Madrid, sur la gauche par l'armée venant de Saragosse et de Valence. Ce serait une grande faute que de laisser l'armée de Saragosse et de Valence prendre position à Tudela.

Tudela doit être occupé, parce que c'est une position honorable, et Milagro une position obscure.

Tudela est sur les communications de Pampelune,

a un beau pont en pierre, est l'aboutissant d'un canal sur Saragosse. C'est une position offensive sur Saragosse, telle que l'ennemi ne peut pas la négliger : cette position seule couvre la Navarre. En gardant Tudela, on garde une grande quantité de bateaux, qui nous seront bientôt nécessaires pour le siége de Saragosse.

Si l'ennemi était maître de Tudela, toute la Navarre s'insurgerait, et l'ennemi pourrait arriver à Estella, en négligeant la position de Milagro, et en coupant la communication avec Pampelune.

D'Estella, il serait sur Tolosa; il y serait sans donner le temps de faire les dispositions convenables. Il n'est pas à craindre, au contraire, que l'ennemi fasse aucune opération sur Pampelune; tant que nous aurons Tudela, il serait lui-même coupé sur Saragosse.

Le général qui commande à Tudela peut couvrir les hauteurs de redoutes; si c'est une armée d'insurgés, s'en approcher et la battre, et la tenir constamment sur la défensive par ses reconnaissances et ses mouvements sur Saragosse.

Si, au lieu de cela, une partie de l'armée de ligne espagnole marchait sur Tudela, le général français repassera l'Èbre, disputera le terrain sur Pampelune, s'il y est forcé, et donnera le temps au général en chef de l'armée française de prendre ses mesures. Ce corps d'observation remplira alors son but, et aucune opération prompte sur Tolosa ni Estella n'est à craindre; au lieu que, en occupant la position de Milagro, l'ennemi sera à Estella le même jour qu'on l'apprendra au quartier général. Si on occupe Tudela, il faut s'y

aider de redoutes, et s'y établir, n'y conserver aucune espèce d'embarras, et les tenir tous dans Pampelune. Si l'ennemi l'occupe, il faut l'en chasser, et s'y établir; car, dans l'ordre défensif, ce serait une grande faute, qui entraînerait de fâcheuses conséquences.

Deuxième observation. — La position de Burgos était également importante à tenir, comme ville de haute réputation, comme centre de communication et de rapports.

De là, des partis non-seulement de cavalerie, mais encore de deux ou de trois mille hommes d'infanterie, et même quatre ou cinq mille hommes en échelons, peuvent porter les premières patrouilles de hussards dans toutes les directions, jusqu'à deux marches, et, parfaitement informés de tout ce qui se fait, en instruire le quartier général; de manière que, si l'ennemi se présente en force sur Burgos, les différentes divisions puissent à temps s'y porter pour le soutenir, et livrer la bataille; ou, si cela n'est pas jugé convenable, éclairer les mouvements de l'ennemi, lui laisser croire qu'on veut se porter sur Burgos, et pouvoir ensuite faire sa retraite pour se porter ailleurs.

Un corps de douze à quinze mille hommes ne prend-il pas vingt positions dans la journée, au seul commandement d'un adjudant-major? et nos troupes seraient-elles devenues des levées en masse, qu'il faudrait placer quinze jours d'avance dans les positions où on voudrait qu'elles se battissent?

Si cela eût été jugé ainsi, le corps du maréchal Bessières eût pris la position de Miranda ou de Briviesca;

mais, lorsque l'ennemi est encore à Madrid, lorsqu'on ignore où est l'armée de Galice, et qu'on a le soupçon que les rebelles pourront employer une partie de leurs efforts contre le Portugal, prendre, au lieu d'une position menaçante, offensive, honorable comme Burgos, une position honteuse, borgne comme Trevino, c'est dire à l'ennemi : « Vous n'avez rien à craindre; portez-vous ailleurs. Nous avons fait nos dispositions « pour aller plus loin, ou bien nous avons choisi un « champ de bataille pour nous battre; venez ici : vous « ne craignez pas d'être inquiétés. » Mais que fera le général français, si l'on marche demain sur Burgos? Laissera-t-il prendre par six mille insurgés la citadelle de cette ville? ou, si les Français ont laissé la garnison dans le château (car on ignore la position et la situation de l'armée), comment une garnison de quatre, six ou huit cents hommes se retirera-t-elle dans une si vaste plaine? Et, dès lors, c'est comme s'il n'y avait rien : l'ennemi maître de cette citadelle, on ne la reprendra plus.

Si, au contraire, on veut garder la citadelle, on veut donc livrer bataille à l'ennemi : car cette citadelle ne peut pas tenir plus de trois jours; et, si on veut livrer bataille à l'ennemi, pourquoi le maréchal Bessières abandonne-t-il le terrain où on veut livrer bataille?

Ces dispositions paraissent mal raisonnées; et, quand l'ennemi marchera, on fera essuyer à l'armée un affront qui démoralisera les troupes, n'y eût-il que des corps légers ou des insurgés qui marchassent.

En résumé, la position de Burgos devait être gardée.

Tous les jours, à trois heures du matin, on devait être sous les armes; et, à une heure du matin, il devait partir des reconnaissances dans toutes les directions. On devait ainsi recueillir des nouvelles à huit ou dix lieues à la ronde, pour qu'on pût prendre ensuite le parti que les circonstances indiqueraient.

C'est la première fois qu'il arrive à une armée de quitter toutes les positions offensives pour se mettre dans de mauvaises positions défensives, d'avoir l'air de choisir des champs de bataille, lorsque l'éloignement de l'ennemi, les mille et une combinaisons différentes qui peuvent avoir lieu, ne laissent point la probabilité de prévoir si la bataille aura lieu à Tudela, entre Tudela et Pampelune, entre Soria et l'Èbre, ou entre Burgos et Miranda.

La position de Burgos, tenue en force et d'une manière offensive, menace Palencia, Valladolid, Aranda, Madrid même. Il faut avoir longtemps fait la guerre pour la concevoir; il faut avoir entrepris un grand nombre d'opérations offensives pour savoir comme le moindre événement ou indice encourage ou décourage, décide une opération ou une autre.

En deux mots, si quinze mille insurgés entrent dans Burgos, se retranchent dans la ville, et occupent le château, il faut calculer une marche de plusieurs jours, pour pouvoir s'y poster et reprendre la ville : ce qui ne sera pas sans quelque inconvénient. Si, pendant ce temps-là, la véritable attaque est sur Logroño ou Pampelune, on aura fait des contre-marches inutiles, qui auront fatigué l'armée; et, enfin, si l'ennemi occupe

Logroño, Tudela et Burgos, l'armée française serait dans une triste et mauvaise position.

Quand on tient à Burgos de la cavalerie sans infanterie, n'est-ce pas dire à l'ennemi qu'on ne veut pas y tenir? n'est-ce pas l'engager à venir? Burgos a une grande influence dans le monde par son nom; dans la Castille, parce que c'est la capitale; dans les opérations, parce qu'elle donne une communication directe avec Santander. Il n'est pas permis, à trois cents lieues, et n'ayant pas même un état de situation de l'armée, de prescrire ce qu'on doit faire; mais on doit dire que, si aucune force majeure ne l'empêche, il faut occuper Burgos et Tudela.

Le corps détaché de Tudela a son mouvement assuré sur Pampelune, a le rôle de garder la Navarre, a ses ennemis à tenir en échec, Saragosse et tous les insurgés; il était plus que suffisant pour surveiller Tudela, l'Èbre et Pampelune, pour dissiper les rassemblements s'il n'y avait que des insurgés, contenir l'ennemi, donner des renseignements, et retarder la marche sur Pampelune. Si, au lieu des insurgés, c'est l'armée ennemie qui marche de ce côté, il suffit encore pour donner le temps à l'armée de Burgos, à celle de Miranda, de marcher réunie avec trente-six mille hommes, soit pour prendre l'offensive, soit pour prendre en flanc l'ennemi qui marche sur Pampelune, soit pour se replier et rentrer dans la Navarre, si toute l'armée ennemie avait pris cette direction.

Si ces observations paraissent bonnes, et qu'on les adopte, que l'ennemi n'ait encore montré aucun plan,

il faut que le général qui commande le corps de Saragosse fasse construire quelques redoutes autour de Tudela, pour favoriser son champ de bataille; réunisse des vivres de tous les côtés, et soit là dans une position offensive sur Saragosse, en maintenant sa communication avec Logroño par sa droite, mais au moins par la rive gauche de l'Èbre. Il faut que le maréchal Bessières, avec tout son corps, renforcé de la cavalerie légère, soit campé dans le bois près de Burgos, la citadelle bien occupée; que tous les hôpitaux, les dépôts, les embarras, soient au delà de l'Èbre; qu'il soit là en position de manœuvrer tous les jours, à trois heures du matin, sous les armes, jusqu'au retour de toutes les reconnaissances, et éclairant le pays dans la plus grande étendue; qu'enfin le corps du maréchal Moncey, ayant tous ses embarras et hôpitaux derrière Vitoria, soit à Miranda et à Briviesca toujours en bataille avant le jour, et envoie des reconnaissances sur Soria et les autres directions de l'ennemi.

Il ne faut pas perdre de vue que, les corps des maréchaux Bessières et Moncey devant être réunis, il faut se lier le moins possible avec Logroño, et cependant considérer le corps du général Lefebvre comme un corps détaché, qui a une ligne d'opérations particulières sur Pampelune, et un rôle séparé. Vouloir contenir Tudela comme une partie contiguë de la ligne, c'est se disséminer beaucoup. En un mot, il faut faire la guerre, c'est-à-dire, avoir des nouvelles par les curés, les alcades, les chefs de couvents, les principaux propriétaires, les postes : on sera alors parfaitement informé.

Les reconnaissances, qui tous les jours se dirigeront du côté de Soria, de Burgos, sur Palencia et du côté d'Aranda, peuvent former tous les jours trois postes d'interception, trois rapports d'hommes arrêtés, qu'on traitera bien, et qu'on relâchera quand ils auront donné les renseignements qu'on désire. On verra alors venir l'ennemi, on pourra réunir toutes ses forces, lui dérober des marches, et tomber sur ses flancs au moment où il méditera un projet offensif.

Troisième observation. — L'armée espagnole d'Andalousie était peu nombreuse. Toutes les gazettes anglaises, et les rapports de l'officier anglais qui était au camp, nous le prouvent. Dix-huit mille hommes ont posé les armes; six mille seulement se sont battus; et, encore, ces six mille hommes, que le général Dupont a fait battre à la pointe du jour, après les avoir fait marcher toute la nuit, étaient un contre trois. Malgré tout cela, l'ennemi s'est si mal battu qu'il n'a pas fait un prisonnier, pris une pièce de canon, gagné un pouce de terrain; et l'armée de Dupont est restée intacte dans sa position; ce qui sans doute a été un malheur : car il eût mieux valu que cette division eût été mise en déroute, éparpillée et détruite, puisque les divisions Vedel et Dufour, au lieu de se rendre par la capitulation, auraient fait leur retraite. Comment ces deux divisions ont-elles pu être comprises dans la capitulation?

Ce que l'on vient de dire prouve que les Espagnols ne sont pas à craindre : toutes les forces espagnoles ne sont pas capables de culbuter vingt-cinq mille Français dans une position raisonnable.

Une rivière, fût-elle aussi large que la Vistule, aussi rapide que le Danube à son embouchure, n'est rien, si on n'a des débouchés sur l'autre rive, et une tête prompte à reprendre l'offensive. Quant à l'Èbre, c'est moins que rien : on ne le regarde que comme une trace.

Dans toutes ces observations, on a parlé de la position où se trouvait l'armée du 20 au 26, lorsqu'elle n'avait nulle part de nouvelle de l'ennemi.

Si on continue à ne prendre aucune mesure pour avoir des nouvelles, on n'apprendra que l'armée de ligne espagnole est arrivée sur Tudela et Pampelune, qu'elle est sur les communications, sur Tolosa, que lorsqu'elle y sera déjà rendue. On a fait connaître dans la note précédente comment on faisait la guerre pour avoir des nouvelles. Si la position de Tudela est occupée par l'ennemi, on ne voit pas que l'Èbre soit tenable. Comment a-t-on évacué Tudela, lorsqu'on avait mandé dans les notes précédentes qu'il fallait garder ce point, et que l'opinion même des généraux qui venaient de Saragosse était d'occuper cette importante position?

N° 18.

Convention pour l'évacuation du Portugal par l'armée française.

Les généraux en chef des armées anglaise et française en Portugal, ayant déterminé, conformément aux dispositions de la suspension d'armes du 22 août, de

négocier et conclure un traité d'évacuation de ce royaume par l'armée française, ont fait choix pour traiter en leur nom, savoir :

M. le duc d'Abrantès, général en chef de l'armée française, de M. le général de division Kellermann.

Sir Hew Dalrymple, général en chef de l'armée anglaise, de M. le colonel Murray, quartier-maître général;

Auxquels ils ont donné pouvoir de, pour eux et en leur nom, négocier et conclure, sous leur ratification réciproque et celle de M. l'amiral commandant la flotte britannique à l'entrée du Tage, une convention définitive à cet effet.

Lesquels général et colonel, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles ci-après : .

ARTICLE. I[er]. Les places et forts occupés par l'armée française dans le royaume de Portugal seront remis à l'armée anglaise dans l'état où ils se trouveront au moment de la signature de la présente convention.

ART. II. L'armée française se retirera avec armes et bagages; elle ne sera point prisonnière de guerre, et, rendue en France, elle sera libre de combattre.

ART. III. Le gouvernement anglais lui fournira des transports, pour être embarquée et conduite dans un des ports de l'ouest, entre Rochefort et Lorient inclusivement.

ART. IV. L'armée française emportera toute l'artillerie du calibre français attelée, et les caissons garnis de soixante coups par pièce. Toute autre artillerie, armes ou munitions de guerre, ainsi que les arsenaux de terre

et de mer, seront remis à l'armée anglaise, dans l'état où ils se trouveront au moment de la ratification.

ART. V. L'armée française emportera tout son matériel, et tout ce qui s'appelle propriété d'armée, c'est-à-dire, son trésor, ses caissons d'équipage et d'ambulance. On vendra à son profit tout ce que le général en chef ne jugera pas à propos d'embarquer. Il en sera de même des particuliers, qui auront toute liberté de disposer de leurs propriétés quelconques comme bon leur semblera, avec toute sûreté par la suite pour les acquéreurs.

ART. VI. La cavalerie embarquera ses chevaux, ainsi que les officiers généraux et autres de tout rang. Mais, attendu que les moyens de transports de ce genre à la disposition des commandants anglais sont très-limités, il pourra en être frété additionnellement dans le port de Lisbonne. Le nombre de chevaux de troupes à embarquer n'excédera pas six cents, celui des chevaux d'état-major ou d'officiers n'excédera pas deux cents. Il sera, d'ailleurs, accordé à l'armée toute facilité pour disposer des chevaux qui ne seraient pas embarqués.

ART. VII. Pour la facilité de l'embarquement, il aura lieu en trois divisions, dont la dernière sera particulièrement composée des garnisons des places, de la cavalerie, de l'artillerie, des malades, des équipages. La première division s'embarquera dans sept jours à dater de l'échange des ratifications, et même plus tôt si faire se peut.

ART. VIII. Les garnisons d'Elvas et ses forts, de Peniche et Palmela, seront embarquées à Lisbonne; celle

d'Almeida à Oporto, ou au port le plus voisin. Elles seront accompagnées, dans leur marche, par des commissaires anglais, chargés d'assurer leurs vivres, leurs logements, etc., etc.

Art. IX. Tous les malades et les blessés qui ne pourront pas être embarqués avec l'armée, seront confiés à l'armée anglaise, et, pendant leur séjour dans ce pays, soignés aux frais du gouvernement anglais, sous la condition que ses dépenses lui seront remboursées à l'évacuation finale. Ils seront successivement renvoyés en France par convoi de cent cinquante à deux cents hommes, et il sera laissé un nombre suffisant de médecins et de chirurgiens français pour les soigner.

Art. X. Du moment que les transports auront débarqué les troupes dans les ports de France convenus, ou dans tous autres ports de France où le mauvais temps les forcerait de relâcher et d'aborder, il leur sera accordé toutes les facilités pour retourner en Angleterre sans délai, sans pouvoir être inquiétés par aucun bâtiment de guerre dans leur retour.

Art. XI. L'armée française se concentrera à Lisbonne, et dans un rayon de deux lieues environ de circonférence de cette capitale. L'armée anglaise pourra en approcher à trois lieues, de manière qu'il y ait une lieue d'intervalle entre les deux armées.

Art. XII. Les forts Saint-Julien, Bugio et Cascaës, seront occupés par les troupes anglaises après l'échange des ratifications. La ville de Lisbonne, le château, les forts et batteries, jusqu'au Lazaret ou Trafaria d'une part, et jusqu'au fort Saint-Joseph de l'autre, inclusi-

vement; le port, ainsi que tous les bâtiments armés de tout genre qui s'y trouvent, avec leur gréement et munitions, seront remis à l'embarquement de la seconde division.

La remise des forts d'Elvas, Almeida, Peniche, Palméla, aura lieu dès que les garnisons en seront relevées par les troupes anglaises. En attendant, M. le général en chef de l'armée anglaise les préviendra, ainsi que les troupes quelconques qui sont en leur présence, de cette convention, afin d'arrêter toutes hostilités ultérieures.

Art. XIII. Il sera nommé de part et d'autre des commissaires, pour régler et arrêter tous les détails d'exécution.

Art. XIV. S'il y avait quelque article douteux, il serait expliqué en faveur de l'armée française.

Art. XV. A dater de la ratification de la présente convention, tous arrérages de contributions, réquisitions ou prétentions du gouvernement français par suite de l'occupation de ce royaume, le 1er décembre 1807, sur les sujets du Portugal, ou tous autres individus y résidant, qui n'ont point été acquittés, ne seront point perçus, et tout séquestre apposé sur leurs propriétés mobilières et immobilières sera levé, et la libre disposition remise aux propriétaires.

Art. XVI. Tous les sujets français, ou des puissances amies et alliées de la France, domiciliés dans le royaume de Portugal, ou s'y trouvant occasionnellement, seront protégés, leurs propriétés de toute nature, mobilières et immobilières, respectées. Il leur sera

libre de suivre l'armée française, ou de continuer de rester en Portugal; et, dans l'un et l'autre cas, leurs dites propriétés leur seront garanties, avec la faculté de les conserver ou de les vendre, et d'en faire passer le produit en France ou dans tel lieu qu'ils auront choisi pour leur domicile, et ce, dans le délai d'un an. Bien entendu que les bâtiments marchands sont exceptés de cette disposition, mais seulement quant à leur sortie du port, et que les stipulations ci-dessus ne pourront pas servir de prétextes à des spéculations commerciales.

ART. XVII. Nul Portugais ne pourra être recherché pour la conduite politique qu'il aura tenue pendant l'occupation du Portugal par l'armée française; et tous ceux qui ont continué à exercer des emplois, ou qui en ont reçu du gouvernement français, sont mis sous la sauvegarde spéciale de l'armée anglaise, qui s'engage à ce qu'il ne leur soit porté le moindre préjudice, par qui que ce soit, dans leurs personnes ou dans leurs biens. Ces individus n'ayant pu se dispenser d'obéir aux ordres du gouvernement français, ils jouiront au surplus des dispositions de l'article XVI.

ART. XVIII. Les troupes espagnoles détenues à bord des vaisseaux en rade seront emmenées en France, ou remises à M. le général en chef de l'armée anglaise, à son choix, lequel, dans ce dernier cas, s'engagera à obtenir des Espagnols la remise en liberté de tous Français, civils ou militaires, détenus en Espagne sans avoir été pris dans les combats ou par suite de combats, mais en conséquence des événements des 29 mai dernier et jours suivants.

ART. XIX. Les prisonniers de tout grade, faits par les deux armées depuis l'ouverture des hostilités, seront échangés de suite.

ART. XX. Il sera fourni des otages de grade inférieur de la part des armées anglaises de terre et de mer, et de la part des armées françaises, pour la garantie réciproque de cette convention. Celui de l'armée de terre anglaise sera rendu après l'exécution des articles qui la regardent; celui de l'armée navale après le débarquement total des troupes dans les ports de France. Il en sera de même pour l'armée française.

ART. XXI. Le général en chef de l'armée française aura la faculté d'envoyer un officier en France, pour y porter une expédition du traité. L'escadre anglaise lui fournira un aviso ou autre bâtiment léger, pour le débarquer à Rochefort ou à Bordeaux.

ART. XXII. M. l'amiral anglais sera invité à fournir des vaisseaux de guerre ou frégates pour le transport de S. Ex. le général en chef de l'armée française, des officiers généraux et supérieurs, et des premières autorités de l'armée.

Fait et arrêté double entre nous soussignés, munis de pouvoirs.

A Lisbonne, le 30 août 1808.

Le général de division, *Signé :* KELLERMANN.

Signé : GEORGES MURRAY,
quartier-maître général.

Ratifié les articles ci-dessus de la convention, le 31 août 1808. *Signé :* HEW DALRYMPLE,
commandant en chef les forces anglaises en Portugal.

Articles additionnels à la convention du 30 *août* 1808.

Article Ier. Les non-combattants de l'armée, pris, soit par les troupes anglaises, soit par les troupes portugaises, dans toute l'étendue du Portugal, seront rendus sans échange, ainsi qu'il est d'usage.

Art. II. L'armée vivra de ses magasins jusqu'au jour de l'embarquement, et les garnisons jusqu'au jour de la remise des places. Le reste des magasins sera délivré dans les formes accoutumées à l'armée anglaise, qui, dès ce moment, se charge de la subsistance des hommes et des chevaux jusqu'à leur débarquement en France, à la condition d'être remboursée, par le gouvernement français, de la dépense qui excéderait l'estimation qui sera faite contradictoirement des susdits magasins. L'approvisionnement des bâtiments armés sera pris en compte par l'armée anglaise, de même que celui des places de guerre, ainsi qu'il est statué pour les susdites places.

Art. III. Aussitôt après l'échange des ratifications, M. le général en chef de l'armée anglaise fera toutes les dispositions nécessaires pour rétablir la libre circulation des subsistances nécessaires à la capitale.

Fait et arrêté double entre nous soussignés, munis de pouvoirs.

A Lisbonne, le 30 août 1808.

Le général de division,

Signé : KELLERMANN.

Signé : GEORGES MURRAY,

quartier-maître général.

Ratifié les articles additionnels ci-dessus de la convention, le 31 août 1808.

Signé : HEW DALRYMPLE,
commandant les forces anglaises
en Portugal.

N° 19.

Proclamation de l'Empereur Napoléon aux soldats de la grande armée à leur passage à Paris.

Paris, le 11 septembre 1808.

Soldats, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées : je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un instant de repos.

Soldats, *j'ai besoin de vous :* la présence hideuse du léopard souille les continents d'Espagne et du Portugal; qu'à votre aspect il fuie épouvanté; portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule : *là aussi nous avons des outrages à venger.*

Soldats, vous avez surpassé la renommée des armées modernes; mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage?

Une longue paix, une prospérité durable seront le prix de vos travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit prendre de repos jusqu'à ce que les mers soient ouvertes et affranchies.

Soldats, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous ferez encore pour le bonheur du peuple français et pour ma gloire, sera éternellement gravé dans mon cœur.

N° 20.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Ney, duc d'Elchingen, commandant du sixième corps.

Chamartin, le 8 décembre 1808.

L'Empereur, monsieur le maréchal, a pris communication de la lettre que vous m'avez écrite de Guadalaxara. S. M. ordonne que vous renvoyiez au maréchal Moncey tout ce qui appartient à son corps d'armée, et qui a pu suivre le vôtre; comme, dans l'état de nos troupes, l'Empereur n'y voit pas le quatrième de hussards, mandez-moi si vous l'avez laissé au maréchal Moncey. Vous êtes dans un bon pays, M. le duc; que votre corps d'armée s'y repose demain 9. Maintenez une bonne discipline; empêchez le pillage; procurez-vous des vivres pour plusieurs jours.

Les Anglais se sauvent à toutes jambes; mais nous avons été un moment dans une situation sérieuse. C'est une faute d'être arrivé ici trop tard. C'en est une de n'avoir pas suivi l'esprit de vos premières instructions : elles vous faisaient connaître que le maréchal Lannes attaquait l'ennemi le 23, que vous étiez destiné à couper et à poursuivre Castaños, et par conséquent à

vous porter rapidement sur Agreda, sans vous arrêter deux jours, comme vous avez fait en pure perte, à Soria.

S. M. n'approuve pas que vous ayez mêlé votre corps avec celui du maréchal Moncey; il fallait suivre Castaños, et laisser le duc de Conegliano faire le siége de Saragosse. L'Empereur ne peut comprendre comment, quand vous avez quitté le 2 Saragosse, vous n'ayez pas laissé la division Dessolles au maréchal Moncey, l'exposant par là à faire un mouvement rétrograde. Enfin, M. le maréchal, ce qui est passé est passé, S. M. connaît trop bien votre zèle pour vous en vouloir; elle vous mettra à même de réparer tout ça. L'Empereur a hésité à donner l'ordre à la division Dessolles et aux Polonais de retourner sur Saragosse, afin d'épargner de la fatigue à ses troupes. S. M. a préféré de faire des changements à ses projets ultérieurs; elle vient d'ordonner au corps du maréchal Mortier de se diriger sur Saragosse. Vous trouverez ci-joint des ordres que vous remettrez au général Lefebvre et au général Beaumont. Vous m'enverrez un officier de votre état-major, demain, avec l'état de situation de votre corps d'armée.

Signé : ALEXANDRE.

N° 21.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Moncey, duc de Conegliano, commandant du troisième corps.

Chamartin, le 8 décembre 1808, à midi.

L'Empereur, monsieur le maréchal, a reçu votre lettre du 2 de ce mois; je reçois votre deux lettres du 3. Sa Majesté voit avec peine toutes vos dispositions. Votre corps d'armée est suffisant pour cerner Saragosse. L'Empereur pense que vous auriez dû tenir constamment vos troupes ensemble, et ne pas entremêler le corps du maréchal Ney avec le vôtre, comme cela a été fait. Le maréchal Ney a eu tort de ne pas vous laisser la division Dessolles. Ce maréchal, dans tous ses mouvements, a fait de fausses dispositions et a manqué le but de son opération. Aujourd'hui, monsieur le duc, il faut remédier à tout cela. Sa Majesté suppose que votre corps réuni, vous vous serez porté sur Saragosse; mais pour que vous soyez dans une forte et imposante mesure vis-à-vis de l'ennemi, Sa Majesté me charge d'ordonner au maréchal Mortier de partir des points où se trouve son corps d'armée, c'est-à-dire, de Burgos, de Briviesca, Pancorbo et Vitoria, pour se diriger par quatre routes différentes sur Logroño et Saragosse. Voici, monsieur le maréchal, la volonté de l'Empereur,

Le maréchal duc de Trévise doit avec son corps d'armée, si cela est nécessaire, vous donner un coup de main pour enlever les ouvrages extérieurs de Sa-

ragosse, si cela n'est pas déjà fait: ensuite l'ordre précis de l'Empereur est, qu'avec votre corps d'armée vous soyez seul chargé du siége de Saragosse. Le maréchal Mortier placera alors une de ses divisions en position sur le chemin de Saragosse à Barcelone, et l'autre de ses divisions, avec son quartier général, sera en position sur le chemin de Madrid vers Calatayud, pour assurer la communication avec Madrid, de sorte que, suivant les événements, le corps du maréchal Mortier puisse se porter sur Madrid ou sur Barcelone, selon que l'Empereur l'ordonnera, d'après les nouvelles qu'on aura du général Gouvion Saint-Cyr. Vous devez donc, monsieur le maréchal, avoir soin de ne jamais mêler vos troupes avec celles du maréchal Mortier. La prise de Madrid, la défaite de différentes armées des insurgés doivent enfin décider Saragosse: aussitôt que vous aurez investi la place, et que vous aurez fait rentrer l'ennemi, vous enverrez des parlementaires et entrerez en négociation; offrez la même capitulation qu'à Madrid : vous en trouverez ci-joint la copie. C'est une faute, monsieur le maréchal, que le général Maurice Mathieu n'ait pas continué à poursuivre l'ennemi. Vous devez sentir que les deux corps d'armée étaient trop pour Saragosse, quand nous avions de nombreux ennemis en tête, que l'Empereur a su battre, et qu'il a su prendre Madrid avec le seul premier corps.

Signé : ALEXANDRE.

N° 22.

Discours de Napoléon à la grande députation de la ville de Madrid, le 9 décembre 1808.

J'agrée les sentiments de la ville de Madrid. Je regrette le mal qu'elle a essuyé, et je tiens à bonheur particulier d'avoir pu, dans ces circonstances, la sauver et lui épargner de plus grands maux.

Je me suis empressé de prendre des mesures qui tranquillisent toutes les classes de citoyens, sachant combien l'incertitude est pénible pour tous les peuples et pour tous les hommes.

J'ai conservé les ordres religieux en restreignant le nombre des moines. Il n'est pas un homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop nombreux. Ceux qui sont appelés par une vocation qui vient de Dieu, resteront dans leurs couvents. Quant à ceux dont la vocation était peu solide, et déterminée par des considérations mondaines, j'ai assuré leur existence dans l'ordre des ecclésiastiques séculiers. Du surplus des biens des couvents, j'ai pourvu aux besoins des curés, de cette classe la plus intéressante et la plus utile parmi le clergé.

J'ai aboli ce tribunal contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent guider les consciences, mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieure et corporelle sur les citoyens.

J'ai satisfait à ce que je devais à moi et à ma nation; la part de la vengeance est faite, elle est tombée sur

dix des principaux coupables : le pardon est entier et absolu pour les autres.

J'ai supprimé des droits usurpés par les seigneurs, dans le temps des guerres civiles, où les rois ont trop souvent été obligés d'abandonner leurs droits pour acheter leur tranquillité et le repos des peuples.

J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des hôtelleries, des fours, des madragues, des pêcheries, et donner un libre essor à son industrie, en observant seulement les lois et les règlements de la police. L'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisaient plus à votre agriculture que les chaleurs de la canicule.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir, dans un État, qu'une justice. Toutes les justices particulières avaient été usurpées et étaient contraires aux droits de la nation : je les ai détruites.

J'ai aussi fait connaître à chacun ce qu'il pouvait avoir à craindre, ce qu'il avait à espérer.

Les armées anglaises, je les chasserai de la Péninsule.

Saragosse, Valence, Séville seront soumises, ou par la persuasion, ou par la force des armes.

Il n'est aucun obstacle capable de retarder longtemps l'exécution de mes volontés.

Mais ce qui est au-dessus de mon pouvoir, c'est de constituer les Espagnols en corps de nation, sous les ordres du Roi, s'ils continuaient à être imbus des principes de scission et de haine envers la France, que les partisans des Anglais et les ennemis du continent ont répandus au sein de l'Espagne. Je ne puis établir une

nation, un roi et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur affection et de leur fidélité.

Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe. Les divisions dans la famille royale avaient été fomentées par les Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et le favori que le duc de l'Infantado, instrument de l'Angleterre, comme le prouvent les papiers récemment trouvés dans sa maison, voulait renverser du trône : c'était la prépondérance de l'Angleterre qu'on voulait établir en Espagne; projet insensé, dont le résultat aurait été une guerre de terre sans fin, et qui aurait fait couler des flots de sang. Aucune puissance ne peut exister sur le continent, influencée par l'Angleterre. S'il en est qui le désirent, leur désir est insensé et produira tôt ou tard leur ruine.

Il me serait facile, et je serais obligé de gouverner l'Espagne en y établissant autant de vice-rois qu'il y a de provinces. Cependant, je ne me refuse point à céder mes droits de conquête au Roi, et à l'établir dans Madrid, lorsque les trente mille citoyens que renferme cette capitale, ecclésiastiques, nobles, négociants, hommes de loi, auront manifesté leurs sentiments et leur fidélité, donné l'exemple aux provinces, éclairé le peuple et fait connaître à la nation que son existence et son bonheur dépendent d'un roi et d'une constitution libérale, favorable aux peuples et contraire seulement à l'égoïsme et aux passions orgueilleuses des grands.

Si tels sont les sentiments des habitants de la ville de Madrid, que ses trente mille citoyens se rassemblent dans les églises; qu'ils prêtent devant le saint

sacrement un serment qui sorte non-seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique; qu'ils jurent appui, amour et fidélité au Roi; que les prêtres au confessionnal et dans la chaire, les négociants dans leurs correspondances, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentiments au peuple : alors je me dessaisirai du droit de conquête, je placerai le Roi sur le trône, et je me ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols en ami fidèle. La génération présente pourra varier dans ses opinions, trop de passions ont été mises en jeu; mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur; ils placeront au nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne.

N° 23.

Lettre de sir John Moore au major général M'Kenzie, commandant en Portugal.

Salamanque, le 29 novembre 1808.

Monsieur, les armées d'Espagne, commandées par les généraux Castaños et Blake, l'une en Biscaye et l'autre en Aragon, ont été battues et dispersées, ce qui rend ma jonction avec le corps de David Baird impossible; mais alors même qu'elle aurait lieu, je ne puis espérer, avec les troupes anglaises seules, de résister à la force formidable que la France porte contre ce pays, et rien maintenant en Espagne n'y peut tenir tête.

J'ai ordonné à sir David Baird de se replier sur la Corogne, de s'y embarquer, et de faire voile vers le Tage. Moi-même, avec les troupes venant de Lisbonne, je pense me retirer par Ciudad-Rodrigo ou Almeida, et, en prenant telle position que je trouverai, chercher à défendre pour un temps la frontière de Portugal, et couvrir Lisbonne. Mais comme ceci ne pourra durer longtemps devant des forces supérieures, il est nécessaire que je vous donne avis que vous pouvez embarquer les équipages de l'armée, ne gardant à terre que ce qui peut le moins entraver le rembarquement de toute l'armée, tant les troupes qui sont avec vous, que celles que j'amène.

Nous aurons de grandes difficultés à trouver des vivres sur la frontière...........................

....

.... Il serait bien d'examiner avec les officiers et ingénieurs portugais les points que l'on pourrait fortifier immédiatement et ceux qui seraient susceptibles de défense, et aussi comment vous pourrez employer les troupes sous vos ordres à me soutenir dans la défense des frontières..........................

.... Afin de ne point inquiéter la population, on peut répandre le bruit que des renforts de troupes anglaises nous rejoindront par le Portugal : ceci tranquillisera d'abord, mais la vérité ne peut tarder à être connue. J'ai grand besoin d'argent, et rien autre chose ne peut aider à secourir le pays.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé :* J. MOORE.

P. S. Il faudrait qu'Elvas fût approvisionné.

N° 24.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Ney, duc d'Elchingen, commandant du sixième corps.

Paris, le 18 février 1809.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, monsieur le duc, vos lettres des 29 et 30 janvier. Sa Majesté n'approuve pas le projet de mettre trois mille hommes en garnison à la Corogne et au Ferrol. Voici comment l'Empereur conçoit votre position :

La Galice est une presqu'île de plus de cent lieues de côtes. Si vous ne pouvez pas tout garder, vous pouvez tout surveiller; et, si vous n'occupez pas les batteries, pour empêcher les Anglais de communiquer avec la terre, vous devez en charger les habitants du pays. En faisant des incursions avec des colonnes mobiles, vous punirez ceux des habitants des côtes qui se seraient mal conduits : en général, M. le duc, il faut avoir peu de troupes en station et beaucoup de forces mobiles. Pour remplir les intentions de l'Empereur, la première chose à faire est de choisir votre centre d'opérations, qui doit être sur la route du Ferrol à Astorga. Vous devez prendre une petite ville qui, par sa position, puisse être à l'abri d'un coup de main. En supposant, par exemple, que ce soit Lugo, vous devez concentrer là vos magasins, vos hôpitaux, ceux de convalescents, votre parc d'artillerie, vos transports militaires, de manière que les colonnes d'observation

que vous aurez sur les côtes puissent rentrer pour se concentrer sur Lugo, sans perdre aucun homme, aucun hôpital, ni même aucun chariot; en sorte que la province étant toute insurgée, vous n'ayez rien à perdre, et que tout ce que vous possédez se trouve concentré à votre dépôt, point d'opérations générales. Vous aurez soin qu'il y ait à ce dépôt deux cent mille rations de biscuit en réserve et des magasins bien approvisionnés : cela une fois convenu, M. le duc, vous pouvez faire occuper le Ferrol par un régiment d'infanterie, deux escadrons et quatre pièces de canon, et y laisser, pour y commander, un général de brigade. A la Corogne, vous mettrez un colonel qui aura à ses ordres un bataillon, un escadron et deux pièces de canon. Vous placerez à Betanzos un général de brigade, les deux autres bataillons du régiment, une centaine de chevaux avec deux pièces de canon : ce qui assurera la communication avec votre dépôt général. Par ces dispositions les deux points du Ferrol et de la Corogne seront occupés. Vous ordonnerez aux commandants de ces places de se procurer un réduit où, en cas d'événement, ils puissent attendre que vous veniez à leur secours. Le Ferrol et la Corogne doivent donc se trouver occupés comme avant-garde, et il ne faudra pas laisser dans chacune de ces villes plus de cent malades : tout ce qui sera au delà de ce nombre, sera dirigé sur le dépôt général. Enfin, il faut être prêt à tout évacuer pour se retirer sur le point central d'opérations vingt-quatre heures après en avoir reçu l'ordre.

Une colonne mobile, composée d'un régiment d'in-

fanterie, de deux pièces de canon et de quelques centaines de chevaux, peut être chargée de surveiller Vigo et Tuy, et de combiner ses marches de manière à se présenter souvent sur les points importants de la côte, pour y faire des exemples sans se fixer nulle part. Le commandant de cette colonne mobile aura soin de ne garder aucun embarras avec lui et de tout diriger sur le dépôt général. Cette colonne pourra même agir pour maintenir la tranquillité du côté de Santiago. Par ce moyen, M. le maréchal, vous vous trouverez avoir cinq régiments d'infanterie réunis au point central d'opérations, pour vous porter partout où il serait nécessaire, et même au secours du duc de Dalmatie, si des circonstances extraordinaires et imprévues l'exigeaient.

La première opération que vous ayez à faire, M. le duc, est de choisir votre point central d'opérations pour y réunir vos magasins, parcs, hôpitaux, transports militaires, etc., etc.

La deuxième est de désarmer les habitants du Ferrol et de la Corogne, surtout d'en faire retirer les fusils, de faire arrêter les principaux mutins et de prendre une trentaine d'otages que vous enverrez à Valladolid : ensuite vous laisserez la police aux autorités espagnoles.

La troisième est de soumettre tout ce qui peut être sous les armes du côté d'Orense.

Enfin la quatrième est de profiter des mois de mars et d'avril, où vous n'aurez rien à craindre sur les côtes de Galice, pour soumettre les Asturies.

Les bataillons de marche destinés à votre corps d'armée garderont Benavente, Astorga et Villafranca, s'y reposeront et se renouvelleront à mesure de leur passage.

Voilà en général, M. le duc, la manière dont vous devez disposer vos opérations. Ne comptez sur aucun renfort. Croyez plutôt qu'on pourrait être dans le cas de porter ailleurs une de vos divisions. Organisez la province. Faites des exemples : ces exemples sévères bien appliqués font plus d'effet que des garnisons. Enfin, M. le duc, jusqu'à ce que M. le duc de Dalmatie soit arrivé à Lisbonne, et que sa communication avec Madrid soit ouverte, appuyez-le, c'est-à-dire, ayez l'œil sur ce qui se passe de ce côté.

Signé : ALEXANDRE.

N° 25.

Instruction de la junte suprême de Séville adressée aux Espagnols contre les troupes françaises.

Au château royal de Séville, le 17 avril 1809.

Espagnols,

Le tyran de l'Europe, ayant reconnu un obstacle invincible à s'emparer de votre territoire, détruire votre religion et corrompre vos mœurs, puisque vous vous armiez tous pour repousser ses soldats cruels et sanguinaires, se prévaut aujourd'hui plus que jamais des moyens de terreur et de perfidie qu'il a déjà employés;

il ordonne à ses troupes d'égorger les paysans pris les armes à la main, et tâche de persuader au peuple que ceux qui ne sont pas soldats ne doivent dans aucun cas défendre la juste cause où se trouve engagée la nation, pour réprimer les attentats révoltants et réitérés du tyran. Les moyens dont il se sert sont les mêmes qui, dès le commencement, furent employés avec succès, les mêmes qui ont servi de prétexte pour égorger les innocentes victimes du 2 mai à Madrid, enfin ceux qui ont contribué à étendre ses conquêtes. Qui pourra dans ce moment ne pas reconnaître ses desseins pervers? qui pourra entendre avec indifférence le récit de tant d'assassinats qui se commettent sous cet affreux prétexte? et quel est l'Espagnol qui ne sera rempli d'ardeur et ne s'opposera de tous ses efforts à ce que ses compatriotes, qui tâchent de délivrer leur roi, de défendre leur religion, leurs biens et leur propre vie, soient mis à mort comme des bêtes féroces?

Tel est cependant le système adopté par les Français dans l'Aragon et en Estramadure. Quelques faibles villages, indignes du nom espagnol, effrayés de leurs menaces, non-seulement ont caché lâchement leurs armes, ont fourni les réquisitions frappées, mais encore se sont hâtés de témoigner leur soumission et leur obéissance. Insensés! la triste expérience de leurs compatriotes ne leur a pas encore appris que l'ingratitude remplit le cœur de ces soldats! Ils ignorent la manière dont Talavera et plusieurs autres villes d'Espagne ont été récompensées pour des services semblables. Les Français reçoivent toute espèce d'hommages; mais les

considérant comme l'effet de la crainte et de la lâcheté, cette conduite redouble encore leur fureur, et les porte à piller ceux même dont ils ont reçu des services, aussitôt que l'occasion favorable s'en présente.

Il est nécessaire de se persuader de cette vérité. Les armées françaises qui, pour notre malheur, occupent une grande partie de la Péninsule, ne pratiquent aucun acte de religion et n'apprécient aucune espèce de vertu. La vie des hommes leur est aussi indifférente que celle de l'animal le plus abject. Le point d'honneur, qui distinguait éminemment autrefois le soldat français, a disparu entièrement de son cœur, et, semblable aux monstres du désert, il ne connaît d'autre loi et n'a d'autre impulsion que celle de son avarice sordide et de son insatiable cruauté.

S'ils n'étaient pas comme nous venons de les peindre, comment pourraient-ils méconnaître le droit que tout Espagnol a de s'armer pour la défense de son roi et de son indépendance si ouvertement violée? Napoléon, étant parvenu par les intrigues les plus basses et les plus viles, à désorganiser et détruire l'état militaire de l'Espagne, à se rendre maître de ses principales forteresses et de la personne de son roi, n'est-il pas de la dernière évidence qu'il faut que ce soit des paysans qui se réunissent pour combattre ses troupes? Si le temps et les circonstances n'ont pas permis de revêtir d'un uniforme les troupes espagnoles, de les enrégimenter d'une manière stable; et si pourtant le vœu général de la nation est de maintenir sa dynastie et sa liberté, n'est-il pas aussi évident que c'est un acte digne

des sauvages que d'assassiner tout Espagnol armé, et de se prévaloir d'un moyen injuste et ignoré des nations policées, pour priver l'Espagne de ses défenseurs et la subjuguer ?

Voilà le but, Espagnols, que s'est toujours proposé l'empereur des Français, sans s'arrêter au choix des moyens, quelque infâmes qu'ils pussent être. Il veut nous subjuguer, pour s'emparer des richesses de nos temples et de notre sol. C'est avec ces richesses enlevées partout où ses troupes ont pénétré, qu'il les soudoie. Tout le monde sait qu'il a fait frapper à l'hôtel des monnaies de Madrid plusieurs milliers de marcs d'argenterie d'église, pour payer avec cet argent ses cohortes d'esclaves. Il est notoire aussi qu'il a fait conduire en France tous les objets précieux qu'il a trouvés, montant à la somme de cent vingt millions de réaux, en laine, coton et autres marchandises coloniales, s'emparant de tous ces objets à titre de conquête, ainsi qu'il a agi dans les autres États, et causant la ruine d'une multitude de familles innocentes, et privant nos manufactures de ces matières premières.

De cette manière il facilite aussi l'exécution des vues de sa politique intéressée ; il laisse beaucoup d'ouvriers sans travail, et sous ce prétexte les force de partir et de prendre du service aux armées destinées aux conquêtes des royaumes du Nord (1). Il augmente ainsi sa force

(1) Vers le milieu de janvier, les Français, sous le prétexte de ramasser des soldats prisonniers à Madrid qui ne s'étaient pas présentés, parcoururent la petite place del Rastro et les auberges

militaire, sans diminuer proportionnellement les bras de l'agriculture et de l'industrie française. Il donne à cette dernière les plus grands encouragements, pour remplacer la consommation de la nôtre, annulle nos moyens et prétend nous rendre doublement esclaves.

Voilà le bonheur que nous éprouvons depuis que Napoléon a commencé à exercer son pouvoir tyrannique sur quelques provinces de l'Espagne. Sachant bien que la plus grande partie du peuple est incapable de réfléchir avec discernement sur ses actions, ni de vérifier et d'approfondir ce qui se passe loin de lui, il essaye de lui dérober ses mauvais desseins, le soutient par de fausses promesses et par l'assurance de sa protection; lui fait envisager la tranquillité, étale devant lui sa puissance et ses victoires; et, égarant l'opinion publique par ses écrits faux et trompeurs, il espère par la terreur décourager les uns et repaître les autres d'espérances les plus mensongères. C'est par de telles intrigues, ignorées des gens de bien et d'honneur, qu'il a conquis plus de pays que par ses armes.

Mais ces intrigues ont été mises en œuvre si souvent qu'elles ne peuvent plus tromper personne. Les Galiciens, surpris par elles et par l'entrée imprévue d'une puissante armée, restèrent tranquilles et la reçurent sans

---

de Mira el Rio et de la rue de Tolède. Par cette opération, ils enlevèrent plus de trois cents hommes, qui le lendemain furent dirigés vers la France sous le plus grand secret. Ils laissèrent un de ces malheureux, blessé à mort, très-près de Madrid, parce qu'il n'avait pu suivre les autres.

faire la moindre résistance. Qu'en est-il résulté? le vol le plus manifeste de leurs propriétés, le sac le plus sacrilége de leurs églises, les assassinats les plus féroces des gens de bien et des prêtres paisibles, tous pris sans défense. La patience de ce peuple ayant été poussée à bout et son patriotisme exalté, il a pris les armes pour chasser l'armée française qui occupe son pays, et pour la détruire entièrement, comme il est permis de l'espérer d'après l'heureux succès qu'il a obtenu de ses premiers efforts.

Mais ces efforts mêmes deviendraient fort onéreux à l'Espagne, et la lutte serait longtemps indécise, si l'on ne prenait les mesures les plus efficaces et les plus puissantes pour empêcher l'arrivée des subsistances aux troupes françaises, leur rendre très-difficiles tous moyens d'exister dans le pays, s'opposer au passage des effets qui leur sont utiles dans les marches, retirer les bestiaux ou les leur enlever, agir de même à l'égard des courriers, observer les mouvements divers des armées, chercher à deviner les projets de l'ennemi, le tenir dans une fatigue et des alarmes continuelles, enfin se défendre avec la dernière opiniâtreté, ou, ce qui est la même chose, lui faire le plus de mal possible; c'est ainsi que manœuvrèrent sur les bords de la Vistule les Cosaques du Don, qui parvinrent à se rendre si redoutables. Bonaparte, depuis quelques années, sous le vain prétexte que les Anglais s'emparent exclusivement du commerce maritime, cherche à persuader à tous les souverains de l'Europe d'en agir de même contre l'Angleterre, et les berce de son système favori de blocus continental. Mais

nous, fondés sur la cause la plus juste, nous qui ne devons pas grossir le nombre des victimes de son ambitiou, forcés à défendre notre indépendance, nous devons employer contre un homme qui nous a attaqués dans nos propres foyers après y être resté comme ami et allié, nous devons employer les mêmes armes qu'il a mises en usage contre une nation sage et généreuse, qu'il n'a pu tromper que quelques instants. Nous adopterons donc un système de corsaire envers les troupes françaises, dans le dessein de les détruire et de les chasser de notre territoire qu'à titre d'alliées elles ont occupé sans résistance et qu'elles ont depuis outragé de tant de manières. Si notre exemple est imité par les autres États de l'Europe, nous verrons bientôt les armées françaises qui désolent leurs campagnes, anéanties entièrement; et peut-être la nation française qui, sous le règne des Bourbons, se montra toujours noble et généreuse, revenant alors à des sentiments plus humains, rougira-t-elle d'avoir été l'instrument aveugle des atrocités de son empereur.

Espagnols, la junte suprême du royaume, qui a considéré et observé toujours avec douleur la conduite injuste et barbare des satellites de Bonaparte; qui dès le principe pénétra ses sinistres projets; qui a juré de défendre la liberté de son roi et l'indépendance de la nation aux dépens mêmes de son existence; et qui se voit obligée par des motifs aussi sacrés de repousser la force par la force, et d'opposer l'intrigue à l'intrigue, sachant que dans toute espèce de combats on devient le jouet de celui qui, contre tous les principes reçus, se prévaut

des moyens que la société rejette, si l'on ne se présente à cet ennemi avec des armes égales ; après avoir mûrement réfléchi sur les faits et considérations qui viennent d'être exposés, a jugé convenable d'ordonner et publier les mesures suivantes :

ARTICLE I[er]. Tous les habitants des provinces occupées par les troupes françaises, qui sont en état de porter les armes, sont autorisés à s'armer, même avec des armes défendues, pour attaquer et dépouiller, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, les soldats français, soit en particulier, soit en masse, s'emparer des vivres et effets qui leur sont destinés; en un mot, leur faire tout le mal et causer tous les dommages possibles. Ces actions seront considérées comme des services rendus à la nation et récompensées selon leur mérite et les conséquences qui en résulteront.

ART. II. Si, pour rendre ce service à la patrie, il se forme des détachements d'infanterie ou de cavalerie, les chefs qui seront choisis pour les commander seront récompensés par le gouvernement, pour la manière dont ils rempliront leur devoir dans un poste aussi utile que périlleux.

ART. III. Les généraux en chef des armées espagnoles récompenseront sur-le-champ les chefs de ces détachements, ou de simples individus, qui leur donneront des avis ou nouvelles importantes sur les marches des troupes françaises, leur force, leurs positions, leurs vues et leurs projets.

ART. IV. Aussitôt que ces détachements se seront acquis des titres aux récompenses, soit par leurs actions,

leur activité ou leur patriotisme, les généraux en chef en instruiront la junte suprême, afin de leur faire obtenir le prix de leurs services.

Art. V. Si, par malheur, les individus composant des détachements armés venaient à être surpris par l'ennemi, ou tués en se battant pour la défense du Roi et de la patrie, l'État assignera une pension aux veuves et aux enfants de ces individus.

Art. VI. Les habitants, quelle que soit leur condition, qui occupent les provinces limitrophes ou pays voisins de ceux occupés par l'armée française, sont également autorisés à prendre les armes, pourvu qu'ils en aient obtenu la permission de leur justice respective, qui constatera de leur bonne conduite, et leur remettra des passe-ports, pour qu'ils puissent se transporter sans être inquiétés dans les lieux où se trouvera l'ennemi.

Art. VII. Aussitôt que les détachements armés sortiront de leurs villages respectifs, les autorités en informeront les juntes provinciales, ainsi que de leur nombre et de leur direction, afin que ces juntes en rendent compte à la junte suprême du royaume.

Art. VIII. Si quelque riche propriétaire des provinces non occupées par les troupes françaises, excité par son amour pour la religion et pour la patrie, voulait la servir dans ce genre de guerre, en levant à ses frais ou en société un de ces détachements ou compagnies, composés de gens ayant toute sa confiance, il devra s'adresser à la junte de sa province, pour obtenir la permission qui lui sera accordée par la même junte, qui lui délivrera en outre une autorisation spéciale pour

que ce détachement puisse se rendre sans obstacle dans tous les lieux où le bien du service l'exigera, en ayant toujours soin de prendre les ordres du gouvernement et du général en chef.

Art. IX. Le butin dont ces détachements s'empareront leur appartiendra, et sera réparti, selon les mesures arrêtées, entre tous ceux qui en font partie, ce genre de guerre devant être assimilé à celui que les corsaires font sur mer. La suprême junte, désirant que ces bénéfices soient les plus considérables possibles, enjoint en même temps aux intendants des armées et des provinces, que les vivres et autres effets apportés par ces compagnies leur soient immédiatement payés selon leur valeur.

Art. X. D'après ces avantages, les détachements nationaux devront s'appliquer soigneusement à intercepter les vivres et autres objets destinés pour les troupes françaises, provenant ou non des réquisitions frappées, et s'en emparer, dussent-ils attaquer et massacrer les soldats qui les escorteront.

Art. XI. Ils s'occuperont également d'intercepter les courriers de l'ennemi; toutes les lettres tombées en leur pouvoir leur seront payées à raison d'un demi-réal, et celles qui seront de quelque importance de quatre réaux, sans préjudice de la gratification extraordinaire qui leur sera accordée par le général en chef auquel toutes les lettres et paquets devront être remis. Cette gratification sera proportionnée à l'action et à l'importance des dépêches.

Art. XII. Les voitures, chevaux, habits, ou toute autre espèce d'effets provenant des Français, feront aussi par-

tie de ces prises; mais on n'y devra pas comprendre les effets appartenant aux Espagnols, parce qu'il faut croire que la force seule a pu les contraindre à servir avec les Français.

Art. XIII. Les autorités des villes et villages occupés par les troupes françaises prendront les plus grandes précautions pour donner aux chefs des détachements les nouvelles et renseignements qu'ils pourront avoir sur la situation et la force de l'ennemi, leur désigner les endroits d'où il tire des vivres, les chemins par lesquels il les fait transporter, et enfin tous les moyens qu'il emploie pour s'en procurer.

Art. XIV. Ces mêmes autorités sont également obligées de fournir aux chefs de ces partis (quadrillas) les vivres et secours dont ils pourront avoir besoin, moyennant un juste prix et toujours avec les plus grandes précautions.

Art. XV. Les autorités qui ne rempliront aucune des dispositions renfermées dans les deux précédents articles, seront punies selon l'importance et la gravité de leurs délits.

Art. XVI. Les justices et municipalités seront dès à présent solidairement responsables pour le remboursement des vivres ou autres objets qui seront fournis pour les troupes françaises, à moins d'y être contraintes par la force armée.

Art. XVII. Les mêmes peines seront infligées aux justices et municipalités qui ne feront pas retirer les armes et chevaux qui, à l'approche des forces supérieures de l'ennemi, pourraient tomber en son pouvoir,

ainsi qu'aux autorités qui ne soustrairont pas, pour les conduire ensuite au quartier général, les fusils ou autres objets de guerre qui seront abandonnés par les troupes.

ART. XVIII. Pour que ces dispositions parviennent à la connaissance de tous, et que chacun s'y conforme en ce qui le concerne, elles seront publiées et répandues par tous les moyens établis, et par tous ceux qui seront jugés convenables.

Par approbation de la junte suprême du gouvernement du royaume.

Signé : MARTIN DE GARAY.

N° 26.

Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, commandant du premier corps, au roi Joseph.

Mérida, le 2 avril 1809.

Sire,

Les restes de l'armée battue à Médellin fuient avec tant de précipitation, et par tant de chemins, qu'il ne nous est plus possible de les atteindre ni d'avoir de leurs nouvelles. On présume qu'ils cherchent à se réunir du côté de Llerena pour couvrir Séville, ou plutôt pour prévenir la junte du moment où nous y marcherons; car ils ne doivent plus penser à tenir la campagne devant nous. La perte qu'ils ont éprouvée est irréparable, elle est si grande qu'il faut l'avoir vue pour y croire. J'ai parcouru le champ de bataille pour m'en

assurer. Tous les bataillons espagnols que Cuesta y avait rangés pour nous combattre soit en lignes, soit en colonnes, y sont dans le même ordre. Tout ce qui les composait, officiers et soldats, a été tué. J'ai annoncé à V. M. qu'il y avait de dix à douze mille hommes sur le champ de bataille; je crois m'être trompé, et je pense aujourd'hui qu'il y en a davantage. Tous les officiers qui l'ont vu pensent comme moi. Ce spectacle est vraiment affreux. On ne doit pas déduire de ce massacre qu'il a été fait impitoyablement sur des prisonniers. Ces hommes morts se sont défendus jusqu'à la dernière extrémité, en criant eux-mêmes : Pas de quartier! en très-bon français. Cuesta leur avait sans doute appris à prononcer cet arrêt qui a terminé leur vie; il n'est d'ailleurs que la suite du principe proclamé par la junte de Séville, le 10 février dernier. Un décret qu'elle a rendu ce jour-là condamne à mort toute l'armée française sans exception. Il faut espérer que nous la mettrons hors d'état de l'exécuter. Nos succès à Médellin y portent déjà une forte atteinte; ils seraient suivis de l'anéantissement total des insurgés, si les troupes qui me sont nécessaires étaient près de moi, si j'avais eu pour passer le Tage l'armée que l'on destine à marcher sur l'Andalousie; mais je n'en ai pas la moitié, et malgré les grands avantages que cette moitié a obtenus, elle est trop faible pour prendre Badajoz, Séville, Cordoue, etc. Badajoz est la place qui doit le plus fixer notre attention dans ce moment. On ne peut aller plus loin sans s'emparer de cette place importante, dont la possession, en nous offrant abondamment des ressources en tous genres

pour achever la conquête de l'Espagne, lierait nos opérations avec celles de Portugal, et rétablirait entre le premier corps et celui du duc de Dalmatie l'unité d'action que l'on cherche en vain depuis deux mois......

....

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé: le maréchal DUC DE BELLUNE.

N° 27.

Notice sur l'attaque du pont d'Amarante en 1809, *extraite des mémoires de le Noble, ordonnateur en chef du deuxième corps.*

Peu de temps après l'arrivée du maréchal Soult à Oporto, le général Silveyra prit position sur la Tamega, avec douze mille Portugais, menaçant ainsi le flanc gauche de l'armée française. Il fit sauter tous les ponts de cette rivière, excepté celui d'Amarante, qu'il voulait défendre, et occupa la ville même d'Amarante, située en tête du pont sur la rive droite. Le maréchal Soult, voulant se débarrasser de ce voisinage dangereux, et s'ouvrir la route de Mirandella et de Bragance par Amarante, détacha contre Silveyra les généraux Delaborde et Loison, avec trois brigades d'infanterie, une division de dragons, deux détachements de sapeurs et dix pièces de canon.

Le 18 avril, nos troupes chassèrent l'ennemi d'Amarante, et le rejetèrent le lendemain au delà de la rivière,

après s'être emparées d'un grand couvent situé à l'entrée du pont, et défendu par six cents Portugais. Le canon de la rive gauche et les barricades du pont nous empêchèrent de pousser au delà.

La Taméga est très-rapide, et profondément encaissée au milieu des rochers. Le pont d'Amarante, construit en pierre de taille, est d'une grande solidité. Il a trente-cinq toises de long, cinq de large, et se compose de quatre arches. Sur la rive droite, où se trouve la ville, l'entrée du pont est en partie masquée par l'église d'un grand couvent, en sorte qu'on ne peut y arriver que par la droite. Sur la rive gauche est le faubourg de Villa-Réal, dont la route suit à gauche le pied de la montagne à l'est de la rivière. Cette route est bordée de deux lignes de maisons, dont celle de droite, adossée à la montagne, se prolongeant en face du pont parallèlement à la rivière, laisse en avant un quai de dix toises de largeur et de quarante de longueur. En arrière de ce rang de maisons, la montagne est escarpée, et ne peut être abordée de front, mais facilement par la gauche et par la droite; elle s'élève graduellement par ressauts à une grande hauteur, et son sommet est couronné de bois et de broussailles.

L'ennemi avait tiré un fort bon parti des avantages de sa position. En tête du pont était une première barrière; au milieu du pont se trouvaient une ligne de palissades et une barrière en charpente, et sur la culée de la rive gauche s'élevait un retranchement composé de fortes pièces de bois, derrière lesquelles étaient entassées de grosses pierres de taille, formant un massif de

neuf à dix pieds de hauteur : de plus, la culée elle-même était minée, et au fourneau se trouvait adapté un canon de fusil rempli de poudre, qui devait communiquer le feu au moyen d'une corde attachée à la batterie. Dans le faubourg, la route était barricadée ainsi que les deux passages qui conduisaient par la droite sur la montagne. Toutes les maisons du faubourg qui avaient vue du côté du pont étaient elles-mêmes barricadées et crénelées ; et entre les ressauts de la montagne, les Portugais avaient construit trois batteries qui tiraient sur l'entrée du pont et sur la grande rue de la ville. Enfin, sur le sommet de la montagne était assis le camp de l'armée portugaise.

Le 20 avril, on s'empara à la sape de l'ouvrage en tête du pont, et l'on éleva une estacade qui prenait du milieu de l'église du couvent à l'angle de la première maison à droite du pont. On ne put pousser plus loin; tel était l'avantage de la situation de l'ennemi, que tous ceux qui tentaient d'approcher du pont pour le reconnaître étaient tués ou blessés. Déjà nous avions perdu plusieurs officiers, entre autres, l'aide de camp du général Loison, un capitaine du génie et un lieutenant de sapeurs.

Le général Delaborde, pensant que le passage sur le pont d'Amarante était trop difficile et trop périlleux, ordonna de jeter un pont sur chevalets à trois cents toises au-dessous de la ville. Les capitaines du génie Bouchard et André furent chargés de cette opération, qui eut lieu dans la nuit du 23 au 24; mais elle échoua complétement. Les meilleurs nageurs ne purent par-

venir à la rive opposée, ni toucher le fond au milieu de la rivière, tant le courant était rapide; ils furent entraînés fort loin. Tous les efforts qui furent faits prouvèrent que l'établissement d'un pont dans cet endroit était impraticable à cause de la rapidité des eaux et de leur profondeur. On fit d'autres reconnaissances sur d'autres points, mais sans trouver aucun emplacement convenable.

Cependant le capitaine du génie Bouchard ayant bien examiné la position de l'ennemi du haut du clocher de l'église qui était près du pont, aperçut la ficelle devant, selon lui, communiquer à une fougasse placée dans la culée de la rive gauche. Le résultat de sa reconnaissance fut que le passage sur le pont était le seul praticable, et qu'on dût tenter. Il pensa qu'on pouvait débarrasser le pont en coupant ou en brûlant les palissades et la barrière du milieu, et en faisant sauter le retranchement de la rive gauche avec des barils de poudre, dont l'explosion détruirait l'appareil disposé pour mettre le feu à la fougasse préparée par l'ennemi dans la culée; qu'alors, l'espace à franchir n'étant que de trente-cinq toises, les troupes qui seraient prêtes, faisant leur mouvement immédiatement après l'explosion, ne laisseraient pas le temps de se reconnaître aux Portugais, qui seraient d'autant plus surpris que, pouvant à volonté couper le pont en faisant jouer leur mine, ils se croyaient en parfaite sûreté.

Le général Delaborde, auquel ce projet fut communiqué, y fit beaucoup d'objections. Néanmoins, il convoqua pour le discuter tous les officiers généraux sous

ses ordres. Le capitaine du génie Bouchard fut appelé à ce conseil pour développer ses idées, mais il rencontra beaucoup d'opposition. Plusieurs généraux n'étaient pas d'avis de passer la Taméga, et de ce nombre était le général Loison. D'autres assuraient que le plan proposé était inexécutable, et prétendaient qu'en supposant qu'on parvînt à placer des barils de poudre au pied du retranchement sans être aperçu du poste qui le gardait, cette poudre ainsi placée à l'air libre ne suffirait pas pour renverser le retranchement. Le capitaine Bouchard eut surtout à lutter sur ce point contre le général Foy, dont l'opinion avait d'autant plus d'influence qu'il avait servi dans l'artillerie. Ce général se refusait à croire que la culée de la rive gauche fût minée. Le capitaine Bouchard le conduisit au clocher et leva ses doutes; mais ce fut un argument de plus contre son projet.

Le 26, le général Delaborde, accompagné des officiers de son état-major et de quelques généraux, fit une nouvelle reconnaissance du pont; mais elle n'eut d'autre résultat que de faire tuer ou blesser inutilement plusieurs braves : au nombre des premiers fut le capitaine du génie André, officier distingué qui fut très-regretté. Le capitaine Bouchard reçut l'ordre de faire une tentative contre la barricade du milieu du pont. Les sapeurs qui en furent chargés se conduisirent avec zèle et intelligence : l'un d'eux fut tué, deux autres furent blessés, et l'ordre de suspendre le travail arriva avant que le passage fût suffisamment ouvert. Le capitaine Bouchard demanda et obtint de faire brûler pendant la

nuit ce qui restait de palissades. Cette opération réussit complétement; mais on n'osa pas en faire davantage.

Dans ces entrefaites, le maréchal Soult pressait vivement les généraux Delaborde et Loison d'opérer le passage, leur faisant sentir de quelle importance il était de battre Silveyra pour assurer les opérations ultérieures. Il leur offrit de leur envoyer des pièces de gros calibre, et de les renforcer par la division Heudelet, qui se trouvait disponible. Bientôt après, il reçut, par l'intermédiaire du colonel Garbé, commandant du génie au corps d'armée, le plan du capitaine Bouchard. Il en parut satisfait, et envoya le colonel Hulot, son premier aide de camp, pour l'examiner sur les lieux et le faire exécuter dans le cas où il offrirait quelques chances de succès. Le maréchal envoya à Amarante deux pièces de douze et cinq barils de poudre de deux quintaux chacun; il écrivit au général Delaborde de promettre la décoration de la Légion d'honneur aux douze militaires qui passeraient les premiers.

Le colonel Hulot, ayant reconnu la position de l'ennemi et ses préparatifs de défense, jugea bon le projet du capitaine Bouchard, et l'appuya près du général Delaborde qui donna des ordres pour l'exécuter dans la nuit du 1er au 2 mai. Une pièce de douze et un obusier furent mis en batterie au premier étage du couvent, dans une salle d'où l'on découvrait le pont et toutes les maisons du quai.

Le 1er mai au soir, les sapeurs furent rassemblés dans le couvent à l'entrée du pont. La brigade Sarrut vint prendre position en ville, où étaient déjà les bri-

gades Arnaud et Foy; le général Delaborde forma un bataillon des grenadiers des deuxième, trente-sixième, soixante-dixième, et quatre-vingt-sixième régiments, dont il donna le commandement au colonel Saint-Clair. Ce bataillon devait se tenir prêt à se précipiter sur le pont dès que l'explosion et les sapeurs auraient renversé le retranchement et les barricades. Il devait être suivi de toutes les autres troupes. Mais tout dépendait de la réussite des préparatifs de l'officier du génie Bouchard; aussi, pendant toute la nuit, tous les Français éprouvèrent cette émotion qu'occasionne l'attente d'un grand événement.

Plusieurs sapeurs s'offrirent pour l'exécution des derniers préparatifs, qui furent commencés à huit heures du soir. La nuit était belle, et le clair de lune semblait devoir contrarier les mesures. Cependant l'ombre du parapet du pont formait une bande obscure sur le passage, dont le capitaine Bouchard tira parti en dirigeant la marche sur elle. Pour en imposer aux Portugais qui gardaient le retranchement, et les empêcher de regarder ce qui se passait sur le pont, en les forçant à se couvrir, il fit placer une vingtaine de tirailleurs pour faire feu sur le retranchement, en prenant le pont en écharpe, afin de ne pas nuire aux sapeurs qui devaient se traîner contre le parapet.

Quatre barils de poudre furent enveloppés avec soin, chacun d'une capote grise, pour dérober leurs mouvements aux yeux et aux oreilles. Un sapeur, également vêtu d'une capote grise, se coucha le ventre contre terre en arrière d'un baril, qu'il poussa de la

tête pour le faire rouler devant lui. Il avait l'ordre d'aller lentement et de s'arrêter au moindre mouvement. Une ficelle, attachée à son pied, et qui se déroulait derrière lui, servait à faire connaître sa marche et à communiquer en arrière, suivant les instructions qu'il avait reçues. Après avoir placé le baril, et découvert l'appareil pour lui communiquer le feu, il se retira de la même manière qu'il avait avancé.

Les quatre barils de poudre furent ainsi placés l'un après l'autre; mais le quatrième sapeur, après avoir placé le sien, au lieu de se retirer suivant l'ordre, se leva et se mit à courir au milieu du pont. Il fut aperçu, on fit feu sur lui du retranchement, et il reçut une balle dans la cuisse.

La fusillade de l'ennemi devint plus vive et se dirigeait sur l'entrée du pont. Il était minuit, et il restait à placer le saucisson qui devait communiquer le feu aux barils de poudre.

Pour faire taire le feu, M. Bouchard fit augmenter le nombre des tirailleurs, et il fit inquiéter des travailleurs que l'on voyait remuer la terre à mi-côte pour l'établissement d'une nouvelle batterie. En moins d'une demi-heure, les Portugais ne tirèrent plus du retranchement, et l'on jugea qu'ils ne soupçonnaient rien de nos préparatifs.

Enfin, à une heure, un cinquième sapeur partit comme les précédents, traînant après lui le saucisson qu'on lui avait attaché au corps. Il le plaça sans accident, et revint sans être aperçu. Il était deux heures, et tous les préparatifs étaient terminés. Le général

Delaborde en fut prévenu. Le capitaine Bouchard fit retirer les tirailleurs, et donner l'ordre aux divers postes de ne plus répondre au feu de l'ennemi, qui s'éteignit insensiblement.

Vers trois heures et demie, un brouillard épais s'éleva de la rivière, et remplit le fond de la vallée. On apercevait à peine les maisons de l'autre rive. Cette circonstance était favorable, toutes les troupes étaient prêtes, et l'on attendait avec impatience les ordres du général, qui arrivèrent vers quatre heures.

Le feu est mis au saucisson, l'explosion se fait avec fracas; le retranchement est balayé ainsi que l'appareil de communication de la fougasse. Au même instant l'artillerie du couvent tire quelques coups contre le faubourg. On bat la charge: le capitaine Bouchard s'élance avec ses sapeurs; les uns jettent de l'eau sur la mine, d'autres vont aux barricades du faubourg; ils brisent, coupent, et ouvrent le passage au bataillon des grenadiers, qui, suivis des autres troupes, renversent à la baïonnette les ennemis qui résistent, et fusillent ceux qui s'éloignent. Tout est en fuite; Silveyra, lui-même, se sauve presque nu dans la campagne, par le jardin de la maison qu'il habite et qui est située sur une rue que parcourent déjà les Français, tant leurs mouvements sont prompts et rapides.

Les canonniers ennemis n'eurent le temps que de tirer cinq ou six coups de canon que le brouillard ne leur permit pas de bien diriger. L'armée portugaise surprise ne put se mettre en bataille. Elle prit la fuite dans le plus grand désordre à travers les montagnes.

Le général Delaborde prit position sur la hauteur; le général Loison poursuivit le gros de l'ennemi avec la cavalerie jusque sur les hauteurs de Villa-Réal. Il ramassa quelques centaines de prisonniers, et s'empara d'un convoi de pain qui arrivait pour l'armée portugaise. L'armée perdit toute son artillerie, tous ses bagages et cinq drapeaux.

Ce brillant coup de main ne nous coûta que deux hommes tués et sept blessés; tandis que dans les opérations qui précédèrent le passage nous avions eu vingt-cinq hommes de tués et cent cinquante de blessés.

N° 28.

Lettre du maréchal Jourdan, major général de Sa Majesté Catholique, au maréchal Victor, duc de Bellune, commandant du premier corps.

Madrid, le 26 avril 1809.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 du courant; je l'ai mise sous les yeux du Roi. Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur de vous dire qu'elle aurait désiré que vous fussiez resté à Alcantara, parce que vous auriez de là menacé le Portugal, et que vous auriez pu faire une diversion utile en faveur de M. le duc de Dalmatie.

L'expédition des Asturies touche à sa fin; les troupes françaises sont entrées, le 19, à Oviédo.

Il paraît que la Romana s'est retiré sur Gijon; il a

été poursuivi vivement, et Sa Majesté espère qu'il sera forcé à s'embarquer ou à mettre bas les armes. L'expédition des Asturies terminée, il entre dans les vues du Roi de faire tout ce qui est dans son pouvoir pour connaître positivement la situation où se trouve M. le duc de Dalmatie, et il a même l'intention de le faire soutenir par de nouvelles troupes, si cela est nécessaire. Sa Majesté est toujours dans l'opinion qu'on ne doit point pénétrer en Andalousie avant d'avoir soumis le Portugal. J'écris en conséquence à M. le duc d'Elchingen que, lorsque le corps de la Romana sera détruit et que les habitants des Asturies seront désarmés, il doit rappeler les troupes qui ont été employées à cette expédition; et que, tandis qu'il continuera à maintenir la Galice avec ses principales forces, il doit jeter un corps d'au moins douze bataillons sur le Miño, pour disperser les rassemblements qui peuvent s'y être formés, communiquer avec Tuy, où M. le duc de Dalmatie a laissé une partie de son artillerie, et avoir des nouvelles positives de ce maréchal.

J'écris également à M. le duc de Trévise qu'aussitôt après l'expédition des Asturies il doit rappeler les troupes qui ont concouru à cette expédition, réunir son corps d'armée, et se porter sur Ciudad-Rodrigo, d'où il fera pénétrer en Portugal une de ses divisions pour disperser les rassemblements qui sont sur la frontière du Portugal, et tâcher d'avoir des nouvelles de M. le duc de Dalmatie.

Le Roi désire, M. le maréchal, que de votre côté vous vous portiez sur Alcantara, d'où vous dirigerez

une de vos divisions sur Castelbranco, tant pour disperser les rassemblements qui pourraient exister de ce côté, que pour faire une diversion utile en faveur de M. le duc de Dalmatie, s'il est encore sur le Duero, en menaçant de vous porter sur Lisbonne. Le Roi désire que vous laissiez une garnison dans le château de Mérida, et une dans le château de Médellin. Truxillo sera également occupé, et le reste de la division allemande sera employé à maintenir vos communications. Un bataillon de Bade est parti hier de Madrid pour se rendre à Talavera de la Reyna. Ce bataillon est fort de six cents et quelques hommes : il fera partie de la division du général Leval; mais il devra rester provisoirement à la disposition de M. l'adjudant commandant Bagnairs, pour maintenir vos communications entre Almaraz et Talavera, et pour défendre, au besoin, le pont d'Almaraz. Sa Majesté pense que si vous envoyiez trois ou quatre cents hommes de plus à l'adjudant commandant, cela suffirait quant à présent, et que tout le reste de la division allemande pourrait rester sur la rive gauche du Tage. Si, pendant que vous serez à Alcantara, l'armée du général Cuesta s'avance et menace de se porter sur vous, alors Sa Majesté désire que vous rappeliez les troupes que vous auriez poussées sur Castelbranco, et que vous marchiez sur le général Cuesta pour le combattre. Le Roi pense qu'il serait fort heureux que votre mouvement sur Alcantara pût engager le général Cuesta à se porter en avant, car il vous offrirait l'occasion de le battre, ce qui serait fort avantageux.

Lorsque, par les divers mouvements que le Roi va

faire exécuter sur la frontière de Portugal, on sera parvenu à connaître la situation de M. le duc de Dalmatie, alors Sa Majesté prendra un parti décisif pour faire soutenir ce maréchal, si cela est nécessaire, soit par M. le maréchal duc d'Elchingen, soit par M. le maréchal duc de Trévise, soit par vous.

Tels sont, monsieur le maréchal, les ordres du Roi, que Sa Majesté m'a chargé de vous transmettre.

Signé : JOURDAN.

N° 29.

Lettre du général Kellermann, commandant supérieur des provinces de la haute Espagne.

Valladolid, le 29 juin 1809.

Mon général,

J'apprends en même temps deux nouvelles aussi extraordinaires qu'inattendues; l'une, l'arrivée du maréchal Soult à Zamora, l'autre, celle du maréchal Ney à Astorga. Il paraît que ces deux maréchaux n'ont pu s'entendre.

Je m'attendais bien que M. le maréchal Soult descendrait à Zamora, liant sa droite à la Galice; mais je n'ai pu concevoir le retour de M. le maréchal Ney, si ce n'est l'ennui d'être réduit à végéter, sans ressources et sans communications, dans ce pays, et d'être continuellement à batailler sans résultat pour avoir un morceau de pain. Ce que je trouve de fâcheux dans cette retraite, comme dans l'évacuation des Asturies, c'est le

qu'en dira-t-on? car, du reste, je n'y vois qu'un plus grand point de tranquillité pour l'armée, pourvu que l'inquiétude ne s'en mêle pas, et que cela ne fasse pas faire de nouveaux pas rétrogrades. Cette pointe en Galice d'un côté, à Mérida de l'autre, des brigands continuellement sur les derrières, aucunes nouvelles, à moins qu'elles ne soient apportées par plusieurs bataillons, toutes ces circonstances rendaient la position précaire et surtout fatigante. Aujourd'hui quarante-cinq mille hommes bien comptés, des deuxième, cinquième et sixième corps, présentent une masse sur un point central, contre laquelle nulle armée insurgée n'est en état de se heurter. Veuille le ciel, cependant, qu'elle eût cette présomption! c'est ce qui pourrait nous arriver de plus heureux. Une bonne bataille nous livrerait plusieurs provinces, tandis qu'une guerre de détail nous mine et ne produit d'autre résultat que de prouver notre impuissance et d'aguerrir nos ennemis.

J'ai l'honneur, etc. *Signé :* KELLERMANN.

N° 30.

Ordre du jour du général comte Suchet, commandant du troisième corps.

Au quartier général d'Alcañiz, le 19 juin 1809.

Soldats!

L'Empereur m'a ordonné de venir remplacer le duc d'Abrantès, qui tant de fois vous avait conduits victo-

rieux dans les tranchées de Saragosse. Le premier jour de mon arrivée, j'ai réuni une partie de vous, je vous ai menés à l'ennemi, je l'ai attaqué pour le reconnaître : sa supériorité de nombre m'a déterminé à ne pas renouveler l'attaque et à manœuvrer pour le faire sortir de ses positions. Nous nous sommes débarrassés de nos bagages; nous avons travaillé à la construction de redoutes; nous avons armé le fort de Saragosse, chassé et débusqué de leurs positions les bandes de l'ennemi qui se promenaient sur la rive gauche de l'Èbre. Bientôt une armée de trente mille hommes, avec une artillerie nombreuse, est venue couper notre ligne, enlever nos convois et entreprendre de nous envelopper.

C'est dans cette occasion que vous avez prouvé, soldats, ce que peuvent les Français conduits par la confiance. Vous avez triomphé à la bataille de Saragosse; vous avez enlevé vingt-cinq bouches à feu, des caissons, trois drapeaux, tué ou pris un grand nombre d'hommes. Dans cette journée le deuxième de la Vistule a montré beaucoup de fermeté, le cent quinzième de ligne et le premier de la Vistule beaucoup de vigueur, le bataillon du cinquième léger et le quatorzième une assurance et une impétuosité au-dessus d'éloges. Le quatrième de hussards s'est couvert de gloire; les cuirassiers du treizième ont prouvé qu'ils étaient dignes de prendre rang parmi les vieux régiments de la grande armée; les lanciers polonais ont rivalisé avec eux.

Vous avez poursuivi l'ennemi à grandes marches; vous avez attaqué le camp retranché de Belchite avec la rapidité de l'éclair; le cent quatorzième, le premier

de la Vistule et l'artillerie légère se sont particulièrement fait remarquer; vous avez enfoncé, dispersé cette armée, traversé la ville avec elle, semant partout l'épouvante et la mort. Neuf pièces de canon, les dernières de l'ennemi, sont restées en notre pouvoir; quarante-deux caissons, deux ou trois cents mules, des magasins d'habillement, de riz, de biscuits, six mille fusils, des milliers de prisonniers, grand nombre de morts, ont complété les triomphes de votre campagne. L'ennemi a déjà dépassé les frontières de l'Aragon.

Soldats, que de si beaux résultats, obtenus en quatre jours par votre courage, vous apprennent à juger de votre force; lorsque la confiance en vous-mêmes et la discipline vous conduiront, vous serez toujours invincibles. Nous habiterons des camps, nous nous y exercerons, nous formerons les jeunes gens qui arrivent dans nos rangs, et nous conserverons cette mâle énergie qui constitue les armées françaises. Je veillerai à votre bien-être, le pays fournira à votre subsistance, et vous, par votre discipline, vous rendrez la sécurité aux habitants, vous ramènerez à la soumission et à la paix les hommes égarés, victimes de quelques chefs ambitieux et des intrigues anglaises. Vous ferez aimer par votre conduite le gouvernement du digne frère de notre grand Empereur.

Je témoigne ma satisfaction aux chirurgiens de l'armée et des corps, pour leur zèle à suivre les marches et à secourir les blessés.

Les généraux en chef des corps me feront connaître incessamment tous les braves officiers, sous-officiers et

soldats qui ont mérité des récompenses dans les deux journées de Saragosse et de Belchite.

Signé : COMTE SUCHET.

N° 31.

Lettre du général Gouvion Saint-Cyr, commandant du septième corps, au prince Berthier, major général.

Valls, le 6 mars 1809.

Monseigneur, malgré tous les moyens qui sont à la disposition de V. A., elle n'a pu réussir, depuis trois mois, à me faire parvenir une lettre; aucun officier porteur de ses dépêches n'est arrivé jusqu'à moi : j'ai été plus heureux. J'ai la certitude que trois ou quatre de mes lettres sont passées entre vos mains ou dans celles de S. M. l'Empereur; et dernièrement un de mes émissaires, envoyé au général Reille, et assez heureux pour revenir sans accident, m'a rapporté la traduction en chiffres de deux de vos lettres, notamment de celle du 5 février; la date de l'autre est omise.

D'après ces lettres, V. A. ordonne à un corps d'armée qui manque de tout, de prendre, dans le même temps, trois places fortes qui ont soutenu des siéges mémorables quand elles n'étaient défendues que par des troupes; et aujourd'hui que, par la nature de cette guerre, les troupes ne font qu'une même cause avec les habitants, qui voient sans regret tomber leurs maisons, quand la cause qu'ils ont embrassée l'exige; que

cet esprit n'est malheureusement que trop constaté par la résistance que Saragosse, ville ouverte, oppose depuis longtemps à deux corps d'armée qui l'assiégent, et qui sont munis d'une artillerie formidable; c'est dans cette circonstance que vous ordonnez la prise de trois places fortes, dans l'une desquelles (Tarragone) s'est retirée une armée commandée par un bon et courageux général (Théodore Reding), place qui, parmi les avantages de sa position, compte celui de ne pouvoir être bloquée sans le concours d'une escadre.

La distance de Barcelone est de vingt heures; en approchant de Tarragone, il faut que les convois d'artillerie et autres passent, pendant une lieue et demie, sous la mitraille des frégates ou vaisseaux anglais, et la perte essuyée dernièrement à l'expédition de Mataro, pour la rentrée de quelques grains dans Barcelone, donne la mesure de ce qui arriverait ici.

D'ailleurs, Barcelone n'a que cent soixante milliers de poudre; notre consommation mensuelle est de trente milliers; elle n'a donc de quoi fournir que quelques mois à la consommation de l'armée, et ensuite, cette place, qui n'a pas aujourd'hui le quart de ce qu'il lui faut, si des événements malheureux la forçaient de soutenir un siége, n'aurait plus rien pour elle ni pour l'armée.

Sur la route de Barcelone et dans les villages qui l'avoisinent, jusqu'à Tarragone, il n'existe plus de subsistances pour les hommes ni pour les chevaux, et le pays, autour de cette dernière place (qui d'ailleurs ne produit que du vin et des olives), est également dé-

pourvu de toutes subsistances ; ce qui me force à me tenir à quelque distance de cette place, et j'aurai même bien de la peine à m'y procurer encore pour quelques jours de vivres. L'armée espagnole fait venir tout, jusqu'à la paille, des royaumes de Valence, de Murcie et d'Aragon.

Votre Altesse me dit qu'il n'y a rien autour de nous qui puisse résister à six mille hommes.

Je lui demande bien pardon de ne pas être de son avis. La division Souham a été quelque temps seule le 25, et nous avons vu qu'il était temps que l'autre division arrivât; cependant l'armée de M. Reding avait été battue en détail dans les huit jours qui avaient précédé cette dernière bataille. Il est très-malheureux pour le septième corps que Votre Altesse n'ait pas été à même de connaître de plus près la situation et les circonstances où se trouve en Catalogne ce corps d'armée : elle se serait convaincue qu'il avait fait tout ce qu'il était possible de faire.

J'ai envoyé de Figuières à Sa Majesté l'état de l'armée espagnole; je présumais qu'il passerait sous les yeux de Votre Altesse; elle aurait vu ce que le septième corps a combattu. Il faut y ajouter les régiments de Palma, d'Estramadure, les chasseurs d'Antéquera, de Santa-Fé, et le régiment suisse de Betchard; les deux premiers n'ayant point été compris dans l'état, et les derniers étant venus de renfort depuis peu. Je dois en distraire une partie de la garnison de Girone, emmenée par M. de Lazan en avant de Lérida, savoir : le régiment de Ferdinand VII, le bataillon de Daroca, et les

mêmes qu'il avait conduits de l'Aragon à Girone.

Avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons effectuer ce que vous ordonnez; voici ce que nous tâcherons de faire :

Contenir l'armée ennemie le plus loin possible de Girone, pendant qu'on essayera d'en faire le siége; je dis essayera, parce que je prévois de grandes difficultés. D'abord, si l'on n'a pas envoyé de France de la poudre à Figuières, cette place n'en offre point assez; elle est, d'après le rapport des officiers d'artillerie, de mauvaise qualité et ne peut servir que pour les projectiles creux. L'embarras des subsistances et des fourrages sera grand, ainsi que celui des transports; et puis la division du général Reille ne me paraît pas assez forte pour une place d'un aussi grand développement. S'il a pu profiter de l'absence de la garnison pour faire l'investissement, ce sera un grand avantage; la garnison sera faible, partie des miquelets étant devant Barcelone et Igualada.

Si je faisais dans ce moment un mouvement pour me rapprocher de cette ville, tout ce qui est aux environs de Barcelone se jetterait dans Girone, et l'armée que j'ai devant moi me suivrait. Cependant je m'en rapprocherai, lorsque le siége sera commencé, pour empêcher que l'ennemi, qui a de grands moyens de débarquement avec le secours des Anglais, ne tente de secourir la place et ne détruise les travaux du siége.

J'ai déjà prévenu Sa Majesté qu'on avait levé en Catalogne, pour compléter les régiments de ligne, quarante mille hommes que l'on habille et qu'on exerce

dans les places. Avant un mois, M. Reding nous présentera, au moyen de cette levée, une armée plus forte qu'il n'a jamais eue; et nous, qui ne recevons point de recrues et qui nous affaiblissons tous les jours, même par nos succès, nous serons fort embarrassés de lui résister.

On ne peut nier que les troupes espagnoles ne gagnent tous les jours, et nous sommes forcés de leur rendre justice : à la bataille de Valls elles se sont très-bien battues; il est vrai qu'elles sont extrêmement favorisées par les positions et la nature du pays; mais c'est un avantage que, dans aucun temps, on ne pourra leur enlever. Elles sont ensuite commandées par un bon militaire, encouragé par la confiance des gouvernants de son pays, dont il a reçu des témoignages éclatants. Son armée est presque toute nationale, bien nourrie, bien payée et bien vêtue. L'armée française, au contraire, est composée de différentes nations, presque toujours à la diète, mangeant le plus mauvais pain, sans solde, sans souliers, et une grande partie sans vêtements, etc., ce qui occasionne une grande désertion dans les corps étrangers, surtout les Napolitains : j'ai la certitude que plus de mille viennent d'être embarqués pour être rejetés sur les côtes de Sicile ou d'Italie.

Signé : GOUVION SAINT-CYR.

N° 32.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, commandant supérieur des deuxième, cinquième et sixième corps, au roi Joseph.

Toro, le 13 juillet 1809.

Sire,

J'éprouve une bien vive satisfaction de voir par la dépêche, en date du 6 de ce mois, dont V. M. a daigné m'honorer, qu'elle partage mon opinion au sujet de la reprise des opérations. Ainsi il ne s'agit plus que de prendre des moyens prompts et efficaces pour que, dans le plus court délai possible, je puisse me remettre en campagne. Avant quinze jours les troupes seront en état d'agir.

S. M. l'Empereur m'a imposé la tâche honorable de chasser les Anglais du continent; je remplirai son attente et celle de V. M., quelques difficultés que d'ailleurs il y ait à surmonter, si ce que je demande et ce qui est indispensable m'est accordé. Les résultats dédommageront amplement des sacrifices que, pour les obtenir, il faudra faire, et auxquels, sans doute, V. M. est déjà décidée.

Je considère que la position des troupes impériales en Espagne est infiniment précaire, tant que l'ennemi reste maître des places fortes; après la prise de Saragosse et celle de Girone (qui depuis longtemps devraient être au pouvoir de V. M.), il

était de la plus grande importance d'entreprendre le siége de Ciudad-Rodrigo, afin de couper toute communication aux troupes des provinces méridionales avec celles des provinces du nord, et s'assurer d'une bonne place d'armes pour les opérations en Portugal. Certes si, pendant que j'étais dans ce royaume, la forteresse de Ciudad-Rodrigo eût été prise et celle d'Almeida menacée, ma position eût été beaucoup meilleure, et j'aurais pu, en changeant ma ligne d'opération, me mettre de suite en communication avec l'Espagne. Malheureusement cela n'a pas été fait, mais il est temps de s'en occuper, et je crois que ce début de campagne sera d'un effet très-avantageux sous quelque rapport qu'on le considère.

D'après tous les renseignements, il paraît que l'armée anglaise qui a agi contre moi était de vingt-six à trente mille hommes, qui, après m'avoir poursuivi jusqu'à Montalègre et Allaritz en Galice, sont retournés en Portugal, et ont paru vouloir diriger leurs opérations sur les frontières d'Espagne entre le Tage et le Douro, en s'appuyant des places de Badajoz, d'Almeida, de Ciudad-Rodrigo, même du fort de la Conception, qu'on fait rétablir en ce moment et auquel, dit-on, deux mille hommes soutenus par un corps anglais travaillent avec beaucoup d'activité. Cette armée n'est pas assez forte pour prendre l'offensive avant que les secours qu'elle a certainement demandés en Angleterre lui soient arrivés (un rapport que j'ai reçu hier annonce qu'un corps de douze à quinze mille Anglais vient de débarquer à Oporto : cela peut être

faux); avant que les armées portugaises et espagnoles soient en état de lui fournir au moins cinquante mille auxiliaires, et avant que la récolte soit faite, non-seulement pour assurer l'approvisionnement des magasins, mais aussi pour rendre disponibles tous les hommes des royaumes en état de porter les armes, qui à présent sont retenus par les moissons, et qui bientôt seront en partie employés aux vendanges ou autres travaux de la terre. Ainsi, je ne pense pas qu'avant le mois de septembre nous ayons de grosses masses à combattre, ni que l'ennemi puisse se livrer à de grandes entreprises. Mais, certainement alors, il agira, s'il n'est prévenu, et si nous lui donnons le temps d'organiser ses moyens et de se réunir.

La Galice et les Asturies sont à présent dans un tel état d'épuisement, qu'il leur faudra plusieurs mois pour se rétablir; et il n'est pas vraisemblable qu'une forte armée aille s'y réunir, et en fasse ensuite le pivot de ses opérations. Ainsi, pour quelque temps, on n'a, je crois, à craindre de ces deux provinces que des partis, qu'un corps d'observation placé dans le royaume de Léon pourrait aisément contenir, quand bien même la Romana et la Carrera descendraient avec leurs bandes. Il n'y a non plus à craindre de la rive gauche du Tage que des partis qu'un autre corps d'observation peut aussi maintenir; car l'ennemi n'ira pas faire passer au delà du fleuve sa ligne d'opération, qui serait pour lui la plus dangereuse et la plus longue.

Ainsi, toutes les combinaisons qu'on peut raisonnablement lui prêter, me portent à penser que lorsqu'il

reprendra ses opérations (ce qui peut avoir lieu plus tôt que je n'ai dit, et il faut même y compter), il les dirigera par la ligne la plus courte, qui, en même temps, offre les meilleurs débouchés, où il trouvera plusieurs places d'armes pour ses dépôts, et des appuis assurés. Cette ligne ne pourra donc être que celle qui viendra aboutir à Ciudad-Rodrigo; dont une direction allant vers Oporto passera par Almeida, place forte soutenue du fort de la Conception, et l'autre direction allant sur Lisbonne passera par Guarda, poste avantageux qui est retranché.

Cela admis, je crois qu'il convient, pour remplir la tâche que S. M. l'Empereur m'a imposée (de combattre les Anglais et de les chasser du continent), soit pour le succès des opérations en Espagne, soit pour assurer la conquête des provinces qui sont en état d'insurrection, de débuter par le siége et la prise de Ciudad-Rodrigo, et ensuite par celui d'Almeida qui pourrait être fort long; car, si, pour trouver les Anglais et les obliger à en venir à une bataille ou à se rembarquer, je dois entrer une deuxième fois en Portugal, ainsi que cela paraît inévitable, je ne puis militairement m'engager dans ce pays où j'aurai des forces considérables contre moi, sans m'être assuré d'une ou de deux places d'armes pour y déposer mes malades et des munitions, et pour protéger mes communications avec l'Espagne.

La prise de Ciudad-Rodrigo est encore nécessaire pour désorganiser les projets des armées insurrectionnelles d'Espagne, et les mettre dans l'impossibilité de

de quelques maisons ou couvents pour préserver des partis les détachements qui défendront ces passages. Une somme de 200,000 francs bien employée suffirait pour toutes ces dépenses.

8° Enfin, que par extraordinaire il soit mis à ma disposition 500,000 francs, même un million, s'il y a possibilité, pour pourvoir aux dépenses d'urgence de l'artillerie, du génie, de l'administration des vivres, des hôpitaux et autres dépenses imprévues ou secrètes qu'on sera dans le cas de faire, et dont l'emploi sera justifié après l'opération.

Quant aux subsistances, il serait nécessaire d'avoir à Salamanque deux millions de rations complètes, afin que lorsque Ciudad-Rodrigo sera pris, on versât dans la place ce qui ne serait pas consommé, pour en former l'approvisionnement. Il est probable que je trouverai sur les lieux, ou sur les rives du Douro, suffisamment de pain ; mais la viande et le vin, qu'on devrait se procurer par achat, seraient plus difficiles à trouver, et j'éprouverai pour les hôpitaux et les ambulances des embarras non moins grands, si l'administration générale ne vient à mon secours.

Toutes les propositions que j'ai l'honneur de faire à V. M. me paraissent nécessaires pour assurer les succès de la campagne, et même pour que le début en soit éclatant, ainsi que, de jour en jour, les circonstances en font de plus en plus sentir la nécessité. Je pense donc qu'il n'y a pas un instant à perdre pour les mettre à exécution, et, je le répète, quelque violents ou vexatoires que puissent être les moyens qu'on emploiera.

La demande que je fais de 500,000 francs, ou un million, s'il y a possibilité, n'est pas moins urgente que les autres, et il faut, à tout prix, obtenir cette somme, V. M. serait-elle obligée, pour se la procurer, de faire des sacrifices onéreux, ou de mettre tous les grands qui ont l'honneur d'approcher sa personne, ainsi que les généraux et officiers supérieurs français qui sont en Espagne, dans le cas de se cotiser pour la former. En mon particulier, j'offre avec bien du plaisir ce que je puis avoir, et, en attendant, j'en ferai usage; mais malheureusement c'est trop peu. V. M. sait que l'argent est le nerf de la guerre, et que par l'emploi qui en est fait à propos, on se ménage souvent des succès que, sans ce puissant véhicule, on ne serait pas toujours assuré d'obtenir, ou au moins, il en coûterait beaucoup plus d'hommes et une perte de temps qu'on ne saurait remplacer. V. M. est aussi sans doute persuadée que lorsque S. M. l'Empereur sera instruite de l'urgence du besoin, il est infaillible qu'elle enverra les fonds nécessaires pour y pourvoir.

J'ai parlé de l'équipage de siége, mais je dois supposer que son organisation comprendra tout le personnel des armes de l'artillerie et du génie, ainsi que les munitions, outils, et une immense quantité de sacs à terre qu'on sera dans le cas d'employer. Dans cette persuasion, j'ai l'honneur de supplier V. M. de daigner donner ordre aux généraux Senarmont et Léry de mettre la totalité des moyens dont on devra faire usage à la disposition du général Dulauloy pour l'artillerie, et à celle du colonel Garbé pour le génie, en même

temps qu'ils prendront les mesures nécessaires pour faire arriver le tout à Salamanque, ainsi que je l'ai proposé.

A présent que j'ai développé toute ma pensée au sujet des opérations à entreprendre, et pour remplir les devoirs qui me sont imposés, il ne me reste qu'à supplier V. M. de pardonner, si j'ai osé, en lui soumettant mes réflexions, y mettre autant de franchise, et lui faire des propositions. La gloire des armes de l'Empereur, dont je suis idolâtre, le zèle ardent dont je suis animé pour son glorieux service, la possibilité que j'entrevois de parvenir par les moyens indiqués à l'entière soumission des provinces d'Espagne et même de Portugal, l'ambition que j'ai de contribuer à ce grand résultat, sans qu'aucune difficulté puisse m'intimider ni m'arrêter, et enfin le désir que j'éprouve d'être agréable à V. M. en me rendant utile, toutes ces considérations m'ont entraîné au delà des bornes où peut-être j'aurais dû m'arrêter, et m'ont suggéré que pour vaincre il fallait d'avance m'en assurer les moyens. Si je me suis trompé, que V. M. daigne me donner ses ordres et j'obéirai.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 33.

Lettre du ministre de la guerre au maréchal Jourdan, major général de S. M. Catholique.

Paris, le 31 août 1809.

Monsieur le maréchal, l'Empereur m'a chargé de faire connaître directement à V. Exc. ses observations sur la manière dont les affaires ont été conduites en Espagne, relativement aux derniers événements. L'importance de ces remarques m'obligera de les transcrire en partie, et de rendre le reste avec la précision la plus scrupuleuse, pour ne pas courir le risque d'altérer en rien les différentes idées de l'Empereur.

En premier lieu, Sa Majesté a pensé que le maréchal duc de Dalmatie n'aurait pas dû être dirigé sur Plasencia, mais qu'il devait venir de Salamanque sur Madrid, par Avila, et que les trois corps marchant isolément, la tête serait arrivée dès le 27 ou le 28. Il fallait pendant ce temps-là reculer à petites journées, et ne donner la bataille sous Madrid que lorsque toutes nos forces auraient été réunies. La marche du duc de Dalmatie sur Plasencia était, selon l'Empereur, dangereuse et surtout inutile; dangereuse, parce que l'autre armée pouvait être battue à Talavera sans qu'on lui portât secours, et qu'on compromettait ainsi la sûreté de tous les corps d'armée en Espagne, tandis que les Anglais n'avaient rien à craindre, puisqu'en trois heures de temps ils pouvaient se mettre derrière le Tage, et que, en repassant ce fleuve à Talavera, à Almaraz,

ou partout ailleurs, ils avaient leur ligne d'opération sur Badajoz à l'abri. Sa Majesté trouve qu'on a compromis les troupes par le mouvement ordonné, sans qu'on pût en obtenir un résultat, même en cas de succès.

L'Empereur pense qu'on avait fait une faute en se divisant en deux armées, de cinquante mille hommes chacune, séparées par des montagnes et par une grande étendue de pays, mais que du moins on n'aurait dû ne livrer bataille qu'en même temps ou après.

Le maréchal duc de Dalmatie ne pouvait pas être à Plasencia avant le 4 août, parce qu'il devait y arriver avec tout le sixième corps qui venait d'Astorga, et avait besoin de tout ce temps pour achever cette marche; au lieu que l'armée du Roi pouvait manœuvrer du côté de Madrid et gagner quelques jours sans livrer bataille; les Anglais ne se seraient pas compromis, s'ils l'avaient trouvé dans une bonne position.

Enfin arrivé à Talavera, on savait par les prisonniers que l'armée anglaise était en présence, et l'on ne devait pas l'attaquer sans l'avoir reconnue. Leur droite étant à Talavera, où se trouvaient les Espagnols, on savait que ceux-ci, quoique ne valant rien en plein champ, n'en sont pas moins de bonnes troupes quand ils peuvent se retrancher dans des maisons. La gauche des Anglais étant sur un plateau, on devait s'assurer si ce plateau ne pouvait pas être tourné, et cette position exigeait donc des reconnaissances préalables, sans lesquelles on compromet les troupes, et on les expose sans nécessité.

Sa Majesté trouve en outre qu'une fois résolu à livrer bataille, il fallait le faire avec plus de vigueur et d'ensemble, et que c'est essuyer un affront que d'être repoussé quand on a eu douze mille hommes en réserve qui n'ont pas tiré. L'Empereur ajoute qu'on ne doit pas livrer de bataille lorsqu'on n'a pas pu s'assurer d'avance d'avoir les trois quarts des chances en faveur de son succès; *on ne doit même*, dit encore l'Empereur, *donner une bataille que lorsqu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer, puisque de sa nature le sort d'une bataille est toujours douteux; mais une fois qu'elle est résolue, on doit vaincre ou périr, et les aigles françaises ne doivent se reployer que lorsque toutes ont fait également leurs efforts.*

Je ne laisserai point ignorer à Votre Excellence que Sa Majesté a été informée d'une circonstance qui a excité son mécontentement: c'est que le duc de Bellune, à la bataille de Talavera, a pensé que si la réserve avait été mise sous ses ordres, il aurait enlevé la position des Anglais. L'Empereur a donc jugé que c'était par suite des fautes commises que l'armée d'Espagne a été ainsi bravée par trente mille Anglais. Sa Majesté finit par cette phrase: *Tant qu'on voudra attaquer de bonnes troupes, comme les troupes anglaises, dans de bonnes positions, sans les reconnaître et s'assurer si on peut les enlever, on conduira des hommes à la mort en pure perte.*

Je remplis le devoir qui m'était imposé par les ordres de l'Empereur; dans une circonstance aussi délicate qu'importante, il ne m'est pas permis de m'écarter de la ligne qui m'est tracée. Je désire beaucoup que

votre réponse me mette à même de donner à Sa Majesté des explications satisfaisantes, et de nature à dissiper l'impression que les circonstances lui ont faite.

Agréez, monsieur le maréchal, l'assurance, etc.

Signé : LE MINISTRE DE LA GUERRE.

N° 34.

Lettre du maréchal Jourdan, major général de S. M. Catholique, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Madrid, le 19 août 1809.

Monsieur le maréchal,

Le Roi me charge d'avoir l'honneur de vous prévenir qu'il a reçu une lettre de S. Exc. le Ministre de la guerre, portant que l'intention de S. M. l'Empereur est qu'on n'entreprenne rien contre le Portugal, pendant le mois d'août, à cause des chaleurs de la saison. L'Empereur pense qu'il faut se préparer à faire cette expédition en février prochain. S. M. I. et R. demande aussi que le Roi lui fasse connaître dans un mémoire raisonné, ses pensées et ses vues sur les opérations que l'armée d'Espagne devra entreprendre au mois de septembre.

Le Roi, qui a reçu votre lettre en date du 14 du courant, m'ordonne de vous observer que, d'après les ordres qu'il vient de recevoir, il ne s'agit plus, comme vous le proposez, d'expulser les Anglais du continent

tant qu'ils resteront en Portugal, et qu'il paraît qu'avant d'entreprendre de nouvelles opérations, S. M. l'Empereur veut laisser passer la saison des grandes chaleurs et connaître avant tout les pensées et les vues du Roi. S. M. me charge d'ajouter à ces considérations, que dans ce moment les communications avec la France sont très-dangereuses et à la veille d'être interceptées. Les courriers sont assassinés, et les divers détachements sont attaqués et quelquefois enlevés. Enfin, il n'est plus possible de faire voyager les convois, par l'impossibilité où l'on se trouve de leur donner des escortes suffisantes. Cependant Madrid se trouve dépourvu de munitions, et l'on ne peut entreprendre une opération militaire importante avant d'en avoir reçu des places de dépôt. Les voitures d'artillerie se trouvent, d'après un rapport de M. le général Senarmont, hors d'état d'entrer en campagne. Elles ont été détruites par les grandes chaleurs, et le général Senarmont pense qu'il faudra plus d'un mois pour les réparer. Les fourgons du train sont dans le même état. Les troupes, surtout la cavalerie, ont le plus grand besoin de repos. Enfin, tous les approvisionnements en subsistances qui avaient été formés à Madrid, ont été consommés pendant les dernières opérations, et il est indispensable d'en créer de nouveaux, sans quoi l'armée ne pourrait se soutenir en campagne.

Le Roi pense donc, M. le maréchal, que dans le moment l'objet principal est de rendre libres les communications avec la France et avec les places de dépôt. Déjà des troupes sont parties de Madrid pour

disperser les rassemblements qui s'étaient formés du côté de l'Escurial, de Guadarama et de Ségovie, et qui interceptaient les communications avec Valladolid. Le quatrième corps, qui a le plus grand besoin de repos, a été placé sur la rive droite du Tage, tant pour se reposer que pour éloigner les rassemblements qui interceptaient l'arrivage des subsistances destinées à l'approvisionnement de Madrid. S. M. espère que le sixième corps est arrivé à Salamanque. M. le duc d'Elchingen arrêtera la marche de la Romana, il chassera l'ennemi de Salamanque et de Léon, et forcera la Romana à rentrer dans les montagnes de la Galice. Pendant ce temps, M. le général Kellermann balayera les provinces de Burgos et de Soria, et rétablira les communications avec la France et les places de dépôt; les convois arriveront, on réparera l'artillerie et le train des équipages, on formera des approvisionnements, les troupes se reposeront, et quelques chevaux de cavalerie se remettront. D'ici là, S. M. l'Empereur pourra transmettre ses ordres au Roi, et l'armée sera en état d'agir lorsque la saison des grandes chaleurs sera passée. Si, avant cette époque, ce qui est peu probable, l'ennemi prenait l'offensive, alors, par les positions qu'occupent les divers corps d'armée, on pourrait les réunir en tout ou en partie en peu de jours sur le point nécessaire, et l'on agirait selon les circonstances.

Le Roi ne peut pas envoyer le premier corps à Talavera; M. le duc de Bellune est dans la Manche à la poursuite de l'armée de Vénégas. Le quatrième corps est, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, sur la rive

droite du Tage; il est, quant à présent, hors d'état d'entrer en campagne, et d'ailleurs S. M. ne peut pas, dans les circonstances actuelles, rester à Madrid avec une poignée de troupes autour d'elle. Son projet est de considérer le quatrième corps comme une réserve avec laquelle S. M. se portera partout où sa présence sera nécessaire. Ainsi le Roi pense que le cinquième corps doit rester dans la position qu'il occupe, et qu'avec le deuxième corps vous devez continuer à observer le Portugal et à chercher à savoir ce que devient l'armée anglaise. Les armées ennemies doivent avoir besoin de plus de temps pour se refaire que l'armée impériale, puisqu'elles ont perdu la plus grande partie de leur matériel. Il est donc à présumer qu'avant qu'elles soient en état de reprendre les opérations, nous serons réparés. Dans ce cas, si les opérations ont lieu de votre côté, le Roi s'y portera avec le quatrième corps, la garde et une brigade de la division Dessolles.

Le Roi ne perd pas de vue le projet du siége de Ciudad-Rodrigo, et S. M. pense qu'il faut se préparer à faire cette opération à la première occasion favorable. Tous les ordres étaient donnés pour cela; mais les dangers des communications, la présence de l'ennemi à Salamanque et à Léon, l'invasion par la Romana, dont les provinces de la vieille Castille ont été menacées, ont forcé à suspendre l'exécution de ces ordres.

Le Roi espère que vous parviendrez à enlever le corps de Wilson, puisqu'il se trouve entre vous et le

cinquième corps. S. M. ne peut pas faire agir une colonne de douze à quinze cents hommes d'Avila, puisqu'il n'y a dans cette province qu'environ douze cents hommes du régiment royal étranger, qui ont bien de la peine à se soutenir contre les fréquents détachements de la garnison de Ciudad-Rodrigo. Elle a pensé qu'il serait inutile de faire partir des troupes d'ici pour cette expédition; car, lorsqu'elles arriveraient, Wilson sera pris ou échappé.

S. M. est dans l'impossibilité de vous envoyer les deux mille hommes de cavalerie que vous demandez; à peine y a-t-il quatre mille hommes de cavalerie entre le premier et le quatrième corps. On ne peut leur en retirer sans les mettre hors d'état d'agir. J'ai écrit à S. Exc. le ministre de la guerre, par ordre du Roi, pour demander des secours pour cette arme.

Les ordres sont donnés pour que tous les détachements que vous avez laissés à Valladolid vous soient renvoyés. On a donné l'ordre de vous envoyer des fonds; mais il faut attendre qu'ils soient arrivés de Burgos, où ils ont été arrêtés à cause des dangers des communications.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : JOURDAN.

N° 35.

Rapport du chef de bataillon Bayle Dugay, du cinquante-huitième régiment de ligne, au général Bonet.

Aguilar del Campo, le 12 novembre 1809.

Mon général,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la troupe du fameux Porlier, dit le Marquisito, forte de trois mille hommes d'infanterie et de deux cents de cavalerie, ayant avec elle une pièce de huit, et deux pièces de trois, déboucha le 6 du courant, à huit heures du matin, par le chemin de Guardo, pour venir m'assiéger dans le couvent de Cervera, situé sur la route d'Aguilar del Campo à Potès, où j'étais cantonné, comme vous le savez, avec trois cents hommes de mon bataillon.

Le poste avancé que j'avais sur le chemin de Guardo ayant aperçu l'avant-garde de l'ennemi, forte de cinquante hommes de cavalerie, fit feu et se replia, d'après sa consigne, sur le poste du pont de la Puiserga; ces deux postes réunis s'opposèrent avec vigueur au passage de l'avant-garde espagnole, qui fut contrainte d'aller se mettre à couvert derrière un grand rocher. Mais presque au même moment une grande quantité de tirailleurs descendirent des montagnes, et attaquèrent avec acharnement le pont, où j'envoyai quatre-vingts hommes de renfort pour faciliter la rentrée de tous mes autres postes. L'ennemi ne tarda pas à se montrer

avec toutes ses forces. Il en porta une partie sur les chemins d'Aguilar del Campo et de Reynosa; deux mille hommes restèrent sur le chemin de Guardo avec trois pièces de canon, qui furent de suite mises en batterie pour tirer sur le couvent où je venais de rentrer avec tout mon monde, bien décidé à y faire une résistance des plus opiniâtres.

Je vous fais passer la sommation qui me fut remise par le lieutenant-colonel du régiment de Castille, avec copie de ma réponse. Il avait été tiré dans ce moment trente-deux coups de canon; trois avaient fait des brèches au mur de l'enclos du couvent. Pendant ce temps-là l'ennemi changeait ses pièces, et enlevait ses blessés. Il ne cherchait qu'à gagner du temps, pour les placer plus avantageusement et mettre ses tirailleurs à couvert. Je fis recommencer le feu. L'ennemi fut encore forcé de retirer ses canons par le feu nourri que faisaient mes hommes par les fenêtres, créneaux et échafaudages, sur les canonniers et tirailleurs. Il ne put tirer de cette seconde position que dix-huit coups de canon en partie mal ajustés; son meilleur pointeur y fut tué et sept canonniers blessés.

Le même parlementaire se présenta, tenant à la main une nouvelle sommation de la part de son général. Je le renvoyai, en lui disant hautement que je ne voulais recevoir aucune proposition, et que j'allais faire tirer sur lui. Je vous assure qu'il décampa bien vite avec deux fanfarons qui l'accompagnaient.

Les pièces furent ensuite placées sur la montagne qui touche la ville, et vis-à-vis de la façade du couvent.

Elles tirèrent cinquante-six coups de canon; la majeure partie donna dans la toiture du couvent. J'eus trois hommes de blessés par les pierres; dix de mes meilleurs tirailleurs avaient été mis hors de combat le matin par la mousqueterie.

Cette journée se passa ainsi. J'aurais bien pu me retirer dans la nuit si je l'eusse voulu, quoique l'ennemi gardât toutes les avenues; mais j'avais des vivres dans le couvent pour quinze jours, et j'étais résolu à me défendre.

Je m'aperçus dans la nuit qu'il se préparait pour le lendemain quelque chose d'extraordinaire par le bruit et les travaux que faisait l'ennemi sur la montagne où il avait ses pièces; on y voyait aussi un feu des plus ardents. J'étais cependant bien éloigné de penser qu'il eût l'intention de me canonner à boulets rouges; c'est ce qu'il fit cependant à sept heures du matin avec sa pièce de huit. Il envoya dans la toiture du couvent dix-huit boulets rouges, dont quatre mirent le feu dans la charpente; mais l'incendie fut de suite éteint par les hommes placés pour voir où ces boulets tombaient, et les ramasser. Il fut tiré dans la matinée vingt-deux boulets rouges par la pièce de huit; les deux pièces de trois étaient pointées sur les fenêtres, et tirèrent soixante-sept coups.

La montagne était couronnée de spectateurs; tous les prêtres des villages voisins, hormis un que je connais bien, y étaient accourus; ils s'attendaient à me voir brûler avec ma troupe dans le couvent.

L'ennemi cessa son feu à une heure après midi. Il

le reprit à quatre heures, et tira encore huit boulets rouges de sa pièce de huit; les petites pièces tirèrent aussi. Les spectateurs étaient en plus grand nombre que le matin. A cinq heures du soir un nouveau parlementaire s'étant présenté, fut reçu à coups de fusil. Cette journée se passa ainsi.

Le lendemain 8 novembre, la canonnade recommença au point du jour. Comme la nuit avait été fort mauvaise, il fut impossible à l'ennemi de faire chauffer des boulets; il se contenta de tirer dans la journée cent deux boulets sur les fenêtres.

Le 9, l'ennemi descendit ses pièces de la montagne, et vint placer le canon de huit dans une petite rue en face de la porte d'entrée du couvent, à demi-portée de fusil; les deux autres pièces furent placées dans la maison la plus proche du couvent. Cette artillerie ne cessa de faire feu jusqu'à deux heures après midi. Le canon de huit fit une brèche au-dessus de la porte d'entrée à y passer très-commodément un homme. Je fis boucher cette brèche avec des pierres de taille de l'église du couvent dans les intervalles de temps que l'ennemi chargeait ses pièces. Je fis aussi apporter du fumier et des sacs à terre pour renforcer la porte d'entrée, et celle de l'église qui avait aussi beaucoup souffert.

Je m'aperçus que l'ennemi avait retiré ses pièces. Je croyais qu'il avait l'intention de les porter sur une petite montagne vis-à-vis de l'église; c'est ce qu'il ne fit pas. Voyant son incertitude, je me décidai à faire faire une sortie en ville par soixante hommes sous les ordres du capitaine Mallet. Cette sortie fit le meilleur

effet : la terreur et l'épouvante se mirent parmi les Espagnols qui se sauvèrent à toutes jambes par la montagne. Quantité d'officiers abandonnèrent leurs chevaux et leur butin ; plus de quatre cents fusils furent cassés et brisés sur la place, ainsi que huit caisses de tambour, la grosse caisse de la musique du Marquisito, et un grand nombre de marmites. Si j'avais eu avec moi la compagnie de grenadiers, forte de cent vingt hommes, l'ennemi ne serait plus rentré en ville.

S'étant rallié ensuite sur la montagne, il descendit de nouveau, et replaça dans l'endroit même où elle avait été dans la journée sa pièce de huit, qui tira encore huit coups sur la brèche faite le matin. A la nuit cette pièce fut enlevée; une grande quantité de tirailleurs embusqués dans les maisons les plus proches du couvent, ainsi que derrière les petits murs des champs voisins, ne cessèrent de tirer pendant toute la nuit. A minuit, l'ennemi fit une tentative pour incendier le couvent. Douze grenadiers conduits par un habitant apportèrent une grande chaudière pleine de goudron et des fagots de bois sec, qu'ils placèrent vis-à-vis une grande porte de la basse-cour du couvent où il se trouvait un hangar assez considérable n'ayant que dix à douze pieds de haut. J'avais eu la précaution de faire découvrir en partie ce hangar pour éviter la communication et les progrès du feu : bien m'en prit, car sans cette précaution j'aurais infailliblement été contraint de sortir au plus vite du couvent, et peut-être en désordre. L'ennemi s'était glissé à la faveur de la nuit qui était très-obscure, et la sentinelle placée de ce côté ne

s'aperçut de son approche que lorsqu'elle vit la lueur du feu; elle tira son coup de fusil. Tout mon monde prit les armes. J'envoyai aussitôt des travailleurs pour faire abattre le toit du hangar et éteindre le feu. MM. Oury et Lacroix, lieutenants, méritent les plus grands éloges : ils n'ont cessé de travailler, et sont parvenus à éteindre l'incendie. L'ennemi ayant manqué son coup, et n'ayant plus l'espoir de nous forcer, se décida à faire sa retraite, qu'il effectua à sept heures du matin. Il avait fait filer pendant la nuit ses voitures et son artillerie. Voyant son mouvement sur la route de Potès, je suis sorti avec deux cents hommes pour lui faire la conduite jusqu'à San-Salvador, situé à trois lieues de Cervera. Les Espagnols se retirèrent dans le plus grand désordre. Si j'avais eu avec moi trente hussards ou chasseurs à cheval, je les désorganisais entièrement. Une trentaine d'entre eux, dont trois cavaliers, furent tués par mes tirailleurs; plusieurs jetèrent leurs armes pour se sauver par les montagnes : huit Français faits prisonniers par eux, et qui avaient pris du service, se sont rendus. Il se trouve aussi un Polonais et un Alsacien, tous deux de la légion irlandaise.

Je crois, mon général, avoir rempli mes devoirs. Je vous demanderai de l'avancement pour MM. Oury et Lacroix, lieutenants, et M. Chalochet, adjudant, qui, lors de la sortie avec le capitaine Mallet, montra une bravoure rare; je vous demande aussi de vous intéresser pour faire obtenir à M. Mallet, capitaine, la décoration de la Légion d'honneur, ainsi qu'au sergent Lasalle, qui a défendu le passage du pont avec intré-

pidité, et qui a eu tous ses vêtements criblés de balles. Le sergent Heroux a été blessé après s'être bien battu, et mérite aussi qu'on s'intéresse pour lui; les nommés Maillet, fusilier, et Adam, sapeur, méritent aussi la décoration pour avoir ramassé tous les boulets rouges qui tombaient dans la toiture du couvent, et avoir éteint quatre fois le feu.

Pendant les cinq jours qu'a duré ce siége, j'ai eu deux hommes de tués et vingt de blessés. Pour faire panser ces derniers, je suis obligé de me servir d'un chirurgien espagnol de la ville.

Le couvent de Cervera sera inhabitable tant qu'on ne rétablira pas sa toiture, qui a été écrasée par les boulets. Sans cela je ne l'aurais point quitté, bien que M. Ducosso, mon collègue, m'ait fait connaître par une de ses lettres que votre intention était que je me rendisse avec mon bataillon à Aguilar del Campo, où je suis arrivé le 11 au soir.

J'oubliais de vous dire que l'ennemi a souffert beaucoup du feu de nos hommes placés aux fenêtres et sur les échafaudages que j'avais fait dresser dans l'enclos du couvent. Il a eu plus de cinquante hommes de tués. Il a fait évacuer sur Potès quarante et quelques voitures de blessés. Il a tiré pendant les trois jours de siége quatre cent soixante-huit coups de canon, dont une vingtaine à mitraille sur les principales fenêtres du couvent, toujours bien garnies de mes hommes, qui ne se retiraient que lorsque l'ennemi mettait le feu aux pièces.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé :* BAYLE DUGAY.

N° 36.

Lettre du général Kellermann, commandant de la haute Espagne, au ministre de la guerre.

Valladolid, le 20 octobre 1809.

Monsieur le comte,

La difficulté des communications et le retard que doivent éprouver les rapports qui viennent de Madrid, me déterminent à vous tracer un court tableau de la situation du nord de l'Espagne, et à vous faire sentir la nécessité indispensable d'y envoyer de prompts renforts.

Le dénûment de troupes dans lequel on a laissé les provinces de Burgos et de Biscaye, y a multiplié les bandes de brigands au point que l'on peut considérer la communication comme à peu près interrompue; des essaims d'insurgés paraissent inopinément sur mille points de la route, et profitent d'une excursion assez inutile qu'a faite le général Thiébaut dans le sud de Burgos avec toutes ses forces, sans que, depuis le 4 octobre, j'aie pu avoir de ses nouvelles.

Santander est assez tranquille et ne peut donner d'inquiétude par lui-même.

Valladolid est calme, la province tranquille, quoique infestée de brigands.

. . . .

Signé : KELLERMANN.

N° 37.

Ordre général de l'armée.

Madrid, le 2 décembre 1809.

En exécution des ordres de S. M. l'Empereur et de S. M. le Roi d'Espagne sur la sûreté des communications avec Bayonne, les dispositions suivantes seront observées sous la responsabilité personnelle des commandants de place :

Sur la route, depuis Madrid jusqu'à la frontière, chaque poste fera partir tous les jours et à une heure convenue d'avance entre les commandants de deux postes respectifs, des détachements plus ou moins forts, suivant les localités et les circonstances, qui prendront sous leur escorte tout ce qui sera dans le cas de faire route du même côté.

Ces détachements rencontreront nécessairement ceux du poste voisin à moitié chemin ou à peu près, échangeront avec eux les courriers, les voyageurs, les convois et autres objets qu'ils auront de part et d'autre escortés, et reviendront chacun au lieu de leur départ, après s'être remis des billets cachetés, dans lesquels le commandant le plus élevé en grade, ou le plus ancien entre ceux des deux postes, indiquera à son collègue, pour le lendemain, l'heure à laquelle devront partir les deux détachements. Cette heure devra être changée tous les jours, et indiquée tantôt pour le jour, tantôt pour la nuit.

Les soldats des détachements trouveront dans ce

nouveau mode l'avantage de ne pas découcher, et de trouver, à leur retour, leur logement et leurs repas prêts.

MM. les généraux gouverneurs des provinces devront se regarder comme particulièrement responsables du succès de cette mesure; ils régleront en conséquence, pour chaque poste, la force des détachements qui devront marcher, d'après les renseignements qu'ils auront sur les circonstances locales, et MM. les commandants de place ne pourront s'écarter de ce qui leur sera prescrit à cet égard. Ils disposeront les marches de manière à ce que les courriers ou estafettes puissent faire au moins huit lieues par jour, ou, pour mieux dire, deux étapes.

MM. les commandants de place répondront personnellement du moindre événement qui arrivera sur la route, et ils seront punis sévèrement, s'il est reconnu qu'ils n'aient pas pris de précautions suffisantes.

Il y aura un officier d'état-major destiné spécialement pour ce service, qui ne cessera de parcourir la route de Bayonne à Madrid et de Madrid à Bayonne, à l'effet de surveiller les détails; ce qu'il pourra faire avec ses propres chevaux et en suivant la marche des détachements. Cet officier fera des rapports directs au major général, prendra ses ordres et les fera exécuter, sans qu'aucun général ou commandant particulier puisse y rien changer.

Le maréchal d'Empire, major général.

Signé : DUC DE DALMATIE.

N° 38.

Ordre général de l'armée.

Dosbarrios, le 19 novembre 1809.

Sa Majesté s'empresse de faire connaître à l'armée que les troupes impériales des quatrième et cinquième corps, la troisième division de dragons, la garde royale de S. M. le Roi d'Espagne, et les troupes espagnoles au service de S. M., ont remporté à Ocaña une victoire signalée.

L'armée de la Manche, qui avait reçu de nombreux renforts de celle d'Estramadure, ce qui en avait porté le nombre à cinquante-cinq mille hommes, a été détruite. Tous ses bagages, toute son artillerie, trente drapeaux, sont tombés en notre pouvoir. Les bouches à feu prises s'élèvent déjà à cinquante. Le nombre des prisonniers, parmi lesquels on compte trois généraux, six colonels et sept cents officiers de tout grade, est de vingt-cinq mille; la terre est jonchée de morts; quarante mille fusils sont restés sur le champ de bataille.

On amène à chaque instant de nouveaux prisonniers; on pense que le nombre s'en élèvera à trente mille.

Il paraît positif qu'il ne reste pas à cette armée un seul bataillon en état de se battre.

Le premier corps d'armée, qui n'avait point d'ennemis devant lui, a passé le Tage à Villa-Maurique; son avant-garde, en approchant de sa nouvelle position, a

fait un millier de prisonniers et pris une énorme quantité de bagages.

Le maréchal d'Empire, major général.

Signé : DUC DE DALMATIE.

N° 39.

Lettre du prince Berthier, major général, au roi Joseph.

Paris, le 31 janvier 1810.

Sire,

L'Empereur m'ordonne de réexpédier pour l'Espagne l'aide de camp de V. M., M. de Clermont-Tonnerre, pour porter à la connaissance de V. M. ses intentions au sujet de l'expédition de l'Andalousie.

1° En marchant sur Séville et Cadix, l'Empereur pense qu'il faut avoir soin de mener les équipages de siége nécessaires; car si l'ennemi sait qu'on n'a pas les moyens de le bombarder ni de le miner, cela pourra accroître sa résistance.

2° Il faut prévoir que les Anglais peuvent marcher sur Talavera pour faire diversion; l'Empereur juge donc qu'il est convenable de laisser le cinquième corps d'armée, qui est composé de nos meilleures troupes, pour être opposé aux Anglais, et de mettre tous les petits corps chargés de garder les communications avec Madrid sous les ordres du commandant du cinquième

corps, afin qu'il soit à portée de les réunir et de s'opposer aux entreprises des Anglais. Ce corps pourra se porter sur Alcantara et jusque sur les frontières du Portugal, pour éclairer les mouvements des Anglais et correspondre avec le maréchal duc d'Elchingen, commandant le sixième corps d'armée.

3° Si les Anglais ne font pas le mouvement de se porter sur Madrid pour faire diversion, ils peuvent se porter sur Salamanque; et, dans ce cas, le sixième corps sera renforcé par la division Loison, le huitième corps, et par douze mille hommes de cavalerie qui rendraient impossible toute opération dans la plaine.

4° Si le corps qui sera opposé aux Anglais n'est pas fortement constitué, si les corps entre la Sierra-Morena et Madrid ne sont pas sous le même commandement, si les Anglais conçoivent l'espoir de faire un mouvement offensif, cela encouragera la résistance de Cadix. Le moindre mouvement rétrograde d'un des corps de l'expédition d'Andalousie serait contraire à toute idée militaire, enhardirait l'insurrection et découragerait l'armée française : il ne faut donc envoyer en Andalousie que les troupes nécessaires; car, dans cette opération, il faut prévoir la diversion des Anglais.

5° Sa Majesté n'a pas été entièrement satisfaite des projets qui lui ont été soumis; elle ne trouve pas qu'ils présentent d'assez fortes combinaisons. L'Empereur considère qu'il n'y a de dangereux en Espagne que les Anglais; que le reste n'est que de la canaille qui ne peut jamais tenir en campagne; que la communication de Lisbonne avec Séville et Cadix est très-prompte, et que,

si on laisse sur le Tage un corps trop faible, on risque de compromettre l'opération.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'hommage de mon respect.

Signé : ALEXANDRE.

N° 40.

Ordre général de l'armée, donné par S. M. Catholique.

Au camp royal de Séville, le 1er février 1810.

Soldats,

La guerre que l'Empereur vient de terminer si glorieusement avec l'Autriche, avait ranimé l'espoir du cabinet anglais. Ses armées débarquées en Espagne devaient faire la conquête de Madrid, et opérer une puissante diversion; mais, arrêtées à Talavera, elles n'ont plus osé se montrer.

Abandonnées par leurs prétendus alliés, les troupes de l'insurrection tentèrent un dernier effort au moment de la pacification de Vienne : Ocaña confondit leurs projets insensés; vous ne vîtes dans elles que des frères égarés jetés dans le précipice par un ennemi commun; vous voulûtes les sauver; je les reçus comme des enfants. Français, ce souvenir ne m'abandonnera jamais; je régnerai sur l'Espagne, mais la France vivra toujours dans mon cœur.

Les barrières que la nature a placées entre le nord et le midi de l'Espagne sont tombées; vous n'avez plus

trouvé que des amis en deçà de la Sierra-Morena; Jaen, Cordoue, Grenade, Séville, ont ouvert leurs portes; vous avez parcouru ces provinces avec l'esprit de paix et d'ordre que vous auriez porté au sein du Languedoc et de la Bourgogne. Le bon accueil des habitants, l'abondance, la paix, ont été les résultats de votre conduite.

Soldats de Talavera, d'Almonacide, de l'Arzobispo, d'Ocaña, de la Sierra-Morena, comment vous témoigner ce que je vous dois?

Je vous rappelle à vous-mêmes votre propre conduite.

L'Empereur la connaîtra.

Le Roi d'Espagne veut qu'entre les colonnes d'Hercule s'élève une troisième colonne qui porte à la postérité la plus reculée et aux navigateurs des deux mondes la connaissance des chefs et des corps qui ont repoussé les Anglais, sauvé trente mille Espagnols, pacifié l'ancienne Bétique, et reconquis à la France ses alliés naturels. *Signé :* JOSEPH.

Pour ampliation,
le général de division, aide-major général.
Signé : DAULTANNE.

N° 41.

Avis des peuples de l'Europe à l'armée française.

Soldats français,

Le masque est tombé, les prestiges se dissipent; cette terreur même qu'inspiraient vos étonnants succès

s'est évanouie; les peuples de l'Europe sentent leurs forces, ils ne vous craignent plus.

Nous connaissons nos droits, ces droits imprescriptibles des nations, fondés sur l'immuable justice, confirmés par toutes les lois divines et humaines; nous les revendiquons, nous prenons les armes pour les défendre, et nous ne les poserons que lorsque nous serons en possession paisible de tout ce qui nous est plus cher que la vie.

Votre tyran les a tous attaqués, tous violés, ces droits précieux, religion, propriété, souveraineté, liberté. Ces mots sacrés sont en sa bouche comme le mot justice dans celle des démons : il a tout profané, tout souillé, tout bouleversé. La mesure est comble, le temps des vengeances est arrivé. Ses fourberies, ses artifices ne tromperont plus personne; ses crimes inouïs n'excitent plus qu'un intérêt : celui de purger la terre de l'ennemi du genre humain.

Toute rivalité cesse à la vue du danger commun; les différents peuples de l'Europe, Anglais, Allemands, Prussiens, Espagnols, Portugais, etc., etc., ne forment plus qu'une famille. Trop longtemps victimes du monstre qui vous a faits ses esclaves, nous n'avons plus d'autre pensée que celle de mettre fin à ses dévastations, et d'arrêter le cours de ses expéditions sanguinaires.

Soldats français, prêterez-vous encore vos bras pour défendre le plus odieux et le plus haï des tyrans? N'êtes-vous pas vous-mêmes victimes de son ambition, de sa férocité? y a-t-il quelque genre de félicité qu'il

ne vous ait pas ravie? Le sol de l'Allemagne, de l'Espagne et du Portugal n'est-il pas tout couvert des cadavres de vos frères? Cet exécrable despote ne charge-t-il pas encore de fers ce qui reste de jeunes gens dans vos familles pour les conduire à la boucherie? Voulez-vous donc que la dernière goutte du sang français soit répandue pour maintenir ou pour élever sur des trônes de vils personnages qui devraient être conduits à l'échafaud?

Soldats français, ouvrez les yeux sur vos plus chers intérêts : reprenez les droits qu'on vous a ravis pour en faire un si cruel usage! Un seul cri de votre part suffira pour apaiser la tempête. Proclamez votre roi légitime! il est près de vous, il n'attend qu'un signal pour voler à votre secours; il est digne de vous commander. Religion, talents, courage, bonté, sont les vertus qui ornent son cœur et son esprit; il ne lui manque que l'occasion pour mériter votre admiration et votre amour. Nous avons tous les yeux sur lui comme sur l'astre bienfaisant qui doit conjurer l'orage. Nous vous le répétons, osez le proclamer, et la paix règne en l'univers.

La branche d'olivier d'une main et le glaive de l'autre, nous attendons vos dernières résolutions; réfléchissez sur le parti qui vous reste à prendre.

En continuant à combattre pour le tyran oppresseur de votre patrie, destructeur de tout ordre civil et religieux, persécuteur de la religion de vos pères, le fléau du genre humain, vous vous associez à tous ses crimes, vous rivez les chaînes dont il vous charge,

vous renoncez à la réputation glorieuse que se sont faite vos ancêtres, vous devenez les ennemis de tous les peuples de la terre.

En abandonnant ce monstre au sort qu'il mérite, vous effacez, autant qu'il est possible, la tache qu'imprime au nom français la plus détestable des révolutions; vous conquérez votre liberté, vous reprenez rang parmi les nations civilisées, vous participez à la grande régénération qui se prépare, vous devenez dignes encore de l'alliance sincère de vos voisins.

Choisissez donc entre le crime et la vertu, entre l'esclavage et la liberté, entre l'infamie et la gloire, entre la haine et l'amitié de tous les peuples.

Soldats français, qui dirigez vos baïonnettes contre les braves peuples d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal, et vous qu'on laisse encore en France pour contenir la juste haine de vos concitoyens, ou pour charger de fers les infortunés conscrits que le tyran veut sacrifier encore pour prolonger les désordres, mettez en pièces ces aigles qu'on vous a données pour enseignes, elles ne peuvent se soutenir que par les rapines; arborez ce drapeau blanc sous lequel se rassemblaient les bons Français vos ancêtres! il est sans tache, ce beau drapeau; les tigres fuiront à son aspect; et le nom de Louis XVIII, répété par les échos et plus terrible que la foudre pour les ennemis de l'ordre et de la vertu, les fera rentrer dans la poussière d'où ils sont sortis.

N° 42.

Proclamation du maréchal Augereau, duc de Castiglione, commandant du septième corps.

Fornells, le 28 décembre 1809.

Catalans,

Girone a capitulé le 10, les Français en ont pris possession le 11. La garnison espagnole, forte de six mille hommes, s'est rendue en France prisonnière de guerre. Cette ville, naguères si malheureuse, a été traitée avec toute la clémence et l'humanité dignes du cœur généreux du vainqueur.

Catalans, je vous le répète, des hommes astucieux vous égarent et vous rendent les victimes de leurs perfidies.

Vous venez de prendre les armes contre l'armée française, vous en serez punis. Tous les malheurs désormais vont fondre sur vous.

Tout homme pris les armes à la main, vingt-quatre heures après la publication de la présente proclamation, sera pendu sans autre forme de procès, comme voleur de grand chemin. La maison où il fera résistance sera brûlée; tout y subira le même sort.

Les hommes qui vous ont armés savent bien que vous ne pouvez résister à l'armée française victorieuse. Qu'avez-vous donc à espérer? la mort, ou un pardon, si vous mettez bas les armes et rentrez dans vos foyers, y jouir paisiblement de la paix au milieu de vos familles.

Là, vous serez l'objet de mes plus chères sollicitudes, et mon plus grand bonheur sera de vous rendre heureux.

Ceux qui resteront dans l'obéissance trouveront près de moi, près de mes généraux et des corrégidors de Figuières et de Girone, secours, protection et sûreté.

Signé : AUGEREAU.

N° 43.

Instruction du prince Berthier, major général, adressée au maréchal Macdonald, duc de Tarente, commandant du septième corps en Catalogne.

Paris, le 2 mai 1810.

Au mois d'avril 1809, le général Gouvion Saint-Cyr, commandant en chef le septième corps de l'armée d'Espagne, après avoir été quelque temps stationné aux environs de Tarragone, se vit obligé, faute de subsistances, de revenir successivement sur le Llobregat, puis à Barcelone, peu après à Vich, et enfin près de Girone, où il s'établit de manière à couvrir le siége de cette place, qui fut investie au mois de mai, par la division du général Verdier.

L'Empereur, mécontent des mouvements rétrogrades du général Gouvion Saint-Cyr, et du peu de zèle qu'il montrait à seconder le général Verdier dans le siége de Girone, nomma, au mois de juin dernier, le maréchal duc de Castiglione au commandement du septième

corps de l'armée d'Espagne ; et M. le maréchal devant partir pour la Catalogne, il lui fut adressé, le 17 juin, une instruction conforme aux ordres de Sa Majesté. L'intention de l'Empereur était que M. le duc de Castiglione se portât avec son corps jusqu'à l'Èbre, pour s'y établir de manière à se lier par sa droite avec le général Suchet et à appuyer sa gauche à la mer. Cette disposition procurait le cours entier de l'Èbre pour ligne de défense; elle formait une base d'opération pour la grande armée, qui s'étendait de l'Océan à la Méditerranée, et derrière laquelle on pouvait détruire l'insurrection, organiser le pays, et profiter de toutes ses ressources. Le siége de Girone, entrepris à cette époque, était d'ailleurs la première opération à terminer, et le duc de Castiglione devait y apporter tous ses soins.

Le maréchal, arrivé à Perpignan, y fut malheureusement retenu pendant près de quatre mois par une forte maladie, et le général Saint-Cyr conserva le commandement du septième corps. Un assaut donné le 19 septembre à Girone, et repoussé par suite des mauvaises dispositions adoptées pour le tenter, fit convertir le siége en blocus, jusqu'à l'arrivée du duc de Castiglione, qui eut lieu le 12 octobre. Le siége fut repris quelque temps après, et la ville capitula le 10 décembre dernier.

Dès que l'Empereur eut appris la prise de Girone, il fit donner ordre à M. le duc de Castiglione de se porter sur Barcelone pour débloquer la ville et la ravitailler. Il devait en même temps prendre des mesures

pour assurer les communications avec la France, et dans cette vue s'emparer du fort d'Hostalrich. Mais avant de recevoir ces ordres, le maréchal apprit qu'une levée en masse des habitants de la Catalogne, provoquée par le général Blake pour la délivrance de Girone, se répandait dans toute la province, et cherchait à intercepter ses communications. Dès lors il fallut s'occuper de détruire ce nouvel ennemi, et M. le duc de Castiglione, obligé de manœuvrer contre lui, obtint bientôt des succès marquants. Cette opération prit du temps et employa beaucoup de monde; aussi le maréchal ne put-il partir que le 22 janvier pour se rendre à Barcelone. La ville d'Hostalrich fut prise, et il fallut se contenter d'en bloquer le château. M. le duc de Castiglione, arrivé à Barcelone le 24, y amena un convoi de bœufs et de l'argent, et repartit le 1er février pour Girone, où le maréchal reçut peu de jours après un ordre de l'Empereur, que je lui adressai le 23 janvier, pour le presser de se porter sur Barcelone, et de prendre Hostalrich. M. le maréchal, qui arrivait de Barcelone, s'occupa, avant d'y retourner, de nettoyer le pays des bandes d'insurgés qui l'infestaient; et plusieurs semaines se passèrent dans des affaires de détail, parmi lesquelles on cite celle du 21 février comme la plus heureuse. Le 1er mars, le maréchal écrivit qu'il attendait les renforts qu'on lui avait annoncés, pour se porter sur Barcelone, et poursuivre l'ennemi jusqu'à Tarragone et à Lérida. Le 14 mars, les divisions destinées à cette expédition ont marché, et, le 18, elles ont été réunies sur le Llobregat, et se sont portées

ensuite sur Tarragone qu'elles cernaient le 27. On communiqua même par Mora avec les troupes du général Suchet, en conformité de ce qui avait été prescrit par l'Empereur; mais, le 31, on apprit que l'ennemi avait débarqué, sur les derrières de l'armée, un corps de six mille hommes; et, comme on se trouvait déjà sans aucun moyen de subsister, l'armée eut ordre de se replier, et elle vint se réunir le 14 sous Girone, où elle est aujourd'hui.

L'Empereur, mécontent de cette retraite, a jugé que M. le maréchal duc de Castiglione, au lieu de rester de sa personne à Barcelone, aurait dû se mettre à la tête de ses troupes, balayer tout devant lui, et aller prendre des vivres dans la plaine de Lérida. L'Empereur se plaint que M. le duc de Castiglione soit revenu, lorsqu'il avait encore des ennemis à combattre, et S. M. veut maintenant qu'on se porte en avant, qu'on ravitaille Barcelone, qu'on batte l'ennemi, et qu'on se procure des vivres, qui sont abondants dans les plaines entre Lérida et Tarragone. L'Empereur recommande surtout de l'énergie et du mouvement, comme les seuls moyens d'obtenir des succès.

Dans tout ce qui s'est passé en Catalogne depuis une année entière, on voit constamment les mêmes causes amener les mêmes résultats. Trois fois l'armée s'est portée jusqu'aux environs de Tarragone, et trois fois elle a été obligée de se replier sans combattre, tant par la difficulté de subsister que par les inquiétudes que l'ennemi donnait sur les derrières de l'armée.

En effet, dès qu'on se porte en avant, la ligne de

communication devient plus longue, plus difficile à garder, plus exposée aux attaques des insurgés; et l'armée, affaiblie par de nombreux détachements, n'a plus de forces suffisantes contre des hommes qu'il ne suffit pas de vaincre pour les conquérir, puisqu'il faut encore les contenir sans cesse, et garder le pays sur tous les points.

Il résulte de ces observations, que les communications avec la France sont l'un des premiers objets qui doivent attirer l'attention du général en chef. On ne peut, avant de les avoir assurées, songer à l'exécution des ordres de l'Empereur; c'est même le seul moyen de remplir ses intentions, car il est inutile, ou même nuisible à nos succès, de ne pouvoir se porter en avant, sans être obligé de rétrograder sans cesse. Si le pays même que l'Empereur croit très-abondant, parce qu'il est très-fertile, se trouve aujourd'hui dénué de ressources, il est certain qu'on ne pourrait en espérer que de la France, et qu'il faut à tout prix maintenir les communications. Des points retranchés de distance en distance et gardés convenablement, des colonnes mobiles bien dirigées et toujours en mouvement, des mesures de détail pour consolider l'organisation intérieure du pays, y rétablir l'ordre et gagner l'affection des habitants par des mesures de douceur ou de sévérité, selon les convenances du moment, sont en général les moyens qui peuvent conduire au but; mais leur emploi doit être réglé sur les lieux d'après les localités et les circonstances. Assurée dès lors de ses relations avec la France, et hors d'inquiétude pour

ses derrières comme pour ses subsistances, l'armée pourra se porter en avant, prendre Tarragone, donner la main au général Suchet, et favoriser le siége de Lérida. C'est ainsi que le général en chef pourra exécuter les ordres de l'Empereur, ravitailler Barcelone, achever la conquête de la Catalogne, et finir, après l'avoir soumise, par y établir une administration régulière, et y assurer la tranquillité.

Enfin, comme l'Empereur a voulu se ménager pour les besoins de l'armée de Catalogne toutes les ressources que le pays pourra fournir, et que d'ailleurs la position géographique de cette province l'isole du théâtre de la guerre dans le midi de l'Espagne, on ne doit point avoir ni permettre de communication avec Madrid, et M. le maréchal doit agir en Catalogne, à cet égard comme à tout autre, dans l'idée que l'Empereur veut réunir cette province à la France.

Je finirai par rappeler à M. le duc de Tarente que Barcelone n'a de vivres que jusqu'à la fin de mai, et que par conséquent l'opération la plus pressante en ce moment est de ravitailler cette place. Les premiers soins doivent donc se porter sur cet objet important, que je recommande de la manière la plus instante à son activité, à son zèle et à son dévouement pour le service de l'Empereur.

Signé : ALEXANDRE.

N° 44.

Détails sur la partie de la frontière de Portugal comprise entre le Douro et le Tage, extraits de l'ouvrage du général Foy.

On apprécierait mal la difficulté d'envahir le Portugal, par l'aspect que présente la configuration de ce pays sur les cartes géographiques. On dirait qu'une fois établi en Espagne, il n'y a plus qu'un pas à faire pour trancher par le milieu cette bande de terrain parallèle à la mer, longue de cent trente lieues, et large tout au plus de cinquante. L'opération paraît d'autant plus simple que les deux plus grands fleuves du pays, le Douro et le Tage, ont déjà fourni en Espagne la plus grande partie de leur cours; et que, d'après ce qu'enseigne la géographie physique, les montagnes s'abaissent et les vallées s'élargissent à mesure que les fleuves approchent de leur embouchure. C'est tout le contraire ici, et c'est pour cela que le Portugal est resté un royaume indépendant de l'Espagne. Les provinces d'Entre-Douro et Minho et de Tras-os-Montès, au sud du bas Douro, sont plus montagneuses et plus difficiles que les provinces espagnoles limitrophes de Galice, et surtout de Léon et de Zamora. Entre le Douro et le Tage, les plaines de Salamanque et la vallée de Plasencia finissent avec l'Espagne. La Sierra de Gata qui les sépare, s'abaisse en dépassant la frontière de Galice, et se relève subitement à quatre lieues de là pour former l'Es-

trella. La masse et les rameaux de l'Estrella couvrent la région du centre de Portugal appelée la Beira. Le principal sommet de cette vaste montagne est à trois lieues au sud-ouest de Guarda. Il s'élève de huit cents toises au-dessus du niveau de la mer. La neige s'y conserve toute l'année. De ses flancs de granit sortent le Zezere, le Mondégo, l'Alva, et trente autres affluents du Tage et du Douro. Ses contre-forts sont conformés, tantôt en arêtes vives, tantôt en terrasses de blocs de grès agglomérés sans ordre. La nature et la raison d'État ont conspiré ensemble pour empêcher qu'il fût tracé à travers les rochers de la Beira des chemins de communication entre le Portugal et l'Espagne. La grande route de Bayonne à Lisbonne, celle que suivent ordinairement les voitures, passe par Madrid, franchit le Tage au pont d'Almaraz dans l'Estramadure espagnole, entre en Portugal par l'Alentejo, et traverse une seconde fois le fleuve devant Lisbonne, là où il a trois lieues de largeur. . . . .

Il était donc inévitable de se heurter contre l'Estrella. De ce côté, deux chemins mènent à Lisbonne. L'un est au nord, l'autre au midi de la crête de la montagne. Le premier passe par Almeida, Celorico, Ponte-Murcella et Thomar. Les charrettes étroites du pays qui sont attelées de bœufs y roulent avec facilité (1). On n'y rencontre d'obstacles considérables

(1) On trouvera dans le *Voyage en Portugal*, par MM. le professeur Link et le comte Hoffmannsey, le tableau le plus fidèle qui ait été tracé des hommes et des choses de ce pays.

pour la marche de l'artillerie, qu'à la descente du plateau schisteux de la Beira-Alta, dans la vallée du Mondégo. Les torrents à passer à gué sont en petit nombre. Il y a des ponts sur les principales rivières, comme le Mondégo, l'Alva, la Ceïra. Le pays est peuplé et abondant. Le second chemin va par Castelbranco et Abrantès. Il traverse, pendant l'espace de trente lieues, un amas de rochers, un désert où l'industrie a fécondé çà et là quelques coins d'une terre ingrate. Les contre-forts escarpés de la Sierra d'Estrella se présentent perpendiculairement à la direction de la marche. De deux lieues en deux lieues, on rencontre des rivières qui n'ont ni ponts ni bateaux, et que, pendant l'hiver ou après les pluies, on ne passe pas sans un danger imminent. Dans un terrain si fortement accidenté, la défense la plus inerte peut déconcerter l'armée la plus aguerrie. Quand, après avoir triomphé des hommes et de la nature, cette armée arrive à Abrantès, et touche pour ainsi dire au terme de ses travaux, le Tage et le Zezere la séparent de la terre promise, et présentent une barrière impénétrable à ceux qui n'ont pu conduire avec eux ni artillerie, ni équipages de pont....

....

Alcantara, situé à la rive gauche du Tage, est célèbre par son pont, magnifique ouvrage des Romains.... De Zarza-la-Mayor, le chemin du Portugal passe par Segura, village portugais sur l'Erjas, et se dirige sur Castelbranco. De là il franchit à la Portella da Milharica les montagnes escarpées qui courent perpendiculairement au Tage, depuis le sommet du Moradal

jusque derrière Villa-Velha, et qui, après avoir resserré le fleuve entre deux rochers, se prolongent vers Niza dans l'Alentejo. Une rivière, l'Ocreza, traverse, ou plutôt déchire cette chaîne ardue. L'Ocreza n'est jamais guéable près de son embouchure dans le Tage.... Il faut traverser aussi l'Alvito, plus large et presque aussi profonde; la Troya, dont le passage est fort dangereux. Sur la rive droite de l'Alvito s'élève à pic la chaîne qui vient du Moradal. Le col par lequel la route la franchit s'appelle Portella das Thalhadas. On y voit les traces d'anciennes redoutes.... A partir de Sobreira-Formoza jusqu'à Abrantès se trouvent d'autres montagnes et d'autres torrents.... Il faut descendre presque verticalement dans le lit du Codes, et escalader ensuite le mur de rochers à la rive gauche de cet affluent du Zezere.

Pendant cinq mortelles journées, de tristes monticules de grès succèdent à des landes de rochers schisteux et tranchants, et sont remplacés par d'énormes montagnes de granit. Là où la pierre ne se montre pas à découvert, l'œil se perd dans des landes uniformément parsemées de bruyères et de cistes. Des chèvres maigres et promptes à fuir dans la montagne composent les seuls troupeaux des habitants. Il faut, pour trouver les traces humaines, les chercher au fond de quelques ravins qui conservent l'eau pendant l'été. Là, près du hameau qui, par la couleur et la forme de ses maisons, ressemble à une continuation de l'éternel rocher, on a planté d'oliviers quelques terrains enclos, et l'on a semé un peu de seigle et de maïs. Rien n'in-

terrompt la monotonie du paysage, que des châtaigniers isolés, les pâles arbres à liége, et les chênes verts rabougris, dont la vue attriste dans toutes les saisons...

Abrantès est une ville considérable. Elle est bâtie sur le revers méridional d'une éminence, au pied de laquelle coule le Tage. On y arrive par des chemins étroits et difficiles; la partie d'en haut a de vieux murs et un château ruiné. Il existe un pont de bateaux à demeure à un quart de lieue au-dessous des murailles de la ville. C'est le dernier en allant vers Lisbonne. Bientôt le Tage, grossi du Zezere, cesse de rouler dans des gouffres, et descend à la mer majestueux, immense, et arrosant des campagnes fertiles, situées à la partie du désert et à l'entrée de l'Alentejo d'une part, et de l'Estramadure de l'autre.

N° 45.

Lettre de lord Wellington au ministre portugais Don Miguel Forjas.

Gouvea, le 6 septembre 1810.

Excellence, j'ai reçu votre lettre du 1er de ce mois, qui m'informe que vous avez mis sous les yeux du gouvernement de ce royaume ma dépêche du 27 août, annonçant la nouvelle affligeante et inattendue de la perte d'Almeida; que le gouvernement a appris avec douleur qu'un accident imprévu m'avait empêché de

secourir cette place, mais qu'il espère que l'abattement dans lequel un tel événement a plongé le peuple se dissipera bientôt par les grands et prompts succès qu'il attend avec certitude des efforts de l'armée. J'ai déjà fait part au gouvernement du royaume que je ne m'attendais pas à la chute d'Almeida; que je déplorais sa perte et celle de mes espérances, et que je la considérais comme devant également affliger et décourager la population du royaume. Toutefois, ce ne fut nullement mon intention d'établir dans cette lettre, si j'aurais voulu ou non secourir cette place, et, maintenant, je demande au gouvernement de ce royaume la permission de dire que, bien que je désire ardemment voir se dissiper l'impression que cet événement a produite avec raison sur le public, je ne me propose cependant pas de rien changer au plan d'opérations qui, après la plus mûre délibération, a été adopté comme devant le mieux favoriser la cause des alliés, et conséquemment le Portugal. Je prie le gouvernement de croire que je ne suis pas insensible à la valeur de sa confiance, ainsi qu'à celle du public, et aussi que je suis grandement intéressé à dissiper l'anxiété publique; mais je négligerais mes devoirs envers mon souverain, envers le prince régent et la cause générale, si je permettais à de vaines clameurs ou à la frayeur de me faire modifier, de la plus légère façon, le système et le plan d'opérations que j'ai adoptés après de sérieuses réflexions, et qu'une expérience journalière démontre être les seuls qui puissent amener à une fin heureuse. *Signé :* WELLINGTON.

N° 46.

Rapport de l'intendant général Lambert au prince Berthier, major général, sur la situation de l'armée de Portugal.

Viseu, le 23 septembre 1810.

Monseigneur,

L'armée de Portugal a fait son mouvement le 15 de ce mois par les défilés de Guarda, Celorico et Pinhel, regardés toujours comme impraticables pour les voitures. La dernière de ces communications, indiquée comme la seule où il fût possible de risquer des voitures d'artillerie et de vivres, s'est trouvée la plus longue et la plus mauvaise.

Le quartier général a couché le 16 à Freixadas, le 17 à Celorico, le 18 à Mangalde, le 19 à Viseu, où il attend encore l'arrivée de l'artillerie du grand parc et de la réserve.

Les points occupés aujourd'hui par l'armée entre Viseu et Coïmbre sont Saint-Combo-Daon et Pont de Criz par le deuxième corps; Sanbugossa, Tondella et Casal de Maria par le sixième corps; Viseu et son rayon par le huitième corps; la réserve de cavalerie, le grand parc et tous les équipages sont à deux lieues en arrière, mais hors de danger, après avoir causé de véritables inquiétudes et retardé les opérations.

Les routes ne pouvaient être plus détériorées ni plus obstruées. Les ponts de la Coa, du Mondégo et de leurs affluents étaient intacts; ce qui est d'une grande

importance dans un pays où les rivières sont profondément encaissées, et où le moindre ruisseau devient au premier orage un torrent formidable.

Villes, villages, hameaux, tout était déserté, au point que le prince n'a jamais eu un seul guide. Partout, les habitants avaient fui dans des lieux d'un accès difficile, chassant devant eux leurs bestiaux et emportant de leurs maisons ce qui pouvait nous être de quelque utilité. Cependant l'extrême fertilité du pays, l'abondance des vins, celle des fruits et des plantes potagères, ont offert beaucoup de facilité d'existence au soldat, qui d'ailleurs avait du biscuit et du riz dans son sac, et ses parcs de bœufs à sa suite.

Le Beira produit peu de blé; mais ses vallées sont couvertes de maïs; ses coteaux, de vignes; ses bois, plantés d'oliviers, de châtaigniers et d'une espèce de chêne dont le gland offre un aliment agréable. Toutes ces productions seront utilisées lorsque leur maturité aura permis de les recueillir.

Viseu était sans habitants comme tous les lieux où nous avions passé. On y a vainement cherché des magasins; tout avait été évacué par l'armée ennemie. Les maisons des particuliers étaient cependant approvisionnées, ce qui a tourné au profit des soldats, sans qu'on ait pu en faire de distribution régulière, la nécessité de forcer les portes pour se loger, ayant livré la plupart des maisons à des dégâts inévitables.

L'hôpital de Viseu avait trois cents fournitures en bon état; mais le prince n'ayant pas considéré cette ville comme située dans sa ligne future de communications,

j'ai dû renoncer à l'idée d'y établir le petit nombre de malades que les corps ont à leur suite.

C'est à présent, Monseigneur, que j'apprécie l'extrême utilité des brigades de mulets, qui, sans perte aucune, ont exactement suivi nos mouvements, tandis que les équipages, qui les ont retardés, arrivent dans un état déplorable.

Quatorze caissons du premier bataillon provisoire et cinq caissons du dixième ont été délabrés et brûlés; le premier bataillon a perdu quinze chevaux, et le dixième, quatre mulets. Vingt-neuf mille rations de biscuit contenues dans ces caissons, et dans quelques autres qu'il a fallu alléger, ont été distribuées à différents régiments qui suivaient cette route, et n'ont pu parvenir au sixième corps, auquel elles appartenaient.

J'ai acquis l'expérience que quatre mulets de bât, portant huit quintaux, marchent aussi vite que les colonnes; tandis qu'un caisson chargé à huit cents, ne peut franchir aucun des obstacles des montagnes. Aussi désiré-je organiser de cette manière nos attelages de relais, parce qu'il serait désavantageux au gouvernement de faire construire de nouveaux caissons à Lisbonne, y trouvât-on le moyen de le faire économiquement.

Je dois désirer que les deux nouvelles brigades formées à Bayonne, malheureusement trois mois après la demande que j'en avais faite, puissent atteindre le grand quartier général, et que six autres brigades puissent y être formées en toute hâte, ce seul genre de transport étant le seul propre aux routes de ce pays.

Telle est, Monseigneur, la situation de l'armée, qui reprendra bientôt son mouvement sur Coïmbre.

Signé : LAMBERT.

N° 47.

Rapport de l'intendant général Lambert au prince Berthier, major général, sur la situation de l'armée de Portugal.

Alenquer, le 20 octobre 1810.

Monseigneur,

La campagne de l'armée de Portugal; la singularité qu'elle présente, en traversant un royaume sans apercevoir un habitant; les marches pénibles qu'elle a dû faire dans un pays entrecoupé de montagnes, et privée de guides qui suppléent à l'imperfection des cartes; l'épuisement total de ses moyens d'habillement, d'équipement et de transport; les sommes énormes qui lui sont dues, et le vide absolu de la caisse de l'armée; l'impossibilité de recourir à la voie des contributions dans des villes absolument désertes; l'insuffisance des ressources que les contributions offriraient, même dans les chances les plus favorables à l'expédition; tout me fait un devoir d'appeler de la manière la plus sérieuse, l'attention et la sollicitude de V. A. sur l'armée de Portugal. Dans le rapport que j'ai eu l'honneur de lui adresser le 27 août dernier, j'avais porté à 5,396,000 francs ce qui était dû à l'armée jusqu'au 1er septembre

dernier. Cette somme se composait, tant de ce qui était dû sur la solde, que d'autres dépenses d'argent détaillées dans mon rapport. Depuis cette époque, les payements faits ont d'une part diminué la dette, mais de l'autre elle s'est accrue de deux mois de solde, qui seront dus à la fin de ce mois, et de diverses autres dépenses, de manière qu'on peut les porter à 7,000,000 de francs environ. Lorsque l'armée occupait l'Espagne, on pouvait encore trouver dans les contributions extraordinaires, frappées par les ducs d'Abrantès et d'Elchingen, des ressources qui, quoique médiocres et péniblement arrachées, satisfaisaient à une partie de ses besoins; mais notre entrée en Portugal nous ferme, du moins pour le moment, la voie de ces ressources; et, quand même les communications seraient rétablies, V. A. doit sentir que les fonds provenant de ces contributions seront plutôt réservés par les gouverneurs des provinces aux troupes cantonnées dans leur arrondissement, qu'à une armée placée à une si grande distance, et dont l'éloignement même ne permettra pas de bien juger les besoins. Avant de quitter l'Espagne, j'ai chargé l'ordonnateur Clapiers de tous les détails relatifs au recouvrement de ces contributions, que l'intention de S. A. le prince d'Essling est de maintenir pour la solde de l'armée; mais, depuis plus d'un mois, privé de communications avec l'Espagne, je ne puis connaître le résultat de ses démarches et la quotité des versements qui ont eu lieu. Dans la situation actuelle des choses, l'armée de Portugal se trouve réduite à ses propres moyens, au sein d'un pays désert, dont les ap-

provisionnements ont été dévorés par les troupes ennemies. La caisse de l'armée ne renferme que 4,800 fr., savoir : 4,000 fr. en bons à vue sur le trésor public, et 800 fr. en numéraire. Voilà ses seules richesses, qu'on tenterait en vain d'augmenter par la voie des contributions, puisque la grande étendue de pays que nous avons parcourue est vide d'habitants, qu'on n'y rencontre que des maisons abandonnées, et qu'on n'y voit que les traces d'un fanatisme si violent, que les proclamations les plus encourageantes, les promesses les plus flatteuses n'ont pu vaincre la résistance des malheureux Portugais et les ramener dans leurs foyers. Je ne crains pas même de le dire à Votre Altesse : la chance la plus favorable à l'expédition, c'est-à-dire la prise de Lisbonne, serait insuffisante pour l'acquittement de nos dettes et des dépenses courantes ; elle ouvrirait sans doute à l'armée un champ plus vaste pour les approvisionnements ; elle nous permettrait d'en tirer des pays environnants ; en étendant le cercle de nos communications, elle nous procurerait une richesse momentanée, qu'on pourrait même rendre assez durable à l'aide d'une sage économie et d'une administration bien combinée. Mais cette chance, tout avantageuse qu'elle soit réellement, enrichira peu la caisse de l'armée. Elle doit s'attendre à voir se reproduire à Lisbonne l'image de ce qu'elle a vu sur la route : il est plus que probable que les riches habitants de la capitale se sont déjà retirés avec ce qu'ils ont de plus précieux, et qu'en entrant dans la ville, nous n'y trouverons, comme dans celles que nous avons traversées, que des palais démeublés et tous les signes de

l'abandon. Or, sur quelle portion d'habitants pourraient se porter les contributions? La classe moyenne me paraît celle qui en supportera plus facilement les charges; mais, outre que la politique exige une très-grande modération dans l'imposition des contributions, les rentrées de Lisbonne ne pourront jamais, quelque fortes qu'on les suppose, mettre l'armée en état de se passer des secours du gouvernement. La ligne resserrée qu'elle occupera, pour se garantir de toute surprise et de toute attaque, ne lui permettra pas d'étendre bien loin le système des contributions; elle sera bornée, par la nature des choses et des circonstances, à l'exploitation des ressources qui sont sous sa main, en attendant que les secours qu'elle pourrait recevoir lui facilitent les moyens d'étendre ses conquêtes et d'accroître en proportion la masse de ses ressources en tout genre.

Il est inutile d'ajouter que la présence de trois armées dans un pays peu riche par lui-même a dû l'appauvrir encore, et que les dépenses considérables qu'ont dû entraîner l'armement et l'équipement des milices nationales, ont nécessité, de la part des habitants, des sacrifices pécuniaires qui ne doivent pas tourner à notre avantage.

Il résulte de cet aperçu, Monseigneur, que l'armée de Portugal, en lui supposant tous les succès qu'elle doit attendre de l'expérience du chef qui la commande et de la valeur qui caractérise les troupes impériales, doit recevoir du gouvernement les plus prompts secours, et qu'en différer l'envoi, c'est exposer les corps à des plaintes qu'il est plus utile de prévenir que facile de

réprimer. Votre Altesse jugera qu'il est convenable de diriger ces fonds de l'Espagne, et de les tirer des caisses particulières établies dans les six gouvernements. L'armée de Portugal a d'autant plus de droits sur ces fonds, qu'en quittant l'Espagne, elle s'est privée du recouvrement, du moins jusqu'à ce moment, des quatre millions qui lui appartiennent et qui sont affectés au payement de la solde, sur le restant des contributions extraordinaires frappées par les ducs d'Abrantès et d'Elchingen. Votre Altesse voudrait bien, après avoir déterminé la somme qu'elle doit envoyer, et que je ne crois pas devoir être au-dessous de sept millions, en supposant que de nouvelles troupes ne viennent pas ajouter à la dette, recommander aux gouverneurs des provinces d'en faire protéger l'arrivée au grand quartier général. La situation de la caisse de l'armée ne permet plus de retard. La solde, les gratifications de campagne, les indemnités pour pertes de chevaux, les frais de poste, les travaux instants de l'artillerie et du génie, les dépenses d'administration, le service si important des hôpitaux, la détérioration de presque tous nos moyens dans une campagne pénible faite au milieu des pluies et par des chemins presque impraticables, tout réclame impérieusement les fonds que je demande à V. A., et que je lui demande de la manière la plus pressante, parce que les embarras de notre position m'en font un devoir.

De mon côté, Monseigneur, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour assurer les approvisionnements de l'armée pendant sa marche, pour la faire vivre dans un pays peu riche, peu abondant par sa nature, pour justifier enfin

la confiance dont S. M. l'Empereur a bien voulu m'honorer. J'ai même la douce satisfaction d'apprendre à V. A. que les approvisionnements ne sont pas encore consommés, et que l'armée, malgré la proximité des troupes anglaises et portugaises, et les ravages qu'elles ont exercés, n'éprouvera pas encore de privations d'ici à quelque temps; mais j'isole de ce rapport tout ce qui m'est personnel, pour ne rattacher les idées de V. A. qu'à la nécessité de nous envoyer des fonds et de prévenir de nouvelles plaintes.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'hommage de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes.

Signé : LAMBERT.

N° 48.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, commandant en chef de l'armée de Portugal, au prince Berthier, major général.

Alenquer, le 29 octobre 1810.

Monseigneur,

J'envoie le général Foy à Paris, pour vous rendre compte de la position de l'armée.

Depuis douze jours je suis devant les ouvrages de l'armée anglo-portugaise : elle est derrière trois lignes de retranchements auxquels elle a fait travailler depuis dix-huit mois. Le croquis ci-joint vous indiquera ses positions et les nôtres.

Je n'ai pas cru devoir attaquer des retranchements garnis d'une artillerie formidable et un ennemi deux fois plus nombreux que nous : ç'aurait été lui donner trop d'avantages, et j'aurais compromis l'armée de Sa Majesté l'Empereur. Je n'aurais pas balancé à livrer bataille en rase campagne; mais dans l'état actuel des choses, je me borne à l'observer sur tous ses débouchés, et, dans le cas où il voudrait me la donner lui-même, je me replierais sur une ligne que j'ai reconnu nous être la plus avantageuse sur les coteaux d'Aveiras, ligne ayant sa gauche à Villanova, et sa droite à Minho de Cubo, dans la direction d'Alcoentre, et couvrant les deux grandes routes de Leiria et de Thomar.

J'ai fait à Santarem mes principaux établissements; on y a formé un grand hôpital. J'y ai fait construire des fours, rétablir les moulins, réunir tous les grains qui sont assez abondants et rassembler tous les matériaux que le pays peut offrir pour y jeter un pont de bateaux, et, à défaut, un pont de radeaux; mais l'ennemi a tellement détruit tous les moyens quelconques, que je ne sais si je pourrai parvenir à le faire construire. Nous n'avons aucun des outils dont on aurait besoin pour cet objet; je suis obligé d'en faire fabriquer. J'ai réuni tous les ouvriers de l'armée pour y travailler. Les généraux Éblé et Lazowski président à tous les ouvrages avec la plus grande activité; mais quelque grands que soient nos efforts, j'espère et je n'ose rien assurer.

L'armée trouve encore assez de vivres dans les positions qu'elle occupe : tous les moulins du pays travaillent pour elle; on ne peut pas dire jusqu'à présent que

l'armée ait éprouvé de besoins. Le beau temps a succédé à dix jours de pluies abondantes et continues. Les officiers portugais que j'ai avec moi, nous assurent qu'il pourra bien continuer pendant tout novembre.

L'armée, depuis notre départ d'Almeida, a un déficit de sept à huit mille hommes, tant blessés, morts et prisonniers, qu'égarés, dont on ignore le sort; les malades ne pouvant faire le service sont aussi compris dans ce déficit, qui, pour cette raison, se trouve aussi considérable. Ci-joint l'état de situation.

Nous n'avons pas trouvé un seul habitant dans tout le pays que l'armée a parcouru; et ce qu'on aura de la peine à croire, pas même dans les grandes villes, comme Coïmbre, d'une population ordinairement de vingt mille âmes. Depuis que je suis devant Lisbonne, je n'ai pas pu y envoyer un seul homme. La classe moins aisée du peuple s'est réfugiée dans les bois; les riches ont suivi l'armée anglaise à Lisbonne. Ce n'est absolument qu'un désert, où les officiers portugais que j'ai avec moi n'ont pu être d'aucune utilité à l'armée.

Les pluies nous ont considérablement avarié de cartouches; nous n'en avions pas beaucoup en partant d'Almeida, comme j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Altesse, de manière que je suis obligé d'y apporter la plus grande économie, et de ne réprimer qu'avec la plus grande circonspection l'insolence des postes anglais.

Je me tiens dans mes positions, dans l'espérance que les Portugais réfugiés à Lisbonne feront peut-être un mouvement contre les Anglais, qui les ont réduits à la

plus affreuse misère, ou bien que lord Wellington quittera ses retranchements pour venir recevoir ou me donner bataille. Si mes efforts pour l'établissement d'un pont sur le Tage ont un heureux succès, je pourrai alors manœuvrer sur les deux rives, et vivre avec les ressources de l'Alentejo, pays abondant en blé, et le plus riche du Portugal. Je puis aussi, dans la position où je me trouve, attendre la réserve que Sa Majesté n'aura pas manqué de m'envoyer, suivant ce qui est dit dans les instructions de Votre Altesse. Je dois cependant la prévenir que je pars aujourd'hui pour aller visiter tout le cours du Tage jusqu'à Santarem, et même jusqu'au confluent du Zezere. Si l'établissement d'un pont de bateaux ou de radeaux était absolument impraticable, et qu'il me fût impossible de passer le fleuve, je me déciderais à faire un mouvement rétrograde avant les grandes pluies; mais ce ne serait qu'après m'être bien convaincu qu'il n'y aurait pas d'autre parti à prendre. Je me dirigerais par la route de Ponte de Murcella et de Guarda, pour ne pas suivre le chemin que j'ai déjà fait, et pour trouver quelques ressources.

Ma position est difficile; mais, je le répète, attaquer trois lignes de retranchements, et un ennemi qui a deux fois autant de forces que moi, et, derrière lui, tous les moyens nécessaires pour se rembarquer, ne m'a pas paru convenable pour le bien du service de Sa Majesté. J'ai donc pris le parti de me mettre sur la défensive, en attendant les ordres de Sa Majesté, et le résultat des dispositions que je fais.

533,000 francs. Il n'est pas dans mon pouvoir d'admettre leurs motifs, la décision de l'Empereur est expresse, et, tant que je serai dans la situation délicate où je me trouve, mon devoir m'obligera de pourvoir aux besoins du service par tous les moyens praticables. Les recettes qui ont lieu en Andalousie ont servi à toutes les dépenses de l'artillerie, du génie, des états-majors et de l'administration générale, qui sont vraiment immenses; et, quoiqu'on n'ait absolument rien reçu de France ni de Madrid, j'ai en même temps pu faire payer trois mois de solde à l'armée. C'est sans doute bien peu, quand il est dû de huit à dix mois d'arriéré à la troupe, et que l'insuffisance des moyens oblige à augmenter encore cet arriéré; mais ne recevant rien, je crois qu'il m'était impossible de mieux faire. V. A. en sera elle-même convaincue, si elle veut s'arrêter un moment sur l'aperçu que je vais lui donner des charges que l'Andalousie supporte.

On consomme tous les jours près de cent mille rations de vivres et vingt mille rations de fourrage; il y a deux mille malades aux hôpitaux. La forteresse de Jaen, le fort de Malaga, celui d'Alhambra de Grenade, au-dessus duquel on a construit un grand camp retranché; tous les châteaux sur les bords de la mer, depuis le cap de Gata jusqu'a Fuentegirola, le château d'Alcala la Réal, la place de Ronda, les anciens châteaux d'Olbera et de Moron, le château de Belalcazar, le château de las Guardias, et plusieurs autres postes sur les frontières de l'Estramadure, qu'on a dû aussi occuper. On a pourvu aux dépenses que les travaux devant Cadix et

la construction d'une flottille occasionnent. On a établi à Grenade une poudrière et une fabrique d'armes, laquelle jusqu'à présent a peu donné, mais qui, par la suite, sera très-utile. On a rétabli et mis dans une grande activité la fonderie et l'arsenal de Séville, où journellement quinze cents ouvriers sont employés. Nous manquions de poudre, de projectiles et d'affûts : j'ai fait rétablir deux moulins à poudre à Séville, et exploiter toutes les nitrières de l'Andalousie ; à présent on compte aussi à Séville des projectiles de tous les calibres, jusqu'aux bombes de douze pouces ; tout le vieux fer a été ramassé ; on a construit les affûts nécessaires pour l'armement des batteries devant Cadix. On a fait des réquisitions en souliers et en effets d'habillement dont la troupe a profité. J'ai fait lever dans le pays deux mille mules qui ont été données à l'artillerie, aux équipages militaires et au génie. J'ai fait construire et organiser un équipage de trente-six pièces de montagne, dont douze obusiers de douze, qui sont portés à dos de mulets, et vont être répartis dans tous les corps d'armée. La totalité de ces dépenses, ainsi qu'une infinité d'autres dont je ne fais pas l'énumération, sont au compte du gouvernement espagnol, et le pays les supporte indépendamment du crédit mensuel de 533,000 francs, et des recettes extraordinaires que je fais opérer lorsqu'il y a possibilité, dont l'application a lieu en faveur de l'administration générale de l'armée, du génie, de l'artillerie, des états-majors, des frais de courses et des dépenses secrètes. Ces charges sont immenses, et jamais le pays n'aurait pu les supporter si nous n'étions

parvenus à mettre de l'ordre et la plus grande régularité dans les dépenses et consommations; mais il serait difficile de les augmenter, peut-être même y aurait-il du danger de chercher à le faire; c'est au point que, quoique nous soyons à la récolte, il faut déjà penser à faire venir du blé des autres provinces, le produit de l'Andalousie étant insuffisant pour la consommation de ses habitants et celle de l'armée. Cependant S. M. Catholique et ses ministres, qui sont parfaitement instruits de cette situation, ont voulu attirer à Madrid les revenus de l'Andalousie : je dis les revenus, car leurs demandes dépassaient les recettes; des ordres ont même été expédiés en conséquence aux commissaires royaux des préfectures, et je me suis trouvé dans l'obligation de m'opposer ouvertement à l'effet de cette mesure, dont l'exécution eût non-seulement compromis tous les services de l'armée, mais occasionné peut-être des mouvements séditieux. D'ailleurs il y avait impossibilité de la remplir; à ce sujet, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. A. l'extrait d'une lettre que j'eus l'honneur d'écrire au Roi, le 13 juillet dernier, et copie de celle que j'adressai à M. le marquis d'Almenara, ministre des finances, le 30 du même mois, pour répondre à une des siennes, où il me peignait l'état désespérant des finances de S. M. Catholique. Je supplie avec instance V. A. de vouloir bien rendre compte du contenu de ces lettres et du présent rapport à S. M. l'Empereur.

J'aurais voulu que S. M. fût mieux instruite de tout ce qui s'est fait en Andalousie, et pouvoir entrer dans des détails plus étendus; mais j'ai dû me borner à trai-

ter des points principaux, les détails se trouvent dans ma correspondance et dans les rapports de M. l'intendant général sur l'administration. Cependant, d'après ce que j'ai dit, S. M. aura une idée exacte des opérations administratives et autres qui ont eu lieu, ainsi que de l'état de ses troupes et des embarras de ma situation : elle est telle aujourd'hui, que je dois supplier avec la plus vive instance S. M., au nom même de son service, de daigner la prendre en considération. J'ai des devoirs à remplir, dont je sais toute l'étendue : je m'y livre sans réserve; mais la responsabilité est trop forte pour que, dans la position où je me trouve, je puisse la soutenir. En effet, j'ai à combattre des prétentions et des intérêts qui sont évidemment en opposition avec ceux de l'armée, et par conséquent avec ceux de l'Empereur; je suis forcé par mes propres devoirs de m'opposer à l'exécution des divers ordres que le Roi donne, et de faire souvent le contraire. J'ai constamment à lutter contre l'amour-propre des chefs militaires, qui souvent peuvent différer d'opinion avec moi, et naturellement prétendent faire prévaloir leurs idées. Toutes ces considérations me font regarder la tâche qui m'est imposée comme au-dessus de mes forces, et me portent à désirer que S. M. l'Empereur daigne me faire connaître ses intentions ou pourvoir à mon remplacement, et mettre à la tête de son armée, dans le midi de l'Espagne, un chef plus capable que moi d'en diriger les opérations. Je me permettrai seulement de faire observer à ce sujet, que le bien du service de l'Empereur commande impérieusement que

toutes les troupes qui sont dans le midi de l'Espagne, depuis le Tage jusqu'aux deux mers, suivent le même système d'opérations, et soient par conséquent commandées par un seul chef, lequel doit être dans la pensée de l'Empereur, et avoir ses instructions, afin que, le cas se présentant où il lui serait fait opposition d'une manière quelconque, il puisse se conduire en conséquence, et parvenir au but qui lui sera indiqué; tout autre système retardera la marche des affaires, et occasionnera inévitablement des désagréments qu'on peut autrement éviter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 50.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au prince Berthier, major général.

Séville, le 1er décembre 1810.

..............Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 26 octobre, *que l'intention de S. M. est que je fasse pousser sur la Romana, s'il est vrai, comme le disent les gazettes anglaises, qu'il a marché sur le Portugal.* Il paraît positif que la Romana a été joindre à Lisbonne l'armée anglaise, et qu'il a emmené avec lui un détachement de sept à huit mille hommes, de l'armée qu'il commandait en Estramadure; le corps qu'il a laissé est encore composé de douze à treize

mille hommes, dont deux mille cinq cents de cavalerie, sous les ordres de Mendizabal. Cette troupe est en présence du cinquième corps, au delà de la Sierra-Morena du côté de Llerena, et tous les jours il y a avec elle des affaires d'avant-postes. Depuis l'affaire de Fuente-Cantos, M. le duc de Trévise avait été dans le cas de se rapprocher de Séville : le grand nombre de malades que les régiments avaient, les mettaient hors d'état de tenir la campagne ; j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à V. A. La crise a cependant cessé, et les régiments commencent à bien se remettre ; mais les convalescences sont très-longues. Aussitôt que le cinquième corps a été en état, j'en ai renvoyé la plus forte partie aux débouchés de la Sierra-Morena, du côté de l'Estramadure ; il n'est resté à Séville que ce qu'il faut pour contenir ses cent mille habitants.

Pour remplir les intentions de S. M. l'Empereur, je ne puis m'avancer davantage en Estramadure, qu'en me portant sur Badajoz, et faisant aussitôt le siége de cette place. Cette entreprise est majeure ; mais, par sa nature, elle me paraît devoir réussir : au moins produirait-elle une heureuse diversion en faveur de l'armée impériale qui est en Portugal. Je suis donc résolu à m'y livrer, et je dirigerai moi-même l'expédition. Depuis quinze jours on s'occupe, avec une grande activité, à Séville, à former l'équipage de siége. Dans trois semaines il sera prêt, et je partirai aussitôt. J'emmènerai tout le cinquième corps, trois mille hommes de cavalerie, et tout ce que je pourrai retirer de devant Cadix. On emportera tous les vivres qui pourront être

chargés; peut-être qu'avant qu'ils soient consommés, il sera possible de se procurer quelque chose dans le pays. Je fais cette observation pour que V. A. soit instruite qu'il n'y a point de provinces en Espagne plus épuisées que l'Estramadure; les troupes espagnoles qui s'y trouvent, ne s'y maintiennent qu'en faisant des incursions partielles de quinze à vingt lieues, et en enlevant tout; nous n'avons pas la même facilité.

Je prendrai des dispositions pour que le service de l'Empereur ne soit pas dans le cas de souffrir pendant mon absence, et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à V. A. En attendant, je la supplie d'avoir la bonté d'instruire Sa Majesté que pour le moment il m'est impossible d'en faire davantage. Dans quelques jours, je retournerai devant Cadix. J'espère que tout sera prêt à l'époque que j'ai indiquée, et que je pourrai partir vers le vingt-cinq de ce mois.

Je ne doute pas que cette diversion ne soit favorable à l'armée de Portugal, soit que l'ennemi fasse un détachement sur moi, pour m'obliger à renoncer au siége, soit qu'il me laisse prendre Badajoz; mais le résultat serait bien plus certain, si l'armée du centre appuyait par quelques troupes mon mouvement, ou si je pouvais seulement disposer des deux régiments que je dois y envoyer (aucun détachement ni bataillon n'est encore arrivé de l'armée du centre). J'ai l'honneur d'écrire à S. M. Catholique pour lui en faire la proposition, et je la préviens que je suis obligé de garder la compagnie de canonniers qui devait joindre la division Dessolles. Il serait encore utile que le neu-

vième corps d'armée, qui doit être du côté d'Almeida, se rapprochât du Tage, et qu'il communiquât avec moi, lorsque je serai devant Badajoz.

Je ne pense pas être dans le cas de changer ce projet, qui remplira, j'espère, les vues de l'Empereur, à moins qu'il ne survienne des événements que je ne puis prévoir.

J'ai l'honneur de prier V. A. S. de vouloir bien agréer, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 51.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Paris, le 4 décembre 1810.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, M. le duc, vos différentes dépêches. S. M. a été mécontente que lorsqu'il s'agit de dispositions aussi importantes que celles qui tiennent à la sûreté de son armée en Portugal, vous ayez laissé le général la Romana se porter sur le Tage, sans le faire suivre l'épée dans les reins. Si l'armée du prince d'Essling était battue, M. le duc, vous devez sentir de quelle importance cela serait pour les armées de l'Empereur en Andalousie, et combien elles seraient compromises. Le mouvement même de la Romana prouve que ce qui se passe en Portugal est la chose la plus importante pour les affaires d'Espagne.

La position des Anglais est toujours à Torres-Vedras, et en arrière de Villafranca. Le prince d'Essling est en position vis-à-vis de la ligne des Anglais. Ces derniers ont environ trente mille hommes de leurs troupes, dix mille Espagnols et trente mille Portugais. Le prince d'Essling a environ cinquante mille hommes; mais, ayant jugé la position de l'ennemi trop forte, il n'a pas jugé à propos de l'attaquer, et s'est lui-même retranché. Le prince d'Essling a isolé Abrantès du Tage, et a commencé le siége de cette place, défendue par deux mille hommes de milices portugaises.

Le comte d'Erlon, M. le duc, était le 18 novembre à Guarda, avec un corps de vingt mille hommes, et il aura vraisemblablement battu tous les corps de milices portugaises qui interceptaient les communications de l'armée du prince d'Essling.

Le prince d'Essling, avec ses forces et dans sa position, ne craint aucune attaque de la part des Anglais. Il compte garder sa position, et il s'occupe d'organiser ses moyens de subsistances dans la vallée du Tage. Il a fait faire un pont sur le Zezere, couvert par de bonnes têtes de pont, et par des ouvrages avancés considérables. Cette rivière, par sa nature, est le véritable obstacle qui rend difficile une entreprise par Castelbranco; de sorte que si des circonstances imprévues obligeaient le prince d'Essling à évacuer sa position, il garderait toujours son pont sur le Zezere, ainsi que les ouvrages qui le défendent.

L'Empereur, M. le duc, me charge de vous faire connaître qu'il est indispensable qu'un corps de dix

mille hommes, tiré de l'armée d'Andalousie, et composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, se porte, soit sur Montalvao, soit sur les hauteurs de Villa-Velha, pour se mettre en communication avec le prince d'Essling et avec le général Drouet, et puisse concourir et servir à forcer les Anglais de se rembarquer. Toutes considérations, M. le duc, doivent disparaître devant le mouvement que je vous prescris. Il importe peu que le quatrième corps occupe beaucoup de terrain. S. M. pense que le siége de Cadix ne peut être disputé par les misérables troupes qui se trouvent enfermées dans cette place.

Par mes lettres des 30 septembre, 26 octobre, 14, 21 et 28 novembre, je vous ai réitéré la volonté de l'Empereur, et S. M. ne doute pas que déjà un corps, tiré de l'armée d'Andalousie, égal à la force de la Romana, ne soit en ce moment sur le Tage, en communication avec le prince d'Essling; car, je vous le répète, aucune opération en Andalousie ne peut avoir de résultat, si l'armée du prince d'Essling avait du désavantage, ce qui a été si bien senti par la Romana. S. M. vous ordonne donc, M. le duc, de faire marcher un corps sur le Tage, pour concourir à l'opération principale, qui est la destruction des Anglais.

Vous trouverez ci-joints plusieurs *Moniteurs*, qui vous feront connaître les nouvelles de Portugal du 12 novembre, parvenues par la voie de l'Angleterre.

Signé : ALEXANDRE.

N° 52.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Masséna, prince d'Essling.

Paris, le 4 décembre 1810.

Monsieur le prince d'Essling, le général Foy, que vous avez expédié, est arrivé à Paris le 22 novembre; il a fait connaître à Sa Majesté, et dans le plus grand détail, ce qui s'est passé et votre position.

Dès le 4 novembre, le général Gardanne était en avant d'Almeida, avec un corps de six mille hommes. Le comte d'Erlon, avec les divisions Claparède, Conroux, et la cavalerie du général Fournier, a dû se trouver à Guarda vers le 20 novembre.

L'Empereur, prince, a vu par les journaux anglais, que vous aviez établi des ponts sur le Tage, et que vous en avez un sur le Zezere, défendu sur les deux rives par de fortes têtes de pont. Sa Majesté pense que vous devez vous retrancher dans la position que vous occupez devant l'ennemi; qu'Abrantès se trouvant à huit cents toises du Tage, vous l'aurez isolé de son pont, et bloqué pour en faire le siége. L'Empereur vous recommande d'établir deux ponts sur le Zezere, de défendre ces ponts par des ouvrages considérables, comme ceux de Spitz devant Vienne. Votre ligne d'opérations et de communications devant être établie par la route de Guarda, partant du Zezere, passant par Cardigos,

suivant la crête des montagnes par Campinha et Belmonte, vous aurez toujours la route de Castelbranco et Salvateria, pour faire des vivres.

Je viens de donner de nouveau, au duc de Dalmatie, l'ordre, déjà réitéré plusieurs fois, d'envoyer le cinquième corps sur le Tage, entre Montalveo et Villaflor, pour faire sa jonction avec vous. L'Empereur croit qu'il serait nécessaire de s'emparer d'Alcantara, de fortifier et de consolider tous les ponts sur le Zezere et sur le Tage, d'assurer toutes vos communications en saisissant les points favorables que peuvent offrir les localités, pour fortifier de petites positions, des châteaux ou maisons, qui, occupés par peu de troupes, soient à l'abri des incursions des milices.

Vous sentirez, M. le prince d'Essling, l'avantage de régulariser ainsi la guerre, ce qui vous mettra à même de profiter de la réunion de tous les corps qui vont vous renforcer, pour marcher sur lord Wellington, et attaquer la gauche de sa position, soit pour l'obliger à se rembarquer, en marchant sur la rive gauche du Tage; ou enfin, si tous ces moyens ne réussissaient pas, vous serez en mesure de rester en position pendant les mois de décembre et de janvier, en vous occupant d'organiser vos vivres, et de bien établir vos communications avec Madrid et Almeida.

L'armée du centre, qui est à Madrid, ayant des détachements sur Plasencia, vos communications avec cette capitale ne sont pas difficiles.

Deux millions 500 mille francs, destinés à la solde

de votre armée, sont déjà à Valladolid; deux autres millions partent en ce moment de Bayonne; ainsi votre armée sera dans une bonne situation.

Votre position deviendra très-embarrassante pour les Anglais, qui, indépendamment d'une consommation énorme d'hommes et d'argent, se trouveront engagés dans une guerre de système, et ayant toujours une immensité de bâtiments à la mer pour leur rembarquement. Il faut donc, prince, travailler sans cesse à vous fortifier vis-à-vis de la position des ennemis, et pouvoir garder la vôtre avec moins de monde, ce qui rendra une partie de votre armée mobile, et vous mettra à même de faire des incursions dans le pays.

Vous trouverez ci-joints des *Moniteurs* qui donnent des nouvelles de Portugal, parvenues par la voie de l'Angleterre, datées du 12 novembre.

Signé : ALEXANDRE.

N° 53.

Rapport du prince Berthier, major général, à l'Empereur.

Paris, le 16 janvier 1811.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'en exécution de son décret impérial en date du 15 de ce mois, dont le ministre secrétaire d'État vient de m'adresser ampliation, je donne les ordres nécessaires pour la formation de l'armée du nord de l'Espagne.

J'adresse à M. le maréchal duc d'Istrie, avec l'ampliation du décret, l'instruction militaire dont j'ai eu l'honneur de soumettre le projet à Votre Majesté le 14, ainsi que l'état des troupes composant l'armée du nord de l'Espagne, dont le total est de cinquante-sept mille sept cent deux hommes présents sous les armes, et huit mille sept cent quatre-vingt-trois chevaux, non compris quatre mille huit cent vingt-sept hommes et douze cent quatre-vingts chevaux qui se trouvent dans la province de Salamanque, mais qui appartiennent à l'armée de Portugal ou au neuvième corps d'armée.

Je l'ai prévenu qu'il est maître de faire tel mouvement qu'il jugera convenable; de concentrer ses hôpitaux, ses magasins, enfin de faire toutes les dispositions qui lui paraîtront nécessaires pour le bien du service de V. M.; qu'il est autorisé à correspondre avec S. M. le Roi d'Espagne, avec le duc de Dalmatie et le général Suchet, avec le général Drouet et le prince d'Essling, pour s'instruire de ce qu'ils font. Je lui ai fait connaître qu'il commanderait le corps du général Drouet, dans le cas où ce corps rentrerait en Espagne, et enfin que, dans des circonstances imprévues, il doit appuyer l'armée de Portugal et lui porter du secours.

J'ai prévenu de la formation de l'armée du nord de l'Espagne tous les gouverneurs généraux dont les commandements en font partie, et je leur ai prescrit de correspondre, dès ce moment, avec M. le maréchal duc d'Istrie, de lui rendre compte et de prendre ses ordres.

J'en ai prévenu aussi S. M. le Roi d'Espagne et le général Belliard, chef d'état-major de l'armée du centre;

M. le maréchal prince d'Essling, et le général Drouet, commandant le neuvième corps d'armée; M. le duc de Dalmatie, et M. le général Suchet, commandant le troisième corps et gouverneur de l'Aragon : je leur ai recommandé de correspondre avec M. le maréchal duc d'Istrie toutes les fois que les circonstances exigeraient des dispositions concertées entre leur commandement et le sien, ou qu'ils auraient à lui faire parvenir des renseignements qui pourraient intéresser le service.

J'ai eu l'honneur d'adresser ce matin à Votre Majesté le projet des instructions à donner concernant l'administration; j'attendrai ses ordres pour les expédier.

Signé : ALEXANDRE.

N° 54.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au prince Berthier, major général.

Au camp devant Olivenza, le 22 janvier 1811.

Monseigneur,

Les estafettes ayant été retenues pendant plus de quinze jours à Manzanarez, je n'ai reçu que depuis deux jours, et au même instant, les lettres que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 novembre et les 4 et 10 décembre; les deux premières contenant l'ordre itératif de faire une diversion en faveur de l'armée de Portugal, et exprimant le mécontentement

de Sa Majesté l'Empereur sur mon apparente inactivité; la dernière paraissant détruire les dispositions précédentes, puisqu'il y est dit que, depuis le mouvement rétrograde de quelques marches que M. le maréchal prince d'Essling a fait, *l'essentiel est de redoubler d'activité pour battre les brigands et les détruire partout où ils pourront se montrer.*

A l'époque où Votre Altesse m'écrivait, elle ne pouvait avoir encore ma lettre du 1er décembre, où je lui rendais compte des préparatifs que je faisais pour opérer une grande diversion en faveur de l'armée de Portugal. Depuis, elle lui sera sûrement parvenue, ainsi que celle du 31 du même mois, que j'ai chargé M. le chef de bataillon Girard, officier d'état-major, d'avoir l'honneur de lui remettre. Dans celle-ci, j'ai annoncé mon départ de Séville et ma marche sur Badajoz.

.... (*Le rapport donne ici le détail des opérations qui ont précédé le siége d'Olivenza.*).......

....

Tel est le rapport des opérations qui ont eu lieu depuis mon départ de Séville. Votre Altesse y remarquera que j'avais prévenu les intentions de S. M. l'Empereur avant que j'aie pu les connaître; elle observera même que j'avais beaucoup pris sur moi, si elle veut se donner la peine de lire la lettre de M. le maréchal duc de Bellune, en date du 5 de ce mois, dont elle trouvera ci-joint copie. C'est au point, qu'en pareille circonstance, bien d'autres auraient pu se borner à faire des représentations, et demander de nouveaux ordres. Les observations que ma lettre du 31 décembre renferme sont

encore pleines de force, et je dois m'y référer. J'ajouterai cependant que, pour le moment, il m'est tout à fait impossible de pousser des troupes jusqu'au Tage sans les compromettre, et sans compromettre également le salut de l'armée du midi, qui, dès lors, ne pourrait plus tenir en Andalousie. Il y a sur cette frontière six places de guerre : Badajoz, Olivenza, Jurumenha, Elvas, Campo-Mayor et Alburquerque, qui ensemble renferment plus de vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie. Il m'est démontré que si je portais un corps de dix mille hommes sur le Tage, ainsi que c'était l'intention de S. M. l'Empereur avant que V. A. m'eût écrit sa lettre du 10 décembre, ce corps ne pourrait arriver à sa destination, et serait aussitôt enveloppé sans que je pusse aller à son secours. Il me paraît donc que, dans l'état actuel des choses, je remplirai mieux les intentions de S. M. l'Empereur, et je serai utile à l'armée de Portugal, en prenant Olivenza, Badajoz et Campo-Mayor, d'où probablement je pourrai communiquer avec M. le maréchal prince d'Essling ; ou, si les ennemis veulent m'en empêcher, ils seront obligés de faire un gros détachement qui donnera la supériorité au prince et lui laissera l'avantage des opérations. Jusque-là, il ne peut rien arriver de fâcheux à l'armée de Portugal, d'autant plus qu'elle est dans une bonne position où elle s'est approvisionnée, et qu'elle a retranchée. Elle tiendra certainement les ennemis en échec assez de temps pour laisser avancer les opérations dans cette partie, et me mettre à même de lui faciliter de nouveaux succès.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse d'avoir la bonté de mettre mon rapport et la copie ci-jointe de la lettre de M. le maréchal duc de Bellune sous les yeux de S. M. l'Empereur, et de vouloir bien en même temps lui rendre compte que tous les avis indirects que j'ai reçus du Portugal confirment que les choses y sont toujours dans le même état, qu'on évalue à vingt mille hommes les renforts que M. le maréchal prince d'Essling a reçus, et que depuis plusieurs mois il n'y a pas eu d'affaire.

J'ai l'honneur de renouveler à V. A. S. l'hommage de mon respect et de mon parfait dévouement.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 55.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au prince Berthier, major général.

Olivenza, le 25 janvier 1811.

Monseigneur,

Je viens de recevoir par un aide de camp de S. M. Catholique, la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire le 22 décembre dernier, laquelle contient l'ordre de S. M. l'Empereur d'envoyer le cinquième corps sur le Tage, pour poursuivre la Romana, et se mettre en communication avec M. le maréchal prince d'Essling. Votre Altesse me dit aussi que Sa Majesté trouve que je n'ai pas adopté de sys-

tème; elle me demande si on peut prendre Cadix; enfin, elle a la bonté de m'envoyer des *Moniteurs*.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse duplicata de mes lettres des 22 et 23 de ce mois, ainsi que copies des diverses pièces qui y étaient jointes, et la lettre que ce matin je lui ai écrite. Votre Altesse y trouvera le détail de mes opérations depuis le 1er janvier, époque de mon départ de Séville. J'espère qu'elle aura reçu mes dépêches des 1er et 31 décembre. Cette dernière lui a été portée par M. le chef de bataillon Girard, officier d'état-major. L'une et l'autre l'instruisaient de la détermination que j'avais prise, sur de simples avis indirects, pour faire une diversion en faveur de l'armée impériale de Portugal, et les dernières (celles des 31 décembre, 22 et 23 janvier) lui rendaient compte des motifs qui s'opposent irrésistiblement à ce que le cinquième corps se porte sur le Tage pour communiquer avec M. le maréchal prince d'Essling, avant que la place de Badajoz soit prise.

En effet, comment ce corps d'armée pourrait-il arriver à cette destination sans être aussitôt enveloppé, puisqu'il laisserait à sa gauche et sur ses derrières cinq places fortes qui renferment au moins vingt mille hommes de garnison, qui bien certainement ne manqueraient pas de se réunir, et d'agir avec avantage contre lui, tandis qu'il serait arrêté par le Tage, où il ne pourrait jeter aucun pont, et aurait de plus à combattre le corps anglais du général Hill qui est sous Abrantès?

Cette disposition est donc inexécutable. Elle perdrait

le cinquième corps, et ne serait d'aucune utilité à l'armée impériale de Portugal, en même temps qu'elle ruinerait les affaires de S. M. l'Empereur en Andalousie. Je supplie Votre Altesse de lire avec attention la lettre que M. le maréchal duc de Bellune m'a écrite le 5 janvier, dont je lui envoie copie.

Je viens de prendre Olivenza et quatre mille cinq hommes de troupes espagnoles, qui sont conduits en France comme prisonniers de guerre. Demain je ferai investir la place de Badajoz, et le siége commencera aussitôt. J'espère l'emporter, malgré dix mille hommes de garnison qui s'y trouvent (trente déserteurs qui en sont partis hier assurent que telle est la force de la garnison). Si je réussis, je prendrai ensuite Campo-Mayor, et après ou même pendant le siége de ces deux places, je ferai en Portugal des incursions qui pourront être utiles à l'armée commandée par M. le maréchal prince d'Essling. Je déclare sur mon honneur et par les devoirs que j'ai à remplir envers l'Empereur, que je ne crois pas qu'il soit possible de mieux faire, sans compromettre le sort des troupes impériales que j'ai laissées en Andalousie.

Le soixante-troisième régiment d'infanterie de ligne, la seule infanterie du premier corps que j'aie amenée, est parti avant-hier pour conduire les prisonniers jusqu'à Cordoue; ensuite, il se rendra à Séville pour renforcer ce point important qui, d'après la lettre de M. le maréchal duc de Bellune, et d'après les mouvements des ennemis vers l'embouchure de la Guadiana, me donne des inquiétudes sérieuses. J'ai déjà dit à Votre

Altesse que la division du général Gazan était encore détachée contre les corps de Ballesteros et de Copon, qui s'étaient réunis dans le comté de Niébla, et menaçaient Séville.

L'Empereur me fait la grâce de me demander si on prendra Cadix. Je réponds affirmativement; mais pour cela, il faut des moyens suffisants. Il y a à Cadix ou dans l'île de Léon vingt mille hommes de troupes, dont cinq mille Anglais ou Portugais, et dans le port une escadre de huit à dix vaisseaux de ligne, des frégates et cent canonnières. Pour arriver à l'île de Léon, il faut passer un bras de mer de trois cents toises dans sa largeur la plus étroite; et cet espace ne peut être franchi sans moyens d'embarquement. Il faut aussi de l'artillerie pour répondre à deux mille bouches à feu qui sont contre nous en batterie. Nous n'avions rien quand l'armée se présenta devant Cadix; à présent il y a deux cent quatre-vingts pièces de canon de gros calibre, ou mortiers en batterie, pour l'armement desquels il a fallu tout créer. Nous avons aussi construit une flottille. J'ai demandé une augmentation de mille canonniers et de six cents marins. J'ai aussi demandé avec instance que huit à neuf mille hommes de troupes appartenant à l'armée du midi, qui se trouvent dans l'arrondissement de l'armée du centre, me fussent envoyés; je n'ai pu rien obtenir. Que puis-je faire avec les troupes présentes sous les armes? Car Sa Majesté est trop juste pour comprendre sous mes ordres les neuf mille hommes qu'on retient aux environs de Madrid. L'étendue que j'occupe en ce moment est de plus de cent cinquante

lieues de France, et il est impossible de la diminuer sans tout compromettre sur la gauche. J'ai à me défendre des rassemblements de Murcie, qui, tous les mois, se présentent en force pour faire une incursion. Au centre, j'ai à contenir la garnison anglaise de Gibraltar, et à pousser les opérations contre Cadix où se trouvent vingt mille hommes de troupes. Je maintiens dans le devoir le tiers de l'Espagne, et j'ai cependant entrepris une grande diversion en faveur de l'armée de Portugal, à cinquante lieues de ma ligne d'opération.

Je supplie de nouveau S. M. l'Empereur d'envoyer un militaire digne de sa confiance pour examiner ce que j'ai fait, et même pour prendre ma place; je me soumets d'avance à son jugement, et j'applaudirai à ses succès. Quant à moi, il m'est impossible d'en faire davantage, et je n'ai plus qu'une mort glorieuse à ambitionner.

J'ajouterai, à l'égard de Cadix, l'observation que j'ai faite depuis très-longtemps à Votre Altesse Sérénissime, que si S. M. l'Empereur jugeait à propos d'envoyer une de ses escadres pour agir contre cette place, la ville ne tiendrait pas cinq jours, et que l'escadre ennemie qui est dans le port serait infailliblement prise ou bien compromise.

De tout ce que j'ai dit, et de mes précédents rapports, Votre Altesse tirera sûrement la conséquence que depuis que j'ai l'honneur de commander l'armée du midi en Espagne, j'ai eu pour objet d'avancer les opérations contre Cadix, de pacifier le pays, de pourvoir aux besoins des troupes, et d'étendre aussi loin qu'il m'a été

possible l'influence des armées impériales. Il est vrai, je ne comptais pas être dans le cas de faire la diversion à laquelle je me livre, d'autant plus que le pays que je parcours n'était pas dans l'étendue de mon commandement; cependant j'y suis venu en personne, avant d'avoir reçu aucun ordre, aussitôt que j'ai pu présumer qu'une autre armée de Sa Majesté pouvait avoir besoin de mon secours. Mais il n'était pas en mon pouvoir d'empêcher que la Romaña marchât avec six mille hommes sur Lisbonne : je crois l'avoir suffisamment démontré. Faisant son mouvement à couvert par six places de guerre, il était libre de l'opérer à volonté. Du reste, les opérations que j'exécute me paraissent les seules qui puissent favoriser celles de M. le maréchal prince d'Essling. Si j'avais de plus grands moyens, je les emploierais; et, en attendant que mes opérations soient plus avancées, je ne pense pas que la situation de l'armée impériale puisse empirer, attendu que la position retranchée de Santarem la rend inexpugnable, et qu'elle a la facilité de s'alimenter.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime d'agréer l'hommage de mon profond respect.

Signé : Maréchal DUC DE DALMATIE.

N° 56.

Rapport du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Torres-Novas, le 6 mars 1811.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Altesse, dans une dépêche du 20 janvier, j'employai les derniers jours de ce mois et les premiers de février à terminer les préparatifs nécessaires pour mon passage du Tage. Je faisais élever des ouvrages sur les deux rives du confluent du Zezere, pour me préparer une triple tête de pont à Punhète; et je portais à cent vingt, le nombre de bateaux et pontons, afin de pouvoir établir trois ponts, dont l'un sur le Zezere, et les deux autres sur le Tage au-dessus et au-dessous du confluent. Comme l'ennemi avait en quelque sorte barré le débouché du Zezere par les batteries formidables et les retranchements qu'il avait construits en face, je faisais faire cinquante haquets pour transporter une partie de mon équipage de pont au-dessus de Punhète, dans le seul endroit favorable à l'établissement d'un pont. On travaillait en même temps à un chemin à rampe douce au travers de la montagne, pour faciliter le passage des haquets. Mais ces dispositions n'ont pu être tellement cachées à l'ennemi qu'il n'en ait eu bientôt connaissance; et, dès lors, il a construit vis-à-vis du point choisi pour le nouvel établissement, d'autres ouvrages qu'il a liés à ceux qui se trouvaient déjà vis-à-vis du Zezere. Pen-

dant qu'il bordait d'épaulements la rive du Tage, il couronnait par des retranchements et des batteries les hauteurs peu éloignées dont nous devions nous emparer pour protéger le passage.

Il poussait avec une égale activité ses travaux sur le Rio-Mayor; il renforçait ses troupes sur la rive gauche du fleuve, et les concentrait en face de Punhète. Il établissait des postes très-rapprochés, et divers signaux de correspondance. Enfin, il travaillait sans relâche à améliorer les communications sur sa ligne. Toute la population qu'il a emmenée des provinces que nous occupons, lui donnait la faculté de pousser tous ces travaux à la fois, avec une grande célérité. Le passage du Tage devenait de jour en jour plus difficile; il était même jugé très-hasardeux par une partie des officiers généraux de l'armée. J'étais cependant au moment de l'entreprendre, soit au-dessus de Punhète, au moyen des haquets, soit à Santarem, en faisant descendre mon équipage de pont sur le Tage, pour opérer contre le corps de Hill, qui était réuni vis-à-vis de Punhète, soit enfin en me servant de l'un de ces points pour une diversion, et de l'autre pour le véritable établissement. Mais plusieurs reconnaissances faites sur les rives du Tage, et sur ce fleuve même, m'ont fait connaître l'extrême difficulté d'une grande opération sur Santarem; et les débordements fréquents en face de cette ville la rendaient très-dangereuse.

Monseigneur, les choses étaient dans cet état, lorsque le général Foy est arrivé le 5 février, et m'a apporté la dépêche de Votre Altesse, en date du 22 décembre.

D'après son contenu, et d'après ce que m'a dit le général Foy de la part de Sa Majesté, j'ai compté sur la prompte coopération du cinquième corps, que vous m'annonciez devoir se porter sur la rive gauche du Tage à Villaflor. Ne recevant aucun ordre direct pour le passage de ce fleuve, et n'apercevant rien qui pût me faire juger qu'il fût commandé par les intentions de Sa Majesté, j'ai jugé convenable de suspendre cette opération, afin de ne pas exposer inutilement l'armée à une attaque de vive force, et à toutes les chances du hasard, lorsque je pouvais espérer d'obtenir les mêmes avantages par l'arrivée du cinquième corps. Le général Foy ayant dépêché, le 27 janvier, de Ciudad-Rodrigo, un courrier à M. le maréchal duc de Dalmatie, pour lui annoncer que l'armée de Portugal était en mesure de passer le Tage, mais que la coopération de son armée, ordonnée par Sa Majesté, devenait absolument nécessaire, il semblait qu'un fort détachement devait être au moment d'arriver sur le fleuve. Ainsi, j'ai dû attendre que le cinquième corps se présentât à Villaflor, qu'il me donnât des renseignements exacts sur les ressources de l'Alentejo, et qu'il nous amenât quelques pièces de gros calibre, qui nous sont très-nécessaires, et que je n'ai pu conduire à travers les montagnes du Beira.

Ces espérances ont été vaines. Pendant que les rapports m'assuraient qu'il existait dans le haut Alentejo un corps français, ni mes reconnaissances fréquentes, ni les espions, ni les mouvements de l'ennemi, rien ne m'a fait connaître que ce corps se soit approché du Tage. On a entendu pendant quelque temps des salves

d'artillerie dans la direction de Badajoz; mais la cessation totale de ce bruit, depuis plus de 20 jours, me prouve que le siége a cessé ou que la place est prise depuis lors; que par conséquent je n'ai plus de coopération à attendre, et qu'en résultat, au lieu que l'armée de Portugal ait été secourue par celle du midi, elle a au contraire servi à protéger et couvrir les opérations sur la Guadiana.

J'ai employé le mois de février à perfectionner et compléter nos moyens de passage et nos travaux. Depuis cette époque comme auparavant, je n'ai cessé de tourmenter l'ennemi par des démonstrations, des reconnaissances fréquentes, des expéditions sur le Tage et dans ses îles, et des opérations contre les rassemblements de paysans qui se formaient vers Pombal, Espinhal, Castelbranco, Pedrogao, etc., dans lesquelles l'avantage nous est toujours resté, et qui procuraient quelques ressources en vivres et en bestiaux aux corps qui en étaient chargés. Nos courses étaient surtout dirigées vers Villaflor ou Montalvo, et plus haut sur le Tage, pour avoir des nouvelles du cinquième corps, et nos démonstrations étaient multipliées sur le fleuve, pour empêcher l'ennemi de faire des détachements sur Badajoz. Enfin, pendant que sur la ligne et sur le Tage nous avons tenu dans des mouvements ou des bivouacs continuels l'armée anglaise, nos troupes n'ont cessé de battre tout le pays situé entre Castelbranco, Ponte-Murcella, les faubourgs de Coïmbre sur la rive gauche du Mondégo, et la mer, par des détachements ou des maraudes organisées. C'est dans une de ces reconnais-

sances principales sur le Rio-Mayor que M. le duc d'Abrantès a reçu à la joue une balle, qui lui a fait une blessure peu profonde et dont il est parfaitement guéri. Dans cette petite campagne d'hiver, nos soldats, parfaitement aguerris, n'ont éprouvé d'autres pertes qu'une plus grande consommation d'effets, tandis que l'ennemi, peu accoutumé à tenir campagne, surtout dans cette saison, a ses hôpitaux remplis de malades.

Pendant que nous ne cessions de travailler à Punhète et sur les autres parties de la ligne, l'ennemi n'a pas perdu son temps : il s'est constamment occupé d'augmenter ses défenses. Il a réuni entre Punhète et Chamusca tout le corps de Hill et de Beresford ; et, profitant des ouvrages qu'il a élevés vis-à-vis de Santarem, il a pu faire passer sur la rive gauche du Tage une partie de la division Picton vers Alpiarça et Almeyrim. Toutes ces troupes peuvent se réunir sur le point menacé en peu d'heures, au moyen des signaux. Ainsi l'opération du passage, qui était déjà très-difficile par rapport aux rives escarpées du Tage, à la largeur de son lit, à la rapidité de son cours, à ses terribles débordements et à la lenteur des débarquements, est devenue très-hasardeuse, puisqu'il faudrait enlever avec des forces inférieures des retranchements bien garnis de troupes, ou établir le pont sous le feu de l'ennemi, pour attaquer ensuite ses lignes. Veuillez observer aussi, Monseigneur, qu'afin de ne pas compromettre l'armée pendant l'opération, elle doit être placée sur la rive gauche du Zezere. Si le passage du Tage ne réussit pas, en outre des pertes de troupes, de l'effet moral produit sur les soldats des

deux puissances, l'armée perd sa ligne d'opérations sur Coïmbre, elle est rejetée de suite sur l'Espagne, et n'ayant pour retraite qu'un pays stérile et affreux, des chemins à travers les rochers, les précipices et les torrents, elle doit perdre une partie de son artillerie; elle se trouve de plus hors d'état d'emporter les blessés, et réduite à les abandonner, ainsi que les traînards, ses malades, etc. Si l'opération réussit, l'armée aura perdu dans cette affaire une bonne partie de ses munitions qui sont déjà infiniment réduites; il lui en coûtera aussi beaucoup pour défendre ses têtes de pont; et à quoi se réduisent les avantages d'un tel succès, si on ne peut pas se tenir à cheval sur le Tage? A gagner quelques lieues de pays peu fertile et entièrement dévasté, dans lequel un petit corps de troupes ne trouverait pas des vivres pour quinze jours.

Votre Altesse n'aura pas oublié qu'en m'occupant du passage du Tage, j'avais toujours pensé que les embarras des subsistances rendraient très-difficile l'occupation des deux rives, même avec des têtes de pont. Car un établissement permanent ne peut avoir lieu à Santarem, à cause de l'étendue de la position et de l'abaissement de la rive gauche, qui est si souvent couverte d'eau sur une lieue de largeur; et, en face de Punhète, le pays où devaient s'établir les ponts, n'offre aucune ressource, même à une grande distance. Outre ces inconvénients, il s'en présentait de très-grands dans les dangers de la rupture des ponts par les débordements furieux qui ont eu lieu au printemps, ou par les machines que l'ennemi jetterait dans le Tage à

Abrantès, et dans les suites de l'isolement des têtes de pont, où les troupes pourraient être enlevées ou affamées. En effet, trop de faiblesse les exposerait aux tentatives de l'ennemi; et si les garnisons étaient trop considérables, l'armée, dont la force numérique est déjà moindre de moitié que celle qui lui est opposée, se trouverait coupée en deux et très-compromise sur les deux rives. De tels inconvénients s'augmenteraient beaucoup à mesure que le grand corps de l'armée, placé sur la rive gauche du Tage, se verrait forcé à s'étendre pour faire des vivres et à s'éloigner davantage de ses ponts. Bientôt viendrait le moment où on serait forcé de se jeter sur l'une ou l'autre rive; et, alors, on pourrait trouver les têtes de pont entourées par une contrevallation de l'ennemi, ou bien l'armée se verrait forcée à recevoir bataille avec un fleuve à dos, en voulant se porter sur la rive droite du Tage. La nécessité de se tenir en même temps à cheval sur le Zezere accroît encore ces difficultés; car, si on n'a pas un débouché sur la rive droite de cette rivière, il faudra en faire le passage devant l'ennemi pour marcher sur Coïmbre ou sur Santarem; et si on n'occupe pas de têtes sur la rive gauche, on ne peut ni entreprendre des opérations contre Abrantès, ni avoir des communications avec Almeida.

J'ai eu à décider, Monseigneur, une nouvelle question d'après ce que le général Foy m'a rapporté des intentions de Sa Majesté pour traîner la guerre en longueur, régulariser son système, tenir cependant l'ennemi toujours en échec. Est-il préférable que l'armée

se porte tout entière dans l'Alentejo ou entre Pombal et Coïmbre ?

J'ai pensé qu'en nous jetant dans l'Alentejo, et en mettant entre nous et l'ennemi un fleuve comme le Tage, sans pouvoir conserver notre équipage de pont, qu'il est impossible de transporter faute de chevaux, l'armée combinée ne serait plus en échec; qu'à l'abri de cette barrière et des retranchements de Sétubal et d'Almada, lord Wellington mettrait les Anglais dans des cantonnements pour les refaire, et enverrait en même temps quelques détachements portugais et des milices, afin de contenir le neuvième corps, d'empêcher ses progrès au delà de la frontière, de rassurer et de réorganiser les provinces du nord du Portugal. D'ailleurs la destruction de vivres opérée dernièrement par les Anglais, et l'état malsain de la partie basse de l'Alentejo forceraient bientôt notre armée à remonter vers Portalègre ou à se jeter sur la Guadiana, pays destinés probablement à être occupés un jour ou l'autre par le cinquième corps. L'armée, qui éprouve une multitude de besoins, s'éloignerait encore des ressources que le général Foy m'annonce avoir été accumulées à Ciudad-Rodrigo et à Almeida, et de ses véritables lignes d'opérations ou de communication; de nouveau, elle se trouverait pendant longtemps sans correspondance avec la France. Enfin, Monseigneur, les raisons pour lesquelles j'avais fait le projet de passer dans l'Alentejo n'existent plus, puisque l'armée du midi paraît devoir faire le siége des places.

J'ai cru reconnaître, au contraire, tous les avantages

et une conformité entière aux intentions de Sa Majesté dans le changement de positions que l'armée va opérer en pivotant sur Pombal pour se mettre en ligne entre la mer et le Zezere. Elle sera en face de l'ennemi, et n'aura plus ni ouvrages ni Tage à surmonter. Elle pourra sans cesse agir contre ses postes, contre ses détachements, contre les points faibles, si toutefois l'ennemi se rapproche de nous; ce qui n'est pas supposable, à cause de la dévastation du pays, de la difficulté des vivres et du système d'inertie qu'il a adopté. Si les Anglais restaient près de Lisbonne, je continuerais à agir par des détachements sur le Tage et sur le Zezere; et, au moyen du pont de Pedrogao ou de tout autre que j'établirais, on épuiserait la rive gauche de cette dernière rivière. Quand l'armée sera un peu organisée, qu'elle aura reçu quelques remplacements et quelques munitions, elle pourra, si Sa Majesté l'ordonne, faire encore quelque pointe en avant. Et si pendant la saison des gués sur le Tage, il entrait dans les intentions de Sa Majesté de pousser ces pointes au delà du fleuve, l'armée trouverait des ressources pour quelque temps dans l'Alentejo après les récoltes.

J'espère pouvoir faire vivre l'armée cinquante ou soixante jours sur le Mondégo, pour attendre l'organisation des secours en vivres que l'Espagne peut nous faire passer. En plaçant une division du neuvième corps à Trancoso et Guarda, une autre vers Pinhancos sur le Mondégo, et à Viseu, de doubles communications avec la France et l'Espagne seront solidement et

régulièrement établies ; ce corps d'armée gardera les débouchés de la tête de la vallée du Zezere, surveillera les partis ennemis qui pourraient menacer l'Elja, et trouvera de quoi vivre pendant quelque temps dans les vallons fertiles de la Cova de Beira. Enfin, si le cinquième corps occupe les frontières de l'Alentejo ou fait les siéges des places, l'ennemi se trouvera inquiété sur les deux rives du Tage, obligé de se diviser ou d'abandonner totalement une des rives ; alors, au moyen d'un corps séparé qu'il serait, dans tous les cas, bien nécessaire d'établir à Alcantara, l'armée du midi et celle du Portugal pourraient concerter leurs mouvements, et celle-ci se trouverait encore en mesure de couvrir et de protéger les opérations de la première.

Monseigneur, je résume les observations que je viens d'avoir l'honneur de présenter à Votre Altesse. Le passage du Tage étant une opération très-hasardeuse dans ce moment ; la coopération du cinquième corps n'ayant pas eu lieu depuis trois mois qu'elle m'est annoncée ; l'occupation des deux rives étant impossible, et la position de l'armée moins offensive au delà du Tage que sur sa rive droite ; la situation de l'Alentejo se trouvant changée par la dévastation des Anglais, et par les opérations de l'armée du midi ; je crois maintenant qu'il est plus conforme à ce que le général Foy m'a rapporté des intentions et de la politique de Sa Majesté, et aux intérêts de l'armée, de marcher sur Pombal, d'y prendre position, et de maintenir les troupes le plus longtemps possible sur les rives du Mondégo. C'est le parti que je vais prendre, car il est

impossible d'attendre plus longtemps dans nos positions. L'armée a tenu autant qu'il était physiquement possible de tenir; elle a vécu pendant près de six mois, à force d'industrie, de soins et de privations, dans un pays où l'on ne croyait pas qu'elle pût vivre quinze jours, et sur lequel l'ennemi avait organisé la dévastation que la rapidité de nos marches n'a pas permis de porter à son comble. Maintenant le pays où nous sommes, et celui qui l'entoure à cinq ou six marches, sont totalement épuisés. Le peu d'habitants qui reste, est réduit à vivre de racines, de glands et d'herbages. Les corvées ne trouvent plus à de grandes distances le maïs qui fait depuis longtemps la nourriture de l'officier comme du soldat. La viande est épuisée, la paille entièrement consommée, et les chevaux sont au vert depuis plus d'un mois, dans cette saison où l'herbe est extrêmement courte; aussi en perd-on tous les jours un certain nombre dans l'artillerie et la cavalerie. L'habillement est en mauvais état, et il est devenu si difficile de réparer ou remplacer les souliers, que beaucoup de soldats ont des chaussures faites avec des peaux fraîches. Les cartouches et la réserve de biscuits se détériorent journellement par le mauvais temps. Les munitions sont en petite quantité. Les voitures d'artillerie ont souffert des réductions considérables par les consommations journalières. Il a fallu les augmenter encore à cause des pertes de chevaux. Les transports, qui étaient déjà en petite quantité, ont dû être encore excessivement réduits par les diverses consommations, et par les secours qu'ils ont prêtés à l'artillerie. Enfin,

tout s'use en raison du service, des corvées et de la fatigue continuelle, et tout est bien difficile à réparer ou à remplacer. Je ne dois pas laisser ignorer à Sa Majesté que dans cet état de réduction et d'appauvrissement des armes et moyens accessoires de l'armée, j'ai cru devoir éviter tout ce qui pourrait tendre à compromettre la conservation d'aussi bonnes troupes.

Je dois de grands éloges à toute l'armée, pour sa persévérance et pour l'extrême dévouement qu'elle a montré. Les pluies qui sont tombées pendant les derniers mois ont augmenté ses souffrances, et je n'aurais pas exigé d'elle autant de sacrifices, si je n'avais pressenti, en quelque sorte, les intentions de Sa Majesté, et jugé que cette campagne n'ayant pu être terminée par un coup d'éclat, devait être une lutte de ténacité contre l'armée anglaise et contre le Portugal entier, surtout dans la crise politique où se trouvait l'Angleterre. Mon équipage de pont et les travaux de Punhète n'ont pas peu favorisé mes dispositions. Ils m'ont valu un nouveau corps d'armée, en tenant devant eux un détachement considérable de l'ennemi, et m'ont mis à même de couvrir de mes troupes une partie du Beira et de l'Estramadure, et d'en retirer les subsistances que nous avons consommées sur le Tage. J'ai tenu par là le corps du général Hill et du maréchal Beresford sur une défensive perpétuelle, en les obligeant à de continuels mouvements par les moindres démonstrations; et ces démonstrations ont puissamment secondé les opérations de l'armée de M. le maréchal duc de Dal-

matie, puisqu'elles ont retenu constamment l'ennemi sur le Tage.

Le 6 mars, l'armée exécutera son mouvement pour changer de positions. Les équipages, bagages et réserves d'artillerie seront dirigés d'avance sur les points où doivent se rendre les corps d'armée. Les deuxième et huitième corps prendront position le lendemain sur les hauteurs de Golgaô et Torres-Novas. L'artillerie faisant des dispositions démonstratives de passage à Punhète, et des préparatifs pour jeter comme pour détruire le pont, l'ennemi restera pendant deux jours dans l'incertitude sur le véritable objet du mouvement jusqu'à la destruction de l'équipage de pont. Leyria est le pivot de la conversion et le centre de résistance. J'y réunirai, sous le commandement de M. le maréchal duc d'Elchingen, la première division du neuvième corps, deux divisions du sixième, et la cavalerie de l'armée. Le troisième jour, avant que l'ennemi ait pu démêler mes intentions, l'armée se trouvera en ligne de Leyria à Thomar, et se mettra en marche : le deuxième corps, de Thomar vers Espinhal; la troisième division du sixième corps, de Chaô de Maçans sur Aneiaô; le huitième corps, du même village sur Pombal et Redinha; les sixième et neuvième corps formeront l'arrière-garde, de Leyria sur Pombal. L'armée s'arrêtera dans ses nouvelles positions, s'occupera du passage du Mondégo, et le neuvième corps marchera sur Celorico. D'après ces dispositions, l'ennemi ne peut rien entreprendre contre les diverses colonnes de l'ar-

mée, et il reste dans l'indécision jusqu'au moment où le changement de position est terminé. Ci-joint un croquis et copie des instructions pour ce mouvement.

J'attendrai dans ces nouvelles positions les ordres de Sa Majesté, pour savoir si je dois me borner à inquiéter l'ennemi, en faisant vivre l'armée le plus longtemps possible entre le Mondégo et le Douro, ou si je dois porter la guerre au delà de ce dernier fleuve, opération assez difficile par la nature de ces pays montagneux. Il serait peut-être préférable, lorsque le pays entre le Douro et le Mondégo sera épuisé, de revenir sur le Tage, vers le Beira bas et le haut Alentejo, en occupant Alcantara, de profiter de son pont de pierre et de quelques autres qu'on pourrait établir plus bas avec des bateaux, pour se tenir à cheval sur le fleuve, maîtriser son cours, menacer l'ennemi sur ses deux rives, parcourir et manger celle de ces deux provinces qui serait moins gardée. Alors, au moyen de quelques vivres qu'on tirerait de l'Espagne, on pourrait régulariser cette guerre, et réorganiser l'armée, dont l'esprit a un peu souffert dans les maraudes et les corvées auxquelles elle a été réduite pour pouvoir subsister.

Monseigneur, je dois encore observer à Votre Altesse que pendant mon séjour sur les bords du Tage, je n'ai pu entreprendre rien de sérieux contre Abrantès, et que j'ai dû me borner à bloquer cette place ou plutôt à resserrer ses postes, et à empêcher ses communications avec les pays de la rive droite du Tage.

Sa garnison a toujours été de cinq régiments, dont deux de ligne et trois de milices. Son armement était considérable, et on le portait à cent pièces. Mais quel qu'en soit le nombre, je n'avais ni canons ni munitions pour diriger la moindre attaque contre cette place, car je n'ai pu conduire avec moi que du huit, à travers les montagnes du Beira. J'attendais, pour attaquer Abrantès, d'être maître des deux rives du Tage, pour pouvoir bloquer régulièrement cette place, et d'avoir reçu par l'Alentejo quelques pièces capables d'ouvrir ses murailles. Il est bon d'observer d'ailleurs qu'Abrantès est loin d'être un poste aussi important qu'on le dit, à cause de la distance où il se trouve du Tage, de son éloignement du Zezere, et des deux routes de Castelbranco et Guarda. Le pont de bateaux a été replié sur la rive gauche depuis notre arrivée.

Je vois s'approcher avec beaucoup de satisfaction, Monseigneur, le moment où il me sera permis de reprendre avec Votre Altesse une correspondance réglée. L'éloignement dans lequel je me suis trouvé, les difficultés du pays qui était derrière moi, l'insurrection des paysans organisés au loin, l'inconvénient d'affaiblir par des détachements trop fréquents une armée déjà faible en raison de celle qui lui est opposée, des opérations qu'elle devait entreprendre, et des corvées qu'elle envoyait journellement pour les vivres : telles sont les raisons qui m'avaient porté à préférer la voie des émissaires secrets, pour donner des nouvelles de la position de l'armée; mais il paraît que sur un grand nombre

que j'ai expédiés, il en est arrivé bien peu à Almeida et Ciudad-Rodrigo.

Monseigneur, je ne finirai pas sans prier Votre Altesse d'observer que l'armée du Portugal manque de chevaux d'artillerie, de transports, d'habillements et de chaussures, et qu'elle a besoin d'être recrutée; enfin qu'il serait utile qu'elle fût placée pendant quelque temps dans un pays où l'on pût réunir les divisions pour y rétablir l'ordre et la discipline que les circonstances ont dû nécessairement affaiblir. M. le général Foy entrera avec Votre Altesse dans beaucoup de détails que je ne peux écrire. Ma tâche a été et est difficile. Mon dévouement absolu au service de Sa Majesté m'a fait surmonter bien des obstacles.

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joints différents états qui indiqueront à Votre Altesse la situation de l'armée du Portugal.

J'attendrai avec impatience des instructions que je prie Votre Altesse de m'adresser bientôt, puisque, comme je l'ai dit, nous ne pourrons vivre que cinquante jours dans nos nouvelles positions, à partir du jour où le mouvement commencera à se faire, et puisqu'il importe qu'avant l'expiration de ce terme, je connaisse les ordres de Sa Majesté, afin que je puisse m'occuper en temps utile des moyens d'exécution qui exigent des dispositions préparatoires.

Je suis avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

P. S. Le général Foy devait me quitter le 7. Je l'ai

retenu jusqu'au 8. — Il a été témoin de la partie la plus difficile du mouvement. Tout s'est passé pour le mieux, ainsi qu'il en rendra compte à Votre Altesse.

Chao-Maçans, le 8 mars 1811.

Signé : MASSÉNA.

N° 57.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Masséna, prince d'Essling.

Paris, le 29 mars 1811.

Mon cher prince d'Essling, je vous écris particulièrement : l'Empereur aurait désiré que la campagne de Portugal eût mieux tourné. Vous avez mis trop d'audace à attaquer la position de Busaco, qui était défendue par de bonnes troupes. Si vous aviez réussi, il est à croire que les Anglais eussent été culbutés dans leurs lignes, sans avoir le temps de s'y défendre; mais la force de la position de l'ennemi vous ayant fait perdre la bataille, l'Empereur, dans une pareille position, se serait arrêté à Coïmbre, s'y serait fortifié, y aurait fait des magasins, aurait remonté le moral des troupes, qui diminue toujours après un non-succès.

Votre tâche était difficile. Elle le sera encore; mais aussi il y a plus de gloire pour vous. C'est dans votre situation actuelle qu'il est très-important de déployer une grande énergie. Des affaires continuelles avec les

Anglais les affaiblissent, les tiennent en alarme, et surtout les empêchent de faire des détachements dans l'Andalousie. Nous pensons que Badajoz est pris. L'intention bien formelle de l'Empereur est, au mois de septembre, après la récolte, de combiner un mouvement avec l'armée du midi, un corps de l'armée du centre et votre armée, pour culbuter les Anglais; et c'est jusqu'à cette époque que vous devez agir de manière à ce qu'aucun corps ennemi ne puisse tenir la campagne, soit pour se porter en Andalousie, soit pour s'éloigner de plus d'une marche ou deux de Lisbonne. Nous sommes parfaitement instruits par les Anglais, et beaucoup mieux que vous ne l'êtes. L'Empereur lit les journaux de Londres, et chaque jour un grand nombre de lettres de l'opposition, dont quelques-unes accusent lord Wellington et parlent en détail de vos opérations. L'Angleterre tremble pour son armée d'Espagne, et lord Wellington a toujours été en grande crainte de vos opérations. La gloire de la France, la vôtre, mon cher prince, sont dans vos mains. Si l'issue d'une grande bataille donnée sagement nous était contraire, ce qui ne paraît pas probable, en faisant de bonnes reconnaissances et en attaquant dans les règles, le résultat d'un grand nombre d'hommes tués à l'ennemi serait énorme pour l'Angleterre, et équivaudrait pour elle à une défaite. Car, certes, après une grande bataille dont le succès ne serait pas tout entier à notre avantage, les Anglais auraient un tiers de leur monde tué ou blessé. Je vous dis cela, mon cher prince, pour vous faire sentir combien les Anglais tiennent à la conservation de

leur armée. Je vous écrirai tous les jours. Quand je vous envoie quelques-uns de mes aides de camp, gardez-les un mois près de vous; faites-leur faire la guerre. C'est me rendre service que de les tenir en haleine et de les garder à votre école.

Dans quelques jours, il vous sera envoyé un million en petites traites, pour donner aux officiers la facilité de faire passer de l'argent en France.

Signé : ALEXANDRE.

N° 58.

Rapport du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Maceira, le 19 mars 1811.

Monseigneur,

Dans les dépêches dont était porteur le général Foy, j'ai eu l'honneur de rendre compte dernièrement à Votre Altesse du changement de position auquel je me trouvais forcé par l'épuisement du pays que j'occupais, par le manque total des vivres et des fourrages, et par les réductions considérables que l'armée avait souffertes dans ses moyens et armements accessoires. J'avais fait pour ce mouvement des dispositions telles qu'il s'est exécuté fort tranquillement pendant les premières journées en présence de l'ennemi, que j'ai tenu dans une entière incertitude sur le but de mes opérations. L'armée s'est trouvée réunie à Pombal, Anciao

et Espinhal; mais l'ennemi, qui avait un trajet bien moins considérable à parcourir pour se porter sur notre ligne d'opérations, à cause du détour auquel nous obligeait la chaîne des montagnes d'Ourem, a pu nous présenter des forces supérieures, le 10 mars, devant Pombal, où se trouvait le sixième corps formant notre arrière-garde. Il a attaqué les troupes légères placées en avant, les a repoussées et a pénétré dans le milieu de la ville. La première brigade de la première division chassa bientôt les Anglais à la baïonnette et en tua un grand nombre dans les rues ou dans les maisons; ils furent poussés dans un grand désordre, et laissèrent la ville pleine de morts ou de blessés, qui ont été brûlés par l'incendie qui s'est manifesté peu après. L'arrière-garde est restée devant Pombal, et l'armée se trouvait sur Redinha. Déjà, pendant cette journée, la majeure partie de l'armée combinée était devant nous, et lord Wellington s'y trouvait en personne. Le deuxième corps et la division Loison n'avaient à leur suite que quelques régiments ennemis.

Le 11 mars, l'arrière-garde a pris position sur les hauteurs en avant de Redinha. L'ennemi a déployé dans l'après-midi vingt-cinq mille Anglais sous le feu de notre artillerie, qui n'a cessé de tirer sur leurs masses avec le plus grand avantage, sans être contre-battue, lord Wellington n'ayant montré de l'artillerie qu'après avoir terminé son déploiement. Alors, il a fait marcher une forte colonne vers la gauche par la vallée de Redinha. Aussitôt que la tête de cette infanterie s'est mise à tirailler, elle a été chargée et culbutée à

la baïonnette ; l'officier anglais qui la commandait a été tué. Le colonel Laferrière a été blessé en chargeant à la tête du troisième régiment de hussards. Lord Wellington continuait à faire filer des troupes sur la montagne à gauche de la ville; l'arrière-garde, qui avait contenu l'ennemi au delà de toute espérance et lui avait fait éprouver une perte considérable, s'est retirée, dans le plus grand ordre et sans être poursuivie, sur le revers de la vallée où elle a pris position. L'armée s'est trouvée en partie échelonnée entre Redinha et Condeixa; le reste était en position en avant de ce dernier village : le deuxième corps occupait Espinhal et Corvo. La colonne du général Cole, qui avait suivi jusqu'à ce moment le général Regnier, était venue rejoindre lord Wellington : celui-ci avait dans cette journée cinq divisions anglaises avec lui et les troupes portugaises montant ensemble à cinquante ou soixante mille hommes, sans compter les milices qui se trouvaient sur la rive droite du Mondégo et les paysans armés. D'après les rapports, le général Hill se portait avec sa division et un gros détachement de Portugais à travers les montagnes du haut Zezere, se dirigeant sur la rive gauche du Mondégo. Dès ce moment, j'ai abandonné l'espoir de garder cette rive sans risquer une bataille, et j'ai tourné toutes mes attentions sur la rive droite de ce fleuve et sur l'Alva. D'ailleurs l'ennemi a exécuté dans ce malheureux pays son système de dévastation avec une telle rigueur qu'on n'y trouvait plus un grain de maïs.

J'avais envoyé le général Montbrun avec une partie

32.

de sa cavalerie et le colonel du génie Valazé, pour reconnaître l'état du Mondégo et les dispositions de l'ennemi devant Coïmbre. Ils me firent le rapport que ce fleuve était prodigieusement enflé par la pluie qui ne cessait de tomber depuis notre départ; que le pont de Coïmbre avait deux arches ruinées et quelques-unes minées; enfin, que la rive droite était garnie par les troupes de Trant et de Silveyra, et défendue par du canon. Il fallait plusieurs jours pour raccommoder le pont du Mondégo, et une attaque de vive force pour emporter Coïmbre; les bateaux me manquaient pour effectuer un passage, parce que je ne pouvais amener aucun équipage de pontons, et que l'ennemi avait détruit tous les bateaux qui se trouvaient sur le Mondégo. A ces difficultés se joignaient le voisinage de l'armée combinée et la certitude d'être attaqué pendant qu'une partie de nos troupes serait employée à ce passage. J'ai dû alors renoncer à une opération devenue si difficile, et pendant quelques moments j'ai voulu arrêter l'ennemi par une bataille dans les belles positions de Condeixa. Mais mon entier dévouement pour Sa Majesté et la considération des intérêts de l'armée m'ont détourné de ce projet, et m'ont déterminé à bien peser les raisons majeures que devaient m'y faire renoncer. Voici, Monseigneur, les raisons qui me paraissent propres à convaincre entièrement Votre Altesse : la force de l'armée qui se trouve réduite à près de la moitié de celle qui m'est opposée; le départ de la division Conroux du neuvième corps; l'épuisement de l'armée par

de longues privations et la réduction de ses vivres; la quantité considérable de malades, d'équipages, bagages, dont une partie est traînée par des bœufs; le peu de munitions qui nous restent; l'état de l'artillerie dont les attelages sont excessivement réduits et dans le plus mauvais état; enfin, le désir que les chefs ont manifesté depuis longtemps de quitter le Portugal et de rentrer en France, et qui ne contribue pas peu au défaut d'harmonie qui devrait régner à l'armée. A ces considérations se réunissaient encore l'éloignement de nos moyens, que nous ne pouvions trouver que dans nos places, tandis que l'ennemi avait ses derrières assurés par Peniche et par les lignes, et les dangers de perdre l'artillerie, les équipages, les traînards, les blessés, etc., si l'armée était repoussée; car nous sommes au milieu de toute une population armée contre nous et exaspérée par les pertes que lui ont fait éprouver la disette dans laquelle nous nous trouvons, et la nature de cette guerre. Ces puissantes raisons, dont j'avais eu l'honneur de présenter une partie à Votre Altesse dans ma dépêche précédente, m'ont déterminé alors et depuis à éviter soigneusement toute affaire générale, qui d'ailleurs ne pourrait avoir aucune suite avantageuse pour nous, puisque nous nous trouvons forcés d'abandonner un pays entièrement dévasté, et où il est impossible de vivre. Je me suis décidé à ne combattre qu'autant qu'il le fallait pour l'honneur et pour la sûreté de l'armée, en disputant le terrain pas à pas à l'ennemi. Ainsi, j'ai dû renoncer au passage du Mon-

dégo, et j'ai dû me déterminer à rapprocher peu à peu l'armée de la frontière, où elle doit se ravitailler de tout ce qui lui manque.

Lord Wellington manœuvrant le 12 sur la gauche de Condeixa vers Fonte-Cuberta où était la division Loison, j'ai renforcé ce poste, qui couvrait tous nos mouvements, avec la division Clausel, et je m'y suis porté. Pendant ce temps, l'ennemi ayant montré quelques troupes sur les flancs de l'arrière-garde, M. le maréchal duc d'Elchingen, qui la commandait, abandonna la position de Condeixa plutôt que je ne le croyais, et se porta au delà de la division Loison. Le poste de Fonte-Cuberta était découvert, et l'artillerie qui s'y trouvait compromise; j'ai gagné avec elle la grande route par une marche de flanc à portée de canon de la ligne ennemie et par un beau clair de lune. Les deux armées n'ont exécuté que de grandes manœuvres dans cette journée, il n'y a pas eu un coup de fusil de tiré.

L'armée était réunie en avant de Miranda de Corvo, et l'arrière-garde se trouvait à Lamas : elle a été attaquée dans l'après-midi par l'armée anglaise, qui continuait ses mêmes manœuvres sur les flancs. Après avoir défendu vivement sa position par de grands feux d'artillerie et de mousqueterie, l'arrière-garde est venue se placer en avant de Miranda de Corvo, et l'armée, par une marche de nuit, s'est portée sur Foz d'Arunce où elle a pris position sur les hauteurs de la rive droite de la Ceira. Le deuxième corps, qui se trouvait la veille à Corvo, tenait la tête de la colonne, et s'est établi à la gauche de la nouvelle position; le huitième à la

droite; le sixième et l'arrière-garde devaient occuper le centre. Pendant ce temps, nos équipages et nos malades ne cessaient de filer, et rien absolument n'est resté en arrière. Cependant une partie de ces équipages et même quelques voitures d'artillerie étaient traînées par des bœufs, et les malades ou blessés portés sur des ânes. Dans l'attaque de Lamas, mon aide de camp, le chef d'escadron Marcelin Marbot, a été blessé de plusieurs coups de sabre.

La position sur la rive droite de la Ceira était forte et respectable; mais une partie du sixième corps était restée sur la rive gauche. Le 15 de ce mois au soir, elle a été attaquée vivement par plusieurs colonnes d'infanterie anglaise, tandis que d'autres colonnes manœuvraient selon leur coutume sur nos flancs. Le village de Foz d'Arunce a été pris et repris. L'infanterie de l'armée combinée a encore beaucoup souffert du feu de toute l'artillerie de la rive droite qui la dominait et la foudroyait, tandis que cinq pièces que l'ennemi a montrées, étaient tenues hors de portée par la domination de nos batteries. Le colonel Lamour a été tué à la tête du trente-neuvième régiment, ce qui a occasionné quelque confusion dans nos troupes; mais elles ont été réunies par une vigoureuse charge du soixante-neuvième régiment, et par quelques compagnies de voltigeurs qui s'étaient lancées sur l'extrême droite. Les Anglais qui attaquaient le village ont été mis dans le plus grand désordre, et ce désordre s'est communiqué sur toute la ligne ennemie. Dans ce combat très-opiniâtre, où nos troupes ont lutté contre un

ennemi supérieur et contre les défauts de leur position sur la rive gauche, notre perte ne s'élève pas à deux cents hommes; celle de l'ennemi, qui a eu un officier général de tué, est infiniment plus forte. On a remarqué le même avantage dans tous les combats où les Anglais ont presque toujours reçu un feu supérieur et où ils ont été vivement attaqués à la baïonnette.

Cependant le pont de Murcella, où se trouvait la seule communication de l'armée, était détruit, et il fallait plusieurs jours de travaux pour le raccommoder; le neuvième corps, qui avait quitté l'armée à Pombal, le 16, faisait rétablir ce pont. Je l'ai fait terminer, et il l'a été totalement dans la journée du 19. Pour contenir l'ennemi, les deuxième et huitième corps avaient été mis en position sur les hauteurs de la rive gauche de l'Alva, tandis que le sixième corps était échelonné entre cette position et la Ceira dont le pont avait été complétement ruiné; la division Marchand formait la tête vers l'ennemi, sur la belle position de la Ceira, et conservait au milieu des bois la ligne des feux de l'armée. L'ennemi est resté toute la journée en position, et n'a pas fait vers le soir son attaque ordinaire. Les bagages et l'artillerie, dont une partie avait filé à travers les gués de l'Alva, sont passés en totalité au delà de cette rivière, et, le 17, l'armée se trouva réunie dans les positions de la rive droite de l'Alva, avec une avant-garde sur les hauteurs de la rive gauche. L'ennemi a dégarni sa ligne au milieu de la nuit, et a fait un mouvement sur un de nos flancs; mes reconnaissances n'ont pu m'indiquer encore le point sur lequel il s'est porté :

elles ne peuvent s'étendre un peu loin qu'en très-grande force, parce que tous les habitants sans exception sont sous les armes, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire déjà à Votre Altesse. Je pense que l'ennemi a fait un détachement sur la rive droite du Mondégo, afin de nous en disputer le passage, attendu que les eaux de cette rivière sont écoulées en partie par le retour du beau temps, et que d'ailleurs, dans ces pays élevés, elle a beaucoup moins d'eau que vers Coïmbre.

Je crois que, dans l'état actuel des choses, et d'après les mouvements que l'ennemi peut faire sur mes flancs, par le Mondégo ou par les montagnes de Guarda, où s'est dirigé le corps du général Hill, il est nécessaire pour les intérêts de Sa Majesté de rapprocher encore l'armée de notre base d'opération sur nos places, afin de la remettre un peu de ses fatigues et de ses longues privations, de la réorganiser et de pourvoir au remplacement de tant d'objets qui lui manquent totalement. Il me paraît d'ailleurs impossible de faire vivre nos troupes dans des pays resserrés et montagneux qui ont été épuisés par les deux armées, et dernièrement ravagés avec la plus grande barbarie par les Anglais, qui punissaient tous ceux qui conservaient quelques grains, et n'abandonnaient pas leurs foyers à notre approche. Nous trouvons tout détruit : usines, moulins, maisons, et beaucoup de villages brûlés. Ci-joint une des dernières proclamations de l'ennemi à ce sujet. Je marcherai le plus lentement possible ; je disputerai encore à l'ennemi le terrain pas à pas, en évitant cependant, autant que possible, ces combats

qui nous coûtent des braves, mais dans lesquels la perte est toujours du côté de l'ennemi par le nombre réel, et surtout par le rapport des forces des deux puissances. Aussitôt que j'aurai trouvé une position convenable à portée de ces places, je l'occuperai et j'y attendrai, s'il le faut, l'armée combinée; j'y attendrai également les ordres que j'ai eu l'honneur de vous demander par ma dépêche du 6 de ce mois.

Notre mouvement de retraite s'est fait avec le plus grand ordre; nous n'avons pas laissé en arrière un malade, un blessé, ni la moindre voiture d'artillerie ou de bagages; l'ennemi a été repoussé toutes les fois qu'il a attaqué, et toujours avec perte. Enfin, depuis que l'armée a été réunie à Pombal, elle n'a fait que deux lieues par jour, et n'a jamais été poussée par les Anglais.

Je m'estimerai très-heureux, Monseigneur, qu'après avoir mis en usage tout le dévouement dont je suis capable, je puisse apprendre que Sa Majesté est bien persuadée qu'aucun genre d'efforts n'est ménagé de ma part pour répondre à la confiance dont elle a daigné m'honorer. J'ai déjà rendu compte à Votre Altesse que MM. les officiers généraux montraient le plus grand zèle pour le bien du service. Comme j'ai lieu de remarquer plus particulièrement celui du général de division Fririon, que ses fonctions de chef d'état-major tiennent en rapport continuel avec moi, je lui dois la justice de vous témoigner aussi, Monseigneur, que, par son habileté, ses talents et son activité, il a acquis de nouveaux droits aux bontés de Sa Majesté dans le cours de cette campagne.

J'aurai l'honneur de vous présenter bientôt un rapport plus détaillé des opérations et de l'état de l'armée. Je n'avais pas pu trouver encore un moment pour présenter à Votre Altesse ce rapport sommaire.

Je suis avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

N° 59.

Lettre du maréchal Ney, duc d'Elchingen, au maréchal Masséna, prince d'Essling.

Cortizo, le 22 mars 1811, à quatre heures après midi.

Prince,

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date de ce jour, par laquelle elle me fait part du plan qu'elle a arrêté de diriger l'armée de Portugal sur Coria et Plasencia. Quoique ce matin je ne connusse qu'indirectement ses intentions à cet égard, je suis entré en matière contre cette manœuvre dans la lettre que je lui ai adressée il y a quelques heures : actuellement qu'elles me sont connues d'une manière positive, je proteste formellement contre, et je déclare à Votre Excellence qu'à moins que l'Empereur lui ait fait parvenir de nouvelles instructions relatives à un mouvement à opérer vers le Tage, ce que je ne puis croire dans les circonstances actuelles, le sixième corps n'exécutera point

celui dont elle me parle dans sa lettre de ce jour. L'armée a besoin de se reposer en arrière des places d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, de faire arriver ses effets d'habillement et de chaussure, dont elle manque absolument, et qui se trouvent entassés dans les magasins de Valladolid. Il faut que Votre Excellence se désabuse si elle pense trouver des vivres en abondance à Coria et à Plasencia. J'ai parcouru ce pays, et rien n'approche de sa stérilité ni du mauvais état de ses communications. Votre Excellence ne conduira jamais une pièce de canon jusque-là, avec les attelages que nous venons de ramener de Portugal. D'ailleurs cette manœuvre, si singulière dans ce moment, découvrirait entièrement la vieille Castille, et pourrait, ainsi que je l'ai dit ce matin à Votre Excellence, compromettre toutes nos opérations en Espagne. Je sais qu'en m'opposant aussi formellement à vos intentions, je me charge d'une grande responsabilité; mais dussé-je être destitué ou y perdre ma tête, je ne suivrai pas le mouvement dont Votre Excellence me parle sur Coria et Plasencia, à moins, je le répète, qu'il ne soit ordonné par l'Empereur.

Recevez, prince, l'assurance de ma haute considération, etc.

Signé: MARÉCHAL DUC D'ELCHINGEN.

N° 60.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Celorico, le 22 mars 1811, à onze heures du soir.

Monseigneur,

Je me suis vu réduit à une extrémité que j'ai constamment cherché à éviter. Monsieur le maréchal duc d'Elchingen a mis le comble à ses désobéissances, ainsi que Votre Altesse le verra par la copie des lettres ci-jointes. Comme elles pouvaient avoir des suites fâcheuses pour la sûreté des armées de Sa Majesté l'Empereur, j'ai ordonné aux généraux de division de son corps d'armée de ne plus obéir qu'à mes ordres directs, et j'ai donné le commandement du sixième corps à M. le comte Loison, comme au plus ancien général de division.

Monseigneur, il est bien douloureux pour un vieux militaire qui commande les armées depuis longtemps, et qui a été honoré de la confiance de Sa Majesté, d'en venir à une telle extrémité vis-à-vis de l'un de ses camarades. M. le maréchal duc d'Elchingen, depuis mon arrivée à l'armée, n'a cessé de me contrarier dans mes opérations militaires. J'y ai peut-être mis trop de patience; mais j'étais loin de m'attendre qu'il en abuserait au point de porter le scandale aussi loin. Le caractère du duc d'Elchingen est connu : je n'en dirai pas davantage. Je lui ai ordonné de se rendre en Es-

pagne, et d'y attendre les ordres de Sa Majesté. Mon premier aide de camp, qui aura l'honneur de vous remettre la présente, entrera avec vous dans de plus grands détails, et il rendra compte à Votre Altesse des mouvements rétrogrades et de la position de l'armée. Je compte aller prendre position entre Guarda, Belmonte et Alfayatès. L'armée n'a pas perdu une seule pièce de canon, ni un seul bagage. Certes, ce n'est pas par les Anglais, mais par la disette que l'armée a été forcée à se retirer dans les positions actuelles, qu'elle ne sera forcée de quitter que par les mêmes raisons.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

N° 61.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Alfayatès, le 31 mars 1811.

Monseigneur,

Dans ma dernière lettre, je disais à Votre Altesse que je ferais reconnaître Coria, Plasencia et Alcantara, pour m'assurer si le pays offrait quelques ressources et pouvait nourrir l'armée. Je n'ai pas eu le temps de recueillir ces renseignements. L'ennemi ayant fait des mouvements sur Guarda, l'armée a pris position à Sa-

bugal, Alfayatès, Ponte de Sequeiros et Rapula de la Coa. La réserve de cavalerie est placée aux environs d'Alfayatès.

Monseigneur, je vous dois la vérité : l'armée a besoin de quelques mois de repos ; les officiers généraux et autres en ont parlé trop souvent aux soldats, et cette opinion est prédominante à l'armée. Je tiendrai tant que je pourrai mes nouvelles positions. Il est vrai de dire qu'elles offrent bien peu de ressources ; mais on pourrait y tenir quelques jours, si je ne suis pas contrarié comme je l'ai été jusqu'à présent. Il suffit que l'ennemi montre quelques têtes de colonne, pour intimider les officiers, et leur faire dire hautement que c'est toute l'armée de Wellington qui se présente. Il faut quelque temps à l'armée de Portugal pour se refaire, et pour profiter des effets d'habillement appartenant aux corps, et qui sont à Valladolid et à Salamanque. Je crois que quand l'armée aura pris du repos, et qu'elle se sera un peu habillée, Sa Majesté pourra la faire agir.

Il y a vingt-sept jours aujourd'hui que nous sommes en marche : tout est usé, et on a besoin de beaucoup de choses. Comme je l'ai déjà dit à Votre Altesse, nous n'avons perdu ni artillerie, ni caissons ; et nos chevaux sont absolument exténués. Les équipages militaires n'existent plus ; nous n'avons donc aucun transport.

Tout le matériel des équipages militaires et de l'artillerie est à recréer.

J'ai prescrit au général comte d'Erlon de se placer, avec ses deux divisions, à Val de la Mula, Aldea de

l'Obispo et environs, pour protéger l'évacuation d'Almeida, et pour se porter, au besoin, au secours des deux places, si l'ennemi les menaçait. Si je suis obligé de passer l'Agueda, j'échelonnerai l'armée entre San-Felices de Chico, Ledesma, Zamora, Toro et environs, de manière à pouvoir la réunir en peu de temps, pour marcher, s'il le fallait, sur Almeida ou Ciudad-Rodrigo.

Je ne crois pas que l'ennemi puisse tenter rien de sérieux contre ces deux places, les ponts sur la Coa étant détruits et les abords de la première étant difficiles. Si je passe l'Agueda, que Votre Altesse soit bien convaincue que je n'ai pas laissé de développer la plus grande résistance, et que ce n'a été qu'à la dernière extrémité que ce mouvement aura été exécuté. Le désir que l'armée a manifesté depuis longtemps d'aller se reposer, ne me laisse aucun doute qu'il serait dangereux d'attendre l'ennemi pour recevoir bataille ou pour la lui donner. Les troupes sont bonnes, mais elles ont besoin de repos. Les maraudes, quoique organisées, et qu'on a été obligé d'y permettre, n'ont pas peu contribué à atténuer la discipline, qui a le plus grand besoin d'être rétablie.

J'aurai soin de rendre compte à Votre Altesse, tous les deux jours, de ce qui se sera passé.

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

N° 62.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Salamanque, le 17 avril 1811.

Monseigneur,

Dans ma dernière dépêche, j'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Altesse les motifs qui avaient fait rentrer en Espagne l'armée dont Sa Majesté m'a confié le commandement. Je vous ai fait connaître les positions qu'elle avait occupées depuis lors ; que, pour couvrir les deux places, une division du sixième corps était placée à Ciudad-Rodrigo, communiquant avec Salamanque par une autre division échelonnée sur la route, et que le neuvième corps était placé à San-Felicès el Grande et Vitigudino, où il était appuyé par le deuxième, occupant Ledesma. La même dépêche vous a informé, en outre, que le huitième corps était à Toro et la réserve de cavalerie à Benavente.

Aujourd'hui, Monseigneur, je dois vous exposer avec la même exactitude la situation dans laquelle l'armée se trouve, et les difficultés qu'elle a rencontrées depuis qu'elle est revenue sur la frontière.

Lorsqu'en arrivant à Guarda et Belmonte, j'eus reconnu les faibles ressources que le pays nous offrait pour vivre, je vis que nous ne pouvions pas nous dispenser de repasser la Coa et l'Agueda. J'écrivis le 25 mars à M. le maréchal duc d'Istrie, pour le prévenir

que dans huit jours nous serions en Espagne, et pour le prier de nous faire préparer un approvisionnement de cinq à six cent mille rations de biscuit à Salamanque. Le 31, je lui fis apercevoir combien il serait avantageux qu'on pût déjà en trouver trois à quatre cent mille à Ciudad-Rodrigo, pour donner un premier secours à des troupes qui n'avaient pas eu de pain depuis quinze jours, et les mettre à même d'y rester pour faire face aux Anglais qui paraîtraient entre les deux places.

A mon arrivée à Ciudad-Rodrigo, je ne trouvai que l'approvisionnement de siége, consistant en deux cent cinquante mille rations de biscuit et en farines suffisantes pour cent soixante mille rations : j'appris que celui d'Almeida ne pouvait nourrir la garnison de cette place que pendant trente-cinq jours, à partir du 4 avril. La circonstance dans laquelle nous nous trouvions me fit beaucoup regretter que les approvisionnements considérables versés dans les deux places, par suite des dispositions que nous avions faites avant notre entrée en Portugal, eussent été consommés avec peu d'économie par le neuvième corps, et sans qu'il eût pris des mesures pour pourvoir à leur remplacement. Mais ce n'est pas le cas d'examiner ici ni ce que fit le neuvième corps, ni les dispositions de l'administration qui nous a succédé. Je sentis qu'il fallait cependant tenir, au moins quelques jours, entre les deux places, pour voir quels seraient les projets de l'ennemi, afin d'empêcher que, par une prompte apparition sur ce point, il ne portât la terreur dans le nord de l'Espagne, et de donner le temps d'arriver aux approvisionnements que

j'avais demandés. Je fis donc prendre sur ceux de Ciudad-Rodrigo une double ration de biscuit par homme, pour trois jours; mais, au lieu de secours réels que j'espérais, ne recevant qu'un avis de M. le maréchal duc d'Istrie, que plus de dix mille fanègues de blé existaient à Salamanque, que six mille allaient encore y être envoyées, que deux mille fanègues partaient pour Ciudad-Rodrigo, où il devait diriger aussi deux cent mille rations de biscuit, pour remplacer ce que j'avais emprunté des magasins, je dus m'éloigner de cette place, en me bornant à représenter à M. le maréchal, qu'il serait convenable aux intérêts de Sa Majesté qu'il y envoyât un corps d'observation pourvu de vivres, pendant que les troupes de l'armée de Portugal iraient en chercher dans les cantons qui présentaient des ressources. Votre Altesse peut juger, par ce que je lui ai déjà dit, combien il était à désirer que les assurances de M. le maréchal et mes représentations eussent été suivies de quelque effet. J'arrivai cependant avec le sixième corps à Salamanque, et, loin d'y trouver ce qui m'avait été annoncé, je ne pus compter que sur six mille fanègues et trente-neuf mille rations de biscuit, sur lesquelles il nous a fallu prendre ensuite pour remplacer ce que nous avions consommé des approvisionnements de Ciudad-Rodrigo, où vingt mille rations seulement avaient été envoyées par M. le maréchal, sans qu'un convoi de cent mille, qu'il avait dit expédier pour la même destination, soit plus arrivé que les deux autres convois annoncés, l'un de six mille fanègues, et l'autre de deux mille. Ne voyant venir à notre secours

ni corps d'observation de l'armée du nord, ni les moyens de subsistances qu'on nous avait promis, et l'importance de couvrir les places étant toujours aussi grande, j'ai ordonné à deux divisions du sixième corps et au neuvième d'emmener une partie des six mille fanègues trouvées ici, et d'aller s'établir dans les positions que j'ai eu l'honneur de vous désigner au commencement de ma lettre.

Si je n'ai pas vu arriver ce qui m'avait été annoncé, du moins j'espérais que les marchés pour lesquels un million de francs des fonds destinés à la solde a été retenu à Valladolid, ainsi qu'une de mes dépêches du 12 en a informé Votre Altesse, produiraient des versements considérables pour l'époque du 15, qui m'avait été indiquée. Mais nous sommes au 17, et rien n'a paru. Hier, j'ai exposé de nouveau à M. le maréchal l'état pénible dans lequel nous nous trouvions, et que, si des secours efficaces ne nous parvenaient pas incessamment, nous serions contraints de renoncer à couvrir les places. Ce que je lui disais hier, Monseigneur, je ne puis que le dire à Votre Altesse, pour vous faire connaître le véritable état des choses. Les sixième et neuvième corps vont se trouver sans vivres : le deuxième se plaint déjà de sa position, et il n'y a que le huitième qui puisse tenir où il est. La cavalerie, quoique cantonnée, perd journellement un grand nombre de chevaux qui ont été épuisés par le manque de nourriture et leurs fatigues en Portugal. Les trains d'équipages et d'artillerie sont, par les mêmes motifs, dans un état de nullité aussi absolu. Le pays n'a plus de moyens de transport. La plus

grande apathie règne dans toutes les autorités, dont le zèle devrait se développer dans la position où nous nous trouvons.

Le résumé de ma lettre est que, de toutes les promesses que M. le duc d'Istrie m'a faites, aucune ne s'est effectuée; que je ne vois qu'un avenir extrêmement fâcheux; que j'ai fait et que je fais tout ce qui est en mon pouvoir; que je ne puis que faire des représentations, écrire, et exposer la véritable situation des choses, sans en être jusqu'à présent plus avancé. Étant sans autorité dans le pays, je désespère de pouvoir faire vivre plus longtemps les troupes que j'ai à San-Felicès el Grande et Vitigudino, ainsi que les deux divisions, dont une est à Ciudad-Rodrigo, et l'autre placée en échelons. C'est la vérité que je vous soumets, Monseigneur; il est vraiment instant qu'on prenne d'autres mesures, qu'on réponde à mes lettres et qu'on y fasse droit.

Je suis avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

N° 63.

Ordres dictés par l'empereur Napoléon, dans la nuit du 29 au 30 mars 1811, pour le prince de Neufchâtel, major général.

Le major général fera prendre demain deux cents exemplaires du *Moniteur* et les expédiera avant dix

heures du soir par une estafette extraordinaire, en donnant ordre que de Bayonne ils soient transmis en Espagne. Également par une estafette extraordinaire, le prince de Neufchâtel adressera cinquante exemplaires du *Moniteur* au commandant de Bayonne, qui en remettra vingt-cinq à l'aide de camp Casabianca, à son passage, et en enverra au général Reille en Navarre. Le prince de Neufchâtel adressera les cent cinquante exemplaires restants au duc d'Istrie qui les fera passer à Madrid, à l'armée de Portugal, et les répandra dans toute l'Espagne.

Le prince de Neufchâtel écrira par cette estafette et en duplicata par l'officier qu'il doit faire partir demain, au duc de Dalmatie, pour lui faire connaître ma satisfaction de la prise de Badajoz. Mais il lui écrira aussi : que j'ai vu avec peine les événements arrivés au premier corps devant Cadix; que je ne puis approuver les dispositions qu'il avait faites de ce côté; que cet événement n'aurait pas eu lieu, et que le siége de Cadix n'aurait pas encouru les chances qu'il vient de courir, si, en partant pour l'Estramadure, le duc de Dalmatie avait mis la division Godinot et le corps du général Sébastiani sous les ordres du maréchal duc de Bellune; que par ce moyen, six régiments français et trois régiments polonais, c'est-à-dire, près de vingt mille hommes se seraient trouvés de plus sous ses ordres; et, lorsqu'il s'est vu menacé par le débarquement d'Algéciras, en rappelant à lui huit mille hommes du corps de Sébastiani, et une brigade du général Godinot, il aurait eu trois fois plus de forces qu'il n'en aurait fallu; que deux seuls points

vraiment à garder pendant l'expédition d'Estramadure étaient Séville et Cadix; qu'il fallait centraliser tous les hôpitaux dans Séville; que d'ailleurs le tiers du quatrième corps était plus que suffisant pour tenir en respect les mauvaises troupes de Murcie, et contenir en gros tout ce pays.

Le duc de Dalmatie a soixante mille hommes sous ses ordres. Il pouvait en laisser trente mille sous les ordres du duc de Bellune, et avoir le double de forces qu'il a eues devant Badajoz. Cette manie de vouloir garder tous les points, dans un moment difficile, expose à de grands malheurs.

L'Empereur est mécontent de ce que, tandis que le siége de Cadix courait le risque d'être levé, les douzième, trente-deuxième et quarante-troisième régiments, formant une division de plus de huit mille hommes, se trouvèrent disséminés dans des postes insignifiants. Les six bataillons polonais et la cavalerie légère de Pereimond étaient plus que suffisants pour rester en observation de ce côté, et, par conséquent, les quatre régiments français, et la division de cavalerie du comte Milhaud, pouvaient être disponibles pour soutenir le siége de Cadix.

D'un autre côté, les deux régiments du général Godinot, formant six bataillons, ne faisaient rien, et étaient inutiles dans leurs cantonnements.

La disposition des troupes est le premier mérite d'un général, et Sa Majesté voit avec peine qu'ici les dispositions convenables n'avaient pas été faites.

Sa Majesté entend que tous les hôpitaux soient réu-

nis à Séville, de manière qu'en occupant le pays pour en recueillir les subsistances et les ressources, on puisse cependant, en cas d'événements, centraliser les forces et n'avoir à garder que quelques citadelles.

Sa Majesté n'approuve pas davantage le parti qui a été pris de garder Olivenza. Il faut faire sauter cette place et en détruire les fortifications.

Quant à Badajoz, tout dépend de la possibilité de l'approvisionner. Si on peut l'approvisionner promptement pour six mois, il faut garder cette place; sinon, il ne faut garder que la citadelle, et faire sauter les fortifications de la ville.

L'Empereur a ordonné que tout ce qui se trouve en ce moment à l'armée du centre, du cinquante et unième régiment et du cinquante-cinquième, se mette en marche sur-le-champ pour l'Andalousie. L'Empereur a ordonné la même chose pour les cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, appartenant à l'armée du midi, et qui se trouvent à l'armée du centre. Je transmets les ordres de Sa Majesté d'une manière si positive que cela sera sur-le-champ exécuté.

En même temps je donne ordre au duc d'Istrie d'envoyer huit mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, qui appartiennent également à l'armée du midi, et qui se trouvent en ce moment sous son commandement.

Ces renforts répareront toutes les pertes et remettront l'armée du midi dans une situation convenable.

Indépendamment de cela, d'ici à quinze jours, un

autre corps de six mille hommes, appartenant à l'armée du midi, s'y rendra également.

Ces dispositions faites, il faut que le duc de Dalmatie se mette en état de se défendre contre une attaque de l'armée anglaise, et, lorsqu'il en sera temps, de marcher sur Lisbonne avec trente mille hommes, pendant que l'armée de Portugal marchera de son côté sur Lisbonne avec soixante mille hommes. Mais cette opération offensive est ajournée jusqu'à ce que le nord du Portugal soit organisé.

Le quartier général de l'armée de Portugal reste à Coïmbre. Oporto est occupé par un détachement. Cette armée est forte de soixante-dix mille hommes sous les armes. Elle a ordre de donner bataille à lord Wellington, s'il veut passer la rivière, de le harceler sans cesse sur Lisbonne pour l'empêcher de faire de gros détachements contre l'Andalousie. Lord Wellington n'a que trente-deux mille Anglais sous ses ordres; il ne peut donc envoyer en détachement que huit à neuf mille hommes avec cinq ou six mille Portugais.

Il faudrait toujours tenir à Badajoz la valeur de quinze mille hommes, cavalerie, infanterie, artillerie, en bon état et des meilleurs régiments, de sorte qu'au moindre mouvement des Anglais de ce côté, le duc de Dalmatie s'y portant avec huit ou dix mille hommes, pût réunir en Estramadure de vingt-cinq à trente mille hommes. Dans ce cas extraordinaire, un corps d'observation seul resterait du côté de Grenade, et il serait sous les ordres du duc de Bellune.

Le duc de Dalmatie doit correspondre, par Madrid, avec le prince d'Essling et avec l'armée du centre.

Le Roi doit toujours tenir un corps de six mille hommes entre le Tage et Badajoz, prêt à se réunir au corps du duc de Dalmatie, s'il fallait s'opposer à une opération anglaise sur l'Andalousie.

Mais pour arriver à ce résultat, il faut que le pays soit entièrement débarrassé, que les hôpitaux soient réunis dans Séville, et que Cadix, Séville et Badajoz, soient les seuls points à garder, en tenant un corps d'observation à Grenade. Dans ce cas, le maréchal duc de Bellune aurait le commandement des troupes qui resteraient à Séville, de celles qui continueraient le siége de Cadix, et du corps d'observation de Grenade, tandis que le duc de Dalmatie commanderait le corps opposé aux Anglais. Le duc de Dalmatie aurait en outre sous ses ordres la division de l'armée du centre, et pourrait ainsi réunir facilement de trente à trente-cinq mille hommes.

Le siége de Cadix peut se pousser avec la plus grande activité. On peut y mettre le nombre d'hommes nécessaires en les distribuant mieux. Il faut remplacer le cinquante et unième et le cinquante-cinquième par les régiments qui ont le plus souffert à Cadix. Il faut même changer quelques régiments français du corps de Sébastiani.

Enfin le duc de Dalmatie est en situation de résister à trente mille Anglais, dans l'hypothèse que lord Wellington marcherait sur lui avec toute son armée. Le duc de Dalmatie aurait avec lui la division de l'armée

du centre, et pourrait opposer plus de trente-cinq mille hommes. Mais cette supposition ne peut pas se réaliser, puisque alors le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne, et que les Anglais se trouveraient placés entre deux feux et coupés.

Le prince d'Essling tiendra à Coïmbre, menaçant Lisbonne qui sera attaquée après la récolte par soixante-dix mille hommes de l'armée de Portugal, et par les troupes qu'il sera possible de tirer de l'Andalousie suivant les circonstances, pour opérer sur Badajoz et sur le Tage. Ces cent mille hommes, appuyés sur Coïmbre et sur Badajoz, viendraient à bout de faire la conquête du Portugal, et cette conquête entraînerait les Anglais dans des événements qui seraient du plus grand intérêt.

A cette dépêche, le prince de Neufchâtel joindra l'état des détachements qui reçoivent l'ordre de rejoindre l'armée du midi.

Dans deux jours le duplicata de cet ordre sera porté par un officier du prince de Neufchâtel.

Le prince de Neufchâtel enverra le général Monthion s'établir comme bureau d'état-major à Bayonne. Le général Monthion commandera le département et les différents dépôts. Le général Boivin retournera à Bordeaux.

Le général Monthion montera une police pour avoir connaissance des officiers qui passeront; et, lorsqu'ils

lui apprendront des nouvelles intéressantes, il fera parvenir ces nouvelles par une estafette extraordinaire, de manière à ce qu'elles devancent de vingt-quatre heures, s'il est possible, l'officier qui les apporte.

Le général Monthion aura le détail de tout ce qui est relatif au départ des trésors et des convois.

Il fera partir toutes les estafettes extraordinaires qu'il voudra. Le prince de Neufchâtel en préviendra le comte de la Valette. Je n'ai voulu diminuer que les estafettes qui voyageraient en Espagne, parce que leur fréquence fatigue trop les escortes; mais de Bayonne à Paris il n'y a pas les mêmes raisons.

Le général Monthion se mettra en correspondance réglée avec les généraux Caffarelli, Thouvenot, Reille, et avec le maréchal duc d'Istrie.

Le major général fera une dépêche au roi d'Espagne pour lui faire connaître la situation des armées du midi et du Portugal, et celle que je leur ordonne de prendre. Il le préviendra que l'armée du centre, selon les circonstances, doit porter une division sur Badajoz, et même sur Cordoue, pour soutenir l'armée du midi si elle était attaquée par l'armée de Wellington.

Le prince de Neufchâtel fera connaître au Roi ce qu'on a envoyé de fonds pour l'armée du centre, et ce qu'on lui envoie encore.

Le prince de Neufchâtel écrira au général Sébastiani que je suis mécontent de ce qu'il garde seize mille

hommes de mes meilleures troupes à ne rien faire; que l'événement de Cadix est de sa faute; qu'il était armée d'observation, et que c'était à lui à garantir l'armée assiégeante.

Le prince de Neufchâtel me remettra le plus tôt possible la note de toutes les récompenses que demande le duc de Dalmatie, qui sont justes, afin qu'on puisse les expédier d'ici à peu de jours. En attendant, lui écrire qu'il va les recevoir.

Le prince de Neufchâtel annoncera au duc de Dalmatie que plusieurs colonels vont lui arriver avec les régiments de marche; qu'il pourra leur donner les régiments vacants.

Le prince de Neufchâtel fera comprendre au duc de Dalmatie, que le premier régiment d'artillerie à pied a une compagnie de quatre-vingts hommes à Cordoue, et que beaucoup d'autres compagnies d'artillerie sont ainsi éparpillées; qu'il peut les réunir pour les envoyer à Cadix.

Le prince de Neufchâtel donnera ordre au vingt-sixième de chasseurs de se rendre tout entier à l'armée du midi. Cet ordre sera en termes précis, et il sera recommandé au duc de Dalmatie d'envoyer ce régiment du côté de Badajoz.

Le prince de Neufchâtel donnera ordre : à la huitième compagnie du septième d'artillerie, qui est à Guadalaxara; à la septième compagnie du troisième régi-

ment d'artillerié, qui est à Ségovie; à la compagnie du sixième régiment, qui est à Madrid; à la deuxième compagnie du deuxième bataillon de mineurs, qui est à Madrid; à la troisième compagnie du train du génie, qui a soixante-dix soldats et soixante-trois chevaux à Madrid, de se rendre en Andalousie, pour renforcer l'armée du midi.

Le prince de Neufchâtel me fera connaître s'il y a quelques compagnies d'artillerie à Bayonne, que l'on puisse encore envoyer en Andalousie.

Signé : NAPOLÉON.

N° 64.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Ciudad-Rodrigo, le 30 avril 1811.

Monseigneur,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en prévenir par ma dépêche du 24, je me suis rendu à Ciudad-Rodrigo dans le dessein de ravitailler Almeida. L'armée n'a pu être réunie qu'hier, au lieu du 26, comme j'avais cru pouvoir le faire. Je l'ai passée en revue en grande partie; et, ce matin, j'aurais commencé mon mouvement sur Almeida, si, prévenu que M. le maréchal duc d'Istrie était arrivé à Salamanque avec de la cavalerie et des attelages d'artillerie, je ne lui avais pas écrit de faire arriver ces secours qui nous sont si utiles. Je

les attends ce soir, et demain je compte marcher à l'ennemi. Suivant les rapports des déserteurs et des paysans, il existe autour d'Almeida sept divisions commandées par lord Wellington qu'on dit revenu de l'Estramadure. Je m'empresserai de faire connaître à V. A. le résultat de notre expédition; d'après les différents rapports que je vous ai faits, vous concevrez facilement les embarras que nous aurons eus pour l'entreprendre. Vous dire que chaque corps d'armée n'a pas de chevaux en état de faire manœuvrer trois pièces d'artillerie; que la cavalerie de l'armée présente à peine deux mille chevaux en état de marcher, y compris la brigade Fournier; et que les versements de subsistances qui devaient être faits sur Ciudad-Rodrigo n'arrivent pas, ou n'y sont rendus que trop tard, diminués de plus de moitié, c'est vous répéter, Monseigneur, les plaintes qui remplissent mes précédentes lettres. Cependant ce sont là les inconvénients que nous rencontrons à la veille d'une bataille et au moment où nous devons jeter des vivres dans une place forte. Je dois assurer Votre Altesse que rien ne sera ménagé pour que ces difficultés ne nous empêchent pas d'obtenir un succès qui réponde aux vues de Sa Majesté, et je n'aurai point de repos que les cent vingt mille rations de biscuit, les cent quintaux de farine, les quatre-vingts quintaux de légumes, les quatre-vingts quintaux de viande salée, et les cent mille rations d'eau-de-vie, formant le convoi destiné pour Almeida, n'y soient entrés en entier.

L'ennemi a été toujours obligé d'avoir sur ce point

sept divisions, qu'on dit fortes ensemble de cinquante mille hommes, et beaucoup de cavalerie, ce qui l'a empêché de porter ses forces ailleurs, circonstance qui rentre parfaitement dans le plan de Sa Majesté l'Empereur. Je ne puis marcher à lui qu'avec trente-cinq mille hommes de toutes armes, mais qui sont bien disposés.

Je suis avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

N° 65.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, au maréchal Bessières, duc d'Istrie.

Salamanque, le 22 avril 1811.

Mon cher maréchal, j'ai reçu votre dépêche. Toutes vos promesses de vous réunir à moi s'évanouissent donc dans le moment où j'en ai besoin? Ravitailler Almeida et Rodrigo est la première opération et la seule qui puisse nous donner la faculté de rendre l'armée de Portugal disponible, lorsqu'on n'aura plus rien à craindre sur le sort des places. En y jetant pour trois ou quatre mois de vivres, on peut ensuite établir plusieurs colonnes mobiles; on peut envoyer des troupes à Avila et Ségovie; on peut au besoin appuyer le mouvement de l'armée d'Andalousie; mais ne serait-il pas honteux de laisser rendre une place, faute de vivres, en présence de deux maréchaux de l'empire? Je vous ai déjà

prévenu de la nullité de ma cavalerie, de l'impossibilité où se trouvent les chevaux d'artillerie de rendre aucun service. Vous savez encore que je dois envoyer le neuvième corps en Andalousie; je voulais aussi le faire concourir avant son départ au ravitaillement des places. Pouvez-vous, mon cher maréchal, balancer un seul instant à m'envoyer de la cavalerie et des attelages d'artillerie? Si vous voulez, gardez votre matériel. Ne vous ai-je pas prévenu que je commençais mon mouvement le 26? et vous paraissez attendre, le 22, une seconde demande de ma part! Vous le savez aussi bien que moi : perdre un ou deux jours à la guerre, est beaucoup, et ce délai peut avoir des suites fâcheuses qu'on ne répare plus.

Quand je vous ai dit que je ne réunirais que six divisions, c'était pour ne pas dégarnir des points importants occupés par les corps d'armée; mais de la cavalerie et de l'artillerie sont un secours dont je ne puis me passer. Je vous prie en conséquence, mon cher maréchal, de me faire arriver, à marches forcées, de la cavalerie et des attelages d'artillerie. Réfléchissez qu'une fois les places approvisionnées, je pourrai disposer des deux tiers de l'armée, et que cette opération passe avant tout.

En m'offrant de nous envoyer les attelages pour seize pièces, vous avez bien entendu sans doute, mon cher maréchal, y comprendre ceux nécessaires pour les caissons des pièces?

Signé : MASSÉNA.

N° 66.

Lettre du maréchal Masséna, prince d'Essling, au maréchal Bessières, duc d'Istrie.

Ciudad-Rodrigo, le 29 avril 1811.

Mon cher maréchal, vos lettres sont inconcevables. Dans celle du 20, vous me dites que vous ne pouvez me donner aucun secours. Par celle du 22, vous me dites que, le 25 ou le 26, vous me joindrez partout où je serai, et que la tête de votre colonne arrivera à Salamanque le 26. Par celle que je reçois à l'instant, vous me dites que votre cavalerie et votre artillerie se trouvent encore, le 27, à une journée en arrière de Salamanque, et vous concluez que mon mouvement doit être fini, et vous me témoignez vos regrets de n'avoir pu y coopérer. Convenez, mon cher maréchal, que si l'armée de Portugal recevait un échec, vous auriez bien des reproches à vous faire. Je vous ai demandé de l'artillerie et des attelages, et encore plus positivement de la cavalerie; vous avez, sous différents prétextes, éludé ma demande. Toutes les troupes qui sont en Espagne sont de la même famille. Vous êtes, jusqu'à ce qu'il y ait de nouveaux ordres, chargé de la défense et de l'approvisionnement des places d'Almeida et de Rodrigo. Je n'aurais pas mieux demandé que d'employer l'armée de Portugal sous mes ordres à dé-

fendre ces places, à marcher au secours de l'armée du midi, mais comment puis-je le faire sans vivres ?

Je compte faire mon mouvement demain matin. J'ignore quelle pourra être l'issue de ce mouvement. Si ma lettre vous arrive dans la journée de demain, votre cavalerie et votre artillerie pourraient toujours se mettre en mouvement dans la nuit pour arriver après-demain, 1er mai, à Cabrillas. Je vous prie de faire filer, sans s'arrêter, le biscuit, la farine, le grain, que vous n'aurez pas manqué de réunir à la suite de vos troupes. Il est instant que ces ressources, comme beaucoup d'autres, arrivent à Ciudad-Rodrigo. Cette place n'aura pas quinze jours de vivres. A mon départ d'ici, il faudra que des convois considérables y soient envoyés.

Signé : MASSÉNA.

N° 67.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Bessières, duc d'Istrie.

Rambouillet, le 19 mai 1811.

L'Empereur, monsieur le duc, a été mécontent que vous n'ayez pas fourni au prince d'Essling les secours qui lui étaient nécessaires. Vous deviez mener avec vous une masse de troupes capable d'appuyer efficacement le prince d'Essling, et décider d'une manière éclatante la victoire. Sa Majesté a vu avec peine que

vous vous soyez porté à Ciudad-Rodrigo avec seulement quinze à seize cents chevaux, six pièces de canon et quelques attelages. Sa Majesté avait pensé, d'après les lettres qui vous avaient été écrites, que vous marchiez avec toutes vos forces afin de battre et de détruire l'armée anglaise. Dans une circonstance si importante, vous étiez même autorisé à faire venir le général Bonet dans le cas où vous auriez jugé cette grande mesure indispensable. L'Empereur, monsieur le maréchal, trouve que vous avez été inutile à l'armée de Portugal, et que vous n'avez pas rempli ses intentions. Vous avez douze pièces d'artillerie légère de la garde; leurs boulets peuvent-ils être mieux employés que contre les Anglais? Vous pouviez disposer de douze autres pièces d'artillerie. Pourquoi n'avez-vous pas fait marcher deux régiments de voltigeurs, deux de tirailleurs et deux de fusiliers? peut-être même aurait-on pu en faire marcher trois de chaque corps. Avec l'artillerie, cela vous aurait fait une dizaine de mille hommes qui auraient été d'un résultat immense. Que signifient ces ménagements à réunir et à employer ses forces (dit l'Empereur), quand on est en présence des Anglais, nos implacables ennemis? Qu'importe-t-il de garder Palencia, Lerma et tous ces autres postes, qui disséminent l'armée? Il était important d'occuper Valladolid et Burgos, de laisser le général Seras en observation où il se trouve, et de marcher avec le reste de vos troupes. Sa Majesté aurait vu dans cette disposition une nouvelle preuve de votre attachement à sa personne et de la haine que vous portez aux Anglais.

L'Empereur observe que vous avez connu le mouvement de retraite du prince d'Essling le 1er avril, qu'alors Almeida allait se trouver exposé, et enfin que ce n'est que le 1er mai que vous arrivez à Ciudad-Rodrigo. L'Empereur observe que si les Anglais vous battaient dans la position actuelle, à quoi vous serviraient les nombreuses et belles troupes qui restent disséminées sur vos derrières?

L'Empereur, monsieur le maréchal, espère que vous réparerez la faute énorme que vous venez de commettre en ce moment. Vous avez sous votre commandement environ cinquante mille hommes; quelle belle occasion de les réunir en masse le plus possible pour soutenir le prince d'Essling et écraser les Anglais!

Signé : ALEXANDRE.

N° 68.

Rapport du maréchal Masséna, prince d'Essling, au prince Berthier, major général.

Au camp de Fuentes de Oñoro, le 7 mai 1811.

Monseigneur,

J'attendais avec la plus vive impatience l'arrivée de M. le maréchal duc d'Istrie avec la cavalerie, l'artillerie et les attelages qu'il devait amener, et qui nous étaient devenus si nécessaires, d'après les pertes que l'armée avait éprouvées pendant les derniers mois. Le 30 avril,

des difficultés dont sont hérissées les berges de ces rivières. En conséquence, et pendant que les deuxième et neuvième corps et la division Solignac du huitième tenaient en respect le centre de l'ennemi, je me portai vers sa droite avec le sixième corps, en poursuivant son arrière-garde, dont la plus grande partie fut repoussée vivement dans Fuentès de Oñoro. Ce village était caché par les accidents du terrain, et placé en partie sur le pied du coteau que tenait l'ennemi. J'espérais l'enlever et m'y maintenir. Je le fis attaquer et il fut bientôt occupé. Lord Wellington, qui voyait une partie de sa ligne coupée par l'occupation de ce poste important, ne cessa d'y jeter de nouvelles forces, et s'en empara. La division Ferey, qui fut seule employée à cette attaque, eut bientôt chassé l'ennemi du village; elle le perdit à son tour. Enfin, après l'avoir vu pris et repris, je fis soutenir le général Ferey par quatre bataillons de réserve de la division Marchand, du sixième corps, et la majeure partie du village nous resta pendant la nuit. En même temps on échangeait au centre quelques coups de canon, et on se disputait faiblement quelques petits postes : le village d'Alameda nous resta.

Le 4, à la pointe du jour, l'ennemi, très-inquiet de l'occupation de Fuentès de Oñoro, qui nous ouvrait un débouché au milieu de sa ligne, chercha en vain à le reprendre; il fut repoussé vivement. Alors il remplit de troupes les avenues de ce village, les murs et les rochers qui le flanquaient, et, par toutes sortes de moyens, nous rendit l'occupation entière de la partie

supérieure du village très-difficile. Dès lors je vis que cet avantage coûterait trop cher à l'armée, et je m'occupai des dispositions nécessaires pour une nouvelle attaque. Je reconnus avec soin les flancs de l'ennemi qui étaient gardés par de la cavalerie, par les bandes espagnoles et les milices du pays. Je trouvai un terrain accessible entre Nava de Avel et Pozobello, et je résolus d'y porter l'armée. Les ordres furent expédiés le soir et les mouvements s'exécutèrent pendant la nuit.

Le 5, à la pointe du jour, l'armée se trouva ainsi placée : les première et deuxième divisions du sixième corps en face de Pozobello, ayant la deuxième division du huitième en réserve. Toute la cavalerie de l'armée fut réunie sous les ordres du général Montbrun à la gauche de cette infanterie. Ces troupes placées vis-à-vis de la droite de l'ennemi étaient destinées à la tourner et à la renverser. La troisième division du sixième corps occupait une partie du village de Fuentès de Oñoro; elle était destinée à l'attaquer encore et formait le centre avec le neuvième corps, qui se trouvait en arrière et en réserve. A la droite était le deuxième corps, dont la première division s'appuyait à Alameda; la deuxième avait été placée intermédiairement entre ce village et Fuentès de Oñoro. Ces corps avaient ordre de favoriser par de petites attaques le grand mouvement de l'armée, et de manœuvrer de manière à se réunir à elle à mesure qu'elle gagnerait du terrain sur l'ennemi. Le village de Pozobello et les bois qui le flanquent étaient pleins d'infanterie anglaise, ils furent vigoureusement attaqués par la première division du

sixième corps et enlevés à la baïonnette. L'ennemi y perdit beaucoup de morts et quelques prisonniers. Les trois divisions marchaient en colonnes serrées par échelons sur le village et sur ses flancs. En arrière, l'ennemi développait une ligne de vingt escadrons soutenus par plusieurs bataillons d'infanterie et par douze pièces de canon. Le général Montbrun, avec la cavalerie, manœuvra sur notre gauche de manière à gagner la crête des hauteurs et la droite de l'ennemi. Il eut à essuyer plusieurs charges avant d'avoir pu y parvenir. Dès qu'il eut atteint la crête et que j'eus pu lui fournir quatre pièces d'artillerie, il chargea en colonne par régiment la cavalerie ennemie avec le plus grand succès et une vigueur sans pareille. Malgré la protection de l'artillerie et de l'infanterie cachées dans les rochers, il culbuta successivement les vingt escadrons anglais et les chassa devant lui pendant plus d'une lieue. Cependant les première et deuxième divisions du sixième corps suivaient, autant qu'il est possible à de l'infanterie, le mouvement de la cavalerie en colonne; et la division Solignac marchait en réserve. Le neuvième corps avançait sa gauche pour se lier avec la grande attaque. La troisième division du sixième corps attaquait vivement le village de Fuentès de Oñoro, où l'ennemi jeta encore des forces considérables pour occuper ce débouché et empêcher la communication de notre centre avec la gauche. L'ennemi avait son aile droite en déroute; et les corps qui la composaient s'enfuyaient dispersés vers le centre, où ils purent se réunir derrière les régiments que lord Wellington faisait venir en toute hâte de sa gauche.

Le plateau où nous venions de manœuvrer se rétrécissait dans cette partie. Du sommet, descendaient deux ravins très-rocailleux et très-difficiles, où se trouvaient les villages de Fuentès de Oñoro et de Villaformosa. Lord Wellington farcit ces ravins de tirailleurs, garnit les rêvers de beaucoup d'artillerie, et occupa le sommet par trois grands carrés. Notre cavalerie, parvenue sur ce point, tomba vigoureusement sur les carrés et les enfonça tous trois; mais elle arriva en même temps sous le feu de l'artillerie ennemie et de ses tirailleurs. L'artillerie qui la suivait eut beaucoup de chevaux tués par un feu très-supérieur, et ce superbe mouvement se trouva arrêté. Avant que notre infanterie pût arriver, l'ennemi eut le temps de couvrir le sommet du plateau de plusieurs lignes d'infanterie anglaise et d'une formidable artillerie; il jeta de nouvelles troupes dans Fuentès de Oñoro et en garnit aussi Villaformosa à sa droite. Les divisions Ferey et Claparède attaquèrent vigoureusement Fuentès de Oñoro et en chassèrent plusieurs fois l'ennemi; mais aussitôt qu'elles arrivaient au sommet du village, elles étaient foudroyées par l'artillerie; et lord Wellington n'a cessé d'y jeter des renforts considérables de ses meilleures troupes. Il y a perdu cinq cents prisonniers et plus de sept à huit cents morts, parmi lesquels beaucoup d'officiers et d'Écossais.

Le général anglais avait réuni sur son centre de très-grandes forces et beaucoup d'artillerie. La bataille dégénérait en tiraillerie vers le front et vers Fuentès de Oñoro. Je voulus tenter un effort pour percer le

centre et culbuter l'armée anglaise vers la basse Coa : l'ardeur du soldat était sans pareille. Je dus m'occuper, avant ce coup de vigueur, de l'état de mes approvisionnements, car, dans tout le cours de cette campagne, je me suis vu arrêté à chaque instant par des difficultés insurmontables. Il est résulté de l'état que m'a remis le commandant d'artillerie, qu'il ne restait en réserve que quatre cartouches par homme, ce qui faisait une trentaine en comptant ce qui pouvait se trouver dans les gibernes. Je ne me crus pas en mesure de recommencer une attaque avec un tel approvisionnement, et je me décidai à envoyer tous les caissons vides à Rodrigo, afin d'en rapporter des munitions, en prenant les mesures nécessaires pour conserver les avantages remportés sur l'ennemi.

L'armée, dans cette journée où tout l'honneur des armes lui est resté, a pris un millier d'hommes, parmi lesquels un lieutenant-colonel et un grand nombre d'officiers, et en a tué ou blessé plus de deux *mille*. Elle a renversé toute l'aile droite de l'ennemi et a gagné plus d'une lieue de terrain sur lui. Il a passé la nuit qui a suivi la bataille, à retrancher fortement le sommet du plateau qu'il occupe, par cinq grands ouvrages, beaucoup d'artillerie, et des tranchées pour les tirailleurs. Il a disposé également des épaulements dans les ravins et derrière les rochers. Enfin, il a barricadé le sommet des villages de Fuentès de Oñoro et de Villaformosa, appelant ainsi à son secours toutes les ressources de la fortification contre une attaque de vive force.

Afin de pouvoir profiter des avantages de cette journée et de nourrir l'armée, qui, faute de vivres, aurait été obligée de se retirer, j'ai fait venir au camp le convoi destiné à approvisionner Almeida. Mon intention est de m'approcher de cette place, d'en retirer la garnison, et de la faire sauter d'après l'autorisation de Sa Majesté.

Notre perte a été peu de chose en comparaison de celle de l'ennemi. Officiers généraux, officiers et soldats, tous ont rempli leurs devoirs avec dévouement et bravoure. M. le général de division comte de Montbrun, commandant la cavalerie de l'armée, a déployé dans la journée du 5 une extrême habileté dans les manœuvres faites pour tirer le plus beau parti de l'intrépidité des régiments qu'il a sous ses ordres. MM. les généraux de brigade Fournier et Wathier l'ont parfaitement secondé; ils ont exécuté et fait exécuter des charges qui leur font un honneur infini. Le général Lorcet, commandant une brigade de dragons, a été blessé. Le colonel Ornano, du vingt-cinquième de dragons, a conduit des escadrons d'élite en chef extrêmement dévoué et méritant. Le général Maucune a reçu deux blessures légères et n'a pas quitté le champ de bataille. Le général Vichery, les colonels Fririon du soixante-neuvième régiment et Langeron de la deuxième demi-brigade légère, ont aussi été blessés légèrement.

J'aurai l'honneur de vous faire connaître particulièrement les belles actions qui auront signalé la journée du 5, et de vous désigner les autres officiers de mar-

que que le fer de l'ennemi aura atteints. M. Septeuil, aide de camp de Votre Altesse, a eu une jambe emportée d'un boulet de canon. Ce brave et intéressant jeune officier avait accompagné M. le duc d'Istrie et se trouvait dans une charge de dragons. Il a supporté l'amputation avec un sang-froid rare. Il se trouve hors de tout danger. Je prie Votre Altesse d'être persuadée que j'éprouve autant de peine à lui parler de ce malheureux accident, qu'elle en éprouvera elle-même à l'apprendre.

Par ma lettre du 30 avril, j'avais l'honneur de dire à Votre Altesse que chaque corps d'armée pouvait à peine faire atteler trois pièces d'artillerie. Au moyen des attelages amenés par M. le duc d'Istrie, nous avons trente pièces pour toute l'armée, non compris les six de la garde impériale, quantité bien inférieure à celle qui nous serait nécessaire pour faire face à celle de l'ennemi.

Je suis avec un respectueux dévouement, etc.

Signé : MASSÉNA.

N° 69.

Rapport du général Brenier au maréchal Marmont, duc de Raguse, commandant en chef l'armée de Portugal.

Salamanque, le 17 mai 1811.

La place d'Almeida a été investie le 7 avril. D'après les ordres que j'avais reçus auparavant de S. A. le prince

de Neufchâtel et de S. Exc. le maréchal duc d'Istrie, j'avais fait préparer les mines pour en faire sauter les fortifications. J'ai continué ce travail après l'investissement; et, avant la fin du mois d'avril, il y avait cent quarante fourneaux tout prêts à être chargés. Je pensais que l'armée, après s'être reposée quelques jours, ferait un mouvement sur Almeida; tout était disposé pour évacuer promptement l'artillerie et les munitions; pendant cette évacuation, les fourneaux eussent été chargés, et il eût fallu très-peu de jours pour tout terminer. Je n'attendais le mouvement de l'armée que du 10 au 15 de ce mois; et, pour me donner le temps d'attendre jusque-là, j'avais établi un système d'économie extrêmement rigoureux, et que je surveillais moi-même avec la plus rigide sévérité. Par ce moyen, j'avais calculé avoir de quoi vivre jusqu'au 25, et j'étais bien décidé à prolonger, d'une manière ou d'autre, au moins jusqu'au 1er juin.

Dès le lendemain de mon investissement, j'étais resserré sur tous les points d'une manière très-sévère; tous les jours des tirailleurs venaient tirer sur mon troupeau, et le forçaient de rentrer : je me suis décidé alors à en faire saler une partie.

Persuadé que l'ennemi ne pouvait avoir amené de parc de siége, j'ai pensé que, connaissant la faiblesse de ma garnison, il pourrait tenter quelque coup de main; et, de concert avec les commandants du génie et de l'artillerie, j'ai pris toutes les dispositions imaginables pour le repousser. Tous les flancs des bastions ont été garnis de pièces toujours chargées à mitraille;

des faux, des fourches ont été placées dans chaque bastion; des poutres ont été rangées sur le parapet du chemin des rondes; des obus et des grenades chargés ont été placés à portée, ainsi que des balles à feu, et des tourteaux goudronnés pour éclairer les fossés. J'avais fait faire des répétitions aux troupes, pour leur faire connaître leur place d'alarme de jour et de nuit.

Le 15, j'ai été sommé de me rendre par le major général Campbell, qui me faisait observer que les circonstances de la campagne m'ôtaient tout espoir d'être secouru; que la faiblesse de ma garnison m'ôtait toute espèce de moyen de me défendre. J'ai répondu verbalement que, si on croyait ma garnison trop faible pour défendre la place, on n'avait qu'à essayer de venir la prendre, et que je n'avais point d'autre réponse à faire. Le 17, lord Wellington m'a fait demander une entrevue; j'ai cru devoir la refuser.

J'ai fait une sortie le 28 au matin; j'ai chassé les postes anglais. On leur a tué quelques hommes, et fait quatre prisonniers.

J'ai fait une autre sortie sur des postes portugais, et j'ai fait trois prisonniers; mais jamais je n'ai fait attaquer le côté par où je suis sorti.

Le 3 mai, j'ai entendu une canonnade et une fusillade qui m'ont annoncé l'approche de l'armée; le 5, j'ai jugé qu'il y avait une affaire sérieuse, et à chaque instant je m'attendais à communiquer.

Le 7, j'ai reçu l'ordre de S. A. le prince d'Essling, par un soldat du sixième léger, de faire sauter la place, et de me retirer sur Barba del Puerco avec ma garni-

son; de suite, je me suis occupé de faire charger les fourneaux et de détruire l'artillerie. On a employé, pour ce dernier objet, le moyen dont nous avions déjà fait l'expérience quelque temps auparavant sur une pièce hors de service, de tirer des coups de canon dans la volée des pièces; on a détruit de cette manière les pièces, les obusiers et les mortiers. Les cartouches ont été jetées partie dans un puits, et partie dans les fossés, au pied des revêtements qui devaient sauter. Les plombs ont été jetés de même dans les fossés pour être ensevelis. Une grande quantité de saucissons était déjà prête et chargée, par les soins infatigables et la prévoyante intelligence de M. le chef de bataillon Morlet, commandant du génie de la place; les affûts ont été sciés en grande partie, et les autres placés sur les parapets qui étaient minés; le parc des voitures a été renversé et rangé contre les bermes au-dessous des revêtements, où il a été enseveli; enfin, je crois qu'aucune des précautions à prendre pour mettre hors de service tout ce qui pouvait être de quelque utilité à l'ennemi, n'a été oubliée; et c'est ici que je dois rendre hommage à l'intelligence, à l'activité et au dévouement des officiers du génie et de l'artillerie, qui connaissaient aussi bien que moi toutes les chances d'une opération aussi critique, et à qui néanmoins rien n'est échappé de tout ce qui pouvait contribuer à l'entier accomplissement des ordres de S. M.

Le 9, tous les fourneaux étaient chargés; mais les travaux pour la destruction de l'artillerie n'étaient pas terminés, et j'ai dû encore retarder d'un jour, afin de

ne laisser aucun regret en arrière de moi. Le génie a profité de ce temps pour faire et charger quatre cents toises de plus de saucissons, qui étaient encore nécessaires pour le compassement des feux.

Dans la matinée du 10, je rassemblai chez moi les principaux officiers de la garnison; je leur lus l'ordre du prince d'Essling; je ne leur cachai pas que notre expédition présentait beaucoup de difficultés et de dangers; qu'une fois dehors, le feu mis à la place, nous nous trouverions dans la nécessité de nous faire jour, pour rejoindre l'armée, au milieu des obstacles de tous genres, ou de succomber avec honneur; qu'une fois la place détruite, les intentions de S. M. seraient parfaitement remplies; que ce seul but devait nous animer; que nous étions Français, et qu'il fallait prouver à l'univers entier que nous étions dignes de l'être; que si notre expédition réussissait, elle nous couvrirait de gloire, quels qu'en fussent les résultats pour nous personnellement. Tous ont témoigné le plus courageux dévouement. Je leur ai ensuite fait part des dispositions que j'avais arrêtées, ainsi que de la manière dont je comptais arriver sur les postes ennemis, et je les ai conduits sur un point de la place, d'où je leur ai fait voir la direction que je comptais prendre; et, voulant marcher sur deux colonnes, pour avoir moins de profondeur et pour renverser un plus grand front d'ennemis, ce qui me donnait au delà de leur ligne plus de latitude pour mes mouvements, je leur ai donné toutes les instructions nécessaires pour la marche des deux colonnes, et pour base, j'ai annoncé que la colonne de gauche

était la colonne de direction. Les deux compagnies d'élite du cinquième bataillon du quatre-vingt-deuxième régiment devaient marcher en tête de la colonne de gauche, composée dudit bataillon, pour balayer le passage à la colonne qui les suivait; les deux compagnies de canonniers marchaient en tête de la colonne de droite avec le même objet; cette colonne, commandée par le chef de bataillon du génie Thruiller, était composée de divers détachements du sixième et du huitième corps; les sapeurs devaient rester en ville, une partie pour mettre le feu, une autre partie en bataille sur divers points, pour empêcher les habitants de déranger notre opération et pour protéger la sortie de tous; ils devaient ensuite former l'arrière-garde; ils étaient commandés par M. le chef de bataillon du génie Morlet, qui est resté dans la place jusqu'à ce que le feu ait été mis, et qui a été obligé de se faire jour une seconde fois avec ses sapeurs à travers les postes ennemis, qui s'étaient rejoints sur nos derrières.

J'avais fait mettre les équipages en queue de la colonne; je prévoyais, que dans toute espèce de cas, ils ne pourraient nous suivre, et je n'étais pas fâché de les placer de manière à les faire prendre pour occuper l'ennemi.

Après être convenu avec tous les officiers de toutes armes de tous les détails préliminaires de notre opération, j'ai été, comme à mon ordinaire, me promener dans la ville et sur les remparts; j'ai causé avec tous les soldats; j'ai fait en sorte, par un air de sécurité et de confiance, d'écarter de leur esprit toute idée de doute

ou d'inquiétude sur le résultat de notre opération, et j'ai vu tout le monde plein de confiance, et j'ose dire d'enthousiasme; à l'entrée de la nuit, j'ai fait prendre les armes à toute la garnison pour empêcher que quiconque ne s'éloigne, et pour être prêt aussitôt que toutes les dispositions seraient terminées; car on a travaillé jusqu'au moment du départ. A dix heures tout était prêt, j'ai envoyé l'ordre à tous les postes avancés des demi-lunes et des chemins couverts de se porter dans le plus grand silence en dedans de la barrière par où on devait sortir. Au moment de commencer le mouvement, j'ai donné pour mot d'ordre, *Bonaparte* et *Bayard;* et tout le monde s'est mis en marche sous les auspices de la gloire et de l'honneur.

Je suis sorti le dernier; alors j'ai envoyé l'ordre à M. le chef de bataillon Morlet de mettre le feu dans les boîtes; il était convenu que ce seul ordre suffirait, parce qu'il devait faire un signal particulier aussitôt qu'il aurait eu la certitude que les mèches allumées étaient en place, afin que le feu fût mis aux poudres en même temps. Tout a été parfaitement exécuté; mes deux têtes de colonnes ont commencé à être aux prises avec les postes ennemis au moment même de l'explosion. Tout a été enfoncé, et j'ai continué rapidement ma route, toujours harcelé sur mes derrières et sur mes flancs, ainsi que je l'avais prévu; tous les équipages ont été pillés. Je n'avais point voulu de guide, parce qu'il n'aurait pu m'enseigner que les chemins que je ne voulais pas suivre, et qu'il aurait pu mettre de l'incertitude dans nos mouvements. Ne pouvant reconnaître de nuit

les divers points de direction que depuis longtemps j'avais étudiés de jour, la lune m'a servi de boussole; les différents ruisseaux ou rivières que j'ai traversés, et dont je connaissais l'existence, ont aussi contribué à assurer ma direction; j'ai été harcelé jusqu'au Thurone. Là j'ai été abandonné. Enfin, au jour, je me suis trouvé entre Villar de Ciervos et Barba del Puerco; j'ai pris ma direction sur l'Agueda. Entre ces deux villages, avant d'arriver sur la crête, la cavalerie ennemie m'a atteint sur ma droite, et a marché parallèlement en me fusillant, pour m'arrêter ou pour indiquer aux troupes qui étaient en marche pour me poursuivre, la route que j'avais prise. Je voyais sur ma gauche quelques crêtes couronnées de troupes; j'ai manœuvré pour les éviter; je suis enfin arrivé à un sentier qui conduisait au pont de San-Felicès.

Les deux colonnes qui avaient toujours marché en vue et à portée l'une de l'autre, sont arrivées ensemble sur la rive gauche de l'Agueda, dans le même ordre qu'elles étaient sorties d'Almeida; elles avaient marché toujours en ordre par section, malgré les rochers, les rivières et les précipices.

L'arrière-garde des sapeurs avait rejoint depuis quelques moments la queue de la colonne de gauche. J'ai aperçu alors quelques troupes de l'autre côté, que j'ai reconnues avec une lunette pour être françaises, et nous sommes descendus rapidement sur le pont. L'ennemi arrivait de tous côtés; il a atteint la queue de ma colonne, et j'ai eu la douleur de voir périr quelques-uns de mes braves camarades; enfin le général Reynier,

commandant du deuxième corps, a fait descendre des troupes vers le pont, et a protégé notre passage. Il a recueilli tous les blessés, et les a fait porter à San-Felicès, où nous nous sommes trouvés réunis au nombre d'environ mille hommes. J'ai perdu dans toute cette opération trois cent soixante hommes, dont à peu près cent cinquante tués, la plupart au précipice, et deux cents prisonniers qui se sont écartés et n'ont pu suivre la marche rapide de la colonne.

Je joins ici le rapport du commandant du génie et celui de M. Lechêne, capitaine d'artillerie. Ils donnent chacun dans leur partie des détails circonstanciés, que je n'ai pu qu'indiquer en grand. Je joins aussi un plan coté de la place; tout ce qui est tracé en noir indique les revêtements qui ont sauté.

Maintenant, Monseigneur, il me reste un devoir à remplir, c'est de rendre justice à tous les officiers de la garnison; j'oserai demander la décoration de la Légion d'honneur pour tous ceux qui ne l'ont pas encore. Je joins à ce rapport l'état nominatif de tous, et j'ai fait noter par une étoile ceux qui sont déjà décorés.

M. le chef de bataillon du génie Morlet a commandé le génie de la place, du moment où elle a été en notre pouvoir; il est impossible de mettre plus d'intelligence, d'activité et de courage, qu'il n'en a mis, soit pour réparer la place, soit pour la détruire, par ses talents et sa conduite, et je demanderai pour lui le grade d'officier de la Légion d'honneur.

M. le chef de bataillon du génie Thruiller, commandant le génie du neuvième corps, avait été envoyé

dans la place par M. le comte d'Erlon, pour activer, avec les deux compagnies de sapeurs du neuvième corps, les travaux de démolition ; la place a été investie le lendemain de son arrivée. Il a veillé à tous les travaux, de concert avec M. Morlet ; il l'a aidé de ses conseils, il a commandé la colonne de droite en partant, et l'a conduite jusque sur l'Agueda, avec une intelligence digne des plus grands éloges ; il a lui-même couru de très-grands dangers au passage de cette rivière, qu'il a été obligé de traverser à la nage. Je demande aussi pour lui le grade d'officier de la Légion d'honneur.

Je dois aussi les plus grands éloges à M. Lebel, lieutenant du génie, qui, dans toutes les circonstances et surtout dans cette dernière, a montré un zèle, une activité et un dévouement dont il mérite d'être récompensé.

Je joins ici un état donné par M. le chef de bataillon du génie Morlet, pour les officiers, sous-officiers de sapeurs et de mineurs hollandais, que je prie V. Exc. de prendre en considération.

Le capitaine Gravelle, commandant l'artillerie de la place, a déployé avant et pendant le blocus une activité et une intelligence au-dessus de toute expression ; mais c'est surtout dans ces derniers jours où il s'est multiplié, pour ainsi dire, pour ne laisser aux ennemis aucune ressource dont ils pussent faire usage.

Je dois aussi des éloges à M. Lechêne, jeune homme plein de mérite et de connaissances, et qui a beaucoup contribué par son activité aux immenses travaux que nécessitait la destruction de l'artillerie. Je joins ici le

rapport qu'il m'a adressé, en recommandant quelques individus des deux compagnies de canonniers de la garnison.

Je dois les plus grands éloges à MM. les capitaines Foucault, commandant la compagnie de grenadiers du quatre-vingt-deuxième régiment, et Berthier, commandant la compagnie de voltigeurs du même régiment. Ces deux compagnies m'ont été, dans tous les temps, de la plus grande utilité; toutes les fois qu'il y avait une expédition à faire, longue ou dangereuse, elles en étaient chargées, et en sont toujours sorties avec honneur. M. le capitaine Foucault a commandé le bataillon du quatre-vingt-deuxième, depuis le moment de notre sortie d'Almeida, et a prouvé qu'il était digne d'un pareil commandement; je demande pour lui la décoration de la Légion d'honneur, ainsi que pour M. le capitaine Berthier. Je dois citer aussi M. Gilbert, lieutenant de voltigeurs, qui a été blessé; M. Thomas, sous-lieutenant de grenadiers; M. le capitaine Combin, M. Charbonnier, adjudant-major du quatre-vingt-deuxième régiment, et M. Mottier : ces deux derniers ont toujours rempli les fonctions d'adjudant de place, depuis le commencement, et ils ont fait preuve dans toutes les occasions d'intelligence, d'activité et de courage. Je citerai aussi M. Bonnet, lieutenant au vingt-septième régiment de ligne.

Je dois encore les éloges les plus mérités au courage et à l'activité de MM. les capitaines Barré et Denoé, mes deux aides de camp, qui m'ont parfaitement secondé, soit pendant le siége, soit lors de notre sortie

je demande pour M. Barré le grade de chef de bataillon, et pour M. Denoé la décoration de la Légion d'honneur.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

Signé : BRENIER.

N° 70.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Salamanque, le 14 mai 1811.

Monseigneur,

J'ai reçu seulement le 6 l'ordre de Sa Majesté qui me confie le commandement de son armée de Portugal. J'ai déjà pris une connaissance générale de la situation des choses; et, malgré le désordre de l'armée, sa fatigue extrême, et l'état de désorganisation où elle est, je trouverais facile à remplir la tâche que l'Empereur m'a donnée, si l'armée n'était en totalité dépourvue de moyens de transport pour l'artillerie et pour les vivres, et dans un pays où la longue station de l'armée et les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida ont détruit tous les bestiaux. Cependant Sa Majesté peut être assurée que tout ce qui sera humainement possible de faire sera mis à exécution, et que les intérêts de son service dans cette circonstance importante, mes devoirs envers sa personne, le besoin de justifier l'honorable choix

dont je suis l'objet, me sont beaucoup plus chers que la vie. Mais Votre Altesse me permettra d'exposer ici mes besoins, fondés sur la situation des choses, et de réclamer les secours qui sont éminemment nécessaires. De quatre mille deux cents chevaux qui composaient l'artillerie de l'armée, il y a un an, quatorze cents restent aujourd'hui, et de ce nombre quatre cents seulement peuvent être attelés, quatre ou cinq cents pourront l'être dans quelque temps; le reste n'existera plus dans quinze jours. Votre Altesse jugera quel est mon embarras pour rendre l'armée mobile; car enfin il faut des canons et des cartouches à sa suite. Le duc d'Istrie m'a donné cent chevaux de l'artillerie de la garde, et j'apprécie ce secours; mais j'ose supplier Sa Majesté de m'en accorder un plus grand nombre. Les chevaux de l'artillerie de la garde sont très-près d'ici, et pourraient nous être donnés, tandis que d'autres venant de France les remplaceraient. L'équipage de l'artillerie de l'armée, pour une bonne défensive, devrait être porté à deux mille chevaux ou mulets. Sans moyens de transport réguliers, il est impossible de se mouvoir dans un pays que la guerre a dévasté, que de nombreuses bandes parcourent sans cesse, où les réquisitions sont extrêmement difficiles à effectuer. Y renoncer, ce serait rendre plus grands encore des désordres qui peuvent avoir les conséquences les plus graves. L'armée avait en entrant en campagne trois cents caissons de vivres, il n'en existe plus que trente-quatre. Je demande avec instance, pour les vivres, douze à quinze cents mulets de bât, qui pourraient sans doute être promptement achetés à

Bayonne. L'armée anglaise a douze mille bêtes de somme, soit pour l'artillerie, soit pour les vivres; aussi tous les mouvements se font-ils avec facilité, et c'est de l'Espagne qu'ils en tirent le plus grand nombre.

Les moyens de transport que je demande sont calculés pour la défensive; l'offensive dans l'intérieur du Portugal en exigerait presque le double.

La destruction des mules et des chevaux que l'armée de Portugal vient d'éprouver, est moins encore le résultat de la campagne proprement dite, que de l'absence totale d'administration, qui a eu lieu à son retour de Portugal, et qui existe encore.

Votre Altesse apprendra avec étonnement qu'il n'a pas été fait une seule distribution, ni aux chevaux d'artillerie, ni à ceux de la cavalerie, depuis qu'elle est en campagne. Aussi la division de dragons, composée de six régiments, est réduite à huit cents chevaux pour le service; le reste est incapable d'être monté. Les troupes légères, à l'exception de la brigade Fournier, qui est en meilleur état, sont réduites à rien. La brigade Lamotte, composée du troisième de hussards et du quinzième de chasseurs, et qui est la plus forte du corps d'armée, n'a aujourd'hui que deux cent quarante-sept chevaux susceptibles d'être montés. Mes premiers soins ont eu pour objet d'empêcher le mal de s'accroître et de conserver au moins les chevaux existants; et les mesures que je vais prendre encore rempliront, j'espère, cet objet, le premier et le plus important de tous.

C'est au nom de la gloire des armes de Sa Majesté, c'est au nom du salut de son armée, et pour lui donner

la facilité de détruire ses ennemis, que je supplie Sa Majesté de nous accorder les moyens de transport que je réclame et qui nous sont indispensablement nécessaires.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

N° 71.

Lettre du général Sébastiani, commandant du quatrième corps, au prince Berthier, major général.

Grenade, le 7 janvier 1811.

Monseigneur,

Tout est tranquille depuis Marbella jusqu'au cap de Gata; l'ennemi ne fait aucun mouvement.

L'armée insurgée de Murcie est forte de neuf mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux.

J'avais proposé à S. Exc. le duc de Dalmatie l'expédition de Murcie et le siége de Carthagène; la saison et les circonstances sont favorables, et le quatrième corps suffit pour cette opération. Nous aurions pu également favoriser, par ce moyen, les opérations des armées d'Aragon et de Catalogne. Mais le désir d'opérer une diversion en faveur de l'armée de Portugal, a décidé S. Exc. le général en chef de l'armée du midi à assiéger Badajoz, et ce motif est sûrement déterminant. Il eût été à désirer même que cette diversion se fît deux mois plus tôt.

En attendant le moment où nous pourrons marcher dans la province de Murcie, je réunis à Grenade les moyens de siége qui nous seront nécessaires.

J'aurai toute l'artillerie nécessaire, moins quelques mortiers, que nous pourrons tirer de Séville.

J'ai trouvé à Almeria une certaine quantité de projectiles, et j'établis dans ce moment des fourneaux à Grenade, pour faire couler des bombes et des boulets. Les moulins à poudre que j'ai rétablis l'année passée nous donneront les quantités nécessaires. Déjà la plus grande partie est fabriquée et se trouve dans notre arsenal. On construit des affûts de siége qui seront finis dans six semaines.

L'argent nous manque. Cette province a fourni considérablement. La solde du corps d'armée va être alignée jusqu'au mois de septembre. Nous n'avons pas reçu une obole du trésor arrivé de France ; tout a été fourni par les contributions du pays ; nous avons même envoyé sept millions de réaux à Séville.

Les fortifications de Grenade et de Malaga sont achevées, et ces deux points sont dans un état respectable de défense. Ils sont bien armés et bien approvisionnés en tous genres.

L'armée a un esprit excellent. Sa santé est parfaite ; nous avons moins perdu par les maladies que nous n'aurions perdu dans des cantonnements en France.

Presque tous les corps ont reçu leur habillement ; leur masse de linge et chaussure est la seule qui soit en souffrance et qui exige des secours.

Par le moyen de petites contributions extraordinaires

imposées sur les villages qui reçoivent les brigands, je remonte notre cavalerie, qui conservera autant de chevaux qu'elle aura d'hommes.

L'esprit public s'est beaucoup amélioré dans les provinces de Malaga et de Grenade. Avec des colonnes mobiles bien disciplinées, je suis parvenu à détruire toutes les bandes de brigands.

Je puis assurer Votre Altesse Sérénissime que ce pays est dans l'état où Sa Majesté Impériale peut le désirer. La grande majorité de toutes les classes lui est dévouée. Le décret de S. M. sur les marchandises anglaises a été exécuté avec sévérité dans les villes et villages des deux provinces, et a produit le meilleur effet, etc.........
....

Signé : HORACE SÉBASTIANI.

N° 72.

Lettre du général comte Belliard, chef d'état-major de l'armée du centre, au prince Berthier, major général.

Madrid, le 3 juin 1811.

Prince,

Il y a maintenant dans tous les esprits une fermentation telle qu'elle n'exista peut-être jamais en Espagne. Les Anglais, les chefs de l'insurrection, s'agitent en tous sens, et emploient tous les moyens possibles pour amener, soit de gré, soit de force, à un soulèvement général.

Partout on enlève les jeunes gens, même les hommes mariés depuis trois ans et sans enfants, pour les emmener à l'armée. Les autres habitants ont l'ordre de s'armer de toute manière, soit pour défendre leurs villages, soit pour se lever en masse par arrondissement, et agir d'après les ordres qui pourront leur être donnés par le comité d'insurrection.

Les corps organisés s'augmentent tous les jours et prennent de la consistance; il en est de même des bandes de guerillas qui vraiment fourmillent. Elles battent et désolent la campagne; elles tuent ou maltraitent d'une manière cruelle les habitants qui nous servent ou qu'on emploie pour le service de la correspondance. Elles ont adopté pour système d'affamer tous nos postes, en défendant aux villages de leur porter des vivres, et menaçant les alcades de les pendre et même de brûler les villages qui ne se conformeraient pas à ces ordres. De sorte que maintenant, prince, pour pouvoir exister, il faut presque partout employer la force, et même guerroyer pour faire payer ce que doivent les villages en subsistances journalières.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : AUGUSTE BELLIARD.

N° 73.

Lettre du maréchal Bessières, duc d'Istrie, au prince Berthier, major général.

Valladolid, le 6 juin 1811.

Monseigneur,

Je vous ai écrit depuis deux mois, pour vous faire connaître la situation de ce pays. Quels que soient les rapports que l'on fasse à l'Empereur des différents points de l'Espagne, il n'en est pas moins positif que je dis la vérité, et que les affaires sont partout les mêmes. Il est temps de prendre un grand parti. L'armée du nord se compose de quarante-quatre mille hommes, il est vrai; mais, si on en réunit vingt mille, il n'y a plus de communication, et l'insurrection va faire les plus grands progrès. La côte sera perdue jusqu'à Bilbao. Nous manquerons de tout, parce que ce n'est qu'avec la plus grande peine que nous vivons au jour le jour. L'esprit de ce pays est affreux. Le départ du Roi pour Paris, la retraite de l'armée de Portugal, et sa marche sur le Tage, l'évacuation de tout le pays, même de Salamanque, tout cela monte les têtes à un point difficile à exprimer. Les bandes grossissent et se recrutent sur tous les points avec la plus grande activité.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans plusieurs de mes lettres de cet état de choses. Je n'ai rien à me reprocher, Monseigneur; je ne cesserai de vous en parler : le service de Sa Majesté le veut, ses intérêts me

le commandent. J'ai cru devoir, en attendant, me mettre en mesure. J'ai donné l'ordre au général Bonet de se porter sur Léon, en gardant le col de Pajarès pour menacer de tomber sur ce qui chercherait à déboucher par Oviedo, le long de la côte ou dans la Castille.

J'envoie un bataillon et la cavalerie du général Wathier à Salamanque. Je réunis ici quatre régiments. Au premier signal, j'appellerai toutes les troupes de la garde, soit pour agir contre quiconque déboucherait contre moi, soit pour me porter au secours du duc de Raguse, ou de Madrid. Si je suis obligé de prendre ce grand parti, il ne faudra pas, de quelque temps, compter sur les communications. Vitoria, Burgos et Valladolid sont les seuls points que je puisse garder. Cependant je ne lèverai les postes intermédiaires entre ces trois points qu'à la dernière extrémité.

Je vois avec regret le temps qu'il me faut pour réunir les troupes, et le peu de moyens que j'ai pour garder fortement Santander, qui est, sous tous les rapports, un mauvais poste qu'on ne peut défendre qu'en le couvrant de beaucoup de troupes.

Monseigneur, parlez de l'Espagne; on fait illusion à l'Empereur. Ce n'est plus d'une bataille contre les Anglais que dépend la pacification de la Péninsule. Si les Anglais sont les plus forts, ils la livreront ou la recevront. A nombre égal ils la refuseront, à plus forte raison s'ils ne sont pas les plus forts. Ils ne la donneront point en plaine : s'ils la perdent, ils ont le Portugal pour retraite; et, en Portugal, ils ne voient que leurs vaisseaux.

Tout le monde connaît le mode vicieux de nos opérations. Tout le monde convient que nous sommes trop disséminés. Nous occupons trop de pays; nous usons nos moyens sans profit et sans nécessité; nous tenons à des rêves. Cadix et Badajoz engloutiront toutes nos ressources : Cadix, parce qu'on ne le prendra pas; Badajoz, parce qu'il faut une armée pour l'appuyer. Il faut détruire celui-ci et renoncer pour le moment à l'autre. Il faut se resserrer, avoir des points d'appui pour nos magasins et nos hôpitaux, et regarder les deux tiers de l'Espagne comme un vaste champ de bataille, qu'une victoire nous donne ou nous fait perdre, jusqu'à ce que nous ayons changé de système et que l'on veuille véritablement conquérir et pacifier l'Espagne. Nous n'avons personne sur la côte depuis Barcelone jusqu'à Vera; Valence est l'entrepôt de tous les insurgés du nord et du centre, et nous faisons le siége de Cadix!

Si je me trompe dans mon calcul, et que je passe encore pour un homme timide, vous vous rappellerez que j'ai l'habitude de calculer les chances; mais que, quels que soient les événements, je suis ensuite le plus tenace. Les conséquences de tout ceci peuvent être irréparables, s'il n'est rien changé au système actuel.

Il faut se dépêcher de renvoyer le Roi à Madrid. Son départ a fait bien du mal; on aura de la peine à le réparer.

Je vous envoie mes rêves; n'y voyez que la passion du bien.

Je suis avec respect, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ISTRIE.

N° 74.

Arrêté.

Au quartier général de Valladolid, le 5 juin 1811.

Nous, maréchal d'Empire, duc d'Istrie, colonel général de la garde impériale, général en chef de l'armée du nord de l'Espagne;

Considérant que les mesures de clémence par lesquelles nous nous étions flatté de ramener le peuple à la soumission, et d'éloigner de lui les maux qu'une plus longue résistance devait entraîner, n'ont eu pour résultat que d'accroître l'audace des insurgés et des partisans;

Considérant que les mesures de rigueur doivent être d'autant plus sévères qu'elles ont été plus longtemps différées, et que nous ne les adoptons qu'après nous être convaincu que c'est le seul moyen de maintenir la tranquillité dans le pays;

Sur le rapport de l'intendant général, nous avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

Article Ier. Il sera formé, par les soins des municipalités dans les villes, et des chefs de justice dans les villages, une liste de tous les individus qui ont quitté leur domicile, et qui n'habitent pas dans des lieux occupés par les troupes françaises.

Art. II. Tous ces individus seront obligés de rentrer dans le délai d'un mois, passé lequel ils seront réputés faire partie des bandes d'insurgés, et tous leurs biens seront confisqués; il est défendu à tous les fermiers ou

débiteurs, à quelque titre que ce soit, de se libérer ailleurs qu'entre les mains des administrateurs des domaines nationaux.

Art. III. Les pères, mères, frères, sœurs, enfants et neveux de ces individus sont déclarés responsables, tant sur leurs biens que sur leurs personnes, de tout acte de brigandage commis par les insurgés contre les citoyens paisibles, ou contre leurs propriétés.

Art. IV. Si quelque habitant est enlevé de son domicile, on arrêtera sur-le-champ trois des parents les plus proches d'un brigand pour servir d'otages; si cet individu est mis à mort par les bandes, les otages seront fusillés sur-le-champ et sans forme de procès.

Art. V. Tout individu qui s'absentera de sa commune pendant plus de huit jours, à dater de la publication du présent arrêté, sans permission, sera considéré comme ayant passé aux bandes; tous ses biens seront séquestrés, et vendus dans le délai de trois mois; tous les parents au degré indiqué par l'article III seront mis en arrestation.

Art. VI. Aucun habitant ne pourra plus sortir de sa commune sans être muni d'un passe-port qui lui sera délivré pour un temps limité. Ce passe-port ne sera donné que sur l'attestation de deux personnes domiciliées dans la commune, lesquelles seront garantes qu'à l'expiration du délai indiqué dans le passe-port, celui qui en est porteur sera rentré dans sa commune, ou aura justifié de sa résidence dans les lieux occupés par l'armée française. Dans le cas contraire, les deux cautions seront arrêtées et mises en prison.

Art. VII. Tout habitant des villes où il y aura un commissaire de police sera tenu de se munir d'une carte de sûreté.

Art. VIII. Il sera fait des visites domiciliaires, d'après les ordres des commandants de place, aux époques qu'ils jugeront convenables; tout individu qui ne sera pas muni de sa carte de sûreté sera arrêté sur-le-champ et traduit en prison; ne sont exceptés de cette disposition que les fonctionnaires publics.

Art. IX. Seront arrêtés également ceux qui auront donné asile à un individu qui ne serait porteur ni d'un passe-port ni d'une carte de sûreté.

Art. X. Quiconque sera convaincu d'avoir entretenu correspondance avec les brigands, sera puni de mort.

Art. XI. Il est défendu d'entretenir aucune correspondance avec les habitants des pays occupés par les insurgés; ceux qui en reçoivent des lettres doivent les remettre aux commandants de place, ou aux commissaires de police dans les lieux où il y en a d'établis.

Art. XII. L'infraction aux dispositions de l'article précédent sera punie de dix ans d'emprisonnement.

Art. XIII. Les généraux gouverneurs des divers gouvernements, et l'intendant général, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté, qui sera publié, imprimé et affiché.

Signé : Maréchal DUC D'ISTRIE.

Pour S. Exc. le général en chef, l'auditeur au conseil d'État, secrétaire général du gouvernement. *Signé :* DE BROGLIE.

N° 75.

Arrêté.

Au quartier général de Valladolid, le 6 juin 1811.

Nous maréchal d'Empire, duc d'Istrie, colonel général de la garde impériale, général en chef de l'armée du nord de l'Espagne;

Considérant que les alcades et les chefs de justice, en ne poursuivant pas la rentrée des impositions de leurs communes, exposent les habitants à des mesures de rigueur qui pèsent même sur ceux qui auraient mis le plus d'empressement à s'acquitter de leurs contributions; que dès lors ils doivent être les premiers responsables des suites de leur négligence;

Considérant qu'un grand nombre d'ecclésiastiques, au lieu d'exhorter le peuple à la soumission, l'engagent, au contraire, à différer d'obéir jusqu'à ce qu'il y soit contraint par la force;

Sur le rapport de l'intendant général, avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

Article I[er]. Les contributions seront payées au chef-lieu de partido, tous les mois par douzième, chaque douzième par moitié, savoir : la première moitié, le 15 de chaque mois; l'autre moitié, le 30.

Art. II. L'arrêté par lequel nous avions ordonné que les alcades et les chefs de justice ne pourraient être pris pour otages, est rapporté.

Art. III. Les curés, alcades, les justices, et le clergé de chaque village, sont responsables :

1° De l'exact payement des contributions;

2° De l'exécution des ordres donnés au village, par les intendants et par les autorités du chef-lieu du partido, pour des fournitures de denrées ou de transports.

ART. IV. Tout village qui n'exécutera pas immédiatement l'ordre qu'il aura reçu, sera exécuté militairement.

ART. V. Tout individu, quelle que soit sa profession, convaincu d'avoir engagé le peuple à différer d'obéir aux lois, arrêtés, ou aux ordres des autorités compétentes, sur le payement des contributions et fournitures de réquisition, sera arrêté, et traduit à une commission militaire.

ART. VI. Les généraux gouverneurs, les commandants des provinces, et les commandants de place, tiendront la main à l'exécution du présent arrêté.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ISTRIE.

Pour S. Exc. le général en chef, l'auditeur au conseil d'État, secrétaire général du gouvernement.

Signé : DE BROGLIE.

N° 76.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Bessières, duc d'Istrie.

Paris, le 8 juin 1811.

L'intention de l'Empereur, M. le maréchal, est que vous fassiez travailler avec la plus grande activité aux

travaux de Burgos. S. M. juge nécessaire qu'il y ait dans cette place six mortiers et six obusiers, indépendamment d'une vingtaine de pièces de campagne de tout calibre, et qu'on y réunisse beaucoup d'approvisionnements et de munitions.

L'Empereur désire, M. le maréchal, que vous m'envoyiez tous les quinze jours l'état de situation des travaux, et que vous fassiez connaître particulièrement si l'ouvrage à cornes que S. M. a ordonné de faire sur la hauteur, est massé, et si l'on a commencé la maçonnerie du réduit.

Signé : ALEXANDRE.

N° 77.

Lettre du prince Berthier, major général, au général comte Caffarelli.

Paris, le 11 juin 1811.

L'Empereur ordonne, M. le général Caffarelli, que vous fassiez tracer et travailler à construire, à Miranda, une tête de pont, pour que, dans tout événement, le passage de l'Èbre soit assuré. Les localités exigent que cette tête de pont ait l'étendue convenable; il y sera construit une tour de deuxième espèce, en maçonnerie, qui servira de corps de garde, de magasin et de réduit : le ministre de la guerre doit m'envoyer le plan de cette tour, et je vous le ferai passer. La tête de pont doit être telle que l'armée soit toujours assurée de traverser tranquillement l'Èbre.

Sa Majesté me charge aussi de vous faire connaître, général, qu'il serait convenable de faire bâtir quelques tours sur les hauteurs et dans les défilés de Vitoria à Irun. Une dizaine de ces tours, placées sur les sommités et qui donneraient retraite à une trentaine d'hommes, seraient d'un grand intérêt. Ce seraient des vedettes qui éclaireraient les hauteurs, et nous en maintiendraient toujours maîtres. L'Empereur pense que chacune de ces tours ne peut pas coûter plus de dix mille francs, ce qui ferait pour dix tours une dépense de cent mille francs, et que ce serait de l'argent et des travaux bien employés.

Instruisez-moi, général, des dispositions que vous aurez faites sur l'objet de cette lettre.

Signé : ALEXANDRE.

N° 78.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Badajoz, le 21 juin 1811.

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse de tous les efforts que j'avais faits pour mettre l'armée en état d'entrer en campagne et de manœuvrer pour secourir l'armée du midi. Comme j'ignorais la situation précise de l'ennemi, je crus d'abord devoir m'en rapprocher, afin de profiter des circonstances que la fortune pourrait m'offrir, et en second lieu pour lui déguiser

pendant quelque temps mes véritables intentions. En conséquence j'échelonnai mes troupes sur la route de Ciudad-Rodrigo et sur celle de Plasencia, et je me portai de ma personne, le 5, à Ciudad-Rodrigo, avec la plus grande partie de la cavalerie, et une forte avant-garde. Je profitai de cette circonstance pour jeter dans la place beaucoup d'approvisionnements; j'en partis dans la nuit, me dirigeant sur Gallegos, dans l'espoir de surprendre la division du général Crawfurd, qui était cantonnée à trois lieues de Ciudad-Rodrigo. Peu d'heures ont suffi pour que ce général fût instruit de mon arrivée à Rodrigo; et il s'est mis en marche immédiatement pour se retirer au delà de la Coa, laissant sa cavalerie en observation, et abandonnant divers magasins de subsistances. Le général Montbrun manœuvra avec sa cavalerie sur la cavalerie ennemie, la poussa avec une grande vigueur, et lui fit quelques prisonniers. J'appris que lord Spencer, qui commandait l'armée en l'absence de lord Wellington, avait à ses ordres cinq divisions échelonnées des bords de la Coa jusqu'à Castelbranco. Je conclus qu'une partie de ces troupes était destinée à passer sur la rive gauche du Tage à la première apparence du besoin. Il me paraît évident que le maréchal duc de Dalmatie, qui avait déjà devant lui l'ancienne armée qu'il avait combattue renforcée de deux divisions, n'aurait jamais le moyen de faire lever le siége de Badajoz, et qu'un détachement de l'armée de Portugal même serait insuffisant, puisqu'il pourrait être toujours neutralisé par un détachement de pareille force qui conserverait à l'ennemi sa supériorité. Je me décidai

donc à marcher avec toute l'armée. J'envoyai l'ordre au général Reynier de partir de Fuente Roble et de Los Santos, où il était avec deux divisions, pour se porter sur Baños et Plasencia, en ayant soin d'établir l'opinion que ces deux divisions seules étaient celles qui se rendaient sur le Tage. Il paraît que lord Spencer a été complétement trompé sur ce mouvement, et que lord Wellington n'a été instruit que d'une manière très-tardive de la marche de l'armée. L'équipage de pont sur lequel je comptais pour passer le Tage n'étant point arrivé de Madrid, ma marche a été retardée. Cependant il était urgent d'arriver; car tous les rapports annonçaient que la place de Badajoz était attaquée avec une grande vigueur, que trois brèches étaient ouvertes, que deux assauts avaient déjà été donnés, et que l'ennemi voulait à tout prix se rendre maître de cette ville importante. Quels qu'aient été les obstacles qui naissaient des circonstances, nous avons fait une si grande diligence, que mon avant-garde est arrivée à Mérida le 17 au soir, d'où elle s'est liée avec les postes de l'armée du midi. Le 18 au matin, le duc de Dalmatie et moi, nous nous sommes concertés sur les mouvements qu'il convenait de faire pour chasser l'ennemi de ses positions retranchées d'Albuera, et délivrer Badajoz; mais l'ennemi s'est retiré en toute hâte, a repassé la Guadiana, et est rentré en Portugal sans que nous ayons eu moyen de l'atteindre. Il est fâcheux qu'il n'ait pas osé tenter la fortune, car une victoire signalée aurait infailliblement marqué notre arrivée dans ces contrées. Nous sommes entrés hier à Badajoz, où nous avons pu voir

de nos yeux quelle vigueur le général Philippon, gouverneur de Badajoz, et sa brave garnison ont mise à la défense de cette place, et combien ils sont dignes d'éloges.

Je ne puis me dispenser de louer l'excellent esprit qui a animé l'armée pendant une marche longue et pénible dans une saison brûlante et au milieu de beaucoup de privations, mais on ne saurait trop attendre de preuves de dévouement au service de Sa Majesté, des braves régiments qui composent l'armée de Portugal.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Signé : Maréchal DUC DE RAGUSE.

N° 79.

Rapport du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au prince Berthier, major général.

Badajoz, le 22 juin 1811.

Monseigneur,

Je m'empresse de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que la place de Badajoz est dégagée, et que les troupes qui en formaient le siége se sont retirées dans l'intérieur du Portugal, pour joindre le restant de l'armée anglo-portugaise, commandée par lord Wellington, qui a pris la même direction.

Le 12 de ce mois, je partis de Llerena avec les troupes de l'armée du midi que j'avais fait réunir. M. le général Drouet, comte d'Erlon, que je savais devoir

joindre deux jours après, suivit le mouvement; la tête de sa colonne arriva le 13 à Usagre, où était le cinquième corps. Je me portai sur Los Santos où je me trouvai au milieu des établissements de l'armée ennemie. Le 15, je pris position à Fuente del Maestro; et le 17, à Almendralejo, d'où le 18 je communiquai avec l'armée impériale de Portugal, dont l'avant-garde arrivait à Mérida. Le même jour, je concertai avec M. le maréchal duc de Raguse les mouvements des deux armées.

Le 19, nous fûmes instruits que le siége de Badajoz était levé, et que l'ennemi avait abandonné sa position d'Albuera, évacué Olivenza, et qu'il retirait ses troupes sur la rive droite de la Guadiana, du côté d'Elvas. Dans l'après-midi de la même journée, l'armée se porta en avant, et je reçus une lettre de M. le général Philippon, gouverneur de Badajoz, qui me confirmait la retraite de l'ennemi. Le 20, nos troupes arrivèrent sur la Guadiana, devant Olivenza et à Badajoz. L'armée de Portugal manœuvra par la rive droite et suivit la route de Talavera; celle du midi déboucha par Santa-Martha et Albuera, tandis qu'une colonne longea les montagnes sur la gauche. La cavalerie des deux armées est aujourd'hui en reconnaissance sur Villaviciosa, Elvas et en avant de Campo-Mayor, à l'effet de connaître les mouvements et dispositions des ennemis. Sur les rapports qui seront faits, nous conviendrons avec M. le maréchal duc de Raguse des nouvelles opérations que l'armée de Portugal et celle du midi devront entreprendre.

La jonction des deux armées sur les bords de la Gua-

diana est un des événements les plus remarquables de la guerre d'Espagne ; il sera par la suite du plus grand effet pour le bien du service de l'Empereur. Son premier résultat a été de sauver Badajoz. Les provinces méridionales de l'Espagne se trouvent entièrement dégagées du côté du Portugal, et la tranquillité, qui a été momentanément troublée sur plusieurs points, va se rétablir. Nous étions dans l'intention, M. le maréchal duc de Raguse et moi, de livrer bataille aux ennemis ; mais lord Wellington s'est prudemment retiré avant que nous puissions le joindre. Cependant ses forces consistaient en soixante mille hommes, dont trente mille Anglais, y compris les divisions commandées par le général Spencer qu'il venait de retirer du nord, quatorze mille Portugais et seize mille Espagnols ; il y avait dans ce nombre cinq mille hommes de cavalerie.

Il est fâcheux qu'une affaire générale n'ait pu avoir lieu, le succès n'eût pas été incertain ; mais il est à espérer que l'occasion s'en présentera, surtout si l'armée de Portugal se tient en rapport d'opération avec l'armée du midi et communique avec elle, ainsi que cela a eu lieu aujourd'hui. Je ne puis à ce sujet conserver le moindre doute : l'empressement que M. le maréchal duc de Raguse a mis pour venir, avec toutes ses troupes disponibles, au secours de Badajoz et de l'armée du midi, lui est si glorieux, que j'en tire la conséquence que M. le maréchal sera toujours disposé à régler ses mouvements de la manière la plus avantageuse au service de l'Empereur, en attendant que Sa Majesté ait

daigné manifester ses intentions sur les opérations de la campagne.

Je dois à présent rendre compte à Votre Altesse de la situation dans laquelle nous avons trouvé la place de Badajoz, et de la glorieuse défense de sa brave garnison. M. le général de brigade Philippon, qui la commande en qualité de gouverneur, a eu le rare mérite de se créer des moyens, et d'utiliser pour la défense tout ce qu'il y avait de Français dans Badajoz, tandis que d'une main vigoureuse il contenait les habitants, et les employait même aux travaux de fortification, que l'on a sans cesse perfectionnés. J'aurai incessamment l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie du journal de siége qui a été tenu; aujourd'hui je ne puis que lui indiquer les principaux faits qui se sont passés, et la prier de vouloir bien présenter à l'Empereur M. le général Philippon comme ayant mérité d'éprouver l'effet de ses bonnes grâces. J'ai l'honneur de demander pour lui le titre de comte et une dotation; je solliciterai aussi des récompenses pour divers militaires de tout grade qui se sont distingués par des actions d'éclat.

Au 16 mai dernier, époque de la bataille que je livrai à l'armée alliée à Albuera, il y avait neuf jours que l'ennemi avait ouvert la tranchée devant Badajoz, et six jours que le feu avait commencé contre la place. Le 15 au soir, les assiégeants retirèrent toutes leurs troupes, et les réunirent au restant de leur armée à Albuera; elles ne reparurent que le 19. Pendant leur absence, le général Philippon fit raser la totalité des

ouvrages qu'elles avaient élevés, et il fit rentrer dans la place les plates-formes et fascinages qu'il y trouva. Il prit même quelques convois aux ennemis, lesquels se disposèrent à reprendre les travaux du siége; mais ils n'ouvrirent pour la seconde fois la tranchée que dans la nuit du 30 au 31 mai. Le feu contre la place recommença le 3 juin, et il continua sans interruption jusqu'à la levée du siége. Le 6, trois brèches étaient déjà faites, l'une au château, et deux au fort San-Cristoval. La brèche du château, située entre le bastion de la Trinité et la Guadiana, à gauche de la lunette Saint-Roch, était praticable; mais le général Philippon la fit escarper, et ordonna d'élever en arrière un retranchement intérieur dans le terre-plein du château. Cette dernière disposition était parfaitement entendue; l'ennemi ne fit qu'une fausse attaque sur ce point.

Au fort San-Cristoval, il n'y avait qu'une des deux brèches qui fût praticable. Dans la nuit du 7 au 8, quinze cents Anglais se lancèrent dans les fossés du fort, appliquèrent des échelles et voulurent donner l'assaut. Trois fois ils revinrent à la charge; soixante-quinze braves, commandés par le capitaine Chauvin, du quatre-vingt-huitième régiment, les repoussèrent constamment et leur firent éprouver de très-grandes pertes. Nous eûmes des soldats blessés de coups de baïonnette sur le haut de la brèche. Le succès fut complet; les morts, les blessés, et les échelles restèrent dans le fossé.

Les jours suivants, l'ennemi continua son feu sur le fort San-Cristoval, et chercha à agrandir la brèche.

Le capitaine Joudion, du vingt et unième léger, commandait dans ce fort avec une garnison de cent quarante hommes. Chaque soldat avait quatre fusils chargés à ses côtés, et le général Philippon avait fait placer sur les parapets une grande quantité de bombes chargées dont le sergent Brette, du cinquième régiment d'artillerie, avait la direction (ce même militaire s'était déjà distingué au premier assaut). Dans la nuit du 10 au 11, deux mille Anglais se présentèrent de nouveau dans le fossé. Déjà ils avaient appliqué quarante échelles, la tête de leur colonne arrivait au haut de la brèche; le sergent Brette s'écrie : *Mon capitaine, faut-il faire sauter la première mine?* Les bombes et les grenades descendent, et, en éclatant, elles brisent les échelles et répandent la mort et l'épouvante parmi les ennemis, tandis qu'à coups de baïonnette la garnison les précipite de la brèche. En un instant, les fossés sont comblés de morts et de blessés, parmi lesquels plusieurs officiers anglais. Dans cette confusion, des officiers anglais demandent du secours; le brave Joudion leur ordonne de redresser une échelle et de monter dans le fort pour se rendre prisonniers, ce qui fut exécuté. Au jour, le général ennemi écrivit au général Philippon pour lui demander une trève de trois heures, afin d'enlever les blessés qui étaient restés dans les fossés ou sous le feu du fort; la demande fut accordée. La perte des Anglais, dans cette circonstance, fut de plus de six cents hommes. Nous n'eûmes pas dix hommes hors de combat. C'est un des plus beaux faits d'armes que l'on connaisse.

On estime que la perte des Anglais, au siége de Ba-

dajoz, est au moins de trois mille hommes. Les Portugais et les Espagnols ont aussi perdu du monde.

En adressant à Votre Altesse Sérénissime le journal du siége, j'aurai l'honneur de lui présenter le nom des militaires de tous grades qui se sont distingués, et qui ont mérité les grâces de l'Empereur, pour qu'elle ait la bonté de les solliciter.

M. le chef de bataillon Lamare commandait le génie, M. le chef de bataillon Colin l'artillerie. Ce dernier tomba malade pendant le siége; il fut parfaitement secondé par M. le colonel Gonzalès et le chef de bataillon Horré, tous deux au service de S. M. C. Je regrette infiniment de ne pouvoir, dans ce premier rapport, citer tous les braves.

M. le général Philippon se loue de la fermeté de caractère que M. Theran, commissaire royal de la province, a montrée, ainsi que les chefs principaux de l'administration espagnole qui étaient dans Badajoz.

Le 12, les ennemis étant instruits des mouvements que les armées opéraient, commencèrent à retirer leur artillerie de siége. Le 17, toutes les troupes ennemies avaient disparu. Le 18, la communication fut rouverte avec Badajoz, au moyen des partis qui y arrivèrent par les deux rives de la Guadiana. Le 20, j'arrivai à Badajoz avec M. le maréchal duc de Raguse.

Ainsi, les ennemis n'ont retiré de leur dernière expédition en Estramadure, et de leur attaque sur Badajoz, que la honte de s'être livrés à ces deux entreprises. Les Anglais ont perdu au moins huit mille hommes de leurs propres troupes; les Portugais, de trois à quatre mille

hommes, et les Espagnols autant. Ces pertes ont assuré de nouveaux triomphes aux armées de l'Empereur, et elles ont consacré, en faveur de l'armée impériale, la victoire signalée qui a été remportée, le 16 mai dernier, dans les champs d'Albuera, où je remplis le premier objet que je m'étais proposé, celui de faire diversion en faveur de Badajoz, et de mettre la place en état de prolonger sa résistance. Aujourd'hui, il est bien constant que la bataille d'Albuera a fait gagner au moins vingt jours, et que, pendant ce temps, des dispositions ont pu être prises pour faire arriver de nouveaux renforts et donner le moyen à l'armée de Portugal de prendre part aux opérations. Par là, le second objet que je m'étais proposé, en faisant mon premier mouvement, a été également rempli, et les troupes qui ont combattu à Albuera n'ont pas cessé un seul jour de garder l'offensive contre les ennemis.

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Altesse l'ordre du jour qu'hier j'ai donné à l'armée.

Je suis avec un profond respect, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 80.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Marmont, duc de Raguse.

Paris, le 10 juillet 1811.

L'Empereur, M. le duc, après avoir lu vos dernières dépêches, me charge de vous faire connaître

qu'une division ne suffit pas à Truxillo; qu'il faut deux divisions, une partie de votre cavalerie et quinze pièces de canon. Vous donnerez le commandement de ce corps, soit au général Reynier, soit au général Montbrun. Vous devez tirer des vivres de Mérida et de Médellin, et ne pas laisser l'ennemi s'y établir. Vous vous tiendrez en correspondance immédiate avec Badajoz et le cinquième corps. Le reste de votre armée doit se placer à Almaraz, Talavera, Plasencia, etc., sur les rives du Tage, pour se reposer et être en position de se réunir promptement.

Il faut établir un pont sur le Tage, soit à Almaraz, soit à Garovillas, où jadis il en a existé un.

Vous devez faire construire le pont sur pilotis et y faire une tête de pont, de manière à avoir un ouvrage important sur le Tage, qui soit à l'abri des incursions des guérillas et de tout autre parti. Vous pourriez faire faire des ouvrages dans le genre de ceux que l'Empereur a fait construire au Spitz, mais sur une plus petite échelle. Il faut occuper Alcantara et le fortifier comme poste; ce qui donnera un autre pont sur le Tage, et une nouvelle communication directe sur Badajoz. Cet objet est de la plus haute importance, et deviendra très-avantageux, lorsqu'on sera dans le cas d'opérer sur le Portugal, puisqu'on aura à Alcantara un lieu de dépôt qui servira d'appui.

Les Anglais, qui avaient d'abord réparé Almeida, l'ont fait sauter et raser en entier, dans le dessein de porter la guerre dans le midi.

L'Empereur pense, M. le duc, qu'avant de retour-

ner sur le Tage, vous vous serez assuré que les fortifications de Badajoz sont réparées et la ville approvisionnée pour six mois. Cela supposé, il reste à voir ce que fera le général anglais. Il ne paraît pas probable qu'il veuille recommencer la campagne pendant la canicule, et notamment la commencer par un siége dans la saison la plus malsaine en Espagne. Si, contre toute probabilité, il le faisait, c'est, M. le duc, au secours de l'Andalousie que vous devez marcher avec toute votre armée.

L'Empereur a donné le commandement en chef de son armée du nord au général Dorsenne. Ce général sera bientôt en état de pouvoir couvrir Ciudad-Rodrigo, de présenter une forte colonne pour inquiéter l'ennemi du côté de cette place, et de menacer le Portugal. Il pourrait même, en cas d'événement, réunir des forces assez nombreuses pour couvrir Ciudad-Rodrigo.

L'Empereur vous recommande de faire retrancher le col de Baños de manière à y maintenir un poste qui assure, dans cette direction, vos communications avec l'armée du nord.

Aussitôt que l'armée du général Dorsenne sera plus considérable, on le chargera entièrement de la province et de la place de Ciudad-Rodrigo, ce qui pourra vraisemblablement avoir lieu vers le 15 août. Alors l'armée du nord aurait un corps sur la Coa. L'armée de Portugal garderait Alcantara, et serait à cheval sur le Tage, ayant sa gauche appuyée à la Guadiana.

L'armée du midi occuperait Badajoz avec un corps d'observation pour soutenir cette place. Dans cet état de choses, M. le maréchal, si l'ennemi se portait sur Ciudad-Rodrigo avec toutes ses forces, l'armée de Portugal marcherait au secours de cette place, de concert avec l'armée du nord; ce qui réunirait une force de soixante-dix mille hommes sur Ciudad-Rodrigo.

Si, ce qui est beaucoup plus probable, le général anglais marchait sur Badajoz, l'armée de Portugal se porterait sur la Guadiana, se réunirait à vingt-cinq mille hommes de l'armée du midi; ce qui ferait soixante-cinq mille hommes. Enfin, si l'armée ennemie débouchait sur l'armée de Portugal par l'une ou l'autre rive du Tage, l'armée du nord pourrait envoyer au secours de l'armée de Portugal dix mille hommes; l'armée du midi, quinze mille hommes; et celle du centre, six mille : ce qui formerait une réunion de plus de soixante-dix mille hommes. Car, avant que l'ennemi eût franchi l'espace depuis Alcantara ou Alfayètes jusqu'à Almaraz, l'armée de Portugal aurait eu le temps de recevoir tous ses secours. Vous sentez assez, M. le duc, qu'on parle de ce projet pour parler de tout, car les localités doivent faire considérer cette opération de l'ennemi comme impraticable; mais l'Empereur a voulu parcourir ces différentes chances, afin de vous convaincre davantage que l'ennemi ne peut plus avoir de but aujourd'hui que de se porter sur l'armée du midi.

Sa Majesté désire donc que votre quartier général soit sur le Tage, au point le plus près de la Guadiana; que l'armée soit placée sur les deux rives; que votre

droite soit sur Plasencia, au lieu d'y avoir votre centre, puisqu'il est plus probable que l'armée de Portugal sera obligée de se porter sur l'Andalousie que vers le nord. Voilà pour la défensive.

Quant à l'offensive, M. le maréchal, l'armée de Portugal ne peut faire autre chose que de se reposer, se refaire, se réorganiser, atteler son équipage à quatre-vingt-quatre pièces de canon, nommer à tous les emplois d'officiers (envoyez-moi promptement le travail), compléter les généraux, former des magasins, bien asseoir le passage du Tage par des ponts sur pilotis, faire de doubles têtes de pont, enfin occuper et fortifier Alcantara.

Après la canicule, si l'offensive doit avoir lieu sur le Portugal, cette opération se fera par un mouvement combiné de trois corps d'armée : celui du nord, celui du Portugal et celui du midi, formant un total de plus de cent mille baïonnettes, avec une immense artillerie et tous les moyens de transport nécessaires.

L'Empereur, M. le maréchal, aura le temps de donner ses ordres et de connaître vos projets, à mesure que vous serez instruit sur les lieux.

La guerre de Portugal n'est plus une expédition. On ne doit plus songer à aller à Lisbonne dans une campagne, mais dans deux, s'il le faut.

Ainsi donc, M. le duc, tout ce que vous pourrez faire dans ce moment pour préparer l'offensive, est d'occuper Alcantara, et de le fortifier pour en faire un lieu de dépôt de vivres et de munitions.

L'Empereur, M. le maréchal, compte sur votre

zèle et votre activité, et sur vos moyens pour qu'il ne puisse arriver rien de désastreux à l'armée du midi.

Vous devez, M. le duc, avoir un chiffre avec le Roi, le duc de Dalmatie et le général Dorsenne, pour les dépêchés importantes.

Signé : ALEXANDRE.

N° 81.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Naval Moral, le 5 août 1811.

Monseigneur,

Votre Altesse m'a fait connaître que l'intention de Sa Majesté était que je formasse des magasins, et j'en sens toute l'importance. D'après le recensement que j'ai fait faire de tous les moyens de transport que le pays peut fournir, et dont je puis disposer, il n'y a aucun rapport entre leur quotité et nos besoins : en conséquence, j'ai l'honneur de renouveler à cet égard les demandes que je vous ai faites à diverses reprises. Le prince d'Essling avait à l'armée trois cents caissons de vivres attelés ; il m'en a laissé dix qui y existent encore, et la guerre a détruit complétement tous les chariots du pays. Votre Altesse trouvera sans doute ma demande légitime, et j'ose espérer que Sa Majesté daignera l'accueillir, et ordonner qu'il y soit fait droit ;

car ces transports sont au moins aussi nécessaires pour préparer la campagne que pour la faire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

N° 82.

Projet d'opération pour l'armée de Portugal, adressé au maréchal Marmont, duc de Raguse, par le prince Berthier, major général.

Compiègne, le 18 septembre 1811.

M. le maréchal, quand vous aurez quatre-vingts pièces d'artillerie bien attelées, que le général Vandermaesen vous aura rejoint, ainsi que tous vos dépôts laissés dans le nord, que vous aurez reçu les habillements destinés pour votre armée, l'Empereur compte que vous aurez alors une armée de quarante et un mille sept cents hommes, et nous serons près du 1er octobre. Quand vous serez certain que Ciudad-Rodrigo a été ravitaillé pour trois mois, l'Empereur, M. le maréchal, vous laisse maître, dans cette situation de choses, de vous porter sur Badajoz, d'investir Elvas, et d'inonder l'Alentejo. Dans ce cas, S. M. ordonne que le cinquième corps soit en entier sous vos ordres avec trois mille hommes de cavalerie que le duc de Dalmatie vous fournira, ce qui vous fera une armée de cinquante-sept mille trois cents hommes, appuyée à l'Estramadure et à la place de Badajoz. Vous pourriez faire le

siége d'Elvas, prendre la ville et un des forts, ce qu'on ne considère pas comme très-difficile, inquiéter les Anglais jusque vers Abrantès et Lisbonne, et prendre une bonne position pour les attendre s'ils voulaient donner bataille pour faire lever le siége d'Elvas. S'ils vous laissent faire le siége d'Elvas, sans attaquer votre position, vous obtenez encore un véritable succès, vous dégagez tout le nord, et par ce seul coup vous jetez l'ennemi dans Lisbonne. Elvas pourrait être pris avant le 15 novembre, hormis un des forts qui est de peu d'importance, ce qui acheminerait les choses de manière qu'avant le mois de février la campagne se trouverait tout à fait engagée dans l'intérieur du Portugal. Si l'ennemi voulait alors prendre l'offensive et se porter sur Salamanque et Valladolid, il trouverait Salamanque fortifié et approvisionné pour deux mois; et le général Dorsenne aurait à se replier sur Valladolid, et même sur Burgos, où il se trouverait avoir une armée de cinquante mille hommes, non compris une division dans les Asturies et les troupes restées dans les troisième, quatrième et cinquième gouvernements. Mais le mouvement des Anglais n'étant pas probable, ils courront à la défense de Lisbonne, et ils seront poursuivis sur la Coa par une armée de vingt-cinq mille hommes, détachée de l'armée du nord, ce qui leur tiendra en échec deux divisions. L'opération dont je viens de vous parler, M. le maréchal, est la seule qui puisse rendre l'honneur à nos armes, nous faire sortir de la défensive où nous sommes, faire trembler les Anglais, et marcher au grand dénoûment. Les

vingt-cinq mille hommes de l'armée du nord qui seraient sur la Coa, suivraient l'armée anglaise; et, si celle-ci se concentrait entièrement sur le Tage, l'armée du nord détacherait quinze mille hommes pour vous joindre, ce qui porterait votre armée à soixante-douze mille trois cents hommes.

La prise d'une place forte sous les yeux de l'armée anglaise, la conquête d'une partie du Portugal, qui couvre notre armée du midi, la réunion à votre armée de vingt-cinq mille hommes de l'armée du midi, sont pour vous des motifs de gloire et de succès.

D'un autre côté, le maréchal Suchet marchera sur Valence, et tout porte à croire que cette place sera prise quand vous prendrez la place d'Elvas, ce qui permettra de vous renforcer encore d'une bonne division.

Vous remarquerez bien, M. le duc, que pour exécuter l'opération dont je viens de vous parler, il faut que l'ennemi n'ait pas d'artillerie de siége sur Ciudad-Rodrigo; car si le siége de cette place était commencé, il faudrait d'abord marcher pour la dégager, puisque l'armée du nord n'est pas en mesure de le faire à elle seule, et que son rôle est de battre en retraite si, ce qui n'est pas présumable, l'armée ennemie voulait tomber sur l'armée du nord, quand vous marcherez sur le midi. Mais, si vous êtes en mesure, et que Ciudad-Rodrigo ne soit pas assiégé, vous pouvez, avec le renfort du cinquième corps, attaquer et culbuter de toutes ses positions, la ligne que les Anglais ont laissée sur la rive gauche; cela porterait l'alarme et

inquiéterait tellement lord Wellington, qu'il est à présumer qu'il retournerait à grandes marches sur Lisbonne.

En cas de réunion avec l'armée du nord, pour marcher sur Ciudad-Rodrigo si l'ennemi l'assiége, S. M. vous donne le commandement des deux corps.

Vous trouverez ci-joint un duplicata d'ordre pour mettre le cinquième corps à vos ordres, quand vous serez décidé à marcher sur Elvas, ainsi que le duplicata de l'ordre au général Dorsenne si vous marchez sur Ciudad-Rodrigo.

Signé : ALEXANDRE.

N° 83.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Talavera, le 21 octobre 1811.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. que les difficultés des subsistances allant en croissant, je me suis vu dans la nécessité d'établir mes troupes jusqu'à Tolède. L'armée est établie de la manière suivante : la sixième division, à Plasencia et sur les bords de l'Alagon; la cinquième, dans la Vera de Plasencia, disposée pour la soutenir; la deuxième division à Avila, chargée d'assurer, par des envois de blé, la subsistance des cinquième et sixième; la troisième division ayant des postes

à Pejar, d'où elle est à même de savoir tout ce qui se passe sur l'Agueda, ainsi qu'à Talavera, dans la vallée du Tage et sur le haut Tietar; la quatrième division, en arrière de Talavera, sur la communication de la route de Madrid; la première division, à Tolède et dans la province : ces deux dernières sont chargées de faire des envois de subsistances sur Talavera. La division de dragons sera placée sur la rive gauche du Tage, entre Tolède et Talavera; et les troupes légères, entre Talavera et l'Arzopisbo. Par ce moyen, l'armée pourra vivre pendant quelque temps, et occupera assez de pays pour que je puisse espérer de former quelques magasins. Si je puis y parvenir, mon intention est de faire les plus grands efforts pour réunir une certaine quantité d'approvisionnements à Naval Moral; ce magasin sera également bien placé pour tous les mouvements que pourrait commander la défensive, et il serait un premier échelon pour l'offensive. Aussitôt que l'offensive sera indiquée, si j'ai des moyens de transport, je porterai ce magasin à Galisteo (sur la route de Plasencia à Coria), excellent poste que je fais arranger, qui exige très-peu de monde pour être gardé, et qui mettra mes magasins parfaitement en sûreté. Si ces magasins peuvent être proportionnés aux besoins de l'armée, ils seront d'un grand secours pour l'expédition de Portugal, telle au moins que je la conçois.

Quoique Sa Majesté soit parfaitement informée de la nature des choses, je vous demande la permission de vous adresser un projet d'opération tel qu'il me paraît qu'il serait convenable de l'exécuter.

A mon retour de Ciudad-Rodrigo, je suis resté à Plasencia pendant quinze jours, afin d'être mieux informé du mouvement de l'ennemi. Les Anglais n'ont fait autre chose que de rapprocher leurs postes de Ciudad-Rodrigo; mais la plus grande partie de leur armée est restée en arrière de la Coa, et aucun détachement n'a passé l'Agueda. D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues, l'ennemi s'est rapproché du Tage; il me paraît assez probable que, sentant son infériorité pour l'offensive, il n'entreprendra rien de sérieux, et qu'il n'a d'autre objet, en changeant de position, et quittant le pays élevé où il s'était établi pendant les chaleurs, que de rentrer dans celui où il était précédemment, qui a cessé d'être aussi malsain, et lui offre plus de facilités pour vivre.

Je ne place point de troupes sur la rive gauche du Tage, attendu que, pour qu'elles pussent y être en sûreté et y vivre, il faudrait les faire soutenir par beaucoup de cavalerie, et que j'en ai si peu, et qu'elle se fond dans ce pays avec une si grande rapidité, qu'il faut la conserver précieusement pour une opération déterminée. Néanmoins je m'établis solidement sur les hauteurs du Tage, de manière à pouvoir toujours déboucher avec facilité, et tomber sur l'ennemi dans le cas où il tenterait quelque opération sur la Guadiana.

J'ai établi de bons passages sur le Tietar, qui sont couverts par un bon camp retranché, où la division de Plasencia pourrait tenir tête à toute l'armée ennemie. Cette division est couverte par l'Alagon qui pre-

sente de grands obstacles, surtout dans l'arrière-saison; ainsi cette division est parfaitement en sûreté.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Signé: DUC DE RAGUSE.

N° 84.

Lettre du prince Berthier, major général, au roi Joseph.

Paris, le 13 décembre 1811.

L'Empereur m'ordonne de faire connaître à V. M. les dispositions que je viens de prescrire pour la nouvelle organisation des armées du nord et de Portugal.

Je mande au duc de Raguse que l'Empereur a jugé convenable de lui confier la défense de Ciudad-Rodrigo, d'Astorga, des provinces d'Avila, de Plasencia, de Salamanque, de Palencia, du royaume de Léon, des Asturies, et enfin de tout le territoire qui forme les sixième et septième gouvernements; en sorte que le nouvel arrondissement de l'armée de Portugal comprend désormais ces deux gouvernements, la province des Asturies, celle d'Avila, celle de Plasencia, et une partie de l'Estramadure; au moyen de cet accroissement de territoire, le duc de Raguse rendra à l'armée du centre la portion de la province de Tolède, que V. M. lui avait dernièrement cédée.

Je donne l'ordre au maréchal de porter de suite son quartier général à Valladolid, et même, s'il est possible, à Salamanque.

La division Souham, qui est à Salamanque, est mise sous ses ordres; elle formera sa septième division; et la division Bonet, qui est dans les Asturies, formera la huitième division de son armée.

Toutes les autres troupes de l'armée du nord, qui sont maintenant dans les provinces cédées à l'armée de Portugal, se réuniront sur Burgos. Le général Dorsenne établira son quartier général dans cette place; il conservera le commandement en chef de l'armée du nord, dont le nouvel arrondissement sera composé des provinces qui forment les troisième, quatrième et cinquième gouvernements.

L'Empereur espère que Valence sera pris dans le courant de ce mois, ce qui permettra le retour de la division Caffarelli à l'armée du nord; et il est possible qu'alors S. M. retire de l'Espagne une partie de sa garde, si les nuages qui obscurcissent la politique du nord ne s'éclaircissent pas.

Il est probable que les Anglais n'entreprendront rien d'ici au mois de février, et tout porte à penser qu'ils resteront sur la défensive. Si le cas arrivait qu'ils se portassent en avant, le duc de Raguse a l'ordre de réunir ses huit divisions, et de marcher droit à eux pour leur livrer bataille, soutenu par le général Dorsenne, qui, de Burgos, se porterait avec toutes ses forces pour appuyer l'armée de Portugal.

Je donne l'ordre au duc de Dalmatie de renforcer, autant qu'il sera possible, le corps qui est sur la Guadiana, afin d'arrêter et de contenir le corps du général Hill dans l'Alentejo, de forcer les Anglais de rester sur

la rive gauche, et d'empêcher ainsi toute entreprise contre Madrid.

Je recommande à ce maréchal de faire tout ce qui est possible afin d'approvisionner Badajoz pour un an, et de seconder, par une forte diversion sur Murcie, la prise si importante de Valence.

Signé : ALEXANDRE.

N° 85.

Proclamation de Mina, commandant des volontaires espagnols en Navarre.

Au camp de l'honneur, le 14 décembre 1811.

La conduite atroce et scandaleuse de notre ennemi est poussée à l'extrême dans ce royaume. Constant dans ses projets d'usurpation, il a rempli ce pays de carnage et d'horreur. Ni les sentiments d'humanité, ni les lois de la guerre qui s'observent entre les nations civilisées, ni la conduite généreuse des volontaires de la Navarre, n'ont pu changer l'esprit sanguinaire et dévastateur des généraux français et des autorités. Les villes vivent dans la consternation, et les villages sont écrasés. Cette classe d'hommes que leur saint ministère a fait respecter par des nations barbares sont conduits du cachot au supplice, et le sanctuaire de Dieu, abandonné de ses serviteurs, pleure leur perte. On ne peut faire un pas sans entendre les cris causés par la tyran-

nie. La Navarre enfin est couverte de désolation; partout on verse des larmes pour la perte de ses meilleurs amis; le père voit le corps de son fils pendu, pour avoir eu l'héroïsme de défendre son pays; le fils voit son père consumé dans les prisons, et finir par expirer de misère, sans avoir commis d'autre crime que celui d'être père d'un défenseur de sa patrie. Un esprit de modération, propre à notre religion et au caractère des habitants de la Navarre, a fait observer aux volontaires un système contraire à celui des tyrans. Si terribles sur le champ de bataille, ils ont été bons et généreux envers l'ennemi qui s'était rendu; plusieurs de leurs officiers prisonniers ont été reçus à la table de nos chefs, et on a pu voir avec quelle douceur nos soldats ont traité les leurs; nous avons rempli en un mot les devoirs de bons militaires, pendant qu'eux ont oublié jusqu'aux lois de la raison.

Les maires, les nobles et les prêtres ont été ruinés et conduits en France, victimes de la férocité de nos ennemis. J'ai pleuré souvent sur le sort de quelques officiers et de beaucoup de volontaires qu'ils ont pendus ou passés au fil de l'épée. J'ai aussi écrit souvent aux généraux français commandant en Navarre, pour arrêter ces excès et ramener le bon ordre. J'ai fait mon possible pour adoucir les horreurs de la guerre, et pour convaincre le public sur la nécessité et la justice du présent décret. Quelques habitants, faibles, pourront trouver ces mesures violentes, mais elles sont le fruit d'une longue méditation sur l'état du pays. Des raisons puissantes m'auraient décidé à ajourner leur exécution,

si la dernière déclaration des Français et la perfidie de quelques mauvais Espagnols ne fussent venues me déterminer irrévocablement. J'ai vu douze paysans fusillés à Estella; seize, à Pampelune; et quatre officiers et trente-huit volontaires passés au fil de l'épée dans deux jours. J'ai souffert patiemment beaucoup d'emprisonnements, et les continuels assassinats de l'ennemi sur des ecclésiastiques, des soldats et des paysans; il a enfin comblé la mesure, et je ne puis plus longtemps suspendre la présente résolution.

ARTICLE I[er]. La Navarre déclare la guerre à mort et sans quartier à tous soldats et officiers français, ainsi qu'à leur Empereur.

ART. II. Tout officier ou soldat français qui sera pris avec armes ou sans armes, soit dans un combat ou non, sera pendu sur les chemins publics en uniforme, et on attachera sur son cadavre son nom et le corps auquel il appartient.

ART. III. Tout officier, soldat ou habitant, de quelque classe ou condition qu'il soit, qui aiderait ou laisserait échapper un Français, sera pendu sans rémission.

ART. IV. Ceux qui seront convaincus d'avoir censuré ou parlé mal du présent décret seront fusillés, et leurs biens confisqués au profit de la division; ceux qui voudront prendre leur parti seront condamnés à huit ans de fers.

ART. V. S'il était prouvé qu'on eût caché dans quelques villages, quelque officier ou soldat français, la maison qui l'aura recélé sera brûlée, et ceux qui l'occupaient seront fusillés.

Art. VI. Celui qui sera convaincu d'avoir donné avis aux Français qu'il existe dans un village quelconque des volontaires en nombre qui ne dépasse pas huit, payera une amende de cinq cents ducats, et celui qui aura mis entre leurs mains un volontaire sera fusillé, ainsi que quatre autres de son village, qui seront désignés par le sort.

Art. VII. Il est défendu, sous peine de mort, de porter à Pampelune, soit argent, soit effets ou vivres, sous aucun prétexte quelconque.

Art. VIII. Je déclare Pampelune en état de siége, et classe ses soutiens au rang de nos ennemis.

Art. IX. Toute personne sans distinction d'âge, de sexe et de condition, ne pourra s'approcher à plus d'un quart de lieue de Pampelune. Cette ligne sera fixée aux pierres qui se trouvent aux trois cantons du chemin royal, depuis Pampelune, Tafalla, Estella, et Tolosa, continuant depuis le chemin qui est devant le village de Dartica et Auserain, le couvent des Capucins, la Maison Rouge, Burlada, Mondillori et le Fort du Prince. Ceux qui passeront ces limites et qui iraient à Pampelune seront pendus.

Art. X. Si les détachements des volontaires qui seront en observation sur la ligne, voient quelqu'un s'approcher, ils feront feu sur lui sans attendre d'ordre de personne; que cet individu soit blessé ou non, on l'arrêtera sur-le-champ, et on le pendra à un arbre.

Art. XI. Toute personne qui voudra volontairement sortir de Pampelune, sera reçue de nous avec l'humanité propre au caractère navarrois. Elle ne pourra

retourner à Pampelune tant que durera l'état de siége de cette place.

Art. XII. Les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée française qui voudront passer à nous, seront reçus par les détachements qui les accueilleront avec amitié. Ils seront conduits devant moi, et je leur donnerai une gratification en argent, un sac complet et des rations. Ils pourront choisir, de servir avec nous, de passer en Angleterre, ou de retourner dans leur patrie. Je me charge de les envoyer avec sûreté dans un port où ils seront recommandés au chef militaire et aux autorités civiles.

Art. XIII. Tout officier, soldat, ou habitant, qui ne donnerait pas asile aux officiers ou soldats français qui seront passés à nous, sera fusillé; et si quelque individu les tuait, les blessait, ou les mettait dans le cas de tomber entre les mains de l'ennemi, il sera pendu sans rémission.

Art. XIV. Tous ceux qui sortiront volontairement de Pampelune, soit bourgeois ou militaires, se présenteront devant moi; et, quand ce sera une famille entière, ce sera le chef. Je leur donnerai une destination convenable.

Art. XV. Toute personne qui sortirait des limites de son village, sans un passe-port signé du maire, du curé, et du notaire de la paroisse, sera fusillée.

Art. XVI. Tous les aubergistes de la province devront se faire représenter les passe-ports des individus qui logeront chez eux; ceux qui n'en auront pas, seront arrêtés et remis au premier de nos détachements. S'ils sont

des villages limitrophes des provinces de Guipuscoa, d'Alava, de Castille, et d'Aragon, on les invitera à faire faire leurs passe-ports.

Art. XVII. Si quelques villages payaient, ou faisaient payer les 40 francs par semaine, imposés par l'ennemi aux parents des volontaires, les biens du maire, du régisseur, des notaires, des curés, et des deux plus riches du village, seront confisqués.

Art. XVIII. Il sera imposé une contribution de 40 francs par semaine, aux parents des Espagnols employés par le gouvernement français à Pampelune, et nous déclarons que tout ce qui leur appartient, biens, droits, etc., sera confisqué tant qu'ils demeureront dans leur emploi.

Art. XIX. Tout individu qui aura quitté son village pour habiter une ville où il y aura garnison française, devra retourner à son ancienne habitation dans l'espace de vingt jours à dater de la publication de ce décret. Ceux qui ne se conformeront pas à cette disposition seront déclarés traîtres à la patrie, et punis comme tels, dans leur personne ou dans leurs biens.

Art. XX. Les juges, les conseillers municipaux et ecclésiastiques, les administrateurs des couvents ou des propriétés des personnes absentes, qui feraient passer des denrées ou des nouvelles à l'ennemi, seront pendus sans distinction de rang ni de grade.

Dans le délai d'un mois, après la publication du présent décret, toute personne devra se présenter au secrétariat du gouvernement, pour y faire inscrire ses

biens et ses revenus, ou désigner à qui appartiennent les biens dont elle aurait la gestion.

Art. XXI. S'il paraît nécessaire d'avancer la ligne de démarcation, on l'exécutera et on en donnera connaissance. Toutefois, on est prévenu que si l'ennemi prenait position dans quelque village aux environs de Pampelune, la ligne pourra s'étendre d'une demilieue.

Art. XXII. Ce décret sera imprimé et répandu dans toutes les villes et villages, etc.

Art. XXIII. Aussitôt la réception de ce décret, on le publiera. Les curés le liront tous les quinze jours dans leur paroisse; savoir : les premier et troisième dimanches de chaque mois, au moment de l'offrande. Si quelques-uns s'en dispensaient, les juges, curés et notaires, et deux des plus marquants de chaque village seront jugés militairement dans les vingt-quatre heures.

Signé : F. ESPOZ Y MINA.

N° 86.

Lettre du maréchal comte Suchet, au prince Berthier, major général.

Au quartier général du Monserrat, le 25 juillet 1811.

Monseigneur,

Je m'étais porté jusqu'à Vich, en haute Catalogne, pour achever la dispersion de l'armée ennemie qui de

tous côtés désertait ou s'embarquait à la hâte. Ce mouvement, que j'ai prolongé à dessein, non-seulement pouvait être utile aux opérations de Figuières, mais même il paraît, par les rapports d'officiers espagnols prisonniers, qu'il a déterminé l'ennemi à faire sauter les fortifications de Berga. Empressé cependant de revenir à Tarragone, où j'espérais trouver des dépêches de Votre Altesse, j'ai fixé au 24 juillet le ralliement des divisions Frère et Harispe à Igualada par Manresa. J'ai engagé le général de division comte Maurice Mathieu, gouverneur de Barcelone, à appuyer ce mouvement par une colonne venant le même jour de Martorell à Esparaguera. J'avais l'intention de reconnaître le Monserrat, position formidable, l'appui des rebelles, et l'espoir des fanatiques de toute la Catalogne. Je me suis rendu rapidement avec la brigade Abbé à Reus le 20; j'ai reçu en arrivant la magnifique récompense dont il a plu à Sa Majesté de payer mes faibles services, et l'ordre de Votre Altesse Sérénissime d'attaquer le Monserrat.

Les dispositions étaient déjà faites. Le 22, la brigade Montmarie s'est portée de Montblanch à Igualada, audevant des divisions Frère et Harispe. J'ai suivi avec la brigade Abbé, par Sarriol et Santa-Coloma. J'ai vu avec satisfaction sur mon passage les habitants rester ou rentrer chez eux, et j'ai encouragé ce premier essai de confiance qui paraît obtenir de bons effets. Le 24, toutes les colonnes ont été réunies à Igualada. La marche de celle de Manresa avait alarmé d'abord l'ennemi au Mon-

serrat; mais voyant qu'elles n'attaquaient point, il est rentré dans la sécurité.

Dans la nuit même, je me suis porté avec les brigades Abbé et Montmarie à Bruch, où j'ai trouvé le général Maurice Mathieu qui s'est empressé de me seconder dans cette entreprise. A la pointe du jour, j'étais au pied de la montagne, et maître des premiers retranchements de l'entrée du défilé. Quatre compagnies de voltigeurs y furent placées; deux bataillons d'élite restèrent en réserve avec les troupes du général Maurice Mathieu et du général Montmarie. Je chargeai le général Abbé d'attaquer et d'enlever le Monserrat à la tête des braves premier léger et cent quatorzième de ligne, et d'une compagnie de sapeurs.

Le baron d'Éroles défendait avec deux mille hommes cette position, dont les avenues longues et difficiles serpentent sur le flanc d'une montagne escarpée, et offrent à chaque pas des obstacles qui eussent été insurmontables pour d'autres que pour des Français. Des retranchements et des coupures, et plusieurs redoutes placées sur des rochers inaccessibles, où le canon avait été hissé à plus de cinquante pieds, couvraient au loin l'entrée du couvent. De toutes les hauteurs voisines, des paysans faisaient un feu non interrompu de mousqueterie sur la colonne qui défilait. Surpris à la première annonce de l'approche des Français, le baron d'Éroles voulut d'abord montrer de la confiance, et se contenta d'ordonner qu'on portât pour huit jours de vivres aux batteries. Mais la marche ferme et assurée

de notre colonne lui montra bientôt que ce n'était pas à un siége, mais à un assaut, que nous allions. Les premiers coups de canon mirent en gaieté nos soldats, accoutumés à braver des remparts et des batteries plus formidables. Après les premiers coups, le général Abbé lança à la course le capitaine de grenadiers Ronfort, du cent quatorzième, avec deux compagnies d'élite, jusque sous le rocher où était située la première batterie. A l'abri du feu, nos braves furent accablés d'une grêle de pierres et de rochers; mais l'élan était donné, et ne pouvait plus être arrêté. Les voltigeurs grimpent l'escarpement avec audace. A cette vue, l'ennemi épouvanté perd contenance : la batterie est escaladée. Tout ce qui ne fuit pas est tué. A l'instant, les pièces sont retournées contre la seconde batterie, sur laquelle se dirigeait en même temps le chef de bataillon Ehrard, du premier léger, avec un bataillon d'élite, attaquant de front et tournant à la fois l'ouvrage. Il en fut bientôt maître; tout fut enlevé à la baïonnette : le capitaine d'artillerie espagnol fut tué sur ses pièces, ainsi que plusieurs des siens. De là, sans s'arrêter, on se précipite sur la batterie qui défendait encore l'entrée du couvent, tandis que cinquante voltigeurs, parvenus, je ne sais comment, sur la cime des aiguilles des rochers dont la montagne est partout hérissée, et qui font frémir à voir de sang-froid, plongeaient le couvent même et tous les environs, à une élévation de plus de cinq cents pieds. Une vaine résistance dans le couvent ne servit qu'à donner le temps au baron d'Éroles de fuir, avec le gros de sa troupe, par des sentiers et des

ravins impraticables, où il a été absolument impossible de le poursuivre. Le couvent et les treize ermitages qui le couronnent ont été occupés par nos troupes; un officier et quelques soldats seulement ont pu être pris. Nous avons eu une douzaine d'hommes tués ou blessés. Deux officiers du premier léger et du cent quatorzième ont été tués; le porte-aigle du cent quatorzième a été amputé. Nous sommes restés maîtres de dix bouches à feu, de deux drapeaux, d'un million de cartouches, d'une grande quantité de plomb et de poudre, d'effets d'habillement et de magasins de vivres, dont j'envoie les états à Votre Altesse, avec un plan de la montagne et des ouvrages qui la défendaient.

Je charge le chef d'escadron Ricard, mon aide de camp, de porter cette dépêche à Votre Altesse, et je vous prie de me le renvoyer avec les ordres de l'Empereur.

Je suis avec respect, etc.

Signé : COMTE SUCHET.

N° 87.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Valladolid, le 6 février 1812.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 23 janvier. Celle que je lui ai adressée

le 13 janvier répond aux reproches qui me sont faits, et me justifiera, j'espère, dans l'esprit de Sa Majesté. Si mon mouvement sur Valence n'a pas été aussi prompt qu'il pouvait l'être, la faute n'en est certes point à moi. Je n'ai point donné de contre-ordres ni hésité dans les dispositions à prendre; et, si j'ai été forcé plus tard d'envoyer d'autres troupes au général Montbrun, il n'y a eu d'autre cause que l'inexécution des dispositions qui regardaient l'armée du centre. J'ai reçu le 13 décembre l'ordre de mouvement; le 15, le général Montbrun faisait ses dispositions; le 17, il était en marche avec sept mille hommes et six pièces de canon; le 22, il était à Tarancon. La lettre de V. A., du 21 novembre, dont je vous renvoie le duplicata, porte formellement et textuellement que l'intention de l'Empereur est qu'un corps de douze mille hommes, composé de troupes de l'armée de Portugal et de l'armée du centre, marche sur Valence. Le devoir du général Montbrun était donc d'attendre à Tarancon les troupes que l'armée du centre devait lui fournir, et qui étaient encore en arrière. Cinq ou six jours furent perdus, parce qu'on n'avait fait aucune disposition à l'armée du centre, dont toutes les troupes se réduisirent à presque rien. Je reçus ensuite la nouvelle officielle que le général Darmagnac avait reçu l'ordre du Roi de ne point marcher, et de ne pas se joindre à la colonne que j'avais détachée. Pour que le général Montbrun eût douze mille hommes, il fallait donc, conformément à l'intention de l'Empereur, lui envoyer d'autres troupes de l'armée de Portugal. Ensuite, les ordres du général Montbrun étaient de mar-

cher sur Requeña si la chose était praticable; mais il acquit la certitude qu'il était impossible de marcher avec des voitures, soit par la route de Cuenca, soit par celle de Tarrazona, et qu'il y avait obstacle sur obstacle par ces communications, sans compter le manque total de subsistances pour les hommes et pour les chevaux. S'il avait pris une de ces communications, il n'aurait pu avoir avec lui ni une cartouche, ni un canon; et il s'est dirigé par Albacète, le seul chemin qui lui restât. Je n'ai donc rien à me reprocher. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour exécuter les ordres de l'Empereur; et j'avoue que je suis profondément affligé de voir que l'Empereur suppose que quelque chose au monde peut balancer dans mon esprit les intérêts de son service. Je croyais être le dernier homme qui pût être l'objet d'une semblable accusation.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte que lord Wellington avait fait un détachement sur la rive gauche du Tage, et que tout semblait annoncer qu'il avait l'intention de faire le siége de Badajoz. La nécessité de me mettre en mesure pour aller au secours de cette place, m'a fait arrêter les deux divisions que commande le général Montbrun dans la vallée du Tage, de manière qu'il y a aujourd'hui trois divisions au delà des montagnes. Une division, qui se trouve dans la province d'Avila, occupe tous les débouchés importants, et lie les troupes de la vallée du Tage avec celles qui sont en deçà des montagnes. Enfin, quatre divisions gardent tout à la fois la frontière, la ligne de la Tormès, celle de l'Esla et de l'Orbijo, faisant la communication de

Burgos à Madrid, fournissant les forces nécessaires pour lever dans l'intérieur du pays les contributions, et faire des magasins. Ces quatre divisions sont indispensables dans cette étendue de pays. En se réunissant promptement sur le Douro, elles présenteraient une force respectable dans le cas où les quatre divisions anglaises, qui sont restées sur la Coa, feraient un mouvement sur Salamanque, pour faire diversion en faveur du siége de Badajoz, que je suppose devoir être entrepris. Je dois aussi prévoir le cas où toute l'armée anglaise se rassemblerait promptement sur la Coa, et marcherait sur la Tormès, sans que j'eusse été prévenu de sa réunion; chose qui pourrait bien arriver, parce que je ne suis pas placé de manière à être bien informé de ses mouvements. Devant alors éprouver beaucoup de peine à rallier ma gauche, dont l'arrivée dans la position actuelle sera toujours lente et difficile, je m'étais décidé à suspendre la réoccupation des Asturies jusqu'à la rentrée d'une des trois divisions qui sont sur le Tage. Quelque puissants que soient les motifs pour laisser, pendant quelque temps encore, ces trois divisions dans cette position, je me vois forcé d'en rappeler une pour remplacer celle qui va, conformément aux ordres de l'Empereur, se rendre à l'armée du nord, et je ne pourrai même réoccuper les Asturies que lorsque les circonstances me permettront de disposer d'une des deux divisions qui sont restées dans la vallée du Tage. La division que j'ai désignée est celle du général Bonet, qui, occupant la province de Léon, est plus à portée qu'une autre de se rendre à Burgos; je vais

faire tous mes efforts pour accélérer son mouvement.

Je n'ai aucunes troupes de l'armée du nord, et tout ce qui lui appartient lui a déjà été envoyé, à l'exception du trente et unième régiment de chasseurs à cheval, qui se met en marche : je ne me permets jamais de retenir des troupes qui ne me sont pas destinées.

Votre Altesse m'annonce que, d'après les nouvelles dispositions arrêtées, l'armée du nord serait en mesure de me soutenir avec deux divisions, si l'ennemi marchait à moi. Je doute que les intentions de S. M. soient remplies à cet égard, et je n'y compte nullement. Je crois être autorisé à craindre que les troupes qui seront envoyées ne se fassent longtemps attendre, et ne se réduisent à peu de chose. Indépendamment des lenteurs qui naissent infailliblement d'une opération qui est concertée, il faut tant de temps ici pour porter des ordres et réunir des troupes, que je doute qu'elles puissent être d'un grand secours pour le moment essentiel. Si Sa Majesté veut que je puisse disposer de nouvelles forces dans un cas déterminé, il serait nécessaire qu'elles fussent à mes ordres, et que je susse où les prendre; car, si on calcule bien le nombre actuel de mes troupes, et le territoire que je ne puis me dispenser d'occuper, et dont était ci-devant chargée l'armée du nord, je suis beaucoup plus faible qu'autrefois.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

N° 88.

Lettre du prince Berthier, major général, au général comte Dorsenne, commandant de l'armée du nord.

Paris, le 11 février 1812.

La division Caffarelli doit être arrivée en Navarre; la garde doit être revenue à Burgos. L'Empereur a besoin de sa garde. Il est donc indispensable que la garde à cheval soit renvoyée sans délai; que les premiers ordres qui ont été donnés, tant pour le quatrième de tirailleurs que pour les deux mille hommes, soient exécutés, et que le reste de la garde se prépare également à revenir.

L'Empereur a été bien mécontent de la négligence que vous avez mise dans les affaires de Ciudad-Rodrigo. Comment n'aviez-vous pas des nouvelles de cette place deux fois par semaine? Que faisiez-vous de la belle division Souham? C'est une singulière manière de faire la guerre, et Sa Majesté ne me permet pas de vous dissimuler que la honte de l'événement retombe sur vous. Elle tomberait sur le général Thiébault, si ce général ne pouvait alléguer qu'il n'avait pas de forces, tandis que la division Souham, tout entière disponible, ne faisait rien. Cet échec humiliant ne peut être attribué qu'au défaut de dispositions de votre part et à la légèreté des mesures que vous avez prises.

Signé : ALEXANDRE.

N° 89.

Lettre du général comte Dorsenne, commandant de l'armée du nord, au prince Berthier, major général.

Burgos, le 23 février 1812.

Monseigneur,

Si Votre Altesse, avant de m'écrire sa lettre du 11 février, avait daigné se faire représenter mes rapports des 15, 16 et 23 février, elle y aurait vu que c'est à tort qu'on m'impute les affaires de Rodrigo. Je n'avais pas demandé au général Barrié de me donner de ses nouvelles deux fois par semaine, mais *chaque jour*. Ses lettres et les miennes ont été interceptées; doit-on m'en attribuer la faute? Je savais, et j'en ai rendu compte à Votre Altesse, que les vivres allaient y finir. Aussitôt je sacrifiai tout pour préparer un ravitaillement; et, lorsque le duc de Raguse me pria de l'aider dans cette opération, j'eus la satisfaction de lui répondre que tout était déjà fait. S. Exc. arriva à Valladolid le 10 janvier, et prit aussitôt le commandement des divisions Souham et Bonet; je ne pouvais donc disposer de cette première. Son premier aide de camp avait été envoyé à Salamanque, dès le 7, pour annoncer que M. le maréchal se mettait en possession des sixième et septième gouvernements. Il revint près de lui le 14, et n'annonça rien de nouveau de Rodrigo. Le 15, S. Exc. apprit à dix heures du soir, par un billet du

général Thiébault, que les Anglais faisaient le siége de cette place : le 18 elle était prise.

Votre Altesse remarquera qu'aucun rapport direct ne me fut fait sur ces événements; c'était le duc de Raguse qui les recevait et me les communiquait. Le général Thiébault croyait ne plus être sous mes ordres; je ne ferai même point observer à Votre Altesse que je n'avais personne disponible, quand M. le maréchal me demanda de le seconder. Obligé de faire revenir à marches forcées les fusiliers de la garde et la division de tirailleurs de Burgos, ces troupes étaient rendues à Toro avant que l'armée de Portugal ait pu se réunir, tant j'avais mis de diligence; mais le duc de Raguse, ni moi, ne devions pas nous attendre à ce que Rodrigo ne tiendrait que quatre jours. Au reste, lorsque je sus, le 21 décembre, le mouvement de l'armée de Portugal sur Valence, je prévins V. A. et S. Exc. des malheurs qui en pourraient résulter; et mes pressentiments ne se sont que trop réalisés.

Tous ces faits ne peuvent être démentis; ils sont connus de l'armée et du duc de Raguse. Je suis fort de ma conscience, et je ne me reproche rien.

Je ne puis me défendre, Monseigneur, de vous exprimer combien votre lettre m'abreuve d'amertume. Je ne puis non plus supporter l'idée d'être accusé dans cette affaire qui ne me regardait même pas, puisque la défense de Rodrigo entrait dans les instructions qu'avait reçues le duc de Raguse le 13 décembre dernier, et que d'ailleurs une fois réuni à lui, *j'étais sous ses ordres*, comme me l'avait prescrit Votre Altesse.

Je vous supplie, Monseigneur, de communiquer ma lettre à l'Empereur; et si Sa Majesté ne revenait pas de sa première pensée sur mon compte, je prie avec instance Votre Altesse de solliciter auprès d'elle mon rappel, car il me serait impossible de rester en Espagne avec la conviction de n'avoir pas rempli ses intentions, moi qui en ai toujours été esclave.

J'attends avec impatience des bontés de Votre Altesse qu'elle daigne répondre à cette dépêche.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Signé : Comte DORSENNE.

N° 90.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Marmont, duc de Raguse.

Paris, le 11 février 1812.

L'Empereur regrette, M. le duc, qu'avec la division Souham et les trois autres divisions que vous aviez réunies, vous ne vous soyez pas reporté sur Salamanque, pour voir ce qui se passait. Cela aurait donné beaucoup à penser aux Anglais, et vous auriez pu être utile à Ciudad-Rodrigo.

Le moyen de secourir l'armée du midi dans la position où vous êtes, c'est de placer votre quartier général à Salamanque, d'y concentrer votre armée en ne détachant qu'une division sur le Tage, de réoccuper

les Asturies, et d'obliger l'ennemi à rester à Almeida, et dans le nord, par la crainte d'une invasion. Vous pourrez même pousser des partis sur Ciudad-Rodrigo si vous avez l'artillerie de siége nécessaire (votre honneur y est attaché), prendre cette place, ou, si le défaut de vivres ou d'artillerie vous forçait d'ajourner cette opération jusqu'à la récolte, vous pourriez du moins faire une incursion dans le Portugal, et vous porter sur le Douro et sur Almeida. Cette menace contiendrait l'ennemi.

L'armée du midi est très-forte; l'armée de Valence, qui aujourd'hui a ses avant-postes sur Alicante, dégage sa gauche.

La position que vous devez prendre doit donc être offensive de Salamanque à Almeida. Tant que les Anglais vous sauront réuni en forces à Salamanque, ils ne feront aucun mouvement; mais, si vous allez de votre personne à Valladolid, si vos troupes sont envoyées se perdre sur les derrières, si surtout votre cavalerie n'est pas en mesure après la saison des pluies, vous exposerez tout le nord de l'Espagne à des catastrophes.

Il est indispensable de réoccuper les Asturies, parce qu'il faut plus de monde pour garder la lisière de la plaine jusqu'à la Biscaye, que pour garder les Asturies.

Puisque les Anglais se sont divisés en deux corps, un sur le midi et l'autre sur vous, ils ne sont pas forts, et vous devez l'être beaucoup plus qu'eux. La lettre que je vous ai écrite, et que vous avez reçue le 13 dé-

cembre, vous a fait connaître ce que vous deviez faire. Menacez les Anglais; et si vous croyez pour le moment ne pas pouvoir reprendre Ciudad-Rodrigo, faites réparer les chemins qui mènent à Almeida, faites fortifier Salamanque, réunissez vos équipages de siége, envoyez de gros détachements sur Ciudad-Rodrigo : cela contiendra les Anglais, ne fatiguera pas vos troupes, et aura bien moins d'inconvénients que de vous disséminer encore, comme vous le proposez.

Je suppose que le général Montbrun est arrivé, et que vous avez enfin réuni votre armée.

La prise de Valence a beaucoup fortifié l'armée du midi, et il faut que vous supposiez les Anglais fous, pour les croire capables de marcher sur Badajoz en vous laissant à Salamanque, c'est-à-dire, en vous laissant arriver à Lisbonne avant eux. Ils iront dans le midi si, par des mesures mal calculées, vous détachez deux ou trois divisions sur le Tage; par là vous les rassurez et leur dites que vous ne voulez rien faire contre eux, et respectez l'opinion de la défensive et de leur initiative.

Je vous le répète donc : l'instruction de l'Empereur est que vous ne quittiez pas Salamanque, que vous fassiez réoccuper les Asturies, que votre armée s'appuie sur la position de Salamanque, et que vous menaciez de là les Anglais.

Signé : ALEXANDRE.

N° 91.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Marmont, duc de Raguse.

Paris, le 18 février 1812.

Monsieur le duc, je viens de mettre à l'instant sous les yeux de l'Empereur vos lettres des 29 janvier, 4 et 6 février. S. M. n'est pas satisfaite de la direction que vous donnez à la guerre; vous avez la supériorité sur l'ennemi, et, au lieu de prendre l'initiative, vous ne cessez de la recevoir. Vous remuez et fatiguez vos corps; ce n'est pas là l'art de la guerre. Quand le général Hill, avec quinze mille hommes, marche sur l'armée du midi, c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux; cette armée est assez forte et assez bien organisée pour ne rien craindre de l'armée anglaise, aurait-elle elle-même réuni quatre ou cinq divisions.

Aujourd'hui l'ennemi suppose que vous allez faire le siége de Ciudad-Rodrigo; il approche le général Hill de sa droite, afin de pouvoir le faire venir à lui à grandes marches et vous livrer bataille, réuni, si vous voulez reprendre Ciudad-Rodrigo. C'est donc au maréchal duc de Dalmatie à tenir vingt mille hommes sur la Guadiana et à l'empêcher de faire ce mouvement, et, si Hill passe le Tage, à se porter à sa suite, ou dans l'Alentejo. Vous avez eu le double de la lettre que l'Empereur m'a ordonné d'écrire au duc de Dalmatie, le 10 de ce mois, en réponse à la demande qu'il vous avait faite de porter

des troupes vers le midi. C'est vous, M. le maréchal, qui deviez lui écrire pour lui demander de porter un gros corps sur la Guadiana, pour maintenir le général Hill dans le midi, et l'empêcher de se réunir à lord Wellington.

La prise de Ciudad-Rodrigo est un échec pour vous, et les Anglais connaissent assez l'honneur français pour comprendre que ce succès peut devenir un affront pour eux, et qu'au lieu d'améliorer leur position, l'occupation de Ciudad-Rodrigo les met dans l'obligation de défendre cette ville; et dès lors ils vous rendent maître du champ de bataille, puisque vous les forcez de venir au secours de cette place et à combattre dans une position si éloignée de la mer. Le résultat de cet avantage ne peut être retardé que jusqu'à la récolte. Alors vous serez en mesure de faire le siége de Ciudad-Rodrigo; l'ennemi y marchera, et il aura la honte de vous voir reprendre cette place.

Le mouvement du général Hill sur le Tage a été fait dans la croyance que, aussitôt que vous auriez su la prise de Ciudad-Rodrigo, vous auriez réuni vos troupes pour marcher rapidement sur cette place, l'investir et profiter du premier moment où la brèche n'était pas relevée, et où il ne pouvait encore y avoir aucun approvisionnement. Cette occasion manquée, il fera tout préparer pour le mois de mai.

La véritable route de Lisbonne est par le nord; *l'ennemi y ayant des magasins considérables et des hôpitaux, ne peut se retirer sur cette capitale que très-lentement;* et si, dans l'attaque du prince d'Essling, il

s'est retiré rapidement, c'est parce qu'il s'était préparé à ce mouvement; il a donc un grand intérêt à vous empêcher de pénétrer dans le Portugal. La situation du prince d'Essling devant Lisbonne était, pour l'Angleterre et le Portugal, une grande calamité. Je ne puis que vous répéter les ordres de l'Empereur; prenez votre quartier général à Salamanque; travaillez avec activité à fortifier cette ville; faites-y travailler six mille hommes de troupes et six mille paysans; réunissez-y un nouvel équipage de siége qui servira à armer la ville; formez-y des approvisionnements; faites faire tous les jours le coup de fusil avec les avant-postes ennemis; placez deux fortes avant-gardes qui menacent, l'une Ciudad-Rodrigo, l'autre Almeida; menacez les autres directions sur la frontière de Portugal; envoyez des partis qui ravagent quelques villages; et enfin employez tout ce qui peut tenir l'ennemi sur le qui vive. Faites réparer la route de Porto, celle d'Almeida; tenez votre armée réunie vers Toro, Benavente, Salamanque. La province d'Avila a même de bonnes parties où l'on trouvera des ressources.

Dans cette situation, qui est aussi simple que formidable, vous reposez vos troupes, vous formez des magasins, et, avec des démonstrations bien combinées, qui mettent vos avant-postes à même de tirer journellement des coups de fusil avec l'ennemi, vous aurez *barre* sur les Anglais qui ne pourront que vous observer.

Vous devez tous les jours faire faire des prisonniers par vos avant-gardes, et sur toutes les directions qui

menacent l'ennemi; c'est le moyen d'avoir des nouvelles, il n'en est pas d'autre efficace.

L'Empereur me prescrit de donner l'ordre au duc de Dalmatie d'avoir toujours un corps de vingt mille hommes avec vingt pièces de canon, composé de ses meilleures troupes, soit sur Mérida, pour faire le coup de fusil avec le général Hill et le contenir sur la rive gauche du Tage, soit sur Badajoz, en se portant sur l'Alentejo et l'obligeant ainsi à se rapprocher d'Elvas. Cette opération est d'autant plus importante que, si elle n'avait pas lieu, le général Hill pourrait se réunir à lord Wellington pour vous attaquer. Il serait insensé de penser que jamais lord Wellington pût rappeler la division Hill à lui, tant que le duc de Dalmatie fera des démonstrations. Lord Wellington ne peut donc vous attaquer qu'avec son corps, et, s'il marchait à vous, vous réuniriez sept divisions à Salamanque, avec toute votre artillerie et votre cavalerie; cela vous ferait cinquante mille hommes. Je dis sept divisions, car il ne faut jamais compter sur celle des Asturies. Alors cette division recevrait ordre de marcher en avant pour menacer la Galice et contenir le corps espagnol qui est de ce côté. Appuyée à Salamanque, ayant autant d'artillerie et de munitions que vous voudrez, votre armée, forte de cinquante mille hommes, est inattaquable, le général Hill fût-il même réuni à lord Wellington. Elle serait inattaquable, non pas pour trente-cinq mille Anglais (qui au fond sont le total de ce que les Anglais ont en Portugal, sans y com-

prendre les Portugais), mais pour soixante-dix mille Anglais. Un camp choisi, une retraite assurée sur la place, des canons et des munitions en quantité, sont un avantage que vous savez trop bien apprécier. Cependant, tandis que vous observerez, je suppose que Hill ait joint l'armée anglaise et que Wellington soit beaucoup plus fort qu'il n'est; dans ce cas, l'armée du nord arriverait avec sa cavalerie et deux divisions, vous vous renforceriez tous les jours, et la victoire serait assurée.

Mais, une fois la résolution prise, il faut la tenir. Il n'y a ni *si*, ni *mais*. Il faut choisir votre position sous Salamanque, être vainqueur, ou périr avec l'armée française au champ de bataille que vous aurez choisi.

Comme vous êtes le plus fort, et qu'il est important d'avoir l'initiative, évitez de faire des travaux de camp retranché qui n'appartiennent qu'à la défensive et avertiraient l'ennemi. Il suffira de reconnaître les emplacements et de travailler à force à la place. Si on prend un système de fortification serrée, et qu'on n'admette pas trop de développement, en six semaines on peut avoir une bonne place qui mette votre quartier général, vos magasins et vos hôpitaux, à l'abri de toute surprise de l'ennemi, et qui puisse servir à votre corps d'armée de point d'appui pour recevoir la bataille, ou de point de départ pour marcher sur Ciudad-Rodrigo et Almeida, quand le temps en sera venu.

Je vous ai dit que vous ne deviez compter que sur sept divisions; la division Bonet doit retourner sur-le-champ dans les Asturies. Soit que vous considériez la

conservation de toutes les provinces au nord, soit (
vous considériez un mouvement de retraite, sans
Asturies qui assurent la possession des montagnes.
Salamanque, ni Burgos, ni même Vitoria, ne sont
nables. Si, après une bataille perdue, il fallait évacu
la division des Asturies ne devrait pas même alors ê
rappelée à vous; mais, se repliant avec ordre sur vo
droite, elle appuierait votre retraite; et, lorsque vo
seriez à Burgos, elle serait à Reynosa pour vous co
vrir de ce côté; sans quoi, favorisé par des débarq
ments sur tous les points de la côte, l'ennemi, dès
commencement de votre retraite, vous tirerait des co
de fusil sur Mondragon et Vitoria. D'ailleurs vous n'a
pas seulement à lutter contre lord Wellington; vo
avez aussi à contenir le corps ennemi qui est en Gali
et, au moment où vous marcherez sur l'ennemi,
division des Asturies contiendra la Galice et épargn
la présence d'une division à Astorga.

Je vous le répète, c'est à l'armée du midi à avoir
corps de vingt mille hommes pour tenir en échec u
partie de l'armée de lord Wellington sur la rive gau
du Tage. Ce n'est donc pas à vous, M. le duc, à vo
disséminer en faveur de l'armée du duc de Dalmati

Lorsque vous avez été prendre le commandement
votre armée, elle venait d'éprouver un échec par
retraite de Portugal. Ce pays était ravagé; les hôpita
et les magasins de l'ennemi étaient à Lisbonne;
troupes étaient fatiguées, dégoûtées par des marcl
forcées, sans artillerie, sans charrois; Badajoz était
taqué depuis longtemps; une bataille dans le midi r

vait pas pu faire lever le siége de cette place. Que deviez-vous faire alors? Vous porter sur Almeida pour menacer Lisbonne? Non, parce que votre armée n'avait pas d'artillerie, point de bagages, et qu'elle était fatiguée. L'ennemi, dans cette position, n'aurait pas cru à cette menace; il vous aurait laissé approcher jusqu'à Coïmbre, aurait pris Badajoz, et ensuite serait venu sur vous. Vous avez donc fait à cette époque ce qu'il fallait faire; vous avez marché rapidement au secours de Badajoz; l'ennemi avait barre sur vous, et l'art de la guerre était de vous y commettre. Le siége en a été levé, et l'ennemi est rentré en Portugal : c'est ce qu'il y avait à faire. Depuis, M. le maréchal, vous êtes revenu dans le nord; lord Wellington s'est reporté sur le véritable point de défense du pays, et depuis ce temps vous êtes en présence.

Si, après avoir rejeté lord Wellington au delà de Ciudad-Rodrigo, vous fussiez resté dans la province de Salamanque, ayant vos avant-gardes sur les directions du Portugal, lord Wellington n'aurait pas bougé; mais vous vous êtes porté sans raison sur le Tage. Les Anglais ont cru que vous vous disposiez à entrer dans l'Alentejo pour vous réunir au duc de Dalmatie et faire le siége d'Elvas; ils manœuvrèrent en conséquence, et restèrent attentifs, lorsque votre mouvement sur Valence leur a fait connaître qu'ils n'avaient rien à craindre.

Dans ce moment, M. le duc, votre position est simple et claire; par conséquent, elle ne demande pas des combinaisons d'esprit. Placez votre armée de manière

qu'en quatre marches vos troupes puissent se réunir et se grouper sur Salamanque; ayez-y votre quartier général; que vos ordres, vos dispositions annoncent à l'ennemi que la grosse artillerie arrive à Salamanque, que vous y formez des magasins, que tout y est dans une position offensive. Faites faire continuellement la petite guerre avec les postes ennemis. Dans cet état, vous êtes maître de tous les mouvements des Anglais. Si lord Wellington se dirige sur Badajoz, laissez-le aller; réunissez aussitôt votre armée, et marchez droit sur Almeida; poussez des partis sur Coïmbre, et soyez persuadé que lord Wellington reviendra bien vite sur vous. Mais les Anglais ont trop de savoir-faire pour commettre une pareille faute. Ce n'est pas l'envoi de quatre ou cinq mille hommes sur Valence qui leur a fait faire leur mouvement pour s'emparer de Ciudad-Rodrigo, c'est la marche si inutile que vous avez fait faire d'une grande partie de votre artillerie, de votre cavalerie; c'est la dissémination de votre armée.

Écrivez au duc de Dalmatie, et sollicitez le Roi de lui écrire également, pour qu'il exécute les ordres impératifs que je lui donne de porter sur la Guadiana un corps de vingt mille hommes, pour forcer le général Hill à rester sur la rive gauche du Tage.

Ne pensez donc plus, M. le maréchal, à aller dans le midi, et marchez droit sur le Portugal, si lord Wellington fait la faute de se porter sur la rive gauche du Tage.

La division du général Caffarelli doit être arrivée en Navarre : S. M. ordonne même qu'une division italienne

vienne renforcer l'armée du nord. Mettez-vous en correspondance avec le duc d'Albufera à Valence, afin qu'il puisse marcher avec ses forces pour soutenir Madrid, s'il y a lieu. Profitez du moment où vos troupes se réunissent, pour bien organiser et mettre de l'ordre dans le nord. Qu'on travaille jour et nuit à fortifier Salamanque; qu'on y fasse venir de grosses pièces; qu'on refasse l'équipage de siége; enfin, qu'on forme des magasins de subsistances.

Vous sentirez, M. le maréchal, qu'en suivant ces directions, et en mettant pour les exécuter toute l'activité convenable, vous tiendrez l'ennemi en échec; Londres elle-même tremblera de la perspective d'une bataille et de l'invasion du Portugal, si redoutée des Anglais; et enfin, au moment de la récolte, vous vous trouverez tout à fait en état d'investir Ciudad-Rodrigo, et de reprendre cette place à la barbe des Anglais, ou de leur livrer bataille; ce qui serait à désirer, car, battus aussi loin de la mer, ils seraient perdus, et le Portugal conquis. L'artillerie qui arriverait pour armer Salamanque, servirait pour Almeida et Ciudad-Rodrigo.

En recevant l'initiative au lieu de la donner, en ne songeant qu'à l'armée du midi, qui n'a pas besoin de vous puisqu'elle est forte de quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes de l'Europe, en ayant des sollicitudes pour les pays qui ne sont pas sous votre commandement, et en abandonnant les Asturies et les provinces qui vous regardent, un échec que vous éprouveriez serait une calamité qui se ferait *sentir dans toute*

l'Espagne. Un échec de l'armée du midi la conduirait sur Madrid ou sur Valence, et ne serait pas de même nature.

Je vous le répète, vous êtes le maître de conserver barre sur lord Wellington en plaçant votre quartier général à Salamanque, en occupant en force cette position, et en poussant de fortes reconnaissances sur les débouchés. Je ne pourrais que redire ce que je vous ai déjà expliqué ci-dessus.

Si Badajoz était cerné seulement par deux ou trois divisions anglaises, le duc de Dalmatie pourrait le débloquer; mais alors lord Wellington affaibli vous mettrait à même de vous porter dans l'intérieur du Portugal; ce qui secourrait plus efficacement Badajoz que toute autre opération.

Mais lorsque, par les nouvelles dispositions de l'Empereur, qui l'ont obligé à renoncer pour cette année à l'expédition de Portugal, vu la tournure que prenaient les affaires générales de l'Europe, Sa Majesté vous a ordonné de vous porter à Valladolid avec votre armée, et que vous êtes arrivé inopinément à Salamanque, les Anglais, qui ont bien calculé que ces mouvements n'avaient pu se faire en conséquence du leur, ont été attirés; et si du 17 au 18, avec les trente mille hommes que vous aviez dans la main, vous aviez marché à tire-d'aile sans livrer bataille, mais faisant mine de le vouloir, l'ennemi, qui était déconcerté par votre arrivée, était résolu de lever le siége de Ciudad-Rodrigo. Hill vous empêchait en effet de vous porter sur Salamanque et Ciudad-Rodrigo avec vingt-vinq



mille hommes ? C'est une opération qu'on pourrait même faire avec neuf ou dix mille hommes, en prenant position sans s'engager, et retournant sur Salamanque si l'ennemi présentait trop de forces. La guerre est un métier de position, et douze mille hommes ne sont jamais engagés quand ils ne le veulent pas, à plus forte raison trente mille, et surtout lorsque ces trente mille hommes étaient suivis d'autres troupes. Mais le passé est sans remède.

Je donne ordre que tout ce qu'il sera possible de fournir, vous soit fourni pour compléter votre artillerie et pour armer Salamanque. Vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, l'Empereur pense que vous partirez pour Salamanque, à moins d'événements inattendus ; que vous chargerez une avant-garde d'occuper les débouchés sur Ciudad-Rodrigo, et une autre ceux sur Almeida ; que vous aurez dans la main au moins la valeur d'une division ; que vous ferez revenir la cavalerie et l'artillerie qui sont à la division du Tage ; que vous renverrez la division Bonet dans les Asturies, et en conséquence vous ne donnerez pas de division à l'armée du nord, parce qu'elle sera renforcée de la division Palombini.

Pourtant, comme ce mouvement sera brusque, il faut lui donner le temps d'opérer son effet, et ce ne peut être que huit jours après que vous serez arrivé à Salamanque et que ces dispositions seront faites, que leur effet aura eu lieu sur l'ennemi ; ce n'est qu'alors que vous pourrez entièrement évacuer le Tage. En attendant, il semble à l'Empereur qu'une seule division

d'infanterie sur ce point est suffisante. Le Roi enverra au moins trois mille hommes d'infanterie et douze cents de cavalerie pour appuyer cette division.

Réunissez surtout votre cavalerie, dont vous n'avez pas de trop et dont vous avez tant besoin. Lorsque vous verrez que votre mouvement offensif a produit son effet, vous retirerez du Tage, d'abord une brigade, et ensuite une autre; mais en même temps vous augmenterez vos démonstrations d'offensive de manière que tout montre que vous attendez les premières herbes pour entrer en Portugal.

Signé : ALEXANDRE.

N° 92.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Paris, le 19 février 1812.

L'Empereur, M. le duc, n'est pas satisfait que la division Hill soit restée si longtemps à Mérida. Aujourd'hui les Anglais paraissent changer de projet : ils concentrent leurs troupes afin de se porter sur Ciudad-Rodrigo, si le duc de Raguse assiégeait cette place. L'ordre de l'Empereur, M. le maréchal, est que le général Drouet, avec un corps de vingt mille hommes, dont quatre mille de cavalerie et quarante pièces de canon, soit réuni pour opérer, soit de Mérida, soit de

Badajoz, de manière à tenir en échec le général Hill avec un pareil corps de vingt mille hommes de l'armée ennemie, en l'obligeant à rester sur la rive gauche du Tage, et l'empêchant par là de rien entreprendre, soit dans le nord sur l'armée de Portugal, soit sur Madrid.

Le duc de Raguse a l'ordre de centraliser *son armée* sur Salamanque; d'avoir deux divisions en observation, une sur Ciudad-Rodrigo, une sur la direction d'Almeida; de faire tous les jours le coup de fusil avec les avant-postes ennemis; et enfin, de se réunir pour entrer rapidement dans le Portugal, si lord Wellington commet la faute de se porter sur la rive gauche du Tage, ce que l'Empereur regarde comme une folie qu'il n'osera jamais faire. Lord Wellington sait que vous avez quatre-vingt mille hommes, et plus de soixante-dix mille présents sous les armes, le jour où vous aurez réuni vos moyens. Le principal ennemi, M. le maréchal, ce sont les Anglais. Mahy et Ballesteros, qui sont à Alicante *et* à Gibraltar, n'ont pas quinze mille hommes, et le duc d'Albufera en tient une partie en échec. La prise de Valence a donc singulièrement amélioré votre position. L'ordre de l'Empereur est que vous formiez le corps du général Drouet de votre meilleure infanterie et de votre meilleure cavalerie, que ces vingt mille hommes entrent dans l'Alentejo, et, si les Anglais s'établissent devant vous, vous les tiendrez ainsi en respect.

C'est vous, M. le duc, qui devez garder toute la rive gauche du Tage.

Il est très-important que vous tâchiez de vous mettre en correspondance avec le duc d'Albufera, afin que ce

maréchal soit promptement instruit des mouvements des Anglais.

L'Empereur se demande, M. le duc, comment il est possible que six mille Anglais et quatre ou cinq mille Portugais aient enlevé les magasins de Mérida, se soient avancés jusque sur les débouchés de l'Andalousie, et y soient restés un mois, et cela devant votre armée, forte de quatre-vingt mille hommes et composée des meilleures troupes du monde, pouvant présenter plus de soixante mille hommes présents sous les armes et une cavalerie si supérieure en nombre.

La diversion que doit faire l'armée de Portugal en votre faveur, M. le duc, consiste à prendre l'offensive dans sa position de Salamanque, et non à marcher sur Mérida par un mouvement parallèle, en obéissant à l'initiative que donne l'ennemi.

Portez toute votre attention et la plus grande activité à exécuter l'ordre de l'Empereur de former sur-le-champ le corps de vingt mille hommes composé des meilleures troupes de votre armée. Sa Majesté vous ordonne impérativement cette disposition.

Cet ordre ne souffre aucun délai, et l'Empereur est fâché qu'une aussi belle armée n'ait aucune action sur les Anglais.

Signe : ALEXANDRE.

N° 93.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Valladolid, le 26 février 1812.

Monseigneur,

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 février; plus je les ai méditées, plus je me suis convaincu que, si Sa Majesté était sur les lieux, elle envisagerait la position de son armée de Portugal sous un tout autre point de vue. Votre Altesse me dit que j'aurais dû concentrer mes troupes à Salamanque; mais elle oublie que précédemment les ordres de l'Empereur étaient d'avoir trois divisions au delà des montagnes. Si je concentrais l'armée à Salamanque, elle ne pourrait pas y vivre quinze jours; et bientôt un désert, semblable à celui qui sépare Rodrigo de Salamanque, séparerait Salamanque de Valladolid, ce qui, pour l'avenir, rendrait bien pire la situation de l'armée.

L'Empereur veut que je fasse des mouvements offensifs sur Rodrigo; mais Sa Majesté ignore donc que le plus léger mouvement ici cause une perte énorme de moyens, et spécialement de chevaux, équivalente à celle qui résulterait d'une bataille, de manière qu'il faut restreindre ces mouvements uniquement pour un objet déterminé et positif, et qui promette des résultats. Si l'armée faisait aujourd'hui un mouvement sur Rodrigo,

elle ne pourrait pas passer l'Agueda, parce que dans cette saison cette rivière n'est pas guéable. L'armée ne pourrait pas rester, faute de vivres, trois jours devant Rodrigo. Cette simple marche, qui n'aurait aucun résultat et n'aurait donné aucun change à l'ennemi, parce qu'il connaît bien l'impossibilité absolue où nous sommes de rien entreprendre, cette simple marche, dis-je, ferait perdre cinq cents chevaux et rendrait l'armée incapable de faire aucune espèce de mouvement pendant six semaines, parce qu'il faudrait qu'elle se dispersât pour aller former sa réserve de vivres, jusqu'à vingt et vingt-cinq lieues, et qu'elle eût le temps de les rassembler et de les préparer. Au mois d'avril de l'année dernière, l'armée de Portugal a perdu presque tous ses chevaux d'artillerie et le plus grand nombre de ses chevaux de cavalerie, pour être restée pendant six jours entre la Coa et l'Agueda; cependant la saison était plus avancée et le pays moins désert qu'aujourd'hui. Sa Majesté pense que je ne dois point envoyer mes troupes se perdre sur les derrières; mais n'ai-je pas dû relever sept mille hommes de la garde, et les troupes de l'armée du nord, dans les postes qu'elles occupaient, postes qui ne peuvent être abandonnés sans bouleverser tout le pays et renoncer aux moyens de vivre? Votre Altesse me parle du siége de Rodrigo : si je reçois des moyens de transport et un équipage de siége, cette opération sera facile après la récolte; mais avant et sans ces moyens, il est absolument impossible d'y penser. Votre Altesse me dit qu'il est de mon honneur de reprendre cette place : il sera toujours de mon honneur de faire

tout ce qui sera utile au service de l'Empereur; mais je n'ai point ici un tort à réparer, car certes les causes de la prise de Rodrigo me sont tout à fait étrangères. Si les circonstances eussent mis plus tôt cette frontière sous mes ordres, je crois pouvoir le dire avec fondement, Rodrigo serait encore à nous.

Votre Altesse me dit que si l'armée était réunie à Salamanque, les Anglais seraient fous de se porter en Estramadure, en me laissant derrière eux et maître d'aller à Lisbonne; mais cette combinaison ils l'ont faite au mois de mai dernier, quoique toute l'armée fût à peu de distance de Salamanque, que l'armée du nord fût double de ce qu'elle est aujourd'hui, que la saison plus avancée pût permettre de faire vivre les chevaux, et que nous fussions maîtres de Rodrigo. Ils n'ont pas cru possible alors que nous entreprissions cette opération, et ils ont eu raison : l'imagineront-ils aujourd'hui que toutes les circonstances que je viens d'énoncer sont contraires, et qu'ils connaissent la grande quantité de troupes qui est rentrée en France? L'ennemi avait si bien le projet de faire depuis longtemps le siége de Badajoz, que depuis près de quatre mois il a établi de grands magasins à Campo-Major, et j'en ai rendu compte à Votre Altesse; il n'a cessé de les augmenter depuis. Il était tellement résolu à faire un détachement après la prise de Rodrigo, que, quoiqu'il sût très-bien que j'étais en pleine marche avec l'armée pour me rendre sur la Tormès, et de là sur l'Agueda, il a fait partir deux divisions le surlendemain de la prise de Rodrigo. L'armée de Portugal, dans l'état actuel des choses, n'ayant

pas même un ennemi devant elle, ne pourrait pas dépasser la Coa, et les forces que lord Wellington y a laissées sont plus que suffisantes pour mettre à l'abri de tout événement le village le plus avancé du Portugal. En conséquence aucune espèce de mouvement de ce côté ne remplirait l'objet de sauver Badajoz; il n'y a que des dispositions qui donnent action immédiate sur cette place, qui puissent en imposer à l'ennemi et faire espérer d'atteindre le but proposé.

L'Empereur, à ce qu'il me paraît, compte pour rien les difficultés de vivre; ces difficultés sont tout, et si elles eussent cessé par la formation de magasins, tout ce que pourrait ordonner l'Empereur serait exécuté avec ponctualité et facilité; mais nous sommes loin de là, et je n'ai rien à me reprocher à cet égard. Je ne commandais pas ici il y a trois mois. J'ai voulu faire des magasins dans la vallée du Tage, et, à cet effet, j'ai demandé un territoire étendu, fertile, et à portée, ainsi que des moyens de transport. Le territoire m'a été refusé, et les moyens de transport, accordés et toujours attendus, ont reçu, à ce qu'il me paraît, une autre destination. J'arrive dans le nord au mois de janvier, et je ne trouve pas un grain de blé, pas un sou dans les caisses, mais des dettes partout, et, résultat infaillible du système absurde d'administration qui a été adopté, une disette réelle ou factice dont il est difficile de se faire une juste idée. On n'obtient dans les cantonnements des subsistances journalières que les armes à la main; il y a loin de là à la formation de magasins qui permettent de faire mouvoir l'armée. Nous

ne sommes point à deux de jeu dans l'espèce de guerre que nous faisons ici avec les Anglais. L'armée anglaise est toujours réunie et disponible, parce qu'elle a beaucoup d'argent et beaucoup de transports. Sept à huit mille mulets sont employés pour le transport de ses subsistances; le foin que toute la cavalerie anglaise mange sur les bords de la Coa et de l'Agueda, vient d'Angleterre. Que Sa Majesté juge après cela quel rapport il y a entre nos moyens et les leurs, nous qui n'avons pas un magasin qui renferme quatre jours de vivres pour l'armée, et aucun moyen de transport; nous qui ne pouvons pas envoyer avec fruit une réquisition au plus misérable village, sans faire un détachement de deux cents hommes, et qui sommes forcés de nous éparpiller à une distance énorme et d'être constamment en course pour subsister. Quelque faibles que soient les garnisons des villes, on ne peut exprimer quelle difficulté il y a à les pourvoir de subsistances. Ainsi, quelque effort que j'aie fait, Valladolid ne renferme pas encore pour cinq jours de vivres pour deux mille hommes qui s'y trouvent. Cet état de choses ne changera entièrement qu'après la récolte, et avec des principes d'administration plus raisonnables, et plus d'ordre qu'on n'en a mis jusqu'à présent. D'ici à cette époque, l'armée sera dans la position la plus difficile qu'on puisse dépeindre, et il serait injuste d'attendre beaucoup d'elle. On ne peut rien faire ici qu'avec du temps; il faut créer ses moyens, les organiser, et pour cela il faut être à l'époque des ressources; malheureusement j'arrive ici quand elles sont épuisées. Pendant le courant

de l'été et de l'automne, époque à laquelle les subsistances que fournit le pays ont pu s'accorder avec les besoins des troupes, tous les mouvements qui ont eu lieu, ont été faits d'une manière conforme à la raison, et les résultats l'ont prouvé; l'ennemi n'a pu rien entreprendre. Aujourd'hui que ce rapport n'existe plus, je suis réduit à lutter contre les événements.

Il est possible que Sa Majesté ne soit pas satisfaite de mes raisons; mais j'avoue que je ne conçois pas la possibilité d'exécuter ce qui est prescrit, sans préparer des désastres pour l'avenir.

Si Sa Majesté en juge autrement, je lui renouvellerai avec instance la prière de me donner un successeur dans mon commandement, qui, alors, doit être confié en de meilleures mains.

En attendant je m'en vais, conformément à ce que j'ai exposé dans ma lettre d'hier, faire tous mes efforts pour sauver Badajoz; si j'y parviens, quand les apparences indiqueront que l'ennemi renonce à toute offensive dans le midi, je ramènerai alors toutes mes troupes dans la vieille Castille, et je ferai réoccuper les Asturies. J'espère au surplus qu'avant ce temps, Sa Majesté m'aura soulagé d'un fardeau qui est au-dessus de mes forces.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.



N° 94.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au prince Berthier, major général.

Valladolid, le 2 mars 1812.

Monseigneur,

A l'instant où je montais à cheval pour me rendre à Avila, je reçois les lettres que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire les 18 et 21 février. Les ordres de S. M. sont tellement impératifs, que quelles que soient les raisons qui m'avaient empêché d'abord de m'y conformer, je pense qu'il est aujourd'hui de mon devoir de le faire. En conséquence, je donne ordre à la cavalerie, à la quatrième division et à la sixième, qui sont dans la vallée du Tage, de repasser dans la vieille Castille. J'y ai laissé seulement la première division, qui rentrera aussi aux époques fixées par l'Empereur, et lorsqu'elle aura été relevée par l'armée du centre. Mais, comme il paraît évident que le siége de Badajoz n'a été suspendu que par la présence de ces trois divisions, mon opinion est que ce mouvement va mettre cette place en péril. J'ose espérer, au moins, que s'il lui arrive malheur, on ne m'en attribuera pas la faute. V. A. m'écrit que l'Empereur trouve que je m'occupe trop des intérêts des autres, et pas assez de ce dont je suis personnellement chargé. Jusqu'ici j'avais regardé comme un de mes devoirs imposé par l'Empereur de secourir l'armée du midi, et ce devoir a été exprimé formelle-

ment dans vingt de vos dépêches, et indiqué suffisamment de nouveau par l'ordre que j'ai reçu de laisser trois divisions dans la vallée du Tage. Aujourd'hui j'en suis affranchi, ma position devient plus simple et beaucoup meilleure.

L'Empereur paraît ajouter beaucoup de confiance dans l'effet que les démonstrations faites au nord produiront sur l'esprit de lord Wellington. J'ose avoir une opinion contraire, attendu que ce général sait très-bien que nous n'avons point de magasins, et connaît les immenses difficultés que le pays présente par sa nature et par le défaut de subsistances.

Lord Wellington sait que l'armée de Portugal, sans avoir personne à combattre, n'est pas dans cette saison en état d'aller, et que si elle s'avançait à l'époque où nous sommes, elle reviendrait au bout de quatre jours, hors d'état de rien faire de la campagne, et après avoir perdu tous ses chevaux. Je me rends à Salamanque. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour remplir les intentions de S. M.; mais toutes les démonstrations doivent se borner entre l'Agueda et la Tormès, et à des reconnaissances sous le canon de Ciudad-Rodrigo; car l'Agueda n'étant pas guéable, le passage de cette rivière exige des bateaux que je n'ai pas.

Lord Wellington ne peut pas croire, à cette époque de l'année, à une marche offensive, faute de magasins formés, et de subsistances pour les chevaux. Il ne peut pas croire davantage au siége de Ciudad-Rodrigo, la grosse artillerie fût-elle à Salamanque. Il sait bien qu'il faut d'autres préparatifs qui exigent du temps; et, s'il

veut faire le siége de Badajoz, il a de grands moyens d'exécution, puisque ses préparatifs sont faits depuis longtemps, et qu'il peut revenir pour soutenir Ciudad-Rodrigo. Ainsi je doute fort que mes mouvements lui en imposent beaucoup.

Sa Majesté veut que nos avant-postes fassent le coup de fusil journellement avec les Anglais; Sa Majesté ignore donc que, par la nature des choses et par l'impossibilité absolue de vivres, il y a toujours au moins vingt lieues entre les avant-postes anglais et les nôtres, et que cet intervalle est occupé par les guérillas; de manière qu'en détachant beaucoup de troupes elles meurent de faim, et que si on en détache peu, elles sont compromises. Ce n'est donc qu'avec les guérillas et à peu de distance de nos lignes que nous pourrions avoir affaire.

Sa Majesté trouve qu'ayant la supériorité sur l'ennemi, j'ai tort de lui laisser l'initiative. L'armée de Portugal est bien assez forte pour battre l'armée anglaise, mais elle est inférieure à celle-ci pour opérer, par suite de la pénurie de moyens. L'armée anglaise, qui a d'avance de grands magasins et des moyens de transport suffisants, vit partout également bien. L'armée de Portugal, sans magasins, avec très-peu de transports et sans argent, ne peut vivre qu'en se disséminant. Elle se trouve par là dépendante des lieux qui offrent des ressources, et n'est nullement propre à manœuvrer. Cet état de choses durera jusqu'à la récolte.

Puisque Votre Altesse me reproche d'avoir laissé prendre Almeida, il est possible qu'elle me reproche

aussi de n'avoir pas fait des magasins à Salamanque et à Valladolid, lorsque je n'y commandais pas. Ces reproches, tout pénibles qu'ils sont, ne me rendront pas coupable.

Votre Altesse m'accuse d'être la cause de la prise de Rodrigo; je crois y être tout à fait étranger. Rodrigo a été pris, parce qu'il avait une garnison trop peu nombreuse, et parce que le général en chef de l'armée du nord a été sans surveillance comme sans prévoyance. Je ne pouvais, moi, avoir l'œil sur cette place, puisque j'en étais séparé par une chaîne de montagnes et par un désert qu'un séjour de six mois de l'armée avait formé dans la vallée du Tage.

L'Empereur est étonné que je n'aie pas marché du 17 au 18 avec les trente mille hommes que j'avais rassemblés. Je n'avais point de troupes du 17 au 18; mais les troupes qui étaient en marche, pour relever celles de l'armée du nord dans leurs cantonnements, avaient reçu en route les ordres nécessaires pour se réunir à Salamanque le 22; ces troupes ne formaient que vingt-quatre mille hommes, et ne pouvaient y arriver plus tôt. A cette époque la place était prise depuis quatre jours. La reprendre sur-le-champ était impossible, attendu qu'elle ne pouvait pas être bloquée, parce que la rivière n'étant pas guéable, je ne pouvais ni la passer, ni empêcher lord Wellington de communiquer avec la place. Ainsi l'armée anglaise, sans pouvoir être forcée à recevoir bataille, aurait défendu Rodrigo. L'armée de Portugal, qui n'avait d'ailleurs avec elle ni grosse artillerie, ni vivres pour rester longtemps à manœuvrer,

aurait donc fait sans objet et sans résultat une marche pénible et destructive de tous ses moyens. L'expérience de la guerre d'Espagne m'a appris que la grande affaire dans ce pays, était la conservation des hommes et des moyens, et c'est à cela que je me suis attaché particulièrement.

L'Empereur trouve que je fatigue mes troupes par des marches inutiles. Personne ne s'occupe plus que moi de leur épargner des fatigues, et je ne conçois pas que cette observation s'applique aux détachements qui se trouvent dans la vallée du Tage, car je ne les ai pas envoyés, mais je me suis contenté d'arrêter les troupes qui venaient de la Manche, à l'instant où, après la prise de Rodrigo, j'ai su que le 21 janvier lord Wellington avait fait partir deux divisions pour l'Estramadure, regardant alors comme un de mes devoirs de secourir le midi. Ces dispositions étaient toutes naturelles. Lorsque le général Hill a marché sur Mérida, j'ai bien vu que c'était une diversion; et j'ai si peu pris le change, qu'en me portant sur Salamanque pour aller au secours de Rodrigo, je ne laissai que mille hommes dans la vallée du Tage.

Sa Majesté paraît croire que lord Wellington a des magasins à peu de distance sur la frontière du nord: ses magasins sont à Abrantès et en Estramadure; ses hôpitaux sont à Lisbonne, à Castelbranco et à Abrantès; ainsi rien ne l'intéresse sur la Coa. V. A. dit que la véritable route de Lisbonne est par le nord: je crois que ceux qui connaissent bien ce pays sont convaincus du contraire. Quant à moi, je suis persuadé que toutes

les fois que le principal corps d'armée prendra cette direction, on aura toutes sortes de malheurs à redouter, et que celle qu'on devrait choisir est celle de l'Alentejo. J'en ai déduit les motifs dans un mémoire que j'ai eu l'honneur de vous adresser, il y a trois mois.

Votre Altesse parle d'occuper les débouchés d'Almeida et de Rodrigo. Le pays qui sépare l'Agueda et la Tormès est une plaine immense, qui est praticable dans tous les sens; ainsi j'ignore ce qu'on entend par ces débouchés.

L'Empereur me blâme d'être rentré dans la vallée du Tage, après avoir rejeté lord Wellington de l'autre côté de la Coa; mais c'était l'ordre positif de l'Empereur, qui ne m'avait assigné d'autre territoire que celui de la vallée du Tage. Rodrigo avait été occupé par les troupes de l'armée du nord, et Sa Majesté m'avait affranchi du devoir de veiller particulièrement sur cette place. Si j'en eusse été le maître, je serais venu m'établir à Salamanque : la raison militaire le disait, puisque l'ennemi était en présence; la raison des subsistances le disait de même, puisque ce pays offrait des ressources, et que la vallée du Tage était épuisée. Il paraîtrait donc juste que l'Empereur affranchît ses généraux de toute responsabilité, quand ils suivent littéralement ses ordres, ou qu'il leur laissât plus de latitude et de pouvoir pour les exécuter.

L'Empereur semble croire que je ne suis pas ferme dans mes résolutions; j'ignore ce qui peut avoir motivé l'opinion de S. M. Lorsque j'ai cru utile de combattre,

je ne sache pas que rien ait jamais fait changer ma détermination ; et si, ici, on ne combat jamais, c'est qu'en vérité cette guerre ne ressemble en rien aux autres guerres, ni dans sa nature, ni dans les circonstances qui l'accompagnent et qui ne permettent pas de la faire autrement.

L'Empereur ordonne de grands travaux à la place de Salamanque. Il veut que douze mille hommes soient employés à ces travaux. Il semble que l'Empereur ignore que nous n'avons ni les vivres pour les nourrir, ni l'argent pour les payer, et que nous sommes menacés de voir immédiatement tous les services manquer dans toutes les places.

C'étaient les provinces du nord qui pourvoyaient à la plus grande partie des besoins des sixième et septième gouvernements. Cette situation empire de la manière la plus effroyable, et elle ne changera que lorsque nous aurons un territoire plus proportionné à nos besoins.

Quant aux magasins, leur formation est l'objet de tous mes efforts et de toute ma sollicitude ; mais à l'époque où nous sommes ce n'est pas une chose facile. Si Sa Majesté augmente les ressources, et si alors je parviens à rassembler des subsistances pour nourrir l'armée pendant un mois, je croirai avoir obtenu un grand résultat, et il serait bien désirable qu'elles pussent être conservées pour le moment où il faudrait combattre l'ennemi d'une manière sérieuse, et non pour faire de simples démonstrations.

J'écris au duc d'Albufera pour lui faire connaître la

situation des choses, et je donne l'ordre au général Bonet de rentrer sur-le-champ dans les Asturies par le col de Leitariegos, ce qui donnera à son mouvement un air offensif contre la Galice. Je sens toute l'importance de l'occupation des Asturies, et je comptais y envoyer des troupes incessamment.

Monseigneur, il ne me reste plus qu'à exprimer à V. Altesse la peine que j'éprouve de la manière dont l'Empereur apprécie les efforts que je fais ici constamment pour le bien de son service : puisque S. M. m'attribue la prise d'Almeida, j'ignore comment je pourrais faire pour me mettre à l'abri de toute espèce d'inculpation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : Maréchal DUC DE RAGUSE.

N° 95.

Lettre du prince Berthier, major général, au maréchal Marmont, duc de Raguse.

Paris, le 16 avril 1812.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, M. le maréchal, vos lettres des 22 et 25 mars.

Par mes dépêches des 18 et 20 février, je vous prescrivais les mesures nécessaires pour prendre l'initiative et donner à la guerre un caractère convenable à la gloire des armes françaises, en lui ôtant ce tâtonnement et

cette fluctuation actuelle, qui sont déjà le présage d'une armée vaincue. Mais, au lieu d'étudier et de chercher à saisir l'esprit des instructions générales qui vous étaient données, vous vous êtes plu à ne pas les comprendre, et à prendre justement le contre-pied de leur esprit. Ces instructions sont raisonnées et motivées. Comme toutes instructions d'un gouvernement, elles étaient données à trois cents lieues et à six semaines d'intervalle; elles vous supposaient vis-à-vis de l'ennemi, et vous prescrivaient de le contenir et d'obliger la plus grande partie de son armée à rester dans le nord, en concentrant votre quartier général à Salamanque, et en tirant tous les jours des coups de fusil sous Ciudad-Rodrigo et sous Almeida. Ces instructions vous disaient : Si, dans cet état de choses, l'ennemi reste devant vous avec moins de cinq divisions, marchez à lui, suivez-le en queue; ses hôpitaux et magasins étant entre Lisbonne et la Coa, il ne pourra pas les évacuer si rapidement que vous ne puissiez l'atteindre. Je vous y ajoutais que, dans cet état de choses, il était absurde de penser que le général anglais pût abandonner tout le nord pour se jeter sur une place qu'il menaçait.................
(*Il y a ici une lacune dans la pièce originale.*)

L'Empereur vous recommande de seconder le Roi, et de faire de vous-même, par attachement pour sa personne et pour la gloire de ses armes, tout ce qu'il vous sera possible pour empêcher que quarante mille Anglais ne gâtent toutes les affaires d'Espagne; ce qui aura lieu infailliblement, si les commandants des différents corps ne sont pas animés de ce zèle pour la gloire

et de ce patriotisme qui seuls vainquent les obstacles, et empêchent de sacrifier jamais à son humeur et à des passions quelconques l'intérêt public.

Au retour de Pologne, Sa Majesté ira en Espagne; elle espère n'avoir plus que des éloges à donner à ce que vous aurez fait, et que vous aurez de nouveau bien mérité dans son estime.

Signé : ALEXANDRE.

N° 96.

Lettre du général comte Dorsenne, commandant de l'armée du nord, au prince Berthier, major général.

Burgos, le 19 février 1812.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse un exemplaire de l'arrêté rendu par Mina le 14 décembre dernier (1). J'avais été informé de l'existence de cet écrit incendiaire sans pouvoir me le procurer. J'apprends avec indignation que ce chef en fait exécuter les dispositions avec la dernière rigueur, ce qui frappe de terreur et de consternation les habitants de la Navarre. Cet homme cruel et sanguinaire exerce son influence sur tout le nord de l'Espagne, où l'esprit public devient de jour en jour plus mauvais. Je m'abstiens de faire

(1) Voir pièces justificatives, n° 85.

des réflexions à Votre Altesse sur le contenu de cet arrêté, elle en jugera facilement les conséquences.

Inquiet d'être privé de nouvelles de la Navarre, j'y ai envoyé à prix d'argent des émissaires, afin d'obtenir des renseignements. Des avis certains m'annoncent que deux d'entre eux ont été saisis près de Pampelune et pendus sur-le-champ.

Votre Altesse pensera peut-être que je puis et que je dois marcher en personne pour agir contre Mina, et en faire justice. Si telle était son opinion, j'ose croire que, d'après les observations que je vais lui exposer, elle serait convaincue qu'il faut déployer d'autres moyens que ceux que j'ai à ma disposition pour obtenir un résultat satisfaisant. Il est de mon devoir de fixer particulièrement son attention sur la nécessité vraiment pressante de prendre des mesures qui tendent à la pacification du pays, à la dispersion des bandes et à leur extinction.

Le passé nous a prouvé que de grands mouvements exécutés en Navarre par des généraux *expérimentés* n'avaient pas produit l'effet qu'on devait en attendre. Aujourd'hui, Monseigneur, il serait impolitique d'entreprendre des opérations contre les bandes, si on n'a pas la certitude de les exterminer.

Je ne sais encore rien de la marche du général Caffarelli. Je dois supposer que l'époque de son arrivée en Navarre aura été naturellement celle du déblocus de Pampelune; mais je pense qu'il n'aura pas d'affaire sérieuse avec Mina, parce que ce dernier se mettra à l'abri de ses poursuites.

Je prie Votre Altesse de remarquer que je regarde la

destruction complète de la bande de ce chef com
presque impossible, parce qu'aussitôt qu'il se verra se
de près, il dissoudra ses rassemblements à la faveur
intelligences qu'il a dans le pays. Mais je crois urg
et indispensable de le réduire d'abord à cette extrémi
ce qui lui ferait perdre beaucoup d'hommes et dimin
rait le nombre de ses partisans. Ce premier succès
tenu, on doit le compter pour rien, s'il n'est pas imn
diatement suivi de l'occupation permanente du pa
sans cela, notre autorité est méconnue, et les band
après le départ des troupes, se réorganisent de nouve

S'il faut, pour agir contre Mina et les autres chefs
guérillas, réunir nos forces, en abandonnant les co
munications et les points principaux, on ne parvien
jamais à les détruire, parce que, chassés d'une provin
ils se jettent dans une autre. On s'expose, par ce s
tème, à manquer de tout et à révolutionner les hal
tants des arrondissements évacués. Je pense donc q
dans la situation des choses, il serait funeste de co
promettre les armes de l'Empereur par des tentati
infructueuses. N'ayant encore reçu ni la division Bon
ni le trente et unième de chasseurs, ne pouvant dispo
en ce moment des corps de la garde, sans avoir à cra
dre d'augmenter considérablement le nombre de le
malades, je n'ai aucun moyen réel de marcher con
Mina.

Par ma lettre du 7 de ce mois, que je prie Votre
tesse de se faire représenter, je lui ai exposé ma sit
tion. Elle y verra qu'au lieu de dix-neuf mille cinq ce
hommes qui formeront la totalité des forces de m

commandement, il m'en faudrait au moins trente mille, composés de bonnes troupes exercées à la fatigue. Il me faudrait aussi de l'argent disponible (argument irrésistible dans tous les pays), un temps illimité, et surtout une grande latitude. Avec ces ressources, Monseigneur, je ne dégarnirais aucun poste important, et, dans cette hypothèse, je serais à même de diriger de la manière suivante mon expédition contre Mina en investissant la Navarre :

1° En laissant le cordon de troupes qui occupe la vallée de Bastan.

2° En gardant, depuis Irun jusqu'à Miranda, la grande route, de manière à ne pas craindre que Mina soit tenté de la passer par les débouchés praticables.

3° En faisant garder militairement les rives de l'Èbre, occuper les passages de cette rivière depuis Miranda jusqu'au-dessus de Tudela.

4° En dirigeant de Tudela une forte colonne qui, en remontant la rivière d'Aragon, s'échelonnerait jusqu'à Sanguessa et même Achagavia.

5° Enfin, en me portant de ma personne de Logroño, avec plusieurs colonnes, sur le principal rassemblement de Mina.

Dès lors, je l'oblige à chercher à s'échapper; et si, comme il y a lieu de le présumer, il vient à connaître une partie de mes dispositions, il ne lui reste plus qu'à dissoudre à la hâte son corps et à songer à son propre salut. En ce cas, je me persuade qu'avec ma réserve je parviendrai à surprendre quelques-uns de ses détache-

ments et à en jeter d'autres sur mes lignes d'observation.

La dispersion de Mina effectuée, je ne regarde point mon objet comme rempli. Il faut en délivrer la Navarre, et prouver aux habitants que ce brigand n'est plus redoutable. En conséquence, l'occupation des limites que je viens de tracer de manière à y avoir les troupes bien établies est nécessaire. Alors je me rends maître du pays, et marche avec ma réserve pour me faire craindre et respecter.

Votre Altesse n'est pas moins persuadée que moi de l'urgence d'enlever à Mina le crédit qu'il a en Navarre, et de nous conserver de libres communications dans un pays où il existe des établissements de la plus haute importance pour le service des armées impériales en Espagne.

Je me résume, Monseigneur. Il est temps, pour prévenir de grands maux, de rétablir la tranquillité dans le nord de l'Espagne; le brigandage ruine ce beau territoire et augmente le nombre de nos ennemis. J'aspire à donner à l'Empereur de nouvelles preuves de mon dévouement; mais, Votre Altesse le sait, les moyens me manquent pour atteindre au résultat : car je ne croirais pas satisfaire Sa Majesté si j'allais en Navarre pour ne rien terminer. Je le répète à Votre Altesse, pour changer la situation des affaires, il me faut des troupes, de l'argent, du temps, et une grande latitude.

Je supplie Votre Altesse de prendre en considération le contenu de cette dépêche, ainsi que celui de ma lettre du 7 de ce mois, et de daigner me faire connaître les



intentions ultérieures de l'Empereur par l'aide de camp que j'ai l'honneur de lui expédier.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Signé : COMTE DORSENNE.

N° 97.

Décret impérial pour la division de la Catalogne en départements.

Au palais des Tuileries, le 26 janvier 1812.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article Ier. Le territoire de la Catalogne est divisé en quatre départements :

1° Celui du Ter. — Girone, chef-lieu.

2° Celui du Monserrat. — Barcelone, chef-lieu.

3° Celui des Bouches de l'Èbre. — Lérida, chef-lieu.

4° Celui du Sègre. — Puycerda, chef-lieu.

Art. II. Le département du Ter aura trois arrondissements ou sous-préfectures : Girone, Figuières, Vich.

L'arrondissement de Girone sera formé par la partie du corrégimento de Girone, située au sud de la Fluvia.

L'arrondissement de Figuières sera formé par la partie du corrégimento de Girone, située au nord, entre la Fluvia et les frontières de France.

L'arrondissement de Vich sera formé par le corrégimento de Vich en entier et par le territoire de Ribas, confinant aux frontières de France.

Art. III. Le département du Monserrat aura trois arrondissements : Barcelone, Villafranca, Manresa.

L'arrondissement de Barcelone sera formé par le corrégimento de Mataro, et la portion du territoire de Barcelone située à la gauche du Llobregat.

L'arrondissement de Villafranca sera formé par le corrégimento de Villafranca et la portion du territoire de Barcelone située à la droite du Llobregat.

L'arrondissement de Manresa sera formé par une partie de ce corrégimento, qui sera limitée au nord et au nord-ouest par les rivières Tardell et Est.

Art. IV. Le département des Bouches de l'Èbre aura quatre arrondissements : Lérida, Tortose, Tarragone, Cervera.

L'arrondissement de Lérida sera composé du corrégimento de Lérida et de la lisière du pays comprise entre Fraga, Mequinenza et la rivière Onaspe.

L'arrondissement de Tortose sera composé du corrégimento de Tortose et du petit territoire d'Onaspe et de Favara.

L'arrondissement de Tarragone sera composé du corrégimento de Tarragone.

L'arrondissement de Cervera sera composé de la partie sud de ce corrégimento, limitée au nord par le Llobrégat.

Art. V. Le département du Sègre aura trois arrondissements : Puycerda, Talarn, Solsona.



L'arrondissement de Puycerda sera composé du corrégimento de Puycerda et de la vallée d'Andorra, moins cependant le territoire de Ribas, réuni au département du Ter.

L'arrondissement de Talarn sera composé du corrégimento de Talarn.

L'arrondissement de Solsona sera composé de la partie nord du corrégimento de Cervera, au delà de la rivière Llobregat et de la vallée supérieure du Llobregat au nord de la rivière Est.

Art. VI. La vallée d'Aran, située sur les pentes nord des Pyrénées, et où se trouvent les sources de la Garonne, est réunie au département de la Haute-Garonne.

Art. VII. Nos ministres sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Signé : NAPOLÉON.

N° 98.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au maréchal Jourdan, major général de S. M. Catholique.

Canizal, le 28 juin 1812.

M. le maréchal, j'ai reçu la lettre que S. M. m'a fait l'honneur de m'écrire le 18 juin. J'ai eu l'honneur de lui écrire le 22, pour lui faire connaître ma position. Depuis ce temps, elle ne s'est pas améliorée, attendu qu'ayant droit de compter sur les secours que m'avait

promis le général Caffarelli, y ayant compté en effet, et ne les ayant pas reçus, il en est résulté de fausses opérations. L'assurance que le général Caffarelli m'avait donnée que les troupes étaient en marche pour me joindre, et la suspension du siége de Salamanque que ma présence avait occasionnée, m'avaient décidé à suspendre mes opérations contre l'ennemi. Le 26, dans l'après-midi, ayant été informé et par le bruit du canon, et par les signaux de la place, que le siége était repris avec vigueur, j'ai dû, vu le péril de ce fort, prendre la résolution d'agir seul; et comme, vu la force de la position que l'ennemi occupait sur la droite de la Tormès, je ne pouvais raisonnablement agir que par la rive gauche, opération qui, pour réussir, ne pouvait être entreprise que de nuit, j'ai fait mes dispositions pour marcher le 28 au soir. Malheureusement, dans la journée du 27, un violent incendie ayant embrasé tous les bâtiments du fort, et la place étant ouverte, la garnison s'est trouvée dans une situation telle, qu'elle a dû se rendre à discrétion, à l'instant où j'avais l'espérance fondée de la délivrer. L'opération que j'aurais faite le 27 au soir, je l'aurais faite trois jours plus tôt, sans les promesses de secours du général Caffarelli; mais il eût été impossible à moi, de livrer une bataille aussi importante pour l'Espagne, avant l'arrivée d'un secours puissant, annoncé officiellement, et sur lequel j'avais droit de compter. Malgré ce résultat fâcheux, le fort de Salamanque aura, en grande partie, rempli son objet, puisqu'il aura retardé de dix jours les projets de l'ennemi, qui ne vont pas moins qu'à

nous chasser de l'Espagne, et aura donné aux autres armées le temps de former leurs détachements, si elles veulent concourir aux opérations du nord. Le commandant et la garnison se sont couverts de gloire par leur vigoureuse résistance, et l'ennemi a perdu trois fois plus d'hommes que nous n'en avions dans le fort. Enfin, quand nous aurons gagné une bataille sur les Anglais, nous le réoccuperons facilement, car il paraît dans un bouleversement tel, qu'il est impossible que l'ennemi le défende aujourd'hui. Lorsque les troupes du général Caffarelli m'auront enfin rejoint, si l'ennemi ne vient pas sur le Douro, je marcherai sur Salamanque. J'ai besoin de ce secours pour combattre l'ennemi avec confiance. Il est aujourd'hui de douze mille hommes plus fort que moi, sans compter les Espagnols. Le général Hill n'a pas rejoint lord Vellington; mais on annonce son arrivée comme très-prochaine. Il est donc bien désirable que S. M. envoie les secours par le général Treilhard qu'elle m'annonce, avant l'arrivée du comte d'Erlon. Les affaires d'Espagne vont se décider entre la Tormès et le Douro, ou sur le Douro; tout le reste n'est que secondaire. Je vais prendre position en avant du Douro, en attendant les moyens d'agir offensivement.

Signé : Maréchal DUC DE RAGUSE.

N° 99.

Lettre du maréchal duc de Raguse au roi Joseph.

Rueda, le 1er juillet 1812.

Sire,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté les duplica d'une lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire et d'u lettre que j'ai adressée au maréchal Jourdan.

La prise du fort de Salamanque changeant ma positi et celle de l'ennemi sur la Tormès, je me suis mis marche le 28 juin au matin pour aller au-devant de m renforts. L'ennemi avait préparé son mouvement; il n suivi immédiatement, sans cependant qu'il y ait eu aut chose que des engagements d'avant-postes. J'ai pris ligne d'opérations par Tordesillas, parce que c'est l ligne la plus courte, et j'ai conduit aujourd'hui l'arm ici, après avoir détaché une division sur le bas Dour afin de défendre cette rivière et de me couvrir d mouvements du corps portugais de Silveyra qui, à qu'on assure, a passé l'Esla et est devant Zamora. D main je rapprocherai l'armée de Tordesillas. C'est d ce point que je manœuvrerai pour défendre le Dour ou que je prendrai l'offensive lorsque des renforts m'a ront joint. Il me faut absolument quinze cents cheva et six ou sept mille hommes d'infanterie de plus, po pouvoir opérer sur la rive gauche du Douro avec probabilité du succès. L'armée ennemie a en ligne pr de cinquante mille hommes, dont cinq mille de caval

rie anglaise, quoique le général Hill ne l'ait pas rejointe : il est vrai que celui-ci n'a pas plus de huit mille hommes. Je n'ai pas pu réunir plus de trente-deux mille hommes. Le général Caffarelli m'annonce, le 10 juin, qu'il me conduit tout ce qu'il a de disponible, c'est-à-dire, la cavalerie, vingt-deux bouches à feu et sept mille cinq cents hommes d'infanterie. Le 28 au soir, il n'y avait d'arrivé à Valladolid, ni un soldat d'infanterie, ni un soldat de cavalerie, ni une bouche à feu. Cependant, s'il peut avoir quelque excuse légitime pour n'avoir point envoyé d'infanterie, il n'en peut avoir pour sa cavalerie, qui ne peut lui servir dans les montagnes, et pour son artillerie qui est stationnée à Burgos sans lui être d'aucun usage.

Les rapports annoncent que les Portugais ont passé l'Esla, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire plus haut à V. M. On m'assure aussi que l'armée de Galice a passé l'Orbigo et qu'Astorga est bloqué. Malgré la présence de l'ennemi de tous les côtés, je suis sans inquiétude pour l'avenir et confiant dans un résultat glorieux, si je reçois le renfort que j'ai demandé, et qui consiste en quinze cents chevaux, six ou sept mille hommes d'infanterie et quelques bouches à feu. J'ose donc supplier V. M., si elle peut m'envoyer sa cavalerie du Tage, de le faire dans cette circonstance. J'ai posté de préférence la masse de mes forces sur le haut Douro, parce que, si je suis réduit pendant quelque temps à défendre le Douro, je ne cours aucun risque de voir compromettre ma ligne d'opérations, et parce que cette rivière est peu de chose en cette partie ; tandis que, plus forte au-des-

sous, elle est rendue encore meilleure pour la défense, par les forts qui y existent. J'espère que dans huit jours au plus tard, après avoir reçu les renforts qui me sont nécessaires, les projets de l'ennemi seront évanouis, et que je serai rentré à Salamanque. Si je ne reçois aucun secours, je pourrai combattre les événements, mais il me sera impossible de les maîtriser.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

N° 100.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au roi Joseph.

Sainte-Marie, le 16 juillet 1812.

Sire,

Je viens de recevoir le billet que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 6 juillet. Je ne puis envoyer à Tolède les dix mille hommes que Votre Majesté me demande, sans évacuer en même temps l'Andalousie où tous les points se commandent réciproquement. Si Votre Majesté avait reçu mes rapports, elle aurait vu que le comte d'Erlon a été forcé par un corps de trente mille ennemis, commandés par le général Hill, à s'adosser au débouché de l'Andalousie. Je le renforce de toutes les troupes dont je puis disposer sans lever le siége de Cadix. Je lui ordonne de nouveau impérativement d'attaquer l'ennemi, et de le rejeter au delà de la Guadiana;

alors le comte d'Erlon s'établira à Mérida et étendra son influence jusqu'à la vallée du Tage. J'étais venu à Sainte-Marie pour me préparer à lever le siége de Cadix. Je retourne à Séville, d'où j'irai moi-même en Estramadure, si mes ordres n'y sont pas exécutés. Sire, je suis pénétré de la situation de Votre Majesté et de l'état des affaires en général; quelques troupes que je vous envoie, elles ne suffiront jamais pour les rétablir, à moins que toute l'armée du midi ne marche; alors il faut évacuer entièrement l'Andalousie, et ce mouvement fait perdre Valence. Nous ne pouvons vivre sur le Tage ni en Estramadure. D'une position à une autre nous irons jusqu'à l'Èbre : cela peut s'éviter. Nous pourrons, en reprenant l'initiative, sauver six mille malades ou blessés que je serai peut-être forcé d'abandonner, ainsi que deux cent mille Espagnols qui, s'étant prononcés pour Votre Majesté, seraient perdus sans ressource. Nous pouvons aussi sauver deux mille bouches à feu, l'unique matériel d'artillerie qui existe actuellement en Espagne. Une seule disposition de Votre Majesté peut obtenir ce résultat, laquelle abrégera la guerre actuelle d'au moins six campagnes. Je propose à Votre Majesté de venir elle-même en Andalousie avec toutes les troupes qu'elle pourra amener. Si le nombre en est considérable, nous pourrons porter à vingt-cinq ou trente mille hommes l'armée d'expédition qui sera en Estramadure; ainsi nous ramènerons le théâtre de la guerre à la rive gauche du Tage, et l'armée de Portugal, se trouvant dégagée, pourra se remettre en ligne. Quoi qu'il arrivât, Votre Majesté se trouverait à la tête d'une belle

armée, dans le cas de livrer bataille si elle était attaquée sur le théâtre de ses opérations; et, si nous étions malheureux, le pis aller serait de se retirer à l'armée d'Aragon pour tenir encore campagne. Si Votre Majesté ne prend pas ce parti, je ne vois pas comment les affaires peuvent s'arranger, ni comment éviter, non-seulement des pertes immenses, mais de porter préjudice au service de l'Empereur, et de nuire à l'éclat de ses armes. J'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté que je ne puis faire aucun détachement au delà de la Sierra-Morena, sans être dans le cas d'évacuer l'Andalousie et de marcher avec toute l'armée. Je demande à ce sujet des ordres positifs à Votre Majesté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 101.

Lettre du maréchal Suchet, duc d'Albufera, au roi Joseph.

Valence, le 30 juin 1812.

Sire,

J'ai eu l'honneur de répondre à la lettre que V. M. m'a écrite le 29 mai, par mes dépêches des 13 et 19 de ce mois. Ma position n'a pas changé; le nombre des malades a augmenté, et les bandes sont venues s'emparer momentanément de Segorbe et de Teruel. Avant

hier et hier, vos billets des 18 et 19 me sont parvenus; j'y vois avec peine que V. M. persiste à ne pas croire à l'exactitude de mes rapports. Persuadé cependant que V. M. se décidera à prendre un parti sur l'évacuation de Valence, je continue de rassembler la troisième division; et, sous quelques jours, le général de brigade Lafosse sera rendu, avec le huitième régiment de ligne napolitain, à Cuenca. Le général Habert, qui commande cette division, est en congé à Paris; et les généraux de division Harispe et Musnier sont assez grièvement malades. Le 27, six mille soldats ont été embarqués à Alicante sur deux vaisseaux anglais, trois frégates et plusieurs bricks; ces troupes ont été remplacées dans la place par une partie de celles d'O'Donell. Tous les renseignements que j'ai recueillis me portent à croire que cette expédition, commandée par le général anglais Rotch, va se réunir à Mayorque au lieutenant général anglais Wirttimgham, qui peut disposer de cinq mille hommes et huit cents chevaux, tous espagnols ou allemands, pour ensuite aller débarquer en Catalogne, où ils sont attendus et annoncés depuis assez longtemps; cette expédition est d'autant plus sérieuse que, préparée et dirigée par Henry O'Donell, meneur de la régence, on doit s'attendre que, suivant son plan favori, il cherchera à faire pénétrer des troupes en France, afin d'opérer une diversion puissante. D'après les ordres que j'avais reçus de l'Empereur, et les dispositions contenues dans la dépêche de V. M. du 23 mai, qui les confirmait, j'avais tout disposé pour me rendre en Catalogne, afin de me concerter avec les généraux Decaen et Maurice

Mathieu, lorsque vos derniers billets sont venus su
pendre mon départ, et m'obliger à prévenir ces gén
raux que les circonstances m'empêchaient de me rend
près deux. Je me trouve ainsi paralysé, et dans l'impo
sibilité de faire le bien; car, d'un côté, je n'ai pas ass
de troupes pour aller attaquer le rassemblement de l'a
mée de Murcie, formé à Aspe, bonne position mil
taire; de l'autre, je ne saurais aller en Catalogne;
enfin, le secours dont je pourrais disposer pour Madri
sera toujours, par la faiblesse de mes troupes, si ins
gnifiant, qu'il ne pourra, ni suffire pour protéger l
capitale, ni changer aucune des dispositions de l'armé
anglaise, même quand je serais autorisé à évacuer Va
lence, ce qui m'obligerait à former plusieurs garnison
de places fortes, et ne me permettrait pas de détache
quatre mille hommes. Je suis bien persuadé que le
ennemis les plus dangereux de l'Empereur dans l
Péninsule, sont les Anglais. Je suis vraiment pénétré d
l'importance qu'il y aurait à pouvoir envoyer à V. M
un corps de quinze à vingt mille hommes; mais lorsqu
l'impossibilité de faire est aussi démontrée qu'elle l'es
dans ce moment, n'est-il pas de mon devoir de vous
faire part de l'avantage que je vois, dans l'état des
choses, à conserver nos conquêtes dans le royaume de
Valence. Elles assurent deux points de retraite par là,
et par conséquent à l'armée du centre, si elle était
forcée momentanément de s'éloigner de Madrid; elles
offrent à l'armée du midi une retraite assurée, puisque,
d'après les derniers succès remportés par cette armée,
elle pourrait, au besoin, en quatre jours, donner la

main à l'armée d'Aragon. Je suis informé que le général Cafarelli a marché sur Valladolid, et que la division Palombini a sûrement rejoint l'armée du nord. On m'assure que quinze mille hommes, dont tous les troisièmes bataillons font partie, sont entrés par Bayonne pour relever les postes de cette armée. Le maréchal Marmont est donc en mesure de réunir la plus grande partie de l'armée de Portugal; et je doute que, dans l'état actuel de l'Angleterre, lord Wellington ose hasarder une bataille. Il a trop à perdre, et l'armée française trop de gloire à acquérir, pour s'engager aussi loin de ses vaisseaux. Je persiste à penser que sa démarche a pour but d'enlever tous les grains du royaume de Léon, et de déterminer V. M., par son grand mouvement, à évacuer l'Andalousie, ou tout autre point. Mais en supposant même, ce que je suis bien loin de croire, que les Anglais en vinssent à une bataille et la gagnassent, mes arguments dans ce cas n'en prennent que plus de force, puisque Valence est le point qui peut assurer la retraite des autres armées. Intimement convaincu que tout détachement de l'armée d'Aragon doit compromettre le sort des provinces de Valence et de Catalogne, sans porter aucun changement efficace à la position de l'armée du centre, je suis persuadé, Sire, que le parti le plus convenable à prendre est de m'ordonner d'agir suivant les instructions du 24 avril, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et que vous m'avez confirmées par votre lettre du 23 mai, en tenant un poste à Cuenca et un détachement à Requeña. Je pourrais réunir cinq à six mille hommes, en ralliant tous mes postes, pour

éloigner l'armée de Murcie, ou me porter rapidement, avec quinze cents hommes, en Catalogne, pour prévenir, s'il en est temps, le mal que les débarquements de l'ennemi ne manqueront pas de faire.

Sire, je consacre tous les instants de ma vie à bien servir l'Empereur. Vous ne devez pas être étonné si j'ai religieusement exécuté ses ordres dans le gouvernement des provinces qu'il a mises sous mon commandement. J'ai fait en sorte de maintenir la discipline parmi les troupes, la moralité et l'ordre dans le pays et dans l'armée. Dès l'instant que V. M. m'a ordonné d'envoyer des troupes sur Cuenca, je lui ai fait, j'ai dû lui faire connaître mes regrets de voir s'éloigner un corps dont l'absence nuisait essentiellement au service de l'armée. J'ai dû également communiquer à V. M. les déclarations que j'ai adressées à l'Empereur, le 25 mars et le 27 avril, sur l'impossibilité où j'étais de former aucun détachement sur Madrid. Dès l'instant que V. M. m'a demandé des fusils, je me suis empressé de lui en envoyer mille; déjà deux cents chevaux sont achetés pour vos troupes; trois millions sur dix, de la contribution extraordinaire de Valence, ont été versés dans votre trésor; enfin, Sire, je n'ai négligé aucune occasion de vous prouver le désir ardent que j'avais de vous seconder en tout pour les intérêts de l'Empereur et la gloire de ses armes. Je vois avec un vif regret que je n'ai pas acquis votre confiance. Dans cette position, je me trouve dans la désagréable nécessité d'engager V. M. à demander à l'Empereur de me donner un successeur, qui, plus heureux que moi, puisse être cru dans ses rapports avec

V. M., et mériter assez votre estime, pour ne pas être chargé de donner l'exemple extraordinaire de quitter un vaste commandement où sa présence est indispensable, pour se porter à vingt marches de son quartier général avec douze cents hommes.

Je suis, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

N° 102.

Lettre du roi Joseph au duc de Feltre, ministre de la guerre.

Madrid, le 18 juillet 1812.

M. le duc, je viens de recevoir la nouvelle que la division Palombini se rend aux ordres que je lui ai donnés. J'attends avec impatience son arrivée pour me porter au secours de l'armée de Portugal.

J'ai donné l'ordre aux troupes de l'armée d'Aragon, qui se trouvent dans la province de Cuenca, de me joindre; mais jusqu'ici je ne puis encore me flatter de les voir arriver. Toutefois je partirai sans elles dès que la division italienne sera arrivée. Le peu de troupes de l'armée du centre est réuni aux environs de Madrid. La cavalerie doit être demain à Naval-Carnero. Toutes les provinces du centre sont évacuées, et même les positions de Somo-sierra, de Buytrago, etc. Je n'eusse pas été réduit à ces fâcheuses extrémités, si le général en

chef de l'armée du nord eût obéi aux ordres que je lui ai donnés si souvent, de secourir à tout prix l'armée de Portugal, en abandonnant momentanément les points qui exigent des garnisons, comme je viens de le faire. Je vous le répète, M. le duc, si l'Empereur ne trouve pas le moyen de faire que les généraux des armées du nord, d'Aragon et du midi m'obéissent, l'Espagne est perdue, et avec elle l'armée française. Je vous l'ai déjà mandé, et je le répète encore, parce que les circonstances deviennent tous les jours plus graves, que les généraux qui ne pensent qu'à leurs provinces, et non à l'ensemble des opérations, soient destitués de tout commandement, pour l'exemple de leurs successeurs; qu'ils ne puissent avoir d'autres instructions que celle de m'obéir; ou que l'Empereur ne me condamne pas à être le témoin impuissant du déshonneur de ses armes et de la perte de ce pays. Je confirme donc tout ce que je vous ai déjà écrit par ma lettre d'hier à ce sujet.

Signé : JOSEPH.

N° 103.

Lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, au roi Joseph.

Arevalo, le 25 juillet 1812.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. M. des événements qui se sont passés jusqu'à mon arrivée sur le

Douro, et des motifs qui m'y avaient amené. Ayant augmenté mon artillerie et ma cavalerie, et la division du général Bonet m'ayant rejoint, je me suis mis en devoir de reprendre l'offensive. Le 17 de ce mois, après avoir manœuvré pendant quatre ou cinq jours par ma droite dans la direction de Toro, pour donner le change à l'ennemi, j'ai débouché par le pont de Tordesillas, et je suis arrivé sans difficulté sur le plateau de Rueda. Le même jour, l'armée a couché à Nava del Rey. Le 18, ayant surpris l'avant-garde de l'ennemi à Torrecilla de la Orden, je l'ai poussée avec vigueur, et forcée de faire une retraite à plus de trois lieues, avec beaucoup de précipitation et le plus grand danger, constamment sous mon canon. Ce jour-là j'arrivai sur les bords de la Guarena, où l'ennemi prit position. La force de cette position m'ayant empêché de l'attaquer, je manœuvrai pour effectuer le passage de cette rivière, qui eut lieu le 20. L'ennemi, qui m'avait suivi dans mon mouvement, chercha à s'emparer des plateaux qui faisaient la sûreté de mon opération; mais il ne put réussir, et nous manœuvrâmes constamment sous le canon l'un de l'autre. Ce genre d'opérations est le seul qui convient avec les Anglais, qui ont un talent particulier pour prendre position, et qu'il faut contrarier autant que possible, en empêchant, avant de combattre, qu'ils puissent s'y établir. Le 20, l'ennemi s'est porté sur la forte position de San-Cristoval en avant de Salamanque. Le 21, j'effectuai le passage de la Tormès, après m'être emparé du poste d'Alba. L'armée se plaça entre Alba de Tormès et Salamanque à la tête des bois. Dans la nuit du 21

au 22, l'armée anglaise passa la Tormès et prit position en face de moi, à trois quarts de lieue de distance. J'allai la reconnaître à la pointe du jour, et je passai la matinée à faire des dispositions, d'abord dans l'objet d'une bonne défensive, et ensuite dans celui d'attaquer, si les circonstances m'en faisaient espérer des avantages. Après les dispositions que j'avais prises, tout semblait présager les chances les plus favorables. Je crus nécessaire de faire occuper à notre gauche un plateau qui complétait notre défensive, et qui en même temps devait être très-utile dans le cas où nous agirions en offensive, à laquelle j'étais presque décidé. Je fis occuper ce plateau par la cinquième division et la réserve d'artillerie à cheval, avec ordre formel de ne pas se porter au delà. Comme il était possible que l'ennemi, nous croyant maîtres de ce plateau, se décidât à l'attaquer avant que j'eusse le temps de réunir tous nos moyens, j'ordonnai à deux divisions de se rapprocher pour être en mesure d'y soutenir la cinquième. Le général Maucune chassa le détachement anglais qui occupait les hauteurs, et le culbuta. Jusque-là nous n'avions eu que des succès, et tout annonçait qu'ils seraient complets. Je jugeai qu'il fallait promptement porter de nouvelles troupes pour agir avec vigueur sur le point où se trouvait le général Maucune, et empêcher que l'ennemi, qui réunissait ses forces, ne lui tînt tête. Je rassemblai sur-le-champ toutes celles qui étaient à ma portée, et je m'occupais de les conduire et de prendre le commandement de cette partie de la ligne, lorsque, par une cruelle fatalité, et au moment où ma présence

était le plus nécessaire, un coup de canon à mitraille me renversa en me fracassant le bras droit, et me faisant deux larges blessures dans le côté, ce qui me mit hors d'état de garder le commandement. L'anarchie qui succéda à cet accident empêcha de suivre les mesures que j'avais ordonnées (ce qui contribua à la prolonger, c'est que le général Bonet, à qui revenait le commandement comme le plus ancien général de division, fut également blessé peu d'instants après moi), de manière que le général Maucune, après avoir eu de fort beaux succès, accablé par le nombre des ennemis, fut obligé de se retirer. Les troupes qui arrivaient à son secours n'ayant pas d'ensemble, furent aussi contraintes de se retirer, après avoir fait des prodiges de valeur. Enfin, Sire, après trois heures de combat, les troupes abandonnèrent le champ de bataille. Le général Clauzel, qui commande l'armée, a cru nécessaire de repasser la Tormès, et doit prendre position sur la rive droite du Douro. L'état dans lequel je me trouve me force à ne rendre qu'un compte très-succinct à V. M.; lorsque je le pourrai, j'aurai l'honneur d'entrer dans de plus longs détails avec elle sur cet événement, qui retrace avec une rare énergie les caprices de la fortune, et l'échange des espérances les plus flatteuses contre les faits les plus tristes. L'armée a à regretter la perte de bon nombre d'officiers de tous grades. Les généraux Ferey, Thomières et Desgraviers ont péri; le général Bonet a eu la cuisse percée d'une balle; le général Maine a été blessé ainsi que le général Clauzel, mais la blessure de ce dernier est légère. On

évalue par aperçu notre perte à près de cinq mille hommes. Celle des Anglais doit être infiniment plus forte; il est difficile d'exprimer le mal que leur a fait notre artillerie.

J'ai, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

N° 104.

Lettre du duc de Feltre, ministre de la guerre, au maréchal Marmont, duc de Raguse.

Paris, le 14 novembre 1812.

M. le maréchal, lorsque, le 18 août dernier, j'eus l'honneur de répondre aux lettres que V. Exc. m'avait adressées par son aide de camp, M. Fabvier, pour me donner les détails relatifs à la bataille du 22 juillet, j'eus soin de vous prévenir que c'était à l'Empereur qu'il appartenait de juger tout ce qui était relatif à cette affaire, sur laquelle je lui avais transmis tout ce que vous m'aviez adressé. Sa Majesté, en me répondant, m'a fait connaître sa manière de voir et de juger les choses, et m'a ordonné à cette occasion de vous proposer différentes questions, auxquelles l'Empereur exige de votre part une réponse catégorique. Si j'ai tardé jusqu'à présent de vous adresser ces questions, c'était pour attendre votre rétablissement, et me conformer en ceci aux intentions de S. M. I.; maintenant je n'ai

plus qu'à m'acquitter du devoir que ses ordres m'ont imposé envers vous.

L'Empereur, dans l'examen qu'il a fait de vos opérations, est parti d'un principe que vous ne pouvez méconnaître; c'est que vous devez considérer le Roi comme votre général en chef, et que vos mouvements étant subordonnés au système général adopté par S. M. C., vous deviez toujours prendre ses ordres, avant d'entreprendre des opérations qui sortaient de ce système. Placé par une suite de dispositions générales à Salamanque, il était tout simple de vous y défendre, si vous étiez attaqué, mais vous ne pouviez vous éloigner de plusieurs marches de ce point, sans en prévenir votre général en chef. Je ne puis vous dissimuler, M. le maréchal, que l'Empereur envisage votre manière d'agir dans le cas indiqué, comme une insubordination formelle, et une désobéissance à ses ordres. Cependant vous avez fait plus encore : vous êtes sorti de votre défensive sur le Douro, où vous pouviez être secouru par des renforts de Madrid, pour prendre l'offensive sur l'ennemi, sans attendre les ordres du Roi, ni les secours qu'il était à même de vous envoyer. Sans doute, vous avez pensé qu'ils vous étaient inutiles; et l'espérance d'un succès que vous avez cru pouvoir obtenir seul, vous a entraîné à agir sans attendre des renforts, dont la proximité du Roi vous donnait la certitude. Mais c'est précisément ce que l'Empereur condamne, puisque vous vous êtes permis de livrer bataille sans y être autorisé, et que vous avez compromis par là, la gloire des armes françaises et le service de l'Empereur. Si du

moins, en vous décidant à courir les chances d'un combat, vous aviez fait ce qui dépendait de vous pour en assurer le succès, on pourrait supposer que vous avez craint de laisser échapper une occasion favorable; mais, par une précipitation que rien n'explique, vous n'avez pas même voulu attendre le secours de la cavalerie de l'armée du nord, qui vous était si important, et dont vous étiez certain, en retardant la bataille de deux jours seulement. Cette conduite, si difficile à concevoir, a fait d'autant plus d'impression sur l'Empereur, que S. M. a vainement cherché dans votre rapport, les motifs qui vous ont fait agir. Elle n'y a rien trouvé qui lui ait fait connaître l'état réel des choses; et, comme elle veut être éclairée à cet égard, elle exige de vous une réponse précise et catégorique aux questions suivantes :

Pourquoi n'avez-vous pas instruit le Roi que vous aviez évacué Salamanque de plusieurs marches, et demandé ses ordres sur le parti que vous aviez à suivre?

Pourquoi êtes-vous sorti de votre défensive sur le Douro, et avez-vous passé de la défensive à l'offensive, sans attendre les renforts que vous aviez demandés ?

Pourquoi vous êtes-vous permis de livrer bataille sans l'ordre de votre général en chef?

Enfin, pourquoi n'avez-vous pas au moins retardé de deux jours, pour avoir le secours de la cavalerie que vous saviez en marche ?

Je vous invite, M. le maréchal, à m'adresser le plus tôt que vous pourrez, une réponse à ces questions, que je puisse mettre sous les yeux de l'Empereur. Je désire vivement qu'elle soit de nature à le satisfaire, et qu'elle

lui donne des explications dont il a besoin, pour diminuer l'impression pénible que les événements ont dû nécessairement produire sur son esprit.

Agréez, etc.

Signé : DUC DE FELTRE.

N° 105.

Lettre du roi Joseph au maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Ségovie, le 29 juillet 1812.

M. le maréchal, ma lettre du 6 de ce mois vous a appris que l'armée de Portugal s'était retirée le 1er sur la rive droite du Douro, et que l'armée était en présence sur la rive gauche. Les secours que j'avais demandés à l'armée du nord n'arrivaient pas, et j'étais en même temps très-inquiet des mouvements du général Hill, qui, n'ayant devant lui, le 3 de ce mois, que onze mille hommes, du corps du comte d'Erlon, pouvait facilement faire un détachement de dix-huit à vingt mille hommes sur Madrid.

Dans des conjonctures aussi difficiles, je vous ai prescrit, le 7 de ce mois, de porter un corps de dix mille hommes sur Tolède, et j'ai donné en même temps des ordres pour réunir les troupes de l'armée du centre, en ne conservant de garnisons qu'à Madrid et à Tolède.

Aussitôt que cette réunion fut opérée, je partis le 21 de ce mois de Madrid, avec quatorze mille hommes,

dans le dessein de faciliter à l'armée de Portugal le passage du Douro, et de me joindre ensuite à elle pour tenter le sort d'une affaire décisive.

Mais M. le maréchal Marmont s'était déjà déterminé à passer ce fleuve le 18, et j'appris son mouvement à Villacastin, le 24. Je dirigeai ma marche d'après cette connaissance, dans l'espoir de joindre l'armée de Portugal avant qu'elle en vînt à un engagement général.

Malheureusement il était trop tard; M. le maréchal Marmont, suivant l'armée anglaise, qui s'était repliée vers Salamanque, avait passé la Tormès, pour se porter sur les derrières de l'ennemi, et l'avait forcé à combattre. L'affaire a eu lieu le 22. M. le maréchal Marmont y fut blessé, et obligé de remettre le commandement au général Clauzel. Plusieurs généraux furent tués ou blessés, et l'armée repassa la Tormès, après avoir beaucoup souffert.

Ces détails me furent donnés par une lettre de M. le maréchal Marmont, qui m'est parvenue, le 25, à Blasco-Sancho, où je m'étais avancé, comptant opérer le lendemain ma jonction. J'en reçus en même temps une de M. le général Clauzel, beaucoup plus alarmante, et d'après laquelle je ne pouvais plus douter *que l'armée de Portugal, se jugeant hors d'état de reprendre l'offensive, n'avait d'autre parti à prendre que de repasser le Douro, pour atteindre Valladolid avant les Anglais;* le général Clauzel ajoutait, *qu'il ne resterait sur le Douro que dans le cas où lord Wellington marcherait sur Madrid.*

En effet, l'armée se retira le 25 à Olmédo; je n'eus

alors autre chose à faire, en me rapprochant à petites journées de Madrid, que de chercher, par les mouvements de ma cavalerie, à ralentir la poursuite de l'ennemi, et j'y réussis en attirant sur moi un corps de vingt mille hommes, qui s'avança, par la route de Villacastin, jusqu'au pont de la Boltoya.

Cependant de nouvelles lettres de M. le maréchal duc de Raguse, et de M. le général Clauzel, me décidèrent à me porter sur Ségovie. L'un et l'autre m'écrivaient que la poursuite de l'ennemi était moins vive; qu'ils désiraient pouvoir se réunir à moi, et j'ai cru devoir, par ce mouvement, leur en faciliter les moyens autant qu'il dépendait de moi; mais je ne sais encore si cette jonction pourra s'opérer, mon intention positive étant de ne compromettre dans aucun cas mes communications avec Madrid et avec l'Andalousie, et ne sachant point non plus si le général Clauzel voudra renoncer à la défense du nord pour venir me joindre.

Les Anglais sont aujourd'hui à Olmédo, et j'ignore à quel parti le général Clauzel se sera arrêté.

En attendant, je ne perds pas un instant à vous instruire de l'état actuel des choses, et à vous donner l'ordre formel d'évacuer l'Andalousie pour vous porter, avec toutes vos forces, sur Tolède. C'est le seul moyen de rétablir les affaires, et les détails dans lesquels je suis entré sur les événements qui viennent d'avoir lieu, vous convaincront aisément que c'est l'unique ressource qui nous reste.

Signé : JOSEPH.

N° 106.

Lettre du général Clauzel, commandant de l'armée de Portugal, au duc de Feltre, ministre de la guerre.

Valladolid, le 18 août 1812.

Monseigneur,

J'ai rapproché du Douro toute l'armée. Les difficultés pour l'y faire subsister sont presque insurmontables; tous les habitants sont en fuite, et les nombreuses bandes de guérillas les éloignent par la force. Ainsi, le cultivateur, d'abord assassiné par nos soldats, est puni, incarcéré, déporté par les guérillas, s'il reste dans le voisinage de l'armée française. Il en résulte que l'armée est obligée d'aller faire ses vivres devant l'ennemi, et qu'elle manque toujours de tout; que, par conséquent, tout mouvement devient impossible. Notre position au milieu de la Castille est parfaitement semblable à celle où nous nous sommes trouvés en Portugal, position qui y causa notre ruine. Je suis cependant parvenu à arrêter les premiers désordres. Plus de cinquante soldats ont été jugés prévôtalement et exécutés : l'exemple a produit un bon effet. Les officiers, même les officiers supérieurs, se sont convaincus par l'expérience que les punitions les atteindraient aussi, s'ils n'arrêtaient et ne punissaient eux-mêmes les désordres qu'ils ont tolérés, et qui ont produit un esprit abominable dans l'armée. Depuis, j'ai eu la satisfaction de voir l'armée marcher en bon ordre, les habitants et leurs maisons respectés, et beaucoup moins de pillage qu'auparavant.

L'armée a vingt mille hommes d'infanterie, dix-huit cents chevaux, cinquante bouches à feu, et un million et demi de cartouches d'infanterie. J'espère qu'il nous reviendra quatre ou cinq mille maraudeurs, qui ont suivi vers Burgos et Vitoria le convoi d'Andalousie, assassinant et pillant partout, et voulant s'en *aller* en France. Comme l'armée n'est pas assez forte et assez bien remise pour la porter sur-le-champ sur la rive gauche du Douro et dans la direction de Madrid; que je suis pressé de ravitailler Astorga et Zamora; qu'il n'y a aucun danger à faire un détachement pour sauver les garnisons de ces places, je détache deux divisions pour cette opération. Je sais que l'armée de Galice regagne avec précipitation ses montagnes; j'espère qu'on arrivera à temps à Astorga, dont la garnison se trouve sans vivres depuis quelques jours. Les divisions que je détache seront rentrées le 26 au plus tard, et par conséquent avant que celles que l'ennemi pourrait renvoyer de Madrid sur le Douro soient à portée de Valladolid. A cette époque, le Roi aura sans doute reçu les *secours* qu'il attend des armées du midi et d'Aragon. Je me mettrai à même de suivre les mouvements de l'ennemi et de me réunir au Roi, lorsque les armées entreront en opération; ou de me placer sur les derrières de l'armée anglaise dans les montagnes d'Avila, si je vois cette armée suivie de près par l'armée du Roi, et que je ne sois pas exposé à être engagé seul avec les forces réunies de l'ennemi. Si l'armée anglaise ne quitte Madrid qu'à l'approche des armées du Roi, il est à croire que le général Wellington prendra alors sa direction par Avila, le Val

d'Ambles, le Puerto de Villatoro, Piedrahita, et le Puente Congoste. Si cela est ainsi, j'espère faire éprouver des pertes à l'ennemi avant qu'il repasse la Tormès. Si l'ennemi revient avec toute son armée vers moi, je me tiendrai en position, quoique toujours à peu de distance de lui, afin de n'avoir aucun échec à éprouver. Votre Excellence peut être persuadée que je ne négligerai rien, pendant le temps que durera mon commandement, pour ramener l'ordre dans l'armée, et la mettre le plus tôt possible en état de combattre; mais j'avoue que c'est une tâche au-dessus de mes forces, et bien difficile même pour ceux qui ont une grande habitude dans le commandement des armées.

Il est probable que les Anglais sont entrés à Madrid le 12. On rapporte que Sa Majesté avait fait ses dispositions pour sortir de la capitale. Il y a près du Douro un corps de dix mille hommes, Anglais et Portugais, en observation, soutenus par d'autres troupes près du Guadarama. Je ne compte pas les bandes de guérillas qu'ils ont à leur disposition. Douze cents hommes de cavalerie anglaise sont sur le Douro. Le général Anson, qui les commande, a son quartier général à Tudela. Je vais le faire repasser sur la rive gauche du Douro.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : BARON CLAUZEL.

N° 107.

Lettre du général Decaen, commandant de l'armée de Catalogne, au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

Barcelone, le 14 septembre 1812.

Je viens d'être informé, par une lettre de Tarragone, du 12 de ce mois, qu'un émissaire, qui m'en apportait une de V. Exc., avait été arrêté. J'en ai d'autant plus de regret, que je suis dans la plus vive impatience d'avoir des nouvelles directes de V. Exc.

Heureusement que pour alléger l'inexprimable inquiétude que j'éprouve sur ce qui se passe au delà de l'Èbre, le général Bertholetti, commandant à Tarragone, m'a procuré la satisfaction d'apprendre que vous aviez bien voulu lui annoncer que S. M., vous ayant donné le commandement de l'armée du centre, vous alliez vous trouver en état d'agir, et que le prince d'Essling arrivait en Espagne, à la tête de trente mille hommes.

Les fâcheux événements qui viennent de se succéder ont extraordinairement influé sur la Catalogne.

Toutes espèces de moyens sont employés pour exaspérer les esprits. On recrute; on arme; on lève des impositions; on fait prêter serment à la nouvelle constitution; on met à prix la tête de chaque soldat français par des proclamations répandues avec profusion; on promet des récompenses à ceux qui en feront déserter; on reçoit des Anglais quantité d'armes, de munitions, d'habillements et de vivres; enfin les chefs ennemis tirent toute espèce de parti des circonstances critiques, et de ce que

je n'ai point de forces actives pour m'opposer à leurs manœuvres de soulèvement. Les choses en sont au point que je ne pourrais pas aller maintenant au delà du Llobregat, sans avoir au moins une force de sept à huit mille hommes ; car, sans ce nombre, on serait très-exposé à se compromettre, attendu qu'il arriverait indubitablement, qu'aux forces organisées de l'ennemi, lesquelles s'accroissent chaque jour, il se joindrait des masses de paysans, comme dans les premiers temps de la guerre de Catalogne ; et je suis tellement dans l'impossibilité de réunir cette force de sept à huit mille hommes, que je me vois dans la nécessité de prendre incessamment la résolution de laisser la place de Barcelone livrée à elle-même, ce qui entraînera la pénible obligation d'abandonner Mataro, ainsi que les postes fortifiés depuis près d'un an, pour la facilité des communications. J'appréhende d'autant plus cette extrémité, que ce serait, non-seulement perdre tout le fruit des dépenses faites, ainsi que des pertes d'hommes et des fatigues éprouvées, mais encore montrer aux ennemis une faiblesse de moyens qui les encouragerait à l'excès. Je prie donc V. Exc. de prendre cette situation dans toute la considération qu'elle exige.

Il faudrait que, dans l'état actuel des choses, on pût faire entrer au moins dix mille hommes de troupes en Catalogne, cohortes ou conscrits, peu importe, parce qu'ils remplaceraient les garnisons. Avec ce secours, s'il est prompt, on peut se promettre d'arrêter les progrès de l'effervescence, et d'agir de manière à être de la plus grande utilité pour les opérations au delà de l'Èbre,

ainsi que pour l'avantage des places fortes sur cette ligne, et surtout de Tarragone, que je ne suis plus à même de secourir.

Si le mode de correspondre le permettait, et si d'ailleurs je n'étais pas persuadé que V. Exc. n'a pas besoin de détails sur ma situation pour la juger, j'aurais entrepris de donner plus de développement à mon exposé, particulièrement pour faire apercevoir les funestes conséquences qui peuvent résulter d'un trop grand dénûment de moyens, quand il est devenu plus nécessaire que jamais d'en avoir de suffisants pour s'opposer aux efforts des ennemis.

Depuis le dernier rapport que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. Exc., on a eu quelques occasions de rencontrer des partis ennemis, de tuer quelques hommes, d'en blesser un certain nombre, et de faire quelques prisonniers.

Mais, renforcé sur le Llobregat, l'ennemi a encore eu l'occasion d'attaquer, le 23 août, un détachement destiné à relever le poste du pont de Molins del Rey; il en est résulté pour nous une perte de plus de cent hommes tués, blessés ou prisonniers. Cette affaire malheureuse a eu pour principale cause l'ardeur imprudente de l'officier commandant le détachement. Sa trop grande précipitation à courir sur les premiers ennemis qu'il aperçut, l'éloigna d'un échelon qui marchait à son appui; il tomba dans une embuscade, et ne put être secouru à temps.

L'infâme Lacy continue à faire exécuter son horrible système d'empoisonnement. Le 6 de ce mois, Milans,

après avoir fait jeter une grande quantité d'arsenic dans les eaux qui arrivent au fort des Capucins, à Mataro, attaqua ce poste, croyant n'avoir affaire qu'à des moribonds; mais la surveillance du capitaine Chevillard empêcha l'effet de ce poison. La garnison s'est défendue avec le plus grand courage, pendant deux jours, contre trois mille ennemis, qui eurent douze hommes de tués et plus de cent de blessés. La garnison, qui fit quelques sorties, a eu dix-huit hommes de tués et quarante de blessés. C'est la deuxième fois que le capitaine Chevillard défend ce poste avec la plus grande vigueur et la plus grande intelligence. J'avais demandé pour lui le grade de chef de bataillon après la première attaque, au mois de mai; je vous prie, M. le maréchal, de faire obtenir cette récompense à ce brave et bon officier.

Je compte partir demain pour aller à Girone, afin d'y assurer les différents services, et surtout avoir des nouvelles; car, depuis un mois, les diverses circonstances n'ont point permis de faire parvenir de courriers à Barcelone.

Je vous renouvelle mes instances, M. le maréchal, pour qu'il soit envoyé des fonds pour la solde de l'armée, qui en a le plus extrême besoin. J'ai fait acheter pour sept cent vingt mille francs de blé pour l'approvisionnement de Barcelone, avec les fonds destinés à la solde. Il n'est pas encore arrivé un sou, de ce qui avait été annoncé au mois de mai, pour payer ces approvisionnements, que je ne puis plus faire continuer faute d'argent.

J'ai l'honneur, etc. *Signé :* COMTE DECAEN.

N° 108.

Lettre du général Reille, commandant de l'armée de Portugal, au duc de Feltre, ministre de la guerre.

Valladolid, le 27 décembre 1812.

Monseigneur,

Je crois devoir mettre sous les yeux de Votre Excellence l'état de ce qui était dû pour solde de l'armée de Portugal au 1er novembre dernier, en lui observant que comme cette armée a perdu beaucoup d'hommes, les feuilles de déduction réduiront la somme à payer à environ treize millions de francs.

Les soldats se trouvent réduits, pour vivre, à leurs deux rations; et les masses étant épuisées, les corps ne peuvent leur fournir les effets de linge et chaussure dont ils ont besoin, ni pourvoir aux réparations de l'habillement. Les officiers sont dans un état plus malheureux encore; ils ne peuvent se procurer les effets de première nécessité, tels qu'habillement et chaussure. Obligés souvent de vivre de ce que prend le soldat, la discipline se relâche, et il est presque impossible que le bon ordre s'accorde avec un tel état de besoin.

L'armée de Portugal a presque toujours été en mouvement, et, par conséquent, sans territoire pour pouvoir se procurer des ressources. Celui qu'elle occupe en ce moment a été en grande partie dévasté dans la campagne qui vient de finir, et ce que je pourrai en tirer suffira à peine pour nourrir l'armée et pourvoir aux

dépenses de la viande qu'il faut acheter sur beauc
de points, des hôpitaux, de l'artillerie, etc. Cepen
Votre Excellence a ordonné que, sur les fonds des
tributions du pays, il serait réintégré aux fonds
France 3,600,000 francs, que M. le maréchal du
Raguse a fait prendre de force chez le payeur
subvenir aux besoins de l'armée. Il est dû en outre
de...... pour chevaux requis par M. le duc de
guse, pour remonter la cavalerie et l'artillerie, et
le payement a été ordonné par Votre Excellence su
fonds de l'Espagne.

D'un autre côté, les contributions se trouvent gre
d'environ 500,000 francs de délégations données
les provinces en payement de fournitures à l'armé
est dû, en outre, des sommes considérables à des f
nisseurs qui l'ont nourrie l'année dernière. Les a
nistrations civiles du pays sont sans solde depuis
ou trois ans, et dans la dernière misère; les pens
naires civils, ainsi que les militaires du pays, se t
vent dans le même cas.

D'après cet exposé, je dois prier V. Exc. de
envoyer de suite des fonds pour payer au moins qu
mois de solde; sans ce secours il sera impossible d
mettre en état d'entrer en campagne, et je suis ol
de le réclamer avec beaucoup d'instances.

L'état ci-joint étant au 1er novembre, il sera dû
millions de francs de plus au 1er janvier 1813; c'e
dire, environ seize millions.

Je prie V. Exc. d'agréer, etc.

Signé : Comte REILLI

N° 109.

Lettre du général Buquet, commandant de la gendarmerie de l'armée d'Espagne, au prince Berthier, major général.

Vitoria, le 5 février 1813.

Mon prince,

Hier, le général Dumoustier a quitté Bilbao avec tout ce qui lui reste de la garde impériale, et a marché sur Ceberio où se trouvait Artola qui, dès qu'il a entendu le pas de charge, s'est sauvé à toutes jambes avec sa troupe sur Ochandiano. Dans une expédition à Orosco, le colonel Cambrone avait surpris un grand nombre de malades; il leur a laissé la liberté d'aller se faire traiter ailleurs; il a seulement arraché des prisons quelques malheureuses victimes de la barbarie des bandes. Le commissaire de police de Toro a été promené près de cinq mois de cachots en cachots, et n'ayant à manger que ce qu'il fallait pour prolonger davantage ses tourments. Les bandes ont défendu aux paysans de rien porter à Bilbao; elles font exécuter leurs ordres avec la dernière rigueur.

Dans l'affaire du bataillon du quarantième régiment, qui a eu lieu avant-hier sur la Descarga, les bandes ont eu dix hommes tués, dont deux officiers, et vingt et un blessés. Rentrée hier des environs de Pancorbo, la colonne de M. le général Duvernet vient de se diriger sur Bergara. Je doute que les bandes l'attendent, car tous mes rapports confirment leur activité pour faire passer en Navarre le grand et précieux convoi qu'elles sont

venues faire à la côte. Leurs travaux aux chemins qu'elles avaient à parcourir, sont la mesure de l'importance qu'elles attachent à faire arriver sûrement le convoi à sa destination. Il n'y a pas de doute qu'elles n'aient reçu plusieurs pièces de gros calibre. On prétend que Mina a le projet de les essayer sur Tafalla qu'il doit très-incessamment attaquer. Si des renforts n'arrivent pas bientôt en Navarre, je ne serais pas étonné qu'il y arrivât quelques catastrophes. L'insolence des brigands prouve leur confianee dans leurs opérations. On m'assure qu'elle n'a jamais été plus grande. L'organisation de leurs bataillons et de l'administration du pays est achevée : il est difficile de croire les avantages qu'ils en retirent. Si, des frontières du Portugal, nos armées eussent envoyé quelques divisions pour vivre sur la gauche de l'Èbre, l'hiver ne se serait pas passé que nous n'ayons purgé ce beau pays des bandes qui l'infestent, et, à la saison des opérations, ces divisions, parfaitement refaites, seraient retournées sur l'éternel ennemi du continent. On a déjà perdu un temps précieux, et je crains qu'au printemps la force des bandes n'oblige à faire ce qu'on aurait pu terminer en hiver. Les brigands poussent l'audace jusqu'à oser frapper des réquisitions dans les communes que nous occupons. Mon prince, le mal est grand ; il faut de puissants remèdes pour le guérir. On n'en trouvera plus actuellement que dans le déploiement d'un grand appareil militaire.

Daignez, mon prince, agréer l'hommage de mon très-profond et très-respectueux dévouement.

Signé : Baron BUQUET.

N° 110.

Lettre du général Thouvenot, commandant du quatrième gouvernement, au ministre de la guerre.

Vitoria, le 23 mars 1813.

.... M. de Saint-George, capitaine du génie, qui vient de parcourir la route pour activer la construction des blockhaus, faire une nouvelle reconnaissance des positions où ils doivent être établis, et rectifier ou augmenter au besoin les défenses des postes que nous occupons, me rend compte qu'on s'occupe partout à couper des bois et à réunir les matériaux nécessaires pour les constructions. Je ferai repartir cet officier le 24, avec les plans, coupes et profils des blockhaus de trois dimensions, et des ordres pour les commandants de place et les autorités locales qui doivent concourir à l'exécution de ces travaux. Je crois qu'il serait également très-important de faire une reconnaissance exacte de l'Èbre, depuis sa source jusqu'à Tudela, et de faire construire sur des positions choisies de cette rivière des tours et des blockhaus, de manière à former une forte ligne qui nous assurerait le cours de l'Èbre dans tous les cas probables ou possibles. Mais il faudrait un officier du génie chargé spécialement de cette opération, et il n'y en a point de disponible dans l'armée du nord.

Les côtes étant bien fortifiées depuis Bayonne jusqu'à Santander, par des tours, des blockhaus et des batte-

ries fermées à la gorge; la communication de Bayonne à Burgos étant solidement établie par les garnisons des places et par les blockhaus; le cours de l'Èbre étant bien défendu par une ligne d'ouvrages qui, en servant d'appui aux troupes, nous rendrait en même temps maîtres des principaux passages de cette rivière, on pourrait, avec toutes ces dispositions, se maintenir dans les provinces nord-ouest de l'Espagne, quels que soient les événements qui surviendraient. Si les circonstances forçaient de retirer les armées de l'Empereur sur la rive gauche de l'Èbre, l'ennemi trouverait dans la population du reste de l'Espagne et du Portugal de grands moyens pour organiser des armées nombreuses qui pourraient forcer la ligne de l'Èbre, si aucune défense n'avait été préparée contre elles; mais, avec les préparatifs de défense que je viens de soumettre à Votre Excellence, je crois qu'on pourrait tenir la ligne de l'Èbre dans toutes les suppositions qu'on peut faire, et avec le moins de monde possible.

Je suis avec respect, etc.

Signé : THOUVENOT.

N° 111.

Rapport du duc de Wellington au comte de Bathurst, sur la bataille de Vitoria.

Salvatiera, le 22 juin 1813.

Milord,

L'armée de l'ennemi, commandée par Joseph Bonaparte, le maréchal Jourdan en étant le major général, prit, dans la nuit du 19, une position en avant de Vitoria, dont la gauche était appuyée sur les hauteurs qui se terminent à la Puebla, et s'étendait de là à travers la vallée de la Zadora, en avant du village d'Aranguiz; l'ennemi occupait, avec la droite du centre, une hauteur qui domine la vallée de la Zadora. Il avait une réserve, en arrière de sa gauche, au village de Gomecha. La nature du pays, sur l'Èbre, nous avait obligés d'étendre nos colonnes. Nous nous arrêtâmes le 20 pour les serrer, et je fis avancer la gauche à Margina, où il y avait grande apparence qu'elle serait nécessaire. Ce jour-là je reconnus la position de l'ennemi, dans la vue de l'attaquer le lendemain matin s'il y restait. En conséquence nous attaquâmes l'ennemi hier, et je suis charmé d'informer Votre Seigneurie que l'armée alliée, sous mon commandement, a remporté une victoire complète; ayant chassé l'ennemi de toutes ses positions, lui ayant pris cent cinquante et une pièces de canon, quatre cent quinze caissons de munitions, tous ses

bagages, vivres, bestiaux, trésor, etc., et un nombre considérable de prisonniers.

Le lieutenant général sir Rowland Hill commença les opérations de la journée en s'emparant des hauteurs de la Puebla, sur lesquelles l'ennemi appuyait sa gauche, et qu'il n'occupait pas en grande force.

Il détacha pour ce service une brigade de la division espagnole sous les ordres du général Murillo, l'autre brigade étant employée à entretenir la communication entre le gros de l'armée sur la grande route de Miranda à Vitoria, et les troupes détachées vers les hauteurs. L'ennemi vit bientôt l'importance des hauteurs, et il renforça tellement ses troupes, que le lieutenant général sir R. Hill fut obligé de détacher sur le même point le soixante et onzième régiment, le bataillon d'infanterie légère de la brigade du major général Walker, et successivement d'autres troupes. Les alliés s'emparèrent de ces hauteurs importantes, et s'y maintinrent durant toutes leurs opérations, malgré tous les efforts que l'ennemi fit pour les reprendre. Le combat y fut très-opiniâtre, et la perte considérable. Le général Murillo fut blessé, mais il resta sur le champ de bataille. Je regrette d'avoir à rapporter que le lieutenant-colonel Cadogan est mort d'une blessure qu'il reçut. Sa Majesté perd en lui un officier très-zélé et d'une bravoure éprouvée, qui déjà s'était acquis le respect et l'estime de toute l'armée. A la faveur des hauteurs, sir R. Hill passa la Zadora à la Puebla, et le défilé que longe la rivière. Il attaqua et prit le village de Subijana de Alava, que l'ennemi tenta plusieurs fois de reprendre.

La nature difficile du pays retarda longtemps la communication entre nos différentes colonnes qui se portèrent sur la rivière de Bayas pour attaquer l'ennemi, et il était tard avant que je susse que la colonne, composée des troisième et septième divisions, sous le commandement du comte de Dalhousie, était arrivée au poste qui lui était indiqué.

Cependant la quatrième division et la division légère passèrent la Zadora aussitôt que sir R. Hill se fut emparé de Subijana de Alava; la première, au pont de Nauclarès, et la seconde au pont de Tras-Puentès. Presque au même moment, la colonne sous les ordres du comte de Dalhousie arriva à Mendoza; et la troisième division, sous le lieutenant général sir Thomas Picton, passa le pont plus haut, étant suivi de la septième division, sous le comte de Dalhousie.

Ces quatre divisions, formant le centre de l'armée, étaient destinées à attaquer les hauteurs sur lesquelles le centre de la droite de l'ennemi était placé, pendant que le lieutenant général sir R. Hill se portait en avant de Subijana de Alava pour attaquer la gauche; mais l'ennemi ayant affaibli sa ligne pour renforcer son détachement sur les hauteurs, abandonna sa position dans la vallée dès qu'il vit que nous nous disposions à l'attaquer, et il commença sa retraite en bon ordre vers Vitoria.

Nos troupes continuèrent de s'avancer dans un ordre admirable, malgré la difficulté du terrain.

Dans ces entrefaites, le lieutenant général sir T. Graham, qui commandait la gauche de l'armée, composée

de la première et de la cinquième division, des brigades d'infanterie des généraux Pack et Bradfort, et des brigades de cavalerie des généraux Bock et Anson, et qui avait été envoyé le 20 à Margina, se porta sur Vitoria par la grande route de Bilbao. Il avait en outre avec lui la division espagnole du général Giron et du colonel Longa, qui, arrivée le 20 à Orduña, en était partie le même jour, afin d'être sur le champ de bataille, prête à soutenir au besoin le lieutenant général sir T. Graham.

L'ennemi avait une division d'infanterie et quelque cavalerie en avant d'Aranguiz, sur la grande route de Vitoria à Bilbao, appuyant sa droite à de fortes hauteurs qui couvrent le village de Gamarra-Mayor. En arrière, il occupait en force les ponts d'Abechuco et de Gamarra sur la Zadora. La brigade portugaise du général Pack et la division espagnole du colonel Longa reçurent l'ordre de tourner et de prendre les hauteurs, étant soutenues par la brigade de dragons légers du major général Anson et la cinquième division d'infanterie sous le commandement du major général Oswald, qui avait l'ordre de prendre le commandement de toutes les troupes.

Le lieutenant général Graham rapporte que, dans l'exécution de cette attaque, les troupes portugaises et espagnoles se sont comportées admirablement, particulièrement les quatrième et huitième de chasseurs portugais.

Dès que les hauteurs furent en notre pouvoir, le village de Gamarra-Mayor fut très-bravement emporté d'assaut par la brigade du général Robinson de la cin-

quième division, qui s'avança en colonne par bataillon, sous un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, sans tirer un coup de fusil, soutenue par deux pièces de la brigade d'artillerie du général Anson. L'ennemi souffrit beaucoup et perdit trois pièces de canon.

Le lieutenant général Graham procéda ensuite, avec la première division, à l'attaque du village d'Abechuco, contre lequel il fit dresser une forte batterie, composée de la brigade du capitaine Dubourdieu et de la compagnie d'artillerie à cheval du capitaine Ramsay. Sous la protection de ce feu, la brigade du colonel Halkett attaqua le village, qui fut emporté; le bataillon léger ayant chargé, prit sur le pont trois canons et un obusier. Cette attaque fut soutenue par la brigade d'infanterie portugaise du général Bradford.

Durant l'attaque d'Abechuco, l'ennemi fit les plus grands efforts pour reprendre le village de Gamarra-Mayor; mais il fut vaillamment repoussé par les troupes de la cinquième division, sous le commandement du major général Oswald. L'ennemi ayant deux divisions d'infanterie en réserve sur les hauteurs de la rive gauche de la Zadora, il nous fut impossible de passer sur ces ponts, jusqu'à ce que les troupes qui avaient marché par la grande route de Vitoria, l'eussent chassé au delà de cette ville.

Toutes les troupes prirent part alors à la poursuite, qui continua jusqu'à la nuit. Par suite du mouvement du corps du lieutenant général sir Thomas Graham et de la possession des ponts de Gamarra et d'Abechuco, l'ennemi eut sa retraite coupée sur la grande route de

Bayonne. Il fut donc obligé de prendre la route de Pampelune, abandonnant près de Vitoria toute son artillerie et tous ses bagages. J'ai lieu de croire qu'il n'emmena avec lui qu'un canon et un obusier.

L'armée de Joseph Bonaparte était composée de la totalité des armées du midi et du centre, de quatre divisions et de toute la cavalerie de l'armée de Portugal, et de quelques troupes de l'armée du nord. La division du général Foy, de l'armée de Portugal, était dans les environs de Bilbao, et le général Clauzel, qui commande l'armée du nord, était près de Logroño avec la division Taupin, de l'armée de Portugal, et la division du général Vandermasen, de l'armée du nord. La sixième division de l'armée alliée était aussi absente, ayant été retenue pendant trois jours, à Medina et à Pomar, pour protéger le transport de nos magasins et munitions...

(*Suit le détail des corps qui se sont distingués*)......

....

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : WELLINGTON.

Je joins ici un rapport des hommes tués ou blessés dans les diverses opérations, et un état de l'artillerie et des munitions prises à l'ennemi dans l'action du 21.

RÉSUMÉ.

Anglais.....	**501 hommes tués, et**	**2616 blessés.**	
Portugais...	**210 ......id.......**	**989 id.**	
Espagnols..	**89 ......id.......**	**464 id.**	
TOTAL...	**800 hommes tués, et**	**4069 blessés.**	

44.

On a pris à l'ennemi :

Cent cinquante et une pièces sur affût de campagne.

Quatre cent quinze caissons.

Quatorze mille deux cent quarante et une charges de canon ou d'obusier.

Un million neuf cent soixante-treize mille quatre cents cartouches d'infanterie.

Quarante mille quatre cent soixante-huit livres de poudre.

Cinquante-six voitures de fourrage.

Quarante-quatre forges de campagne.

N° 112.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au duc de Feltre, ministre de la guerre.

Saint-Jean de Luz, le 26 octobre 1813.

Monsieur le duc,

Lorsque je pris le commandement de l'armée dans le mois de juillet dernier, je fis en sorte d'inspirer de la confiance à tout le monde, et personnellement j'en témoignai beaucoup : Votre Excellence se rappellera mes premiers rapports. Je ne me dissimulai pas cependant qu'une armée qui venait d'éprouver une défaite célèbre, ne pouvait se rétablir aussi vite que la pensée, surtout d'après les pertes qu'elle avait faites, et manquant encore d'artillerie; mais j'envisageai l'état de la

frontière, et la situation des places de Bayonne et de Saint-Jean Pied de Port, qui n'auraient pas arrêté quatre jours l'ennemi, s'il avait pris la peine de se présenter devant elles. Je considérai aussi qu'il était de la plus haute importance de prouver à la France, à l'Europe, aux ennemis même, qu'il existait encore une armée française sur les frontières des Pyrénées, et qu'elle était au moins dans le cas d'arrêter leur élan. Dès lors je me déterminai à entrer de suite en opération, dans l'espoir qu'il se présenterait peut-être une chance favorable, qui me ferait atteindre le but que je m'étais proposé. Ce n'est pas que je comptasse sur de grands succès, car je sentais bien que ne pouvant faire vivre l'armée dans le pays où j'allais porter le théâtre de la guerre, et n'ayant rien en magasin, ni même la possibilité de faire transporter à ma suite des subsistances, je serais forcé de revenir, quelque avantage que d'ailleurs je pusse obtenir.

Votre Excellence connaît le résultat des opérations que j'ai entreprises pour dégager les places de Pampelune et de Saint-Sébastien ; et elle a sans doute considéré que si ces opérations n'ont pas rempli l'objet apparent, du moins elles ont retardé celles de l'ennemi, et donné le temps de se mettre en défense sur la frontière. Ainsi les places de Bayonne et de Saint-Jean Pied de Port, qui dans le principe étaient embarrassantes, pourront bientôt offrir un appui assuré à l'armée, et lui servir de places d'armes ; et il était bien plus pressant, étant inférieur en forces, de se mettre en défense que de prendre l'offensive, surtout d'après la considération

que dans cette partie nous ne pouvions obtenir aucun avantage qui balançât les pertes que nous ferions.

J'examinai aussi avec le plus grand soin la position militaire de l'armée, et je reconnus que je ne pouvais lui faire prendre une bonne ligne de défense qu'en appuyant la droite à Saint-Jean de Luz, et en prolongeant la ligne par les contre-forts de la montagne de la Rhune, les hauteurs en arrière de Sare et d'Ainhoé, sur le rocher du Montdarain, et le cours de la Nive vers Bidarray, jusqu'à Saint-Jean Pied de Port. Je fis retrancher cette position ; et, dès ce moment, je ne regardai celle de la Bidassoa que comme position d'avant-garde, n'étant pas assez fort pour y tenir les troupes nécessaires à sa défense, et ne pouvant même, en cas d'attaque, y faire arriver à temps des secours.

J'ai eu à m'applaudir de ma prévoyance, lorsque l'ennemi a forcé la droite de l'armée, qui était sur les hauteurs de la Bidassoa, le 7 de ce mois. Il est bien constant que si ma ligne de bataille n'avait pas été fortifiée, le lendemain l'armée était obligée de passer la Nive, et la place de Bayonne, dont le grand camp retranché n'est point encore en état de défense, était insultée.

J'ai donc obtenu un grand avantage en perdant les hauteurs de la Bidassoa, qu'il m'eût été presque impossible de conserver en hiver, par la difficulté d'y faire vivre les troupes ; et si l'ennemi les fait occuper dans la saison des pluies, il ne tardera pas à s'apercevoir qu'il a beaucoup plus perdu que gagné, en s'emparant de cette position.

J'ai encore obtenu l'avantage d'avoir l'armée plus concentrée, et d'être mieux disposé pour exécuter le projet d'opérations sur l'Èbre, que V. Exc. a dû soumettre à l'approbation de l'Empereur. Vous serez à même d'en juger, M. le duc, lorsque vous aurez sous les yeux la carte que je fais lever, sur laquelle seront portées les positions de l'armée, ainsi que celles de l'ennemi, et tous les ouvrages de défense que j'ai fait élever sur la ligne.

Par un mouvement inconsidéré, je puis perdre une partie de l'armée, et rendre inévitable l'invasion des départements méridionaux de l'Empire. Je ne doute pas que si ce malheur arrivait, la France entière ne se levât, pour arrêter l'élan de l'ennemi; mais le mal serait extrême, et l'Empereur ne pourrait l'apprendre qu'avec le plus grand déplaisir. Je dois donc manœuvrer de manière à éviter d'aussi fâcheuses conséquences, et me tenir toujours en mesure de livrer bataille à l'ennemi, sans rien compromettre, en attendant que les idées soient fixées sur le plan d'opérations qui sera suivi, et surtout que S. M. ait daigné faire connaître à ce sujet ses intentions.

Dans cet objet, je me propose de terminer les ouvrages de défense que je fais établir sur toute ma ligne, ainsi que les camps retranchés de Bayonne et de Saint-Jean Pied de Port, afin de réduire cette défense au minimum des troupes nécessaires, et pour disposer du surplus, soit, en cas d'attaque, contre le corps ennemi qui aurait forcé un des points de la ligne, soit pour

me réunir à M. le duc d'Albufera, si le plan d'opérations que j'ai proposé est approuvé par l'Empereur........
....

Signé : Maréchal DUC DE DALMATIE.

N° 113.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au duc de Feltre, ministre de la guerre.

Serres, le 10 novembre 1813.

Monsieur le duc,

Ce matin au point du jour, l'armée a été attaquée sur toute la ligne. Les septième et neuvième divisions, ainsi que la division de réserve, qui étaient à la droite où je me trouvais, et la sixième, qui était sur les hauteurs de Serres et d'Ascain, ont parfaitement défendu leurs positions. L'ennemi n'a pas obtenu le moindre succès sur elles, quoiqu'il fût en forces supérieures.

Les quatrième, cinquième et huitième divisions, commandées par le lieutenant général Clauzel, occupaient les hauteurs en arrière de Sare et deux redoutes en avant; elles avaient aussi une brigade sur la petite Rhune. L'ennemi les a attaquées avec vingt ou vingt-cinq mille hommes, et les a forcées. Le général Clauzel se plaint que tout le monde n'a pas fait son devoir. Ce soir, il a pris position sur les hauteurs de Saint-Pé; l'ennemi est entré dans ce village. Je crains

que le bataillon du quatre-vingt-huitième de ligne que l'on avait placé dans une redoute, et que l'on n'a pas fait soutenir, ne soit pris. Le général de division Conroux a été blessé.

Les divisions aux ordres du général Clauzel ayant quitté la position en arrière de Sare, M. le comte d'Erlon ne pouvait plus se soutenir sur celle en arrière d'Ainhoé, où l'ennemi s'est porté, par la droite, en très-grande force : la position a été vivement défendue; mais M. le comte d'Erlon a dû céder au nombre, et il s'est replié sur Habancenborda; il a envoyé ordre à la brigade qui occupait le Montdarain et Chapura, de se retirer sur Cambo.

La division du général Foy était à Bidarray; je l'avais mise à la disposition de M. le comte d'Erlon, et elle devait venir le joindre en avant d'Espelette, pour manœuvrer sur le flanc droit de l'ennemi. Aujourd'hui après midi, M. le comte d'Erlon n'en avait encore aucune nouvelle; j'espère cependant que cette division aura opéré son mouvement sur Cambo, ainsi que ses ordres le portaient en cas de retraite.

N'étant pas encore assez instruit, je ne puis faire à Votre Excellence un rapport détaillé sur ce qui s'est passé dans la journée; je m'en occuperai aussitôt que MM. les lieutenants généraux m'auront rendu compte.

Dans la position actuelle de l'armée, et d'après la grande supériorité de forces que l'ennemi a montrée, je ne crois pas pouvoir me maintenir sur la Nivelle. Je me propose de prendre, demain, la position de Bidart à Arauñs, occupant la montagne Sainte-Barbe et

Arbonne; mais il est probable que je ne m'arrêterai pas dans cette position, et que je continuerai ma retraite sur Bayonne. J'y laisserai les troupes nécessaires pour occuper le camp retranché, et ensuite j'irai prendre position à la rive droite de la Nive, sur les hauteurs de Cambo, occupant le mont Ursonia, où je serai à égale distance de Bayonne et de Saint-Jean Pied de Port, et je couvrirai ainsi ces deux places.

L'ennemi a une telle supériorité de forces, qu'il ne m'est plus possible d'occuper des positions si étendues que celle que j'avais, laquelle je gardais pour couvrir le pays. Je vais me réunir et manœuvrer désormais en armée. Tenant ainsi les troupes rassemblées et constamment sous mes yeux, elles auront plus de confiance dans leur valeur, et j'obligerai les ennemis à se tenir aussi réunis, pour éviter les pertes qu'ils pourraient éprouver; ce qui leur nuira également et les empêchera de se livrer à des entreprises. Malheureusement le pays souffrira davantage, et la troupe sera souvent exposée à manquer de subsistances.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 114.

Lettre du maréchal Suchet, duc d'Albufera, au duc de Feltre, ministre de la guerre.

Au quartier général de Vendrell, le 19 août 1813.

Monsieur le duc,

Je vous ai fait connaître les dispositions que j'avais prescrites dans le mois dernier pour mettre hors de service près de trois cents bouches à feu qui se trouvaient dans Tarragone, afin d'assurer ensuite, d'après les ordres de l'Empereur, la destruction de la dernière enceinte de cette place. Six jours et six nuits de travail d'une compagnie de mineurs n'ayant pas suffi pour assurer la ruine des remparts, j'ordonnai de continuer les travaux avec activité, et, le 24 juillet, je vins m'établir à Villafranca. Dès lors je ne considérai plus Tarragone que comme un poste avancé, qui, se liant à l'armée par des reconnaissances, me fournissait des rapports journaliers.

Le 27 juillet, six mille Anglais, croyant Tarragone évacué, vinrent par mer pour s'en emparer; quelques coups de canon suffirent pour les éloigner.

Le 29, lord Bentinck s'avança, avec trente mille hommes, pour investir la place. Une colonne de trois mille Anglais, débouchant par la grande route, se déploya sur le Francoli, et attaqua un ouvrage armé d'une pièce, qui avait été construit sur les décombres de l'ancien fort Royal. L'ennemi fut repoussé en désordre, et

laissa sur le terrain plus de cent quatre-vingts morts ou blessés. Néanmoins l'investissement fut complété, et dès ce jour il fut impossible à mes reconnaissances de communiquer avec la garnison, et je ne pus, à aucun prix, faire parvenir des nouvelles au gouverneur de Tarragone. Le duc del Parque, établi à Constanti, concourait avec son corps à l'investissement et aux préparatifs du siége. L'armée de Copons, en relation journalière avec celle de lord Bentinck, menaçait et inquiétait mon flanc droit. La réunion des forces de l'ennemi peut être évaluée à cinquante mille hommes et quarante bouches à feu. Elles s'accroissaient tous les jours, et déjà la chute des restes de Tarragone était annoncée comme très-prochaine : le feu de la place se faisait entendre jour et nuit. Depuis le 30, les aqueducs avaient été coupés; la garnison ressentait la privation de l'eau dans la saison de la canicule.

Lord Bentinck avait écrit au gouverneur pour l'engager à recevoir des parlementaires.

La disproportion de nos forces était trop grande, comparées à celles de l'ennemi, pour que je pusse espérer d'opérer avec succès. Je fus condamné à attendre que le général en chef Decaen revînt de la haute Catalogne avec quelques troupes, pour tenter de dégager Tarragone, battre l'ennemi et faire sauter les murailles encore existantes de cette place. Nos reconnaissances s'approchaient chaque jour de l'ennemi, et, dans tous les engagements, notre cavalerie a constamment conservé l'avantage sur celle des Anglais.

Le 13 août, le général Decaen faisait entrer quatre

cents voitures chargées de vivres, dans Barcelone; et, dans la même journée, il envoyait ses troupes coucher sur le Llobregat. Le 14, il me rejoignit à Villafranca avec huit mille hommes, commandés par les généraux Maurice Mathieu et Lamarque. Je partis le même jour, et poussai deux divisions d'infanterie et toute ma cavalerie sur Vendrell et Arc d'Embarre, menaçant les postes retranchés d'Altafulla. L'ennemi, persuadé que j'allais opérer par la route royale, fit replier dans la nuit les divisions de Wirttimgham et de Rotch, qui occupaient les cols de Sainte-Christine et de Roca de Lleure, et dégarnit ses fortes positions de Brafine. J'avais espéré ce mouvement; car je jugeais trop désavantageux d'opérer par la route royale, sous le feu d'une nombreuse flotte qui pouvait me battre en flanc à moins de cent toises. Je retirai, dans la nuit du 14 au 15, mes troupes de la grande route, et franchis le col de Roca de Lleure, tandis que l'armée de Catalogne passait par Sainte-Christine. Le passage de la Gaya ne fut que faiblement défendu, parce que l'ennemi s'aperçut bientôt qu'il était débordé. Les troupes, par une constance digne d'éloges, supportaient sans se plaindre une marche de vingt heures, par une chaleur des plus fortes. Une égale émulation animait les deux petites armées; elles aspiraient à consacrer par une victoire la fête de notre bien-aimé empereur.

Le général en chef Decaen poussait des reconnaissances sur Valls, afin de rejeter l'ennemi et de passer le Francoli aussitôt qu'il le pourrait. Mon avant-garde rencontra en avant de Nulles neuf cents chevaux an-

glais, commandés par le frère de lord Bentinck. Le général Mesclop, avec deux escadrons du quatrième de hussards, culbuta l'ennemi, lui fit perdre deux officiers et trente à quarante dragons du vingtième régiment anglais. Nous eûmes deux maréchaux des logis de blessés. La cavalerie ennemie se retira en désordre, et les Anglais nous présentèrent, en avant de Tarragone, une première ligne de douze mille hommes. Les propos des prisonniers portaient à croire qu'une bataille aurait lieu le lendemain. Avant le jour, le général en chef Decaen fut maître de Valls, et poussa des reconnaissances au delà du Francoli. Le général Ordonneau prit, à Villalonga, deux officiers, dix hommes et dix chevaux, et fit retirer en toute hâte la division Wirttimgham. Dans la nuit l'ennemi commença sa retraite sur tous les points. Nous arrivâmes sous Tarragone sans tirer un coup de fusil : une flotte de cent quatre-vingts voiles en couvrait la rade. La brave garnison nous reçut avec des transports de joie. Le général Habert et la cavalerie du général Delort poussèrent sur Canonges pour atteindre l'ennemi. Un grand nombre de déserteurs assuraient que les Anglais s'étaient rembarqués, et que les Espagnols se retiraient sur Cambrils, Monbrio et Rieudoms.

Tarragone dégagé, je songeai principalement à hâter la chute de ses murailles, à en retirer la garnison et les divers objets d'artillerie et de munitions qui pouvaient être transportés. Trente-deux puits ou fourneaux de mines et des magasins à poudre avaient été préparés. Il avait fallu triompher des plus grandes difficultés,

tant la maçonnerie romaine offrait de résistance aux ciseaux et aux pétards. Dans certaines parties le ciment a été trouvé plus dur que la pierre.

Le 17 et le 18, mes reconnaissances me confirmèrent que l'ennemi s'était retiré par terre sur l'Ospitalet et le col de Balaguer, flanqué par sa flotte qui suivait tous ses mouvements. Le 17 au soir, les chasseurs westphaliens culbutèrent les dragons anglais, tuèrent un officier, quelques soldats, et firent quatre prisonniers.

Le 18 au matin, je reconnus, en avant de Reus et de Villaseca, que la flotte anglaise se trouvait dans la rade de Salo et devant l'Ospitalet. Les postes de l'ennemi étaient à la même hauteur, et, par leur position, semblaient vouloir nous attirer dans les montagnes et sous le défilé étroit du col de Balaguer. Il ne pouvait pas être avantageux à l'armée d'aller chercher l'ennemi dans des positions si difficiles et qui ne pouvaient donner que de faibles résultats. Le but important était obtenu en délivrant la garnison de Tarragone, et en achevant la destruction totale de tout ce qui pouvait encore exister des fortifications et des établissements de cette place, à la démolition de laquelle on a travaillé pendant plus de deux ans.

A la chute du jour, trois coups de canon annoncèrent que le feu allait être successivement mis à toutes les mines. Les habitants avaient reçu l'ordre de s'éloigner et les troupes étaient sous les armes. Le bastion Cervantes, dont la maçonnerie avait à la base neuf pieds d'épaisseur, et qui avait exigé quinze jours de travaux suivis pour y pratiquer une chambre convenable, fut

le premier qui s'écroula complétement. Partout les explosions successives attestèrent le talent de nos mineurs, qui, vingt-cinq mois auparavant, s'étaient immortalisés, en attaquant avec valeur et constance les vastes fortifications de cette forteresse. Toute l'artillerie qui n'a pas pu être transportée, a été jetée à la mer, ou ensevelie sous les décombres de la place. Ce n'est qu'à cinq heures de la matinée du 19 que ce travail immense a été achevé.

Tarragone, bombardé et brûlé par les Français en 1811, par les Anglais en 1813, et entièrement démantelé dans la nuit du 18 août, n'offre plus qu'un monceau de ruines. Il m'en a coûté, M. le duc, d'être réduit à faire exécuter cette mesure, que l'état de la guerre commande; il m'eût été bien plus agréable d'avoir à effacer les maux que j'ai dû faire. Les Anglais seuls attisent et prolongent la guerre de la Péninsule, et se plaisent à voir les Français aux prises avec les Espagnols, leurs alliés naturels.

Le gouverneur Bertoletti, après s'être assuré que l'explosion des mines avait produit tout l'effet qu'on devait en attendre, a rejoint l'armée, qui s'est mise en marche pour rentrer dans les positions d'où elle était partie, emmenant avec elle une centaine de prisonniers ou de déserteurs, la brave garnison de Tarragone, deux cent mille cartouches, vingt caissons et six bouches à feu.

Ainsi l'armée impériale, après avoir occupé pendant vingt-cinq mois et demi Tarragone, a, par un nouvel effort, sauvé une faible garnison de deux mille Français

attaqués par une nombreuse armée de terre et de mer. Elle a séjourné trois jours en présence de forces triples; et, malgré les efforts de l'ennemi, elle est parvenue à remplir les ordres de l'Empereur, que des circonstances imprévues avaient forcé d'ajourner. Je remets sous les yeux de Votre Excellence un croquis des attaques faites à la dernière enceinte de la place, et le rapport de l'officier du génie qui en a dirigé et assuré la destruction.

Je suis, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

N° 115.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

Martres, le 22 mars 1814.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous prévenir que je me trouve dans le cas de me porter avec l'armée sur Toulouse, où j'espère arriver après-demain. J'ai tenu sur l'Adour autant qu'il m'a été possible, en remontant jusque vers les sources de cette rivière. Tous les jours, il y a eu quelques engagements; mais il n'y a pas eu d'affaire générale depuis que je vous ai écrit. Il y a une trop grande disproportion dans les forces, pour que je puisse me maintenir sans l'appui d'une bonne ligne.

Je ne pense pas que les ennemis cherchent à passer la Garonne au-dessous de Toulouse, et tout me porte à croire qu'ils dirigeront leurs opérations vers la basse Garonne, où déjà ils ont effectué un passage du côté de Langon, lequel n'a pas eu de suite, les troupes qui s'étaient postées à la rive droite étant repassées précipitamment pour rejoindre leur armée, lors de mou dernier mouvement. Étant à Toulouse, je serai plus à même d'empêcher qu'elle se livre à de nouvelles entreprises de cette nature, et je pourrai d'ailleurs pourvoir les troupes de souliers et d'autres choses indispensables, dont elles éprouvent un urgent besoin.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

N° 116.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

Le 3 avril 1814.

Monsieur le maréchal,

La colonne ennemie, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma lettre du 31 mars, qui avait passé la Garonne à Pinsaguel, et l'Ariége à Cintegabelle, a rétrogradé hier au matin, et a repassé en très-grande partie la Garonne. J'ignore encore si elle remontera cette rivière pour la passer de nouveau à Carbonne, et se porter directement sur Pamiers; mais ce mouvement, qui serait sans objet, me paraît très-douteux :

les rapports que je reçois me font, au contraire, supposer que les ennemis se disposent à effectuer un passage entre l'embouchure du Tarn et Toulouse. Quoi qu'il en soit, je me prépare à leur livrer bataille de quelque côté qu'ils viennent, et je fais mettre la ville de Toulouse en état de défense.

Si vous n'aviez rien à craindre du côté de l'Espagne, et que vous eussiez la possibilité de renforcer le général Lafitte dans le département de l'Ariége; si même vous pensiez devoir vous y porter en personne avec la totalité de vos forces disponibles, cette diversion serait du plus grand effet, surtout si vous poussiez votre tête de colonne vers Saint-Martory et Saint-Gaudens par Saint-Girons : il est même probable qu'elle me mettrait à même de reprendre l'offensive, car elle coïnciderait avec celle que produira infailliblement l'armée de la Gironde, qui doit se réunir à Libourne, de laquelle j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma lettre du 29; mais, je le répète, cela est naturellement subordonné à votre situation, et je ne doute pas que, si le mouvement vous paraît utile et praticable, vous ne l'entrepreniez aussitôt.

Je crois cependant devoir vous prévenir que le bruit circule parmi les ennemis, qu'ils ont le projet de marcher sur Lyon. Si cela était, il deviendrait indispensable que nos opérations fussent concertées; et, en conséquence, je vous prierais de vouloir bien me faire part de vos projets.

Signé : MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

45.

N° 117.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

Le 5 avril 1814.

Monsieur le maréchal,

Par ma lettre du 3 de ce mois, je vous ai fait pressentir que l'ennemi se disposait à passer la Garonne au-dessous de Toulouse : le passage a eu effectivement lieu hier au matin avant le jour à Grenade. L'avant-garde de l'armée ennemie a pris aussitôt la route de Toulouse : ses avant-postes se sont arrêtés à la hauteur de Fenouilhet devant les miens. J'ignore ce qui s'est passé du côté de Montauban; mais, comme l'on est aussi en état de défense sur ce point, je ne crois pas qu'il y soit survenu rien de fâcheux. D'ailleurs, je suis prêt à livrer bataille aux ennemis; et il est probable que l'engagement eût commencé, si le mauvais temps n'y mettait obstacle.

Je désire bien connaître les dispositions que vous jugerez convenable de faire d'après la proposition contenue dans ma lettre du 3. C'est l'instant d'agir; et je pense que nous pouvons obtenir de très-grands avantages, s'il y a du concert dans nos opérations. J'ai écrit au général Lafitte de réunir la totalité des troupes dont il pourra disposer, et de se porter en reconnaissance sur la haute Garonne et la route de Saint-Gaudens à Toulouse, pour intercepter cette communication et nuire aux ennemis.

Signé : Maréchal DUC DE DALMATIE.

N° 118.

Lettre du maréchal Suchet, duc d'Albufera, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Le 6 avril 1814.

Monsieur le maréchal,

M. le chef de bataillon Mrozinski m'a remis votre lettre du 29, et j'ai reçu celles que vous m'avez écrites le 31 et le 3 de ce mois. La situation des affaires en Espagne ne me permet pas de m'éloigner des frontières. Les Anglais et les Espagnols réunissent toutes leurs forces en Catalogne. Barcelone est serrée de très-près par dix-huit mille hommes. Je suis informé que le régiment de Dillon anglais a été tiré de Carthagène, et a été débarqué à Tarragone. La garnison de Peniscola est réduite à soixante-dix ou quatre-vingts hommes; l'explosion d'un magasin à poudre a fait périr le gouverneur, l'état-major de la place, et plusieurs soldats: le siége se poursuit depuis trois mois. Six mille hommes bloquent Sagonte. Tortose, dont les besoins deviennent très-pressants, est attaqué par la seconde armée en entier, forte de dix mille hommes et trois cents chevaux. Le général Copons y Navia a sous ses ordres quinze à dix-huit mille hommes, avec lesquels il menace de faire une invasion.

J'occupe les bords du Ter, et je contiens par mes garnisons et ma position sur les Pyrénées des forces considérables. Cependant, dès que j'eus avis du mouvement que les Anglais avaient fait dans l'Ariége, je

m'empressai de faire rapprocher de Perpignan une portion des faibles troupes qui me restent; je fis mettre Narbonne en état de défense, et je chargeai le général Poujet à Carcassonne de pousser cent cinquante chevaux pour s'éclairer dans l'Ariége, et communiquer avec Toulouse, service qu'il continuera à faire. Mais les circonstances ne peuvent me permettre de me porter sur la haute Garonne, sans exposer le reste du midi de la France, et renoncer au fruit de la négociation entamée pour la rentrée de nos garnisons et la remise des places.

Vous paraissez croire que je rendrai un grand service en obtenant le retour de ces garnisons. Peut-être ne penseriez-vous pas ainsi, si vous étiez bien fixé sur le nombre d'ennemis que les places occupent. Les troupes que j'y ai laissées sont pour la moitié composées de conscrits, comme vous l'avez fait à Bayonne.

Si les Anglais exécutent le mouvement qu'ils annoncent sur Lyon, je n'aurai d'autre parti à prendre que de réunir le petit nombre de nos bataillons sur Narbonne, d'y tenir le plus possible, et de me retirer sur Béziers que je fais aussi mettre en état de défense, et enfin sur Montpellier, couvrant ainsi tous les départements du Midi qui ne sont point envahis, et donnant la main à l'armée de Lyon.

Il y a trois marches de Figuières à Perpignan, deux de cette ville à Narbonne, et autant pour se rendre à Carcassonne. Vous jugerez par cette distance à franchir, combien serait peu important le mouvement que je pourrais faire sur ce point avec les forces, je puis dire insignifiantes, que je commande.

Le roi Ferdinand a dépassé Barcelone; il a couché le 31 à San-Feliu, près de cette ville. Les Anglais, les Espagnols, les Siciliens, étaient sous les armes pour le recevoir. Il est certain que les premiers mettront tout en usage pour allumer la guerre civile en Espagne. Les cortès redoutent la présence du roi, et ont publié un manifeste furieux, dont je vous envoie une traduction faite à la hâte. L'on veut forcer la nation à faire la guerre, et contraindre l'Espagne à ne point signer la paix sans les alliés; ainsi le roi sera obligé de se prononcer pour la guerre.

Cet état de choses est d'autant plus malheureux que, tous les jours plus réduit par la formation de nouvelles garnisons, je ne commande plus qu'une division. Je suis forcé de laisser trois mille hommes à Figuières, par un ordre du 19 mars, et je dois songer à Perpignan. Vous pourrez juger par cet exposé combien j'aurai peu de moyens pour arrêter les Anglais; mais, dans ce cas, je compte beaucoup sur la puissante diversion que vous serez en position de faire sur les derrières de l'ennemi, tandis que l'armée de la Dordogne pourra elle-même franchir ce fleuve, délivrer Bordeaux et couvrir votre droite.

D'après les dernières nouvelles de Valence, notre armée se serait de nouveau portée en avant vers Lyon, et des renforts arrivés d'Italie donneraient l'espérance de voir bientôt reprendre l'offensive.

Je me propose d'aller à Narbonne demain, pour m'assurer de l'état des travaux et de l'armement.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

N° 119.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

Le 7 avril 1814.

Monsieur le maréchal,

L'adjudant-commandant Ricard m'a remis ce soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6; je ne l'ai retenu que le temps nécessaire pour m'entretenir avec lui et vous répondre. Cet officier supérieur vous dira quelle est ma situation, et celle des ennemis; il vous rendra compte aussi des motifs qui me font désirer, malgré les observations que vous avez pris la peine de me soumettre, que vous fassiez une diversion vers la haute Garonne, soit effectivement, soit par démonstration.

Je suis déterminé à livrer bataille aux ennemis près de Toulouse, quelle que soit la supériorité de leurs forces : à cet effet, je fais fortifier une *position* qui s'appuie à la ville et au canal, laquelle me présente un camp retranché suscêptible de défense, soit que les ennemis dirigent leur attaque par la route de Montauban, soit qu'ils viennent par celle de Castelnaudary. J'espère que dans quatre jours tous les ouvrages seront terminés. Ce soir j'ai fait armer les plus importants.

M. Ricard était avec moi lorsque j'ai reçu la fâcheuse nouvelle que les ennemis sont entrés à Paris. Ce grand malheur m'affermit dans la détermination de défendre Toulouse, quoi qu'il puisse en arriver. La conserva-

tion de cette place, qui renferme des établissements de toute nature, est pour nous de la dernière importance. Mais si malheureusement j'étais forcé à la quitter, les mouvements que je ferais devraient naturellement me rapprocher de vous. Dans ce cas, vous ne pourriez pas vous soutenir à Perpignan, car l'armée ennemie suivrait inévitablement la direction que j'aurais prise. Il est donc de l'intérêt du service, même par rapport à votre situation, que vous fassiez une diversion sur la haute Garonne, par la ligne la plus courte; l'effet qu'elle produira sera proportionné aux moyens que vous y emploierez.

L'ennemi paraît étonné de la détermination que j'ai prise de défendre Toulouse. Depuis quatre jours qu'il a passé la Garonne, il n'a rien entrepris : peut-être le mauvais temps en est-il cause. Son armée est entre Lespinasse et Saint-Jory. Il a envoyé un détachement sur la route de Montauban, mais je n'ai pas appris qu'il ait fait sur cette ville aucune tentative. Il a aussi un gros corps d'observation devant la tête de pont de Saint-Cyprien. Je ne prétends pas cependant qu'il ait renoncé au projet de m'attaquer; je crois, au contraire, que demain, ou au premier jour, il marchera sur moi.

J'attendrai avec la plus grande impatience que vous m'ayez fait connaître, M. le maréchal, la détermination que vous aurez prise, d'après le contenu de ma lettre, et les observations que M. l'adjudant-commandant Ricard est chargé de vous communiquer.

Signé : Maréchal DUC DE DALMATIE.

N° 120.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au duc de Feltre, ministre de la guerre, sur la bataille de Toulouse.

Toulouse, le 11 avril 1814.

Monsieur le duc,

J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que je ne quitterais point Toulouse sans livrer bataille aux ennemis; hier elle a eu lieu. L'armée était en position, la droite appuyée à l'Ers, et la gauche au canal du Languedoc, jusqu'à son embouchure; la tête de pont du faubourg Saint-Cyprien était aussi occupée. Présumant que la principale attaque des ennemis serait dirigée sur le plateau de Calvinet, j'y avais établi quelques ouvrages de campagne, et j'y formai, sous leur protection, quatre divisions. A six heures du matin, nous vîmes l'armée ennemie se mettre en mouvement sur plusieurs colonnes : deux divisions d'infanterie débouchèrent par Dorade et Périol; elles suivirent la rive gauche de l'Ers, pour gagner le contre-fort du plateau qui descend sur les Bordes; deux autres divisions attaquèrent la brigade du général baron de Saint-Pol, qui occupait le petit plateau de la Pujade; et deux autres divisions attaquèrent les ouvrages du pont des Minimes, sur le canal, et du pont qui est sur la route de Blagnac. Indépendamment de ces divisions, on voyait une forte réserve d'infanterie et de cavalerie prête à se porter sur tous les points d'attaque.

La brigade du général baron de Saint-Pol, qui fait partie de la division Villatte, soutint parfaitement l'engagement, et retarda le mouvement des ennemis; mais comme elle n'avait pas d'autre objet à remplir, elle se replia en très-bon ordre sur la position.

Les deux divisions ennemies qui longeaient la rive gauche de l'Ers, avaient déjà poussé leurs têtes jusque près du pont des Bordes, sur la route de Caraman, que j'avais fait détruire, ainsi que celui d'Aigua, sur la route de Verfeil. Ces divisions marchaient par le flanc sur trois lignes; elles tenaient par conséquent une grande étendue. L'occasion me parut favorable pour les compromettre; à cet effet, je donnai l'ordre au général Taupin, dont la division était formée sur le plateau, de se porter avec elle au pas de charge sur l'ennemi, de couper sa ligne et d'enlever tout ce qui s'était si imprudemment engagé. Cette division était soutenue par une brigade de la division Darmagnac; elle était appuyée par les ouvrages de la droite de la ligne, dans lesquels le général Dauture était enfermé avec le neuvième d'infanterie légère; enfin le général Soult reçut l'ordre de porter un régiment de cavalerie pour couper la communication de cette colonne ennemie, tandis que deux autres régiments furent engagés sur la gauche. Ces dispositions promettaient le plus beau résultat; sept ou huit mille Anglais ou Portugais devaient être détruits ou pris, si la quatrième division d'infanterie s'était lancée comme on devait l'attendre; mais l'ardeur qu'elle montra d'abord se ralentit; au lieu d'aborder l'ennemi, ainsi que je lui en avais donné

l'ordre, elle appuya à droite, voulut prendre position, donna le temps aux ennemis de se former et de marcher contre elle. Dès lors elle ne s'occupa plus que de sa défense, se rejeta sur l'ouvrage que le neuvième régiment d'infanterie légère défendait, et entraîna ce régiment dans son mouvement. Dans cet instant, le général Taupin fut blessé mortellement, et l'adjudant-commandant Gasquet, qui remplissait les fonctions de général de brigade, reçut une très-forte contusion.

La faute que le général ennemi avait commise, d'engager aussi imprudemment deux divisions sur la droite de notre armée, devait lui être funeste et entraîner la perte d'une partie de la sienne; mais l'irrésolution de la division du général Taupin fit tourner la faute à son avantage. Dès ce moment, les attaques changèrent de direction; l'ennemi renforça sa gauche, il s'établit sur le plateau, et attaqua successivement les autres ouvrages par les faces que l'on n'avait pas eu le temps de terminer. Celui du Mas des Augustins fut pris et repris deux fois; les Écossais y éprouvèrent une très-grande perte. Le général de division comte Harispe, qui commandait sur ce point, y eut un pied emporté par un boulet; le général de brigade Baurot y eut aussi une jambe emportée; le général Lamorandière a été aussi blessé.

Tandis que cela se passait à la droite, le centre et la gauche obtenaient des avantages. Deux masses ennemies, précédées par une nuée de tirailleurs, voulurent attaquer de front la position; elles furent vivement repoussées avec une perte très-considérable. Deux ba-

taillons, l'un de la division Darricau, qui fit une sortie par le pont de la porte de Matabiau, et l'autre de la division Darmagnac, qui déboucha par le revers de la position, complétèrent la déroute de l'ennemi, et le ramenèrent à plus d'un quart de lieue, où il fut se rallier.

M. le comte d'Erlon, avec la première division d'infanterie, était chargé de défendre les ponts fortifiés de la porte de Matabiau, des Minimes, sur la route de Montauban, et de l'embranchement du canal, sur la route de Blagnac. Le premier ne fut pas attaqué. L'ennemi avait dirigé des forces sur le second; mais il renonça à son entreprise lorsqu'il vit que les troupes qui s'y trouvaient étaient inexpugnables; le trente et unième d'infanterie légère défendait le couvent des Minimes. Au troisième pont, l'ennemi voulut brusquer l'attaque; mais il fut repoussé avec une perte énorme. Un régiment anglais, fort de neuf cents hommes, fut réduit à cent cinquante, et son colonel fut pris. Nos soldats, n'ayant pas le temps de charger, blessèrent beaucoup d'ennemis à coups de pierres.

J'avais été obligé de retirer des troupes de la tête de pont de Saint-Cyprien. M. le comte Reille, qui y commandait, fit évacuer la première ligne, et il borna sa défense à l'enceinte du faubourg. Dans la journée, l'ennemi lui présenta onze ou douze bataillons anglais et portugais, et deux batteries, dont le feu fut aussitôt éteint.

La bataille se continua jusqu'à la nuit sur le plateau de Calvinet, et l'ennemi prolongea sa gauche jusqu'à

la maison de campagne dite *Courige*, et le plateau de Montaudan; mais les pertes qu'il avait éprouvées, et la résistance qu'on lui opposait sur tous les points, ralentirent ses attaques. Les deux principaux ouvrages qui étaient à Calvinet furent défendus jusqu'à cinq heures du soir, et ensuite évacués. Le bataillon* du quarante-cinquième de ligne, commandé par M. Guerrier, se couvrit de gloire en les défendant; il n'avait que cent hommes en état de combattre lorsqu'il se retira. Tous les chevaux des pièces étaient tués, et l'on avait de la peine à y faire parvenir des munitions.

M. le lieutenant général Clauzel, qui commanda la droite pendant la journée, se maintint sur le plateau en avant de Cambon et de Labourdette, couvrant l'embranchement des routes de Caraman et de Verfeil, et s'appuyant aux ouvrages du pont de Montaudan, qui étaient défendus par une brigade de la division de réserve, aux ordres du général Travot. La nuit fit cesser le combat.

Je n'ai point encore une idée exacte de nos pertes; d'après les aperçus qui m'ont été donnés, je les évalue à deux mille hommes hors de combat. Elles sont malheureusement considérables parmi les généraux et les officiers : le général de division Taupin est mort de sa blessure; le général de division Harispe a eu une partie du pied emportée; le général Baurot a eu aussi la jambe emportée; le général Berlier et l'adjudant-commandant Gasquet, qui remplissait les fonctions de gé-

néral de brigade, ont été blessés, mais plus légèrement, ainsi que le colonel du dixième d'infanterie de ligne, et le chef de bataillon d'artillerie Morlincour : c'est lui qui commandait les batteries des principaux ouvrages; on ne peut pas se conduire avec plus de valeur.

Les pertes des ennemis doivent être très-considérables; pendant toute la journée on a tiré à demi-portée sur leurs masses ou sur leurs colonnes. L'artillerie a consommé huit mille coups de canon et toute sa mitraille; nous avons eu constamment l'avantage du feu. Je ne puis trop louer le service de l'artillerie ainsi que le zèle de M. le général de division Tirlet, qui le commande, et celui des officiers et canonniers sous ses ordres. Les pertes que cette arme a faites en personnel sont assez considérables; elle a aussi perdu beaucoup de chevaux.

J'ai été parfaitement secondé par MM. les lieutenants généraux baron Clauzel, comte d'Erlon et comte Reille, ainsi que par M. le comte Gazan, chef de l'état-major. MM. les généraux de division comte Harispe, Villatte, Darmagnac et Darricau ont bien combattu; ils ont constamment tenu leurs troupes dans le plus parfait ordre. Les généraux Travot et Maransin ont bien conduit leurs troupes : le premier commande une division de réserve, formée de conscrits, de laquelle j'ai aussi été content.

Je citerai avec plaisir les généraux de brigade baron de Saint-Pol, Menue, Fririon, Berlier, Rey, Dauture, Baurot et Barbot, ainsi que les adjudants-commandants

Lescur et Gasquet, tous deux remplissant les fonctions de général de brigade; l'adjudant-commandant Jeannet, sous-chef d'état-major; le colonel Fontenay, de l'artillerie; le colonel du génie Michaux, le chef de bataillon Plazanet, et d'autres officiers du génie, dont le dévouement se fait toujours remarquer.

Je ferai aussi mention particulière des officiers qui me sont attachés et dont la plupart ont eu leurs chevaux tués. Le chef d'escadron Choiseuil, le chef de bataillon Beaudus, les capitaines Bonneval, d'Albe, Marie et Bourjolly, tous mes aides de camp, les capitaines Gallabert et Gallinier, qui en remplissent les fonctions, ont mérité par leur conduite d'être cités.

Aujourd'hui, je reste en position; si l'ennemi m'attaque, je me défendrai. J'ai trop besoin de pourvoir à divers remplacements avant de mettre l'armée en marche; mais je crois que la nuit prochaine je serai forcé à partir de Toulouse et à manœuvrer. Il est probable que je dirigerai mes mouvements de manière à rallier les troupes de M. le maréchal d'Albufera.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence d'agréer, etc.

Signé : Maréchal DUC DE DALMATIE.

N° 121.

Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

Le 11 avril 1814.

Monsieur le maréchal,

Ainsi que je vous l'ai fait pressentir par la lettre qu'hier j'ai eu l'honneur de vous écrire, je suis dans la nécessité de me retirer de Toulouse, et je crains d'être obligé de combattre pour passer à Baziéges, où l'ennemi vient de diriger une colonne pour me couper cette communication. Demain, je prendrai position à Villefranche; car j'espère bien que l'obstacle ne m'empêchera pas de passer, et après-demain je me retirerai sur Castelnaudary. Si je puis m'y arrêter, je le ferai; dans le cas contraire, j'irai prendre position sur l'Aude à Carcassonne, pour vous donner le temps de faire vos dispositions.

J'ai eu l'honneur de vous proposer une diversion sur la haute Garonne. La circonstance est venue où il n'est plus possible de différer pour prendre un parti, sinon nous allons forcément nous trouver réunis sur les côtes de la Méditerranée du côté de Béziers. Cela peut encore s'éviter; mais nous ne pouvons y parvenir que par la prompte réunion de la totalité de vos troupes (après que vous aurez pourvu à la sûreté des places) à celles de l'armée que j'ai l'honneur de commander. Je vous en fais expressément la proposition, et je vous prie de

me faire connaître de suite la détermination que vous prendrez.

Si vous vous décidez à combiner nos opérations, il vous paraîtra sans doute convenable de vous diriger immédiatement, avec la totalité de vos forces, sur Quillan, d'où vous pourriez venir opérer votre réunion à Carcassonne, et nous nous reporterions aussitôt en avant par l'Ariége, pour aller rétablir le théâtre de la guerre dans la haute Garonne, en nous appuyant des Pyrénées. Ce mouvement serait décisif, et je ne doute pas qu'en sauvant le midi de la France, il ne forçât les ennemis à rappeler toutes les troupes qu'ils ont engagées sur les deux rives de la Garonne; ainsi, M. le comte Decaen serait à même de reprendre Bordeaux, et il pourrait bientôt faire une diversion en notre faveur.

J'envoie près de vous M. le capitaine Bonneval, mon aide de camp; il vous instruira de ma situation, et m'apportera aussitôt votre réponse. Je désire vivement qu'elle soit favorable à ma proposition, et, dans tous les cas, qu'elle m'instruise des dispositions que vous jugerez à propos de prendre.

Je vous propose de marcher sur Quillan, dans la persuasion que vous y serez aussitôt que j'arriverai à Carcassonne : d'ailleurs, cette direction me paraît plus courte, même pour marcher sur Mirepoix et Pamiers; mais, si vous prenez par Narbonne, je vous prie de m'en prévenir.

Signé : Maréchal DUC DE DALMATIE.

N° 122.

Lettre du maréchal Suchet, duc d'Albufera, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.

Le 12 avril 1814.

Monsieur le maréchal,

M. le chevalier de Bonneval m'a remis ce soir votre dépêche du 11, par laquelle vous m'apprenez votre retraite sur Villefranche et Carcassonne. J'ai eu d'autant plus lieu d'en être surpris, que votre lettre du 10 m'annonçait le contraire. En réfléchissant au parti que vous me proposez, de me diriger avec la totalité de mes forces sur Quillan, pour opérer notre réunion sur Carcassonne, nous reporter en avant par l'Ariége, et rétablir le théâtre de la guerre sur la haute Garonne, en nous appuyant aux Pyrénées, je vois d'abord que vous avez été étrangement trompé sur la route qui conduit de Perpignan à Quillan, puisqu'à peine des mulets peuvent y passer, et que je serais obligé d'opérer dans un mauvais pays, sans artillerie ni équipages. En second lieu, comment nous porter en avant par l'Ariége, et rétablir le théâtre de la guerre sur la haute Garonne, tandis que la difficulté des routes y est telle, que le général Hill a manqué y perdre son artillerie pour s'y être engagé? De quel appui pourront être pour nous les Pyrénées, que les Espagnols vont franchir en force? Enfin, d'où tirerons-nous nos munitions et nos vivres, et quelles communications garderions-nous avec l'in-

térieur de la France, lorsque nous aurions quitté la grande route de Montpellier, par laquelle l'ennemi jetterait des partis pour se lier avec les Autrichiens? Je suis loin de croire, comme vous, que le mouvement que vous me proposez sauverait le midi de la France, et forcerait l'ennemi à retirer toutes les troupes qu'il a envoyées sur la Garonne. Je crois au contraire qu'il achèverait la désorganisation et la ruine du peu de troupes qui nous restent. Je ne pense pas non plus que ce mouvement pût faciliter en rien les opérations du général Decaen sur Bordeaux. Je fonde mon opinion sur différentes lettres que vous m'avez écrites, et par lesquelles vous m'avez constamment marqué que la supériorité de l'ennemi en infanterie était comme 3 est à 1, et en cavalerie comme 14 à 2. Certes, M. le duc, une telle supériorité nous commande assez d'adopter un système défensif, qui nous permette de conserver des munitions et de faire arriver des vivres.

Je sens tous les inconvénients de l'agglomération de deux corps sur une même route, et je regarderais comme bien avantageux que vous pussiez adopter, pour l'armée que vous commandez, la route qui conduit de Carcassonne à Saint-Pons, tandis que j'occuperais Béziers que je fais fortifier. Par ce mouvement, vous pourriez tirer des subsistances du département du Tarn, et nous serions tellement rapprochés, que l'ennemi aurait de la peine à rien entreprendre de sérieux sur nos positions. Je ne vous fais cette proposition que pour éviter l'encombrement de deux armées opérant sur une seule route.

Je suis particulièrement investi du commandement de la neuvième division militaire ; je voudrais en ménager les ressources, et que le commissaire extraordinaire, Pelet de la Lozère, fût exclusivement chargé de les répartir suivant nos besoins et la force de nos armées. J'engage le maréchal Augereau, duc de Castiglione, à retirer les réquisitions qu'il a faites dans l'Hérault et le Gard, attendu qu'ayant les septième et huitième divisions libres, il peut bien mieux que nous faire subsister son armée.

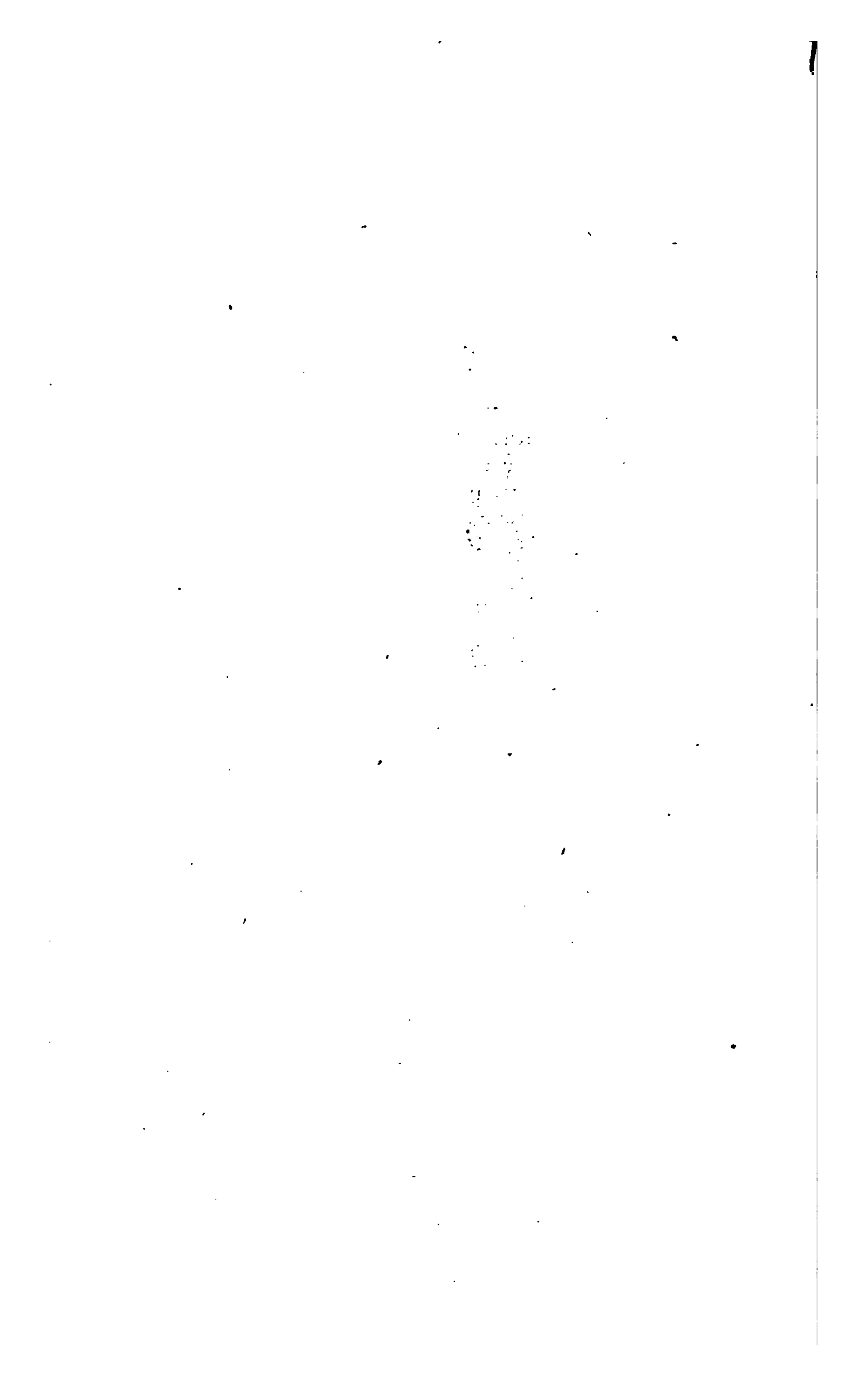
Je me rends demain à Narbonne ; je compte y avoir trois mille hommes le 14, et dans la nuit le reste de mon infanterie. Ainsi, comme j'ai chargé le colonel Ricard de vous le dire, j'espère, le 15, avoir retiré d'Espagne et du Roussillon toutes mes petites forces ; dans cette même journée, nous pourrons nous rapprocher pour nous concerter sur le meilleur parti à adopter.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page 83, 6[e] ligne, sa retaite, *lisez* sa retraite.
Page 88, 8[e] ligne, se sauvèrent, *lisez* se sauvaient.
Page 114, 15[e] ligne, Tavalera, *lisez* Talavera.
Page 133, 2[e] ligne, Monbrun, *lisez* Montbrun.
Page 135, 17[e] ligne, du goble, *lisez* du globe.



OUVRAGES NOUVEAUX ET EXTRAIT DU CATALOGUE

DE

AUGUSTE LENEVEU,

LIBRAIRE

POUR L'ART MILITAIRE, LA DIPLOMATIE, LA GÉOGRAPHIE, LES SCIENCES ET LES ARTS, ET LES PUBLICATIONS A BON MARCHÉ,

Rue des Grands - Augustins, n. 18,

PRÈS LE PONT-NEUF.

AVIS.

Les personnes qui ne s'adresseraient pas directement à moi sont priées d'indiquer mon nom et mon adresse à leur libraire, afin d'obtenir les éditions que j'annonce et à mes prix qui sont inférieurs pour plusieurs ouvrages. Libraire de la *Société Polytechnique*, je me charge de fournir des livres sur toutes les connaissances humaines.

LAISNÉ (capit. du génie). AIDE-MÉMOIRE PORTATIF A L'USAGE DES OFFICIERS DU GÉNIE, 1 vol. in-12, avec un grand nombre de planches. Paris, 1837, 12f.
La médaille d'or a été décernée à son auteur par le comité du génie.

MÉMOIRE SUR LA DÉFENSE ET L'ARMEMENT DES COTES, suivi d'une instruction du ministre de la guerre sur les tours modèles approuvées par l'empereur, in-8 avec de belles planches. 1837. 5f.

EXPÉRIENCES SUR DIFFÉRENTES ESPÈCES DE PROJECTILES CREUX, faites dans les ports en 1829, 1831, 1832 et 1833, in-8 avec tableaux, Paris, 1837. 5 fr.

ARTHUR MORIN. AIDE-MÉMOIRE DE MÉCANIQUE PRATIQUE A L'USAGE DES OFFICIERS D'ARTILLERIE, ET DES INGÉNIEURS CIVILS ET MILITAIRES, contenant les principales règles et formules pratiques, relatives au jaugeage et au mouvement des eaux, à l'écoulement des gaz, à la force des cours d'eau, à l'effet utile et à l'établissement des roues hydrauliques, à l'effet utile des machines à vapeur à basse pression, aux volans, aux communications du mouvement, à la détermination des dimensions, aux principales pièces des machines et les résultats de l'expérience sur l'effet utile des moteurs animés, des machines employées aux épuisemens et à la force que doivent avoir les moteurs pour faire marcher les différentes machines de fabrication. 1 vol. in-8, avec gravures, 1837. 7 fr. 50.

GALY-CAZALAT. MÉMOIRE THÉORIQUE ET PRATIQUE SUR LES BATEAUX A VAPEUR, contenant la détermination de la puissance dynamique des moteurs connus; la description des différentes sortes de machines à feu, les équations exactes qui servent à résoudre tous les problèmes relatifs aux bateaux à vapeur; les causes d'explosion des chaudières et le moyen de les prévenir; la description d'un nouveau bateau à vapeur, etc. etc., présenté à l'institut pour concourir au prix fondé par le roi. 1 vol. in-4. Paris. 1837. 9 fr.

ARTHUR MORIN. EXPÉRIENCES SUR LES ROUES HYDRAULIQUES A AUBES PLANES, ET SUR LES ROUES HYDRAULIQUES A AUGETS. 1 vol. in-4. Metz, 1836. 9 fr.

COURS SUR LE TRACÉ ET LA CONSTRUCTION DES BATTERIES de toute espèce, extrait de l'ouvrage publié par le comité d'artillerie, 2e édition, 1 vol. in-12. Metz, 1837. 3 fr. 50 c.

NOUVEAU MANUEL DE L'ARTILLEUR, comprenant l'instruction relative au nouveau matériel de siége et de campagne, les manœuvres de force qu'il nécessite, plusieurs tables, etc. 1 vol. in-12. Metz. 2 fr. 50 c.

CAZAUX. THÉORIE ET CALCUL DES EFFETS DE LA POUDRE dans les mines et dans les canons. 1 vol. in-8. Metz, 1835. 3 fr

AIDE-MÉMOIRE A L'USAGE DES OFFICIERS D'ARTILLERIE; 1 vol. in-8. Paris. 1836. (Ouvrage publié par le comité d'artillerie). 6 fr

ALLENT. PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES ARTS ET DES INSTITUTIONS MILITAIRES EN FRANCE. 1 vol. in-12. Décembre 1836. 3 fr

J.-C. MIGOUT et C.-L. BERGERY. ESSAI SUR LA THÉORIE DES AFFUTS ET DES VOITURES D'ARTILLERIE. 1 vol. in-8. 5 fr.

R. CÉARD. SOUVENIRS DES TRAVAUX DU SIMPLON. in-folio 1837. Pl. 36 fr

MORITZ-MEYER. PYROTECHNIE RAISONNÉE OU APPLICATION DE LA CHIMIE AUX ARTIFICES DE GUERRE, trad. par Hippert. 1 v. in-8. 1837. 4 f. 50 c.

BROUTTA. COURS DE DROIT MILITAIRE. 1 vol in-8. 1837. 6 fr

MANUEL D'ARMEMENT, à l'usage des troupes belges, publié avec approbation du ministre de la guerre, 1 vol. in-18. Pl. 1835. 3 fr

MÉMORIAL A L'USAGE DE L'ARMÉE BELGE, 2 vol. in-18. fin 1836. 10 fr

On donnera une idée de cet ouvrage par la note suivante extraite de la table: poids, mesures, monnaies, formules, mathématiques et notions de physique et de chimie, poudres et artifices de guerre, bouches à feu, armes portatives et projectiles, effets, voitures et engins; leur peinturage, données diverses, pratiques et théoriques, propriétés et usages de quelques matériaux. Harnais, manœuvres de force, emmagasinage et transport du matériel; données générales sur le tir, inventaire du matériel de guerre. Données diverses sur l'homme considéré sous le point de vue militaire, et sur les chevaux; composition des corps d'armée et organisation des troupes belges; mobilisation d'une armée; composition des équipages de guerre; service en campagne; castramétation; notions de stratégie et de tactique générale; reconnaissances militaires; fortification de campagne; attaque et défense des places; mines, ponts, routes.

HAYEZ. TRAITÉ DES BATTERIES, dédié au gén. de Liem. 1 v. in-8. Pl. 1835. 5 [illegible]

C.-F. VERGER. TRAITÉ DU MANIEMENT DES FARDEAUX OU INSTRUCTION CONCERNANT L'EMPLOI DES MACHINES POUR MANOEUVRES DE FORCE; 1 vol in-12. Pl. 1837. 5 fr. 5 [illegible] c

REY. HISTOIRE DU DRAPEAU, des couleurs et des insignes de la monarchie française, précédée de l'histoire des enseignes militaires chez les anciens; 2 vol. in-8, avec les 24 planches, 1837. 18 fr

DE VAULT. MÉMOIRES MILITAIRES relatifs à la succession d'Espagne, sous Louis XIV. Extraits de la correspondance de la cour et des généraux, revus, publiés et précédés d'une introduction, par le lieutenant-général Pelet 2 très gros vol. in-4. Paris, imprimerie royale, 1837. 40 fr

THIERY. APPLICATIONS DU FER AUX CONSTRUCTIONS DE L'ARTILLERIE, contenant la description des affûts de campagne, de place et de côtes, et des bouches à feu en fer de différens systèmes, exécutés dans les usines de Fourchambault, in-4, 2e édition 1837. 18 fr

PEYRÉ. COURS DE PHYSIQUE, destiné à MM. les élèves de l'école royale spéciale militaire. 2 vol. in-8 9 fr.

ROBERT SOUTHEY. HISTOIRE DE LA PÉNINSULE, sous Napoléon, traduite par M. Lardier. 2 vol. in-8. 14 fr.

GUAY. COURS D'HISTOIRE, à l'usage des élèves de l'école royale militaire de St-Cyr. 2 vol. in-8. 18 fr.

G.-S. SERULLAS. MOYEN D'ENFLAMMER LA POUDRE SOUS L'EAU, à toutes les profondeurs, sans feu, par le seul contact de l'eau; — Préparation des matières nécessaires pour obtenir ce résultat. Br. in 8. Metz. 3 fr.

Q. DE PARCTELAINE. HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES ALBIGEOIS, in 8. 8 fr.

BOUSMARD, ESSAI GÉNÉRAL DE FORTIFICATION, D'ATTAQUE ET DÉFENSE DES PLACES, nouvelle édition, 1837, avec notes, 4 vol. in-8, atlas. 40 fr

FRÉDÉRIC MERCEY. LE TYROL ET LE NORD DE L'ITALIE. 2 vol in-8. 15 fr.

PIOBERT et MORIN. RAPPORT SUR UN MÉMOIRE concernant la pénétration des projectiles. Br. in-8. 3 fr. 50 c.

NOTICE SUR LES CAMPS ÉTABLIS DANS LES ENVIRONS DE COMPIÈGNE, et spécialement sur celui de 1834. Br. in-8. 3 fr. 50 c.

DE L'INTENDANCE MILITAIRE, ou nouvelles vues sur l'administration. Br. in-8. 2 fr.

RELATION DU SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS, en 1832, plan. Br. in-8. 2 fr.

PRISE DE VARSOVIE PAR LES RUSSES; attaques des 6 et 7 septembre 1831, avec un plan pour les opérations du siége. Br. in-8. 2 fr. 50 c.

UMINSKI. RELATION DE L'ATTAQUE DE VARSOVIE, dans les journées des 6 et 7 septembre 1831, avec une carte. Br. in-8. 2 fr. 50 c.

BISMARK. DES FORCES MILITAIRES DE L'EMPIRE RUSSE, en l'année 1835, ou mon voyage à St-Pétersbourg, traduit de l'allemand par un officier général. 1 vol. in-8. 5 fr.

SAINT-YON. FRAGMENT DE L'HISTOIRE MILITAIRE DE LA FRANCE. Guerres de religion de 1585 à 1590, rédigées d'après les documens recueillis et discutés avec soin par le comité d'état-major. 1 vol. in-8. 5 fr.

CLAUDE JOLY. RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ A LA CONVOCATION ET PENDANT LE VOYAGE DE L'ARRIÈRE-BAN DE FRANCE EN ALLEMAGNE, en 1674. 1 vol. in-8. 4 fr.

MÉMOIRE SUR LES MOYENS DE CALCULER LES TERRASSES BEAUCOUP PLUS PROMPTEMENT QUE PAR LA MÉTHODE ORDINAIRE, sans en diminuer l'exactitude. Br. in-8. 2 fr.

RECHERCHES ET CONSIDÉRATIONS SUR L'ENLÈVEMENT ET L'EMPLOI DES CHEVAUX MORTS, in-4. Pl. 12.

GALEOTTI. TABLEAU ÉLÉMENTAIRE DE GÉOLOGIE, ou description des terrains ou rochers composant l'écorce du globe. 1 feuille coloriée. 2 f. 50 c.

HENRI DE LABECHE. TABLEAU DES TERRAINS SUPÉRIEURS, SUPERMÉDIAIRES et MÉDIAIRES, TERTIAIRES, SECONDAIRES ET INTERMÉDIAIRES, seconde édition, considérablement augmentée, auquel on a ajouté le tableau du soulèvement des montagnes, d'après Elie de Beaumout 1 feuille. 3 fr.

RIFFAULT. SYSTÈME DE CHIMIE DE TOMPSON, traduit de l'anglais sur la 5e édition. 5 vol. in-8. (destiné à l'artillerie). 50 f.

DESORMES. COURS DE CHIMIE INDUSTRIELLE professé au conservatoire des arts et métiers et analysé par un auditeur. 9 livraisons in-8. 5 fr.

LEROY. GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE. 2 vol. in-4 (60 pl.). 20 fr.

EMY. TRAITÉ DE L'ART DE LA CHARPENTERIE. T. 1 et atlas. 59 pl. 36 fr.

DURAT-LASSALLE. CODE DE L'OFFICIER, contenant les lois et ordonnances constitutives des armées de terre et de mer; les divers tarifs de solde actuellement en vigueur, suivis du commentaire et du complément de ces lois, article par article, et d'un extrait de la discussion devant les chambres, précédés de la charte constitutionnelle. 10 fr.

MOUZÉ. TRAITÉ DE FORTIFICATION SOUTERRAINE. in-4. Pl. 18 fr.

TORTEL. MANUEL DU SERVICE RÉGIMENTAIRE DE L'ARTILLERIE EN GARNISON 1 vol. in-12. 4 fr.

ORDONNANCE DU ROI, du 29 mai 1835, sur l'instruction et le service des troupes du corps royal de l'artillerie dans les écoles. 1 vol. in-18, avec les tableaux. 2 fr. 50 c.

RÈGLEMENT PROVISOIRE SUR L'INSTRUCTION A PIED ET A CHEVAL DANS LES RÉGIMENS D'ARTILLERIE, approuvé le 25 juillet 1835, par le ministre de la guerre. 2 vol. in-18. 4 fr

ATLAS des planches dudit réglement. 2 fr.

RÉGLEMENT SUR LES MANOEUVRES ET ÉVOLUTIONS DES BATTERIES ATTELÉES, approuvé par le roi, le 12 mars 1836. 1 vol. in-32. 1 fr.

ATLAS des planches dudit réglement, cart. 2 fr. 50 c.

EXTRAIT DU RÉGLEMENT SUR LE SERVICE ET LES MANOEUVRES DES PONTONNIERS, renfermant les parties de ce réglement qui doivent être enseignées à tous les corps d'artillerie, d'après l'édition sortant de l'imprimerie royale. 1 vol. in-32, avec pl. 2 fr. 50

INSTRUCTION PROVISOIRE SUR LE SERVICE DES BOUCHES A FEU de siége, de place et de côte, du 1er mars 1831. 1 vol. in-32. 1 fr.

INSTRUCTION PROVISOIRE SUR LE SERVICE DES BOUCHES A FEU, du 25 mai 1830, et les manœuvres de batteries, du 11 mai 1830. 1 vol. in-32 avec la gravure des sonneries. 1 fr.

RAVICHIO ET NANCY. Traité théorique et pratique des batteries. 1 vol. in-8, et atlas. 12 fr.

GREWENITZ. TRAITÉ DE L'ORGANISATION ET DE LA TACTIQUE DE L'ARTILLERIE, et histoire de cette arme, depuis les temps les plus reculés du moyen-âge, jusqu'à nos jours, traduit de l'allemand, avec des notes, par Ravichio de Perestdorf. 1 vol. in-8, 1831. 10 fr.

BUGEAUD. APERÇUS SUR QUELQUES DÉTAILS DE LA GUERRE, avec des planches explicatives : nouvelle édition imprimée par ordre de son A. R. le duc d'Orléans. 1 vol. in-12. 2 fr.

EXPÉRIENCES FAITES A METZ en 1834, pour servir à déterminer les vrais principes du tir des bouches à feu, et sur les batteries de brèches, et la pénétration des projectiles, in-8. 1836. 7 fr. 50 c.

CHOIX DE MODÈLES APPLIQUÉS A L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN DES MACHINES, avec un texte descriptif; ouvrage adopté par le conservatoire des arts et métiers (60 pl.). 22 fr.

J.-A.-A.-E. PUEL. MANUEL RÉGLEMENTAIRE A L'USAGE DES OFFICIERS DE SANTÉ DES HOPITAUX MILITAIRES ET DES CORPS DE TROUPES; ouvrage dans lequel se trouvent : 1° un résumé exact et méthodique de toutes les dispositions réglementaires qui régissent leur service; 2° l'indication de tous les cas où ils sont appelés par la loi ou les réglemens en vigueur à se prononcer comme experts ou comme juges spéciaux; 3° enfin les lois et ordonnances sur la matière, des règles et des modèles pour la rédaction des diverses espèces de certificats et rapports relatifs à tous les cas prévus, suivis du formulaire à l'usage des hôpitaux militaires. 1 vol. in-8. 1837. 7 fr.

DUBOIS. INSTRUCTIONS SUR LE SERVICE DES OFFICIERS D'ADMINISTRATION DANS LES HOPITAUX MILITAIRES, suivies des instructions sur le service de guerre. 2e édition, 1 vol. in-12, 1837. 2 fr. 50 c.

DUBOIS. INSTRUCTIONS POUR LES INFIRMIERS-MAJORS ET INFIRMIERS DES HOPITAUX MILITAIRES. 2e édition, 1837. 3 fr. 50 c.

DUTURBIE. MANUEL DE L'ARTILLEUR, 1 vol. in-8. Pl., nouv. édition, 5 f.

SALUCES (A. de). HISTOIRE MILITAIRE DU PIÉMONT. Turin, 1818, 5 vol. in-8. 32 fr.

A. GOUJON. BULLETINS OFFICIELS DE LA GRANDE ARMÉE, dictés par l'empereur Napoléon. 2 vol. in-8, fig. 5 f.

A. POMMIER. LES COMMENTAIRES DE CÉSAR, traduits par le vicomte de Toulongeon, nouvelle édition, carte. 4 vol. in-12. 6 f.

LECOUTURIER. DICTIONNAIRE DES CONNAISSANCES MILITAIRES. in 8. 5 f.

RIGAULT DE ROCHEFORT. L'ÉQUITATION DES GENS DU MONDE, promenades à cheval. 1 vol. in-18. 1 f.

C. PAJOT DESCHARME. GUIDE DU MINEUR ET DU CESSIONNAIRE DE MINES. 2 vol. in-8, avec grand nombre de planches. 6 f.

A. DE BEAUCHAMP. HISTOIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE ET DU PORTUGAL sous Napoléon pendant les années 1807 à 1813, suivie de la campagne de 1814 dans le midi de la France. 2 vol. in-8. Cartes. 4 f.

BERTHIER et REYNIER. HISTOIRE DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE. 2 vol. in-8. Planches. 6 f.

ESNEAUX et CHENECHOT. HISTOIRE DE RUSSIE, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Nicolas. 5 vol. in 8. 18 f.

BEAUZÉE. LES HISTOIRES DE SALLUSTE, traduites en français, avec le texte latin et une table géographique. 1 vol. in-12. 2 f.

LAFOSSE. MANUEL D'HIPPIATRIQUE, contenant l'art d'élever, de soigner et de connaître les chevaux, 5e édition. 1 vol. in-12. 2 f.

AL. DOIN. NAPOLÉON ET L'EUROPE. 2 vol. in-8. 5 f.

DUVIVIER. OBSERVATIONS SUR LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE. Paris, 1830. 2 vol. in-8. 6 f.

SIÉGE DE LA CITADELLE D'ANVERS, par l'armée française. Paris, 1833. 1 vol. in-8, orné du plan de la citadelle. 3 f. 50 c.

A. DE BEAUCHAMP. VIE DE JULES CÉSAR. 1 vol. in-8, portrait. 3 f. 50 c.

MÉMOIRES MILITAIRES, HISTORIQUES ET POLITIQUES DE ROCHAMBEAU, ancien maréchal de France. 2 vol. in-8. 6 f.

VIE DU MARÉCHAL NEY, duc d'Elchingen, prince de la Moskova, comprenant le récit de toutes ses campagnes en Suisse, én Autriche, en Prusse, en Espagne, en Portugal, en Russie, etc.; sa vie privée, l'histoire de son procès, et un grand nombre d'anecdotes inédites, suivie de pièces justificatives, ornée du portrait du maréchal et du fac-simile de son écriture. 1 vol. in-8. 5 f.

HOUDAILLE. TRAITÉ SUR LA CONNAISSANCE ET LA CONSERVATION DU CHEVAL, ou cours d'hippiatrique à l'usage des écoles d'artillerie. Metz, 1836. 1 vol. in-8. 6 f.

MASTAING. ART DE LEVER LES PLANS, nouveau traité de l'arpentage et du nivellement, suivi d'un traité du lavis. 1 vol. in-12, avec 29 figures lithographiées, 4e édition, 1832. 4 f.

THIOLLET. L'ART DE LEVER LES PLANS, du lavis et du nivellement enseignés en 20 leçons, sans le secours des mathématiques. 4e édition, 1 vol. in-8. 1834. 7 f. 50 c.

DECKER. TRAITÉ DE L'ART DE COMBATTRE DE L'ARTILLERIE A CHEVAL, réunie à la cavalerie, traduit de l'allemand, avec des notes relatives à l'armée française par Ravichio de Perestdorf. 1 vol. in-8 avec planches, 1831. 8 f.

DECKER. TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE L'ARTILLERIE, à l'usage des écoles militaires de toutes armes, traduit de l'allemand, avec des notes et des additions relatives à l'artillerie française, par Ravichio de Perestdorf et par Nancy. 1 vol. in-8. 1825. 10 f.

MONTHOLON et GOURGAUD. MÉMOIRES DE NAPOLÉON, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée, et publiés sur les manuscrits autographes corrigés de la main de Napoléon. 9 vol. in-8. 36 f.
Papier vélin. 120 f.

Napoléon est arrivé à Sainte-Hélène en 1815, il y a terminé sa carrière le 5 mai 1821. Pendant les six dernières années de sa vie, il s'est principalement occupé de la rédaction de ses mémoires. Nous déclarons qu'en les imprimant nous avons eu sous les yeux les manuscrits autographes, entièrement corrigés de sa propre main; il les a dictés aux généraux qui ont partagé volontairement sa captivité. Les éditeurs les ont acquis pour le prix de 60,000 f.

NAPOLÉON. PRÉCIS DES GUERRES DE JULES-CÉSAR, écrit à Ste-Hélène,

sous la dictée de l'empereur, par Marchand, suivi de plusieurs fragmens inédits et authentiques, et plan, 1 vol. in-8. 7 fr.

OEUVRES DE NAPOLÉON BONAPARTE, 5 vol. in-8. 30 f.

CORRESPONDANCE INÉDITE, OFFICIELLE ET CONFIDENTIELLE DE NAPOLÉON, 7 vol. in-8. 72 f.

DUMAS. PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES, depuis le 1er mars 1799 jusqu'en 1814. Il a été publié jusqu'à présent 8 livraisons, formant 19 vol. in-8, et 8 atlas, contenant les campagnes de 1799 à 1807 inclusivement. 241 f.

DUMAS. HISTOIRE DE LA GUERRE DANS LA PÉNINSULE ET DANS LE MIDI DE LA FRANCE, depuis l'année 1807 jusqu'à l'année 1814, publiée à Londres par W. F. P. Napier; traduction revue, corrigée et enrichie de notes. 8 vol. in-8. 1836. 56 f.

VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLÉON, racontée par lui-même, par le général Jomini, imp. par *Didot*, 4 vol. in-8. 1827, 30 f.

ATLAS POUR LA VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLÉON, avec les légendes explicatives, cartonné, 37 f.
Légendes séparément. 7 f.

JOMINI. HISTOIRE CRITIQUE ET MILITAIRE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION, précédée d'une introduction présentant le tableau succint des mouvemens de la politique européenne, depuis Louis XIV jusqu'à la révolution, et celui des principales causes et des principaux événemens de cette révolution. 15 vol. in-8 et 4 atlas. 171 f.

JOMINI. TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES. 4 vol. in-8. Atl. 47 f.

GOURGAUD. CAMPAGNE DE 1815, ou relation des opérations militaires qui ont eu lieu en France et en Belgique pendant les Cent jours, écrite à Ste-Hélène. 1 vol. in-8. 5 f.

HECKER. MANUEL DE MÉDECINE MILITAIRE. 1 vol. in-8. 5 f.

LAMBEL. APPLICATION DU PRINCIPE DES VITESSES VIRTUELLES A LA POUSSÉE DES TERRES ET DES VOUTES. 1 vol. in-4. Planches. 9 f.

GASPARD MONGE. DESCRIPTION DE L'ART DE FABRIQUER LES CANONS, faite en exécution de l'arrêté du comité de salut public, du 18 *pluviose* de l'an 2 de la république française. 1 vol. in-4. Planches. 15 f.

A.-V. ARNAULT. VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLÉON, ouvrage orné de planches lithographiées d'après les dessins des premiers peintres de l'école française. 2 vol. in-folio contenant 120 tableaux, un exemplaire, demi-reliure, dos de maroquin. 200 f.

LISKENNE et SAUVAN. BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET MILITAIRE, premier vol.; essai sur la tactique des Grecs, Thucydide, guerre du Péloponèse, Xénophon, retraite des dix mille, la Cyropédie, Arrien, expéditions d'Alexandre. 1 vol. grand in-8, avec Atlas. 14 f.

Le 2e vol. contiendra: Essai sur les milices romaines, Polybe, les Commentaires de César, Végèce, Onozander et les Institutions de l'empereur Léon. Les vol. 3, 4, 5 et 6 donneront des ouvrages inédits d'officiers supérieurs; le tout formant la matière de plus de 60 vol. que l'on paierait au moins mille francs au prix des catalogues existans.

LAROCHE-AYMON. INTRODUCTION A L'ART DE LA GUERRE. 4 vol. in-8, de près de 3,000 pages, et atlas in-folio de 61 planches. 75 f.

PEREAU. LE MARÉCHAL DE SAXE. Mes rêveries, ouvrage posthume augmenté d'une histoire abrégée de sa vie, et de différentes pièces qui y ont rapport. Paris, 1757. 2 vol. in-4, avec planches, au lieu de 60 f. 35 f.

FOISSAC-LATOUR. TRAITÉ THÉORIQUE, PRATIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE LA GUERRE DE RETRANCHEMENS, précédé des notions de géométrie dont la connaissance est nécessaire à tous les militaires, etc. Strasbourg, 1789. 2 vol. in-8, 37 planches. 18 f.

GAY DE VERNON. TRAITÉ D'ART MILITAIRE ET DE FORTIFICATION, à l'usage des élèves de l'école Polytechnique. 2 vol. in-4. 30 f.

E. LABAUME. MANUEL DE L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR. 1 vol. in-8. 5 f.

A.-F. DE B....CH. HISTOIRE DE LA DESTRUCTION DE MOSCOU EN 1812, et des événemens qui ont précédé, accompagné et suivi ce désastre, traduit de l'allemand par M. Breton. 1 vol. in-8. 5 f.

DUMONT. HISTOIRE MILITAIRE DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE, DU PRINCE ET DUC DE MARLBOROUGH, ET DU PRINCE DE NASSAU-FRISE, avec le supplément de Rousset. La Haye, 1729 et 1747. 3 vol in-folio. 200 f.

MONNIER. DÉFENSE D'ANCONE ET DES DÉPARTEMENS ROMAINS LE TRONTO, LE MUSONE ET LE METAURO, aux années VII et VIII. Ouvrage mêlé d'épisodes sur l'état de la politique, de la morale et des arts à Raguse, et dans les villes principales de l'Italie à cette époque, orné de cinq gravures, par Michel-Ange Bernard Mangourit. 2 vol. in-8. 12 f.

LEBLOND. ÉLÉMENS DE CASTRAMÉTATION. Paris, 1748. 1 vol. in-8, 9 planches. 9 f.

E. BLAZE. LA VIE MILITAIRE SOUS L'EMPIRE, ou mœurs de la garnison, du bivouac et de la caserne. 1837. 2 vol. in-8. 15 f.

BOTTÉE ET RIFFAUT. TRAITÉ DE LA FABRICATION DE LA POUDRE A CANON, précédé d'un Exposé historique sur l'établissement du service des poudres et salpêtres en France, accompagné d'un Recueil de 40 planches au trait; publié avec l'approbation de Son Exc. le ministre de la guerre. Paris, 1812, 2 vol. in-8. 36 fr.

BOTTÉE ET RIFFAUT. ART SALPÊTRIER, 1 vol. in-4. Pl., 1213. 15 fr.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ARMÉE, SUR SON BUDGET ET SUR LES FONCTIONNAIRES MILITAIRES. in-8. 1 f. 50 c.

MÉMOIRES, CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS DU GÉNÉRAL LAFAYETTE, publiés par sa famille. 1837. 6 vol. in-8. 48 f.

NORVINS. HISTOIRE DE NAPOLÉON, 6e édition, ornée de 56 vignettes, portraits, cartes, plans, etc. 1837. 4 vol. in-8. 25 f.

LONDONDERRY. HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1813 ET 1814 EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE. 2 vol. in-8. 12 f.

CHAMBRAY. DES CHANGEMENS SURVENUS DANS L'ART DE LA GUERRE DE 1700 JUSQU'EN 1815, CONSÉQUENCE DE CES CHANGEMENS RELATIVEMENT AU SYSTÈME DES PLACES FORTES. in-8. 1 f. 50 c.

CHAMBRAY. DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE. 1 vol. in-8. 2 f.

CHAMBRAY. PHILOSOPHIE DE LA GUERRE, avec supplément. Paris, 1835. 2 vol. in-8. 9 f.

CHAMBRAY. HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DE RUSSIE EN 1812, avec atlas. 2e édition. 3 vol. in-8. 30 f.

FOY. HISTOIRE DE LA GUERRE DE LA PÉNINSULE SOUS NAPOLÉON, nouvelle édition. 4 vol. in-8. Atlas. 18 f.

FRANCE MILITAIRE, Histoire des armées françaises de 1792 à 1815. 4 vol. in-4 ont paru, grande quantité de gravures, plans et cartes. 40 f.

AMÉDÉE GRÉHAN. FRANCE MARITIME, avec grand nombre de figures. 3 vol. in-4. 36 f.

FRANCE PITTORESQUE, avec grand nombre de figures. 3 vol. in-4. 36 f.

MANUEL RÉGLEMENTAIRE DE L'ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR. 1 vol. in-18. 2 f.

LEGRAND. DICTIONNAIRE MILITAIRE PORTATIF. Paris, 1837. 1 vol in-12. 3 f.

HISTOIRE SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE. 10 vol. in-8. Atlas, portraits, vues, cartes et plans, plus de 300 planches. 270 f.

CADALVÈNE ET BARRAULT. HISTOIRE DE LA GUERRE DE MÉHEMET-ALI CONTRE LA PORTE-OTTOMANE, EN SYRIE ET EN ASIE-MINEURE, 1831 à 1833. Paris, 1836. 1 vol. in-8, cartes et plans. 10 f.

AUBRY. HISTOIRE DE L'ÉQUITATION PITTORESQUE ANCIENNE ET MODERNE. 24 planches in-folio. 36 f.

AUBRY. CHASSES ANCIENNES, d'après les manuscrits des XIV et XVe siècles. 2 liv. 24 dessins. 36 f.

DUHOUSSET. APPLICATION DE LA GÉOMÉTRIE A LA TOPOGRAPHIE, comprenant les principes de topographie enseignés à l'école militaire de St-Cyr. 1833. 2 vol. in-8. Planches. 10 f.

D'AURE. TRAITÉ D'ÉQUITATION. 1 vol. in-4, 27 planches. 30 f.

Le vicomte Daure était premier écuyer cavalcadour de S. M. Charles X, et directeur du manége de Versailles. Son ouvrage a un tel mérite qu'aucun autre ne pourra supporter la comparaison.

KOMARZEWSKI. DÉCADENCE DE LA POLOGNE. 1 vol. in-8. 2 f.

TOLSTOY. ESSAI BIOGRAPHIQUE SUR LE MARÉCHAL PRINCE DE VARSOVIE PASKEWICH D'ÉRIVAN. 1 vol. in 8. Planches. 6 f.

VALENTINI. TRAITÉ DE LA GUERRE CONTRE LES TURCS, DE 1809 A 1829. 1 vol. in-8. Planches. 12 f.

SUCHET. MÉMOIRES SUR SES CAMPAGNES EN ESPAGNE, DE 1808 A 1814. 2 vol. in 8. Atlas. 35 f.

COTTY. DICTIONNAIRE D'ARTILLERIE. 1 vol. in-4. 16 f.

Id. SUPPLÉMENT au dictionnaire d'artillerie. 1832. 1 vol. in-4. 16 f.

MAZAUDIER. GUIDE PRATIQUE D'ARCHITECTURE NAVALE, ou manuel complet de ce qui se fait dans les arsenaux de la marine. 1836. 1 vol in-4. 15 f.

MONTFERRIER. DICTIONNAIRE DES SCIENCES MATHÉMATIQUES PURES ET APPLIQUÉES. 2 vol. in-4 compactes, 58 planches. 1836. 35 f.

DUFOUR. MÉMORIAL POUR LES TRAVAUX DE GUERRE. 1 vol. in-8. Planches. deuxième édition. 1831. 5 f.

DUFOUR. FORTIFICATION PERMANENTE. in-4, atlas in-folio. 21 f.

SÉGUR. HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE EN 1812. 2 vol. in-8, atlas. 15 f.

A. DESMOND. L'ESPRIT DE L'HOMME DE GUERRE, ou essai moral, historique et théori-pratique sur l'art militaire, accompagné de tableaux et de planches. 1 vol. in-8. 12 f.

PELET. MÉMOIRES SUR LA GUERRE DE 1809, EN ALLEMAGNE, avec les opérations particulières des corps d'Italie, de Pologne, de Saxe et de Naples 4 vol. in-8. 28 f.

MÉMORIAL TOPOGRAPHIQUE ET MILITAIRE, rédigé au dépôt général de la guerre. 6 vol. in-4, de 1825 à 1831; un grand nombre de planches. 124 f. Un vol. sous presse pour paraître incessamment, contenant les campagnes de Napoléon. in-4, atlas.

SAIN. MANUSCRITS DE L'AN III. 1812, 1813. 1814. 6 vol. in-8. 45 f.

D'ARTOIS. RELATION DE LA DÉFENSE DE DANTZIG EN 1813 CONTRE LES RUSSES ET LES PRUSSIENS. 1 vol. in-8, atlas. 9 f.

TANSKI. TABLEAU DU SYSTÈME MILITAIRE DE LA RUSSIE. 1 vol. in-8. 7 f.

MONTÉCUCULLI, SES MÉMOIRES. — De l'art militaire. — De la guerre contre les Turcs. — Campagne de 1664. 2 vol. in-12. trois planches. 6 f.

KERALIO et DE LACUÉE DE CESSAC. ENCYCLOPÉDIE MILITAIRE. 8 vol. in-4. 80 f.

RUMPF. LITTÉRATURE UNIVERSELLE DES SCIENCES MILITAIRES, ou catalogue systématique et chronologique des livres militaires qui ont paru depuis l'invention de l'art de l'imprimerie dans les langues principales de l'Europe. 2 vol. in-8. 24 f.

JOMINI. CARTE GÉNÉRALE DE LA CHAINE DES ALPES, contenant la haute Italie, la Suisse et l'Allemagne méridionale, dressée pour l'intelligence de

l'Histoire des guerres de la révolution; gravée par Orgiazzi, 4 feuilles colombier. 24 fr.

LALLEMAND. TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE DES OPÉRATIONS SECONDAIRES DE LA GUERRE. 2 vol. in-8, atlas in-4 de 40 planches (vade-mecum des officiers de toutes armes). 48 f.

PERSY. COURS DE BALISTIQUE, in-folio lithographié.

N. PERSY. COURS DE STABILITÉ DES CONSTRUCTIONS, à l'usage des élèves de l'école d'application de l'artillerie et du génie, professeur, 4e édit., 1 vol. in-folio, lithographié. Metz, 1834.

MÉMORIAL DE L'OFFICIER DU GÉNIE, ou Recueil de mémoires, expériences, observations et procédés généraux, propres à perfectionner la fortification et les constructions militaires, rédigé par les soins du génie, avec l'approbation du ministre de la guerre, 12 vol. in-8.

M. BARDIN (professeur à l'école de Metz). NOTES ET CROQUIS DE GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE, 2e tirage revu et corrigé; in-folio. 10 fr.

LEÇONS SUR LE DESSIN DE LA FORTIFICATION, par M. Noizet, capitaine de génie, 1 vol. in-folio, lithographié, avec planches. Metz.

MÉMORIAL DE L'OFFICIER D'ARTILLERIE, ou Recueil des Mémoires, expériences, observations et procédés relatifs au service de l'artillerie, rédigé par les soins du comité, avec l'approbation du ministère de la guerre. Introduction in-8, no 1 vol. in-8 avec planches; no 2 vol, in-8, avec planches; no 3 vol. in-8, avec atlas, in-4.

PROUST. RECUEIL DES MÉMOIRES RELATIFS A LA POUDRE A CANON, in-4. 24 f.

ARTILLERIE DU COMITÉ. Collection de dessins représentant les principaux affûts de l'armée de terre, avec leurs tracés, leurs objets de détails et les cotes de leur dimension et de leur poids, à l'usage des officiers du corps royal de l'artillerie, en campagne et dans les places où ne se trouvent pas des tables de construction. Artillerie de campagne, — de montagne, — de siége, — de place et de côtes, — pièces montées sur leurs affûts; et tracés de toutes les voitures d'artillerie, caisson à munition, chariot de batterie, forges, affûts de l'obusier de 8 pouces, du mortier de dix pouces, à petites portées, du mortier de 8 pouces et du pierrier. Cette collection, par les noms et les cotes dont elle est enrichie, réunit les avantages du texte et du dessin, cahier de 15 planches, matériel existant en 1837; et 4 tableaux contenant les dimensions, poids des pièces et des bombes, 40 f.
On a fait colorier des exemplaires qui indiquent à la première vue les parties en bois, en fer et en bronze et les formes; le prix est de 65 fr.

POUMET. COLLECTION DE GRAVURES REPRÉSENTANT LES PRINCIPAUX AFFUTS DE L'ARMÉE DE TERRE, avec leurs poids et leurs objets de détail, in-4. Artillerie Gribeauval, en noir 15 fr., coloriées 45 fr.

POUMET. ANALYSE ET DISSERTATION RELATIVE A LA NOUVELLE ARTILLERIE, contenant les diverses objections faites contre le nouveau système et leur réfutation, in-8, 3 f. 50

POUMET. ART DE POINTER TOUTE ESPÈCE D'ARMES A FEU, particulièrement les pièces de campagne, 1 vol. in-12. 3 f.

POUMET. MÉMOIRE SUR LA POUDRE ET SUR SES EFFETS DANS LES ARMES A FEU, 2 cahiers in-8. 7 f.

POUMET. INSTRUCTION SUR LA BALISTIQUE, in-8. 2 f.

POUMET. INSTRUCTION SUR LES EFFETS DES BOUCHES A FEU, et sur les motifs d'après lesquels on a affecté à l'artillerie de campagne les pièces qui font partie de son organisation actuelle; à l'usage des élèves du corps royal d'état-major. 1828. 3 f. 50

POUMET. INSTRUCTION SUR L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE, in-8. 3 f.

MODIFICATIONS A FAIRE AU PROFIL DES REMPARTS, pour les rendre propres à recevoir la nouvelle artillerie, texte et planches. 1837, 12 fr.

MARTENS. GUIDE DIPLOMATIQUE, précédé de considérations sur le style et l'étude de la diplomatie; nouvelle édition, revue et corrigée pour le style, augmentée d'un traité de M. de Felice sur l'art de négocier; d'un traité de Gravesende sur l'art de chiffrer, traduit du latin; de différentes autres pièces très importantes, d'une bibliographie très complète, et d'un catalogue de cartes géographiques entièrement refait par Picquet, accompagné de nombreuses notes, et suivi de pièces diplomatiques collationnées sur les originaux du ministère des affaires étrangères par de Hoffmann. 3 forts vol. in-8, belle édition. 1837. 21 f

MARTENS. RECUEIL DES TRAITÉS D'ALLIANCE, de paix. de trèves, et de plusieurs autres actes servant à la connaissance des relations étrangères des puissances et des états de l'Europe, depuis 1761 jusqu'à présent. 23 vol in-8, 1817 à 1835. 180 fr

MARTENS. PRÉCIS DU DROIT DES GENS MODERNE DE L'EUROPE, fondé sur les traités et l'usage, nouvelle édition, avec des notes de Pinheiro Ferreira, 2 vol. in-8. 1831. 15 fr

VATTEL. DROIT DES GENS, ou Principes de la loi naturelle appliquée à la conduite des affaires des nations et des souverains, in-8. 10 fr

RAYNEVAL. INSTITUTION DU DROIT DE LA NATURE ET DES GENS, nouvelle édition, 1832, 2 vol. in-8, 12 fr

TRAITÉ COMPLET DE DIPLOMATIE, par un ancien ministre 3 vol. in-8. 25 f

BRUÉ. ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE, ANCIENNE ET MODERNE DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE, pour servir à l'intelligence de l'histoire, de la géographie et des voyages, dédié à l'académie des sciences et de l'Institut, recommandé par le conseil général de l'instruction publique, et adopté par l'école Polytechnique et par l'école de Saint-Cyr; nouvelle édition en 1837, revue. 65 feuilles jésus. 150 f

C'est le plus complet, le plus estimé et le mieux exécuté des recueils de ce genre. 18 cartes traitent de la géographie ancienne ou de l'histoire du moyen-âge et des derniers temps: des 47 autres, 3 représentent le monde sur diverses projections, 20 sont relatives à l'Europe, 5 à l'Asie, 4 à l'Océanie, 6 à l'Afrique, 9 à l'Amérique. Chaque feuille se vend *séparément 3 f.*

A.-H. DUFOUR. ATLAS CLASSIQUE ET UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE, DU MOYEN-AGE ET DE L'AGE MODERNE, avec texte en regard de chaque carte pour en faciliter l'étude; revu et augmenté en 1837. 60 cartes formant atlas in-4, portatif. 50 f

Cet atlas est un chef-d'œuvre d'exécution, on peut le relier en deux parties (ancienne et moderne), la partie moderne sert en voyage.

LE LIVRE DES POSTES DE FRANCE, in-8, carte. 5 f

E. CORTAMBERT. TABLEAU DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou description générale de la terre, considérée sous les rapports astronomiques, physiques, politiques et historiques. 3e édition, 1 vol in-8. 3 f. 75 c

E. CORTAMBERT. PHYSIOGRAPHIE, description générale de la nature pour servir d'introduction aux sciences géographiques. 1 vol. in-8. 4 f

E. CORTAMBERT. ÉLÉMENS DE GÉOGRAPHIE. 4e édition, 1 vol. in-12, cartonné. 1 f. 80 c

E. CORTAMBERT. ÉLÉMENS DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE. 1 vol. in-12, cartonné. 2 f

PICQUET. ATLAS UNIVERSEL ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHIE MODERNE. indiquant les divisions les plus nouvelles. in-4, 20 cartes. 7 f

ATLAS CLASSIQUE ET UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE, DU MOYEN-AGE ET MODERNE, à l'usage des collèges royaux et des maisons d'éducation, 12 f

WALCKENAER. DICUILI LIBER DE MENSURA ORBIS TERRÆ. in-8. 4 f

WALCKENAER. RECHERCHES SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET SUR CELLE DU MOYEN-AGE. in-4. 6 f.

ROUGOUX. DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL DE VOSGIEN, orné de cartes géographiques, d'une carte de monnaies françaises et étrangères, coloriées, du pavillon de toutes les puissances, édition de 1837, 1 vol. in-8. 5 fr.

Ouvrages publiés par la Société de Géographie de Paris.

L. BRUGHIÈRE. OROGRAPHIE DE L'EUROPE, pour la description des montagnes de l'Europe, accompagné de tableaux synoptiques, de vues et d'une grande carte des principales montagnes de l'Europe et des rivières qui en descendent. 1 vol. in-4. 20 f.

P. AMÉDÉE JAUBERT. GÉOGRAPHIE D'ÉDRISI, traduite de l'Arabe en Français d'après deux manuscrits de la bibliothèque du roi, et accompagnée de notes. 1 vol. in-4. 21 f.

VOYAGES DE MARCO-POLO, in-4. 15 f.

JAUBERT. RELATION DU GAANAT ET DES COUTUMES DE SES HABITANS, traduit de l'arabe. in-4, première partie, orné d'une grande carte. 10 f.

DENAIX. ATLAS PHYSIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE L'EUROPE, 32 cartes avec texte marginal, in-folio relié. 100 f.

DENAIX. NOUVEAU COURS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, composée d'une série d'études sur la géographie naturelle, physique, politique, historique et militaire, première partie. 83 f. 75

Edition classique. — ATLAS HISTORIQUE DE L'EUROPE, publiée avec l'approbation du conseil royal de l'instruction publique, pour servir à l'intelligence des cours d'histoire faits dans les écoles normales et dans les colléges, par M. A. Denaix, in-folio. 30 f.

BUGNOT. DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, 1 vol. in-8. 1837. 2 f. 50

PEYRÉ. COURS PRÉPARATOIRE DE PHYSIQUE, DE CHIMIE ET DE COSMOGRAPHIE, 1 vol. in-8 (École militaire de Saint-Cyr). 5 f.

PEYRÉ. COURS DE PHYSIQUE, 2 vol. in-8 (École militaire de St-Cyr). 9 f.

COLIN. COURS DE CHIMIE (École militaire de St-Cyr). 8 f. 50

DUHOUSSET. APPLICATION DE LA GEOMÉTRIE A LA TOPOGRAPHIE, comprenant les principes de Topographie enseignés à l'école militaire de St-Cyr, 1 vol. in-8. 1832, 11 planch., prem. cahier et troisième cahier. 10 f.

BENOIT. COURS COMPLET DE TOPOGRAPHIE ET DE GÉODÉSIE, à l'usage de l'école d'application du corps royal d'état-major (première livraison. Traité des levers à la planchette). Paris, 1832, 1 vol. in-8. 5 f.

Idem, 2e cahier, Traité des levers à la boussole, in-8. 6 fr.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE METZ, de 1819 à 1834, 14 vol. in-8. 51 f.

JACQUINOT DE PRESLE. COURS D'ART ET D'HISTOIRE MILITAIRE, in-8. 8 f.

COURS D'ÉQUITATION MILITAIRE DE L'ÉCOLE DE SAUMUR, 2 vol. in-8, atlas. 15 f.

AMBERT. ESQUISSES HISTORIQUES SUR L'ARMÉE, 2 vol. in-8, lithographié. 15 f.

PROGRESSION ET NOTES A L'USAGE DES INSTRUCTEURS DES TROUPES A CHEVAL, 2 vol. in-18. 5 f.

COURS ÉLÉMENTAIRE

DE FORTIFICATION,

PRÉCÉDÉ DE

Considérations sur la manière d'envisager l'étude de cette science dans ses rapports avec la tactique et la stratégie,

Le seul adopté par le gouvernement français, pour l'école royale spéciale militaire de Saint-Cyr, et pour l'école militaire de Bruxelles,

Par M. J. Imbert,

Ancien officier supérieur au corps royal du génie, ancien élève de l'école polytechnique,

AVEC APPROBATION DE M. LE MARÉCHAL, DUC DE DALMATIE, MINISTRE DE LA GUERRE.

Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée; 1 vol. in-8 de 500 pages et atlas, in-folio de 31 planches, avec Légendes explicatives. 15 f.

IMBERT. COMMUNAUTÉ DES PRINCIPES ENTRE LA TACTIQUE ET LA FORTIFICATION, démontrée à l'aide du dessin des travaux de l'attaque; par le maréchal Vauban, in-8. 1 f. 80

Rapport du Jury central

SUR LES PRODUITS

DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE EXPOSÉS EN 1834,

PAR LE BARON CHARLES DUPIN,

Membre de l'Institut, rapporteur général;

3 vol. in-8, imprimerie royale, 1837. 18 fr.

DESCRIPTION DES EXPOSITIONS DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE, de 1798 à 1817, et Musée industriel de 1834, 8 vol. in-8, avec planches. 72 fr.
Cet ouvrage contient l'historique de tous les exposans, sans exception.

SYSTÈME DE LA NATURE,

ou des lois du monde physique et du monde moral,

PAR LE BARON D'HOLBAC,

Nouvelle édition avec notes et corrections, par Diderot. 2 vol. in-8. 6 fr

---

BELMAS. JOURNAUX DES SIÉGES FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS DANS LA PÉNINSULE, de 1807 à 1814, rédigés d'après les ordres du gouvernement, sur les documens existant aux archives de la guerre et au dépôt des fortifications, 4 forts volumes in-8 et atlas in-folio.

MÉMOIRES SUR LA BATAILLE DE BOUVINES, EN 1214, enrichi de remarques historiques, stratégiques et critiques; d'une liste raisonnée des auteurs consultés; d'une table des personnes et des lieux, et du plan des opérations, par Lebon. Ouvrage couronné, 1 vol. in-8, papier vélin. 6 fr

GALABERT. CANAL DES PYRÉNÉES, joignant l'Océan à la Méditerranée 4 planches. 9 fr.

Sous presse. (*souscrire de suite, après le 31 juillet le prix sera augmenté.*)

ÉTAT ACTUEL DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE CHEZ LES DIVERSES PUISSANCES DE L'EUROPE, par Jacobi, lieutenant dans la garde de Prusse; traduit de l'allemand avec notes et additions par le capitaine Mazé, professeur du cours d'artillerie à l'école de l'état-major français.
L'ouvrage sera composé de 8 à 10 livraisons. Chaque livraison sera accompagnée de tableaux et de planches. Prix de chacune. 5 f.
NOTA. Chaque livraison contiendra l'état actuel de l'artillerie d'un même pays. On peut donc souscrire pour une seule livraison.

LE SPECTATEUR MILITAIRE, recueil de science, d'art et d'histoire militaires. Prix de l'abonnement pour l'année. 30 f.

Cet excellent recueil, qui a dix années d'existence, a donné dans ses trois derniers numéros trois cartes sur papier colombier donnant les provinces de Constantine, Oran et Alger, dressées au dépôt général de la guerre sous la direction du général Pelet, d'après les cartes de la marine, les reconnaissances des officiers d'état-major, et les renseignemens qu'ils ont recueillis, etc.
Il reste encore quelques collections que l'on vend au prix de 30 fr. l'année.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. Cet ouvrage paraît tous les mois par numéros de 4 à 5 feuilles. Les douze cahiers forment à la fin de l'année 2 vol. in-8, accompagnés d'une table systématique des matières. — A Paris, 12 fr.; par la poste, 15 fr.; à l'étranger, 18 fr.
Ce journal a commencé à paraître en 1824.

RECUEIL INDUSTRIEL, OU RECUEIL DE LA SOCIÉTÉ POLYTECHNIQUE, abonnement pour 1837, pour Paris. 30 f.

Le numéro de janvier donne la description de la fonderie royale de canons de Liége, avec planches; — pompe d'épuisement par Falchamps, officier des mines à Charleroy. — Celui de février : description, plans et détails du laboratoire salubre destiné aux opérations chimiques à l'école royale d'artillerie de Vincennes, avec planches.

LA SENTINELLE DE L'ARMÉE, journal paraissant une fois par semaine. Prix de l'abonnement : pour Paris et les départ., 12 fr.; pour l'étranger, 16 fr.

L'ARMÉE, journal hebdomadaire consacré aux lois, aux besoins, à la gloire de nos armées de terre et de mer. Prix de l'abonnement, par an, 18 f.

ANNALES MARITIMES ET COLONIALES, abonnement. 25 fr.

Bulletin de la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale. — Écho du monde savant. — Journal de Physique, de Chimie et d'Histoire naturelle. — Compte-rendu hebdomadaire des séances de l'académie des sciences. — L'Institut. — La France industrielle. — Journal d'OEnologie. — Annales de Physique et de Chimie. — Correspondance des élèves brévetés de l'école des mineurs de St-Étienne. — L'Industriel. — Journal de l'école centrale des Arts et Manufactures. — Annales des Ponts-et-Chaussées. — Annales des Mines. — Journal de l'industriel et du capitaliste. — Journal des Haras et des courses de chevaux. — Revue Britannique. — Revue Encyclopédique. — Revue des Deux-Mondes. — Journal Militaire officiel. — Bibliothèque universelle de Genève. — Moniteur universel, etc., etc.

ANNUAIRE DU BUREAU DES LONGITUDES, toutes les années.

ANNUAIRES MILITAIRES DE 1819 A 1836, à bon marché.

ANNUAIRE MILITAIRE, 1837. 5 f.

ALMANACHS ROYAUX DE FRANCE, collection et années séparées à bon marché.

Imprimerie de d'Urtubie, Worms et Cie, rue St-Pierre-Montmartre, 17.